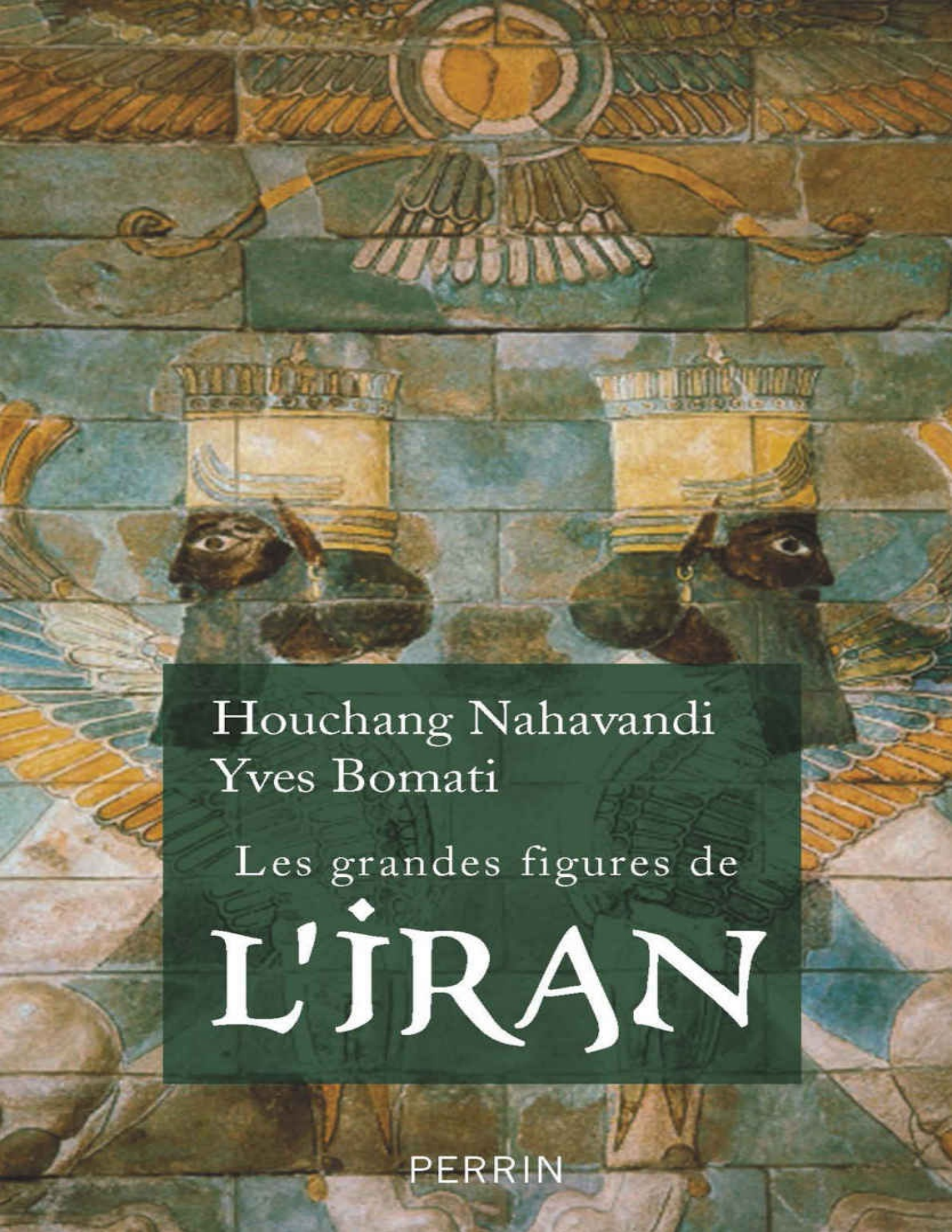




Houchang Nahavandi
Yves Bomati

Les grandes figures de
L'IRAN

PERRIN

Yves Bomati
Houchang Nahavandi

LES GRANDES FIGURES DE L'IRAN

PERRIN

www.editions-perrin.fr

DES MÊMES AUTEURS

Mohammad Réza Pahlavi, le dernier shah, 1919-1980, Perrin, 2013.

Shah Abbas, empereur de Perse, 1587-1629, Perrin, 1998, prix Eugène Colas 1999 de l'Académie française.

© Perrin, un département d'Edi8, 2015

Deux sphinx androcéphales sous Ahura Mazda, divinité du zoroastrisme.
Provenant de Suse, Iran, 500 avant J.-C. Paris, musée du Louvre.

© Aisa/Leemage

12, avenue d'Italie

75013 Paris

Tél. : 01 44 16 09 00

Fax : 01 44 16 09 01

www.editions-perrin.fr

EAN : 978-2-262-06488-4

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Sommaire

[Titre](#)

[Des mêmes auteurs](#)

[Copyright](#)

[Préambule](#)

[1 - L'Iran avant l'Iran](#)

[2 - Zarathoustra, le réformateur monothéiste](#)

[Interlude. De Zarathoustra à Cyrus](#)

[3 - Cyrus le Grand \(vers 559-530 av. J.-C.\), le rêve de l'Empire universel](#)

[Interlude. De Cyrus à Darius](#)

[4 - Darius \(vers 551-486 av. J.-C.\), le mythe de la grandeur](#)

[Interlude. De Darius à Mithridate](#)

[5 - Mithridate Ier \(171-135 av. J.-C.\), la refondation d'un empire](#)

[Interlude. De Mithridate Ier à Chapour Ier](#)

[6 - Chapour Ier le Sassanide \(200-272\), la fondation d'un nouvel empire](#)

[Interlude. De Chapour Ier à Ferdowsi](#)

[7 - Ferdowsi \(930-1020\), le poète de la mémoire iranienne](#)

[Interlude. De Ferdowsi à Avicenne](#)

[8 - Avicenne \(980-1037\), le médecin philosophe](#)

[Interlude. D'Avicenne à Ismaïl Ier](#)

[9 - Ismaïl Ier \(1487-1524\), le shah aux yeux bleus, la renaissance de l'Empire perse](#)

[Interlude. D'Ismaïl Ier à Shah Abbas](#)

[10 - Shah Abbas \(1571-1629\), le dernier grand roi](#)

[Interlude. De Shah Abbas à Nader Shah](#)

[11 - Nader Shah Afshâr \(1688-1742\), le mythe du sauveur](#)

[Interlude. De Nader Shah à Agha Mohammad Shah Qâdjâr](#)

[12 - Agha Mohammad Qâdjâr \(1742-1797\), le shah châtré ou la réunification par la cruauté](#)

[Interlude. D'Agha Mohammad Qâdjâr à Amir Kabir](#)

[13 - Amir Kabir \(vers 1802/1804-1852\), « un rêve brisé »](#)

[Interlude. D'Amir Kabir à Réza Shah](#)

[14 - Réza Shah \(1878-1944\), le fils du peuple](#)

[15 - Et s'il fallait conclure...](#)

[Notes](#)

[Bibliographie](#)

Préambule

L'idée de cet ouvrage est venue lors d'une conversation des auteurs avec leur éditeur, Benoît Yvert. Après leurs deux premiers livres parus aux éditions Perrin, *Shah Abbas, empereur de Perse* en 1998 et *Mohammad Réza Pahlavi, le dernier shah* en 2013, il a semblé intéressant de dépasser une première idée qui avait germé autour d'une biographie consacrée à Nader Shah, un conquérant hors du commun du XVIII^e siècle, pour embrasser un projet plus ample, plus ambitieux et sans doute plus immédiatement utile pour les lecteurs européens, voire iraniens. Ce projet consistait à présenter une histoire différente de l'Iran au travers de quelques personnalités emblématiques, symbolisant la continuité, parfois chaotique, et la pérennité exceptionnelles d'une nation, d'une culture et d'une civilisation parmi les plus anciennes du monde.

Ainsi est né cet ouvrage qui a nécessité trois années de travaux assidus, de recherches et de réflexions. Il vise à éclairer un pan du monde trop peu connu, en dehors des soubresauts qui ont agité son histoire récente. L'important a été de mettre en écho le passé et le présent afin que chacun puisse mieux saisir ce qu'est l'Iran. Comment le pays s'est-il constitué ? Quelles épreuves a-t-il traversées ? Quelles valeurs ont guidé ses choix politiques ? Par-delà l'histoire, qu'est-ce surtout que l'iranité, ces « continuités iraniennes » qu'évoquait le grand philosophe Henry Corbin¹, continuités souterraines irriguant aujourd'hui encore le paysage troublé d'un Iran qui se cherche ?

Le choix restreint des personnages qui ont jalonné et marqué plus de trois mille ans d'histoire est subjectif par nature. Tant de personnalités cheminent dans les filigranes d'une histoire aussi dense ! Certes Zarathoustra, Cyrus et Darius ne peuvent être passés sous silence tant leurs rôles sont fondateurs sur le plan de la pensée et de la constitution même de l'entité iranienne.

En revanche, on aurait pu préférer Mithridate II, souverain guerrier au palmarès impressionnant que quelques historiens anciens et modernes ont appelé aussi « le Grand », à Mithridate I^{er}. Nous avons cependant retenu ce dernier tant son action refondatrice d'un Etat en miettes nous a semblé exemplaire. Le « Cyrus arsacide », comme on l'a souvent écrit, est un rénovateur, un pacificateur, un mécène et un être de tolérance qui a mis sur pied un système monarchique innovant par ses freins et contrepoids à l'absolutisme royal, le précurseur d'une pensée politique très moderne.

De même pour la longue période sassanide, l'apogée de la civilisation et de l'organisation de l'Empire perse, à Chapour I^{er}, le grand vainqueur de l'empereur romain Valérien, on aurait pu préférer la figure d'Ardeshir, le fondateur, ou de Chapour II, grand roi guerrier. Khosrô I^{er}, le Juste, contemporain de Justinien, aurait aussi pu être retenu, tant il est admiré des Iraniens.

Malgré son bilan à court terme, son rôle n'a cependant pas été aussi glorieux qu'il y paraît. Par sa politique de centralisation et de réglementation excessives, les faiblesses qu'il témoigna envers le clergé zoroastrien, désireux d'imposer un ordre moral rigide à une société très diverse et tolérante, il contribua à scléroser les structures de l'Etat, lointaine cause sans doute de la défaite iranienne devant les envahisseurs arabes et de la pire catastrophe de leur histoire, qui en a pourtant connu bien d'autres.

Pour la période d'après l'invasion arabe, nous ne pouvions passer à côté de deux figures intellectuelles, Ferdowsi et Avicenne. Si la poésie et la médecine iraniennes brillent encore aujourd'hui dans le monde, c'est aussi grâce à eux. L'Iran ne s'est pas fait qu'avec des guerriers ou par des conquêtes. Il a marqué son identité par ses productions de l'esprit, sa poésie et l'avancée de ses sciences. Pendant plusieurs siècles, d'autres poètes, écrivains, penseurs, soufis ou non, comme Omar Khayyam, Razi, Molavi, Hafez, Saadi, etc., ont participé à la grandeur de l'Iran et propagé son image dans le monde. Sur un plan bien différent, un étrange personnage, Hassan Sabbah, appelé souvent « le Vieux de la montagne », puisque son centre de commandement se trouvait dans les montagnes de l'Elbourz, à Alamut, aurait pu aussi trouver place dans notre livre. Son mouvement, celui des *Hashshaishin* ou Assassins, peut-être précurseur lointain du terrorisme politico-religieux, vecteur de nombreux fantasmes, n'était-il pas surtout antiarabe et antiturc ? Ses affiliés n'avaient-ils pas établi des contacts avec les Templiers, ennemis des mêmes adversaires ?

On le voit, les têtes couronnées ne sont pas seules, loin de là, à peupler notre ouvrage, même si, pour les Safavides, l'aura d'un Shah Abbas s'est bien sûr imposée. Impossible de passer sous silence aussi Nader Shah et Agha Mohammad Shah, tant leur personnalité dépasse leur fonction, mettant à nu les troublantes arcanes de l'être humain. Réza Shah enfin, un des fondateurs de l'Iran moderne, clôt notre sélection : son action, courageuse mais critiquée, voire combattue, a permis à l'Iran de retrouver une place dans le concert des nations, ce qu'il a payé de sa personne. A côté de ces géants, nous avons aussi tenu à rendre hommage à un grand homme d'Etat, doublé d'un grand visionnaire, Amir Kabir, dont les réformes, si elles avaient été appliquées dès le XIX^e siècle, auraient fait gagner à l'Iran des décennies d'errance.

Le lecteur constatera cependant que, dans notre recension des grandes figures de l'histoire iranienne, aucune femme ne figure. Et pourtant, l'Iran préislamique a connu de hautes personnalités féminines. Deux impératrices ont régné brièvement à la fin des Sassanides. La seconde, Azarmidokht, consciente du péril montant des déserts arabiques, conclut même une « paix éternelle et définitive » avec l'Empire romain d'Orient, mettant un terme à une guerre de sept cents ans, trop tard hélas, car les deux empires étaient épuisés. Dans cette même période préislamique, deux épouses impériales, Esther, la juive, épouse de Xerxès, et Chirine, la chrétienne, épouse de Khosrô II, ont plus nourri les romans d'amour courtois que l'épopée nationale. Il n'empêche que la première reste une figure emblématique de la tolérance iranienne et que la seconde a joué un rôle politique important vers la fin des Sassanides. Aucune autre, ni impératrice régnante ni épouse impériale, n'a vraiment marqué l'histoire. L'islam ensuite, en reléguant les femmes hors des sphères du pouvoir, en les subjuguant et en les enfermant, a empêché l'éclosion de figures marquantes, même si l'histoire parle d'une ou deux « reines mères régentes ».

C'est au milieu du XIX^e siècle, par les audaces d'une poétesse que l'on a dit « très belle », Tahéréh Ghorat-ol-Ein (1817-1852), que les femmes réapparaissent sur le devant de la scène publique. Outre ses talents reconnus de poétesse, cette dernière osa se montrer à visage découvert devant une foule immense – geste inconcevable à l'époque – pour protester, par une longue harangue, contre la condition réservée aux femmes dans sa société. Une sorte de Théroigne de Méricourt de la Révolution française. Ce qui lui a valu d'être condamnée à mort par les mollahs et exécutée par les sbires du pouvoir. Son action héroïque marque le début du mouvement féministe en Iran et probablement dans l'ensemble de la région.

Depuis lors, de grands noms de femmes ont surgi dans le paysage poétique iranien : Parvine Etéssami, Forough Farokhzad dont le cinéaste Kiarostami a utilisé le poème *Le vent nous emportera*, et surtout Simine Béhbahani, considérée souvent comme « le plus grand poète » de langue persane de ces dernières décennies. Aucune, cependant, n'a vraiment marqué l'histoire, ce que l'on peut regretter.

Si notre choix de figures marquantes iraniennes a nécessairement été subjectif, la présentation de leur vie, de leurs œuvres et la place qu'elles occupent dans la mémoire collective et la continuité nationale ont été aussi objectives que possible. A côté de leurs hauts faits, nous n'avons occulté ni certaines intolérances d'Ismaïl I^{er} malgré le sublime qu'il atteint par son sacrifice lors de la bataille de Tchaldiran, événement fondateur de l'histoire de l'Iran, ni les fins de vie peu glorieuses de Shah Abbas et de Nader Shah, ni les cruautés d'Agha Mohammad Shah dans sa démarche implacable pour restaurer un empire en lambeaux. Certains lecteurs, iraniens surtout, pourraient en être offusqués, mais telle est l'histoire avec ses clairs-obscur. Tout pays, tout empire a connu des actes critiquables voire inadmissibles et condamnables, perpétrés par ses propres dirigeants, d'autant plus si on les juge avec nos critères actuels.

L'Iran d'aujourd'hui est « l'aboutissement d'un long passé d'efforts, de sacrifices et de dévouements », comme l'écrivait Ernest Renan, mais aussi d'événements exceptionnels et d'erreurs, de choix politiques et culturels, d'émergence de rois, de poètes ou de savants, de victoires et de souffrances.

Aujourd'hui, ce pays est, une fois de plus, à un tournant de son destin. Quelle orientation prendra son avenir ? Nous tenterons d'y apporter quelques éléments de réponses en tirant, dans notre conclusion, les leçons de l'histoire.

Les auteurs tiennent à exprimer toute leur gratitude :

- à Firouz Bagherzadeh, directeur général de l'archéologie au ministère de la Culture et du Musée national d'archéologie de Téhéran au cours des dix ans qui ont précédé la révolution islamique, puis expert auprès du Conseil international des musées (UNESCO) pendant de nombreuses années ;

- au professeur Hadi Hédayati, ancien ministre de l'Education nationale, traducteur en persan de l'œuvre complète d'Hérodote et auteur, entre autres, d'un ouvrage sur la dynastie zend ;

- au professeur Hassan Khoub-Nazar, spécialiste de l'histoire de la province du Fars (Perse), berceau des Achéménides et des Sassanides, directeur de l'Asia Institute du décès du professeur Pope († 1969) jusqu'à la révolution de 1978-1979.

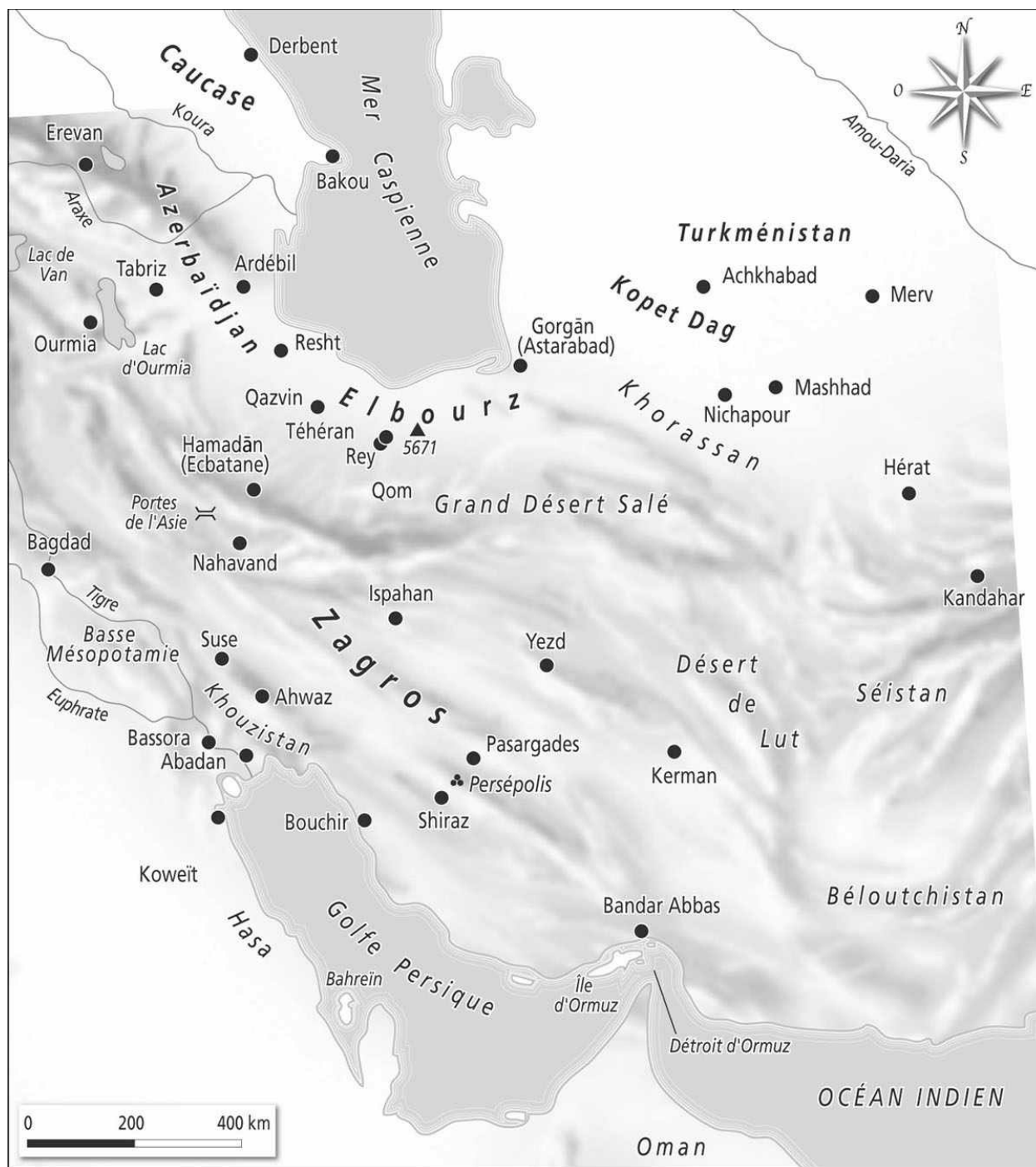
Ils nous ont tous trois apporté de précieux conseils et orientations bibliographiques.

Un très grand merci pour leurs informations et leur documentation :

- aux ambassadeurs Amir Aslan Afshar et Iraj Amini ;
- au professeur Parviz Amouzegar ;
- au général Siavash Béhzadi ;
- au prince Madjid Mirza Djahanbani ;
- au prince Soltan Ali Qâdjâr († 2011) ;
- à Mohammad Réza Moghtader († 2015) ;
- à Djavad Moghimi Ershadi ;
- au docteur Cyrus Néjand ;
- à Fereydoun Yazdan-panah ;
- sans oublier Méhrdad Pahlbod et l'ambassadeur Ardéchir Zahédi pour leurs encouragements tout au long de la préparation et de l'écriture de cet ouvrage.

Enfin, toute notre reconnaissance va à Benoît Yvert, directeur des éditions Plon-Perrin, qui nous a fait confiance, et à Elodie Levacher pour ses conseils toujours éclairés et son suivi durant la rédaction de cet ouvrage.

Nota bene : pour une meilleure lecture du texte, nous avons dû faire des choix de graphies pour transcrire les noms et fonctions iraniens. Que le lecteur nous excuse si ce n'est pas la graphie qu'il aurait voulu voir figurer.



L'Iran aujourd'hui.

1

L'Iran avant l'Iran

Un pays aride et contrasté, occupé par de hauts plateaux et de vastes déserts, une gigantesque citadelle en somme, c'est ainsi que se présente au voyageur la terre que l'on appellera l'Iran. Au nord, les montagnes en arc de l'Elbourz et les forêts denses, bordant la Caspienne, en gardent farouchement les abords : aucun envahisseur n'a pu les franchir, pas plus les Grecs d'Alexandre que les Arabes ou les Mongols ; aucune armée n'a pu venir à bout de ses habitants que les légendes antiques qualifient de « monstres blancs ». A l'est, ce sont les reliefs tourmentés du Khorassan, à l'ouest la chaîne du Zagros barrant l'accès à la plaine mésopotamienne ; au sud, les montagnes du Fars qui le rendent impénétrable ; au centre enfin, une région quasi désertique qui, sans doute il y a quatre mille ans, l'était moins qu'aujourd'hui, mais qui obligeait les populations à s'installer à son pourtour, sans grands moyens de communication entre elles.

Cette contrée préservée, « pays du chameau, des gazelles et du lion, mais qui n'était pas impropre à l'élevage des bovins et des chevaux¹ », ce plateau contrasté, pont et passage obligés entre l'Orient et l'Occident, véritable creuset bouillonnant de civilisations, suscitera des appétits, aiguïsera des ambitions multiples jusqu'à nos jours.

Ses premières traces de peuplement et de vie sociale remonteraient à sept mille voire, selon certains, dix mille ans. Le mystère s'est quelque peu dissipé lorsque, au cours des années 1960-1970, le département d'archéologie de l'université de Téhéran a découvert les vestiges d'une petite ville à Saguéz-Abad, non loin de Sāveh, au cœur de l'Iran, datés de sept mille ans, donc de cinq mille ans av. J.-C. Chose plus singulière, ses habitants parlaient encore une langue non aryenne, proche du finnois, du hongrois et du basque. Sans doute une survivance d'une époque pré-indo-européenne que les divers peuplements postérieurs n'ont pu recouvrir. Aucune explication scientifique n'a pu en être donnée, à ce jour en tout cas.

Les chercheurs ont pu donc avancer, sans trop de crainte de faillir, que, dès le VIII^e millénaire, des nomades se sédentarisèrent et occupèrent les versants fertiles des hauts plateaux à Suse, Sialk et Kachan, y laissant des empreintes, aujourd'hui bien connues.

C'est cependant du IV^e millénaire que le professeur Ghirshman, son grand « découvreur », date la première civilisation pré-aryenne, celle de l'Elam, pays de montagnes. Ce terme, *Elam*², déjà attesté dans la Bible – la Genèse et les livres de Jérémie et d'Esdras – pourrait signifier « élevé, éternité ». Sur plus de trois cent cinquante mille kilomètres carrés, un véritable royaume, rassemblé sous ce même vocable unificateur mais sans doute constitué de microrégions, s'établit ainsi à l'embouchure du Tigre, au sud-ouest de l'Iran d'aujourd'hui. Suse, qui en était la capitale, rayonnait sur les provinces actuelles du Fars et du Khouzistan, au nord du golfe Persique. Les

Elamites s'y organisèrent autour du fleuve Karun : ils vivaient de la culture du froment et du millet ainsi que du commerce, et développaient un artisanat très sophistiqué dont les musées du monde entier témoignent aujourd'hui. Ils vénéraient une déesse mère et considéraient leur souverain comme un messager des dieux. A l'apogée de leur civilisation, vers 1150 av. J.-C., époque où les Grecs engagèrent la guerre de Troie, l'Elam aurait conquis Babylone et dominé le golfe Persique. Cela dit, son histoire reste encore aujourd'hui difficile à établir.

Il semblerait que les premiers coups de boutoir portés contre sa puissance le furent par Nabuchodonosor I^{er} de la IV^e dynastie babylonienne qui régna de 1115 à 1110 av. J.-C. Un nouveau royaume élamite se reconstitua au VIII^e siècle av. J.-C., avant de disparaître cette fois sous les assauts ravageurs des Assyriens, conduits au VII^e siècle par Assurbanipal qui proclama sur un bas-relief à sa gloire : « En un mois, j'ai transformé le pays d'Elam en un champ de ruines. J'y ai éteint la voix des hommes, le bruit des animaux domestiques, le chant des oiseaux. Les bêtes sauvages pourront y vivre désormais dans la tranquillité. »

Le royaume d'Elam renaquit cependant, une fois encore, de ses cendres peu après. Ses souverains s'assurèrent alors pour leur défense du concours de mercenaires. Ces guerriers venaient de très loin, des tribus de l'Est : on les appelait les Aryens. Ils aimaient travailler la terre, étaient des pasteurs et surtout d'excellents cavaliers. Ils étaient d'une plus grande taille que les Elamites, et surtout ils savaient se battre.

Qui étaient-ils ? De qui étaient-ils les héritiers ?

Pour le savoir, regardons du côté des Indo-Européens dont ils sont une branche. Ces derniers, peuplements nomades, occupaient en effet à l'origine les steppes glaciales de l'Ukraine, du Kouban et de la Sibérie occidentale, constituant de puissantes communautés migrantes. Ils donnèrent naissance à une civilisation, peu connue dans son détail vu sa haute antiquité, mais fortement structurée sur le plan de la vie sociale et religieuse.

A une époque indéterminée, et sans doute sur une longue période temporelle, à cause de conditions climatiques extrêmes peut-être, ils migrèrent vers des espaces qu'ils pensaient plus hospitaliers, se scindant en deux groupes. Le premier se dirigea vers le nord et le nord-ouest, vers ce qui deviendra l'Europe. Quant au second, dès le III^e millénaire, il investit des terres situées en Asie centrale et confinant à la Chine actuelle, essentiellement le massif du Pamir dont la majeure partie se trouve sur les territoires du Tadjikistan et du Kirghizistan actuels. Or le massif du Pamir est extrêmement accidenté, comptant deux sommets très élevés, le pic Abu Ali Ibn Sina (7 134 mètres) et le pic Ismaïl Samani (7 495 mètres). Aussi, pour ces peuples de guerriers et d'éleveurs, ces contrées restaient trop peu hospitalières et la vie très rude. Cependant, dans les légendes aryennes, elles constituent la « terre de nos ancêtres », une référence nostalgique que les Iraniens utilisent aujourd'hui encore abondamment. Ce sont ces mêmes légendes et récits épiques qui rapportent les luttes de ces peuples contre leurs ennemis extérieurs (que l'on appellera surtout les Turcs plus tard) pour préserver leur culture et leur identité – qui ne sont pas encore zoroastriennes –, lesquelles feront la trame du *Shâh-Nâmeh* (le Livre des Rois) de Ferdowsi au X^e siècle.

Constitué de clans plus ou moins rivaux, que l'on désigne sous le terme d'Indo-Iraniens, car ils donneront plus tard naissance aux deux civilisations indienne et iranienne, ce second groupe dont les membres se qualifièrent d'*Aryens*³, c'est-à-dire de *Nobles* ou d'*Honorables*, semble-t-il, resta soudé par sa langue, son organisation sociétale et ses croyances religieuses. Ceux d'entre

eux qui se sédentarisèrent bâtirent des villes sur le modèle de l'enclos fortifié. Peu à peu, les fossés, barrières de pieux et redoutes avancées firent place à des remparts en brique et pierre, tours et sillons emplis d'eau, préfigurant les architectures d'Ecbatane (Hamadān) selon les historiens. L'âpreté de la vie poussa cependant les tribus aryennes à descendre à nouveau vers le sud.

Leur marche prit vraisemblablement mille ans. Elle ne fut sans doute pas massive, à l'instar des avancées des armées romaines du 1^{er} siècle. Ce furent plutôt des « infiltrations limitées dans l'espace et le temps, puis des incursions armées se terminant soit par l'annexion d'un petit territoire soit par l'entrée d'un groupe aryen au service d'un roitelet local⁴ ».

Leur arrivée aux confins du plateau iranien, en bordure des montagnes qui le séparent du Turkestan, coïncida avec une scission des Aryens en deux groupes : l'un se dirigea vers le Pendjab puis la plaine du Gange, se mêlant aux populations indiennes ; l'autre investit le plateau iranien, qu'il nomma bientôt *Airyana vaejah*, la terre des Aryens, laquelle prendra le nom d'*Airya* puis d'*Iran*. Le clan des Achéménides, qui tiendra un rang majeur dans le futur, fit partie de ce second groupe.

L'Iran venait ainsi de naître et, avec lui, le concept d'*iranité* qui perdure depuis trois mille ans. La tentation fut alors grande d'investir tout l'espace vers l'ouest et le sud, d'autant plus grande que les Elamites les y appelaient.

Les Aryens qui occupèrent peu à peu le plateau iranien appartenaient à trois grandes branches⁵ : les Parthes au nord-est, région couvrant le Khorassan, l'Afghanistan et le Tadjikistan actuels ; les Mèdes au nord-ouest, dont les régions kurdes actuelles, et les Perses plus au sud, sur la majeure partie des rivages nord du golfe, que l'on appellera dorénavant le golfe Persique.

Parmi eux, les Mèdes furent les plus brillants, fondant de petits royaumes prospères et commerçants que le roi Cyaxare (625-585 av. J.-C.), troisième roi mède, unifia avant de se lancer dans des guerres de conquête. Son père Praortès (655-633 av. J.-C.) avait déjà assujéti les Perses, annexé ce qui restait des Elamites, puis s'était lancé dans une guerre contre les Assyriens d'Assurbanipal, guerre qu'il perdit dans la plaine de Ragès, en même temps que la vie.

Fort de cette malheureuse expérience, Cyaxare commença par réorganiser son armée, plutôt désordonnée jusqu'alors : à l'instar des Assyriens, il marqua une distinction entre une infanterie lourde avec lance et épée, et légère avec arc et bouclier, sépara cavalerie et archers, cependant qu'il contraignait chaque corps de troupe à respecter une discipline sévère. Lorsqu'il se sentit prêt, il attaqua l'Empire assyrien en assiégeant Ninive, sa capitale. L'invasion scythe de l'actuel Azerbaïdjan le contraignit à renoncer à son projet et à rentrer sur ses terres pour défendre son territoire. Rien n'y fit : les Scythes le défièrent au nord du lac d'Ourmia en 633. Selon Hérodote, la Médie resta ainsi durant dix-huit ans sous domination scythe. Cyaxare y mit un terme en enivrant Madyès, le roi des Scythes, lors d'un banquet puis en le faisant mettre à mort. Il refoula ensuite les Scythes en 615.

La voie était enfin libre pour une nouvelle offensive contre l'Empire assyrien, indompté jusqu'alors. S'alliant avec le gouverneur de Babylone Nabopolassar, il assiégea Assur qu'il prit en 614, puis Ninive qui tomba en 612 av. J.-C. De grands historiens iraniens⁶ préféreront d'ailleurs cette date plutôt que celle retenue pour les fêtes de Persépolis – 539 av. J.-C., conquête de Babylone par Cyrus le Grand –, destinées à marquer le point de départ de la grandeur iranienne et de la fondation de l'empire.

Après cette victoire, Cyaxare s'allia avec Nabuchodonosor II, le fils de Nabopolassar, pour se partager les dépouilles de l'Empire assyrien : au Babylonien, les plaines ; aux Mèdes, le plateau iranien, l'Arménie, la Cappadoce et les sources du Tigre. Par cette partition, Cyaxare devenait voisin de la Lydie, royaume célèbre pour le légendaire Pactole qui charriait des pépites d'or. Il déclara alors la guerre à Alyatte, le roi de Lydie. Les forces étant équilibrées, le conflit s'éternisa pendant cinq années. Une éclipse de soleil, le 28 mai 585 av. J.-C., effraya opportunément les deux armées : une paix fut conclue. Les adversaires d'hier se partagèrent l'Asie Mineure ; l'orientale pour les Mèdes, l'occidentale pour les Lydiens, le fleuve Halys séparant les deux puissances.

Cette même année, Cyaxare mourut après quarante-neuf années de règne. L'héritage que son fils, Astyage, reçut était considérable : l'Empire mède était né, l'Assyrie dépecée, les Scythes vaincus, l'Asie Mineure orientale entrant sous sa domination, les Perses subjugués. Pour en garantir la puissance, il épousa une princesse lydienne, la fille du roi Crésus, liant ainsi les deux maisons royales. Son règne dura trente-cinq ans. Ecbatane (Hamadān), sa capitale, eut beau briller avec ses sept enceintes aux couleurs différentes vantées par Hérodote, ses palais et son intense activité commerciale, le déclin de l'Empire mède commença car Astyage n'avait ni la vision de son père ni son intelligence politique.

L'heure des Perses était proche de sonner et, avec elle, la grande fresque de l'Empire iranien allait se dérouler.

De cette époque de gestation de l'Iran, sur ces communautés indo-européennes, indo-iraniennes, puis aryennes, ainsi que sur les Elamites, restent des objets d'un art affirmé et raffiné, tant en terre cuite qu'en céramique, des sculptures d'or et d'argent, de cuivre et de bronze. Les grands musées du monde, notamment celui de Téhéran, en possèdent de nombreux exemplaires. Le professeur américain Arthur Upham Pope (1881-1969) et l'archéologue français Roman Ghirshman (1895-1979) y ont consacré des sommes de recherches. La connaissance de cette époque leur doit beaucoup.

2

Zarathoustra, le réformateur monothéiste

« L'âme de la terre pleure
et se lamente auprès de Toi :
Pourquoi m'as-tu créée ?
Qui m'a façonné de cette manière ?
Je suis opprimée par la colère,
la cruauté et l'agression.
Nul autre que Toi ne peut me protéger ;
Guide-moi vers le vrai bonheur ! »

Les Gathas, chant II, Yasna, hat 29¹.

Ainsi parle, sans doute plus de quinze siècles av. J.-C., Zarathoustra (*Zardocht*, comme l'appellent les Iraniens) dans l'unique ouvrage qui nous soit parvenu de lui, *Les Gathas*, tel qu'intégré bien plus tard dans l'*Avesta*, le « livre sacré » du zoroastrisme. Empreints d'un lyrisme cosmique, les textes de ce grand réformateur du mazdéisme², fondateur de la religion monothéiste la plus ancienne du monde, restent mystérieux. Aujourd'hui, sans doute en raison de leur très haute antiquité, ils sont encore trop peu connus des Occidentaux, voire de nombreux Iraniens, malgré leur redécouverte au XVIII^e siècle et les nombreuses études qui leur ont été consacrées depuis. Leur influence a cependant été très importante tant sur l'inconscient collectif de l'Europe et de l'Asie centrale que sur les religions juive et chrétienne.

A l'origine de tous ces textes, on trouve un homme doublé d'un mythe qui porte un nom aux sonorités éclatantes, popularisées en Europe par Friedrich Nietzsche, entre autres : Zarathoustra. Son histoire – ou plutôt son mythe – est rapportée dans un ouvrage, le *Zarâthust-Nâma*, rédigé en persan au XIII^e siècle par les Parsis de l'Inde, réfugiés dans cette partie du monde après l'islamisation forcée de leur pays.

Zarathoustra y est présenté comme appartenant à la caste des nobles. Son père Pouroushaspa et sa mère Doghdova vivaient en Médie, pays des mages, l'un en Atropatène (l'Azerbaïdjan actuel) dans le royaume d'Arak que gouvernait Paitarâspa, l'autre à Raga (près de l'actuel Téhéran), soit à près de cinq cents kilomètres l'un de l'autre. La jeune femme attirait tous les regards par sa beauté. Un jour cependant, une lumière surnaturelle sortit de son corps et fit fuir ses soupirants. Les mages y virent quelque maléfice et furent d'avis de l'immoler pour conjurer

les dieux infernaux. Son père s'y opposa et l'envoya chez son ami, le roi d'Arak. Les destins, tracés par Ahura Mazda, « le Seigneur sage », commencèrent alors à s'accomplir : Pouroushaspa et Doghdova se marièrent. Alors que le monde était la proie des forces du mal, un fils naquit de leur union : Zarathoustra, envoyé sur terre comme messenger du Dieu suprême afin de constituer un cercle de justes, capables de rétablir le bien et la lumière.

L'enfant illumina, dès son premier souffle, le monde par son rire, un prodige que souligneront autant les auteurs classiques que les musulmans lorsqu'ils évoqueront le prophète de l'Iran. Les prêtres y voyant quelque magie qui leur échappait tentèrent de le supprimer par six fois : le poignard, le feu, trois raptus qui devaient le mener à la mort soit sous les pas des vaches ou des chevaux, soit sous les dents d'une louve affamée, le poison enfin. Aucune tentative n'aboutit. Ils durent reculer.

Après l'enfance, vint le temps de l'éducation. Très vite, Zarathoustra étonna par sa clairvoyance et, dès l'âge de quatorze ans, surpassa les docteurs de la loi. Bien plus, lors d'un banquet où son père avait convié les prêtres, l'adolescent s'opposa de façon virulente à l'un d'eux qui désirait pratiquer une cérémonie magique en remerciement. Son triomphe renforça les jalousies de la classe sacerdotale. A n'en pas douter, il n'était pas prophète en son pays, si bien qu'à l'âge de trente ans, il décida de partir loin de sa patrie. En chemin, un miracle se produisit : arrêté par un cours d'eau infranchissable, il supplia le Créateur de lui en permettre le passage, et fut exaucé : avec quelques fidèles, il traversa les eaux comme sur un pont. L'Elu de Dieu s'en trouva conforté dans sa détermination.

Il arriva alors aux frontières de l'Afghanistan, pays de tradition aryenne où l'on parlait une très ancienne langue proche du sanskrit. Un matin, alors qu'il s'était rendu pour faire ses ablutions aux bords de la Daitya, le Jourdain des Iraniens, la rivière monta soudain jusqu'à lui en quatre vagues et le recouvrit jusqu'à la gorge. Sorti de l'eau, Zarathoustra resplendissait, répandant une lumière qui aveuglait ses compagnons.

A la suite de cet éblouissement, Ahura Mazda inaugura les sept entretiens qui allaient révéler au prophète les vérités à atteindre et la manière d'y parvenir. Durant dix années solitaires, Zarathoustra fut à son écoute et réfléchit. Parti ensuite prêcher son enseignement auprès des populations, il souleva là aussi de nombreuses hostilités, roitelets et prêtres ne souhaitant pas voir leur pouvoir contrebalancé. En fuite, il arriva au Séistan, près du lac Hamoun, où il reçut des révélations des *Amesha Spenta* (« les forces immortelles qui font progresser ») et des six archanges qui assistent Ahura Mazda. Ses prédications se poursuivirent, suscitant de nouvelles hostilités, tant à cause de l'éthique qu'elles proposaient que du monothéisme qu'elles promouvaient. Connaissant un échec cuisant au Séistan, Zarathoustra décida de se rendre plus au nord, en Bactriane, au royaume de Vishtâspa (appelé aussi Vicshtash). Tout s'y joua.

Le roi, reconnaissable à sa couronne de turquoises, était entouré des nobles, des prêtres et des courtisans lorsqu'il le reçut, les plus instruits s'étant placés au plus près de son trône d'ivoire. La coutume de la cour était de discuter de points controversés de théologie. Zarathoustra savait qu'il devrait triompher devant ces mêmes doctes. Aussi enthousiasma-t-il le roi par son esprit et ses positions religieuses, ce qui remplit de colère refrénée les assistants qui comptèrent bien le lendemain le vaincre dans les joutes oratoires. Rien n'y fit et Zarathoustra confirma sa supériorité au point qu'il s'enhardit et exprima, devant l'auditoire, la raison de sa venue et la réforme qu'il portait au nom d'Ahura Mazda.

Vishtâspa était visiblement séduit par ses discours et la voie de son enseignement, tout en hésitant cependant sur la conduite à tenir. Profitant de son embarras, quelques prêtres décidèrent

d'agir tant ils sentaient que leur pouvoir était menacé. Comme le roi avait offert à Zarathoustra une demeure, ils circonvinrent le portier qui leur en ouvrit la porte et déposèrent dans ses affaires du sang, des têtes de chats et de chiens ainsi que des os de morts, tous objets associés aux pratiques de sorcellerie. Alors que le roi lisait, admiratif, l'*Avesta* avec Zarathoustra, ils se présentèrent à lui et accusèrent le prophète de magie destinée à mettre le roi sous sa coupe. Troublé, Vishtâspa ordonna que l'on fouille ses affaires. On les lui apporta et le roi y vit les objets immondes qui y avaient été déposés. « Chien misérable ! cria-t-il à l'adresse de Zarathoustra, tu n'es digne que du pal et du gibet. » L'Elu fut envoyé en prison en attente de son châtement.

Un miracle se produisit alors. Les quatre pattes de *Cheval noir*, rival du vent, la monture préférée du roi, se rétractèrent jusqu'aux sabots à l'intérieur de son corps ! Aucun docte ne put trouver de remède. Seul Zarathoustra, de sa prison, affirma qu'il pourrait guérir *Cheval noir*... à quatre conditions : que Vishtâspa le reconnaisse comme le prophète d'une nouvelle religion et qu'il y adhère ; que son fils devienne son protecteur et qu'il soit son bras armé pour convaincre les peuples alentour d'une nécessaire conversion ; que l'épouse préférée du roi se convertisse ; que le portier complaisant dénonce les vrais coupables. Le roi consentit à tout. A chaque fois qu'une condition était remplie, une patte ressurgissait du corps du cheval... qui finit par recouvrir toute sa beauté.

Zarathoustra avait triomphé : mêmes les prêtres qui lui avaient été hostiles acceptèrent la réforme, cependant que des guerres saintes amenèrent de nombreuses régions d'Iran à embrasser la nouvelle religion...

Le mythe se poursuit avec l'extase de Vishtâspa lui-même et la mort à soixante-quatorze ans de Zarathoustra, tué de dos par un Touranien qui avait pénétré dans un temple du feu où le prophète célébrait un office. Sa mission était cependant accomplie : il avait prêché la Bonne Nouvelle, celle d'une Rénovation où les forces du bien l'emporteraient à jamais.

Telle est, trop simplifiée, l'histoire mythifiée de Zarathoustra et du zoroastrisme. Nous aurions pu en dire bien plus car le sujet est inépuisable³.

Parallèlement à cette image stabilisée mais légendaire, des études récentes ont tenté de découvrir, sous le mythe, le personnage historique. Ainsi une datation précise de l'époque où Zarathoustra a vécu et écrit a été rendue possible. Jusqu'à récemment, nous ne possédions sur ce point contesté que des sources antiques, essentiellement grecques. Par exemple, Aristote (384-322 av. J.-C.) affirme que Platon (427-347 av. J.-C.) se serait nourri de ses enseignements, alors qu'Eudoxe de Cnide (406-355 av. J.-C.) et Plutarque (v. 50 - v. 125 apr. J.-C.) situent Zoroastre cinq mille ans avant la guerre de Troie, c'est-à-dire vers 6400 av. J.-C.

Ces chiffres ont vite paru fantaisistes face aux témoignages d'autres philosophes : ainsi, alors que fleurit l'Empire achéménide, Pythagore (580-495 av. J.-C.) se dit l'élève de Zarathoustra, ce qui en fait son contemporain. La tradition avait tranché et retenu les dates de 660-583 av. J.-C.⁴. Certes, il était tentant d'adosser la parole de Zarathoustra à celles de Confucius, Lao-Tseu, Bouddha, Pythagore, Socrate, tous nés entre le VII^e et le V^e siècle av. J.-C., en argumentant de l'explosion quasiment concomitante d'un renouveau intellectuel dans le monde entier.

Aujourd'hui, les études philologiques contredisent la tradition, en attestant d'un contexte d'écriture bien antérieur. Jacques Duchesne-Guillemin⁵, spécialiste des études zoroastriennes, est catégorique dès 1948 : « On ne peut plus douter aujourd'hui que les *Gathas* soient la partie la

plus ancienne de l'*Avesta*. Elles tranchent avec le reste du recueil par l'archaïsme de la langue, qui les place au niveau du *Rgveda*, quand ce n'est pas plus haut. » Or cette collection d'hymnes sacrés de l'Inde est datée entre 1500 et 900 av. J.-C. Khosro Khazai Pardis, autre spécialiste, va même plus loin en datant les *Gathas* de 1700 av. J.-C.

A vrai dire, le style même des *Gathas* atteste de l'existence d'un homme dont la forte personnalité irrigue une écriture différente des textes plus récents qui forment l'*Avesta*. Cet homme s'engage, parle de lui et de ses sentiments. Ce point de vue humain le rapproche de ses fidèles. Quant à son enthousiasme, entendu au sens propre du terme (« pris par le Dieu »), il le relie au Seigneur sage, Ahura Mazda, ordonnateur du monde. Quelles que soient les traductions des *Gathas* – plus « universitaires » chez la plupart des traducteurs, plus « inspirées » chez Khosro Khazai Pardis –, on y retrouve le même lyrisme associé à une adresse directe au Dieu, les mêmes invocations litaniques aux principes fondamentaux de ce que l'on pourrait appeler une morale ou une philosophie, les mêmes questionnements avides de trouver des réponses pérennes, la même confiance dans le chemin révélé, mais aussi la même humilité, les mêmes doutes devant ce qui dépasse les hommes et le même désir de s'inclure dans le cycle harmonieux de la vie par la préservation des quatre éléments fondamentaux : la terre, l'air, l'eau et le feu.

Le Zarathoustra historique est un *zaotar*, un prêtre comme il se qualifie lui-même. Sa langue – l'avestique ancien – fait penser qu'il a écrit du côté de l'Afghanistan actuel, en Bactriane. Il a pour père Pouroushaspa, de la famille Spitama, et pour mère Doghdova. Il aurait eu de son union avec Hvovi trois garçons et trois filles. Critique envers la religion de son temps, il médite sur les principes permettant d'accéder au bonheur, priant longuement devant le feu sacré (*atar*), seul élément incorruptible. Ce sont ces principes qu'il développera poétiquement dans les dix-sept chants des *Gathas*, après une retraite dans la solitude de dix ans.

Ses idées se répandant, il se trouve en butte à l'hostilité autant des princes que des prêtres. Ces derniers sentent leurs monopoles et prébendes menacés par des prêches qui abolissent le polythéisme et prônent une philosophie quasi existentielle où l'homme est libre de ses choix. Fort heureusement pour Zarathoustra, la rencontre avec le roi de Bactriane, Vishtâspa (Hystaspès pour les Grecs), l'« ami sincère », est décisive. Le roi le protège et impose la nouvelle religion à son peuple et aux peuples voisins. Zarathoustra fondera avec son appui son « assemblée des mages ». A soixante-dix-sept ans, il s'éteindra. Tels sont les éléments historiques, épars dans son œuvre, et très rares, qui nous sont parvenus.

Zarathoustra s'installe ainsi dans la longue histoire de l'Iran comme la première « grande figure » à avoir fait irruption sur le devant de la scène⁶. Les Grecs anciens l'appellent Zoroastre et reconnaissent en lui un guide vers la sagesse, tout en mêlant son histoire à son mythe. Platon (427-347 av. J.-C.), évoquant la science des mages et l'éducation d'un jeune prince perse (*Premier Alcibiade*, 122a), fait allusion aux « mystères de la sagesse de Zoroastre, fils d'Oromaze », attestant de sa solide renommée qui prospérera, entre autres, sous le roi achéménide Xerxès (vers 519-465 av. J.-C.), le fils de Darius.

Une renommée qui résistera à l'incendie de Persépolis par Alexandre le Grand en 330 av. J.-C. et à la destruction de bibliothèques entières, où, sans nul doute, se trouvaient des documents inestimables sur son enseignement. Cet événement renforcera la part du mythe sur l'histoire, allongeant les zones d'ombre. Ainsi pour Pline l'Ancien (1^{er} siècle apr. J.-C.), Zarathoustra aurait été « le premier enfant né le sourire aux lèvres », assertion qui sera reprise dans l'*Avesta*. Plutarque (v. 50 - v. 125 apr. J.-C.), pour sa part, appuiera sur son côté ésotérique dans son *Isis et*

Osiris (chap. 46), accréditant l'idée d'un Zarathoustra astrologue, magicien, voire nécromancien, ce qui est totalement en dehors de sa vérité, telle qu'elle apparaît aujourd'hui, mais qui collera longtemps à son image.

Du côté iranien, Zarathoustra n'a jamais quitté les esprits. Les empereurs sassanides (224-651 apr. J.-C.) finiront par lui réserver une place de choix en faisant du zoroastrisme la religion d'Etat jusqu'à ce que les Arabes envahissent leur pays et les détrônent.

Mais de quel zoroastrisme s'agit-il ? D'après la plupart des chercheurs, ce qui constitue le « livre sacré » des zoroastriens serait le résultat d'un amalgame de diverses croyances, des *Gathas* de Zarathoustra certes, mais aussi de sources pré et postzoroastriennes qui intègrent l'existence de divinités antagonistes bien étrangères à la réforme originelle. Comme l'écrit Khosro Khazai Pardis, « l'*Avesta* présente effectivement une vision dualiste de l'existence, avec un dieu du bien appelé Ahura Mazda et un dieu du mal nommé Angra Mainyu. Pour autant, à part les *Gathas* qui y sont insérés, l'*Avesta* ne doit rien à Zarathoustra ».

Une méconnaissance consécutive à ces amalgames s'accroît avec les nouvelles destructions massives des textes référents lors de la domination musulmane sur l'Iran, dès le VII^e siècle, connues comme les « deux siècles de silence⁷ », en particulier sous le deuxième calife, Omar ibn al-Khattâb (634-644), désireux d'éradiquer de la surface de la terre une religion d'adorateurs du feu, autre méprise qui fait passer le symbole zoroastrien du feu pour une divinité. Seuls quelques exemplaires de l'*Avesta* contenant les *Gathas* subsisteront à cet acharnement religieux : ils feront partie des « bagages » qu'une partie des zoroastriens emporteront au VIII^e siècle, lors de leur exil dans l'Inde du Nord-Ouest où ils constitueront l'influente communauté des Parsis⁸, miroir des quelques zoroastriens restés en Iran, malgré toutes les persécutions et les pressions musulmanes, autour de Yezd et Kerman.

Le fossé des incertitudes et des fantasmes se creuse ainsi durablement, cependant que le zoroastrisme des origines se perd, en même temps que la langue reste intraduisible, même pour les Iraniens, au point que les officiants récitent des chants sans en comprendre le sens précis. Paradoxalement, l'image mystérieuse et mythique de Zarathoustra se renforce.

Le fait que Zarathoustra ait vécu vers le XVII^e-XV^e siècle av. J.-C. entraîne de lourdes conséquences et suscite un renouveau des argumentations sur l'influence du personnage et l'impact de son message en matière d'histoire des religions. Afin d'évaluer ces apports, il convient de rappeler très brièvement ce qu'étaient les croyances prézoroastriennes.

Sans entrer dans des détails complexes, il semblerait que les Iraniens aient hérité des Indo-Iraniens leurs trois *asuras* ou dieux majeurs – Mithra, le dieu des contrats et des promesses, Varuna, le dieu du ciel, et Indra, le dieu de la guerre – qui deviennent chez eux des *ahuras*. Mithra surtout, ayant absorbé les fonctions guerrières d'Indra, semble avoir occupé la place suprême dans les attentions des fidèles car il assurait la cohésion des tribus. On lui sacrifiait de multiples animaux (chevaux, bœufs, moutons), cependant que, durant son culte, on consommait une boisson, à base d'éphédra semble-t-il, le *haoma*. En outre, on célébrait le feu (*atar*), symbole des plus grands principes, car incorruptible. A côté de Mithra, les autres dieux, honorés à un moindre niveau, garantissaient les récoltes, les naissances, la fertilité des mariages, le cycle des saisons, etc.

A cette haute époque, comme l'écrit Khosro Khazai Pardis, « la société était gouvernée à la fois par des dirigeants politiques, les *kavis*, et des dirigeants religieux, les *karpans* ». Ainsi le

sacerdoce se trouva dès l'origine étroitement liée à l'empire, la souveraineté étant de ce fait duelle, un trait que l'on retrouvera tout au long de l'histoire iranienne à des degrés divers. La puissance des prêtres s'en trouvait affirmée en même temps que leurs privilèges pararégaliens. Leur rôle était de garantir la bonne marche du monde par l'accomplissement ponctuel des rites. Agir avec sagesse était aller dans le sens d'un ordre cosmique. Sans quoi tout retournerait au chaos. De ce fait, les prêtres tentaient de se concilier les dieux, les hommes n'étant pas libres de leurs choix.

La parole de Zarathoustra s'élève dans ce contexte, apparemment figé. Comme l'exprime Duchesne-Guillemain :

Pour [Zarathoustra], comme pour l'Indien védique, la faute est un manquement aux dieux – ou plutôt au Dieu – et aux lois divines : mais, alors que l'Indien voit principalement dans les ordres divins la volonté des despotes, d'êtres que l'on peut espérer séduire, fléchir, corrompre en somme, Zarathoustra donne à la loi toute sa valeur de nécessité, toute sa dignité inattaquable. Ce *déplacement d'accent* des dieux aux lois est l'un des aspects de la *réforme* zoroastrienne. Zarathoustra rejettera tous les dieux, sauf un, mais laissera subsister, en revanche, toutes les *notions* qui leur étaient liées, notions ou abstractions qu'il ne saurait être question de circonvenir.

Ces remarques traduisent parfaitement la réforme zoroastrienne qui ne surgit pas dans un désert religieux mais qui en dépasse les traditions, redéfinissant les rapports entre les hommes et le principe souverain qui régit le monde. La pensée qui les soutient draine, avec elle, une vraie révolution sociale et spirituelle, difficile à admettre pour les pouvoirs en place qui, soucieux de perdurer, n'hésiteront pas à la combattre.

Ahura Mazda y préside le nouveau système religieux. Dieu unique inconnu des Indo-Iraniens, concept spirituel, mental qui ne peut être représenté, c'est un *ahura*. Cela le place dans la même classe divine que le Mithra prézoroastrien évoqué plus haut qu'il supplante et qui, par conséquent, est déclassé. Semblable au Varuna indo-iranien, il est omniscient et tout-puissant. Son nom signifie « Seigneur sage ». En outre, il cumule les principes masculin (*Ahu*) et féminin (*Mazda*)⁹, affirmant par son nom l'égalité entre les deux sexes, une des bases du zoroastrisme.

Ahura Mazda possède six attributs, hérités des dieux anciens et solidaires entre eux. Ils se nomment dans l'*Avesta* les *Amesha Spenta* (« les forces immortelles qui font progresser »). Selon les traductions, leurs noms varient : la Justesse ou l'Ordre sacré (*Asha*), la Pensée juste ou la Bonne Pensée (*Vohû Manah*), la Maîtrise de soi ou l'Empire (*Kshatra*), la Sérénité ou la Dévotion (*Aramati*), l'Évolution vers la Perfection ou l'Intégrité (*Sarvatât*) et enfin l'Immortalité (*Amrta*). Ces entités abstraites, ces idéaux, sont autant de prolongements d'Ahura Mazda qui interfèrent sur l'évolution du monde grâce à elles. L'homme, appelé à jouer un rôle actif dans ses desseins, s'appuie sur ces énergies supérieures pour accéder à la Bonne Pensée, à la Bonne Parole et à la Bonne Action. Cette collaboration entre les hommes et la divinité est rendue nécessaire par la lutte incessante que se livrent les principes de Vie (le bien, l'intelligence, la lumière) et de Non-Vie (le mal, l'obscurantisme, les ténèbres). L'homme est libre de choisir entre ces deux principes mais doit en assumer les conséquences.

Préserver la vie, c'est « faire vivre le bœuf ». Par cette expression, il convient d'entendre que les sacrifices d'animaux offerts à l'ancien Mithra doivent être abandonnés, d'autant plus dans une société où une des richesses principales reste l'élevage. Les sacrifices perpétuels de milliers d'animaux appauvrissent la communauté et ne sauraient être l'expression du bien. En revanche, les soins qui leur sont apportés participent de la chaîne du bien-être : la vache bien traitée

produira du lait. En outre, l'élevage du bœuf poussera une population à la sédentarisation, à la lutte contre les nomades pillards de troupeaux, donc contre l'Erreur, comme le souligne Duchesne-Guillemin, et *in fine*, à l'enrichissement économique du groupe et à son bonheur.

Lutter contre les forces de la non-vie conduit aussi à abandonner la consommation du *haoma* qui dépoussède l'homme de sa libre-pensée par ses effets hallucinogènes. Zarathoustra prêche pour un homme libre de ses choix qui participe à la victoire de la cause juste. Car tel est le message zoroastrien : la vie l'emportera sur la non-vie définitivement et le règne d'Ahura Mazda triomphera partout sur la terre. Ce passage se fera par une apocalypse, un grand embrasement qui conduira enfin à la Restauration de l'âge d'or, à la Rénovation. Car le message de Zarathoustra est capital : il annonce une régénération du monde et l'avènement du royaume de Dieu. Sa prédication est apocalyptique, bien avant celle de l'évangéliste chrétien Jean.

Avant ce bouleversement, les justes comme les mauvais mourront. Héritée des croyances indo-iraniennes, l'idée d'un paradis et d'un enfer se retrouve chez Zarathoustra. Le tri entre les âmes des hommes se fera par le jugement d'Ahura Mazda à l'entrée du « Passage du Trieur ». Les justes se retrouveront au paradis, appelé la « Maison des Chants », l'« Empire de la Bonne Pensée » ou encore l'« Empire des Prospérités », cependant que les mauvais croupiront dans un espace de désolation, sorte de purgatoire, avant l'ordalie finale par le feu qui réconciliera toutes les âmes.

Voici, résumé, le message révolutionnaire que Zarathoustra délivre aux Iraniens, un message ordonnateur et moral, hostile aux faux dieux et aux compromissions dont étaient coutumiers les prêtres de son temps.

A-t-il réussi sa mission ? Il est difficile de l'évaluer avec précision. Certes, la pensée zoroastrienne s'étendra par tout l'Iran, mais sans toutefois éteindre les anciennes croyances. Bien que les rois achéménides (VI^e siècle-330 av. J.-C.) aient placé au plus haut Ahura Mazda, ils ont laissé subsister eux aussi les dieux de l'ancienne religion, dont Mithra, dieu solaire, et Anahita, déesse mère. En effet, si la culture iranienne est imprégnée des choix de Zarathoustra, comme en témoignent les inscriptions de Persépolis et de Nakhsh-e Rostam¹⁰ voulues par Darius le Grand, il convient de noter qu'ailleurs, ce même Darius mentionne à côté d'Ahura Mazda les autres dieux¹¹.

C'est cependant sous le règne de son fils Xerxès que les Achéménides adopteront le calendrier zoroastrien vers 490-480 av. J.-C. Il semble donc qu'un événement majeur se soit produit à ce moment, posant la réforme zoroastrienne au cœur de la religion officielle, sans exclusive cependant. Il est aussi étonnant de noter que, dans ce calendrier, Mithra a sa place. On conçoit ainsi mieux comment le zoroastrisme a pu amalgamer peu à peu les anciennes croyances pré-zoroastriennes jusqu'à devenir, quelque peu transformées, plusieurs siècles plus tard, la religion officielle sous le dernier roi sassanide. Bien plus, dans le monde romain dès le I^{er} siècle apr. J.-C., si la religion de Mithra, le mithraïsme, s'impose, elle n'est, comme l'exprimait Franz Cumont¹², que « l'expression romaine du zoroastrisme ».

L'influence du zoroastrisme ne se limite en effet pas à l'Iran. On ne saurait passer sous silence l'impact de ses préceptes sur la philosophie grecque, comme nous l'avons vu, mais aussi sur les religions juive puis chrétienne. Les symboles qu'il a véhiculés, le refus des sacrifices d'animaux, l'idée d'un paradis et d'un enfer, le prêche d'une morale respectueuse de la nature et

des valeurs essentielles qu'une société désireuse d'œuvrer pour le bien et la transmission d'un monde intact et heureux doit porter, s'y retrouvent tous.

Zoroastrisme et judaïsme se sont rencontrés dès le VI^e siècle av. J.-C., lors de la libération des juifs de Babylone par Cyrus. Ce dernier apparaît même dans la Bible. On lit dans Isaïe¹³ : « Je dis de Cyrus : Il est mon berger et il accomplira toute ma volonté ; il dira de Jérusalem : Qu'elle soit bâtie ! Et du Temple : Qu'il soit fondé ! Ainsi parle l'Eternel à son messie, à Cyrus, qu'il tient par la main, pour terrasser les nations devant lui et pour relâcher la ceinture des rois, pour lui ouvrir les portes afin qu'elles ne soient plus fermées... » Les livres bibliques d'Ezra et Néhémie insistent aussi sur la mission de Cyrus, soutenue par l'Eternel. Les ponts sont donc lancés entre les deux religions. Comme l'a écrit Khosro Khazai Pardi : « L'influence iranienne se fit également sentir dans la pratique rituelle : les règles de pureté, limitées dans la loi mosaïque aux officiants du Temple et à ceux qui avaient à s'y rendre, furent étendues par Ezra à tous les aspects de la vie quotidienne des juifs, *jusqu'à leur cuisine, leur chambre à coucher et dans les rues*¹⁴. »

En Occident, héritiers du judaïsme, les premiers chrétiens, pour leur part, semblent avoir voulu, eux aussi, jeter des ponts entre leur religion et le zoroastrisme, comme s'ils lui reconnaissaient une antiquité et un savoir dont ils seraient bénéficiaires. Ainsi l'Evangile de Matthieu (2, 1-12) rapporte les pérégrinations depuis l'Orient de trois rois mages guidés par une étoile merveilleuse et dont la science a pu prédire la naissance du Christ. Sont-ce des magiciens, des astrologues, des alchimistes, ces disciples de Zarathoustra ? Leur présence est, en tout cas, attestée aux sources du christianisme. Le christianisme a également largement repris les notions zoroastriennes de la gnose et de l'eschatologie. Le « Royaume de Dieu » ne ressemble-t-il pas à la « Demeure des Chants » d'Ahura Mazda ? Et que dire des anges et des démons, de la résurrection, de ce Dieu unique qui permet à la lumière de vaincre les ténèbres ? Tant d'éléments qui se superposent ne laissent plus de place au doute quant à l'influence de Zarathoustra et de son prêche sur les religions, parmi les plus récentes.

Les études occidentales en resteront là durant de nombreux siècles, les témoignages sur le personnage étant rares. Avec le haut Moyen Age, la conception contestable d'un Zarathoustra « dualiste » pour qui le monde est un champ de bataille entre les divinités du bien et du mal s'impose, sous l'influence de l'héritage sassanide et d'une connaissance approximative d'un *Avesta* introuvable.

Avec le dernier quart du XVII^e siècle et le début du XVIII^e siècle, les *Voyages en Perse* de Tavernier (1605-1689) puis de Chardin (1643-1713), où sont évoqués les rites étranges des Guèbres et l'image troublée d'un Zoroastre, guide des mages, provoquent un regain d'intérêt pour cette religion mystérieuse, perdue au fin fond d'une Perse inconnue. Paraît alors à Oxford, en 1700, l'ouvrage du savant orientaliste Thomas Hyde, *Veterum Persarum et Parthorum et Medorum religionis historia*, qui attise le débat entre savants. Pierre Bayle (1647-1706) y répond en ajoutant en 1702 un article sur Zoroastre dans son *Dictionnaire historique et critique*. Le chevalier de Ramsay reprend la thématique en 1727 et produit un roman à succès, *Les Voyages de Cyrus*, puis, peu après, un *Discours sur la mythologie*, qui popularisent encore plus le prophète-philosophe.

La bataille s'engage entre savants : pour les uns, le zoroastrisme reste tenant de l'hérésie dualiste ; pour les autres, dont Hyde et Ramsay – mais pas Bayle¹⁵ –, il porte en lui un

monothéisme cosmique dont les conséquences bouleverseraient l'ordre religieux établi. En effet, comme l'écrit Jean-Noël Laurenti :

L'enseignement prêté à Zoroastre tendait à reconnaître un Dieu unique, et accordait une place essentielle à l'opposition entre deux principes, le bien et le mal. Comme la parenté d'une telle religion avec le christianisme était flagrante, et que néanmoins Zoroastre était réputé plus ancien que Moïse, la tentation était grande de conclure que le christianisme ne représentait qu'une forme parmi d'autres d'un monothéisme accessible à tous les hommes, indépendamment de la Révélation [...]. Zoroastre devenait ainsi [...] une figure emblématique du déisme¹⁶.

Une certaine mode autour de Zoroastre s'installe jusque dans les arts. Ainsi le graveur Bernard Picart représente-t-il dans son ouvrage, *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde* (Amsterdam, J. F. Bernard, 1728-1739) : « Un baptême par le feu des Gaures. » Surtout, Jean-Philippe Rameau crée en 1749 une tragédie lyrique, *Zoroastre*, bientôt remaniée en 1756 et rejouée avec grand succès. Le prêtre réformateur apparaît dans la cour, bruisant d'intrigues, du royaume de Bactriane. La lutte y fait rage entre esprits bienfaisants et mauvais mais l'amour entre Zoroastre et une certaine Amélide finit par triompher. Si l'argument est mince, la création est majeure puisque, pour la première fois en France, l'opéra se tourne vers les grands mythes de l'Orient, délaissant ceux de la mythologie occidentale. En outre, le librettiste choisi par Rameau n'est autre que Louis de Cahusac. Ce dernier, secrétaire du comte de Clermont, Grand Maître de la Grande Loge de France en 1742, y « défend assez ouvertement les idéaux maçonniques, avec une histoire traitant de la bataille de la lumière contre les ténèbres, ce qu'illustre l'hymne au soleil, *Mille rayons brillants* (acte 3, scène 5) », comme l'exprime avec justesse Reiner F. Moritz¹⁷. Mozart, en 1791, magnifiera lui aussi, dans *La Flûte enchantée*, le personnage de Zarathoustra, sous les traits et accents de Sarastro, dans un même contexte maçonnique. A la différence des autres artistes et savants, il a pu mieux connaître l'essence du zoroastrisme grâce à la première traduction en langue française du livre que tout le monde espérait lire un jour : l'*Avesta*.

En effet, en 1757, un Français, Anquetil-Duperron (1731-1805), fervent spécialiste du *Rgveda* des hindouistes, part pour l'Inde où il rencontre les Parsis à Bombay et dans la région de Surate, participe sans doute à un culte zoroastrien et, surtout, ramène un exemplaire du mystérieux *Avesta* qu'il se met à traduire, ayant compris sa parenté avec les langues védiques qu'il connaît bien. Il publie ainsi en 1771 le *Zend-Avesta, ouvrage de Zoroastre contenant les idées théologiques, physiques et morales de ce législateur, les cérémonies du culte religieux qu'il a établi, et plusieurs traits importants relatifs à l'ancienne histoire des Perses*, dévoilant enfin un pan de la doctrine et de la vie de Zarathoustra. Contre toute attente, la déception est immense à sa lecture, et l'accueil mauvais. On espérait lire un texte lumineux, à la hauteur des promesses de la légende de Zarathoustra. A sa place, on découvre un texte complexe à l'architecture malaisée. Voltaire y consacre un article ironique dans une édition augmentée de son important *Dictionnaire philosophique* : « Comment se pourrait-il que Zoroastre eût joint tant d'énormes fadaïses à ce beau précepte de s'abstenir dans le doute si on fera bien ou mal ? C'est que les hommes sont toujours pétris de contradictions. On ne peut lire deux pages de l'abominable fatras attribué à ce Zoroastre sans avoir pitié de la nature humaine. Nostradamus et le médecin des urines sont des gens raisonnables en comparaison de cet énergumène ; et cependant on parle de lui, et on en parlera encore. »

Malgré ces critiques acerbes qui affecteront le savant, les études sur les textes zoroastriens sont lancées. La traduction d'Anquetil-Duperron gagne en précision grâce à des chercheurs comme Johann Friedrich Kleuker au XVIII^e siècle ou Eugène Burnouf en 1832. En 1861, Martin Haug réussit, le premier, à isoler de l'ensemble de l'*Avesta* les dix-sept hymnes des *Gathas* où apparaît enfin, sortie de sa gangue, la parole originelle de Zarathoustra. Bien plus, il marque la distinction essentielle entre la théologie monothéiste de Zarathoustra et son éthique dualiste. Malgré quelques résistances de l'Allemand van Spiegel et du Français Darmesteter, vite dépassées par ces derniers eux-mêmes, une image plus authentique de Zarathoustra émerge aux XIX^e et XX^e siècles dont notre siècle peut à présent profiter.

On ne saurait conclure sans dire quelques mots du devenir du zoroastrisme en Iran. Religion officielle des shahs-in-shahs sassanides, il déclina après l'invasion arabe de 651, date à partir de laquelle les Iraniens furent contraints de se convertir à l'islam. Nombreux furent alors ceux qui préférèrent émigrer plutôt qu'obtempérer. On les retrouve dans le sous-continent indien, autour de Bombay, là même où Anquetil-Duperron se rendit dans sa quête d'un exemplaire de l'*Avesta*. Ils y constituent aujourd'hui encore une communauté puissante sur le plan de l'économie, de l'éducation et de l'armée, les Parsis. Ceux qui restèrent en Iran durent se cacher avant que leur soit reconnue leur appartenance à une religion du Livre et qu'ils soient soumis au statut de dhimmitude¹⁸. A quelques exceptions près, cette situation perdura jusqu'à la révolution dite « constitutionnelle » de 1906, date à laquelle ils furent totalement intégrés à la société, occupant de plus en plus des positions éminentes, très respectés, souvent considérés comme des icônes, des « amers » d'un passé glorieux. Et cela, même si leur nombre ne dépassa pas cent mille.

Dans les années 1920, ils jouèrent un rôle majeur dans le développement du système éducatif iranien. A Téhéran, ils dirigeaient l'école primaire Djamchid-é-Djam, le lycée Firouz Bahram – un établissement d'élite qui forma de nombreux cadres de l'Iran moderne –, le lycée pour filles Anouchiravan Dadgar, et un peu plus tard l'école Guiv. Tous ces établissements étaient ouverts aux enfants et adolescents iraniens de toutes confessions, sans aucune discrimination. Les cours d'instruction religieuse y étaient dispensés les jeudis après-midi. Avec la révolution islamique de 1979, ces établissements furent l'objet de pressions et de restrictions dont une partie a été levée récemment. Les cours de *charia* y sont obligatoires pour tous.

Le statut des zoroastriens a en effet changé : ils ont été ostracisés comme d'autres minorités religieuses, y compris les sunnites qui constituent pourtant 20 % de la population iranienne. Bien que la tradition ait déjà été abandonnée en partie, on les a tous obligés à ne plus exposer leurs morts dans les tours du silence, ce qui les a contraints à les emprisonner dans un bloc de béton afin qu'ils ne souillent pas la terre. Quelques milliers d'entre eux ont choisi l'exil. Leurs mouvements ont généré des conséquences inattendues. Alors que la population zoroastrienne connaît une baisse certaine, surtout en Inde – on naît zoroastrien et l'on doit se marier dans sa religion, ce qui amène parfois à des mariages consanguins –, de nombreux Iraniens, par rejet de l'islam, amalgamé à tort ou à raison à l'islamisme radical, se convertissent au zoroastrisme avec le désir d'un retour aux sources de la religion. Des centres zoroastriens et même une association zoroastrienne internationale ont été créés par ces nouveaux adeptes en France, en Belgique, en Espagne, aux Etats-Unis... avec parfois un discours antiarabe très nostalgique. La mode s'en est mêlée, multipliant les centres d'études, les conférences, les colloques sur « la religion de nos ancêtres », et attestant d'un désir de résistance.

Zarathoustra, malgré les vicissitudes de l'histoire, demeure donc une des clés de la pensée iranienne, voire occidentale, ancienne ou contemporaine. Il résiste aux siècles et constitue une référence forte du *Livre des Rois* de Ferdowsi, la geste de la nation iranienne.

Sa longévité ne s'expliquerait-elle pas en partie parce que sa philosophie et sa morale restent avant tout un hymne au bonheur et un chemin vers le mieux-vivre-en-société ? Sa parole originelle, en tout cas, rassemble et continue d'illuminer :

O Ahura Mazda,
Zarathoustra suit le chemin de ta pensée
la plus évolutive et productive pour le monde.
Que par le rayonnement de la Justesse
et l'action qui émane de la Pensée juste,
notre vie matérielle et spirituelle prenne force
et que la Sérénité illumine
notre monde intérieur
et nous mène vers une vie heureuse.

Les Gathas, chant VIII, *Yasna*, hat 43.

INTERLUDE

De Zarathoustra à Cyrus

Si, dès le II^e millénaire av. J.-C., les perspectives religieuses, morales, voire idéologiques tracées par Zarathoustra commencèrent à fédérer des peuples jusque-là alliés ou concurrents, l'Iran n'est toujours pas encore né dans une configuration durable au VI^e siècle av. J.-C., et cela, malgré les conquêtes du roi Cyaxare, marquant l'hégémonie des Mèdes sur des régions aussi disparates qu'éloignées les unes des autres. D'autant moins que ce nouvel empire reste fragile à la mort du roi mède en 525 av. J.-C. En effet, si Cyaxare avait une vision politique et un dessein clair pour l'avenir de cette région du monde, y ayant modelé une véritable organisation politique et administrative, tel n'est pas le cas de son fils Astyage qui a dû épouser une princesse lydienne pour sceller la paix entre les deux puissances dominantes du moment.

Devenu roi à son tour, Astyage, selon une légende rapportée par Hérodote, aime à vivre dans une certaine insouciance. On le représente souvent superbement vêtu, les yeux peints, le visage fardé, portant colliers et bracelets innombrables et aimant à étaler ses richesses. Epris d'une certaine mollesse ostentatoire, il n'a qu'une crainte : perdre l'aisance que lui donne le pouvoir. Aussi craint-il les appétits des grands seigneurs qui l'entourent. Comment, dans ce contexte, garantir sa pérennité tout en assurant sa succession le plus tardivement possible ?

Sa crainte grandit le jour où il fait un rêve prémonitoire : « Il lui sembla, rapporte Hérodote, que sa fille Mandane inondait de son urine sa capitale, puis l'Asie tout entière. » Sa décision est alors prise : il lui faut marier sa fille à un nobliau ne présentant aucun danger pour lui. Le petit royaume voisin d'Anzan, dominé par les Perses, ne serait-il pas la solution à ses interrogations ? Un mariage de sa fille Mandane avec le fils de Cyrus I^{er}, Cambyse, le roi perse de la dynastie achéménide qui est de surcroît son vassal, serait bienvenu, sécurisant ainsi ses piètres ambitions personnelles. L'alliance est conclue. Mandane, qui justifie d'une double ascendance royale et

représente sa descendance légitime, est envoyée loin de la brillante Ecbatane. Astyage le paranoïaque est rassuré. Pour un temps seulement...

Un an ne s'est pas écoulé que, déjà, il est inquiet. Une nuit, un second rêve prémonitoire trouble son sommeil : du ventre de sa fille sort une vigne dont les branches et les vrilles tissent leur toile sur toute l'Asie. Il convoque, en urgence, ses mages qui l'avertissent d'un danger imminent pour son propre trône. Sa fille est enceinte et l'enfant qu'elle porte précipitera sa chute. Astyage dépêche, dans l'instant, une forte escorte vers Anzan. Il rapatrie Mandane, contre son gré, au riche palais d'Ecbatane, désireux de surveiller de près sa grossesse. Son mari, trop faible contre le puissant Mède, obtempère.

Dès son arrivée, Mandane, ignorant les sombres pensées de son père, est installée dans une aile éloignée. De nombreuses servantes et des gardes, dont la mission est de s'assurer qu'elle ne s'enfuie pas après avoir accouché, l'assistent.

L'étau se resserre autour de la jeune femme, et ce, malgré la vigilance de sa propre mère. Astyage, qui a fait de nouveaux rêves « prémonitoires », décide de supprimer l'enfant dès sa naissance. En cette année 559 av. J.-C., le fils de Mandane vient au monde. Il s'appellera Cyrus II le Grand et fondera le plus grand empire existant sur la terre. Mais avant, on luttera pour préserver sa vie.

3

Cyrus le Grand (vers 559-530 av. J.-C.), le rêve de l'Empire universel

Un personnage aussi important que Cyrus dans l'histoire de l'Iran et de l'Antiquité ne pouvait pas connaître une naissance « banale », pas plus que sa mère une grossesse ordinaire. Il fallait qu'une destinée hors du commun marque son éveil à la lumière et qu'il soit initié, très vite, aux périls de la vie et aux jalousies des grands. L'histoire de sa jeunesse rejoint ainsi celle des héros mythiques comme Moïse, l'enfant aux pieds gonflés, sauvé des eaux par la fille du pharaon, ou Zeus, soustrait à l'atroce gourmandise de son père Cronos.

Sur sa vie, Hérodote (484-420 av. J.-C.) reste notre source principale. Dans le premier paragraphe de son unique œuvre, *Histoires* ou *Enquêtes*, on peut lire : « Hérodote d'Halicarnasse présente ici les résultats de son *Enquête* afin que le temps n'abolisse pas le souvenir des actions des hommes et que les grands exploits accomplis soit par les Grecs, soit par les Barbares ne tombent pas dans l'oubli. » Ses témoignages sont donc aussi précieux que rares et ses anecdotes sur Cyrus confèrent, pour nous autres lecteurs modernes, de la chair à l'histoire. Xénophon (426-355 av. J.-C.) vient compléter notre documentation par sa *Cyropédie*, ou *l'Histoire de Cyrus*. Ce disciple de Socrate y produit, plus tard qu'Hérodote, une vie romancée du grand roi dont l'éducation lui permet de peindre le portrait du souverain idéal. En croisant leurs informations, une image forte de Cyrus émerge.

Son aventure « légendaire » commence au berceau. Dès sa venue au monde, Astyage demande qu'on le lui amène sur-le-champ. La vue de l'enfant, paré magnifiquement de bijoux précieux et de langes, comme il sied à un prince du sang, ne l'émeut guère. Il convoque aussitôt Harpage, un jeune capitaine de sa garde personnelle en qui il a toute confiance. Sa mission : prendre le nouveau-né et le faire disparaître. Comment se soustraire à cette mission royale, en marge de toute humanité ? Parvenu chez lui avec l'enfant, Harpage, en larmes, confie à sa femme l'horrible situation dans laquelle le roi l'a plongé. Outre qu'un infanticide lui répugne et le révolte, il craint, à juste titre, la vengeance de Mandane qui, une fois Astyage disparu, deviendra l'héritière omnipotente du royaume. Il décide donc de remettre l'enfant à un de ses bouviers, Mithridate (Méhرداد), qui vit loin d'Ecbatane, dans un endroit perdu au milieu des montagnes, à qui échoit la responsabilité d'exécuter la terrible mission. Avant de le quitter, il lui prescrit néanmoins d'appeler l'enfant Cyrus¹, comme son grand-père.

« Par une divine coïncidence », la femme du bouvier, Sphaco, vient d'accoucher d'un enfant mort-né. Elle comprend que la Providence vient de lui faire un présent rare et que le ciel ne veut pas d'un nouvel enfant mort. Elle opère donc avec émotion une substitution inattendue. Le corps

de son propre fils, couvert des langes de Cyrus, est déposé dans une corbeille et abandonné au plus profond des sombres montagnes. Mithridate peut informer sans crainte Harpage que son ordre a été exécuté. Ainsi, dans une modeste mesure, le nouveau fils de la « chienne », car Sphaco ou Sphago signifie en persan « chienne »², survit-il au sein de sa famille d'adoption³.

Dix ans passent. L'enfant grandit sans souci majeur dans cette société laborieuse, à la morale irréprochable, et se démarque très vite de ses compagnons de jeu. Comme l'écrit Hérodote, « ses paroles semblaient prouver une condition plus haute que celle dont on le disait ». Car Cyrus se pose déjà en chef de troupe ! Aussi, lors d'un jeu resté célèbre⁴, ses camarades le désignent comme leur roi, eux-mêmes assurant les fonctions de maîtres du palais, de gardes ou d'hommes de confiance. Ce jour-là, le jeune Cyrus, prenant son rôle très au sérieux, distribue leurs tâches à chacun de ses « sujets ». L'un d'eux cependant renâcle à obéir à un « fils de bouvier ». Cyrus le fait saisir dans l'instant et, fort de son pouvoir éphémère, ordonne à ses « gardes » de le fouetter. L'histoire en serait probablement restée là si l'enfant en question n'avait pas été le fils d'Artembarès, haut dignitaire mède de la cour.

Ce dernier se précipite chez son père, lui montre son dos lacéré et appelle au châtiment du coupable. Artembarès ne décolère pas. Il se rend au palais avec son fils et porte plainte devant le roi lui-même : « Regarde, Roi, comment un fils de bouvier a traité mon fils ! » Astyage décide de sévir et convoque le coupable : « Comment, vaurien, as-tu osé porter la main sur le fils d'un homme comme Artembarès ? » Et Cyrus, sans faiblir, de répondre : « Maître, je n'ai agi ainsi que par respect de la justice. Les enfants du village m'ont nommé roi. Tout le monde m'a obéi, sauf lui. Alors je l'ai puni. Si j'ai mal fait, punis-moi à ton tour. Je suis à tes ordres. »

Astyage est ébranlé par l'aplomb de l'enfant et par sa logique. Comme le rapporte Hérodote, il est en outre frappé par un air de famille qui lui rappelle une vieille histoire... N'aurait-il pas devant lui le fils de Mandane⁵, son petit-fils ? Pour en avoir le cœur net, il convoque Harpage, qui lui avoue avec habileté son crime de désobéissance : « Quand tu m'as confié le bébé, je n'ai eu qu'une pensée en tête : obéir à tes ordres pour ne pas trahir ta confiance sans devenir pour autant un assassin. Alors, j'ai eu une idée : faire venir mon bouvier et lui remettre l'enfant. Je lui ai dit : “Tue-le ; c'est un ordre du roi !” » A cette époque, Harpage croyait en effet que son ordre avait été exécuté. Il avait même envoyé quelques fidèles serviteurs pour s'assurer discrètement du décès de l'enfant. Convoqué à son tour au palais, menacé de torture et de mort, le bouvier raconte sans ambages ce qui s'est passé. Comme sa bonne foi semble assurée, il est relâché sans être inquiété, et rentre chez lui.

Astyage, sans le montrer, ne décolère pas contre Harpage dont la désobéissance ne lui échappe pas. L'heure n'est pas encore à la vengeance. Il se contente de déclarer hypocritement : « Finalement, tout est pour le mieux. Cyrus est bien vivant. Dans le fond, je m'en suis toujours voulu et ma fille n'a plus souhaité me voir. Puisqu'il en est ainsi, envoie donc ton fils pour qu'il fasse connaissance avec notre jeune revenant et, toi-même, viens dîner. J'offrirai ce soir un grand sacrifice aux dieux qui ont permis un tel dénouement. »

Harpage est rassuré. Il rentre chez lui heureux, envoie au palais son unique fils qui vient d'avoir treize ans, en lui recommandant d'obéir à tous les désirs du roi. Le soir venu, le festin est somptueux. On y sert des mets rares, inconnus de tous. Un ragoût surtout aux saveurs fades retient l'attention. La fin du repas approchant, Harpage demande à voir son fils. *Tu l'as bien vu*, lui répond Astyage, *et même mangé*.

En effet, à peine le jeune garçon parvenu au palais, le roi l'a fait égorger et accommoder en ragoût pour le dîner. Comble de l'horreur, il en a fait manger à son propre père. Ultime châtement, un cadeau royal supplémentaire attend l'infortuné : la tête et les restes de son fils dans un large panier. Etourdi de douleur, Harpage serre les dents, ne dit rien et, chargé de l'abominable corbeille, rentre chez lui où sa femme l'attend avec impatience. La suite se devine aisément. Dès lors, pas un jour ne passera sans qu'il ne rumine, à son tour, sa vengeance.

Entre-temps, les mages, consultés une fois de plus, prédisent à Astyage qu'il n'a plus rien à craindre de Cyrus : il a « régné » parmi ses camarades et sera inoffensif à présent. Le roi, rassuré, renvoie l'enfant en Perse chez ses véritables parents, dignement escorté. Que pourrait faire contre lui un petit-fils prétentieux, « exilé » dans un royaume aussi insignifiant qu'Anzan ? Sur le chemin du retour, Cyrus apprend tout de son escorte : d'où il vient, qui il est et à quoi il a échappé. Son retour chez ses vrais parents est émouvant. On le fête comme un héros, mais surtout comme un fils que l'on croyait perdu à jamais. On le presse de questions sur Mithridate et Sphaco dont il vante les mérites à chaque instant, sur sa vie libre et heureuse. Ses parents l'écoutent avec avidité. Pour que le retour miraculeux de leur fils paraisse encore plus extraordinaire et que l'œuvre des dieux soit célébrée dans tout le royaume, ils diffusent le bruit qu'il a été sauvé et élevé par une chienne. Une demi-vérité qui deviendra, au fil du temps, sa légende. Une légende qui s'achève ici. Place, à présent, à l'histoire.

Le fils de Cambyse I^{er} et de la princesse Mandane vit, désormais, dans le sévère palais d'Anzan, loin des fastes d'Ecbatane et de la volupté des résidences d'Astyage. Selon Xénophon, la nature l'a généreusement doté : son beau visage reflète une âme sans tache, pleine d'humanité. Il a le goût de l'étude et ne craint pas le danger. Ses maîtres perses, et Cambyse lui-même, tiennent à affermir son éducation en lui inculquant les principes de la justice et de l'équité, en même temps que les valeurs militaires. Leurs principes sont aussi simples que nouveaux : un chef sera d'autant plus obéi de ses hommes qu'il assurera leur sécurité ; une hiérarchie assumée car nécessaire, une égalité entre les hommes quelle que soit leur origine sociale, un jugement sain car fondé sur la valeur, le mérite et le courage plutôt que la naissance sont les ingrédients d'une bonne gouvernance. Autant de valeurs qui, des siècles durant, fonderont aussi la morale politique des Persans.

Ainsi, parvenu à l'âge adulte, Cyrus est-il loin de l'image de ces seigneurs de guerre sans foi ni loi, avides de rapines et de gains. Bien au contraire. A une éducation militaire solide – excellent cavalier, bon archer, maître à l'épée –, il joint déjà des qualités intellectuelles et humaines éprouvées : le sens de la solidarité, du respect et de l'égalité des chances entre les hommes. Des valeurs qu'il transférera bientôt du militaire au politique et au social.

Son éducation religieuse n'a pas été oubliée. Les préceptes zoroastriens qui accompagnent les livres saints, sorte de *Denkard*⁶ avant la lettre, lui dessinent les missions de la fonction royale : « Débarrasser les hommes de la misère, de l'angoisse, du besoin, de la maladie et du désordre. » La dette et le mensonge doivent aussi être ses ennemis : ils rendent les hommes mauvais. Ahura Mazda lui en saura gré, lui qui, omniprésent, veille à la bonne organisation sociale. Un souverain doit lui être soumis plus que tout autre.

Cyrus est prêt mais, à l'écoute de son père, il n'est pas pressé. Astyage, suzerain lointain, n'interfère guère dans les affaires d'Anzan, si bien que la tutelle mède n'est guère pesante. Malgré le passé et un ressentiment qui serait justifié, le jeune prince montre des signes de

soumission et même d'affection pour son grand-père, répondant sans rechigner à ses convocations à Ecbatane.

En 559 av. J.-C., Cambyse meurt. L'heure de Cyrus a sonné. Proclamé roi des Perses, il se marie avec Cassandane, une princesse achéménide, fille de Pharnaspès, appartenant au même clan aryen que lui. Plusieurs enfants naîtront de leur union. Parmi eux, Cambyse, le prince héritier, sera préféré à son frère aîné dont l'histoire sera trouble⁷. Deux de ses filles resteront dans les annales : Roxane, dont on dit qu'elle aurait été mariée à son frère Cambyse, et Atossa qui épousera en troisièmes noces Darius I^{er} et donnera naissance à Xerxès I^{er}.

La situation nouvelle de Cyrus bouscule le cours de sa vie. Pour Harpage, qui nourrit, depuis tant d'années, une haine implacable contre Astyage, le moment est enfin venu de se venger. Le jeune roi ne serait-il, pour lui, son bras armé ? A cette fin, il le comble de cadeaux. Il lui envoie, en outre, régulièrement, des rapports alarmants sur la situation politique à Ecbatane : les nobles mèdes y sont mécontents du gouvernement d'Astyage, roi fainéant qui se perd dans la luxure et oublie ses devoirs. En coulisses, le général mède prépare déjà les notables à un changement dynastique. Seul, il ne peut rien, mais il comprend que la réputation montante du jeune roi achéménide est un atout fondamental pour la réussite de son entreprise.

Il se décide enfin à envoyer un courrier secret au roi des Perses : qu'il se soulève contre son grand-père, les chefs mèdes l'attendent comme un recours. Comprenant l'intérêt de cet appel, Cyrus invite l'ensemble des chefs perses à un banquet fastueux. Le lendemain, il les invite à le suivre dans sa marche sur Ecbatane. Son enthousiasme et son charisme naissant convainquent les plus récalcitrants. Tous se tiennent prêts au signal de leur nouveau chef.

Astyage, loin d'être naïf, a des espions chez les Perses. Dès qu'il apprend la nouvelle du soulèvement de ses vassaux, fou de rage, il convoque son petit-fils et le menace. La réponse de Cyrus ne tarde pas : « Oui, Astyage, je serai bientôt dans ton palais, et même plus vite que tu ne le désires. » La guerre entre le grand-père et le petit-fils, entre Mèdes et Perses, est déclarée. L'aventure de Cyrus commence : elle durera trente ans.

Astyage, qui bénéficie de troupes innombrables, arme un corps expéditionnaire contre le petit roi perse d'Anzan et, au mépris de tout bon sens, sans doute oublieux du passé, désigne le général Harpage pour en prendre la tête. Erreur fatale. Lorsque les deux armées sont face à face, presque tous les Mèdes se joignent aux Perses. L'armée d'Astyage n'est plus qu'un mirage.

En réaction à ce revers inattendu, le vieux roi fait empaler les mages qui lui avaient conseillé naguère de renvoyer Cyrus en Perse. Il arme ensuite, dans la précipitation, les Mèdes valides restés dans la capitale et prend lui-même la tête de ses forces. Dans un premier temps, il remporte quelques victoires tant la supériorité numérique de son armée est écrasante. Bien que de nombreux proches de Cyrus tombent sous les coups des Mèdes, Astyage est finalement vaincu et capturé devant Pasargades. Le lieu de sa défaite est symbolique. Pasargades, berceau des Achéménides⁸, est la nouvelle capitale que s'est choisie Cyrus dans la plaine qui porte ce même nom, une étendue de vingt-quatre kilomètres sur quinze, bientôt parsemée de grandes bâtisses et d'autels dédiés à Ahura Mazda et à la déesse Anahita, ainsi que d'immenses jardins, autant de reflets du paradis.

Les Perses ont vaincu les Mèdes. Après trente-cinq ans de règne, le roi des Mèdes perd son trône, conformément à ses rêves prémonitoires. Mais quel sort lui sera-t-il réservé ? Selon les lois de la guerre, il devrait être mis à mort. Cyrus ne l'entend pas ainsi. Outre qu'il s'agit de son grand-père – quelque peu inhumain il est vrai –, son éducation ne le prédispose pas à la cruauté.

Il gracie Astyage et ordonne qu'il soit traité avec les égards dus à son rang. Une décision qui déterminera l'image de son règne, en sera un acte fondateur et marquera ses choix futurs.

Sans doute, la mansuétude de Cyrus est-elle moins humaniste et plus politique qu'il n'y paraît d'abord. Le vieil Astyage était le roi d'un peuple aryen, le fils du vainqueur des Assyriens, Cyaxare, respecté par des centaines de milliers de Mèdes. Or Cyrus veut se concilier ces derniers et non les soumettre, se démarquant ainsi des pratiques des Assyriens et des Babyloniens. Car le nouveau roi caresse déjà un rêve immense : l'Empire universel. La réunion, dans un même espace de gouvernance, de plusieurs royaumes aux traditions, cultures et religions différentes permettrait d'abolir les conflits dynastiques, de partager les mêmes valeurs et d'aboutir à une paix durable. Et le premier maillon, indispensable à la réalisation de ce projet, repose sur l'alliance des Mèdes et non pas seulement sur leur soumission.

La marche de Cyrus vers Ecbatane est un triomphe. Sur sa route, de nombreux clans et tribus l'acclament ; certains se rallient à lui, le considérant déjà comme l'unificateur de l'ensemble des Aryens. Cyrus proclame que Pasargades ne sera qu'une des capitales de l'empire qu'il veut fonder. Il entend en effet faire une place à la florissante Suse dans sa gouvernance. La capitale des Elamites, qui avaient tant donné aux Aryens, méritait cet honneur. Elle occupera cette position durant toute la période achéménide et devra ses plus importantes structures à Darius I^{er}. Il ne semble cependant pas que Cyrus lui-même, pas plus que son fils Cambyse, y ait jamais résidé⁹.

Quelques semaines plus tard, le nouveau héros fait son entrée dans la capitale mède. Sa réputation de rassembleur et de pacificateur l'a précédé. La population sait qu'elle n'a rien à craindre de l'armée de Cyrus, métissée car déjà perso-mède. On l'acclame. Il s'approprie certes les trésors royaux qu'il fait transporter à Pasargades, mais aucun pillage, aucune exaction, aucun viol n'est à déplorer dans la ville.

Ecbatane est proclamée troisième capitale du nouvel empire. Un conseil des « Princes et des Grands » est constitué avec pour mission de gérer le premier Empire aryen, scellant le retour à leurs origines des Perses et des Mèdes, tribus aryennes trop longtemps séparées. Les anciens administrateurs mèdes sont souvent maintenus à leur poste, parfois doublés par un Perse. La transmission du pouvoir reste discrète : pas de faste, pas d'élans conquérants, pas de triomphalisme. Cyrus est proclamé « Aryen de naissance aryenne, roi du pays qu'Ahura Mazda lui a donné ».

Les mages, très puissants sous le règne d'Astyage, demandent que le zoroastrisme devienne la religion officielle de l'empire et qu'Ahura Mazda en soit le seul dieu à adorer et respecter. Cyrus s'y refuse. Il sait que, pour réaliser son rêve d'un empire universel, il ne peut imposer à tous les peuples d'oublier leurs coutumes et croyances ancestrales. Visionnaire, il désire que chacun autour de lui, chaque peuple sache que la tolérance et le respect d'autrui guident son esprit de conquête. En cela, il dénote totalement par rapport aux normes guerrières qui président alors et où règnent le saccage, l'intolérance et le dogmatisme.

Ecbatane n'est que le premier pas du nouvel empereur. Cyrus a déjà les yeux tournés vers l'ouest, la riche Babylonie, vers le sud aussi, et loin devant lui, vers l'antique Egypte. Il n'en oublie cependant pas l'est et charge Harpage, le Mède, nommé pratiquement commandant en chef des armées, d'y installer son nouveau pouvoir chez les Parthes, autre tribu d'origine aryenne. Harpage s'acquittera parfaitement de sa mission, dans l'esprit de son roi : il se conciliera les peuples, évitera destructions, massacres et pillages, respectant les us et coutumes

locales. Des siècles plus tard, les Parthes¹⁰ joueront un rôle capital dans l'histoire iranienne, notamment contre les Romains.

Le premier royaume à s'inquiéter de l'ascension fulgurante de Cyrus, qui bouscule les équilibres précaires de la région, est la Lydie, en Asie Mineure. A sa tête, son roi, Crésus, intéressé par l'économie autant que par la philosophie – il connaît les penseurs grecs, Solon et Thalès de Milet surtout –, est resté célèbre pour les richesses qu'il tire des ondes aurifères du Pactole. Sardes, sa capitale, est devenue, sous son règne, une place financière et commerciale incontournable, la Lydie étant un quasi-« pont à octroi » entre l'Orient et l'Occident. Dans le passé, Lydiens et Mèdes s'étaient déjà affrontés. Alyatte le Lydien (610-561 av. J.-C.) et Cyaxare le Mède (653-585 av. J.-C.) avaient accepté l'arbitrage de Babylone pour signer une paix qui avait conduit au mariage d'une fille d'Alyatte et du fils de Cyaxare, Astyage, liant par le sang les deux royaumes.

Crésus, après avoir écarté quelques-uns de ses ennemis directs, a en outre conclu des alliances avec l'Egypte et la Grèce. Il pourrait donc, logiquement, se sentir en sécurité si l'aventure de son cousin Cyrus et la gouvernance de son nouvel empire, si différente des règles en vigueur autour de lui, ne le souciaient. Comment y mettre un terme avant qu'il ne soit trop tard ?

Comme de nombreux puissants de son temps, il part, chargé de riches présents, consulter l'oracle de Delphes. La Pythie, intermédiaire entre les dieux et les hommes mais aussi bouche des appétits grecs, lui prédit que, s'il s'attaque aux Perses, il détruira *un* grand empire. Elle lui conseille aussi de s'adjoindre les Grecs les plus puissants dans cette entreprise. Fort de cet avis, Crésus décide d'anéantir les ambitions de son cousin. Il obtient dans cette entreprise le soutien des Egyptiens et des Babyloniens. De leur côté, les Spartiates, les plus expérimentés des Grecs dans l'art de la guerre, arment déjà leurs vaisseaux. Le pharaon a promis d'engager dans le conflit cent vingt mille hommes. Chypre, sa vassale, prépare un corps expéditionnaire et prospecte dans toutes les cités grecques d'Asie Mineure pour enrôler des mercenaires. La coalition ainsi formée paraît invincible. Au printemps 546 av. J.-C., l'armée de Crésus s'ébranle, viole les frontières, dévaste tout sur son passage et avance inexorablement contre les forces de Cyrus.

Ce dernier quitte Ecbatane dès qu'on l'informe des progrès de son cousin et se porte au-devant de lui dans la vallée du Tigre. Ses troupes, jeunes, enthousiastes et combatives, lui vouent une admiration sans bornes tant son sens de la justice et son charisme, joints à son intrépidité, sont célébrés. Dans un message, il propose à Crésus de devenir vassal de son nouvel empire et de recevoir le titre de « satrape¹¹ ». Le Lydien, blessé dans son orgueil, répond qu'il n'a jamais obéi à personne à la différence des Perses, esclaves auparavant des Mèdes et bientôt des Lydiens.

L'affrontement, inévitable, a lieu en Cappadoce aux environs de Ptéria, carrefour de deux grandes routes où Crésus attend l'arrivée de ses alliés. Cyrus avec à ses côtés le roi élamite de Suse, Abradatas, dispose d'emblée d'une armée très homogène à la différence de son adversaire : dix mille cavaliers aguerris, une centaine de chars attelés à des chevaux caparaçonnés – un progrès majeur à l'époque – et, montés chacun par deux archers, des chameaux qui sèment l'effroi tant leur présence est nouvelle dans les combats. Le Perso-Mède vainc d'emblée les renforts égyptiens de Crésus. Sitôt la victoire acquise, au lieu du carnage habituel, il ordonne la

cessation des combats. Les vaincus, peu habitués à tant de magnanimité, seront désormais à ses côtés.

Les Lydiens, se repliant en bon ordre, se dirigent vers Sardes pour se mettre à l'abri. Ils abandonnent à Cyrus la région de Ptéria et la Cappadoce. Le vainqueur s'y présente en libérateur et fait des habitants ses obligés.

L'hiver et la saison des neiges approchent. Crésus, se croyant en sécurité durant cette période, généralement réservée à la trêve, renvoie ses alliés chez eux. Cyrus, contre toute prévision, marche sur Sardes avec son armée victorieuse. Son audace oblige le Lydien à livrer bataille dans la plaine qui entoure sa capitale. Harpage mène le combat. Ses chameaux effraient les chevaux ennemis qui se retournent contre les rangs lydiens. Le désordre est à son comble. Les hommes de Crésus se battent avec courage contre ces « monstres » étranges aux hurlements terrifiants, le sang les rendant plus dangereux encore. Ils finissent par battre en retraite et se réfugient derrière les remparts de Sardes, dans la citadelle, adossée aux rochers et réputée inviolable.

Cyrus, refusant d'attendre le printemps, met le siège devant la ville dont ses espions découvrent une faille dans les remparts de la partie basse. Pour tromper son adversaire, il déploie alors le gros de ses troupes dans la partie haute où Crésus en réaction masse ses forces. Sa tactique réussit. Les soldats pénètrent dans Sardes. Crésus, voyant l'affaire perdue, se réfugie dans le temple de la citadelle, attendant sans doute un miracle qui ne viendra pas et ce malgré les actes d'héroïsme de ses soldats. Il se rend enfin et demande à paraître devant Cyrus. Cette reddition constitue un tournant de l'histoire. Pour la première fois, le roi perso-mède soumet un royaume non aryen, un monde dont il ignore tout, ainsi que le roi le plus riche du monde.

Battu, Crésus décide de suivre une coutume lydienne ancestrale selon laquelle tout vaincu doit périr par le feu pour purger sa défaite et son humiliation publiques. Après avoir rendu un hommage à Cyrus et revêtu ses habits d'apparat, il monte, d'un pas ferme, sur un bûcher imposant que ses proches ont préparé pour sa mort. Coiffé d'une couronne d'or fin, sceptre royal en main, il prend place sur son trône installé au milieu du bûcher. Alors que les flammes crépitent et que les fumées asphyxiantes s'élèvent jusqu'au roi, Cyrus reste perplexe, fasciné par tant de courage, comme hypnotisé. Doit-il laisser mourir son cousin ou arrêter cette immolation, quitte à enfreindre les lois morales et sociales d'un peuple étranger ?

Soudain, il ordonne d'éteindre le feu. En vain : les flammes sont trop violentes. On entend alors monter la voix de Crésus : il crie le nom de Solon, son maître à penser, et invoque Apollon quand, brusquement, un orage éclate. La pluie se déverse sur le bûcher, parachevant les efforts des soldats de Cyrus. Crésus est sauvé ; son honneur ressort de l'épreuve sans une tache, avec un parfum divin : le dieu n'a pas voulu de son sacrifice. Cyrus le traite avec respect. Comme pour Astyage, il fait de Crésus son conseiller. La bienveillance lui sied à ravir car, ce jour-là, la puissante Lydie est devenue une satrapie de son empire et lui-même peut désormais se faire appeler shah-in-shah, roi des rois.

Un Mède est désigné satrape de Lydie avec, pour adjoint, un Lydien en charge de l'activité marchande. L'important pour Cyrus est de pérenniser la puissance économique de sa nouvelle satrapie. Quant au poids politique qu'il désire pour son empire, il lui faut le consolider. Dans cette optique, il rappelle Harpage des territoires de l'est et le charge de pacifier l'Asie Mineure, et particulièrement de conquérir les cités vassales de Crésus.

Harpage en personne achèvera l'œuvre engagée à l'est par son fidèle commandant en chef. La « pacification » totale de cet espace aryen, par-delà celui des Parthes, durera cinq ans. Cyrus

est rassuré par l'union avec ces peuples frères. Lorsqu'il revient enfin à Ecbatane, il retrouve Crésus qui vit tout près de sa capitale. Le monarque déchu y jouit d'une grande opulence, dispose d'une garde de cinq mille cavaliers et de dix mille archers, et a même récupéré une partie de son ancien trésor. Il est désormais pour Cyrus un allié et un confident précieux... même un ami lettré au savoir immense¹².

Le shah-in-shah ne tient pas à s'arrêter là. Toujours habité par son rêve de l'empire universel, il n'a pas chassé de son esprit son désir de subjuguier Babylone, sa puissante voisine, cité la plus opulente du monde, qui constitue un passage obligé pour couronner ses ambitions. Avant de se lancer dans l'offensive, il s'est rendu maître de la Syrie, de Damas, et a occupé l'ancienne Judée, vidée pratiquement de ses habitants par les Babyloniens. Partout ses armées ont agi avec humanité. Même les Arabes se sont ralliés à lui, partant du principe que les ennemis de leurs ennemis, en l'occurrence les Babyloniens, sont leurs amis et protecteurs.

A Babylone, l'ambiance est morose. On y dénonce la luxure, rapportent les chroniqueurs, et l'insécurité ; le clergé de Marduk¹³ lui-même est corrompu. En outre, l'importante communauté des Hébreux qui y a été déportée à trois reprises – 597, 586 et 581 av. J.-C. – attend le libérateur promis par ses prophètes¹⁴. Nabonide règne sur le royaume depuis dix-sept ans. D'origine araméenne, il a vécu à la cour de Nabuchodonosor, le grand roi conquérant, cruel et ambitieux, qui, le jugeant digne de confiance, lui a appris l'art de gouverner. Néanmoins, sa propension à la méditation solitaire, son départ pour Témia, localité située à mi-chemin entre sa capitale et Memphis, en Egypte, inquiètent la population, malgré la régence confiée à son fils Belshatsar, appelé aussi Balthazar¹⁵. A présent qu'il a soixante ans, il passe pour un vieillard fantasque et malade qui délaisse les problèmes intérieurs de son pays.

Malgré sa réputation, il est bien conscient du danger que constitue la montée en puissance de Cyrus. Il décide donc de rentrer sans tarder à Babylone. Sa réapparition, marquée par des fêtes brillantes, ne suffit pas à masquer la crise que traversent la capitale et sans doute le pays tout entier. Sa longue absence l'a transformé en un revenant sans réelle aura. En outre, faute politique majeure, il fait entrer à Babylone les principaux dieux des cités mésopotamiennes de Sumer et d'Akkad, soutenant le culte lunaire du dieu Sin contre Marduk, ce qui sème le trouble et la confusion et lui aliène encore plus le clergé de Marduk. Babylone est quasiment un fruit mûr pour qui voudra la conquérir.

Cyrus, informé de la situation, n'hésite plus. En 539 av. J.-C., il traverse le Tigre et se porte massivement vers Babylone. Il confie le commandement de l'avant-garde de son armée à Gobryas, un transfuge babylonien qu'il a nommé auparavant gouverneur de Suse. Cependant, pour rassurer les populations, il lui adjoint son propre fils et héritier, Cambyse. L'affrontement entre les deux armées a lieu sur les bords du Tigre, à Opis, face à la future Séleucie, en octobre. Bien que de nombreux Babyloniens se rallient à Cyrus, la bataille est rude et sanglante. En deux jours, les armées du Perso-Mède parviennent devant le « mur des Mèdes », une fortification édifiée par Nabuchodonosor à quelques encablures de Babylone pour arrêter l'avancée de ses adversaires. Le mur vole vite en éclats. Babylone n'en est pas prise pour autant. La ville, remarquablement fortifiée, est réputée inexpugnable, comme naguère Sardes.

Nabonide, qui s'y est replié, prend peur malgré les assurances de Belshatsar. Fatigué et usé, craignant de surcroît de tomber entre les mains de ses ennemis, il s'enfuit avec quelques gardes et serviteurs vers l'ouest, les terres arabes, abandonnant à nouveau la gouvernance et la défense

de la cité à son fils. Lorsque Cyrus apprend sa « désertion », il laisse plus de quarante mille hommes à Gobryas puis, avec ses meilleurs éléments, se lance à sa poursuite. Sur l'épilogue de cette aventure, les informations divergent. Selon Flavius Josèphe¹⁶, historien juif, qui lui-même se réfère à un prêtre babylonien du III^e siècle av. J.-C. : « [Nabonide] défait, s'enfuit avec une faible escorte et s'enferma dans la ville de Borsippa. Cyrus [...] leva le camp pour aller à Borsippa l'assiéger. Comme celui-ci, sans attendre l'investissement, s'était d'abord rendu, il le traita humainement, lui donna comme résidence la Carmanie et lui fit quitter la Babylonie. Nabonide demeura en Carmanie le reste de sa vie et y mourut. » Selon d'autres sources, ce dernier tombe sur des cavaliers arabes qui, le reconnaissant, s'apprêtent à venger les massacres commis par les Babyloniens. Sans demander son reste, il ne doit la vie qu'à la rapidité de ses coursiers et se rend à Cyrus. Lequel l'épargne et l'envoie en exil dans le sud-est de son empire, bien loin de sa capitale.

Le roi de Babylone désormais à sa merci, reste à prendre la grande capitale elle-même. L'affaire n'est guère aisée. Cyrus pense d'abord la réduire par un long siège et l'affamer. Mais Belshatsar y a accumulé tant de réserves que l'entreprise risque d'être interminable. En outre, une attaque frontale traînerait en longueur, sans garantie de résultat. Et Cyrus est un homme pressé. Une troisième voie s'offre à lui : l'Euphrate. Le fleuve est si profond que ses défenseurs y voient un rempart contre l'envahisseur. Pourtant Gobryas, le transfuge babylonien, soumet à Cyrus une idée audacieuse : baisser le niveau de l'Euphrate pour ménager un passage jusque dans la cité. Le projet semble pharaonique. On s'y attelle cependant et on engage de gigantesques travaux de terrassement.

L'énorme ville est entourée d'un large fossé, cependant que l'Euphrate, qui la scinde en deux, est bordé de murailles percées de portes de bronze. Il se trouve qu'un étang, anciennement creusé, s'étend à l'extérieur des fortifications. Cyrus, « au moyen d'un canal, dirigea le fleuve dans l'étang qui était en état de marécage, et ainsi, les eaux ayant baissé, il rendit guéable l'ancien lit. Quand ce résultat fut obtenu, les Perses qui avaient été postés à cette fin suivirent le lit de l'Euphrate, où l'eau, ayant baissé, ne leur venait plus guère qu'au milieu de la cuisse, et par ce chemin entrèrent dans Babylone. Si les Babyloniens avaient su d'avance ce qui se faisait par ordre de Cyrus ou s'en étaient aperçus, ils auraient laissé les Perses pénétrer dans la ville et les auraient anéantis de la pire façon : ils auraient fermé toutes les poternes menant au fleuve, seraient montés eux-mêmes sur les murs qui longeaient les berges, et auraient pris l'ennemi comme dans une nasse. Mais les Perses furent sur eux sans qu'ils s'y attendissent [...]. C'est de la sorte que Babylone fut prise alors pour la première fois¹⁷ ». Il convient d'ajouter que le jour de l'invasion perso-mède, Belshatsar offrait à mille convives un grand festin où le vin, servi dans des vases et gobelets d'or, issus du pillage sacrilège du temple de Jérusalem¹⁸, coulait à flots.

Ainsi la conjugaison du stratagème de Gobryas et de l'insouciance de Belshatsar permet-elle aux premiers soldats de Cyrus de pénétrer dans Babylone et d'attaquer le palais. Le désordre est indescriptible. Dans le tumulte, les gardes de Gobryas tuent le régent. C'en est fini de l'indépendance de Babylone. La ville aux cent mille habitants et aux mille temples tombe dans le giron de Cyrus, le 16 Tishri (septembre-octobre) 539 av. J.-C., d'après des tablettes cunéiformes.

Dix-sept jours plus tard, soit le 3 Marchesvân (3 octobre), le shah-in-shah y fait une entrée triomphale. Vêtu d'une tunique pourpre, ornée d'une simple bande blanche en son milieu, et d'un pantalon d'un rouge écarlate, il porte tout autour de sa tiare un diadème. Monté sur un char, il est précédé de quatre mille gardes, accompagné sur chacun de ses côtés par deux mille autres

et suivi par trois cents hauts dignitaires en grand apparat, armés de javelots. Un char vide, plus grand que les autres, retient l'attention : il est réservé à Ahura Mazda, le dieu de lumière. Derrière cette véritable armée, deux cents chevaux aux freins d'or et aux housses brodées, deux mille piqueurs, des cavaliers perses, mèdes, arméniens par milliers ferment la marche. Dès qu'elle aperçoit Cyrus au milieu de ce déferlement de puissance, toute l'assistance se prosterne, coutume inconnue jusque-là chez les Perses. Contrairement au sort que les conquérants réservent aux vaincus, personne n'est molesté, aucun bien n'est saccagé. Cyrus et Cambyse, le père et le fils réunis, accomplissent les rites dédiés aux dieux de Babylone et des cités voisines. Les prêtres de Marduk sont rassurés ; les autres dieux, introduits indûment dans la cité par Nabonide, sont rendus à leurs temples d'origine.

Bientôt, les décès de Nabonide puis de son épouse, « la grande prêtresse » de Babylone, donnent lieu à des funérailles et cérémonies grandioses. Cyrus y réaffirme son nouveau mode de gouvernance : ni vaincus ni vainqueurs, mais une alliance durable et un respect mutuel entre les peuples.

Reste un problème délicat à résoudre : celui des Hébreux. L'arrivée de Cyrus dans Babylone marquera leur libération. Fidèle à sa philosophie politique, Cyrus lève les contraintes qui leur sont imposées et met fin à leur déportation. Ils pourront rentrer chez eux s'ils le désirent, sous la protection de l'Empire iranien durant tout leur voyage. Le shah ordonne enfin que le temple de Jérusalem soit reconstruit « à ses frais ».

Si certains Hébreux préfèrent rester à Babylone, confiants dans la prospérité d'une ville liée à présent à un empire encore plus immense et à un commerce aux perspectives élargies, la plupart ne rêvent que du retour dans la « terre promise ». Le psaume 137, attribué au prophète Jérémie, seul des cent cinquante psaumes du livre des Psaumes à évoquer l'exil babylonien, en rappelle les souffrances :

Sur les bords des fleuves de Babylone, nous étions assis et nous pleurions, en nous souvenant de Sion.

Aux saules de la contrée nous avons suspendu nos harpes. [...]

Si je t'oublie, Jérusalem, que ma main droite se dessèche !

Que ma langue s'attache à mon palais, si je ne me souviens de toi, si je ne fais de Jérusalem le principal sujet de ma joie !

Eternel, souviens-toi des enfants d'Edom¹⁹, qui, dans la journée de Jérusalem, disaient : Rasez, rasez jusqu'à ses fondements !

Fille de Babel, la dévastée, heureux qui te rend la pareille, le mal que tu nous as fait !

Heureux qui saisit tes enfants, et les écrase sur le roc²⁰ !

Les partisans du départ, confiants dans les prophéties qui l'annonçaient, nomment déjà leur libérateur « l'oint » de Yahvé²¹. Cyrus, disciple de la religion de lumière et d'Ahura Mazda, devient ainsi un saint pour eux, paradoxe sans doute, mais qui permet de mieux comprendre la portée de la rencontre de deux religions monothéistes à la morale et aux intérêts convergents.

Ainsi sous la protection de Cyrus, les caravanes des Hébreux s'ébranlent vers la Judée, sous domination achéménide, il est vrai. Deux ans sont nécessaires pour affréter l'expédition. D'après l'historien iranien Rochangar qui cite des études anglo-saxonnes, la caravane compte 42 360 Hébreux, plus de 7 637 serviteurs et esclaves des deux sexes. Gérard Israël y ajoute d'autres précisions : 836 chevaux, 245 mulets, 435 chameaux et 6 720 ânes transportent les bagages des plus fortunés. En outre, toute la vaisselle d'or et d'argent, résultant du pillage du temple de

Salomon, est rendue à la communauté²². Quant à la restauration du temple que Cyrus a promis de prendre en charge, commencée en 536 av. J.-C., elle ne sera achevée que sous Darius le Grand le 12 mars 515 av. J.-C.²³.

De cette époque date la longue alliance entre les Iraniens et les Hébreux qui perdurera jusqu'au VII^e siècle et à la chute des Sassanides, puis qui ressurgira à maintes reprises par la suite, sous les Pahlavi entre autres.

Cyrus approche de la cinquantaine. De retour à Ecbatane, il lui faut à présent préciser les fondements de son empire, le plus important du monde connu, et l'affermir sur des valeurs nouvelles : équité, justice, tolérance. L'empire universel est à ce prix.

Sur son ordre, les lettrés commencent à consigner sur des tablettes d'argile les décisions concernant le statut des peuples de l'empire ainsi que leurs droits en matière de religions et de rites. La trace la plus célèbre de ce travail fondateur autant que novateur reste ce qu'il est convenu d'appeler le « cylindre de Cyrus²⁴ ». Il s'agit d'un cylindre d'argile de vingt-trois centimètres sur lequel sont consignés la généalogie de Cyrus II, ses hauts faits pour chasser Nabonide de Babylone et ses actions pour établir la paix dans les territoires, la justice et le respect des dieux, ce que d'aucuns ont pu appeler la première *Déclaration* ou *Charte des droits de l'homme* de l'histoire. Ce document, rédigé en 538 av. J.-C. et retrouvé par l'archéologue Hormuzd Rassam à Babylone en 1879, est à présent conservé au British Museum. On y lit avec des variantes selon les traductions²⁵ :

Je suis Cyrus, roi de l'univers, le grand roi, puissant roi, roi de Babylone, roi de Sumer et d'Akkad, roi des quatre directions de la terre, fils de Cambyse, le grand roi, roi de la cité d'Anshan [Anzan], petit-fils de Cyrus, le grand roi, roi de la cité d'Anshan, descendant de Teispès, le grand roi, roi de la cité d'Anshan, d'une lignée royale éternelle, celui dont Bel [Marduk] et Nabu chérissent le règne, celui dont le règne les réjouit. [...] J'ai garanti la sécurité de la cité de Babylone et de tous ses sanctuaires. Quant à la population de Babylone, qui a été mise sous le joug, sans intention divine, j'ai apaisé sa fatigue et je l'ai libérée de ses liens. [...]

Le texte se poursuit avec l'inventaire des lieux principaux où « les sanctuaires ont été dilapidés ». Cyrus s'y engage à renvoyer les images des dieux, déplacés à Babylone par le roi Nabonide, dans les territoires auxquels ils appartiennent. Il poursuit :

Puissent tous les dieux que j'ai renvoyés dans leurs sanctuaires, chaque jour, devant Bel et Nabu, demander pour moi une longue vie, et rappeler mes bonnes actions, et dire à Marduk, mon seigneur, ceci : "Cyrus, le roi qui te craint, et Cambyse, son fils, puissent-ils être les protecteurs de nos temples longtemps." Que la population de Babylone loue mon règne. J'ai rendu possible que toutes les contrées vivent en paix²⁶...

Dépassé leur côté hagiographique et politique évident, ces déclarations contre l'esclavage, pour le respect des cultes et la sécurité des populations résonnent encore aujourd'hui dans un monde où la tolérance n'est pas reine.

Par-delà ces intentions, il reste à organiser durablement un empire immense, aux traditions et langues diverses. Cyrus commence par nommer monarques et satrapes²⁷. Son oncle Hystaspès obtient la direction de l'Hyrcanie et de la Parthie, pays « aryens » situés au sud de la Caspienne et à l'est de la Perse. Gobryas se voit confier les rênes de la Babylonie et de ses dépendances, la

Syrie et la Phénicie, cependant que Cambyse, l'héritier de l'empire, en devient le roi en titre. D'autres régions de l'empire échoient à leurs souverains anciens, Cyrus restant le « roi de la totalité ». Tous disposent d'une cour, d'un secrétariat, d'un trésorier et d'un général commandant leurs armées. Comme leurs fonctions ne sont pas héréditaires, chacun doit mériter la confiance du roi des rois. Une sorte de « méritocratie » avant la lettre. Des inspecteurs itinérants, « l'œil du roi », effectuent des tournées annuelles pour s'assurer que les gouvernants ne dévient pas de leurs missions. Compte doit en être rendu au shah-in-shah. Un maillage de communication fort efficace – les coursiers se relayant sans arrêt, nuit comprise – est assuré entre les territoires même lointains et le siège du pouvoir central, où qu'il soit.

Comme l'empire, dans son immensité, doit assumer sa diversité linguistique, l'araméen est choisi comme langue administrative principale. Des médiateurs sont désignés pour traduire et transmettre les ordres de Cyrus et les rapports des gouvernants, autorisés à utiliser les idiomes et langues vernaculaires. Par ailleurs, l'armée impériale est composée d'un corps permanent de cinquante mille hommes auquel tous les peuples sont appelés à participer. Ce corps doit être opérationnel à tout moment, en cas d'action de grande envergure. Toute cette organisation – territoriale, militaire et civile – présente une grande homogénéité, et répond aux principes nouveaux de gouvernance : une centralisation, certes, mais aussi une prise en compte forte des réalités de terrain et une liberté relative laissée aux gouvernants.

Après la mise en place de ces structures, consécutives à la chute de Babylone, Cyrus quitte Ecbatane et retourne enfin dans son petit royaume d'Anzan. Sa première capitale, Pasargades, dont le nom signifie « le camp de Perse », s'est embellie. Le *Tall-e-Takht* en constitue l'espace royal. Il y a fait construire, entre 535 et 530 av. J.-C., son palais où l'on peut admirer, aujourd'hui encore, le célèbre relief de la « Figure ailée ». Il y a en outre fait poser des stèles qui rapportent ses hauts faits et sa grandeur.

Ses ambitions ne l'ont cependant pas quitté. La Grèce et les terres qu'on commence à nommer Europe ne l'intéressant pas, il regarde plutôt vers la brillante Egypte. Le pharaon Ahmès, appelé aussi Ahmôsis II, de la XXVI^e dynastie, y règne depuis 571 av. J.-C. Conscient de la puissance montante de l'Aryen, il tient à tout prix à se le concilier. Il envoie donc à la cour du roi des rois des princesses, des savants, des astronomes et des médecins. Comme il sait que la vue de Cyrus baisse, il lui adresse aussi son meilleur spécialiste. Ces largesses ne détournent cependant pas le shah de son projet d'envahir un jour le pays des pharaons. Il charge son fils Cambyse de préparer l'expédition.

Pour l'heure, il préfère se consacrer aux Massagètes. Ce peuple, fruste et cruel mais brave au combat, dit-on, s'agite, aux marches de son empire, entre les mers Caspienne et d'Aral. Leur roi venant de mourir, son épouse Tomyris est montée sur le trône selon la tradition. Cyrus, dont l'épouse est décédée peu après la conquête de Babylone, est donc seul, malgré quelques aventures que la légende lui prête avec des princesses égyptiennes. Il propose à Tomyris de l'épouser. Elle refuse. Il décide alors de poursuivre son expédition et, sur les conseils de Crésus, pénètre sur son territoire. Lors d'une première bataille, l'armée de Cyrus l'emporte et le fils de la reine est fait prisonnier. Tomyris lui demande de le lui rendre et de retourner chez lui, sans plus attendre. Cyrus se plie à sa première exigence. Malheureusement, le fils de la reine, humilié par sa défaite, une fois libéré de ses entraves, se donne la mort. Tomyris en fait porter la faute sur les Perso-Mèdes et, folle de rage et de haine d'avoir perdu son héritier, elle rassemble toutes ses

forces et se lance dans un violent combat. Le sang coule à flots. L'armée de Cyrus croule sous les assauts et le roi des rois, principale cible des Massagètes, tombe soudain sous les coups.

L'horreur n'en continue pas moins. Comme le rapporte Hérodote, « Tomyris fit remplir une outre de sang humain et rechercher le corps du roi parmi les cadavres des Perses. Quand on l'eut trouvé, elle fit plonger sa tête dans l'outre et, outrageant son corps, elle prononça ces mots : “Oui, toute vivante et victorieuse que je sois, c'est toi qui m'as perdue, puisque ta lâche ruse m'a pris mon fils. Mais je vais, moi, te rassasier de sang.” »

Ainsi meurt Cyrus le Grand en 530 av. J.-C.²⁸. Son cadavre sans tête sera retrouvé et ramené à Pasargades. Il rejoindra l'impressionnant mausolée qu'il s'y est fait construire de son vivant, selon le Grec Ctésias. Sorte de « ziggourat²⁹ », son tombeau occupe le septième étage de l'édifice, faisant peut-être déjà de Cyrus un roi-dieu³⁰.

On a longtemps débattu sur l'hagiographie ou non développée tout au long des récits relatifs à Cyrus. Certains commentateurs ont même dénoncé la désinformation totale sur le personnage à travers les siècles³¹. S'il est certain que les textes et jugements qui nous sont parvenus font la part belle à la propagande, passant sous silence les ravages inévitables et les pertes humaines inhérentes à toute guerre, on ne peut cependant nier l'impact que le personnage a eu à travers les siècles.

Réalité sans doute arrangée, la vie de Cyrus est devenue une légende qui a dépassé son temps et le cadre trop étroit de l'Asie Mineure. Si sa guerre contre les Massagètes alimentera sans doute de nombreux récits entre les Iraniens et les Touraniens, notamment ceux rapportés par Ferdowsi dans son *Livre des Rois*, le *Shahnameh*, écrit vers l'an 1000, dès l'Antiquité Cyrus fait figure de héros mythique, même chez les Grecs qui ne font pas partie de ses alliés³².

Ainsi Xénophon en fait l'éloge dans la *Cyropédie* ou *l'Histoire de Cyrus* et présente le grand roi comme un modèle de souverain éclairé à l'éducation maîtrisée. Hérodote puis les auteurs juifs ne cachent pas plus leur admiration. En sautant les siècles, l'Italien Machiavel (1469-1527) s'y intéresse et *Le Prince* en porte l'empreinte.

Au xvii^e siècle français, Madeleine de Scudéry (1607-1701) en fait un personnage de roman précieux par son *Artamène ou le Grand Cyrus*, publié entre 1649 et 1653. Tout au long des 13 095 pages de l'édition originale et avec quatre cents personnages, elle narre les aventures de Cyrus et de Mandane, sans oublier cependant les conquêtes du grand homme. Chacun alors peut trouver en Cyrus ce qui lui plaît. Au xviii^e siècle, Ramsay, récupérant son image pour une franc-maçonnerie naissante, en célèbre les orientations idéologiques dans son ouvrage *Les Voyages de Cyrus* ou *Cyropédie* paru à Paris en 1727 où, à la manière du Télémaque de Fénelon, l'éducation du shah bénéficie des enseignements des plus grands sages de l'Antiquité. Au xix^e siècle, l'abbé Donatien Hiron le transforme en personnage de théâtre dans sa pièce historique en un acte et en vers *Cyrus à la cour d'Astyage*, paru en 1876.

Au xx^e siècle, l'Etat d'Israël, de son côté, le célèbre au même titre que le roi britannique Georges V qui appuie, dès 1917, le retour des Juifs en Palestine, terre promise par la déclaration Balfour. Pour sa part, David Ben Gourion, Premier ministre israélien (1948-1953 et 1955-1963), vante « l'esprit de charité [de Cyrus] envers ses adversaires et sa tolérance unique envers toutes les religions ». L'Europe, de son côté, y consacre surtout des études universitaires et reconnaît son importance dans l'histoire du monde. Par exemple, Thierry Petit écrit :

Plus de deux siècles de domination perse ont laissé leur empreinte dans l'histoire des civilisations. Pour la première fois, l'idée d'un empire universel, d'un *Weltreich*, était durablement réalisée. Malgré les tentatives des Assyriens, jamais une hégémonie incontestée n'avait unifié toute l'Asie antérieure. En réunissant dans une même structure étatique tous les peuples de l'Egée à l'Indus, du Caucase à l'Egypte, Cyrus fit éclater les perspectives de l'histoire. On peut même affirmer qu'en dernière instance, Alexandre et César et, au-delà, Justinien et Charlemagne furent idéologiquement redevables à Cyrus et à ses successeurs³³.

Du côté iranien, Cyrus reste à travers les siècles non seulement le fondateur de l'empire, mais surtout le symbole d'une gouvernance sobre, tolérante et humaniste, soucieuse du respect des habitants de son pays et de ceux qu'il conquérait et intégrait à l'empire. Il est vrai que, selon un calcul qui devrait être pris au conditionnel³⁴, l'empire que Cyrus avait donné aux Iraniens, en vingt-huit ans de règne, était d'une superficie de huit millions de kilomètres carrés. Sa personne, son œuvre et son souvenir demeurent l'un des mythes fondateurs, la pierre angulaire de l'iranité et de l'identité iranienne.

Cyrus traverse ainsi le temps. Ainsi le shah Mohammad Réza Pahlavi (1941-1979) en associe-t-il la personnalité aux fêtes du 2 500^e anniversaire de l'empire, à Persépolis, en 1971³⁵. Il demande à cette occasion au British Museum de prêter le cylindre de Cyrus à l'Iran. Cette idée était née vers les années 1960. A cette époque, aux yeux du shah, le texte n'avait pas encore été assez valorisé. Dans son ouvrage *La Révolution blanche de l'Iran*, publié en 1967, il l'avait décrit comme « la Charte des libertés promue par Cyrus le Grand » et, l'année suivante, lors d'une conférence des Nations unies à Téhéran, il s'y était référé comme « précurseur de la Charte universelle des droits de l'homme ». Sans doute l'éloge pouvait-il paraître excessif pour les non-Iraniens mais, en tout cas, le Cylindre était devenu un symbole fort d'un Iran éternel. Il est donc normal que l'idée d'une présentation à Téhéran du Cylindre ressurgisse en 1971. Londres en accepte le prêt et le shah l'utilise dans le logo des fêtes de Persépolis et sur des monnaies frappées à cette occasion. Son intention politique est claire : montrer la filiation entre sa dynastie et son illustre prédécesseur, renouant ainsi fermement avec un contexte préislamique. Pour en conforter la position, l'ONU, la même année, reconnaît au texte du Cylindre une valeur universelle et le fait traduire dans ses six langues officielles, français, anglais, espagnol, russe, arabe et chinois.

La République islamique qui prend le pouvoir en 1979 se détourne d'abord de la filiation proposée par le shah, préférant valoriser une histoire islamique. La guerre Iran-Irak change la donne, Saddam Hussein risquant d'y apparaître comme le restaurateur du grand Empire babylonien. Le moment est alors venu de ressusciter un symbole fort de victoire contre les « Irakiens » et de ressouder les communautés iraniennes, musulmanes ou non. Qui mieux que Cyrus peut en être le lien. En 2010, les Iraniens demandent donc à nouveau au British Museum le prêt du fameux Cylindre. L'affaire n'est pas simple, l'objet prenant une dimension diplomatique voire politique³⁶. Elle débouche cependant, malgré les tensions de tous ordres. Le prêt accepté, l'exposition s'ouvre à Téhéran le 12 septembre 2010. Après prolongations, elle s'achèvera le 17 avril 2011. L'arrivée du Cylindre à Téhéran est vécue comme un événement national majeur ; son transfert de l'aéroport au musée national est suivi par des milliers de personnes ; l'exposition elle-même reçoit près de cinq cent mille visiteurs. Lors de la cérémonie d'inauguration, le président Mahmud Ahmadinejad rappellera les défis que le cylindre de Cyrus lance à l'Iran : l'Iran est-elle prête à défendre les opprimés ? à libérer les peuples de l'esclavage ?

Si la récupération politique est manifeste, le débat montre bien l'enjeu d'une image aussi universelle que celle de Cyrus.

Que nous réserve le ^{xxi}^e siècle quant à sa vision de Cyrus ? Apparemment, malgré quelques voix dissidentes, le shah-in-shah a trouvé le repos dans une image apaisée de précurseur et de sage, lui dont le tombeau, selon Strabon, portait l'inscription suivante :

Passant, je suis Cyrus le Grand,
J'ai donné un empire aux Perses
Et j'ai régné sur l'Asie
Alors ne jalouse pas ma tombe.

(Géographie, XV, 3, 8)

INTERLUDE

De Cyrus à Darius

Cyrus n'est plus, mais son image et son œuvre lui survivent. Célébré par les Perses qu'il a menés au premier rang de l'histoire et qui le considèrent comme leur « père », présenté par ses ennemis, les Grecs, comme un modèle de gouvernant, prenant place auprès des « oints du Seigneur » pour les Hébreux qu'il a ramenés chez eux et dont il a ordonné la reconstruction du temple, Cyrus s'installe durablement dans la mémoire des hommes, jalon essentiel dans la construction d'une identité nationale pour les Iraniens.

Selon l'ordre qu'il a établi, fondé sur la filiation, Cambyse, son fils aîné, deuxième du nom après son grand-père, roi d'Anzan, est appelé à régner. Avec une dizaine d'hommes, il se rend sur le champ de bataille et ramène à Pasargades le « roi de la totalité », le shah-in-shah défunt. Il lui faut à présent se faire couronner et poursuivre la conquête engagée par son père.

Dans sa ligne de mire, l'Égypte, le rêve inachevé de Cyrus. Par sa victoire, il deviendrait un géant de l'histoire. Ne l'a-t-il pas promis à Cyrus ? En outre, une légende – invérifiable bien sûr – rapporte que sa mère, Cassandane, blessée par les aventures de son époux avec quelques princesses égyptiennes, le poussait à mettre le pays des pharaons sens dessus dessous.

Dans un premier temps, tout se passe vite et bien pour lui. Le pharaon Psamnétik III, qui a succédé à son père Ahmès, tente d'organiser la résistance, comptant sur l'alliance qu'il a conclue avec le roi de Samos, Polycrate. Les navires promis n'arrivent cependant pas, Polycrate ayant choisi d'embrasser la cause du plus fort, à savoir celle du Perse.

Cambyse peut donc marcher sur Memphis dont il s'empare sans grande difficulté, avant d'exiler le pharaon à Suse. Il se conforme ensuite, en tout point, à la politique de son père : hommage aux divinités égyptiennes, respect des temples, initiation aux us et coutumes de la cour égyptienne, interdiction pour les soldats de toute exaction envers la population. L'Égypte respire, constatant que le pire, qu'elle craignait, est écarté. Pour un temps...

Cambyse a, en effet, d'autres ambitions. Des comptoirs grecs de la côte méditerranéenne demandant sa protection, il établit une satrapie dans la région. A l'ouest, la Cyrénaïque tombe sous son contrôle. Seuls les Carthaginois parviennent à arrêter sa progression. Délaissant alors l'ouest – verrouillé –, il rentre à Memphis et se lance à la conquête de l'Éthiopie, à la recherche, comme tant d'autres, des sources mythiques du Nil. L'expédition tourne au désastre, tant par la nature de la contrée que par l'hostilité des habitants. Cambyse y perd une part considérable de son armée, et bat en retraite.

Or, le jour où il rentre à Memphis, les habitants, ignorant tout de l'échec, célèbrent une grande fête religieuse. Cambyse, défait et furieux de ce spectacle, n'écouter personne, se persuade que cet événement est destiné à fêter sa déconvenue. Dans un accès de rage, il ordonne soudainement la destruction de plusieurs temples, portant un coup fatal à la politique de tolérance initiée par son père. Plus grave encore, selon certains chroniqueurs, il aurait poignardé Apis, le taureau sacré des Égyptiens. A Eléphantine, il épargne un seul temple, celui que les colons judéens ont construit sur le modèle du grand temple de Jérusalem.

Dès lors, il ne se domine plus. Son esprit se trouble. Tout lui échappe, d'autant plus que les nouvelles de l'intérieur de l'empire sont mauvaises : on complotte contre lui dès mars 522 av. J.-C.

Bardiya³⁷, son plus jeune frère, qui gouverne les régions de l'est de l'empire, aurait-il ordonné son assassinat ? On l'a prétendu sans en apporter de preuves suffisantes. En revanche, il est avéré qu'un mage, du nom de Gaumata, dont la ressemblance avec Bardiya est frappante, s'est proclamé roi des rois en juillet 522, qu'il apparaît peu en public mais agit avec grande cruauté, massacrant tous ceux desquels il craint avoir été reconnu. On raconte que seule une oreille à demi coupée ou déformée aurait pu le confondre, d'après quelques rumeurs du harem. Le mystère, en tout cas, reste dense autour de ce personnage ambitieux.

Ce qui est sûr, c'est que la paix intérieure est menacée, les troubles se multipliant. Cambyse décide de rentrer au plus vite, coupant à travers les déserts. Au cours d'une nouvelle crise de folie – d'épilepsie sans doute –, il se blesse et meurt le 22 août 522 av. J.-C., sans avoir pu réaliser l'ensemble des rêves de son père. A sa mort cependant, l'empire s'est agrandi de l'Égypte³⁸, de la Libye actuelle et d'une partie du Soudan.

Un problème se pose : qui succédera à Cambyse ? Alors que les grands chefs de l'empire restent fidèles aux Achéménides, un certain nombre de princes de cette lignée peuvent prétendre régner. Pour éviter les guerres de succession et les intrigues, décision est prise de s'en remettre à une épreuve divine aussi inattendue que légendaire : le prétendant dont le cheval hennira le premier au lever du soleil sera couronné.

Darius, fils d'Hystaspès, sans doute cousin de Cyrus, remporte l'épreuve et, à vingt-neuf ans, le 2 octobre 522 av. J.-C., devient le nouveau shah-in-shah³⁹. Il épouse Atossa, la fille de Cyrus que Cambyse avait souhaité épouser lui aussi, en s'inspirant d'une coutume pharaonique où le frère pouvait épouser la sœur, ce que les grands chefs avaient repoussé comme signe de folie de sa part. Par ailleurs, le mage Gaumata, faux Bardiya, est mis à mort. Mais ce n'est qu'une des légendes qui entourent l'accession au trône de Darius I^{er}, le plus étincelant monarque de l'histoire iranienne. La réalité, gravée dans la pierre, est bien différente...

4

Darius (vers 551-486 av. J.-C.), le mythe de la grandeur

Il n'est pas un voyageur qui ne lève les yeux aux abords d'une falaise dans les monts Zagros, là où s'ouvre la vaste plaine de Kermânshâh, près de la ville de Béhistoun. Cent mètres au-dessus de la route reliant Babylone à Ecbatane, il aperçoit un bas-relief de quinze mètres de haut sur vingt-cinq mètres de long environ, capital pour l'histoire de l'Iran impérial. Sous la représentation tutélaire d'Ahura Mazda, un sculpteur très habile a représenté, vers 515 av. J.-C., les hauts faits qui ont jalonné l'accession au trône et le règne du grand roi Darius I^{er}. Trois textes retiennent, en outre, l'attention des historiens. Le roi lui-même y proclame en trois langues, le vieux perse, l'élamite et le babylonien : « Je suis Darius le grand roi, roi des rois, roi des pays aux hommes de tous types, fils d'Hystaspès l'Achéménide, Perse fils de Perse, Aryen d'ascendance aryenne¹. »

Le souverain y apparaît en majesté, posant le pied sur Gaumata le mage – le faux Bardiya – étendu à terre, et suivi de deux officiers en armes. Lui font face neuf personnages plus petits, reliés par une corde et représentant sans doute ses principaux opposants : serait-ce ceux qu'il aurait abattus au fil de ses dix-neuf batailles² ? Tel est en tout cas le message de pierre que Darius I^{er} lègue au monde sur sa puissance. Outre l'intérêt linguistique majeur d'une telle découverte, véritable pierre de Rosette, le monument résume surtout trente-huit ans de règne qui ont haussé l'Iran au rang de plus grand empire de l'Antiquité.

Darius I^{er} accède à la fonction suprême à vingt-neuf ans, le 2 octobre 522 av. J.-C.³. Peu de détails nous sont parvenus sur la période qui a précédé son couronnement. On sait seulement qu'il n'est pas de sang royal mais appartient à la grande noblesse achéménide. Le fait qu'il ait participé au cercle des conjurés pour accéder au pouvoir semble l'attester. Serait-il cousin de Cambyse, comme certains l'ont écrit ? Peut-être. Il est plus prudent d'avancer cependant qu'il est proche des rois achéménides, son père Hystaspès (Vishtâpsa) ayant été un grand chef militaire du temps de Cyrus puis de Cambyse.

Durant sa jeunesse, il a reçu l'éducation type destinée aux jeunes aristocrates, et, comme eux, a appris « à monter à cheval, à tirer à l'arc et à dire la vérité », selon les propres mots d'Hérodote. Imprégné des préceptes et règles de vie zoroastriens, il remplit, encore très jeune, deux fonctions honorifiques réservées à la haute noblesse : porte-carquois du roi sous Cyrus et porte-lance sous Cambyse⁴.

Loin de rappeler le hennissement d'un cheval au lever du jour comme facteur déclencheur de sa souveraineté, il revendique, sur l'inscription de Béhistoun, la mise à mort effective du faux Bardiya lors de la fameuse conjuration, et sa prise de pouvoir peu après :

Ce royaume que Gaumata le Mage ravit à Cambyse, ce royaume appartenait depuis l'origine à notre lignée. Personne n'osait rien dire sur Gaumata le Mage jusqu'à ce que j'arrive. Alors, j'ai imploré Ahura Mazda, Ahura Mazda m'a apporté son soutien : le dixième jour du mois de Bagayadi, avec un petit nombre d'hommes, je tuai Gaumata le Mage et ceux qui étaient ses principaux partisans. Je le tuai à Sikayauvati, une place forte en Médie, dans la région de Nisaya. Je lui ravis le royaume, par la puissance d'Ahura Mazda, je devins roi, Ahura Mazda me remit le royaume.

Et c'est ainsi que trois jours après l'assassinat de l'usurpateur, lequel s'est déroulé à la fin septembre, Darius s'est proclamé monarque de droit divin, comme on dirait aujourd'hui, sous l'égide du dieu suprême. Vrai ou faux, cet acte fondateur reste gravé dans la pierre pour les siècles à venir et l'édification des voyageurs.

Shah-in-shah à présent, Darius commence par récompenser largement les conjurés. Il leur octroie des fonctions importantes ainsi que le privilège d'entrer dans le palais, sans l'accord préalable des gardes chargés de sa protection. Loin de les éliminer comme témoins gênants à qui il serait redevable, il les associe au pouvoir suprême, s'inscrivant ainsi dans la tradition de tolérance initiée par Cyrus. Afin de légitimer encore davantage son règne, il épouse Atossa⁵, la fille de Cyrus, ainsi qu'Aristoné, la fille de Bardiya, et sa veuve. La polygamie est d'usage pour le grand roi et les aristocrates perses. Darius aurait eu six épouses et un grand nombre de concubines. Seuls cependant les enfants issus d'une union légitime pourront prétendre à sa succession. De ce fait, Atossa étant la première entre toutes, son fils Xerxès sera désigné prince héritier. La lignée directe de Cyrus, fondateur de la dynastie, est donc établie de façon incontestable, et Darius peut donc régner sans crainte. « Le royaume qui avait été enlevé à notre lignée, je le remis sur ses bases ; je le rétablis à sa place légitime », déclare-t-il.

Les deux ou trois premières années de son règne surtout, il les utilise à remettre de l'ordre dans l'empire, très éprouvé par l'épisode sanglant du faux Bardiya. De nombreux pays et peuples subjugués ont en effet saisi ce moment de basculement et l'éloignement de Cambyse, occupé en Egypte, pour tenter de s'émanciper du pouvoir central⁶. Darius commence donc par affronter leurs multiples révoltes. A Elam d'abord, cœur de l'empire de Cyrus. Puis à Babylone où un prétendant, se présentant comme le fils de Nabonide, vaincu par Cyrus en 539, veut reconquérir son héritage. Dans la région des Parthes enfin, où il envoie son père Hystaspès rétablir l'ordre.

Partout les armées de Darius reprennent l'avantage. Si les populations sont épargnées et les secondes mains traitées avec indulgence, en revanche les meneurs sont sévèrement punis voire mis à mort. Comme l'exprime Pierre Briant, « Darius se devait de manifester clairement qu'il ne tolérerait aucun écart à la règle absolue imposée aux sujets : loyauté et soumission sans réserve aucune à l'autorité du grand roi. »

Après cette phase de consolidation (522-520), les révoltes sont écrasées et les velléités de soulèvement anéanties. Suivent de longues années de mise en place de structures impériales dont la nouveauté est totale, destinées à concrétiser l'organisation de l'empire universel rêvé par Cyrus. C'est durant ces années que Darius ordonne aux artistes royaux d'aménager le site de Béhistoun et d'y sculpter, pour la postérité, ses paroles et ses conquêtes. Il ne se contentera d'ailleurs pas des trois langues qui y sont inscrites mais fera traduire ces textes dans les

différentes langues de l'empire : on en trouvera ainsi des fragments ou des copies aussi bien en Egypte qu'à Babylone, à Suse ou encore dans l'Asie Mineure grecque.

Outre ces démonstrations d'une puissance revendiquée, il s'attelle à la lourde conception d'une administration efficace et exemplaire. Il commence par établir vingt satrapies – elles seront trente à la fin de son règne, après d'autres conquêtes. Chaque satrapie recouvre une unité territoriale, mais aussi ethnique et traditionnelle. Elle est dirigée par le satrape ou gouverneur local qui est le représentant personnel du grand roi de qui il détient pouvoir et légitimité. Son rôle est de maintenir l'ordre, en s'inspirant des principes d'équité et de tolérance présidant depuis des lustres aux actions des Perses. Il dispose de son propre palais où il donne des fêtes aussi grandioses que celles du grand roi.

En contrepartie, il doit lui fournir des troupes en fonction de l'importance territoriale et numérique de sa circonscription, lors des campagnes extérieures. De plus, il paie un tribut dont le montant est fixé, avec mesure, par le roi et dont il doit s'acquitter en argent métal pesé, en poudre d'or ou sous forme de vaisselle d'or et d'argent. On a pu ainsi parler de « satrapie tributaire ». De leur côté, les satrapes ont le droit de prélever des impôts et des taxes, notamment sur la circulation des marchandises. Ces actes sont réglementés et encadrés : en cas d'abus, les plaintes peuvent être déposées directement auprès du roi ou de sa juridiction.

Le satrape, outre ce contrôle, n'exerce pas ses fonctions en toute liberté. Il est assisté par un trésorier dédié à sa satrapie et un commandant militaire, tous deux nommés par le roi. Chaque année, un inspecteur spécial, l'« œil du roi », contrôle sa gouvernance, l'attention qu'il porte aux ordres royaux et à une philosophie du pouvoir inspirée par les préceptes religieux. Cette surveillance n'est pas vaine : comme le rapportent des chroniqueurs grecs, un jour que Darius apprend qu'un satrape local d'Asie Mineure n'a pas respecté les engagements royaux, à savoir la protection des sanctuaires des pays conquis, qu'il a piétiné leurs privilèges et a imposé des corvées à la main-d'œuvre qui leur est attachée, il le réprimande sévèrement et le révoque.

La politique de tolérance et de coexistence respectueuse entre les différents peuples est au cœur des préoccupations du roi, fidèle suiveur des idéaux de Cyrus. Plusieurs exemples en attestent. La communauté juive d'abord qui, lors de son retour en Terre promise, n'a cessé, durant son installation, de rencontrer des obstacles de multiples natures. La reconstruction du temple de Jérusalem, entre autres, n'a que très peu avancé ; or elle constitue un symbole majeur pour le peuple autrefois déplacé. Devant cette situation qui s'enlise, le grand roi en ordonne l'accélération, en suit les travaux personnellement et y alloue des subsides en argent comme en nature. C'est ainsi que le projet est enfin mené à son terme. Les juifs lui en seront reconnaissants : partout protégés et respectés, ils constitueront des communautés prospères dans tout l'empire et marqueront leur reconnaissance envers le grand roi. La Bible s'en fait le reflet : le livre d'Esther ne rappelle-t-il pas le souvenir de la présence à Suse, la capitale impériale, d'une influente et importante communauté juive⁷ ?

La Babylonie constitue un autre exemple de la politique de Darius qui y apparaît en tant que « roi de Babylone, roi des pays ». A son habitude, il intègre dans son administration de nombreux Babyloniens, conserve intacts villes et sanctuaires. L'enjeu est autant humaniste que politique. Les lieux de culte regorgent en effet d'or, certes, mais aussi de gras troupeaux et d'ateliers artisanaux. Ils disposent d'une main-d'œuvre abondante, constituée d'esclaves et de paysans attachés à une terre particulière. Une injustice est-elle rapportée aux autorités, le satrape

local intervient immédiatement, fait enquêter, châtie si nécessaire les contrevenants ou les profiteurs et rend les terres à qui de droit. Le grand roi s'y est engagé, dans quelque recoin de son empire que ce soit, ce qui constitue une novation extraordinaire à cette époque.

L'attitude de Darius envers l'Égypte est encore plus symptomatique. Dès 519 av. J.-C., il engage une action de grande envergure : par l'intermédiaire des satrapes, il rassemble tous les doctes du pays et leur ordonne de recenser lois et traditions pharaoniques toujours en vigueur. Après de nombreuses années de collecte d'informations, un livre bilingue en langue du pays et en langue de la chancellerie achéménide est produit. Cet ouvrage ou ce Code, voire cette Constitution comme on pourrait l'appeler aujourd'hui, se pose d'emblée comme la référence en matière de gouvernance en Égypte. Darius, pas plus que ses successeurs, n'y dérogera ni ne tentera d'imposer d'autres lois.

Il devient de fait pharaon d'Égypte, garant de l'application du droit local. Une monumentale statue, probablement dans le sanctuaire d'Héliopolis, lui est bientôt dédiée, à lui, Darius, « Roi de Haute et Basse-Égypte, Fils de Ré, souverain de tous les princes et de tous les pays étrangers ». Cette statue, déplacée plus tard à Suse sur ordre de Xerxès, fut redécouverte dans les années 1970 par une mission de fouilles franco-iranienne, et est conservée aujourd'hui au Musée national d'archéologie de Téhéran⁸.

Pour accompagner nécessairement son organisation politique et sociale, Darius reprend aussi une autre tradition des grands monarques égyptiens en ordonnant, en tant que maître d'œuvre, des travaux colossaux dont on peut voir encore de nombreux vestiges. Le monde d'alors n'étant pas connu pour la sécurisation de ses voies et chemins, il fait construire des « routes royales », souvent pavées, toujours surveillées de près, et balisées à distances raisonnables par des relais où les voyageurs trouvent repos et abri. Une telle initiative, comme tant d'autres provenant des Iraniens, séduira plus tard les Romains.

Ainsi une voie de deux mille quatre cents kilomètres relie-t-elle bientôt Suse à Sardes, ancienne capitale de Lydie, cependant que d'autres routes raccordent les trois capitales du grand roi – Persépolis, Suse et Ecbatane – aux points stratégiques de l'empire. Premier à les utiliser, Darius constitue une brigade de coursiers qui, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, se relaient pour lui assurer la communication la plus fluide possible avec ses satrapes. Et, pour que les messages royaux arrivent encore plus vite à leurs destinataires, il n'est pas rare qu'on utilise aussi des feux, allumés de montagne en montagne, procédé inventé par les Achéménides.

Il est cependant une œuvre, trop oubliée de nos jours, qui mérite d'être mentionnée au crédit de Darius car véritablement pharaonique : un canal entre le Nil et la mer Rouge. Une première voie de cet ordre avait été creusée par le pharaon Sésostris III (1878 à 1843 av. J.-C.). Toujours en usage sous le règne de Ramsès II (vers 1304-1213 av. J.-C.), ce canal fut abandonné à une époque indéterminée. D'après le Grec Hérodote, le pharaon Nékao II aurait projeté de le remettre en état vers 600 av. J.-C. mais n'aurait jamais achevé les travaux. Et pour cause, l'œuvre nécessitait des moyens colossaux et un réel projet économique pour la région. Darius I^{er} reprend donc le flambeau, désirant relier la Perse à l'Égypte, entité stratégique de son empire, à des fins autant de communication que de commerce. Il s'en félicitera d'ailleurs, comme en attestent différentes stèles de granit disposées le long du Nil. On y lit sur celle d'El Kabret, à deux cents kilomètres au sud de Pi-Ramsès : « J'ai ordonné ce canal creusé depuis la rivière appelée Nil qui coule en Égypte à la mer qui commence en Perse. Quand ce canal a été creusé comme je l'ai ordonné, des bateaux sont allés de l'Égypte jusqu'en Perse, comme je l'avais voulu⁹. » Sa mise

en eau, que certains historiens qualifient peut-être un peu vite de « premier canal de Suez¹⁰ », date de 500 av. J.-C.

Ce faisant, le grand roi n'oublie pas le territoire de ses ancêtres. Il restaure Pasargades, les palais de Suse et d'Ecbatane, mais surtout, œuvre emblématique de son règne que personne ne lui conteste, il construit Persépolis. Centre de l'empire, miroir de sa puissance, lieu de cérémonies destinées à marquer le caractère universel de son système de gouvernance, la cité royale aux larges terrasses et aux colonnes élancées s'aperçoit de loin, au fond d'une large plaine, ombragée et odorante au printemps, brûlée de soleil l'été. Loin d'être une acropole comme l'Athènes des Grecs, elle s'adosse à un éperon rocheux, le Kuh-é Rahmat, et repose sur une plate-forme de quatre cent cinquante mètres de long sur trois cents mètres de large. Dès 520 av. J.-C. et durant soixante ans d'après les nombreuses tablettes des archives du Trésor échappées au feu sous Artaxerxès I^{er}, petit-fils de Darius, des artisans venus de tout l'empire se relaieront pour achever le grand œuvre qui comptera cent trente mille mètres carrés. Tous logés et nourris, ils seront payés, ce qui infère qu'ils n'étaient pas esclaves.

La ville proprement dite où se côtoient maisons privées, ateliers, réserves d'eau s'étend au pied de hauts murs de pierre. Au-delà, c'est l'espace interdit du roi sacré, que personne sans autorisation ne peut approcher sous peine de mort, avec son gigantesque Apadana, ou salle de réception, un carré de soixante-quinze mètres de côté, pouvant contenir jusqu'à dix mille personnes. Il est le symbole du luxe et de la puissance royale.

L'empire, aussi harmonieusement construit soit-il, et ses villes, aussi luxueuses soient-elles, n'auraient pu rayonner sans une monnaie forte et unificatrice. Pour parachever son œuvre, Darius crée, en 512 av. J.-C., la « darique », qui rappelle sans doute son nom, mais aussi les mots persans « fortune » et « patrimoine ». Monnaie unique en or très pur, à l'effigie du grand roi, genou en terre et muni d'un arc, elle préside aux échanges commerciaux de tout l'empire. Pesant 8,40 grammes¹¹, elle est convertible en argent métal selon une parité fixe. Certes, ces pièces ne circulaient pas comme nos monnaies contemporaines : les sociétés d'alors, vivant le plus souvent en autarcie et autosuffisance, préféraient le troc pour leurs échanges quotidiens. La darique cependant s'imposera comme instrument de référence et d'harmonisation, mais aussi de calcul des tributs reçus de tout l'empire, ce qui équivalait à près de trois cent cinquante tonnes d'argent par an. On sait aussi que ces dariques ont servi de récompenses royales pour des services rendus ou pour appuyer un honneur reçu. On les retrouve enfin dans les procès en corruption du monde antique. N'a-t-on pas écrit que les dariques du grand roi arrosaient largement les milieux politiques grecs afin d'endormir leurs esprits belliqueux ?

Ainsi les différentes composantes de l'organisation impériale – politique, administrative, judiciaire et économique – dénotent une volonté de décentralisation, alliée étrangement à un goût pour le contrôle permanent des pays conquis, dans le respect des particularismes et de l'identité des différentes parties prenantes. Ce « cocktail » inédit dans le monde antique et, sous certains aspects, innovant pour notre modernité car conjuguant les paradoxes, constitue une réussite majeure dans un contexte équilibré de mariages de peuples hétérogènes¹².

Reste l'éducation. Le professeur Arthur Upham Pope, dans une conférence donnée à l'université de Californie, le 4 avril 1925, a proposé une comparaison entre les systèmes grecs et iraniens. Alors que chez les Grecs, l'académie où l'on enseigne les sciences, les lettres et la philosophie est réservée aux adultes, chez les Iraniens, dès l'époque de Darius, l'éducation s'organise, sur ordre du grand roi, dès l'âge de cinq ans. Au programme, l'amour de la patrie, les

préceptes moraux – zoroastriens pour la plupart –, la manière de préserver sa santé et de développer sa force. Tout jeune désireux de s'engager dans l'armée est tenu de suivre trois mois d'éducation morale et patriotique ainsi que trois mois de formation. Au terme de ce semestre, « les plus méritants reçoivent des cadeaux du roi lui-même¹³ ».

Selon Strabon¹⁴, « les éducateurs divisent les garçons par cinquantaines, nommant comme chefs des fils du roi ou d'un satrape, et ils leur ordonnent de suivre leur chef à la course. Ils les entraînent également à parler d'une voix forte et à respirer pour fortifier leurs poumons. Ils les forment aussi à endurer le chaud, le froid, la pluie, à traverser les torrents en crue sans mouiller leurs vêtements et leurs armes, à surveiller les troupeaux, à vivre à l'extérieur chaque nuit et à manger des fruits sauvages tels que les noix de pistaches, les glands et les poires sauvages. Ils chassent du haut de leur cheval ainsi qu'à l'aide de l'arc et de la fronde ».

Et Pierre Briant d'ajouter, comme Pope des années avant lui, « l'éducation ne se réduisait pas à un simple dressage physique. Des mages transmettaient aux jeunes, sous forme de récits et de chants, les exploits des *grands hommes*, les héros fondateurs de l'empire intégrés dans la mythologie, et exaltaient le souvenir de Cyrus ».

L'un des moments privilégiés de la vie du grand roi coïncide avec son séjour à Persépolis. La ville en effet « est un lieu de représentation. Souvent vide durant l'année – Darius et ses successeurs (hormis Alexandre le Grand) ont choisi pour capitale Ecbatane l'été et Suse l'hiver –, elle ne s'éveille qu'une fois l'an, lors de l'équinoxe de printemps pour les célébrations de *Nowrouz*, le nouvel an iranien. Tous les dignitaires et vassaux de l'empire sont alors convoqués¹⁵ ». Darius y a instauré, d'une manière solennelle voire théâtralisée, la cérémonie de présentation des vœux. Ce jour-là se succèdent les délégations de tous les pays et peuples de l'empire. Scythes, Egyptiens, Libyens, Arméniens, Babyloniens, Indiens, Bactriens, avec leurs attributs distinctifs, gravissent les escaliers monumentaux ornés de fresques qui les représentent et dont la particularité est de ne leur dévoiler le grand Apadana qu'au dernier moment de leur ascension, signe évident de la majesté voulue et de la divinisation du souverain. Sous les plafonds en bois de cèdre incrustés d'or et d'argent et soutenus par trente-six colonnes cannelées de vingt mètres de haut, Darius, assis sur son trône à baldaquin, y reçoit leurs hommages et leurs présents. En échange, il leur distribue des cadeaux, et bientôt des dariques lorsqu'elles seront frappées¹⁶. Persépolis est alors le centre du monde, étalant ses richesses et ses arts raffinés, absorbant l'étranger pour le faire sien. Elle « symbolise l'originalité de la culture iranienne qui toujours entraîne l'iranisation des influences extérieures. Elle s'adapte, elle assimile, et s'enrichit des apports étrangers, mais aussi, elle demeure¹⁷ ».

La vie du grand roi est aussi émaillée de banquets dont les annales gardent le reflet des fastes, où le vin et les mets de qualité sont abondants. Darius mange, pour sa part, à l'écart de tous, cependant que l'éducation zoroastrienne et le respect qui lui est dû incitent chacun à la mesure. Lors des grandes chasses royales où être invité est un honneur insigne, le premier coup lui revient de droit, comme l'étiquette l'exige.

Outre ces réjouissances, le roi veut rester accessible à ses sujets, en premier lieu aux plus importants d'entre eux. Cependant, pour être accepté en audience privée, une demande écrite doit être adressée au palais qui, après vérification, accepte ou refuse l'entrevue.

Darius veut également être visible par ses sujets les plus humbles. Dans ce but, son entrée dans les villes fait l'objet de tous les soins de ses maîtres des cérémonies. Accompagné de sa

cour, monté sur un cheval richement caparaçonné ou sur un char prestigieux, il est reçu par les notables qui le suivent jusqu'au centre de la cité, au milieu de la foule qui borde les allées. Il fait alors quelques libéralités, écoute les doléances, gardant en fait le contact le plus direct possible pour un roi qui est aussi une divinité vivante.

Qu'il réside dans ses palais, qu'il soit en campagne ou en déplacement, il est toujours protégé et entouré par sa garde personnelle, les Immortels, autre innovation majeure de son règne. Ce corps d'armée permanent de dix mille soldats d'élite est resté célèbre à travers les siècles, son « immortalité » venant du fait que si l'un venait à tomber au combat, il était immédiatement remplacé par un réserviste. Cette institution perdurera jusqu'à la fin des Achéménides (559-330 av. J.-C.) pour renaître sous une forme plus réduite sous les Sassanides (224-651 apr. J.-C.). Abbas I^{er} le Grand (1587-1629) la recréera, cependant qu'Amir Kabir (vers 1802/1804-1852)¹⁸ dotera son souverain, Nasser-ed-Dine Shah, d'une garde royale permanente. Sous le dernier shah, Mohammad Réza Pahlavi, on s'inspirera avec minutie du modèle légué par Darius pour reconstituer ce corps d'élite. La révolution islamique aura raison de lui : les Immortels subiront de plein fouet la répression, nombre d'entre eux seront massacrés.

Cette organisation étatique réalisée et stabilisée incite Darius, comme ses prédécesseurs, à étendre ses possessions. En 513 av. J.-C., ayant poussé ses troupes dans la vallée de Kaboul jusqu'à l'Indus, il y établit une nouvelle satrapie. Profitant de cette avancée, il ordonne la constitution d'une flotte dont il confie le commandement à Scylax de Caryanda, un de ses sujets grecs, plus expert en la matière que les Iraniens. Cette flotte descend en près de trente mois l'Indus, atteint l'océan, fait le tour de la péninsule Arabique où, dans le Nord, elle installe des bases et des fortifications. Le dessein du grand roi est déjà à cette époque de contrôler le golfe Persique, clé stratégique du commerce, mais aussi d'avoir un accès direct à l'Égypte, d'où l'idée de la rénovation du canal de Sésostris III¹⁹.

Au même moment, il se tourne vers l'est et le nord du continent africain. L'agitation en Cyrénaïque ayant été réduite, il passe alliance avec Carthage, ce qui lui permet d'étendre son influence sur les rivages sud de la Méditerranée. Son ambition n'a alors plus de bornes. Il envoie une mission de reconnaissance en Sicile, s'assure du contrôle des îles de la Méditerranée orientale ainsi que des régions grecques d'Ionie, alliées qu'il croit sûres car il leur a laissé une relative autonomie. Son désir est alors de traverser le Bosphore, ce que lui permet un pont de bateaux, conçu par ses ingénieurs et toujours supervisé par Scylax de Caryanda. Il pousse ses ambitions vers le Danube afin de toucher les rivages nord de la mer Noire : ceux-ci étant habités par des Aryens, il trouve légitime de les intégrer à son empire.

Certes ses troupes progressent, mais les Scythes, nomades dont la noblesse féodale entretient des rapports commerciaux avec les Grecs, commencent à se rebeller, pratiquant la technique de la terre brûlée pour les affamer. Passant outre, les troupes iraniennes parviennent en Crimée et en Ukraine, jusqu'au cours du Dniepr, et y installent une satrapie. Selon les historiens iraniens²⁰, quelque quatre-vingt mille hommes s'établissent dans diverses garnisons de la région. Une occupation coûteuse et plus symbolique que rentable. Au passage, le grand roi incorpore la Thrace dans l'empire, cependant que le roi Amyntas de Macédoine reconnaît sa souveraineté.

Malgré ces incursions profondes dans des territoires voisins, Athènes a laissé faire. Tel ne sera pas le cas en 499 lors du soulèvement de l'Ionie, désireuse de s'affranchir de la domination et du contrôle perses qui lui interdisent l'accès à la mer Noire et aux richesses des Scythes.

Athènes soutient la révolte ionienne et participe à l'occupation de Sardes, cité chère à Darius, qui, à l'exception de sa citadelle, est saccagée et dont le temple principal est détruit.

Pour reprendre la main, l'armée perse, venue renforcer les troupes résidentes, livre deux batailles, l'une à Salamis en 498, l'autre à Marsyas en 497. Ce sont deux désastres pour les Athéniens, contraints à rentrer chez eux. La révolte ionienne est sévèrement matée. La ville grecque de Milet résiste en vain durant deux ans ; ses habitants sont déportés vers l'embouchure du Tigre et son trésor est envoyé à Suse avec la fameuse statue d'Apollon Kanachos²¹. Après Milet, Chios et Lesbos tombent en 490, puis Byzance est brûlée. En ces temps de conquêtes, les préceptes zoroastriens si chers à Cyrus le Grand passent trop souvent au second plan, lorsqu'ils ne sont pas oubliés²².

Athènes s'est posée, lors de ce conflit, en ennemi du grand roi. Ville-Etat, la démocratie y a en effet remplacé en 507 av. J.-C. le règne des « tyrans », dont le dernier, Hippias, s'est réfugié à la cour de Darius et le conseille. Pour éradiquer un problème naissant et déjà préoccupant – et sans doute rétablir Hippias aux commandes –, le grand roi envoie une flotte de six cents vaisseaux. Une terrible tempête en anéantit la moitié près du mont Athos. En 490, une seconde expédition est montée, commandée par le Mède Datis²³. Ce dernier débarque en Grèce et assiège Erétrie. La ville et ses temples sont pillés, ses habitants déportés en Susiane. L'émoi gagne toute la Grèce.

Avec une naïveté audacieuse, Datis demande alors à Athènes de se soumettre à l'autorité du grand roi. Il essuie un refus, les Athéniens comptant sans doute sur le soutien des autres cités grecques, lequel ne viendra pas, sauf de Platées et tardivement de Sparte. C'est le signal pour le commandant iranien, épaulé par le général Artapherne, satrape de Lydie, de faire débarquer ses troupes dans la plaine de Marathon, près d'Athènes, en septembre 490 av. J.-C.²⁴. Dès lors, les interprétations de la bataille de Marathon sont diversement relatées par les historiens grecs et iraniens, tant les enjeux idéologique, symbolique et politique sont importants.

Tous s'accordent cependant sur le point que ce premier épisode des guerres dites « médiques » durera cinq jours et occasionnera de lourdes pertes des deux côtés, contraignant les Iraniens à rembarquer²⁵. La source « européenne » de cette guerre, quasi mythique, reste Hérodote et ses *Histoires* datées de 445 av. J.-C., soit près d'un demi-siècle après les faits. Il rapporte que Miltiade le Jeune commande l'armée grecque qui a reçu le renfort des Platéens, cependant qu'un messenger, Philippidès, excellent coureur, a été envoyé à Sparte pour demander du renfort. Selon d'autres historiens, grecs eux aussi, Cornélius Népos, Pausanias et Plutarque, les troupes grecques compteraient neuf mille Athéniens et mille Platéens.

De leur côté, les Iraniens, toujours selon Hérodote, commandés par les généraux Artapherne et Datis, seraient embarqués sur six cents trières, sans plus de précisions. Plus tard, Simonide de Céos avancera le nombre de deux cent mille hommes et Plutarque trois cent mille. Platon ira plus loin en parlant de cinq cent mille hommes. La fantaisie des évaluations, on le voit, ne se refuse rien pour glorifier la victoire du « pot de terre » contre le « pot de fer ». Au passage, les Grecs n'hésitent pas à relever l'inexpérience et la désorganisation des Perses, face à leur parfaite maîtrise militaire.

Pierre Briant, qui pense qu'un compte réaliste est impossible, avance de son côté que l'armée de Darius était de « faible ampleur et que la bataille de Marathon ne fut rien d'autre qu'une rencontre peu décisive [...] ». L'objectif de Darius n'était probablement pas de conquérir la Grèce d'Europe mais bien plutôt de contrôler les îles en y installant des gouvernements amis. Objectif

atteint puisque, désormais, entre l'Asie Mineure, la Thrace et la Macédoine, il contrôle les îles de la mer Egée²⁶ ».

Et les historiens iraniens ? Leur point de vue sur l'événement reste très nuancé. Certes, écrit A. H. Zarinkoub²⁷, cette expédition de l'Asie contre l'Europe « rencontra un échec. Les Perses cependant n'ont pas subi une défaite à Marathon mais ont été contraints à reculer. Ils ont eu des morts mais n'ont donné aucun prisonnier ». Pour Razi²⁸, c'est un « événement sans signification, grossi par les Grecs ». De fait, la bataille de Marathon et son fameux coureur sont restés en Europe des moments forts de l'histoire du continent. Bien plus, ils passent encore aujourd'hui, aux yeux de certains, comme le symbole de la victoire de la démocratie athénienne et de la liberté sur l'esclavage asiatique. C'est oublier que la démocratie athénienne était elle-même esclavagiste.

Quoi qu'il en soit, Darius, à ce moment, ne manque pas de préoccupations plus importantes que Marathon et ses conséquences pour son empire. Malgré sa politique de tolérance et de clémence, ainsi que le respect qu'il avait montré envers les Egyptiens, la révolte gronde dans tout le pays des pharaons. Le satrape Aryandès est mis à mort. Outre l'Egypte, le contrôle iranien de la Cyrénaïque et du canal creusé pour relier l'Asie à l'Afrique est remis en cause. Ces enjeux économiques et politiques, plus importants que le problème athénien, conduisent Darius à décider d'engager une grande expédition vers l'Egypte qu'il commandera lui-même.

La mort ne lui en laissera pas le temps. En effet, à soixante-cinq ans, âge très avancé pour l'époque, et après trente-huit ans de règne, il est terrassé par une maladie. Son corps, embaumé par des spécialistes égyptiens et babyloniens, est transféré à cinq kilomètres de son palais de Persépolis où son tombeau est toujours visible sur la falaise de Nakhsh-e Rostem, identifiable grâce aux inscriptions qui lui sont associées.

Sous son règne, l'Empire perse ou iranien a atteint sa plus grande expansion historique : il couvre l'Iran actuel, une grande partie du sous-continent indien, l'Afghanistan, l'Asie centrale, le Caucase, l'Asie Mineure, la Mésopotamie, le Liban, la Syrie et la Palestine, l'Egypte, la Cyrénaïque, les îles grecques, le sud du golfe Persique... soit dix, onze ou douze millions de kilomètres carrés. Il constitue le plus grand empire de la haute Antiquité. Un empire organisé selon des principes nouveaux qui inspireront, sur de nombreux points, les Romains lorsque eux-mêmes organiseront leurs conquêtes, un empire tolérant, prônant la coexistence pacifique de peuples divers, mais aussi guerrier et conquérant, dont on connaît l'histoire non seulement par le truchement des historiens grecs, mais aussi, et surtout, par le langage des bas-reliefs relatant les péripéties de son évolution et de ses événements. Cette multiplicité de sources permet les croisements d'informations et, donc, de meilleures analyses historiques, même pour des événements vieux de vingt-cinq siècles, fait rare entre tous.

Comme Cyrus et son rêve d'empire universel, le règne de Darius, l'immensité et le renom de son empire, son organisation, sa monnaie, sa gouvernance équilibrée constituent un mythe fondateur intégré à la mémoire collective. Il n'est pas rare d'entendre les Iraniens d'aujourd'hui se présenter comme des « fils de Cyrus et de Darius », leurs si lointains et si proches ancêtres.

INTERLUDE

De Darius à Mithridate

Parmi ses douze fils, Darius a choisi Xerxès (Khchayarcha) comme héritier. Ce dernier, petit-fils de Cyrus le Grand par sa mère Atossa, immortalisera, sur un bas-relief, ce choix : « Il y avait d'autres fils de Darius mais, selon le désir d'Ahura Mazda, Darius, mon père, me fit le plus grand auprès de lui. » Associé d'abord au trône sans pouvoir souverain, il inaugure son règne, en 486 av. J.-C., en organisant les funérailles de son père. Les cérémonies de son couronnement se déroulent peu après. Les principaux satrapes et commandants des armées y sont confirmés dans leurs fonctions ; les arriérés d'impôts et de tributs annulés pour l'occasion.

Xerxès I^{er} a trente-quatre ans. Les historiens iraniens célèbrent sa haute taille et sa beauté – mais un roi peut-il être autre que grand et beau ? –, tout en soulignant son goût du luxe et ses accès de colère. Les premiers chantiers qui se présentent à lui sont d'ordre militaire. Il commence par réprimer les soulèvements égyptiens et instaure un régime plus sévère qu'auparavant. Il doit en effet conserver les « pays de son père » ou, mieux encore, les étendre. A peine sorti du guépier égyptien, il s'attaque durement à une révolte menée à Babylone par un homme prétendant descendre des anciens rois. Le sang coule ; on est loin des méthodes et du Cylindre de Cyrus. « Babylone ne s'en relèvera jamais²⁹. »

Reste l'épineux problème athénien. Xerxès se prépare à une action d'envergure, la « deuxième guerre médique ». De Sardes où elles se sont rassemblées, ses armées s'ébranlent en 480 av. J.-C., franchissent le détroit des Dardanelles grâce à un gigantesque pont de bateaux, traversent les Etats grecs vassaux ou alliés – la Thrace, la Macédoine et la Grèce du Nord. Pour attaquer Athènes, il leur faut franchir le défilé thessalien des Thermopyles. Le roi de Sparte, Léonidas I^{er}, tente d'enrayer leur marche. En vain : il s'écroule en juillet avec trois cents hoplites. Xerxès est alors tout-puissant. Athènes est à sa portée. Ses habitants, obéissant à un oracle, l'ont abandonnée. Conduits par Thémistocle, ils se sont réfugiés dans le Péloponnèse. Le

grand roi en profite pour venger l'incendie de Sardes : il incendie l'Acropole ; ses troupes pillent la ville avant de se diriger vers Salamine où les Grecs ont concentré leurs forces. Cette île, qui ferme la baie d'Eleusis par un détroit large de six cents mètres, constitue un verrou que les Iraniens doivent absolument faire sauter s'ils désirent parachever leur projet. L'affrontement a lieu le 29 septembre 480 selon certains historiens, le 19 octobre selon d'autres. La flotte perse, mal commandée, semble-t-il, et trop nombreuse pour pouvoir manœuvrer aisément dans le détroit, est vaincue par les Grecs de Thémistocle et le général lacédémonien Eurybiade. Xerxès qui, assis sur son trône, a suivi la bataille de loin, décide de se replier en laissant sur place des garnisons commandées par son beau-frère, Mardonios. Ce dernier connaît un nouvel échec contre Pausanias, l'année suivante, à Platées où il perd la vie au terme d'une bataille de treize jours. S'ensuit la destruction de la flotte perse au cap Mycale, près de Samos. Le général Artabaze et l'armée perse défaite repassent les Détroits.

Cette deuxième guerre médique libère les fantasmes du côté des Grecs, d'Hérodote en particulier qui évalue à plus de cinq millions le nombre des combattants perses. Les historiens modernes, moins impliqués et plus prudents, préfèrent s'en tenir à un nombre de cinquante mille hommes pour le grand roi³⁰. Quoi qu'il en soit de ces débats où les orgueils nationaux affleurent, la bataille de Salamine, surtout, marque l'arrêt des conquêtes iraniennes importantes en Europe. Cependant, à l'échelle et aux yeux du plus grand empire de l'Antiquité, la défaite restera mineure et sans conséquences politico-stratégiques majeures.

Quelques années plus tard cependant, vers 465 av. J.-C., les hostilités reprendront : le grand roi, Artaxerxès I^{er}, enverra une flotte contre les Grecs qui ont poussé leurs avancées vers les Détroits et l'Ionie, menaçant ses possessions. Il essuiera deux sévères défaites sur la côte sud de l'Asie Mineure, et finira par signer la paix de Callias en 449-448 avant J.-C., marquant la fin des guerres médiques.

Ces démêlés sanglants avec les Grecs n'empêcheront pas, bientôt, sous les règnes de Darius II (424-404 av. J.-C.) et d'Artaxerxès II (404-358 av. J.-C.), l'influence politique et le « pouvoir d'attraction » – parfois financier – de l'organisation impériale de jouer un rôle de premier plan sur le monde hellénique, et ce jusqu'à la montée en puissance de Philippe et d'Alexandre de Macédoine.

Après les guerres médiques et sans doute grâce à Hérodote, les Grecs se mettent à découvrir les Perses, voire à les imiter, constituant même à Athènes un « parti properse³¹ ». La liste des Grecs illustres qui ont cherché refuge à la cour du grand roi est d'ailleurs déconcertante : on y découvre Miltiade qui avait commandé l'armée athénienne à Marathon, Thémistocle, le vainqueur de Salamine, qui apprend le persan et se familiarise avec le zoroastrisme³², Pausanias, le vainqueur de Platées, Ctésias de Cnide³³, rival d'Hérodote, et même le fameux Alcibiade, sans oublier Xénophon³⁴, l'auteur de l'*Anabase (retraite des Dix Mille)*. Si, à la suite de A. H. Zarinkoub, on peut avancer, sans grand risque, que l'or du grand roi était pour beaucoup dans cet attrait, la corruption régnant partout au sommet de la démocratie grecque, on peut aussi noter avec Jacques Lacarrière que « tous ces faits font évidemment réfléchir. Il semble bien qu'en réalité, l'Empire perse n'ait cessé d'exercer une sorte de fascination sur l'*intelligentsia* grecque ». Et cette attirance, complète Amir Medhi Badi, « ne peut s'expliquer que par la vitalité extraordinaire et le rayonnement continu d'une civilisation qui, depuis vingt-cinq siècles, a su

subjuguier par ses vertus, par sa manière de vivre et par ses mœurs tous ceux qui, amis ou ennemis, ont appris à la connaître³⁵ ».

Les espoirs grecs perdus, le grand roi se lance dans des projets ambitieux pour ses capitales, multiplie les conquêtes féminines et assume son goût immodéré pour le luxe. L'empire tient bon, écrasant par ailleurs les velléités de soulèvements de Babylone. Xerxès est assassiné en 465 av. J.-C. par le chef de sa garde et celui des eunuques. On retiendra de lui son amour pour Esther, belle juive devenue un temps sa première épouse. Des légendes ont certes été construites autour de cette liaison dont la tragédie de Racine se fera l'écho en 1689. Il n'empêche qu'elle eut une importance politique certaine, réaffirmant les droits de la communauté juive à vivre librement dans l'Empire perse³⁶.

Artaxerxès I^{er} (465-424 av. J.-C.) succède à Xerxès I^{er}, après quelques prétendants infortunés. Son règne coïncide avec une longue période de paix et de stabilité, sans gloire cependant pour ce souverain que l'on appelle parfois « aux longs bras », plutôt à cause de son influence et du pouvoir de son or que d'une particularité physique. Sous son règne, est signée avec les Athéniens la paix de Callias (449-448) dont nous avons déjà parlé. Les Perses y perdent leurs espoirs sur l'Europe mais y gagnent la reconnaissance de leur souveraineté sur l'île de Chypre et la bande côtière de l'Asie Mineure.

La mort d'Artaxerxès I^{er} en 424 coïncide avec le début du déclin des Achéménides. Les souverains qui lui succèdent ne marquent pas l'histoire mais voient les soulèvements intérieurs se multiplier, comme celui, rapporté par le Grec Xénophon dans son *Anabase*, qui oppose Cyrus le Jeune à son frère d'Artaxerxès II (404-358 av. J.-C.). On en connaît la suite avec la retraite des dix mille mercenaires grecs recrutés par Cyrus le Jeune qui, à la suite de la défaite de ce dernier, sont contraints de rentrer en Grèce, guidés à travers tous les dangers par le même Xénophon.

D'Artaxerxès III (358-338 av. J.-C.) et d'Arsès (338-336 av. J.-C.), on retient surtout les intrigues de palais et la répression de rébellions internes. Lorsque Darius III (336-330 av. J.-C.) monte à son tour sur le trône en 336, l'espoir renaît d'un gouvernement plus serein. Le nouveau grand roi a quarante-cinq ans. Expérimenté, il est capable de mettre de l'ordre dans les affaires de la cour et de la dynastie. Nul ne soupçonne encore le vrai danger qui vient de l'extérieur et qui, après l'avoir menacé, abattra l'ordre achéménide et la *pax persica* instaurée par Cyrus et Darius, maintenue tant bien que mal par l'épée ou l'or à travers tout l'empire.

Cette même année 336, en effet, Philippe II de Macédoine, qui a fini la conquête et l'unification de la Grèce, a proclamé sa volonté d'en découdre avec le grand roi. Son assassinat ne met pas fin à ses projets. Son fils, Alexandre, reprend le flambeau de l'ambition. Elève d'Aristote, il a vingt ans, admire Homère et rêve d'égaler les exploits d'Achille.

Dès l'âge de dix-huit ans, sa dimension de chef a été reconnue de tous, lors de la bataille de Chéronée (338 av. J.-C.) qui a fait passer l'ensemble de la Grèce sous le joug macédonien. Aussi, en 334 av. J.-C., assumant les pleins pouvoirs, il franchit l'Hellespont – le détroit des Dardanelles – après avoir durement réprimé une révolte des cités grecques, détruit Thèbes et soumis Athènes. Le voici à présent face au grand roi.

Darius III, prévenu par ses espions, l'attend au seuil de l'Asie. Le premier grand affrontement entre les deux puissances a lieu en mai sur les rives du fleuve Granique, à l'extrême ouest de l'Asie Mineure. La stratégie retenue par le grand roi fait l'objet d'un débat. Les uns – ses officiers grecs – préconisent la politique de la terre brûlée dans le but d'attirer Alexandre à

l'intérieur des terres et d'épuiser ses forces. Cette proposition soulève l'indignation des tenants de la tradition : on n'abandonne pas ses terres à l'ennemi ! Quelques généraux proposent alors de prendre de court les forces adverses avant qu'elles s'organisent. *In fine*, une troisième tactique l'emporte : attendre que le Macédonien attaque, car on est sûr de l'écraser. Sépéhrdad, le gendre de Darius, manque d'abattre Alexandre avant d'être tué. Son frère connaît le même sort. Alors que les Immortels se battent en ordre, les fantassins du grand roi se disloquent rapidement malgré la résistance acharnée des mercenaires grecs dont deux mille sont faits prisonniers et passés par les armes. Alexandre sort vainqueur de la bataille, prélude à deux autres défaites du grand roi.

Ce dernier rassemble en effet ses forces en Babylonie puis se relance dans le combat en Syrie. Mal lui en prend : en novembre 333 av. J.-C., il essuie un sévère revers à Issos, entre les monts Taurus et la mer. Il se replie sur Damas où un compagnon d'Alexandre, Pausanias, parvient à l'encercler, à le mettre en fuite et à faire prisonniers les membres de sa famille : sa mère, son épouse Stateira et leurs enfants³⁷.

Alors que Darius lui propose la paix, Alexandre qui n'en a cure, poursuit sa conquête de la Phénicie. Tyr résiste sept mois et Gaza deux. Pour les punir, le Macédonien fait massacrer la population de ces deux cités si prospères. Il se dirige ensuite vers l'Egypte qui se donne facilement à lui.

Pendant ce temps, Darius forme une nouvelle armée avec le concours des satrapies orientales. Malgré le soin qu'il prend pour choisir comme lieu d'affrontement une plaine propice aux manœuvres de sa cavalerie et de ses chars à faux, il est finalement vaincu pour la troisième fois, le 1^{er} octobre 331 av. J.-C., à Gaugamèles, dans le nord de l'Irak actuel. Bien que très protégé, il est blessé et amené hors du champ de bataille. Certaines sources avancent qu'il s'enfuit vers la Médie. A cette nouvelle, ses forces se disloquent.

Alexandre n'a plus qu'à recueillir les fruits de ses combats : Babylone l'accueille sans se battre et est épargnée. Le Macédonien veut cependant retrouver Darius. Les rapports sur ce dernier épisode diffèrent. Pour certains, le grand roi aurait été assassiné par le général Nabarzanès, allié au satrape de Bactriane, Bessos. Pour d'autres, il serait mort dans les bras d'Alexandre. Ce dernier, selon Diodore de Sicile, lui organise des funérailles royales, comme l'avait fait Cyrus pour un roi vaincu. C'est la fin des Achéménides, malgré quelques sursauts ici ou là.

Alexandre n'a désormais qu'un seul objectif : conquérir les trois capitales, Ecbatane, Suse et surtout Persépolis. Après une héroïque résistance du chef perse Ario-Barzan, la plus symbolique des capitales impériales est conquise et pillée. Selon la légende, durant une nuit de 331 av. J.-C., le feu anéantit tout : Alexandre aurait laissé le brasier se propager par toute la ville, ruinant une partie de la mémoire d'un peuple. A-t-il voulu venger l'incendie d'Athènes, perpétré en 480 par Xerxès ? S'est-il au contraire laissé entraîner dans une bacchanale incontrôlable par la danseuse Thaïs, comme le rapporte une autre source ?

Quoi qu'il en soit, cet acte est suivi d'autres incendies à Ecbatane et Suse, d'autres ruines et d'autres massacres. Si le Macédonien arrête et punit celui qui est censé avoir assassiné ou donné le coup de grâce à Darius, s'il respecte le mausolée de Cyrus, il sème partout la désolation. Il poursuivra son périple conquérant jusqu'en Asie centrale et en Inde, sera de retour avec une armée épuisée et mourra à Babylone le 13 juin 323 av. J.-C., laissant de son mariage avec Roxane, fille d'un satrape perse, un fils dont le sort reste un mystère.

Avant sa mort, il partage son empire, ou plutôt les terres qu'il a conquises, entre trois de ses généraux. Son aventure n'a duré que neuf ans mais ses conséquences seront immenses.

Alexandre, a-t-on souvent écrit, rêvait de ressembler à Cyrus le Grand. Comme lui, il caressait l'espoir de fonder un empire universel. Sans nier son génie militaire et la grandeur de son ambition, les historiens iraniens mettent surtout l'accent sur son caractère implacable, les massacres et incendies qu'il a ordonnés. En Occident, on admire plutôt le respect qu'il proclamait avoir envers les peuples conquis, ce qu'il faut relativiser au vu de l'ordre qu'il donna à ses soldats d'épouser, en une nuit, dix mille femmes asiatiques.

Il se proclamait, sa vie durant, fils de Zeus et fut honoré comme un dieu, ce qui a même fasciné quelques poètes iraniens. Le petit peuple n'a pas gardé la même image : même vingt siècles plus tard, il le nomme « Alexandre le maudit » et évoque son périple comme une des grandes tragédies de l'histoire iranienne³⁸. Ces perceptions opposées constituent, en fait, les deux revers d'une même médaille.

Les Achéménides avaient réussi, pendant plus de deux siècles et demi, à construire le premier empire organisé de l'histoire³⁹, à mettre en place une véritable coexistence des cultures et des traditions, à être à l'origine d'un style architectural original où les arts et les goûts des différents composants de l'ensemble iranien pouvaient se refléter.

Alexandre, qui rêvait de Cyrus, avait pour sa part fini par céder aux fastes de l'Orient, mais sa soif de conquête et la relative brièveté de son existence ne lui avaient pas permis d'organiser un empire pérenne.

A sa mort, la majeure partie de l'Empire perse échut aux Séleucides⁴⁰, dont le règne *effectif* ne dura pas un siècle. On leur doit, en Iran, la diffusion avec succès de la culture grecque qui perdura plus longtemps que leur pouvoir. Cependant, malgré les graves atteintes qu'il avait subies, le phénix iranien allait renaître de ses cendres à l'est du plateau aryen, chez les Parthes, dès le milieu du siècle suivant.

5

Mithridate I^{er} (171-135 av. J.-C.), la refondation d'un empire

Mithridate I^{er} est le sixième roi de la dynastie des Arsacides (250 av. J.-C.-224 apr. J.-C.), destinée à régner cinq siècles sur l'Iran « dans ses frontières naturelles¹ ». Appelé Méhrdad² par les Iraniens, il est salué comme le premier véritable empereur – shah-in-shah – de cette dynastie³, lui que l'on appellera le « Cyrus des Arsacides⁴ ». Son règne commence en 171 av. J.-C. et durera trente-sept ans. Son accession au trône est le fruit de la longue marche d'une famille de l'est de l'Iran, appartenant à la farouche tribu des Parthes, modèle de résistance contre l'occupant hellène.

Les conquêtes d'Alexandre n'ont pas laissé que le mythe d'un conquérant génial, beau et captivant... Elles ont aussi causé la dévastation des villes, l'appauvrissement des pays soumis, le massacre de dizaines de milliers de personnes sur les champs de bataille et la transformation de pans entiers de l'empire en de gigantesques friches.

Les années qui suivent les morts de Darius III et d'Alexandre ont inauguré « une longue occupation militaire⁵ » des terres conquises. D'interminables querelles et batailles entre des prétendants, désireux de confisquer à leur seul profit l'héritage du Macédonien, ont abouti aux assassinats de Roxane, l'épouse d'Alexandre, de son fils, Alexandre le Petit, d'Héraclès, un autre fils qu'il a eu d'une princesse iranienne, de sa mère, Olympias, et de sa sœur, Cléopâtre. En 312 av. J.-C. cependant, un de ses généraux grecs, Séleucos I^{er}, fonde un royaume, appelé parfois « empire ». Son règne (312-281 av. J.-C.) marque enfin une période d'« apaisement et d'ordre⁶ ». Cependant, miné de l'intérieur par les querelles dynastiques, les complots et les assassinats, menacé à l'ouest par l'Empire romain et à l'est par le désir de revanche des tribus aryennes, le domaine d'influence des Séleucides se rétrécit rapidement.

Les Parthes, surtout, symbolisent bientôt le retour à l'iranité sous la conduite des Arsacides. Achk ou Arsace (d'où l'appellation *Achkanian* en persan et *Arsacides*) est le premier d'entre eux. En 256 av. J.-C., se revendiquant, à tort ou à raison, descendant des Achéménides et s'inscrivant dans une continuité historique proprement iranienne, il se proclame roi et se soulève contre la domination grecque. Son règne est de courte durée. Lors d'une bataille en 253 av. J.-C. contre les tribus de l'ouest de son royaume encore très modeste, il est tué. Ses successeurs grignotent progressivement les possessions séleucides et s'approchent de l'Euphrate. Mithridate I^{er} recueille leur héritage.

Le 1^{er} mars 171 av. J.-C.⁷, ce dernier inaugure son règne par une réforme capitale sur le plan institutionnel : il proclame, devant une assemblée des « grands » de son royaume, « sa volonté » de doter son pays de « règles fondamentales » de gouvernance afin que « tous, gouvernants et gouvernés, sachent leurs devoirs et leurs droits ». Il dépasse l'effet d'annonce en créant le *Méhastan*, composé de deux assemblées, l'une consultative constituée surtout des princes de la famille régnante, l'autre choisie parmi l'élite du pays. Il revient au *Méhastan* d'approuver le choix du prince héritier parmi les descendants du shah-in-shah, de proclamer la guerre, de conclure la paix, de destituer le roi en cas de folie, lors d'une longue incapacité à régner ou à l'occasion d'une erreur manifeste de gouvernance. La nouvelle institution peut aussi décréter la mobilisation, instaurer de nouveaux impôts et ordonner de frapper de nouvelles monnaies. Elle donne enfin un avis consultatif sur la désignation du roi d'Arménie où règnent les « cousins » des Arsacides, souverains d'origine aryenne.

On a pu parler à ce propos de l'instauration d'un système démocratique, comparable à celui d'Athènes qui s'était épanoui au v^e siècle av. J.-C., à l'époque de Périclès, et avait duré jusqu'à la conquête macédonienne. Bien que tentante, la comparaison n'est guère pertinente. En effet, le système athénien étant une démocratie directe, il ne pouvait se concevoir que dans une cité-Etat relativement petite. L'Attique du v^e siècle ne comptait que quarante mille à quarante-cinq mille « citoyens » sur une population de trois cent mille habitants, les mineurs, les femmes, les métèques (étrangers) et les esclaves étant exclus de tout droit politique. Un *quorum* de six mille personnes était théoriquement requis pour les décisions graves comme l'ostracisme. Cela étant, à cause d'un absentéisme important, deux mille à trois mille personnes seulement participaient en fait à l'*Ecclesia* (l'Assemblée) des citoyens. En outre, la corruption, entretenue notamment par l'or perse, y régnait souvent.

Le contexte dans lequel le système mis en place par Mithridate s'insère est bien différent. L'échelle, considérablement modifiée, change la donne : le shah ne gère pas une ville-Etat mais un grand empire. Aussi, si une comparaison se révèle nécessaire, elle pousserait plutôt à rapprocher la novation arsacide du sénat romain au temps de la République, avant qu'il ne devienne sous l'Empire romain une sorte de conseil municipal de la cité.

Cela dit, les « règles fondamentales » de Mithridate rappellent encore plus directement la « Grande Charte⁸ », imposée au roi d'Angleterre Jean sans Terre par ses barons en 1215, à la suite de ses revers face à Philippe Auguste et au pape Innocent III. La *Magna Carta* garantissait les droits féodaux, les libertés des villes et de l'Eglise, tout en limitant le droit absolu du souverain de lever l'impôt. Mais alors que cette *Magna Carta* a été imposée au roi anglais, les « règles fondamentales » ont été accordées par l'Arsacide aux « grands » et à l'élite de son empire. Elles devaient, en outre, être reproduites à l'identique dans toutes les satrapies des royaumes sous sa suzeraineté. Elles relevaient en fait de son bon sens et de son souci d'éviter l'excès de l'absolutisme et les abus de pouvoir. Mithridate est en effet avant tout un homme tolérant et pragmatique, soucieux du partage des pouvoirs et des responsabilités.

Sous son règne, le centre de gravité de l'empire de Cyrus et de Darius se déplace vers l'est dans la mesure où le vaste espace des tribus aryennes parthes reste source de vie et refuge naturel pour ses soutiens. L'ouest, largement urbanisé, organisé, négociant et prospère, n'en existe pas moins avec la grande influence qu'y exerce, depuis des décennies, la culture hellénique.

De ce fait, dans sa politique d'extension de l'empire vers l'ouest, Mithridate ne tarde pas à être confronté aux territoires du Séleucide Démétrios II Nicator. En juin 141, lorsque ses troupes atteignent l'Euphrate – qui constituera durant des siècles la frontière naturelle à l'ouest de l'empire –, en vrai « Cyrus arsacide » il surprend à nouveau en leur ordonnant de ne pas entrer dans Séleucie, la capitale prospère des Séleucides. De ce fait, lorsque la ville se soumet à son autorité, elle n'est pas occupée. En outre, dans le cadre des « règles fondamentales », elle conserve le droit à s'autoadministrer. Le shah-in-shah souhaite en effet trouver un *modus vivendi* acceptable entre deux mondes si différents – l'est et l'ouest –, sans recours à la force. Il installe son camp juste en face de Séleucie, sur la rive gauche du Tigre, et fonde la capitale des Arsacides, Ctésiphon (Tisfoun en persan). Cette ville légendaire restera également capitale sous les Sassanides, à savoir durant plus de dix siècles, avant qu'elle ne soit prise, pillée et dévastée par les envahisseurs arabes. A quelques encablures de Bagdad, ses vestiges sont presque aussi impressionnants que ceux de Persépolis⁹.

Mithridate doit cependant partir bientôt en Hyrcanie pour maîtriser une rébellion. Démétrios II Nicator en profite pour reprendre la Babylonie et la Médie. Après quelques succès, il est battu et fait prisonnier par un général parthe en 139¹⁰. Au lieu de le mettre à mort, Mithridate le traite avec égard, l'établissant loin des frontières de l'ouest, en Hyrcanie, lui donne un titre honorifique et, en mariage, sa propre fille, Rodogune, le vaincu devenant ainsi le gendre du vainqueur.

Sa politique habile et tolérante envers la culture et les pratiques helléniques vaudra à Mithridate le titre de « Philhellène », « sans doute plus que par une conviction véritable, par une politique avisée et généreusement appliquée¹¹ ». Ses successeurs suivront cette politique, l'influence grecque s'estompant cependant.

Le grec continuera à être une des langues utilisées dans l'administration, le commerce et les études, parallèlement au persan arsacide. Cette pratique héritée de Cyrus le Grand, le modèle, est, sans doute, une des causes de la prospérité économique dans les premières décennies du règne arsacide. Les grandes villes, où fleurit la bourgeoisie gréco-sémite, gréco-iranienne ou irano-sémite, conservent leurs possessions, leurs franchises et s'administrent sous le contrôle des gouverneurs, nommés par la Couronne. Ainsi se développent, à travers l'empire de Mithridate et de ses successeurs, le transit des marchandises et le commerce international entre la Méditerranée, l'Inde et la Chine, ce qui constitue un grand facteur de prospérité, certes, mais aussi la possibilité d'un dialogue entre les civilisations et d'une coexistence fructueuse des cultures. L'Empire arsacide devient un pont civilisationnel entre l'Asie et l'Occident.

L'attitude de Mithridate à l'égard du judaïsme et du peuple juif mérite aussi d'être évoquée. Opprimés par les Séleucides et les Romains, comme ils l'avaient été par les Babyloniens et les Assyriens, les Hébreux retrouvent avec les Arsacides la tolérance et la compréhension qu'ils avaient connues chez les Achéménides. De ce fait, ils se tournent à nouveau vers l'Empire iranien, le considérant comme la seule puissance capable de les protéger¹². Cette alliance deviendra, durant des siècles, une option incontournable pour les Hébreux, et ce jusqu'à l'invasion arabe.

Le long règne de Mithridate I^{er} constitue, à n'en pas douter, le socle de l'organisation de l'Empire arsacide. Ses règles fondamentales mettent fin à l'absolutisme royal de droit divin des Achéménides. Par le système de freins et de contrepoids que le grand roi met en place, il a, en fait, moins de pouvoirs que les successeurs de Cyrus.

Sur le plan religieux, le roi réaffirme la totale liberté des croyances, ce qui restera la règle jusqu'à la fin de la dynastie, séparant l'exercice du pouvoir politique de la religion. Nous l'appellerions « laïc » aujourd'hui.

Sur le plan militaire, à l'inverse des Achéménides auxquels il se réfère constamment cependant, il ne dispose pas d'une armée permanente. Comme les Immortels ont disparu avec la défaite de Darius III, les Parthes, peuple guerrier, fournissent au roi, selon la procédure établie par le souverain, les forces armées dont il a besoin lors des opérations militaires défensives ou offensives. Sa cavalerie légère est composée d'archers, recrutés dans la petite noblesse tribale. Leur dextérité deviendra vite légendaire tant ils inspireront de crainte aux Romains. Qui ne se souvient de cette flèche du Parthe, lancée au moment où l'ennemi pense son adversaire en repli ? Sa cavalerie lourde, en revanche, ne permet pas tant de virtuosité. Elle est composée de grands seigneurs bardés de fer, maniant la lance et le glaive, et non l'arc et les flèches¹³. A tous ces guerriers, il convient d'ajouter un recours fréquent à des mercenaires étrangers. Sous les Arsacides, enfin, l'infanterie est absente, le concept même étant jugé dégradant. En outre, leur art des engins, des fortifications et des techniques de siège est plutôt médiocre, ce qui constituera leur faiblesse.

Mithridate I^{er} laisse un empire bien plus important que celui qu'il a reçu. Ses possessions couvrent désormais, outre le plateau iranien, la majeure partie de l'Asie centrale, l'Afghanistan actuel, une partie du sous-continent indien, l'Elam, la Babylonie et la Mésopotamie. Sa frontière occidentale s'établit sur l'Euphrate¹⁴.

Malgré cette réussite de reconquête de territoires ancestraux, pendant fort longtemps les Arsacides, et curieusement Mithridate I^{er}, ont été victimes d'une véritable injustice. Les Sassanides qui leur succèdent ne tiennent pas en effet à les glorifier et préfèrent effacer leurs traces, d'autant plus qu'à l'inverse des Achéménides, les Arsacides ont été de mauvais communicants. En outre, les clergés de toutes les religions, les zoroastriens en particulier qui, à présent, aspirent à la proclamation d'une religion d'Etat, apprécient peu leur libéralisme religieux, la séparation qu'ils ont réaffirmée entre politique et religion.

Ferdowsi, dans son *Shahnameh*, ne leur consacre que cinq vers (sur soixante mille) avec cette phrase assassine : « On aurait dit qu'il n'y avait pas de shah en Iran. » Il est vrai qu'il se fondait surtout sur des textes sassanides, partisans de l'oubli.

Fort heureusement, les historiens modernes¹⁵ leur rendent justice, en leur attribuant la place qu'ils méritent dans l'histoire iranienne. On a même vu dans le système instauré par Mithridate I^{er} une source d'inspiration pour l'organisation de l'Iran moderne et postrévolutionnaire : laïcité, participation des citoyens au pouvoir, exclusion de toute forme de totalitarisme, qu'il soit politique ou religieux.

Quel que soit le devenir de sa politique et du modèle qu'elle propose, Mithridate I^{er} mérite une place éminente dans l'histoire de l'Iran car il est profondément refondateur¹⁶, lui qui, par son audace, n'a pas craint de briser les habitudes et traditions au détriment, parfois, de son propre pouvoir.

INTERLUDE

De Mithridate I^{er} à Chapour I^{er}

Farhad II (137-128 av. J.-C.) qui succède à son père, septième Arsacide à porter la couronne, ne lui ressemble pas. Si l'on salue l'éradication, sous son règne, de la menace renaissante des Séleucides, c'est surtout sa vie privée qui est mise en avant : son amitié amoureuse avec un jeune et beau chef militaire qu'il nomme gouverneur de Babylone et dont la brutalité provoque le soulèvement de la population, lui vaut de nombreux reproches. Sa mort, lors d'une campagne militaire contre les tribus de l'Asie centrale, met l'empire dans une situation délicate voire chaotique. On ne lui connaît pas de fils ni d'héritier. S'il en avait eu un, il se serait agi d'un enfant en bas âge, incapable de régner.

Fort heureusement, l'assemblée du *Méhastan* remplit pleinement son rôle et désigne pour la fonction suprême Artaban II, le frère déjà âgé de Mithridate. Ce dernier, en un peu plus de quatre ans de règne, stabilise la situation, calme le jeu à Babylone et achète, à prix d'or, l'obéissance ou le ralliement des chefs rebelles d'Asie centrale.

Lui succède son fils, Mithridate II, en 124 av. J.-C. On l'appelle parfois « le Grand », parfois le « Darius arsacide ». Durant son règne qui dure jusqu'en 87 av. J.-C., il écrase les tribus indociles de l'est, grignote de nouveaux territoires à l'ouest et connaît les premiers affrontements armés avec les forces romaines. « Les guerres de sept cents ans¹⁷ » entre les deux empires commencent et dureront jusqu'à l'invasion arabe, au VII^e siècle. Elles compteront sans doute parmi les facteurs principaux de la victoire de l'islam en terre iranienne, dont les conséquences perdurent jusqu'à nos jours. C'est aussi sous Mithridate II que le problème de l'Arménie – gouvernée parfois par des rois parthes voire arsacides – devient un enjeu permanent, sinon une pomme de discorde, entre la Perse et Rome.

Comme le souverain ne laisse pas de successeur désigné, une certaine anarchie, liée à la vacance du pouvoir, s'installe à sa mort. Après l'élimination d'un usurpateur, le *Méhastan*

reprend le contrôle et remet la couronne à Orod I^{er}, en 55 av. J.-C.

A cette époque, Rome est dirigée par un triumvirat constitué de trois ambitieux, César, Pompée et Crassus. Ce dernier, l'homme le plus riche de la ville, politicien retors, après avoir écrasé dans le sang la révolte des esclaves menée par Spartacus, rêve de dominer l'Orient et de vaincre les Parthes, de sérieux rivaux pour ses ambitions hégémoniques. *Imperator*, c'est-à-dire général en chef, il monte une expédition contre l'Arsacide. Son armée ravage de nombreuses villes sur son passage, essentiellement des colonies grecques pourtant plus favorables à Rome, et réduit de nombreux habitants en esclavage. Orod I^{er} lui envoie une délégation pour le mettre en garde sur les conséquences de ses actes. L'orgueilleux Crassus, qui s'avance vers la Mésopotamie, lui fait savoir que sa réponse lui parviendra lorsqu'il aura conquis sa capitale et qu'il l'aura mis à genoux. Dans le même temps, il fait ouvrir un second front contre les Iraniens, en Arménie.

La riposte d'Orod est immédiate : il réunit une force considérable constituée d'aristocrates parthes et de fantassins, et se dirige vers l'Arménie. Pour affronter les légions de Crassus, il met à la tête de sa cavalerie légère un jeune général parthe, Suréna¹⁸. A l'injonction que lui envoie Crassus de se rendre humblement, ce dernier réplique : « Dis à ton maître que, si des poils poussent au creux de sa main, il verra la capitale de mon pays. » L'affrontement décisif entre les deux armées a lieu à Carrhes (Harran, dans la Turquie actuelle), le 9 juin 53 av. J.-C.¹⁹. Crassus et Cassius, son propre fils, y sont tués ainsi que vingt mille légionnaires. Dix mille prisonniers sont envoyés à l'est, en Asie centrale. Suréna fait porter au roi Orod, qui guerroyait alors en Arménie, la tête et la main du général romain.

Recueillant les fruits de cette première grande victoire sur les Romains, adulé comme second personnage de l'empire, Suréna devient un héros national. Orod en prend ombrage et aurait monté un complot pour assassiner son nouveau rival. A présent seul maître de l'Arménie, enjeu stratégique pour chacune des deux puissances, il tente vainement de contrer à distance Jules César, en soutenant Pompée. Mauvais calcul car ce dernier est vaincu à Pharsale, en 48 av. J.-C.

Fort de l'élimination définitive de son adversaire, Jules César aurait, pour sa part, bien voulu poursuivre l'offensive de Crassus contre les Parthes. Cependant, trois jours avant de partir en campagne contre eux, il est assassiné aux ides de mars, en 44 av. J.-C.

Les conjurés romains tentent ensuite d'enrayer les avancées et l'influence de ses partisans antirépublicains, en ravivant leur alliance avec les Parthes à qui ils demandent des auxiliaires en prévision de futures campagnes orientales. Ils n'ont pas le temps d'en tirer parti car leurs chefs Brutus et Cassius sont battus en 42 av. J.-C. par Octave et Antoine, deux hommes du second triumvirat, lors de la bataille de Philippes²⁰, en Macédoine. L'un des grands vaincus, Quintus Labienus, se réfugie à la cour d'Orod où, devenu un personnage important, il pousse le roi à une intervention contre la Syrie, toujours sous contrôle romain. Ce dernier envoie son propre fils, Pacore, guerroyer contre les Romains. Après quelques premiers succès – conquête de Jérusalem, installation d'un souverain juif –, Pacore est tué par un lieutenant d'Antoine. La fin tragique de son fils plonge Orod dans une dépression qui l'amène à abdiquer en 37 av. J.-C. Le trône revient à son autre fils, Farhad IV.

Le règne d'Orod a-t-il été une « grande » et « glorieuse » période de l'époque arsacide ? Si certains auteurs l'avancent²¹, on ne peut contester que la grande victoire iranienne sur les Romains ne soit pas due au roi mais à Suréna. Quant à ses victoires personnelles en Arménie, elles n'ont été que secondaires, les légions que Crassus y avait envoyées restant somme toute

modestes. Les jugements élogieux sur son règne mériteraient donc d'être relativisés. Son successeur, Farhad IV, n'a pas plus brillé que lui durant les trente-sept ans d'un règne sanglant qui s'est terminé la même année que la naissance du Christ. Après avoir éliminé tous les princes qui lui portaient ombrage, il a aussi fait disparaître avec discrétion son père qui le lui reprochait. Un de ses hauts faits cependant est d'avoir refoulé jusqu'en Egypte le Romain Marc Antoine, venu envahir son territoire en 36 av. J.-C. pour venger Crassus. C'est aussi durant son règne qu'Antoine s'empare de l'Arménie en 34 av. J.-C. pour la reperdre en 30 av. J.-C.

L'ère d'Auguste inaugure une nouvelle phase dans les relations entre les deux empires rivaux. Si Auguste établit sa domination sur la Palestine, alliée et protégée des Arsacides, il évite toute confrontation militaire directe avec eux. Bien plus, il « offre » à Farhad IV une « princesse » romaine, courtisane ou esclave selon les auteurs iraniens, dont ce dernier serait tombé éperdument amoureux. En contrepartie, Farhad IV envoie à Rome quatre de ses fils. D'après les sources iraniennes, la « Romaine » aurait empoisonné son époux et serait parvenue à imposer sur le trône son fils, Farhad V, ce qui lui aurait permis d'assurer la régence. Une période de moins de deux ans.

Malgré ces troubles internes à l'Iran, Auguste parvient à négocier la restitution des fanions et drapeaux des légions vaincues par Suréna contre le retour en terre natale des quatre princes envoyés à Rome²². L'arrivée solennelle des drapeaux et fanions dans la Ville lui donnera l'occasion d'asseoir, plus solidement encore, son image de triomphateur.

Pendant ce temps, l'Iran vacille sous les luttes dynastiques, les conflits entre le *Méhastan* et les rois locaux, ainsi que les vacances de trône qui suivent la fin de Farhad V. Fragile, l'empire ne peut contrer en Arménie l'influence romaine qui sera solide jusqu'en 37. Cette année-là, l'Arsacide Vologèse I^{er} en reprend le contrôle et met son frère Tiridate sur le trône. En 59, c'est Néron qui récupère le pays où il installe un descendant des rois de Cappadoce, Tigrane VI. Pour peu de temps car, en 62, les Parthes reprennent la main. Après des négociations serrées, les deux puissances quittent le pays qui reste *de facto* sous double influence, ce qui permet une nette amélioration des relations entre les deux empires.

En octobre 113 cependant, à la suite de la montée sur le trône arménien de Parthamasiris que les Parthes seuls ont choisi sans consulter les Romains, l'empereur Trajan se rejette dans la bataille et reprend le pays en 114. Il en profite pour reconquérir aussi l'Assyrie et la Babylonie, entrer à Ctésiphon que ses soldats ravagent, malgré les cadeaux somptueux que lui envoie Khosrô I^{er}²³ et les offres de paix que lui font les ambassadeurs du Parthe à Athènes²⁴. Confronté aux multiples révoltes des populations subjuguées, il comprend que l'Empire parthe lui résistera longtemps et fait marche arrière.

A sa mort en 117, les cartes sont à nouveau rebattues : l'empereur romain Hadrien ne poursuit ni les projets ni les conquêtes de son prédécesseur mais préfère concentrer son action sur l'administration de son empire, la réorganisation de la bureaucratie et la codification du droit romain. Une paix est donc à nouveau négociée en 123 entre les deux puissances, Hadrien restituant, semble-t-il, à Khosrô sa fille retenue à Rome²⁵. La frontière se stabilise sur l'Euphrate, instaurant une période de coexistence pacifique.

Dès 161 cependant, un désaccord entre Parthes et Romains ranime une nouvelle fois le conflit arménien. A l'offensive de Vologèse IV (147-191) répond une contre-attaque des Romains, désireux de garder la main sur leur protectorat. Les Parthes ont le dessus et en profitent

pour envahir la Syrie, sans grande difficulté d'ailleurs. L'empereur Marc Aurèle (161-180) riposte dès 162 et reprend l'Arménie. En 165, il rétablit aussi le contrôle romain sur la Syrie et une partie de la Mésopotamie, Ctésiphon étant à nouveau incendiée et pillée. L'été 166 marque la fin des hostilités, Rome dominant le haut Euphrate.

L'empereur Septime Sévère (193 à 211) rallume les hostilités. Les Parthes arsacides, sur le déclin, ont le dessous, lors de guerres incessantes entre 197 et 202. L'Arménie reste romaine et ils voient leur capitale, Ctésiphon, ruinée à nouveau. Leur dynastie n'a plus que quelques années à vivre.

Après Septime Sévère, son fils Caracalla part pour la Syrie en 215, décidé à affronter Artaban V, vingtième shah-in-shah arsacide, reconnu pour sa fermeté et sa volonté de mettre fin aux désordres dynastiques. Caracalla demande, par deux fois, la main de Mitra, la fille d'Artaban. Ce dernier finit par la lui accorder et l'invite aux cérémonies du mariage où l'attendent de grands festins. Selon les historiens iraniens, alors que les Parthes sont en tenue d'apparat, les Romains arrivent armés jusqu'aux dents : la demande de Caracalla était une ruse pour pénétrer au cœur de l'Empire iranien. Le carnage qui s'ensuit est total. Artaban réussit à s'enfuir. Caracalla, sûr de sa victoire, la célèbre : il se fait appeler « Victor parthicus », frappe monnaie et autorise son armée à piller sans vergogne villes et villages. Son triomphe est de courte durée car il est tué par son entourage, à proximité de Carrhes, en avril 217, au moment même où Artaban a réussi à réunir une armée importante pour « venger son honneur ». Une bataille entre les deux armées éclate. Elle dure trois jours, au terme desquels les Romains sont battus et la paix conclue. Rome accepte de libérer ses prisonniers, de restituer tous les objets précieux que les soldats ont volés dans le palais d'Artaban et de verser des dommages de guerre.

Une belle victoire pour l'Arsacide mais qui ne lui servira guère car la contestation du pouvoir parthe enfle parmi les composants de l'empire. En Perse proprement dite (le Fars), berceau des Achéménides, Ardeshir, descendant d'une lignée de prêtres, lève l'étendard de la révolte. De nombreux potentats locaux se rallient à lui. Après quelques péripéties, ce dernier propose à Artaban un combat « loyal » entre leurs deux forces. La bataille a lieu à Hormozdgan, dans l'actuelle province du Khouzistan. Artaban y trouve la mort dans l'honneur, en 224.

C'est la fin de la dynastie des Arsacides. Malgré toutes les guerres qui ont émaillé son cours, elle a assuré à l'Empire iranien une longue période de prospérité²⁶. Fondée sur un système politico-économique de type féodal et décentralisé, elle a doté le pays d'une assemblée, le *Méhastan*, capable de contrebalancer le pouvoir impérial. A l'inverse de l'Empire romain, l'esclavage n'a pas été une institution politique au service du système productif, même si les esclaves domestiques ont existé. Le système agraire a été, pour sa part, fondé sur le servage. L'époque arsacide a été marquée aussi par la création d'un circuit de commerce florissant, en provenance de l'Inde et de la Chine. Ainsi ont transité des denrées de luxe, des épices très prisées, tant par les Iraniens que par les populations plus à l'ouest. Ce commerce a été une des sources de revenus pour les potentats locaux qui ont perçu des droits de douane et ont ainsi pu entretenir des armées au service, le cas échéant, du shah-in-shah. La liberté religieuse est aussi un des marqueurs essentiels de l'ère arsacide, l'Etat n'ayant pas de caractère confessionnel.

On doit aux Arsacides d'avoir su préserver de la domination romaine non seulement l'espace iranien et l'iranité, mais aussi l'Asie, partie du monde que Crassus aussi bien que Trajan auraient bien voulu annexer, comme l'avait rêvé Alexandre.

Après la mort d'Artaban V et la chute des Arsacides, le monde iranien change à nouveau en profondeur. Ardeshir épouse la fille du shah défunt, Mitra. Lors de son couronnement, il déclare qu'il est roi d'Iran « par la volonté d'Ahura Mazda ». Une nouvelle ère qui durera plus de quatre cents ans s'ouvre pour l'Iran, celle des Sassanides, et du triomphe d'un Etat centralisé, appuyé sur une religion, le zoroastrisme, un « retour aux sources » pour certains historiens iraniens.

6

Chapour I^{er} le Sassanide (200-272), la fondation d'un nouvel empire

Chapour I^{er} bénéficie d'une hérédité prestigieuse : il est le fils d'Ardeshir (180-242), le vainqueur d'Artaban V, dernier empereur arsacide, qui a mis un terme au règne de la dynastie arsacide des Parthes lors de la bataille d'Hormozdgan, le 28 avril 224. Cette bataille mythique, illustrée sur un gigantesque bas-relief, près de la cité de Khurreh-ye-Ardeshir (« La gloire d'Ardeshir ») dans le Fars, est considérée par les historiographes iraniens comme fondatrice de l'Empire sassanide qui durera jusqu'au VII^e siècle. Le grand poète Ferdowsi ne manque pas de l'évoquer dans son *Shahnameh* (*Livre des Rois*) au XI^e siècle¹.

Ardeshir, deux ans après sa victoire, a été solennellement couronné le 23 juin 226, dans le temple d'Anahita dont il était le gardien et le grand prêtre, digne successeur de ses ancêtres. Comme les Achéménides avant lui, il s'est proclamé « roi d'Iran par la volonté d'Ahura Mazda », voulant marquer le retour des Perses sur le trône et le rétablissement d'une monarchie de droit divin. Les années suivantes, jusqu'à sa mort, il a imposé sa volonté de centralisme et de puissance aux princes et gouvernants des diverses régions iraniennes, envahi en 230 la Mésopotamie, établi son autorité sur l'Arménie, puis écrasé, en 232, les Romains de l'empereur Sévère Alexandre (221-235) qui tentaient de prendre sa capitale, Ctésiphon, et à qui il réclamait « toute la Syrie et les provinces d'Asie qui font face à l'Europe² ».

Il fait ainsi figure de nouvel « unificateur » de l'Iran. Sur son règne, on dispose d'un *Karnamak*, récit ou rapport rédigé par son secrétariat et officiellement présenté en mars 300 aux grands du royaume. Ardeshir a aussi laissé des « maximes », pensées et principes de gouvernance, imprégnés de sagesse zoroastrienne, de soucis de justice et de bonne conduite, qui sont souvent considérés comme les premiers en Orient sur la science du *leadership*³. Autant dire qu'il a légué à son fils Chapour I^{er} un Etat très semblable – mais encore fragile – à celui de Darius et des Achéménides, la référence alors, en même temps qu'une philosophie politique novatrice.

Si Chapour est le fils d'Ardeshir, lui-même fils de Babak, d'où le surnom de Babakan qui lui est donné, et de Myrrôd, il est aussi le petit-fils de Sassan, grand prêtre et gardien du temple d'Anahita à Istakhr, dans le Fars, et dynaste de la région⁴. Perse né vraisemblablement en l'an 200⁵, il n'est pas, comme certains l'ont écrit, de mère arsacide, le mariage de son père avec Mitra, la fille du dernier empereur arsacide, ayant eu lieu après sa naissance. Au moment

d'accéder au trône, Chapour, homme mûr et expérimenté, a une quarantaine d'années. Comme Ardeshir l'a associé à l'exercice du pouvoir suprême dès la bataille d'Hormozdgan, il est prêt à diriger le pays. Dès 239, il corègne effectivement avec son père et, s'appuyant sur le sentiment antiromain des Syriens, grâce entre autres à l'appui d'un noble properse et antiromain, Mariadès, dont l'influence sur la population sera déterminante⁶, il enlève aux Romains la ville d'Antioche, capitale-verrou des provinces orientales romaines. Par respect pour Ardeshir, Chapour attendra cependant deux années (244) pour organiser les solennités de son propre couronnement. L'idéologie qui gouvernera ses actions ne variera pas : reprendre aux Romains ce qui avait appartenu aux Achéménides et qui lui revient de droit.

La situation politique qui lui est léguée est tendue. L'empereur romain, Gordien III (225-244), ne cesse de menacer son empire, ce qui rend la lutte contre lui inévitable. Les premiers affrontements tournent à l'avantage des légions de Germains enrôlées par le Romain, qui vainquent les Iraniens à Rēsh 'Aynā (Reshaina), en Syrie. Aussi, après plus d'un an d'occupation d'Antioche, selon le récit qu'en fait l'*Apocalypse d'Elie*, rédigée par un juif, Chapour est-il contraint d'évacuer la ville.

Sa revanche ne tarde pas. En 243, il remporte enfin une éclatante victoire sur Gordien, à Misikhé, en Irak. Sur un bas-relief de Darabgerd, dans le Fars, qui montre entre autres le shah-in-shah nommant Mariadès à la tête des provinces conquises, on peut lire le récit des combats : « Gordien, qui avait envahi l'Iran avec une immense armée composée de Romains, de Germains et de Goths fut vaincu en Assurestan [Syrie], bataille au cours de laquelle il fut tué et son armée anéantie [...]. Les Romains ont choisi Philippe (dit Philippe l'Arabe) à sa place. Il nous demanda la paix, nous offrit cinq cent mille pièces d'or pour racheter ses hommes et devint notre tributaire. »

Telle est la version officielle qui masque la première phase des affrontements. Le reste est attesté : Gordien III, blessé durant la bataille, meurt lors de la retraite de ses troupes. On a longtemps avancé qu'il aurait été la victime d'une mutinerie de ses légionnaires, menée par son préfet du prétoire, Philippe, ce qui est à présent contesté. Quoi qu'il en soit, ce dernier est proclamé empereur immédiatement après le décès de Gordien et demande la paix à Chapour pour asseoir son autorité naissante. S'il a bien offert de l'argent contre la libération de ses hommes, il est aussi avéré qu'il s'est engagé à ne pas intervenir dans le différend qui oppose les Iraniens à Tiridate II, le roi arsacide d'Arménie (217-252). Une promesse qui ne sera pas tenue et qui générera d'autres conflits ouverts.

L'Arménie constitue toujours une pomme de discorde entre les deux empires. Sentant monter la menace sassanide, Tiridate II vient de s'allier avec les Ibères du Caucase⁷, les Alains, peuple scythique, et l'empereur des Koushans⁸, Vasudeva I^{er}. La victoire sur les Romains ayant attisé l'audace des Iraniens désireux de renforcer leur autorité dans leur sphère d'influence traditionnelle, Chapour abat la coalition, mine les capitales des Koushans, Begram et Peshawar, et détrône Vasudeva qu'il remplace par des dynastes sassanides⁹ acquis à sa cause. En 252, il fait enfin assassiner Tiridate II, dont il s'empresse d'occuper le royaume. Une scission s'opère, à cette occasion, dans le pays : si une partie de l'aristocratie lui est acquise, une autre lui préfère le camp romain et entraîne avec elle les deux princes héritiers arsacides, Khosrô et Tiridate. Pour éviter tout retour des Arsacides au pouvoir, Chapour I^{er} riposte en nommant son fils Hormizd¹⁰

roi d'Arménie, renouant avec une tradition centenaire selon laquelle le roi d'Arménie devait appartenir à la famille du roi des rois, au pouvoir à Ctésiphon.

La ligne rouge est ainsi franchie et les Romains répliquent. Dix ans se sont écoulés depuis la victoire iranienne et le paysage politique romain a changé. A présent, un vieux sénateur romain, Valérien, est empereur (253-260) et partage le pouvoir avec son fils Gallien. Sans préfigurer une division de l'empire, l'un, Gallien, est chargé de la défense des marches occidentales, cependant que l'autre, Valérien, s'attache à garantir celles de l'Orient. Par ailleurs, ce dernier est tout auréolé de ses victoires antérieures sur les Francs, les Germains et les Goths.

Dans ce contexte bouillonnant, les affrontements entre Iraniens et Romains se multiplient. Chapour I^{er} mène la guerre contre le vieil empereur romain dès 253. Il commence par reprendre Antioche, grâce à une attaque éclair de sa cavalerie, puis occupe trente-sept villes de Syrie, de Cappadoce et de Cilicie¹¹, ce qui lui vaut prestige et influence accrus dans la région. Il se fait appeler désormais « roi d'Iran et des pays hors d'Iran¹² ».

Valérien réagit : venu de Rome avec une puissante armée, il reprend en 254 Antioche, cité symbole dont il s'emploie à relever les défenses militaires. Chapour, qui a dû évacuer la ville en y laissant périr Mariadès, ne s'avoue pas vaincu pour autant et poursuit la guerre. Il sait Valérien plus fragile qu'il n'y paraît, sa politique religieuse lui aliénant chaque jour davantage les populations chrétiennes d'Orient qui préfèrent la suprématie perse, plus tolérante, à celle de Rome. En effet, tout en s'attaquant aux Perses, Valérien a autorisé une persécution générale des chrétiens, concrétisée par deux édits, l'un en 257, leur défendant de pratiquer leur culte et leur enjoignant de sacrifier aux dieux païens, l'autre en 258, condamnant à mort prêtres et clercs contrevenants et permettant la confiscation de leurs biens dans l'empire.

L'affrontement décisif entre les deux empereurs a lieu en 259 en Mésopotamie, entre Carrhes et Edessa, deux villes actuellement dans le sud de la Turquie. Valérien a confié le commandement de la plupart de ses légions au préfet du prétoire Macrien, haut fonctionnaire dont le pouvoir finit par égaler celui de l'empereur. Malgré tous ses efforts, la déroute romaine est totale. A la nouvelle de la défaite, les légions s'agitent. Valérien envoie un émissaire auprès de Chapour, et lui propose une somme colossale en échange de la paix. Sûr de sa supériorité ou guidé par son orgueil, l'Iranien refuse. Valérien tente de contre-attaquer avec le reste de ses troupes. Mal lui en prend : dans une embuscade, il est fait prisonnier avec toute sa suite. Ni Macrien ni Gallien ne tenteront de le racheter, le premier par souci politique¹³, le second par manque de pouvoir effectif sur l'Orient.

La domination iranienne sur tout le Levant, l'Asie Mineure, les trente-six villes et ports est à nouveau possible. Cependant, comme le fait remarquer Roman Ghirshman : « Malgré une avancée triomphale à travers la Syrie, la Cilicie et la Cappadoce, les opérations ne portèrent plus le caractère d'une occupation durable, et, devant la résistance farouche des Romains, le Perse quitta la Syrie, après avoir pris pour la troisième fois Antioche qui avait brûlé durant le siège. »

Valérien, qui a soixante-dix-sept ans, est transféré à Ctésiphon avec ses généraux et soldats – au nombre de vingt mille, semble-t-il. Le 7 novembre 260, il y apparaît, revêtu de la pourpre impériale, mais enchaîné comme tous ses généraux, sénateurs et personnalités¹⁴. Ses soldats, qui ne sont pas enchaînés, sont, pour leur part, présentés aux dignitaires et au peuple. Valérien s'agenouille devant Chapour en signe de reddition. Pour la première fois, un empereur romain est ainsi traité. Chapour se proclame une fois de plus « roi d'Iran et des pays hors d'Iran » et déclare que « l'Iran est une puissance supérieure à toutes les autres dans le monde », « l'unique

superpuissance ». Le rêve de l'empire universel de Cyrus et d'Alexandre renaît. Comme l'écrit A. H. Zarinkoub¹⁵ : « Une fois de plus, la légende de l'invincibilité romaine est brisée. »

Pour immortaliser sa victoire, Chapour ordonne que, dans cinq lieux de son vaste empire, des bas-reliefs reflètent, dans le détail, le récit de ses hauts faits qu'il attribue à la faveur d'Ahura Mazda. Ainsi peut-on lire aujourd'hui encore à Nakhsh-e Rostem, près de Persépolis, sur les murs du temple du feu, une longue inscription trilingue, relatant les péripéties des trois guerres à la gloire du grand roi. Il semblerait, à partir de la source d'un historien du ^x^e siècle, Istakhri, qu'elle soit en fait le résumé du contenu d'un rouleau de parchemin enluminé sur l'histoire du règne de Chapour I^{er}, lequel aurait servi de « carton » aux sculptures.

Sur le sort réservé à Valérien, plusieurs sources s'affrontent. Pour certains chroniqueurs chrétiens, la défaite de Valérien et le sort qui lui a été réservé seraient une punition de Dieu pour les persécutions qu'il a fait subir à leur communauté. Par exemple, Lactance (250-325), surnommé le « Cicéron chrétien », rapporte que Valérien aurait été contraint de servir de marchepied à Chapour lorsque ce dernier montait à cheval. Plus atroce, à sa mort, la peau de l'empereur déchu aurait été arrachée, tannée, peinte en rouge puis exposée dans un temple. Apparemment, la vérité historique, corroborée par le témoignage de Mukkadasī, historien de la fin du ^x^e siècle, et par des fouilles récentes à Bishâpour, indiquerait que Valérien fut bien traité dans un des plus beaux palais de la ville¹⁶. A sa mort, son corps embaumé, réclamé par son fils Gallien, fut expédié à Rome dans un cercueil d'argent¹⁷. Quant aux prisonniers romains, ils furent conduits dans différentes parties de l'empire, installés non comme esclaves mais assignés à résidence. Ils y firent souche et participèrent aux grands travaux décidés par Chapour I^{er}.

Les luttes avec les Romains ne sont toujours pas terminées pour autant. Profitant de l'anarchie relative qui règne après la défaite romaine, Chapour tente de déstabiliser encore davantage ses ennemis en poussant un fugitif romain qui s'est réfugié dans ses territoires, Cyriadès, que l'on appelle aussi Mariadès, à briguer le trône impérial romain. Il sera ainsi le premier des trente usurpateurs que retiendra l'*histoire Auguste*, recueil de biographies d'empereurs romains composé à la fin du ^{iv}^e siècle et couvrant la période 117 à 285¹⁸. Son usurpation, concomitante au règne de Gallien, ne durera qu'un an.

De leur côté, les Romains organisent, dès 261, une contre-offensive en Syrie sous le commandement d'Odénat de Palmyre que Gallien a placé à la tête des armées d'Orient. Ce dernier aurait ravagé les terres iraniennes jusqu'aux portes de Ctésiphon jusqu'en 267, date à laquelle il sera assassiné. Sa veuve Zénobie, reine de Palmyre, prendra alors le pouvoir sur la Syrie puis l'Égypte avant d'être elle-même arrêtée dans son désir de conquête en 272 et de figurer dans le triomphe de l'empereur romain Aurélien.

Chapour, constatant l'éternel recommencement des guerres contre les Romains et ses demi-succès dans son projet de reconstruire l'Empire achéménide, se tourne vers l'est, plus aisé à dominer. Ayant déjà conquis le royaume des Koushans, il fixe alors durablement ses frontières le long du fleuve Indus, rattachant à son empire une partie de l'Asie centrale, le Tadjikistan, l'Ouzbékistan et le Turkménistan actuels.

Sans doute est-ce dans ces territoires qu'il rencontre le prophète Mani (ou Manès). Il n'est pas dénué de sens que ce dernier apparaisse en force dans l'univers iranien, à une époque où le souverain tente de retrouver dans le monde la place qu'y occupaient les Achéménides. Dans son effort de renforcement et de centralisation des pouvoirs intérieurs ainsi que de conquête de

nouveaux territoires, le soutien d'une religion nouvelle et œcuménique pourrait servir ses objectifs et ses intérêts politiques.

Sous son règne, le manichéisme ne sera cependant jamais religion d'Etat, le shah préférant observer les enseignements zoroastriens. Il en permettra seulement l'expansion dans son empire, y voyant une source de lumière supplémentaire dans la grande tradition de tolérance religieuse iranienne. Adoubé au meilleur niveau, le manichéisme aura ainsi une répercussion considérable tant en Asie qu'en Europe¹⁹.

Son histoire mérite qu'on s'y arrête. Mani est né en 215 à Babylone²⁰ de parents iraniens qui se disaient descendants des Arsacides, apparemment avec raison²¹, donc apparentés à une lignée royale détrônée par les Sassanides. A la suite de son père, Mani fréquente une confrérie locale de gnostiques baptistes²² auxquels il empruntera quelques éléments de doctrine. Vers 240, il aurait eu deux apparitions d'un ange, paraclet promis par Jésus-Christ²³, qui l'aurait chargé d'une mission de prédication. Selon certains auteurs, il aurait commencé ses prédications le premier jour du printemps 242, à l'âge de vingt-sept ans. Afin de peaufiner sa doctrine, il effectue un long séjour en Inde, sans doute pour s'initier au bouddhisme. A son retour, en 250, il est invité à la cour de Chapour I^{er}. Cette rencontre, déterminante pour la suite de sa prédication, est relatée par Ibn-an-Nadim dans son livre *Ketab-al-Fihrist* : « Mani annonça sa doctrine à Fîrûz, frère de Chapour [...]. Fîrûz l'introduisit donc auprès de son frère [...]. Mani gagna l'estime de Chapour, ce dernier oubliant qu'il y a peu, il avait songé à l'éliminer. Après leur rencontre, il fut saisi d'une crainte respectueuse et se réjouit de sa présence²⁴. »

Chapour s'entretient à plusieurs reprises avec Mani qui l'initie à sa doctrine. Cependant, on ne saurait dire qu'il a été *converti*. Son attitude, si elle s'explique par son intérêt pour une nouvelle religion, peut se comprendre aussi par son souci de ne pas donner trop d'importance au pouvoir grandissant du clergé zoroastrien (les *môbedhs*), recruté dans la caste des mages et désirant faire reconnaître le mazdéisme comme religion d'Etat. Le roi tient à s'assurer, par son appui au manichéisme naissant, un contrepoids idéologique à son influence.

A vrai dire, la doctrine de Mani, qui se proclame très vite « le dernier des prophètes », s'imprègne des révélations d'Adam, de Seth, d'Hénoch, de Noé et d'Abraham, mais résulte surtout d'un syncrétisme entre le christianisme, le bouddhisme et le zoroastrisme (ou mazdéisme), rejetant la dureté de certains préceptes judaïques. Religion qui se présente comme universelle, elle est aussi une religion du Livre dans la mesure où Mani a écrit au moins six ouvrages dont le premier, dédié à Chapour, le *Shapu-ragan*, et de nombreuses lettres.

Son enseignement vise à révéler l'homme à lui-même au travers de la science de Dieu afin de lui apporter le salut final. Il se fonde sur le dualisme qui repose sur deux principes premiers et contraires, le Bien et le Mal, la Lumière et les Ténèbres. Tirailé, l'homme, en se dégageant de la matière, doit découvrir la parcelle de divin, de lumière qui a résisté aux forces obscures. Son âme, libérée de sa gangue par un travail long et patient, pourra alors s'unir à la Lumière incréée. S'il n'est qu'un simple auditeur, il est aidé dans sa recherche de la Lumière par les prédicateurs qui, dispensés de toute autre tâche, pratiquent l'ascétisme, sont végétariens et s'abstiennent de tout rapport sexuel.

Dans les régions où le zoroastrisme reste dominant, les premiers adeptes de Mani se présentent d'abord comme des Zoroastriens réformateurs. Ils invoquent aussi la supériorité reconnue à Jésus dans leurs échanges avec les chrétiens, se disant être des leurs. Peu à peu les disciples se font très nombreux, au point d'inquiéter le clergé zoroastrien. Sous sa pression mais

aussi sous celle des dignitaires d'autres religions, Chapour retire à Mani le privilège de l'accompagner et restreint quelque peu la liberté de déplacement de ses adeptes, sans toutefois interdire la propagation de leur appel.

Le « prophète » décide alors, à une date imprécise, d'entreprendre un voyage de prédication vers l'Asie centrale et la Chine, comme de nombreux textes et documents l'attestent²⁵. Son retour après la mort de Chapour et sous le règne de son fils aîné Hormizd I^{er}, se passe d'abord bien, le souverain s'étant, d'après certaines sources, converti au manichéisme. Deux ans plus tard cependant, le paysage change avec l'arrivée sur le trône du petit-fils de Chapour, Bahrâm I^{er}. Ce dernier, poussé par les *môbedhs* dont le prêtre suprême, Kartir, fondateur de temples du feu et organisateur de la hiérarchie cléricale, affirme la place du zoroastrisme comme religion d'Etat, l'emprisonne et finit par donner l'ordre de l'exécuter le 26 février 276 ou 277 à Gundishapur en Susiane, l'actuel Khouzistan, et même d'exposer son cadavre en place publique.

Le manichéisme lui survivra, malgré les persécutions successives dont il sera victime. L'un des premiers, saint Augustin (354-430) dénoncera son hérésie, bien qu'il ait été d'abord lui-même manichéen. Au x^e siècle, Ibn-an-Nadim, qui avait aussi relaté, dans le *Ketab-al-Fihrist*, le supplice de Mani, fera de même. Malgré leurs efforts, le manichéisme, loin de se réduire à un choix primaire entre le bien et le mal, comme on a voulu le présenter souvent, ne cessera de se répandre au Moyen-Orient, en Egypte, au Turkestan jusqu'à la Chine. Il parviendra sur les côtes africaines avant de gagner l'Europe par le sud de l'Italie, la Gaule et l'Espagne. Parmi tous les mouvements qu'il fera naître, il est de coutume de citer l'hérésie cathare, durement combattue en France. On pourrait aussi y ajouter les mouvements quiétistes français, comme le souligne François-André-Adrien Pluquet, en 1788²⁶ : « On voit aisément que les principes du manichéisme sur la nature et sur l'origine de l'âme pouvaient conduire à des maximes austères, et à une pureté de mœurs que l'on pouvait regarder comme la perfection de la morale chrétienne, ou mener à un quiétisme qui laisse agir toutes les passions en liberté. » Nul doute aussi que les ordres maçonniques du xviii^e siècle y ont trouvé quelques éléments de leur élévation, tout comme ils en avaient trouvé dans le zoroastrisme. En Iran, il semble que les Baha'is au xix^e siècle se soient aussi inspirés de sa doctrine. Enfin, que dire des propositions manichéennes regardant la consommation de viande, la chasse, l'abattage inutile des animaux ? « Arrivera un jour, écrit le prophète, où le ciel sera sans oiseaux, les océans sans poissons et les steppes et forêts sans animaux²⁷. » De telles remarques ne seraient-elles pas en passe de trouver de nouveaux échos dans nos préoccupations écologiques contemporaines ?

Quel bilan tirer du long règne de Chapour ? Sur le plan politique, le roi a préservé l'héritage de son père, laissé à ses successeurs un pays plus vaste à l'est et au nord, le contrôle du golfe Persique, un projet d'étendre l'influence iranienne jusqu'à Zanzibar. A l'ouest, la frontière que les Arsacides considéraient comme naturelle est largement dépassée. Si l'Iran a perdu sa suprématie sur les cités grecques d'Asie, l'Egypte, la Libye et le Soudan, il s'est largement implanté sur les rivages de la Méditerranée... et ce, malgré les Romains. Enfin, à part l'épineux et constant problème de l'Arménie, pour assurer une paix intérieure durable, il a su faire entrer sous sa suzeraineté les royaumes périphériques, véritables boucliers contre les envahisseurs potentiels. Le roi n'a donc pas eu tort de déclarer, devant un Valérien agenouillé, que l'Iran était devenu une *superpuissance*, un rêve que caressera bien plus tard, sans le réaliser, le dernier des shahs, Mohammad Réza Pahlavi.

Sur le plan administratif, Chapour a fait preuve d'empirisme, se dotant d'une armée de métier pour échapper aux appétits des puissants. Son administration des provinces et satrapies est restée prudente. Si les seigneurs et féodaux locaux ont bénéficié d'une large autonomie, ils n'ont plus guère eu les droits et privilèges dont ils jouissaient sous les Arsacides.

Sur le plan religieux, le roi a échappé à l'écueil dans lequel tombera son second fils et a refusé d'instaurer une religion d'Etat. Certains auteurs anciens évoquent un édit impérial dont le texte s'est perdu, proclamant la totale liberté d'exercice et même de propagande de toutes les religions à l'intérieur de l'empire²⁸. Ces dispositions tolérantes n'ont pas empêché Chapour I^{er} de songer à sa propre religion. N'a-t-il pas ordonné qu'un aréopage de *môbedhs* – de mages – s'applique à réunir les différents textes de l'*Avesta* afin d'en établir un ensemble cohérent à usage de référence ? C'est lui aussi qui a contenu les prétentions et l'ascension d'un *môbedh*, Kartir – cinquante et unième personnalité sur les soixante-sept que compte la hiérarchie de la cour –, que l'ambition poussera, sous les souverains suivants, à agir comme le second de l'empire en faisant réaliser des bas-reliefs à sa gloire, et à appeler à une politique d'intolérance religieuse²⁹.

Sur le plan culturel, Chapour a ordonné la traduction en pahlavi (ancien persan) des textes grecs, romains et bouddhistes. Il a réuni, dans la province actuelle du Khouzistan, près de la rivière Karun, de nombreux philosophes et savants pourchassés par les Romains ainsi que des chrétiens venus d'Antioche avec leur évêque, Démétrianos, en 270, comme le rapporte la *Chronique de Séert*³⁰, afin que tous poursuivent leurs recherches, enseignent ou puissent pratiquer leur religion. Ainsi a-t-il fondé *Jundi Chapour*, l'*Académie de Gundishapur* comme on la nomme aussi, université appelée à devenir le centre intellectuel sassanide le plus prestigieux.

On ne saurait oublier non plus l'importance que Chapour I^{er} a accordée à l'urbanisme, lui qui a revendiqué, outre l'édification de l'immense palais de Ctésiphon, la construction de nombreuses villes. L'une d'elles, Bishâpour, où Valérien sera emprisonné, a développé une architecture audacieuse par rapport aux villes antérieures : au lieu d'un plan rond, elle a privilégié un plan partiellement rectangulaire avec deux voies principales qui se croisent à angle droit, sans doute sous l'influence des prisonniers romains transférés là-bas après leur défaite. Sous le règne de Chapour, statues, bas-reliefs, ponts, comme sur la rivière Karun, le pont barrage de Band-e-Kaisar, se sont multipliés, attestant de la vitalité de l'empire.

Bâtisseur, le shah a été aussi destructeur : ainsi a-t-il permis le ravage d'Antioche, l'éradication totale de deux cités importantes, Hatra près d'Al-Jazira en Mésopotamie, en 240, et Doura Europos, à l'extrême sud-est de la Syrie sur le moyen Euphrate, en 256, dont il a déporté les populations à l'intérieur de l'Iran.

Chapour I^{er} décède en 272, à soixante-douze ans, un âge très avancé pour l'époque. Selon un bas-relief sassanide, au moment de sa mort, Azar Anahita, la « reine des reines », l'épouse du roi des rois, était à son chevet.

INTERLUDE

De Chapour I^{er} à Ferdowsi

La couronne de Chapour I^{er} passe successivement sur la tête de six de ses héritiers directs dont aucun ne reste longtemps sur le trône. Chacun d'eux demeure fidèle à sa ligne politique avec un goût affirmé pour la justice, et tente de sauvegarder les marches de l'empire malgré la lutte constante contre les Romains³¹. Cependant, de ces six shahs successifs, aucun n'a l'aura d'Ardeshir ou de Chapour. L'Iran s'affaiblit peu à peu et se rigidifie sur le plan religieux cependant que l'Empire romain, le grand rival, après ses errements politiques, gagne en puissance sous le règne naissant de Constantin (306-337).

En 309, le dernier des six, Azar Narssi, laisse le trône du « roi d'Iran et au-delà de l'Iran » apparemment sans descendant direct de Chapour I^{er}³². Tout le monde ignore encore que l'épouse d'Azar Narssi est enceinte au moment où on lui apprend la mort du shah. Lorsqu'ils l'apprennent, les mages, soutenus par quelques commandants de l'armée et grands de l'empire, décident d'offrir la couronne à celui qui n'est pas encore né, les prêtres ayant prédit que ce serait un garçon. Une première dans les annales de l'Iran. Satrapes et rois des pays vassaux sont conviés au couronnement. L'embryon qui remue dans le ventre de sa mère ébranle déjà tout l'empire. Le jour du couronnement, le mage des mages, tenant la couronne des shahs, psalmodie des hymnes sacrés. Les assistants et même la reine mère fixent le sol, la coutume étant de ne pas regarder dans la direction du souverain. Le ventre gonflé devant lequel toute l'assistance se prosterne reçoit ainsi la couronne.

Chapour II (309 à 379) commence un règne de soixante-dix ans qui est souvent considéré comme une des époques les plus florissantes de l'histoire de l'Iran, au point que certains appellent le souverain Chapour le Grand, le comparant à Darius I^{er}. Lui-même se proclame « roi des rois, compagnon des étoiles, frère du soleil et de la lune ». Sous son autorité, le passage des caravanes chargées de bijoux, de tissus, de tapis et de soieries précieuses, transitant de l'Inde et

de la Chine vers l’Egypte et l’Empire romain, ramène la prospérité. Sa capitale, Ctésiphon, devient une place incontournable pour le négoce. La guerre avec Rome reprend cependant. Après quelques revers, les Iraniens prennent le dessus, tuant l’empereur romain, Julien l’Apostat, près de leur capitale, en 363. Par la suite, un traité de paix très avantageux est conclu avec l’empereur Valens, en 376, aux termes duquel l’Iran reprend sa suzeraineté sur l’Arménie et étend à nouveau son influence jusqu’à la Méditerranée.

La conversion de l’empereur Constantin le Grand au christianisme en 312 – son baptême n’ayant eu lieu que sur son lit de mort en 337 – déclenche une campagne haineuse des mages zoroastriens contre les chrétiens d’Iran, présentés comme des agents de l’ennemi ancestral.

Ces événements se produisent alors même que, depuis des décennies, la société iranienne est traversée de courants de pensée d’une importance cardinale. Sous le règne de Bahrâm I^{er} (273-276), Kartir, le premier d’entre les mages, a assis le zoroastrisme comme religion d’Etat, ouvrant la porte aux persécutions des autres communautés – juives, chrétiennes, manichéennes – et proclamant sur une inscription de Nakhsh-e Rostem, face au tombeau de Darius I^{er} : « Par moi fut consolidée la religion mazdéenne et les hommes sages devinrent puissants dans l’empire. Les hérétiques et ceux d’entre les mages qui n’observaient pas les règles fixées reçurent de moi des châtiments³³... » Comme le confiait déjà d’ailleurs Ardashir à Chapour I^{er} : « La religion et l’Etat sont sœurs. Elles ne peuvent pas survivre l’une sans l’autre. La religion est le contrefort de l’Etat et l’Etat est son protecteur. Et ce qui est privé de son support s’écroule et ce qui n’est pas défendu est perdu. » La différence entre les propos d’Ardashir et ceux de Kartir réside cependant dans le fait que les premiers des Sassanides, conscients de l’intérêt du zoroastrisme comme facteur d’unité nationale, n’avaient pas idée d’exclure pour autant les autres religions, ce que demanderont les *môbedhs*, avec un succès mitigé il est vrai.

En effet, malgré l’intolérance prônée par les prêtres zoroastriens, à l’est de l’empire, le bouddhisme progresse par l’ouverture de centres et d’écoles bouddhistes. Les Hébreux, eux, quoiqu’en plus petit nombre, continuent à pratiquer leur culte, leur influence économique restant un atout majeur. Quant aux Manichéens, malgré la mise à mort de Mani, l’ostracisme et les persécutions, ils ne cessent de se répandre, surtout à l’est, mais pas seulement.

Les chrétiens enfin commencent leur pénétration de l’espace iranien à la suite de la victoire de Chapour I^{er} sur Valérien³⁴. En effet, lors de la guerre d’Antioche, fuyant les persécutions des Romains, ils ont été de sûrs alliés pour les Iraniens. Pour les récompenser, le shah leur a confié l’administration de la ville où ils bâtissent de nombreuses églises. Une fraction d’entre eux, conduite par l’évêque d’Antioche, Démétrianos, décide³⁵ cependant de se joindre à la caravane des prisonniers romains qui se dirige vers l’intérieur de l’Iran afin d’y propager la « bonne parole », la « lumière ». De ce fait, malgré quelques réactions hostiles des mages, le christianisme ne cesse dès lors de se répandre, Chapour II autorisant la constitution de l’Eglise nestorienne³⁶.

Comme le souligne Nahal Tajadod : « En l’absence de persécution, les différentes religions établissent dans la capitale, Ctésiphon, leur foyer principal. Tous les dieux connus dans cette partie du monde y sont invoqués³⁷. » Plus tard, sur ordre du roi Yazdgird I^{er} (399-421), souverain paisible et tolérant, les évêques chrétiens de l’empire seront convoqués en concile ; l’Eglise nestorienne sera officiellement reconnue, l’évêque de Ctésiphon devenant le Catholicos de l’empire en 410. Byzantins et Syriens exalteront dès lors « le bon roi, clément, Yazdgird le chrétien ». Quant aux mages, ils l’accuseront d’avoir abandonné la religion officielle. Ont-ils été

les instigateurs de l'accident de chasse qui lui coûta la vie ? Quoi qu'il en soit, lors de l'invasion arabe de l'Iran (637-751), un tiers de la population iranienne est, semble-t-il, chrétienne, une donnée difficile à vérifier.

Malgré toutes ces avancées, voire ces bouleversements sociétaux, après la disparition – ou l'assassinat – de Yazdgird I^{er} en 421, l'influence des mages grandit avec le dogmatisme moral. Le clergé désirant tout régir malgré la résistance des shahs devant ses excès, obtient qu'on légifère sur la santé publique, qu'on distingue les animaux bienfaisants des bêtes à détruire absolument, qu'on pose un règlement sur la pureté des eaux, qu'on rende obligatoire l'exposition des morts dans les « tours du silence », qu'on interdise enfin l'incinération et l'inhumation.

Le pays se trouve brusquement soumis à un ordre voire un contrôle moral strict aux multiples tabous. Si on laisse à la femme le plein droit de disposer de son patrimoine, de le gérer à sa convenance, de diriger son foyer et de demander le divorce le cas échéant, on la taxe d'impureté lors de ses règles ou de ses couches. Le mariage et la famille sont protégés, l'adoption encouragée, la polygamie autorisée et l'homosexualité réprimée durement. La société figée en quatre classes sociales – les *môbedhs* (prêtres), les guerriers, les serviteurs de l'Etat et un groupe rassemblant paysans, artisans et citadins – se sclérose sous le contrôle envahissant de religieux rigides, toujours plus puissants et plus riches. Parallèlement, la fonction héréditaire même de shah-in-shah évolue : à l'inverse de l'époque arsacide, le pouvoir impérial est théoriquement absolu, sans contrepoids ; le culte de la personnalité divine du shah devient la règle³⁸.

Dans ce contexte contraint, un mouvement original que l'on pourrait qualifier de « communisme populaire » émerge en Iran, le 21 novembre 488. Un apôtre de Zarathoustra, Mazdak, considéré aussi comme un héritier de Mani, se prétend l'envoyé de Dieu. Il a pour mission de « restaurer la foi dans sa pureté primitive : il prêche l'égalité absolue entre les hommes et la communauté totale des biens et des femmes. Les classes sociales, leurs distinctions et le mariage sont abolis [...]. Mazdak prêche encore qu'il faut, pour unir les hommes, éliminer toute cause de convoitise et de discorde ; la mise en commun des femmes et des biens anéantit l'origine même du mal et purifie la foi³⁹ ». Il prend en outre la défense des classes rurales, prêche le partage des terres, déclare le droit au bonheur, à la sérénité et à la joie pour tous et dénonce les inégalités⁴⁰.

Ce programme lui attire de nombreux disciples. Le shah lui-même, Kavadh I^{er} (488-496 puis 498-531), qui traverse une période d'anarchie où les féodaux et le clergé parviennent à le déposer pendant deux années (496-498), trouve en Mazdak un allié pour contrebalancer la puissance de ses ennemis intérieurs. Lorsqu'il revient au pouvoir grâce aux Huns blancs (les Hephthalites), farouches guerriers nomades qui vivent au nord-est de l'Iran, il décime la noblesse mais épargne pour un temps les mazdakites. Fort de cet appui implicite, une partie du peuple, enthousiasmée par les idées de Mazdak, se livre à des pillages, enlève des femmes, mises ensuite en commun, au point que ses excès menacent bientôt le pouvoir sassanide tout en ternissant la popularité et l'image de Mazdak et du mazdakisme. Le « prophète » est convoqué à la cour de Ctésiphon pour s'expliquer devant le souverain, lequel le fait massacrer avec des milliers de ses disciples, semble-t-il, vers 529, interdisant pour l'avenir toute référence au mazdakisme⁴¹.

A la mort de Kavadh I^{er}, l'Empire sassanide fait encore illusion. Bien qu'il soit solide et prospère, son déclin est en marche. Khosrô I^{er} qui lui succède, « l'âme pure », dit aussi « le

Juste⁴² » (531-579), doit faire face à la fronde de plusieurs princes sassanides qui veulent mettre son neveu sur le trône, puis à l'agitation des mazdakites survivants. La brutalité extrême de sa répression lui assure pour longtemps une autorité qui ne lui sera plus contestée.

Sous son règne, « second âge d'or » des Sassanides pour certains historiens⁴³, l'Iran signe une paix avantageuse avec l'empereur Justinien (527-565) par laquelle il récupère le contrôle d'Antioche, de l'Arménie et de la Palestine actuelle, sempiternels cœurs des conflits. Il recouvre à l'est ses frontières du temps des Achéménides et rétablit sa domination sur le golfe Persique, lorgnant sur la riche Ethiopie. Roi bâtisseur et législateur comme Justinien, Khosrô I^{er} montre aussi un goût appuyé pour la philosophie, crée à la cour un cabinet de traduction pour faciliter l'accès aux œuvres grecques et indiennes, est à l'origine de la codification de l'*Avesta*, le Livre zoroastrien, fait renaître et briller l'université fondée par Chapour I^{er}, *Jundi Chapour*. Sur le plan social, il interdit la mendicité, octroie aux malades incurables et aux personnes handicapées une « pension royale ». La propension à réglementer de son temps le pousse aussi à rendre le mariage obligatoire, à faire payer les frais des épousailles des plus démunis par le Trésor royal ainsi que l'éducation de leurs enfants.

Sous son règne et malgré son ouverture d'esprit, tout devient plus encadré : la justice, l'administration publique avec des fonctions ressemblant fort à celles des chefs de l'exécutif dans nos pays modernes, des départements quasi ministériels, l'administration provinciale, l'armée hiérarchisée, etc.⁴⁴. *In fine*, il lègue à ses héritiers une société plus sclérosée, figée, hiérarchisée, contrôlée qu'auparavant, où l'espace des libertés individuelles s'est considérablement réduit.

Les années qui suivent jusqu'en 677 voient défiler vingt shahs dont certains ne règnent que quelques années, voire quelques mois. Parmi les plus importants, Khosrô II Parviz, « le Victorieux » (590-628), est connu pour deux raisons. L'une est privée : son amour pour Chirine, la belle chrétienne, qu'aussi bien les poètes Ferdowsi que Nizami ont célébrée dans leurs œuvres⁴⁵. L'autre est politique : comme ses prédécesseurs, Khosrô II reconquiert l'Asie Mineure, reprend le contrôle de l'Arménie, mais faute de navires – point faible récurrent des Iraniens –, ne peut franchir le Bosphore pour prendre Constantinople pourtant à sa portée. Néanmoins, avec l'aide de vingt-six mille soldats juifs, alliés traditionnels des Iraniens, il reprend Jérusalem, se serait emparé de la « vraie Croix » qu'il offre à Chirine, reconquiert l'Egypte et parvient aux sources du Nil comme Cambyse, le fils de Cyrus. Ces guerres incessantes mettent cependant le Trésor à plat et mécontentent la population, si bien que, lors de son retour dans son palais, âgé et épuisé, il est emprisonné puis exécuté après un semblant de procès. Son fils, Chirouyeh, qui est du complot, est alors proclamé roi sous le nom de Kavadh II. Son règne de moins de deux ans est un désastre historique pour l'Iran. Le nouveau shah est contraint de rendre la plupart des territoires conquis par son père et fait massacrer pas moins de vingt-quatre descendants directs de Khosrô I^{er} pour éviter tout rival. Lui succèdent une douzaine de rois et de reines⁴⁶ – dont deux impératrices régnantes – durant les quatre années suivantes.

Seul survivant des tueries royales, le petit-fils de Khosrô II, fils du prince Shahriar et d'une concubine noire, sauvé de la mort par sa grand-mère et caché dans le Fars, Yazdgard III (632-651), prend la couronne à l'âge de quinze ans et tente de remettre le pays sur pied. Il est sans doute trop tard, car l'Iran, englué dans son rigorisme et sa sclérose sociétale, ses luttes entre le clergé zoroastrien et l'Eglise nestorienne très influente à la cour, dans l'armée et les élites de l'empire, est épuisé, comme ses ennemis multiséculaires Rome et Byzance. Déjà les tribus du

désert, menaçantes, campent à ses portes. L'aube de l'islam s'est levée sur l'Arabie et son ombre plane sur lui.

En 628, le prophète Mahomet avait envoyé quatre missives⁴⁷ à quatre grands dirigeants : la première à Khosrô II, la deuxième à Héraclius, empereur de Byzance, la troisième à Nigashi, roi d'Abyssinie (Ethiopie) et la dernière à Muqauqis, gouverneur d'Egypte. Dans chacune, avec à peu près les mêmes termes, il les avait invités à se convertir à l'islam avec leur pays. Lorsque son messager – Abdullah ben Hazafé – avait remis la lettre à Khosrô, ce dernier était entré dans une grande colère, avait déchiré la missive et ordonné au satrape du Yémen de se saisir de Mahomet et de l'envoyer, enchaîné, à Ctésiphon. Or Khosrô vivait alors les derniers jours de son règne. Son successeur, Chirouyeh, dans un souci d'apaisement, avait annulé l'ordre de son père. On a peine à imaginer le cours de l'histoire si l'ordre de Khosrô avait été exécuté. Mahomet aurait sans doute connu le sort de Mani et de Mazdak.

La même année où Yazdgard III est couronné, en 632, Mahomet meurt, mais son autorité rayonne déjà sur l'Arabie intérieure, même si la majeure partie des rivages du golfe Persique est toujours sous contrôle iranien ainsi que l'archipel de Bahreïn et le Yémen. Abou Bakr, son compagnon, devenu le premier calife (632-634), lance l'offensive contre le territoire iranien⁴⁸. Contenues, ses troupes arabes se contentent de piller et de faire, lorsqu'elles le peuvent, des prisonniers pour les réduire en esclavage ou les vendre.

Sous le deuxième calife, Omar (634-644), la politique de conquête arabe s'amplifie. Devant la menace arabe, Yazdgard III décide de se replier avec sa cour à l'intérieur du pays, tout en tentant d'en organiser la défense. Déployant une grande armée – quatre-vingt mille soldats – contre les puissances arabes commandées par Sa'd Ibn Ab Vaqqas, il nomme à sa tête Rostam Farrokhzad avec ordre de « se débarrasser » des envahisseurs. Rostam dédaigne, dans un premier temps, de combattre contre des « Barbares » du désert : projeter une guerre contre des « brigands sauvages » serait un déshonneur pour les fiers soldats de l'empire. Il obéit cependant et établit son campement sous une tente digne d'un roi. Il commence par vouloir acheter l'ennemi. Durant plusieurs jours, on débat : conversion totale des Iraniens, lourd tribut... Pour en finir, Rostam décide d'engager la bataille contre une armée en haillons qui ose lui résister. Superstitieux, il le fait cependant à contrecœur car les astrologues et devins qu'il a consultés lui ont annoncé un désastre.

La bataille dure cinq jours dont trois de confrontation directe. Au troisième jour, un vent de sable terrible se lève et aveugle les Iraniens. Rostam est tué. La roue de la fortune a tourné. Les Iraniens sont battus en 635 à Qâdisiya⁴⁹, près de Ctésiphon, laissant la voie de la capitale libre, le shah ayant décidé de l'évacuer totalement. Quatre mille personnes l'accompagnent.

Il confie la conduite de la guerre à deux de ses grands chefs militaires, Hormozan et Firouzan, lesquels se battent avec détermination, bien que la confiance les ait quittés. En outre, une partie de la population commence à être séduite par le message d'égalité que transmet l'islam : n'est-ce pas là un moyen de se libérer du joug du clergé zoroastrien et de son sectarisme, et de briser les chaînes d'une société figée ? S'ajoute à cela le fait que, chez les élites au pouvoir, la lutte entre zoroastriens et chrétiens paralyse toute initiative. Rostam Farrokhzad, chrétien, n'avait-il pas souffert lui aussi des obstacles que les zoroastriens avaient mis sur son chemin ? Les divisions internes ont toujours favorisé les ennemis venus de l'extérieur. L'Iran, miné de l'intérieur, est à prendre !

Ctésiphon est perdu en 637, ses palais sont saccagés, sa bibliothèque incendiée⁵⁰ – « Un seul livre, le Coran, nous suffit », avait précisé le calife Omar –, ses objets précieux pillés. Firouzan est défait en 642 à Nahavand, et est tué. La Médie est perdue. Une bataille que les Arabes appelleront « la victoire des victoires », épaulés qu'ils ont été par les colonies arabes dispersées sur tout l'Empire iranien⁵¹. Hormozan est bientôt fait prisonnier et déporté en Arabie où il connaîtra une fin tragique malgré sa conversion, non avérée, à l'islam.

Le mouvement vers l'islamisation semble à présent irréversible : les conversions se multiplient. « Un sentiment de relâchement, une sorte d'abandon se remarquait dans l'attitude des Perses, fatigués d'eux-mêmes. La défaite face aux Arabes, inexpliquée jusqu'à aujourd'hui, n'occasionnait qu'amertume et désespoir⁵². » Ceux des Iraniens qui résistent sont emprisonnés ou assassinés. Des milliers parviennent à se réfugier dans les montagnes du nord, qui deviennent de fait le lieu de la résistance nationale. Un grand nombre de zoroastriens émigrent en Inde où ils forment la communauté des Parsis, si influente aujourd'hui dans les affaires, à Bombay par exemple ; d'autres préfèrent l'Asie centrale ou la Chine.

Quant à Yazdgard III, il tente de se réfugier dans le nord du pays cependant que ses troupes essuient deux nouvelles défaites, l'une à Ispahan en 642, l'autre en 643 lors de la bataille de Wajd Rudh⁵³. Il fuit vers l'est, espérant trouver un appui des satrapes. En vain. Le voilà à Merv en 652 où, réfugié dans un moulin, il est assassiné, trahi par ses trop beaux habits. Son corps, jeté dans la rivière, sera repêché et identifié. Ironie du sort, le dernier des shahs sassanides, symbole et gardien de la religion d'Ahura Mazda, défait par des adeptes d'Allah, sera inhumé par l'évêque nestorien de Merv, Elie. Est-ce en souvenir de sa grand-mère Chirine, comme le suppose Zarinkoub⁵⁴ ?

Le calife Omar, pour sa part, est assassiné en 644 par un Iranien, Firouz de Nahavand, dit Firouz Nahavandi⁵⁵, devenu héros légendaire dans son pays. Selon certains auteurs, les réseaux de la résistance iranienne, bien implantés en Arabie, parviendront à le faire fuir. Il serait même enterré à Kachan dans un mausolée dit de Baba-Chodja-al-Din (« Père Courage »), devenu un lieu de pèlerinage. Le fils d'Omar se vengera de l'assassinat de son père sur les prisonniers iraniens en égorgeant entre autres le commandant en chef Hormazan⁵⁶. Plusieurs membres de la famille de Yazdgard survivront. Deux de ses filles auraient demandé l'*aman*, le pardon, à Otmân (644-656), le troisième calife, et auraient été transférées à Médine.

« La défaite des Iraniens face aux Arabes à la fin de l'époque sassanide est un des événements les plus honteux de l'histoire de notre pays. Un grand empire cultivé fut détruit et anéanti par un petit peuple du désert affamé et famélique. Et le monstre du fanatisme religieux qui est le pire ennemi de chaque nation pénétra dans nos terres⁵⁷... »

S'installent alors les « deux siècles de silence⁵⁸ » que les Iraniens considèrent comme la période la plus noire de leur histoire. De là datent les sentiments de méfiance et de réserve envers les Arabes qui ont perduré jusqu'à l'époque contemporaine.

L'occupation arabe de l'Iran est de type purement militaire et tribale. Elle est essentiellement marquée par le pillage de ses richesses, distribuées en partie aux vainqueurs, en partie versées au Trésor du califat, la conversion souvent forcée des habitants à l'islam ou la contrainte d'accepter le statut de dhimmitude, à savoir celui de sujets de second ordre devant régler un impôt spécial et accepter la soumission, la déportation enfin de nombreuses jeunes femmes promises à l'esclavage. Parfois cependant, quelques préceptes égalitaires de l'islam résistent aux tentations

des conquérants, en les appelant à la modération : par exemple, au même titre que les chrétiens et les juifs, les zoroastriens se voient accorder le statut de « gens du Livre ».

Le drame pour les populations conquises reste cependant leur arabisation rapide, en Iran certes, mais aussi en Mésopotamie, au Levant, en Palestine, en Egypte, bientôt en Afrique du Nord. L'arabe remplace de force les langues nationales que l'on délaisse au risque de l'oubli. La culture millénaire iranienne y perdra-t-elle son identité ?

Un fait cependant qui deviendra fondateur en Iran se produit en 661 : Ali, le quatrième calife (656-661), cousin et gendre du Prophète, époux de Fatima, est assassiné par un dissident arabe kharidjite⁵⁹. Les Omeyyades⁶⁰ (661-750), qui en profitent pour s'emparer du pouvoir, poursuivent de leur vindicte sa famille et bon nombre de ses descendants, lesquels trouvent refuge en Iran. Ces derniers « y favorisent la naissance du mouvement des partisans d'Ali, le chi'isme, destiné à devenir huit siècles plus tard la religion officielle de tout l'Iran⁶¹ ». Sans doute la faveur dont jouit le chi'isme en Iran tient-elle aussi au fait que, selon une légende, Hussein (626-680), fils d'Ali, martyr à Kerbala, aurait épousé une des deux filles⁶² de Yazdgard le Sassanide. Vrai ou faux, qu'importe ! La croyance au mariage entre la princesse sassanide et le martyr du chi'isme perdure pour beaucoup et renforce encore, s'il en est besoin, le sens de la scission avec le sunnisme, le chi'isme devenant en quelque sorte un islam iranien.

Avec les califes omeyyades, la domination arabe prend un tournant nettement raciste. La supériorité de la « race arabe » est exaltée. Les autres peuples, même s'ils sont convertis, restent de second rang. Dans certaines régions, ils sont même contraints de porter des signes distinctifs – carrés ou étoiles jaunes –, faisant état de leur soumission jusque dans la vie quotidienne : actes de commerce, recours devant les juges, circulation des personnes dans l'espace public. S'y ajoutent des tentatives d'interdire l'usage du persan. Des révoltes antiarabes éclatent.

En 747-748, Abû Muslim Khorassani, général, fils d'un zoroastrien iranien, mène une nouvelle révolte et défait les troupes omeyyades. Une nouvelle dynastie, les Abbassides (750-1258), descendant d'un oncle du Prophète, s'installe, transférant sa capitale de Damas à Bagdad. Le califat d'Haroun al-Rachid (766-809) surtout sera important pour l'avenir de l'Iran. Ce quatrième calife abbasside, né à Rey et mort à Touss⁶³, deux villes iraniennes, souhaite une cour brillante, reflétant la magnificence de l'époque de Khosrô II le Victorieux par son luxe, ses fêtes et la présence de nombreux artistes et poètes. La culture persane y retrouve un éclat certain. L'islam s'iraniserait-il durablement ? Une famille iranienne, les Barmaki, tient à ce moment d'importants postes de vizirs et de gouverneurs et a structuré l'administration sur le modèle sassanide. Brusquement cependant, Haroun al-Rachid met un terme à son influence, faisant assassiner son patriarche, Yahyâ ben Khâlid⁶⁴. Il amorce ainsi le retour d'une politique « arabe ».

Sa mort soudaine interrompt le processus d'iranisation de l'islam. Son fils Amîn lui succède de 809 à 813. Les intrigues de la « faction iranienne » le détrônent et installent à sa place son second fils, Mamoun, de mère iranienne. Avec l'accession au pouvoir du sixième calife abbasside (813-833), une nouvelle répartition des pouvoirs s'opère en Iran. Mamoun est en effet vite contraint de reconnaître quelques dynasties persanes et de leur concéder de vastes territoires qu'elles tenteront d'ailleurs d'agrandir. Ainsi les Tâhirides occupent le Khorassan au nord-est ; les Saffârides prennent le contrôle du Sud, la Perse proprement dite. Les Samanides, dont la généalogie remonterait aux Arsacides, zoroastriens à l'origine mais sunnites par choix, sont maîtres de la Transoxiane. Dans leur espace, et particulièrement à Samarcande et Boukhara qui deviennent des foyers de littérature, la culture iranienne brille. Ils remettent à l'honneur une

politique de tolérance, protègent les arts et les lettres, encouragent les philosophes et les médecins, construisent de nombreux palais et mosquées.

La plus prestigieuse de ces « dynasties iraniennes » est celle des Buyides (935-1135) qui prétendent descendre des Sassanides. Elle domine un territoire qui va du Fars à la Mésopotamie et à la Médie et, bien qu'indépendante, est chargée de représenter le calife. Elle fait de Rey, Ispahan et Shiraz ses capitales successives. L'un des Buyides, Azad el-Dowleh (949-983), conquiert même Bagdad en 954 et se proclame shah-in-shah. Inaugurant une ère de prospérité, il tente de restaurer l'empire dans ses frontières sassanides et prépare la « reconquête » de l'Égypte, perdue par Khosrô II.

Certains auteurs contemporains, comme Mohammad Ali Djamal-Zadeh⁶⁵, regrettent vivement que ces dynasties iraniennes, qui prennent le relais de tous les mouvements antiarabes et anti-islamiques ayant surgi et échoué durant les deux siècles précédents, se soient contentées d'intégrer l'islam – en accélérant certes l'iranisation – plutôt que de se coaliser pour mettre un terme au califat abbasside. Sur ce point, les paroles de l'émir samanide Esmail⁶⁶, s'adressant à ses généraux et ministres qui réclament une action militaire contre Bagdad et l'anéantissement des Abbassides, résument parfaitement le dilemme de l'époque : « Notre priorité absolue doit être la renaissance du persan et de la culture de nos ancêtres. L'extension du domaine royal viendra après. Une expédition militaire vers des contrées lointaines pourrait nous créer des ennemis. L'objectif pourrait ne pas être atteint et la renaissance de la culture en souffrirait⁶⁷. »

En renfort des opérations multiples de ces « dynasties iraniennes » pour asseoir leur influence, de nombreux mercenaires turcs ont été introduits en Iran. À terme, ils représentent un véritable danger concurrentiel pour elles. Ainsi Mahmud de Ghazni (971-1030) se lance lui aussi à la conquête de l'Iran. Il y réussit en partie, annexe la Transoxiane et étend ses territoires jusqu'à Bagdad. Grand admirateur de la culture persane, il contribue lui aussi à sa renaissance.

Dans ce contexte bouillonnant politiquement et culturellement, un homme, poète épique exceptionnel, surgit : Ferdowsi. Son œuvre s'en est nourrie et ne peut se comprendre sans lui. Voix majeure de la résistance iranienne contre le califat mais surtout pour un Iran libéré des occupants, elle fixera pour toujours la mémoire des Iraniens, en même temps que leur langue.

7

Ferdowsi (930-1020), le poète de la mémoire iranienne

La poésie persane renaît avec l'émergence des dynasties iraniennes s'émancipant peu à peu du califat abbasside. Comme le fait remarquer très justement Jules Mohl, brillant iranologue et traducteur de Ferdowsi¹ au XIX^e siècle :

Aussitôt que le khalifat, qui s'était étendu avec une rapidité beaucoup trop grande relativement à sa base réelle, commença à montrer des signes de faiblesse, il se manifesta une réaction persane, d'abord sourde, et bientôt ouverte. La plus grande partie des anciennes familles persanes avaient conservé leurs propriétés foncières, et avec elles leur influence héréditaire, qui ne pouvait que gagner au relâchement de l'autorité centrale. Les gouverneurs des provinces orientales commencèrent à devenir plus indépendants de Bagdad ; on parlait persan à leurs cours, et ce que la domination du pehlewî² n'avait pas fait, la domination d'une langue tout à fait étrangère comme l'arabe le fit : elle provoqua la création d'une littérature persane. Toutes les cours se remplirent de poètes persans, et les princes encouragèrent de tout leur pouvoir ce mouvement littéraire, soit qu'ils fussent eux-mêmes entraînés par un instinct aveugle vers cette manifestation de l'esprit national, soit que la protection qu'ils lui accordèrent fût le résultat d'un calcul politique.

Dans ce contexte culturel favorable où l'intelligentsia, soutenue par les dynasties persanes, surtout les Samanides (874-999), commence à organiser la renaissance culturelle et la défense de la langue nationale, certains genres dominent l'espace poétique iranien, parmi lesquels la poésie de cour, s'illustrant plus particulièrement au X^e siècle dans le panégyrique et l'épopée³. C'est dans ce dernier genre qu'Abu'l-Qāsem Mansour, dit Ferdowsi, produit son *Shahnameh* (*Livre des Rois*) à partir de 966 environ. Poète patriote, il allait devenir le symbole de la mémoire et de la renaissance iraniennes.

Sur sa famille, on ne sait pas grand-chose. Lui-même est né au Khorassan, au nord-est de l'Iran, un territoire plus grand à l'époque qu'il ne l'est aujourd'hui, dans un village proche de la cité de Touss, près de Mashhad. Quant à sa date de naissance, les indices éparpillés dans son œuvre sont maigres. Il s'agirait sans doute de l'année 930, d'autres chercheurs avançant 929, 923, voire 940.

Ferdowsi appartient à une famille aisée de *Dihkans* (ou *Dehghan*), classe intermédiaire depuis les Sassanides entre l'aristocratie et les paysans. Ses parents sont propriétaires d'une terre située sur le bord d'un canal dérivé de la rivière de Touss⁴. Il reçoit une éducation de qualité, apprend l'arabe au point d'en manier toutes les subtilités poétiques et, ce qui est moins courant à

son époque, le pehlewî ou pahlavî, particularité qui lui donnera accès à des textes persans anciens guère traduits. Peu de détails nous sont parvenus sur son enfance. Outre son goût pour la réflexion solitaire, il aurait eu « grand plaisir de s'asseoir sur le bord du canal d'irrigation qui passait devant la maison de son père⁵ ». Vers la trentaine, marié, il a un fils unique, qui mourra à trente-sept ans alors que lui-même sera déjà bien avancé en âge, ce qui lui fera composer des vers d'un lyrisme désespéré.

Son intérêt pour la mise en vers des traditions épiques persanes est précoce. La rédaction d'une grande histoire du peuple iranien était en outre dans l'air depuis de nombreuses années.

Le premier essai pour réunir ces traditions rares paraît avoir été fait au VI^e siècle, sous les derniers Sassanides, par ordre de Khosrô I^{er} Nouchiravan, désireux que l'on recueille dans toutes les provinces de l'empire les récits populaires concernant les anciens rois. Il en fit déposer la collection dans sa bibliothèque. Ce travail fut repris sous le dernier roi de cette dynastie, Yazdgard III, qui chargea Danischver, un homme distingué par sa naissance et son savoir, d'ordonner les matériaux recueillis, et de remplir les lacunes qu'ils offraient. L'ouvrage que Danischver écrivit en pahlavî contenait l'histoire de la Perse depuis les débuts mythologiques⁶ jusqu'à Khosrô Parviz, et portait le titre de *Khodâi-nameh* ou *Livre des Rois*.

Cet ouvrage deviendra, en quelque sorte, la base de l'immense travail de Ferdowsi. Ce, au moment même où le jeune poète Daqiqi (935/942-976/980), chargé par la cour samanide de cette tâche, est assassiné par un jeune esclave de sa maison⁷ alors qu'il a déjà composé un millier de vers. Ferdowsi se procure son travail qu'il intégrera dans l'œuvre finale en lui rendant hommage, et construit en secret son plan. Sa culture, rare, lui permet en outre de puiser ses récits dans d'autres livres et documents historiques ou mythologiques en pahlavî, sauvés de la destruction lors de l'invasion arabe et parfois traduits plus tard dans la langue de Mahomet.

Ce n'est donc ni sous l'impulsion des Samanides ni sur ordre de leurs successeurs, en particulier Mahmoud de Ghazni qui aura le pouvoir et la renommée bien plus tard, que le poète engage son œuvre, mais de sa libre volonté, encouragé, il est vrai, par un entourage d'Iraniens antiarabes, zoroastriens pour beaucoup, parfois manichéens, lui-même étant chi'ite. Ferdowsi a trente-six ans alors. Son œuvre sera celle de sa vie : sa production durera vingt, trente ou trente-cinq ans selon les commentateurs. Lui-même parle d'une « trentaine d'années ». Ses biographes précisent cependant qu'il ne travaille pas à son poème à plein temps car il doit s'occuper de sa propriété et veiller au bien-être de sa famille.

Son travail ne reste pas longtemps secret. Toute la ville de Touss en parle et chacun veut entendre les vers composés. Il se trouve qu'avant que l'œuvre ne se termine, Mahmoud de Ghazni, qui a succédé à son père sur la partie nord-est de l'Iran et bien au-delà⁸, est devenu célèbre. Bien que d'origine non iranienne, il entend faire de sa cour un brillant creuset intellectuel et y entretient près de quatre cents poètes, historiens et savants. Un prix à payer pour gagner en prestige et faire oublier sa naissance modeste !

Ferdowsi, encouragé à lui offrir un exemplaire de son œuvre, fait transcrire l'ensemble de son travail en sept volumes. Un des principaux ministres du roi se charge de remettre à Mahmoud le précieux présent. Ce dernier en est si enthousiaste qu'il accorde une gratification de 60 000 pièces dites d'argent, des *dirhams*, dont seulement le tiers parvient à son destinataire. Se croyant insulté, le poète entre dans une vive colère et distribue la somme à quelques nécessiteux. Il compose en outre une violente satire contre Mahmoud où il écrit :

J'ai, sur cette terre de passage, travaillé de longues années, dans l'espoir d'acquérir un trésor ; j'ai composé deux fois trente mille beaux vers [...]. Pendant trente ans, je me suis donné une peine extrême ; j'ai fait revivre la Perse par cette œuvre persane ; et si le roi n'était un avare, j'aurais une place sur le trône. Mais comme il n'était pas né pour porter le diadème, il ne pouvait pas se rappeler les manières de ceux qui sont faits pour le porter. S'il avait eu un roi pour père, il aurait mis sur ma tête une couronne d'or ; s'il avait eu une princesse pour mère, j'aurais eu de l'or et de l'argent jusqu'au genou. Mais comme il n'y a pas eu de grandeur dans sa famille, il ne peut entendre prononcer les noms des grands. La générosité du roi Mahmoud, de si illustre origine, n'est rien, et moins que rien.

Sitôt écrits, ces vers se répandent comme une traînée de poudre. De même que le distique célèbre que le poète aurait écrit sur le mur de la mosquée où Mahmoud a coutume de se rendre : « La cour fortunée de Mahmoud, roi du Zaboulistan⁹, est comme une mer. Quelle mer ! On n'en voit pas le rivage. Quand j'y plongeais sans y trouver de perles, c'était la faute de mon étoile et non pas celle de la mer. »

Pourquoi Mahmoud a-t-il agi ainsi ? Un ensemble de causes a été avancé. Le poète est chi'ite avec, sans doute, des penchants zoroastriens, Mahmoud sunnite convaincu et tenant à ce qu'on le sache de peur que son amour public pour son esclave Ayaz, fort peu conforme à l'islam et au grand harem qu'il entretient, ne l'affaiblisse. En outre, les pressions des poètes courtisans, jaloux de l'aura de Ferdowsi, ont pu jouer dans la balance. Enfin et surtout, à notre avis, Mahmoud souhaite ménager le calife de Bagdad, gardien théorique de l'islam orthodoxe et au nom de qui il a pillé et inclus dans son royaume une partie des territoires indiens. De ce fait, les positions antiarabes et nationalistes de Ferdowsi risquent, à terme, de lui faire trop de tort.

Craignant sa vengeance, le poète s'enfuit vers Hérat, puis demande asile au roi de Tabarstan dans le Mazandaran, refuge de tous les contestataires, lequel lui demande de faire disparaître les fameux vers satiriques.

Le temps passe, les limiers envoyés à sa recherche se font plus rares. La colère de Mahmoud s'apaise. Il veut pouvoir disposer à nouveau de la présence de Ferdowsi que tout l'espace iranien célèbre. Ce dernier décide de rentrer chez lui. Il est bien vieux. La légende dit qu'une petite caravane portant soixante mille pièces d'or, promises jadis au poète par le roi, arrive en 1020 à Touss, au moment de ses funérailles. La richesse le rattrape dans la tombe, lui qui a vécu dans une quasi-pauvreté et dont l'exploitation agricole a périclité. Les pièces d'or tant méritées serviront à conforter la digue qu'il aimait à regarder, enfant, au bord de son jardin, et dont il déplorait la fragilité.

L'homme est mort, son œuvre entre dans l'éternité. Son caractère entier, impétueux, donne un relief incomparable à des récits qui, sans lui, seraient restés ternes ou auraient sombré dans l'oubli. Il insuffle la vie, sa vie, à l'histoire. Il est la mémoire de l'Iran préislamique dont il perpétue les traditions. Ferdowsi a, en effet, toujours rendu hommage à ceux qui l'ont précédé et il affirme qu'il n'a fait que traduire ou prolongé leurs écrits : « J'ai composé un poème qui contient des récits de toute espèce, mais j'y ai conté ce que j'avais lu¹⁰. »

Dans le monument littéraire qu'il nous livre, trois parties s'enchaînent¹¹. La première, purement mythologique, relate les légendes héroïques indo-européennes. Ses chants liminaires traitent de la création du monde et de la naissance de la civilisation. Le roi Houchang, deuxième shah-in-shah mythologique, y apprend aux hommes à bâtir, « ouvr[e] aux eaux des canaux et achèv[e] ce travail en peu de temps par sa puissance royale ». Il se met « à civiliser le monde et à

répandre la justice sur toute la terre ». Ses héritiers continuent son œuvre civilisatrice dans la justice et l'équité. La deuxième partie mélange légendes et faits historiques, plus ou moins avérés. Elle se termine par une brève allusion aux Arsacides. La troisième partie enfin est plutôt historique, nourrie des livres survivants de l'époque des Sassanides et connus des lettrés, contemporains du poète.

L'œuvre, telle qu'elle nous est parvenue, a été remaniée, complétée, réécrite parfois par l'auteur, puis, en raison de son énorme succès, a connu des ajouts de distiques, voire de pages entières, au cours des années et des siècles suivants. D'où les difficultés qu'ont connues les chercheurs et hommes de lettres qui se sont attelés à la publier¹².

Le *Shahnameh* est en outre composite. On y trouve de véritables romans courtois – *Zal et Roudabeh*, *Bijan et Maniyeh*, *Khosrow et Chirine*... – où la beauté de la femme est exaltée par des détails intimes, chose rare sinon unique dans les lettres persanes avant le XIX^e siècle en raison de la pesanteur des fanatismes religieux et de la police des mœurs¹³. On y trouve aussi des romans héroïques, exaltant la bravoure et le courage, le patriotisme iranien, la lutte contre l'injustice. Ainsi l'usurpation du trône par le monstre Zohak, « nécessairement » arabe, la révolte de la nation iranienne contre ses crimes, le rôle du forgeron Kaveh à la tête du peuple... Ainsi et surtout, l'apparition dans le roman de Rostam, « à la fois Hercule et Achille iranien, aussi célèbre par sa générosité que par ses colères¹⁴ », symbole de la résistance nationale contre Touran, les Turcs... Ferdowsi a en effet le souci majeur de défendre l'identité iranienne, ce que l'on a appelé depuis l'*iranité*.

A Ferdowsi, outre sa puissance de travail, revient le mérite d'avoir fixé la langue persane, comme Dante l'a fait pour l'italien. Si le persan a survécu à la violence des occupants et à l'arabisation forcée du peuple, il le doit aux dynasties iraniennes qui ont pris le contrôle de l'est du pays mais aussi aux poètes et écrivains qui l'ont ressuscité, au premier rang desquels on compte Ferdowsi. On remarque, à cette fin, la présence de deux mots-clés dans son œuvre, « Iran » et « patrie ». Leur présence martelée reflète l'attachement des Iraniens à leur terre et à leurs coutumes, eux qui considéraient l'œuvre comme leur chant de ralliement contre l'occupant arabe, avant même qu'elle ne soit achevée.

S'ajoute aux mérites du poète son style qui a rendu son *Shahnameh* unique. Ainsi comment ne pas saluer le lyrisme délicat des vers de *Zal et Roudabeh* dont même une traduction en français ne peut enlever l'élégance courtoise :

Le héros [...] vit un visage splendide
dont l'éclat transformait la terre en un rubis,
faisait de la terrasse un joyau lumineux.

Comment aussi ne pas sentir l'ardeur épique des combats dans l'épisode où les Touraniens sont vaincus par les Iraniens :

Alors, les hurlements du combat s'élevèrent ;
la flèche fut lancée et le poignard brilla ;
les deux armées, l'une sur l'autre, se jetèrent,
on les eût dites mêlées inextricablement.

ou encore dans le meurtre d'Iradj :

Lorsque le voile fut retiré du soleil
lorsque l'aube parut, bannissant le sommeil...

Chaque distique témoigne de la richesse d'une poésie épique, pétrie d'exagérations, d'ellipses temporelles, de fresques amples et riches, de moments d'apaisement puis d'exaltation. Le lecteur français peut y trouver déjà à un degré de perfection ce qui fera la beauté de *La Chanson de Roland* datée du XII^e siècle ou de *La Légende des siècles* de Victor Hugo, écrit entre 1855 et 1876, soit huit siècles plus tard.

Il n'est pas étonnant que de nombreux hauts personnages – les shahs safavides des XVI^e et XVII^e siècles, Tahmasp ou Abbas I^{er} par exemple – aient tenu à posséder leur propre exemplaire du chef-d'œuvre fondateur, en le faisant réaliser par les meilleurs calligraphes et miniaturistes de leur temps. Quant au peuple, il vit avec les héros Rostam, Sohrab, Siavach, Iradj ou Bahram, le roi sassanide. Ces derniers sont d'ailleurs devenus les incontournables des peintures naïves ornant les cafés des villes et des villages où les conteurs (*naghal*) récitent toujours leurs aventures, connues de tous. Même dans les *Zourkaneh* (écoles de force) où, depuis des siècles, le sport est conçu comme une initiation à la fois physique et morale, le *Shahnameh* continue de résonner, rythmant par ses distiques les exercices des maîtres.

L'écho que connaît l'œuvre n'a cessé de se propager.

En Iran bien sûr, l'on peut lire, parmi les innombrables commentaires, souvent teintés de nationalisme voire de xénophobie : « Ferdowsi est le plus grand poète de langue persane, l'un des Iraniens les plus célèbres et un des grands de ce monde¹⁵ » ; « Grand maître de la poésie persane, maître sans égal, grand poète lyrique, étoile scintillante de l'univers de la littérature persane, une gloire pour la nation iranienne¹⁶ » ; « Le maître Abolghassem Ferdowsi, de Touss, le plus grand poète iranien, et l'un des plus grands du monde¹⁷ » ; « Le *Shahnameh* est le compagnon éternel de la nation iranienne depuis mille ans, compagnon et témoin de ses joies et de ses souffrances... Ce livre, ce chef-d'œuvre lyrique, est depuis dix siècles rempli des hauts et des bas, l'acte d'identité et de gloire d'une nation¹⁸ » ; « La grande valeur de l'œuvre de Ferdowsi réside dans son caractère patriotique et national. [...]. Depuis onze siècles, il enseigne à notre peuple le sacrifice, la rectitude, la générosité [...]. Il se lève pour défendre l'identité nationale et les légendes héroïques d'un peuple qui était menacé par un autre peuple inculte et brigand, assoiffé de sang, venu détruire la civilisation de notre nation¹⁹. »

L'Europe, de son côté, ne pouvait rester insensible à une notoriété aussi unanime. Si les obstacles de la distance, de la culture et de la langue furent un temps bien réels pour la diffusion de l'œuvre, ils furent levés à partir du XVIII^e siècle, concomitamment avec la traduction du livre zoroastrien, l'*Avesta*²⁰. Dès le XVII^e siècle, les feux avaient peu à peu éclairé la brillante civilisation des Safavides grâce aux voyageurs européens, de Gouvea, Chardin, Tavernier... La curiosité des intellectuels avait commencé à être piquée par une Perse flamboyante, alimentant nombre de fantasmes.

Bien avant la traduction de Jules Mohl²¹ de 1836, résultat de dix ans de travail, William Jones avait publié à Londres des extraits du *Shahnameh* en 1774, accompagnés d'une traduction latine ; Joseph Champion, de l'East India Company, avait, lui aussi, traduit et publié à Calcutta une partie de l'œuvre en 1785 avec quelque succès puisque son travail avait été réédité à

Londres, cinq années plus tard. Enfin surtout, une édition du *Shahnameh* due à un orientaliste anglais, le capitaine Turner Macan (1792-1836), était parue à Calcutta en 1829.

En France également, l'intérêt pour l'œuvre s'était allumé en 1788 avec l'exposé qu'en avait fait Louis Langlès, assorti la même année d'un résumé et d'une introduction où il avait souligné son immense intérêt. En Allemagne, à la même époque, des essais de traduction avaient vu le jour, dont celle du comte Carl Wilhelm von Ludolf (1754-1803), diplomate et orientaliste. Un peu plus tard, au XIX^e siècle, Friedrich Rückert (1788-1866) et le comte Adolf von Schack (1815-1894) avaient produit chacun une traduction. Cependant, si les Européens possédaient enfin le texte complet, son établissement et sa traduction étaient encore loin d'être aboutis.

Le travail de traduction de l'Allemand Jules Mohl, qui fit une grande partie de sa carrière en France, arriva donc à point nommé pour offrir une édition solide et fiable, même si certains commentateurs, comme Antoine Quatremère de Quincy (1755-1849), entreprirent de la critiquer, la trouvant obscure, trop « iranisante », sur de nombreux points.

L'intérêt pour Ferdowsi et son œuvre ne se démentit plus dès lors. Outre Heinrich Heine, qui relata les démêlés de Ferdowsi avec Mahmoud de Ghazni²² car il y trouvait une similitude avec sa propre situation, on ne saurait oublier Alphonse de Lamartine qui, en 1855, dans *Vie des grands hommes* (tome I), s'intéressa à Rostam, « Hercule de l'Orient », à côté d'Homère, de Socrate, de Cicéron et d'Antar. Il en profita pour souligner, dans la préface, à travers ce héros, l'importance de l'épopée iranienne : « Cette histoire, une idée des plus épiques et des plus dramatiques du vieil Orient, est l'Orient lui-même tout entier et tout vivant. Elle fait ainsi partie de ces vies des grands hommes qui ont imposé leurs noms aux différentes phases de la civilisation dans les époques tour à tour reculées ou modernes du monde. »

Ainsi Ferdowsi n'a cessé de briller par son œuvre et sa vie. Son nom a été donné au fil du temps à des milliers de rues, d'établissements d'enseignement, dont une université à Mashhad bien sûr, près de son lieu de naissance. Ses vers ont été transformés en chants patriotiques, en hymnes plus ou moins officiels, et ont orné le fronton des bâtiments. L'Association pour la protection du patrimoine national, alors présidée par son fondateur, M. A. Foroughi, a achevé en 1934 son mausolée grandiose à Touss²³ que le shah Réza a inauguré en présence d'un aréopage d'orientalistes et d'iranologues venus du monde entier²⁴. Cette même année, pour le millénaire de sa naissance, un premier congrès international a célébré son œuvre. En 1990, dans le vibrant hommage qui lui a été rendu, Federico Mayor Zaragoza, directeur général de l'Unesco, en a vanté la rareté : « Ferdowsi réconcilie l'histoire et le mythe, comparable tantôt à Hérodote tantôt à Homère [...]. Il a laissé ainsi à son pays un patrimoine qui est transmis, vivant, de génération en génération. Rares sont les civilisations où une œuvre poétique est devenue aussi populaire, c'est-à-dire à la fois aussi largement connue et aussi profondément aimée²⁵. » Le grand poète iranien du XX^e siècle, Bahar, n'a pas eu tort non plus en écrivant : « Le *Shahnameh*, sans exagération, c'est le Coran de la langue persane²⁶. »

Chaque individu, chaque groupe, chaque siècle peut trouver dans Ferdowsi des textes qui sont en phase avec ses questionnements. Derrière « cet incomparable peintre de bataille²⁷ » et de romans courtois se cache même un amoureux de la nature, écologiste mille ans avant que le terme n'apparaisse, et ce dans la grande tradition zoroastrienne qui imprègne la culture préislamique de son époque :

Peux-tu concilier que tu aies reçu la vie et que tu l'enlèves à autrui ?

Ne fais du mal à une fourmi qui traîne un grain de blé
Car elle a une vie et même pour la fourmi la vie est douce,

doublé d'un grand humaniste, prônant la non-violence :

C'est par la paix que les hommes doivent atteindre au bonheur
Qu'il soit anéanti, celui qui veut la guerre.

Telle est la puissance du mythe Ferdowsi, soutien et symbole de l'iranité.

Après la révolution islamique, l'ayatollah Khomeyni, contempteur du patriotisme, de la notion de nation, et de toute référence à l'Iran et à l'iranité, dont le poète est l'incarnation, ordonna la destruction de son mausolée à Touss, de ses statues – notamment de la place Ferdowsi à Téhéran – et interdit la diffusion du *Shahnameh*²⁸. L'émotion de l'opinion fut telle qu'aucun de ses ordres ne put être exécuté, grâce, par exemple, au redéploiement de l'armée venue protéger le mausolée. On cite même une lettre de Rostam Farokhzad à son frère dans les dernières pages du *Livre des Rois*, lettre où rien n'est pardonné aux occupants arabes, qui, pour une grande partie de l'opinion, s'appliquerait fort bien au « règne » de Ruhollah Khomeyni. Après la mort de ce dernier, le régime est heureusement largement revenu sur ces errements, le *Shahnameh* restant un des piliers intouchables de la culture iranienne. Aujourd'hui d'ailleurs, alors qu'une tradition est toujours de fêter en famille, et si possible dans un lieu saint du chi'isme, *Nowrouz*, le nouvel an iranien, on observe que l'usage se répand de le passer à Persépolis ou près du mausolée de Ferdowsi²⁹.

Ainsi, dépassant les aléas de l'histoire, le poète participe à la résistance d'une partie du peuple iranien, en lui montrant la voie. N'écrivait-il pas :

Les édifices les mieux construits se désagrègent
Sous l'action de la pluie et de l'ardent soleil
Mais sur le monument que mes vers ont bâti
Ni le vent ni la pluie n'auront de prise.

INTERLUDE

De Ferdowsi à Avicenne

Ferdowsi (930-1020) et Avicenne (980-1037) sont quasiment contemporains. Ces deux symboles de la renaissance iranienne ne se sont, sans doute, jamais rencontrés. Et pourtant l'heure était au brassage des connaissances, au renouveau de la pensée et aux audaces autant poétiques que scientifiques.

L'époque a produit en effet une profusion de poètes, de philosophes et d'hommes de science renommés, originaires très souvent du Khorassan.

Parmi eux Omar Khayyam (1047-1122), poète, philosophe, mathématicien, à qui l'on doit le calendrier solaire toujours en usage et surtout les *Rubâ'iyat*, ces quatrains où il ose la transgression en déclarant son agnosticisme, son amour des femmes et du vin. Une œuvre traduite en 1859 en Europe par l'Anglais Edward FitzGerald et dont les accents ont su influencer la poésie occidentale. A côté de ce monument, on pourrait citer aussi Attar (1145-1220), Onori Balkhi (970/980-1039), Farrokhi (mort en 1037) et tant d'autres.

Le siècle est riche en bouleversements autant intellectuels que politiques. Une sorte de chaudron bouillonnant où les dynasties d'origine iranienne et parfois turque, très attachées malgré leurs différences à la culture iranienne, finiront par émanciper le pays du joug arabe.

8

Avicenne (980-1037), le médecin philosophe

Certains hommes dépassent leur siècle par leur prescience, leur curiosité universelle et leur esprit inventif. Avicenne, car tel est le nom latinisé sous lequel il est connu en Occident, est l'un d'eux. On l'appelle en Orient Abu 'Ali al-Husayn Ibn Abd Allah Ibn Sina, *Sheikh al-Raïs* (prince des savants), ou le *troisième maître* après Aristote (384-322 av. J.-C.) et Abou-Nasr Al'Fârâbî (872-950). Son œuvre immense dominera la pensée orientale et occidentale jusqu'au xvi^e siècle, époque à laquelle elle paraîtra dépassée sur certains points, par celle d'Averroès, entre autres. Aujourd'hui, Avicenne reste un des grands jalons de la pensée universelle, un précurseur dans de nombreux domaines médicaux, et ses interrogations philosophiques n'ont pas pris une ride.

Fêté par les Iraniens au grand dam des peuples arabes qui le reconnaissent aussi comme un des leurs car une grande partie de son œuvre est écrite en arabe, il participe de la construction d'une identité iranienne, tant son parcours est emblématique d'une manière de penser et de vivre. Il nous est, en outre, mieux connu que de nombreux « grands personnages » de son temps car il est quasiment le seul à avoir rédigé sa biographie, complétée, il est vrai, par son secrétaire, disciple et ami, Abdolvahed Gouzégani, appelé aussi Abou Obeïd el-Jozjani ou Abou Obeyd Djowzjdjâni selon les sources, qui l'accompagna durant vingt-cinq ans. Aujourd'hui, son mythe s'est superposé à sa réalité, constituant le « mille-feuille » d'une aventure humaine hors norme.

Avicenne (Ibn Sina) fait partie de ces enfants prodiges qui naissent, sans que leur origine sociale ou la notoriété intellectuelle de leur famille n'aient préludé à leurs talents. Son père Abdollah, fils de Hassan, lui-même fils d'Ali qui était fils de Sina – d'où le nom complexe d'Avicenne –, exerce la fonction de *mostofi*, c'est-à-dire de préposé ou d'intendant aux finances de la cour. Il vit dans un petit village, Khormeytân, aux environs de Boukhara, capitale de la dynastie samanide¹, aujourd'hui située en Ouzbékistan. Quant à sa mère, qui vit avant son mariage dans un village voisin, Afshenah, elle porte un prénom typiquement persan : Sétareh. Avicenne naît une nuit d'été de 980, une naissance précédée ou suivie – on ne sait trop – de celle de son frère Mahmoud.

L'origine de sa famille laisse planer quelques interrogations. Elle a probablement des racines zoroastriennes, comme c'est le cas pour la plupart des Iraniens d'avant l'invasion arabe et la conversion quasi obligatoire mais progressive des populations subjuguées. Le père d'Avicenne est musulman, ismaélien plus précisément. Quant à sa mère, on a prétendu qu'elle était juive, les juifs formant une communauté nombreuse dans l'Iran de cette époque. Ibn Sina, pour sa part, est sans doute ismaélien comme son père et, surtout, comme beaucoup d'intellectuels iraniens

d'alors, les poètes Roudaki ou Nasser Khosrô par exemple. L'ismaélisme, branche « dissidente » – quelque peu mystique mais plutôt libérale – de l'islam, marque son opposition au rigorisme sunnite des califes de Bagdad, d'où les persécutions dont ses membres font l'objet de la part de la dynastie turque des Ghaznévides par exemple, car « non orthodoxes ». Avicenne aura lui-même à en souffrir, et changera souvent de résidence pour ne pas tomber en son pouvoir.

Les « missionnaires » (*Doat*) ismaéliens, fort nombreux, circulent cependant ouvertement dans le royaume samanide comme dans les autres royaumes persans, évitant toutefois ceux sous domination turque. Lorsque, à cinq ans, Avicenne commence ses études, ils viennent souvent dans la maison de son père. L'enfant, qui se révèle différent de ses condisciples par sa précocité, baigne donc très tôt dans leur culture, ce qui aura quelque importance dans la formation de sa pensée.

A dix ans, il connaît le Coran par cœur – grâce aux soins assidus d'un homme pieux nommé Abdollah – ainsi que les notions fondamentales de la théologie et de la jurisprudence islamiques. Il apprend ensuite l'arithmétique, les mathématiques et la géométrie, puis se familiarise avec la logique, l'astronomie et la métaphysique, sous le contrôle de son maître al-Natili. Enfin, le célèbre Abou Mansour Hassan ben Nouh Ghamari lui enseigne la médecine. La philosophie grecque l'attire également : alors qu'il intègre très vite le système de pensée de Platon, les œuvres d'Aristote lui résistent, bien qu'il s'y plonge par quatre fois. C'est grâce à un traité d'un autre grand maître persan, Fârâbî, qu'il en découvre les subtilités : « J'ai lu le livre d'Al'Fârâbî, suite à quoi toutes les phrases d'Aristote que je connaissais par cœur ont pris sens². »

Vient l'heure des défis. A dix-sept ans, alors que le médecin royal de Nouh II, neuvième émir samanide, est tenu en échec, il est appelé au palais et parvient à guérir le souverain, victime d'une lente intoxication au plomb jamais diagnostiquée. Comme récompense, ce dernier lui ouvre les portes de la prestigieuse bibliothèque de Boukhara où une partie du savoir du monde connu est alors préservée. Le jeune homme, dont la mémoire est prodigieuse, engloutit grâce à ce passe-droit le contenu de manuscrits introuvables ailleurs. Ses premiers écrits datent de cette époque.

La vie semble le combler de tous ses présents. La beauté d'abord : on raconte qu'à Boukhara, lorsqu'il passe dans la rue ou le bazar, hommes et femmes s'écartent sur son passage pour admirer sa prestance et apprécier son charme. Le goût ensuite : il soigne son apparence, aime les beaux habits et les résidences raffinées. La gloire enfin : il jouit d'une renommée, dans le ciel de la science, qui dépasse bien vite les limites de sa ville. Elle lui causera cependant ses premiers ennuis car, d'elle, se nourrissent aussi des jalousies larvées... Ces dernières trouvent un moyen d'exprimer au grand jour leur haine envers un jeune homme si choyé lorsque la bibliothèque royale brûle. La rumeur en fait un incendiaire. « Il a tout appris et veut priver les autres de cette source unique de connaissances », entend-on. Si l'affaire n'a guère de suite, les accusations n'étant étayées par rien d'autre que l'envie, le ciel s'obscurcit cependant peu à peu au-dessus du jeune savant. A vingt-deux ans, il voit son père mourir, incapable de le sauver malgré toute sa science. Dans le même temps, les Samanides, ses protecteurs, sont sur le déclin et, déjà, les Turcs se profilent à l'horizon de Boukhara. Il décide alors de fuir la cité. Ainsi se clôt le premier chapitre de sa vie.

Il en connaîtra beaucoup d'autres sans avoir le choix d'une vie rangée. Intellectuel mais aussi quelque peu aventurier, il payera le profit qu'il tirera du mécénat des grands par une allégeance à

leurs lois et caprices. Accompagné de son frère, de son secrétaire et bientôt de plusieurs serviteurs et esclaves, il exercera ses talents dans de nombreuses localités iraniennes : Gurgandj, Touss, Nichapour, Gorgān – capitale de la dynastie ziyaride³ (Al-é-Ziar) où il restera quatre ans –, Rey, Ispahan, Hamadān, à nouveau Ispahan puis Hamadān où il mourra. Dans ses pérégrinations, il évitera toujours les territoires sous domination turque ou directement gérés par le calife de Bagdad.

Son époque est en effet troublée⁴. L'espace iranien est divisé, voire morcelé en vingt-quatre royaumes d'importances diverses, majoritairement gouvernés par des dynasties persanes (ni arabes ni turques) et dont certains ne couvrent que quelques milliers de kilomètres carrés. Quatre de ces royaumes connaissent un grand rayonnement : le samanide – où Avicenne est né –, le saffârîde, le buyide (*Déylamian-Al Bouyé*) – qui annexera même Bagdad, le roi se proclamant shah-in-shah⁵ et assignant à résidence le calife de Bagdad dans son palais sans autre autorisation de le quitter que pour présider la prière du vendredi – et enfin le ghaznévide, d'origine turque – le plus grand de ses sultans, Mahmoud⁶, se pique d'être promoteur de la langue et surtout de la culture persanes qu'il tient pour un haut signe de civilisation, et tente d'attirer par le faste de sa cour le plus grand nombre de poètes et de savants iraniens.

Ces dynasties se battent souvent entre elles, nouant des alliances éphémères, leurs soldats se livrant à des pillages et souvent à des viols, la coutume étant d'asservir le vaincu. Cependant, commerçants, étudiants et savants circulent assez facilement d'un *ghalamro* (domaine de gouvernance) à un autre. Les grands intellectuels bénéficient en outre d'une cote particulière auprès des rois, désireux de les inviter afin de valoriser leur cour.

Dans ce contexte d'émulation, Avicenne est très demandé. Même par Mahmoud le Ghaznévide qui aurait bien voulu le retenir chez lui. Mais le savant se méfie du « Turc » et craint son fanatisme religieux sunnite. N'est-il pas un ismaélien reconnu et vilipendé par les tenants du rigorisme musulman ? Aussi, devant ses refus répétés, le roi enverra ses limiers pour l'enlever et l'amener de force à sa cour. Avicenne leur échappera, s'enfuira, se cachera, accueilli ailleurs avec des largesses.

Mais qui est-il au fond, ce génie au destin déjà si particulier ? Selon ses biographes, ce n'est pas un homme facile. Il connaît sa valeur et s'autorise à être arrogant, orgueilleux et méprisant. S'estimant au-dessus de tous les philosophes et savants contemporains ou antérieurs, il a des mots durs envers le médecin et philosophe iranien Razi⁷ (Rhazès), par exemple, ou les philosophes grecs qu'il commente cependant avec tant de brio que les Occidentaux les connaîtront bientôt grâce à ses écrits. Platon n'a pas non plus toujours grâce à ses yeux, même si, sur la fin de sa vie, il en valorise encore davantage les apports.

Seuls deux sommités le fascinent vraiment : Aristote et Fârâbî. Une anecdote illustre son admiration pour le philosophe grec. Ayant demandé à l'un de ses élèves quelle serait sa plus haute ambition, il en aurait obtenu la réponse suivante : « Devenir comme toi. » Interloqué, il lui aurait répondu : « Pauvre de toi ! Pour ma part, j'ai toujours souhaité égaler Aristote, et tu vois où j'en suis ! Mais toi qui veux m'égaler, que deviendras-tu ? Peu de chose... rien ! » Fausse modestie ? Peut-être.

Avicenne a une capacité phénoménale de travail. Chaque jour, il prodigue ses soins aux malades, enseigne son art, quelles que soient ses autres fonctions officielles dans la cité, et écrit inlassablement jusqu'à une heure avancée de la nuit, lorsqu'il ne dicte pas ses remarques et

analyses à son secrétaire. Sa correspondance est, elle aussi, impressionnante. Tel le Voltaire du XVIII^e siècle français, il entretient des relations épistolaires avec tous ceux qui comptent dans l'univers scientifique du Moyen-Orient musulman : on dénombre treize savants parmi ses destinataires, dont neuf ont été ses étudiants. L'Iran intellectuel, voire le monde musulman tout entier, lui écrit. Et il répond avec constance et rapidité aux questions qui, le plus souvent, constituent le corps des missives.

Avicenne, très attiré par la lumière, les honneurs et la richesse, est aussi bien connu pour ses aspirations politiques. Il aime à être respecté, écouté et suivi. Son ambition est d'autant plus grande qu'il se sait précieux. A deux reprises, lors de ses séjours à Hamadān, il accepte le poste de grand vizir, équivalent de notre « Premier ministre ». Il conserve cette fonction durant trois années la première fois, et seulement quelques mois la seconde. Dans les deux cas, l'expérience se termine mal. La première fois, les soldats n'étant pas payés depuis plusieurs mois se révoltent et manifestent devant sa somptueuse résidence. Le ministre prend peur, s'enfuit, déguisé en derviche... livrant sa demeure au pillage. La seconde fois, son arrogance, sans doute associée à quelque indélicatesse politique, indispose le roi, semble-t-il, lequel ordonne qu'il soit conduit dans une place forte lugubre, non loin d'Hamadān. Trois mois se passent pour lui dans la désolation et la méditation ; il est enfin libéré et rappelé avec des égards. Le roi est en effet malade et a besoin de ses services. Avicenne le guérit, refuse tout honneur, se retire, écrit, enseigne et soigne jusqu'à sa mort. Il a enfin compris qu'aux yeux des « grands » il n'est qu'un outil ou une parure de plus.

Sa personnalité est donc complexe et controversée. Si le savoir, sous toutes ses formes, est sa raison de vivre, il a également d'autres passions. Le vin en est une et sa consommation régulière constitue un de ses plaisirs les moins cachés. Entouré de ses élèves, à la fin de ses cours, il goûte des crus de Shiraz souvent sans modération, ce que les religieux, surtout, ne manquent pas, en toute occasion, de lui reprocher sévèrement. Les mêmes mollahs insinuent qu'en tant qu'ismaélien il fait la promotion du mysticisme indo-persan, ce à quoi il leur répond par un quatrain resté célèbre :

Il n'est guère aisé de m'accuser de blasphème.
Il n'y a pas de foi plus solide que la mienne.
Dans l'univers entier, je suis unique. Moi blasphémateur ?
Si tel était le cas, il n'y aurait aucun musulman dans tout l'univers.

Sa défense se tient : les chroniqueurs de l'époque ne rapportent-ils pas qu'à chaque difficulté qu'il rencontre, dans le domaine scientifique notamment, il se réfugie dans de longues méditations ? Il respecte en outre les cinq prières quotidiennes, fréquente parfois la mosquée, fait des aumônes. Et lorsque, en 1037, la mort s'approchera de lui – une pneumonie, une complication pulmonaire, on ne sait au juste –, lui, le scientifique, il se mettra à relire le Coran régulièrement, libérera ses esclaves qu'il dotera d'un confortable pécule et distribuera une fortune considérable aux démunis.

Parmi les plaisirs de sa vie, il en est un que les chroniqueurs abordent avec prudence : sa sexualité. Avec grande retenue, l'érudit et écrivain Saïd Nafissi, dans sa biographie de référence sur Avicenne⁸, écrit qu'il aurait eu un penchant pour certains de ses esclaves masculins. Ce goût aurait même pu lui coûter cher le jour où il offrit une ceinture de grande valeur, ornée de pierreries, à son esclave préféré. Or cet objet était un présent du roi Ala-ol-Dowleh Kakouyé.

Lorsque ce dernier l'apprit, il ne décoléra pas et ordonna qu'on arrête l'ingrat. Lequel s'enfuit pour échapper au châtement. Ibn Sina est-il bisexuel ? La chose n'est pas rare à l'époque : le penchant du roi Mahmoud le Ghaznévide pour son esclave Ayaz a fait l'objet de nombreux récits. En tout cas, si on l'a écrit marié, sans plus de précisions, rien n'est dit sur sa progéniture.

La personnalité d'Avicenne ne cesse donc d'interroger, voire de déranger la société musulmane, dont l'orthodoxie est parfois intransigeante et le non-dit multiple. Car l'homme est désireux de défendre son mode de vivre, de penser et d'agir, d'affirmer en somme sa liberté qu'il pense avoir le droit d'acheter par son intelligence fulgurante.

Avicenne est, en effet, un des diamants de l'Orient intellectuel, à une époque où l'Occident moyenâgeux ne s'est pas encore remis de la chute de l'Empire romain. Bien des siècles avant la renaissance du monde occidental, il est reconnu unanimement comme le père d'une médecine moderne, en même temps qu'est saluée la hauteur de sa pensée philosophique et théosophique. Par son œuvre immense, le savant transcende les époques et les lieux.

Nafissi lui attribue quatre cent cinquante-six « écrits » qui vont de la lettre au poème ou à la notice jusqu'aux ouvrages fondateurs d'une discipline comme le *Canon* pour la médecine. Selon sa recension, deux cent quarante seraient encore disponibles aujourd'hui dans des bibliothèques et collections privées qu'il cite et où les versions originales, les traductions en diverses langues sont consultables. Nafissi publie en outre, dans son ouvrage, un échantillon de son écriture, une photo de son crâne, exhumé lors de la reconstruction de son mausolée à Hamadân, et bon nombre de ses portraits, imaginaires bien sûr, répandus en Europe depuis le ^{xiv}^e siècle. Le professeur Zabihollah Safa dénombre pour sa part deux cent trente-huit ouvrages et écrits relativement longs pour la célébration du millénaire d'Avicenne et la recension publiée à cette occasion⁹.

La majeure partie de l'œuvre d'Avicenne est écrite en arabe, alors langue des sciences et de la communication, de l'Andalousie au sous-continent indien. Ses écrits en persan, sa langue maternelle, ne sont cependant ni rares ni mineurs¹⁰. Nafissi en dénombre vingt-trois dont certains seraient des traductions de l'arabe en persan, faites par l'auteur lui-même ou ses proches. Une quinzaine de poèmes en persan lui sont également attribués selon l'orientaliste allemand Carl Hermann Ethé¹¹. Pour sa part, Nafissi recense quarante-sept œuvres poétiques dont de nombreux quatrains, certains ne lui étant qu'attribués, l'ensemble constituant cent dix-huit versets. Le plus célèbre de ces quatrains est celui, cité plus haut, sur sa foi musulmane. Aujourd'hui encore, il est utilisé dans les conversations courantes.

Parmi cette multitude d'ouvrages, outre des travaux sur la dissection du corps humain – dont on pense qu'Avicenne a été le premier à la pratiquer nuitamment et clandestinement à Ispahan –, sur la circulation sanguine, sur l'amour, sur la psychologie, sur la pharmacologie, sur l'économie domestique, sujet souvent abordé par les philosophes grecs, ou encore sur l'alchimie, on trouve le monumental *Kitâb al-Shifâ'* (*Le Livre de la guérison*) en dix-huit tomes. Véritable encyclopédie scientifique, l'ouvrage comporte trois parties : *Mantiq* ou *Logique*, *Tabi'iyât* ou *Physique* et *Ilâhiyât* ou *Métaphysique*. Sans conteste, il aura une influence considérable sur les philosophes du Moyen Âge européen.

Cependant, l'œuvre la plus emblématique et, sans doute, la plus importante d'Avicenne aux yeux de la postérité reste sa monumentale encyclopédie, le *Canon de la médecine* (*Kitâb al-Qânoun fi al-Tibb*), qui l'occupera de son séjour à Gorgân jusqu'à sa mort. Œuvre de toute une vie, la somme du savoir médical, enrichi de ses propres découvertes, y est rassemblée en près de

1 500 pages, depuis Hippocrate (460 av. J.-C.-377 av. J.-C.) et Aristote (384 av. J.-C.-322 av. J.-C.) jusqu'à Galien (130-200), Razi (865-925) et Abu Al-Qasim (936-1013). Cinq livres font ainsi le tour de toutes les maladies connues et de leurs traitements : principes et théories de la médecine, anatomie du corps humain, classification des médicaments, dont huit cents essentiellement à base de plantes bénéficient d'une étude plus fine, pathologies du corps, traitement de diverses maladies (fièvres, fractures, etc.), méthodes de préparation de sept cents médications et pommades¹².

Le succès du *Canon* est immédiat. Il bouleverse, par la qualité et le périmètre de son contenu, les savoirs et pratiques de tout l'Orient, et bientôt de tout l'Occident. Pour la première fois, un médecin au savoir universel met au clair tout ce qui, jusque-là, restait réservé aux plus avisés des initiés. Car Avicenne touche à tout. Il découvre l'importance de la transmission des gènes pathogènes par les rats, décrit l'anatomie de l'œil, les symptômes de nombreuses maladies de peau ainsi que de la méningite, explicite la relation entre diabète et obésité, entre apoplexie et hypertension sanguine, entre eau polluée et maladies infectieuses, s'intéresse aux méthodes contraceptives et à la pédiatrie. La liste ne saurait être exhaustive tant la curiosité avicennienne est sans bornes.

Découvreur du rôle du pouls dans le diagnostic, inventeur de la méthode de percussion avec les doigts des cavités thoracique et abdominale lors de l'examen clinique général, il devance aussi de plusieurs siècles psychologues et psychanalystes en liant l'état psychique du malade à sa condition physique. De nombreuses anecdotes ont fleuri à ce sujet. Parmi elles, deux sont exemplaires.

La première concerne un prince qui se prend pour une vache¹³. Outre le fait qu'il beugle chaque jour, il demande à être tué afin de servir à la préparation d'un ragoût. Devant la perplexité des médecins, on appelle Avicenne, alors ministre d'Ala-ol-Dowleh Kakouyé, qui accepte de s'occuper du malade. Son premier acte est de dire à son patient de se réjouir : un boucher a été diligenté pour l'abattre. Quelques jours plus tard, le médecin se présente avec un couteau : « Où est la vache, que je la tue ? » Le prince, ravi, beugle pour signaler sa présence. Avicenne le fait étendre sur un lit et l'ausculte : « Il est trop maigre, dit-il, il ne sert à rien de le tuer, il va falloir l'engraisser. » Le moment est venu de donner une nourriture appropriée au malade qui l'accepte. Ce dernier reprend des forces et, avec elles, il en oublie son fantasme morbide. L'importance du psychique sur le corps et l'esprit est ainsi prouvée.

La seconde anecdote concerne un autre prince, neveu du roi régnant de Gorgān, Ghabous Wochuiguir¹⁴. Il refuse de manger et, pris de mélancolie, les yeux cernés, il dépérit sans qu'un médecin puisse rien prescrire, sauf peut-être quelques saignées qui ne font qu'affaiblir davantage le malade. Avicenne intervient, palpe son patient, tente de comprendre les symptômes qui le rendent si pâle, sans rien trouver d'anormal. Il prend alors son pouls. Rien non plus. Continuant à le prendre, il se met à le questionner sur des sujets de plus en plus intimes. Lorsqu'il aborde sa vie amoureuse, il sent une accélération de son rythme pulsatoire. A l'énoncé des noms de rue, et surtout du nom d'une jeune fille, la cause du mal devient évidente pour le savant. Son patient se meurt d'amour ! Son secret éventé, le prince avoue son amour caché pour une jeune fille qui n'est pas de son rang. Tout finit bien, comme dans un conte... et le prince épouse la belle roturière. Et Avicenne de conclure : « Nous devons considérer que l'un des meilleurs traitements, l'un des plus efficaces, consiste à accroître les forces mentales et psychiques du patient, à

l'encourager à la lutte, à créer autour de lui une ambiance agréable, à le mettre en contact avec des personnes qui lui plaisent. »

La curiosité d'Avicenne est sans limites : les sujets tabous de son temps, la sexualité, certes, mais aussi l'impuissance masculine, la contraception, etc., ne le rebutent pas et, toujours, il pose les jalons d'une médecine moderne. La musique elle-même éveille son intérêt : il découvre l'importance des sons sur le psychisme humain et lance les premières idées de musicothérapie. Comme il l'écrit dans la phrase introductive à *Orjouza fi al-Tibb*, le *Poème de la médecine*, en jouant du paradoxe : « La médecine est l'art de conserver la santé et, éventuellement, de guérir la maladie survenue dans le corps¹⁵. » Ou encore dans le *Canon*, volume II : « Le souci des médecins est de limiter au maximum la prescription médicale et de traiter si possible avec les aliments ou un médicament simple. » Sa médecine, expérimentale et préventive, est une médecine du bien-être qui repose sur un équilibre alimentaire et une hygiène corporelle irréprouvables. Il en énonce quelques vérités dans les versets suivants :

821. En été, réduis la quantité d'aliments, recherche les nourritures légères.

822. Evite toute viande lourde, préfère les légumes et les laitages,

823. Les poissons frais, les jeunes chevreaux et agneaux ;

824. Les poulets, les poules, la chair des perdrix et des francolins,

825. Toutes les viandes assaisonnées de coriandre, sous forme de ragoût,

De sauce au verjus et de zirabag.

826. Evite les aliments sucrés tels le habis, les omelettes aux poireaux, le blanc d'œuf.

Sans doute Avicenne n'aurait-il pas atteint de tels sommets scientifiques si son esprit n'était aussi tourné vers la philosophie qu'il juge indissociable de la pratique médicale, comme son maître Aristote. D'après le philosophe et médecin grec, la réalité n'est pas le fruit du raisonnement mais celui des sens, et la connaissance doit être basée avant tout sur l'observation et l'expérimentation. Avicenne saura profiter de ses enseignements. Il fera une distinction subtile entre les philosophies théorique et pragmatique, s'intéressant à trois branches distinctes – l'économie domestique, la politique de la cité et l'élévation de l'esprit – et croisant les enseignements des philosophies occidentale (surtout celles de Platon et d'Aristote) et orientale, des pensées et du mysticisme iraniens préislamiques, zoroastriens pour la plupart. Il consacrera à leur comparaison un opus dont il ne reste aujourd'hui que quelques fragments.

Pour lui, l'homme est un être naturellement et « fondamentalement social », ne pouvant que vivre en société. Si les prophètes ont apporté des directives divines, les hommes ont à charge de les mettre en œuvre dans la société. Avicenne glorifie ainsi le travail en condamnant la paresse, insiste entre autres sur la nécessité de respecter les droits des femmes, éléments charnières de la vie sociale.

Sa philosophie s'évade cependant des contingences domestiques, sociales et politiques pour aborder aux rivages de la métaphysique où préside l'âme, lieu de résidence de la perfection, rejoignant dans ce mouvement ascensionnel les néoplatoniciens. Comme le soulignent justement les analyses d'August Ferdinand Mehren¹⁶ sur sa pensée :

L'âme est créée pour l'éternité ; dans son union avec le corps, elle a pour fin de se développer en un microcosme spirituel et indépendant où le bien, le vrai et le beau se fondent avec elle en une seule essence. Dans notre vie ici-bas, nous n'avons qu'un pressentiment obscur de cette condition future ; ce pressentiment produit, selon la diversité des naturels, un désir plus ou moins intense, et c'est

précisément de celui-ci que dépend le degré de notre préparation. Cette préparation ne s'achève que par le développement des plus hautes facultés de l'âme ; les facultés inférieures des sens en fournissent la première base indispensable. L'âme doit avoir perçu les formes spirituelles en notions claires et intuitives, et être convaincue de leur réalité ; elle doit avoir compris les raisons universelles des événements du monde en même temps que les mouvements universels, et non plus comme forces divisées à l'infini dans les faits particuliers ; l'ordre de l'universel, depuis l'être éternel et unique jusqu'au plus bas, doit être imprimé dans sa conception ; elle doit posséder la notion de la Providence éternelle, de sa nature, de son essence et comprendre de quelle manière cette unité se divise et devient pluralité assujettie au changement ; de même comment la pluralité et le changement dans ce monde terrestre sont liés à leur tour à l'être éternel et un. C'est là la préparation que l'âme doit achever dans cette vie pour arriver à la béatitude, préparation dont le seul effet ici-bas est de faire naître chez elle un désir infini [...]. L'âme ainsi préparée, aussitôt qu'elle s'est délivrée du corps qui ne lui a servi que d'instrument, entre dans la jouissance de la béatitude en tant qu'être purement spirituel.

On reconnaît là tous les éléments d'un héritage néoplatonicien assumé qui débouche, pour Avicenne, sur une tentation métaphysique et théosophique.

En effet, si sa *Métaphysique du Shifâ* est bien connue depuis le XIII^e siècle en Occident, trois récits – le *Récit de Hayy ibn Yaqzân*, le *Récit de l'oiseau* et le *Récit de Salâmân et Absâl* – ont soulevé de nombreuses interrogations à partir du XX^e siècle sur sa recherche qui, de philosophique, s'y mue et s'y prolonge en une mystique, une théosophie, point ultime de son aboutissement spirituel. Son dernier ouvrage, le *Livre des directives et des remarques*, en est le reflet, marquant nettement l'évolution du savant, sans doute visible bien avant mais énoncée alors plus clairement. Ce testament avicennien a passionné les chercheurs, entre autres Amélie-Marie Goichon, Henry Corbin et Shlomo Pinès¹⁷.

Dans cet espace théosophique, Avicenne se révèle totalement, marquant sa dissidence profonde envers les rigorismes sunnites et son intérêt iconoclaste pour les croyances préislamiques¹⁸. N'a-t-il pas été autorisé à fréquenter fort jeune la bibliothèque royale de Boukhara où les écrits de nombreux penseurs iraniens d'avant la conquête arabe étaient conservés ? Sans doute a-t-il voulu donner à la postérité, de façon cryptée ou symbolique, quelques clés d'une pensée politiquement incorrecte. On sait par ailleurs que, vers 1030, il compose un ouvrage intitulé *al-Hikma al-masriqiya* (*La Sagesse* ou *La Philosophie orientale*), compilation de vingt-huit mille questions, détruite partiellement en 1034 par l'orthodoxe sultan sunnite Massoud, fils de Mahmoud le Ghaznévide, lors du sac d'Ispahan. Il n'en reste aujourd'hui que le prologue qui, à lui seul, révèle le cheminement spirituel d'Avicenne, qui retrouve sur son ultime chemin la pensée de son maître Fârâbî. D'après de nombreuses études, cet ouvrage devait traiter « de l'analogie et d'un dévoilement, *al-kasf*, soit existentiel, soit essentiel¹⁹ ». Sans doute explicitait-il ce que nos trois récits mystiques sous-entendaient, chacun de ces récits développant un moment d'une voie initiatique.

Dans le premier de ces récits, le *Récit de Hayy ibn Yaqzân* (*Le Vivant, Fils du veilleur*), le myste rencontre un Sage, tout droit venu de la Jérusalem céleste, qui lui conseille d'abandonner deux de ses compagnons, le jaloux ou convoiteur et le coléreux, symbolisant deux passions. Ainsi s'engagent l'éveil de son âme et la découverte de son double céleste qui n'est autre que le Sage. Il comprend qu'il doit rechercher la vérité au-delà des apparences du monde matériel. Qu'il se tourne alors vers un Orient cosmique d'où tout a procédé ! L'âme en est originaire et a côtoyé le monde lumineux des Anges. Son retour vers la lumière est au prix d'une introspection,

d'un rejet des formes matérielles « trop humaines » et d'une initiation longue et périlleuse dans la voie du vrai savoir.

A présent, l'âme qui entrevoit la lumière peut entreprendre le voyage de retour vers son origine. C'est tout le sens du *Récit de l'oiseau*, celui de l'âme. Guidé par l'Ange, elle se dirige, échappant à de nombreuses tentations, vers la montagne du Qâf où réside le roi. Ce dernier lui annonce que son voyage n'est pas terminé : « Nul ne peut dénouer le lien qui entrave vos pieds, hormis ceux-là mêmes qui l'y nouèrent. Voici donc que j'envoie vers eux un Messager qui leur imposera la tâche de vous satisfaire et d'écarter de vous l'entrave. Partez donc, heureux et satisfaits²⁰. » L'âme n'est donc pas totalement libérée du monde matériel, et n'a pas encore rompu avec ses deux mauvais compagnons. Ce qui a changé, c'est qu'elle est à présent guidée par « le Messager du roi ».

Le *Récit de Salâmân et Absâl* apporte au lecteur la clé de lecture qui lui manque encore. Salâmân est un riche roi. Son frère Absâl, doté d'une grande intelligence, attire par sa beauté l'épouse de Salâmân mais refuse de céder à ses avances. La jeune femme, dépitée, l'empoisonne avec le secours de deux complices. Salâmân, fou de chagrin, renonce à ses richesses. Un jour cependant, il découvre l'infamie de sa femme au cours d'un entretien avec Dieu. Il venge alors son frère en faisant boire à sa femme et à ses complices le même poison qui a tué son frère.

Avicenne, lui-même, explique son intention didactique dans le *Livre des directives et des remarques* : « Sache que Salâmân est une allégorie qui te représente toi-même, et qu'Absâl représente allégoriquement ton degré dans l'*irfân*, la science secrète, si tu es de ceux qui s'y adonnent²¹. » Et comme l'ajoute Amélie Neuve-Eglise reprenant le commentaire d'Henry Corbin, « Salâmân et Absâl typifient deux dimensions de l'intellect : sa dimension contemplative et son aspiration à rejoindre “son” monde céleste sont symbolisées par Absâl, tandis que son aspect pratique désirant dominer le monde de la matière est incarné par Salâmân. La mort d'Absâl est ici une mort mystique, tandis que la vengeance de son frère symbolise l'asservissement des puissances maléfiques de l'âme et le triomphe de l'homme sur son Destin se traduisant par une “mort mystique” au monde matériel. Cette “trilogie” constitue donc une invitation à connaître son véritable moi et à entreprendre le grand voyage vers l'Orient de l'origine ».

Ainsi le « réveil de l'âme » passe par une expérience spirituelle, un pèlerinage, une *rencontre* personnelle et qui ne peut être déléguée avec l'Ange²², aboutissement mystique d'une philosophie qui s'évade dans une quête du « sens de l'existence et du destin spirituel de l'homme », comme le fait remarquer Amélie Neuve-Eglise²³, qui ajoute : « L'Ange ou le Guide dont il est question ici peut être identifié avec l'archange Gabriel, l'Esprit saint des prophètes ou l'intelligence agente. Il fait notamment écho à l'ascension céleste (*mi'râj*) du prophète Mohammad, guidé par l'archange Gabriel. A l'image du Prophète, chaque mystique est ainsi invité à reproduire mentalement la même ascension spirituelle. » Comme le remarque Christian Jambet dans un article récent²⁴, « pour Avicenne, la connaissance est LA figure de l'émancipation ».

Averroès, qui supplanta Avicenne dès le xvi^e siècle en Occident latin, supprima la médiation de l'Ange, ce qui plut à une civilisation dominée par l'Eglise, laquelle désirait être seule médiatrice entre Dieu et les hommes.

On le voit, l'ampleur de la pensée d'Avicenne empêche quiconque d'en couvrir tous les plis. Aussi en rechercher l'exhaustivité est-il condamné d'emblée à l'échec. L'intérêt pour le savant, voire son culte, n'a jamais faibli²⁵. En Iran certes mais aussi dans de nombreux autres pays, dont l'Occident tout entier. Outre les universités de Bologne et de Montpellier où l'étude de ses œuvres a été centrale²⁶, la ville espagnole de Tolède, sous gouvernement musulman depuis 711, reconquise par les chrétiens en 1085, en a été un foyer de propagation parmi les plus actifs dès le XII^e siècle par ses centres culturels et bibliothèques qui ont attiré, durant quatre siècles, érudits et traducteurs, chrétiens, musulmans ou juifs. Parmi eux, l'Italien Gérard de Crémone (1114-1187) qui traduisit en latin le *Canon* sous le titre *Canon medicinae*, entre 1150 et 1187. Cela permit à Thomas d'Aquin de citer Avicenne quatre cents fois dans ses œuvres²⁷. Le *Canon* fut réédité seize fois entre 1470 et 1500, puis, entre 1500 et 1600, vingt fois²⁸. Au XVI^e siècle, à Venise, Andrea Alpago en révisa la traduction, cependant qu'en 1593 paraissait, pour la première fois en Europe, le texte original du *Canon* en arabe, sur la demande du pape Grégoire XIII. Les traductions et rééditions se sont aussi multipliées en hébreu et dans la plupart des langues européennes ; elles ont fondé l'enseignement de la médecine dans les grandes facultés, Montpellier, Leipzig, Tübingen, Venise et Francfort entre autres, jusqu'au XVII^e siècle.

L'œuvre médicale a cependant essuyé de nombreuses critiques : Léonard de Vinci a contesté à la Renaissance l'anatomie avicennienne ; plus tard, en 1527, le médecin suisse Paracelse a brûlé le *Canon* en place publique à Bâle ; enfin, c'est le Britannique William Harvey qui lui a porté le coup fatal en publiant ses recherches sur la circulation sanguine.

De ce fait, que reste-t-il de l'homme et de l'œuvre ? Pour Saïd Nafissi : « Avicenne est le plus grand savant du monde musulman, le plus célèbre aussi pour les Iraniens. Dans tous les domaines du savoir de son temps, il est parvenu au sommet. Spécialement en médecine et en philosophie, ses deux domaines de prédilection, il figure parmi les rares enfants de l'humanité²⁹. » On ne saurait aller contre cette opinion. Mais on ne saurait aussi oublier le mysticisme du personnage qui dépasse le simple philosophe, et qui nous invite à une interrogation constante par la force des symboles et des allégories qu'il convoque, comme l'a souligné Henry Corbin³⁰. En cela, l'apport avicennien est infini aujourd'hui encore et chacun peut y trouver un nouveau trésor.

En Iran, il n'est pas une ville, une bourgade, un village qui n'ait donné son nom à un hôpital, une clinique, une école, comme c'est d'ailleurs le cas aussi, à un moindre degré cependant, pour Razi ou Fârâbî. Il était donc normal que lui soit rendu un hommage appuyé lors de son millénaire en avril 1954³¹. Deux ans avant cette commémoration, un comité international avait été créé à Vienne et avait décidé d'honorer, en même temps que lui, trois autres personnalités : Léonard de Vinci (1452-1519), Ludwig van Beethoven (1770-1827) et Nikolaï Gogol (1809-1852). Un comité spécifique avait été constitué pour chaque célébration. Dans celui d'Avicenne, vingt-trois pays avaient prêté leur concours, dont l'Union soviétique, l'Allemagne, la Grande-Bretagne, l'Italie, le Pakistan, Israël et l'Inde. Ni les pays arabes qui revendiquaient pourtant l'héritage d'Avicenne ni les Etats-Unis, soucieux de ménager ces derniers, ne s'y étaient engagés.

Cela n'empêcha pas les pays participants de multiplier réunions, colloques, expositions et publications sur le grand homme. L'Iran fut naturellement au cœur des célébrations du millénaire, avec pour maître d'œuvre la Société pour la protection du patrimoine national. Outre les cérémonies qui se multiplièrent partout, un timbre accompagna l'ouverture d'un Congrès

international d'études avicenniennes, inauguré par le général Zahédi, Premier ministre, à cette époque, de Mohammad Réza Pahlavi.

Et ce ne fut pas tout. A Hamadān, la construction d'un monumental mausolée pour le « génie persan », engagée par l'architecte Houchang Seyhoun puis interrompue lors de la crise du pétrole sous Mossadegh et des difficultés financières qui en résultèrent, fut reprise, sous l'égide du général Zahédi, lui-même « enfant d'Hamadān ». Mohammad Réza Pahlavi en personne et le général inaugurèrent l'impressionnant bâtiment auquel avaient été adjoints, autour d'une gigantesque statue, un petit musée et une bibliothèque. L'ensemble attira vite les fonds nécessaires à la construction d'un luxueux hôtel de tourisme, baptisé à l'évidence « Avicenne ».

Notons enfin que l'aura du *Sheikh al-Raïs* reste si forte, aujourd'hui encore, qu'alors qu'il est bien iranien, certains voudraient qu'il soit arabe. Pour décourager de telles tentatives de récupération, le professeur Gabrieli s'est plu à souligner à l'Unesco, dès 1950, qu'« il fait partie des grands hommes qui appartiennent à l'humanité entière³² ».

Aussi, les derniers mots doivent lui être laissés en hommage à ce qu'il nous a légué. On les puisera dans son poème *La Kaçîdah sur l'âme* qui lui est sans conteste attribué³³, véritable testament spirituel. Ce poème évoque une colombe de couleur cendrée qui se consume, étant tombée « du lieu suprême ». Mais voilà qu'un jour, les hauteurs lui sont à nouveau accessibles...

11. Lorsque enfin son départ va la rapprocher du foyer, et son voyage la ramener dans le vide spacieux,

12. Elle se sépare de tout ce qui, en arrière d'elle, reste dans la poussière, ne l'accompagnant pas.

13. Elle s'assoupit, et alors, le voile s'étant soulevé, elle voit ce que ne perçoivent pas les yeux endormis.

14. Elle se met à roucouler au sommet d'une montagne élevée. Car la science élève quiconque était en bas...

INTERLUDE

D'Avicenne à Ismaïl I^{er}

Lorsque Avicenne s'éteint en 1037, le plateau iranien connaît une paix et une prospérité relatives. Divisé en quelques royaumes ou empires, il est régi par des potentats dont les uns sont d'origine iranienne, comme les Samanides ou les Buyides, les autres d'origine turque, comme les Seldjoukides. Malgré ces disparités apparentes, la langue et la culture iraniennes ont déjà retrouvé leur vigueur et ont vaincu leurs *farouches vainqueurs* arabes. Le califat de Bagdad a largement perdu de son importance et de son aura. Malek Shah, grand roi d'origine turque d'Asie centrale qui se fait appeler shah-in-shah et a choisi Ispahan comme capitale, est plus persan que les Iraniens de naissance, sa cour attirant toujours plus de poètes, d'écrivains et de philosophes. Il est vrai que son grand vizir, Kadjé-Nezam-ol-Molk Toussi, auteur d'un *Siast-nameh*, livre de politique considéré comme un chef-d'œuvre de prose persane, gouverne son grand empire d'une main de maître et le laisse à ses occupations favorites, la chasse, les jeux de cour et les femmes.

L'Iran semble donc avoir retrouvé son âme et ses traditions. Ses villes sont florissantes et ses universités rayonnent. Le pays tout entier sert de pont, comme jadis, entre l'Occident médiéval et l'Extrême-Orient mythifié. Il déborde de richesses et attise les convoitises.

Durant cette période, une secte politico-religieuse, fondée par Hassan Sabbah, « le Vieux de la montagne », sévit en Iran. On la connaît en Occident sous le nom d'« Assassins » ou d'« Hachichiyyin », ses adeptes ayant été, semble-t-il, de forts consommateurs de haschich³⁴. Dans la forteresse imprenable d'Alamut, au cœur de l'Elbourz, ces derniers commettent, à partir de 1090, des assassinats politiques dans les pays arabo-musulmans. Malek Shah et Kadjé-Nezam-ol-Molk, accusé de collaborer avec un roi turc et de consolider ainsi son pouvoir, en seront des victimes parmi bien d'autres. En fait, les fidèles du Vieux de la montagne sont les précurseurs du terrorisme politique moderne, qu'il s'agisse de la bande à Baader dans l'Allemagne des années 1970 à 1990 ou des islamistes, Frères musulmans ou autres.

Ce mouvement n'empêche guère la prospérité générale, que le fléau mongol vient interrompre.

Auréolé par ses conquêtes en Mongolie, où il est toujours considéré comme un « héros absolu », en Chine du Nord et en l'Asie centrale, où il acquiert une solide réputation de barbarie, Gengis Khan lance, en 1218, ses cent mille soldats bardés de cuir sur l'Iran. Mohammad Kharazm Shah, qui règne sur le Khârezm, la Transoxiane et la Perse, ne lui résiste pas : il s'enfuit, terrifié, et finit par mourir dans la léproserie, semble-t-il, d'une île de la mer Caspienne. Son fils, malgré son héroïsme, ne peut pas plus contenir les hordes mongoles qui, durant plus de dix ans, transformeront l'espace iranien en un champ de ruines. Un contemporain de cette période funeste écrit : « Ils sont venus, ils ont brûlé, ils ont détruit, ils ont tué et ils sont partis. » Des cités légendaires, telles Boukhara, Samarcande, Hérat, Nichapour, Touss, Rey, il ne reste rien qu'un souvenir de paradis perdu. Gengis Khan y fait massacrer tous les êtres vivants, jusqu'aux chiens et chats. A Merv, cité plusieurs fois millénaire sur la route de la soie, une hideuse pyramide constituée de crânes par centaines accueille à présent l'infortuné voyageur.

La mort de Gengis Khan en 1227 n'arrête pas le massacre. Son fils Ogödei marche sur les pas de son père. Ce n'est qu'avec l'avènement d'un bouddhiste, Hulagu, secondé par un ministre iranien fin lettré, Khadjé Nassir-El-Din Toussi, et avec les successeurs iranophiles d'Hulagu que le pays commence à respirer. On répare ce qui peut encore l'être ; on réensemence les champs retournés à la friche. On « refait la terre ».

Un siècle plus tard, les saccages reprennent sous la conduite de Tamerlan³⁵ (1336-1405), un chef turco-mongol presque aussi barbare que Gengis Khan, qui justifie ses exactions au nom de la foi islamique. Sa mort met un terme à ses massacres, en même temps qu'elle sonne la dislocation de son empire. La paix peut alors s'installer dans certaines régions.

Dans le nord-est, son fils Shahrokh, charmé par la culture iranienne, entretient artistes et écrivains, construit des monuments splendides à Mashhad, dans le Khorassan, toujours visibles aujourd'hui. Ses descendants font de Samarcande un phare de la culture iranienne, comme au temps lointain des Samanides. L'espace iranien reste cependant divisé en plusieurs royaumes, en guerre les uns contre les autres. La féodalisation, accompagnée parfois d'intolérance chez certains seigneurs, gagne du terrain sur les pouvoirs centraux.

Les trois siècles de barbarie imposés à l'Iran n'ont cependant pas eu raison de sa créativité. De multiples formes artistiques – la poésie, la peinture, la philosophie, surtout mystique, expression d'un espoir qui ne veut pas mourir – se sont développées en même temps que le persan, ciment de l'iranité, rayonne à nouveau. Parmi tant de grands noms de cette époque, trois des plus grands poètes iraniens, égaux sur bien des points à Ferdowsi, méritent d'être cités pour leur influence nationale : Djalal al-Din Rûmi (1207-1273), dont l'œuvre est essentielle pour l'étude de la mystique orientale et du soufisme, Saadi (1213-1290), lui aussi attiré par le soufisme et partisan d'une morale indulgente qui caractérise l'homme désabusé qu'il est, et Hafez (1320-1389) qui célèbre, à l'égal d'Omar Khayyam (1047-1122), le vin, l'amour, la beauté, la tolérance et la fraternité parmi les hommes.

En ces décennies de survie pour l'Iran, surgit à l'ouest un Etat à vocation impériale, vainqueur de Constantinople et de l'Empire romain (1453), y terrassant du même coup la

chrétienté, au service de l'islam ou, plus exactement, utilisant l'islam comme arme de conquête et d'expansionnisme. Le risque est alors grand pour l'Iran d'être inclus politiquement et idéologiquement dans la sphère panislamique de ce nouvel Empire ottoman. Toutes proportions gardées, un risque comparable à celui de l'invasion arabe. Ce péril fera-t-il paradoxalement renaître l'Empire perse ?

9

Ismaïl I^{er} (1487-1524), le shah aux yeux bleus, la renaissance de l'Empire perse

S'il est un shah qui inspire un grand respect en même temps qu'une réelle sympathie mêlée de compassion, c'est bien Ismaïl I^{er}, ce jeune homme au destin incroyablement romanesque, tant le chevaleresque le dame au tragique et à la folie.

Qui aurait cru que ce frêle personnage fonderait une des dynasties iraniennes les plus brillantes de son histoire, qu'elle durerait jusqu'en 1736 et qu'il relèverait le flambeau de Cyrus le Grand, après les déboires et ravages que les invasions arabes, entre autres, avaient fait subir au pays ? Son nom reste cependant associé, dans le cœur des Iraniens, à un lieu de sinistre mémoire, Tchaldiran, où se déroula une bataille qui, perdue, allait mettre un terme à sa fulgurante ascension et dont l'imagerie populaire se rappellera, pendant longtemps, les détails¹.

Ismaïl naît à Ardébil, le 17 juillet 1487. Cette ville du Nord-Ouest, en lisière de l'Azerbaïdjan et du Guilan actuels, s'est développée dans une large plaine, à mille cinq cent vingt-quatre mètres d'altitude, au pied du mont Sabalan dont les sommets culminent à près de cinq mille mètres. Bien qu'elle ne se trouve qu'à une cinquantaine de kilomètres de la mer Caspienne, son climat est rude, des hivers très froids contrastant avec des étés tempérés. Cité de mélanges, différentes populations s'y sont rencontrées et parfois affrontées. On y parle l'*azari* (ou l'*azeri*), vieux dialecte aryen proche du *guilaki*, utilisé dans la province du Guilan, auquel peu à peu s'est amalgamé le turc. Depuis le x^e siècle cependant, la ville s'est repliée sur elle-même, Tabriz lui ayant été préférée comme capitale par les Mongols. Ismaïl est lui-même un produit de ces mélanges de culture. Sa montée en puissance jusqu'au trône des shahs est le fruit d'une longue et passionnante histoire.

La situation qu'il trouve à sa naissance est celle d'un pays en plein désarroi, pour ne pas dire en pleine décomposition. L'Iran des grands rois est méconnaissable et le Coran y a remplacé l'*Avesta*. Certes, les poètes et philosophes, relais du peuple, ont tenté d'en sauvegarder l'immatériel. Mais quels pouvoirs face aux politiques ont-ils, autres que de permettre à la mémoire de ne pas sombrer ? Et la mémoire rampait dans ce pays d'Iran, s'accrochant à chaque pierre pour que ni la langue ni la culture ancestrales ne meurent. L'Iran est en grand danger d'absorption, tant sur le plan politique qu'idéologique.

L'espoir cependant est tenace dans les pays de haute culture². Malgré le poids de la misère omniprésente, certains Iraniens trouvent encore la force de se réunir en des cercles savants, les

« cercles soufis », dont l'influence ne cesse de croître. Organisés en confréries, ils sont tournés vers les spéculations morales et philosophiques. Avant le XII^e siècle, les soufis, encore peu organisés, étaient, avant tout, des mystiques qui se distinguaient par le port d'une robe ou d'un manteau de laine (*souf*³) blanche, puis noire ou rayée. Face au luxe des puissants, ils suivaient une doctrine fondée sur l'ascèse et le renoncement au monde qu'ils jugeaient corrompu et soumis à de mauvais guides. De ce fait, ils professaient une lutte sans merci contre l'*ego* qui rend les hommes aveugles et sourds, mettant au premier rang de leurs préoccupations spirituelles l'amour de Dieu, la religion du cœur, la contemplation et la tolérance. Ils soutenaient ainsi les valeurs du Prophète dans leur pureté, désireux de préserver les valeurs d'amour de l'islam originel.

Peu à peu, loin des querelles politiques qui ensanglantaient le monde islamique, les pensées de leurs grands maîtres – Bayazid Bastami (804-874 ou 877), Halladj (852-922) ou Abu Saïd Abul-Khayr (967-1048), entre autres – permirent le tissage d'un réseau important dans une large partie du monde musulman, se positionnant en contre-pied des normes sociales et en contre-pouvoir politique. « De plus, en Iran plus particulièrement, s'ils tenaient à être considérés comme de vrais musulmans, leur doctrine étant née du *Message* de Mahomet dans ses douze premières années du moins (610-622), ils désiraient aussi marquer leur différence par rapport à l'islam traditionnel et réagir contre le racisme arabe, initié par les Omeyyades et Damas, toujours vivant depuis lors. A cet effet, ils imprégnaient de pensée zoroastrienne, de manichéisme et de bouddhisme indien – de *philosophies aryennes* selon l'expression de Saïd Nafissi⁴ – la nouvelle religion qu'on leur imposait⁵. »

De ce fait, insensiblement, ils furent considérés comme des « dissidents », d'autant plus que, dans leurs écoles, des apprentis soufis se rassemblaient sous l'autorité d'un maître spirituel, un « sheikh », bientôt considéré comme une puissance concurrente aux autorités religieuses « orthodoxes » en place.

Ce positionnement « hérétique » séduisit de plus en plus. Devant le chaos ambiant, les discours sur la voie de la grâce divine gagnée au prix d'une initiation rigoureuse, par la médiation de l'extase et de l'introspection poussée jusqu'à l'anéantissement en Dieu, ciselèrent peu à peu des réseaux d'influence puissants. Les confréries soufies se constituèrent, régies par l'obéissance totale au maître spirituel, la méditation liturgique de ses enseignements, l'observation de la vie des saints et la valorisation du soufisme lui-même.

L'outil spirituel s'était affirmé ; restait à le convertir en un outil de conquête politique, tour de force que les Safavides, et le premier d'entre eux, Ismaïl, réussirent.

Les périodes de désarroi moral sont toujours propices aux changements radicaux. Les confréries soufies vont bientôt le comprendre et le mettre à leur profit. Elles sont proches du peuple iranien. Leurs maîtres voyagent, écoutent, parlent au cœur des gens. L'un d'eux s'appelle Safi al-Din et est né à Ardébil. Il vient d'arriver à Lahidjan, une petite ville du Guilan, distante de près de trois cents kilomètres d'Ardébil, sur les hauteurs boisées qui bordent la mer Caspienne. Il désire y rencontrer un maître spirituel célèbre, Sheikh Zahed Guilani, originaire de la province, qui est chi'ite comme la majeure partie de la population du Guilan alors que lui-même est sunnite⁶. Il n'est pas le seul à rendre visite au grand maître. Comme lui, une foule, venue parfois d'Extrême-Orient, a fait le voyage pour rencontrer le vieil homme de soixante ans.

Bien que ce soit le Ramadan, Safi al-Din lui demande audience. Contre toute attente et contre son habitude en cette période de jeûne, Sheikh Zahed la lui accorde. Ce jour-là est sans doute

prédestiné, car la rencontre dure longtemps. Selon la légende qui s'en est emparée, les deux maîtres conversent sur tout, le plus jeune éblouissant son aîné par ses connaissances et sa sagesse au point que le vieux sage reconnaît en lui son héritier spirituel.

Une entrevue qui devait durer quelques heures se transformera en un dialogue qui durera vingt ans. Safi al-Din épouse Bibi Fatmeh, la fille du maître, devient son principal disciple puis son successeur désigné. A sa mort, il prend la tête du cercle ou de l'ordre qui s'est constitué autour du Sheikh et qui s'appelle désormais « Safavieh » (Safavide). La prestigieuse lignée qui fera l'histoire de l'Iran est née.

L'ordre n'est encore alors que spéculatif. Idéologiquement, il se rattache au chi'isme, et ce malgré l'appartenance sunnite du nouveau maître. Ce point sera d'une importance majeure pour les Safavides. Le chi'isme se différencie du sunnisme en ce qu'il est fondé sur la croyance aux imams, un titre porté par les successeurs de Mahomet (vers 570-632) et d'Ali (600-661), époux de sa fille Fatima, son cousin et premier de ses disciples. Selon les chi'ites, Mahomet aurait désigné, peu avant sa mort, Ali comme son successeur, un privilège s'étendant à ses descendants. L'assassinat d'Ali contraignit sa famille, poursuivie par le pouvoir sunnite de Damas, à se réfugier en Iran, favorisant la naissance d'un mouvement partisan d'Ali, le chi'isme (de *chi'a*, parti). Les chi'ites, de ce fait, se posent, bien que minoritaires, face aux sunnites, largement majoritaires, constituant une force politique de fait contre laquelle les sunnites devront lutter. Aujourd'hui encore, les chi'ites représentent 10 % à 15 % des musulmans, et vivent principalement en Iran où ils représentent presque 80 % de la population.

Les Safavides disposeront ainsi de deux leviers pour conquérir le pouvoir : une organisation puissante et une idéologie qui, en Iran, les différencie des pouvoirs sunnites, détenus, entre autres, par les Ottomans.

A la mort de Sheikh Zahed, le centre de gravité de l'ordre se déplace de Lahidjan à Ardébil qui devient, au fil du temps, « Ardébil la sainte ». Ce mouvement accompagne le développement de l'ordre à travers toutes les régions de l'Iran et même au-delà, en Syrie et en Egypte par exemple. Ce rayonnement en gonfle les finances : les dons affluant de partout viennent grossir une fortune déjà bien établie, constituée de terres, de bétail, de pièces d'or et d'argent ainsi que de pierreries. Aucun impôt ne venant grever ses possessions, l'ordre a les moyens de ses ambitions, entretient des liens étroits avec ses disciples où qu'ils se trouvent et vient en aide aux plus démunis.

Safi al-Din est un grand intellectuel, érudit et ascète, philosophe, savant et poète. C'est aussi un excellent gestionnaire. Prenant conscience du pouvoir montant de l'ordre et de l'intérêt politique qu'il peut représenter, il l'organise selon des règles quasi militaires très strictes, allant jusqu'à créer une milice pour protéger ses disciples et ses territoires. Un État dans l'Iran serait-il en train de naître ? Peut-être Safi prend-il modèle sur les ordres occidentaux des Templiers et des Hospitaliers, fort connus, à cette époque, des intellectuels du pays qui voyagent souvent en Terre sainte. Il n'a de cesse jusqu'à sa mort, le 12 septembre 1334, de renforcer son réseau relationnel à travers tout le pays, ancrant durablement le pouvoir temporel de l'ordre et sa force d'attractivité. Dernière carte pour asseoir définitivement son œuvre dans la durée : il instaure un ordre de succession héréditaire fondé sur la primogéniture mâle. Son fils aîné étant déjà décédé, il transmet à son second fils Sadr al-Din, qui est aussi le petit-fils de Sheikh Zahed par sa mère, les rênes du pouvoir.

La « lignée » safavide avec ses fondements solidement établis en sort renforcée. Elle renoue avec un concept préislamique, hérité plus particulièrement des Sassanides : le sacré et la

transmission héréditaire du pouvoir. Lorsque les Safavides – et donc Ismaïl I^{er} – accéderont au trône, le roi, le « Maître parfait », symbolisera le lien entre l'« humain » et le « divin ». Religion et royauté seront intrinsèquement liées, l'une cautionnant l'autre. A la chute des Safavides, l'hérédité du pouvoir persistera, à la différence de son caractère divin qui s'estompera peu à peu pour aboutir, lors de la révolution constitutionnelle de 1906, à une séparation entre spirituel et temporel, le principe de souveraineté populaire sourçant la légitimité du pouvoir. La révolution islamique de 1979 rebattra les cartes en liant à nouveau étroitement les deux pouvoirs.

L'ascension irrésistible des Safavides, sur les plans spirituel et temporel, ouvre le champ à leur légende. Comme ils se sont bientôt tous convertis au chi'isme, le bruit se répand vite qu'ils descendent d'Ali, gendre du Prophète et premier imam. Shah Ismaïl ne démentira pas cette rumeur, sentant bien qu'elle sert ses intérêts face aux Ottomans, majoritairement sunnites. Il n'ira cependant jamais jusqu'à déclarer comme l'historiographe de Shah Abbas (1571-1629), Escandar Beg : « L'*unanimité* est faite chez les généalogistes *confirmés* que la haute lignée safavide remonte à Mahomet. »

Si l'enjeu est déjà politique, il se heurte à la réalité des faits. En effet, les ancêtres de Safi al-Din sont arrivés du Kurdistan en 1025 et se sont établis à Ardébil où ils ont fait fortune⁷. Par ailleurs, à l'époque du « Maître parfait », l'usage était d'appeler les descendants du Prophète « Sayed » ou « Amir » et non « Sheikh ». Or, dans tous les actes de donation de terre où Safi est impliqué, ce dernier est constamment appelé « Sheikh ». Dès l'origine donc de la montée en puissance des Safavides, la manipulation politico-religieuse est flagrante.

A la mort de Safi al-Din, sept maîtres de l'ordre lui succèdent jusqu'à l'apothéose du mouvement : le couronnement d'un des leurs, Ismaïl I^{er}, shah-in-shah d'Iran. Ces sept maîtres, chacun à leur façon, feront encore grandir la puissance safavide.

Le premier, Sadr al-Din, fils de Safi et de Bibi Fatmeh, dirige l'ordre de 1334 à 1392. Il fait construire à Ardébil un mausolée somptueux pour son père et ses descendants. Il n'oublie pas Sheikh Zahed Guilani pour qui il fait édifier, sur les hauteurs de Lahidjan, un plus modeste mais délicat mausolée de brique orangée, couronné d'un toit pagode de style chinois, réalisé par des disciples d'Extrême-Orient et recouvert de faïences vert amande.

Son fils, Khadjé Ali, qui dirige l'ordre jusqu'en 1427, se proclame officiellement chi'ite, un tournant majeur pour l'assise politique de l'ordre. Grâce sans doute à ses relations avec le conquérant mongol Tamerlan, il fait libérer de nombreux prisonniers turkmènes – des Turcs nomades non ottomans –, à la suite de la bataille d'Ankara (27 juillet 1402). Ces hommes et leurs descendants – qui appartiennent à divers clans ou tribus turkmènes, les Roumlou, Chamlou, Stadjlou, Taklou, Zolghdar, Afshâr, Qâdjâr, Varsagh – lui en sauront gré et constitueront un des groupes les plus puissants de l'armée iranienne, les Kizil Bach (les « Têtes rouges »), puissants féodaux incontournables dans la course safavide au pouvoir. Le successeur de Khadjé Ali, Ibrahim, s'en servira pour harceler les Ottomans en pénétrant sur leur territoire, ouvrant un conflit qui deviendra récurrent.

Avec le successeur d'Ibrahim, Djoneid, en 1447, l'ordre affirme ses options politiques et militaires. Il rallie à sa cause de nombreux Turkmènes d'Anatolie qui le considèrent comme un personnage quasi divin. Djoneid en profite et, s'appuyant sur leur fidélité, prend le titre de « sultan », lançant une guerre sainte contre les « hérétiques » sunnites. L'« Etat dans l'Etat » qu'il constitue lui attire bientôt les foudres des puissances alors en place, les Kara Koyunlu – ou Moutons noirs – et les Ak Koyunlu – ou Moutons blancs⁸.

Craignant de plus en plus ces Safavides ambitieux, les Moutons noirs, plus puissants que les Moutons blancs, leur ordonnent de quitter Ardébil et de disperser leurs milices sous peine de voir fondre, sur leur ville et leur fortune, leurs troupes. Le sultan Djoneid obtempère, contraint, mais ne s'avoue pas vaincu. Il part pour Diyarbakir dans la pensée de s'allier aux Moutons blancs. Leur arrogant roi, Uzun Hassan, le reçoit. C'est un fin stratège et, très vite, il comprend le parti qu'il pourra tirer d'une alliance avec le Safavide. Et comme souvent dans les pays orientaux, toute alliance commence par un mariage qui lie les deux partis : la sœur d'Uzun Hassan épouse le sultan Djoneid.

Trois ans plus tard, en 1460, Djoneid meurt dans le Caucase, à Shirvan, dans une guerre locale. Son fils Haïdar, qui lui succède, se rapproche d'Uzun Hassan dont il épouse la fille Martha, plus connue sous le nom d'Alamchah Bégum. L'alliance est prestigieuse. La jeune mariée est, par sa mère, Despina Hatun (ou Despina Khatun), connue aussi sous le nom de Théodora Comnène, fille de Jean IV, empereur Comnène de Trébizonde⁹.

De cette union naissent trois fils : Ali, Ibrahim et Ismaïl. Ce dernier ne manquera jamais de s'enorgueillir du prestige de sa naissance : petit-fils du plus grand roi des Moutons blancs, petit-fils d'un empereur byzantin et petit-fils d'une femme à la beauté et à l'autorité déjà mythiques, il prétend descendre aussi du septième imam, Moussa al-Kazim. A ces quartiers de noblesse s'ajoute l'ascendance de Sheikh Zahed et de tous les Safavides, ce qui comptera dans la propagande de l'ordre.

Haïdar part en guerre, officiellement pour venger son père, contre le roi de Shirvan. En fait, il compte agrandir son territoire. Il recrute, dans cette visée, de nouveaux Turkmènes, des Roumlou essentiellement, qui vont grossir les rangs de leurs congénères et prendre officiellement et pour la première fois le nom de Kizil Bach. La légende veut que ce soit Haïdar qui ait inventé le bonnet rouge à douze plis des Kizil Bach. Pour certains, les douze plis sont un rappel des douze imams du chi'isme « duodécimain ». Quoi qu'il en soit, les Kizil Bach seront un appui majeur pour les Safavides dans leur lutte contre les Ottomans car ils sont chi'ites et turkmènes.

Malgré de premiers succès prometteurs, Haïdar perd son plus fidèle allié, Uzun Hassan, qu'il suit dans la tombe en juillet 1488. Le successeur d'Uzun Hassan, Yacoub, craignant la descendance de son neveu, exile toute sa famille dans la région du Fars, à Istakhr. L'« héritier » Ali y est assassiné en 1494. Ibrahim y meurt. Seul Ismaïl survit. C'est donc à lui qu'échoient, *in fine*, le titre de sultan et le pouvoir, en tant que nouveau maître de l'ordre. Il n'a que sept ans.

L'enfant est en danger, épié par les ambitieux Moutons blancs, à présent plus puissants que les Moutons noirs. Pour les Safavides, il représente le dernier espoir de conquérir un pouvoir auquel ils se sont préparés depuis le début du xiv^e siècle. Il faut donc rapidement évacuer de la zone contrôlée par les maîtres de Tabriz l'« héritier ». Il est temps d'activer le réseau safavide auquel la propre mère d'Ismaïl donne toute son énergie. Clandestinement, l'enfant rejoint ainsi, à travers plaines et montagnes, le berceau de ses ancêtres sur la Caspienne où un prince local de Lahidjan lui offre l'hospitalité.

Vu le jeune âge du nouveau sultan, sept « régents » assurent sa sécurité, en même temps que la pérennité de l'ordre en son nom. Ils orchestrent aussi une communication destinée à entretenir son mythe d'enfant sauvé de la mort, de dernier rempart contre les Moutons blancs. On l'appelle « fils de Dieu », « sauveur », « Maître absolu ». Les Moutons blancs, de leur côté, semblent l'oublier quelque peu, empêtrés qu'ils sont dans leurs propres guerres de succession, alors que

l'Empire ottoman guette le moment propice pour unifier sous sa bannière sunnite tous les pays musulmans, et faire rentrer dans son giron un Iran affaibli.

Le directoire safavide décide soudainement en 1499 de passer à l'offensive. Fort de quinze mille Kizil Bach, il se lance dans la reconquête d'Ardébil, autre berceau historique des Safavides, toujours sous le joug des Moutons noirs, et enlève la ville. Ismaïl, qui n'a que douze ans, est déjà d'une maturité hors norme ; il a été formé par les meilleurs maîtres soufis, qui l'ont préparé à ses nouvelles fonctions.

Les premiers succès galvanisent les troupes safavides qui, dès 1500, passant la rivière Kura, finissent par contrôler l'ouest de l'Iran et la région du Caucase, alors sous souveraineté du roi de Shirvan. L'année suivante, au printemps, Tabriz, la capitale des redoutables Moutons blancs, tombe sous les assauts de sept mille Kizil Bach, mettant en déroute trente mille soldats.

En juillet 1501, apothéose tant espérée, Ismaïl, à quatorze ans, est proclamé shah-in-shah, titre glorieux qui reflète, une nouvelle fois, la structure plurielle et impériale d'un pays complexe et divisé. Véritable coup de tonnerre dans l'histoire iranienne, cet événement renoue ainsi avec une part des traditions de gouvernance et la grandeur du pays.

Pour asseoir un pouvoir encore naissant et sans doute bien fragile, Ismaïl I^{er} établit sa nouvelle capitale à Tabriz et fait frapper monnaie à son nom. Il décide ensuite que le chi'isme sera religion d'Etat. Son choix rappelle celui des Sassanides qui, en leur temps, avaient eux aussi pensé asseoir leur pouvoir sur une religion d'Etat, le zoroastrisme, à la différence de Cyrus qui n'avait pas voulu s'y résoudre. Outre ce clin d'œil historique, les Safavides entendent marquer aussi par cette élection – choix majeur dont les conséquences se lisent aujourd'hui encore dans la géopolitique mondiale – la différence iranienne face aux pays sunnites environnants : l'Empire ottoman et les Ouzbeks principalement. Le chi'isme safavide présente ainsi des caractéristiques fortes : il est messianique, du moins sous Ismaïl I^{er} ; il est antisunnite ; il est étatique, c'est-à-dire officialisé et institutionnalisé.

L'ère des Safavides s'ouvre enfin... et pour longtemps. L'accession au pouvoir d'Ismaïl représente pour le pays un espoir concret de réunification. Le jeune shah, « sang-mêlé » où toutes les ethnies qui composent la mosaïque iranienne s'ajustent, en est un vivant symbole.

Le physique d'Ismaïl lui a aussi assuré à travers les âges les sympathies. Grand, aux traits fins, au nez volontaire, à la fine moustache qui s'épaissira avec le temps, aux cheveux sombres qu'il retient dans un turban aux larges plis sans qu'aucun bijou ne vienne l'alourdir, il fascine par ses yeux d'un bleu intense et magnétique, d'où son surnom de « shah aux yeux bleus ». Sans doute tient-il cette particularité de ses origines kurdes et byzantines. Hardi dans la bataille, puissant penseur dans la solitude, souvent représenté sur un cheval blanc à la crinière au vent, il est le shah qu'on aurait pu qualifier de « romantique », si le terme avait existé à l'époque.

En outre, poète et vrai maître spirituel, il exprime, par ses vers, les idées les plus pures du soufisme traditionnel :

Je suis Dieu.

Je suis Dieu.

Je suis Dieu.

Viens, toi l'aveugle qui a perdu le chemin de la vérité.

Je suis Celui-là, l'Absolu dont on parle.

Son lyrisme religieux rejoint celui du grand Halladj qui, au x^e siècle, proclamait son union parfaite avec la divinité, son « anéantissement devant Dieu », sa « noyade » dans l'Eternel, et ce au risque de sa vie tant le soufisme était accusé d'hérésie par l'orthodoxie musulmane.

On lui doit également de nombreux poèmes qu'il signe sous le nom de *Khatai* (qui signifie « pêcheur »). Il évoque ainsi dans son *Divan* avec des accents très personnels les thèmes traditionnels de la bravoure, du martyr et des défenseurs de la foi. Reconnu par la qualité de ses œuvres, il sait aussi reconnaître le talent des autres et entretient les poètes Süruri, Şahi, Matami, Tüfeyli, Qasimi et Habibi. Par-delà la poésie, il encourage également les autres arts. Les miniaturistes, notamment Kemaleddin, Sultan Mehmed Tabrizi, Shah Mahmud Nishaburi, ont ses faveurs et donnent naissance à l'école de Tabriz qui formera Mir Al-Khattat, Mir Seyyid Ali Mûsavvir, Sâdeq Bêg Afshâr et Agha Mirak Khan.

La réalité du shah présente cependant quelques ombres si l'on se rappelle la manière forte – parfois cruelle – avec laquelle il impose la religion chi'ite à sa population. Les habitants de Tabriz, par exemple, éduqués dans le sunnisme sous leurs maîtres successifs, les califes de Bagdad, les Seldjoukides puis les Turco-Mongols, ont eu à subir son choix. En outre, certaines régions iraniennes, vers Yezd, sont encore fidèles au zoroastrisme. Et que dire des utiles Kizil Bach qui penchent vers le chamanisme et des croyances antéislamiques ? Que dire aussi des saccages des propriétés et des communautés sunnites, des sites sunnites qu'il ordonne de détruire à Bagdad, incluant les tombes des califes abbassides et de l'imam Abu Hanifah par exemple¹⁰ ? Par ailleurs, on note dix mille exécutions à Hamadân, quatre mille d'un ordre soufi dans le Fars, quinze mille à Karchi (ou Qarshi) dans l'Ouzbékistan actuel... Partout l'imposition du chi'isme se fait dans la douleur et le sang.

Cependant, constatant les limites de sa méthode forte, Ismaïl a l'idée de faire évoluer plus doucement les esprits, en invitant certains théologiens chi'ites bahreïnais, mésopotamiens ou libanais à enseigner auprès des populations les plus rétives. Devant tant de détermination, les Iraniens finissent par obtempérer avec résignation d'abord, un curieux fanatisme ensuite : certains comprennent que l'imposition du chi'isme n'est pas un caprice royal ou une simple religion d'Etat mais une manière de les réunir tous sous une même bannière, en creusant un fossé irréversible avec les peuples voisins¹¹.

Contrebalançant la cruauté certaine des conversions forcées, la mansuétude du shah envers les humbles est célébrée. Ainsi, en vingt-quatre ans de règne, il aura exempté à six reprises les paysans de l'impôt sur les bêtes. En outre, à une époque où la férocité sanguinaire de l'ennemi turc, Sélim I^{er} (1512-1520), sultan de la Sublime Porte, est la norme, Ismaïl I^{er} marque sa clémence envers ses prisonniers de guerre : ainsi, il épargne la vie des soldats ottomans après le sac de Tabriz et ce, malgré le massacre de la population par les janissaires en 1514. Auparavant, dans la guerre de succession ottomane de Bayezid II (1447-1512) qui avait opposé Sélim à son frère Ahmed¹², il s'était déclaré en faveur d'Achmed, demandant même au sultan d'Egypte d'appuyer son choix. Sélim¹³ ayant été proclamé sultan et Ahmed ayant jugé prudent d'envoyer son fils Murad en Perse dans la pensée que le nouveau maître des Ottomans voudrait le mettre à mort, Ismaïl avait accepté de le protéger, sourd aux demandes répétées du nouveau sultan et assumant le danger qu'un tel refus risquait de faire courir à son pays.

Il est vrai qu'Ismaïl I^{er} croit pouvoir compter sur la solidité récente de son empire. Les Kizil Bach le protègent, une bureaucratie minutieuse l'organise, le chi'isme l'unifie. Cette apparente

prospérité attise les convoitises. Les premiers dangers viennent du nord-est, des Ouzbeks. Ces nomades turcs des steppes qui ont anéanti les derniers Timourides de Samarcande, descendants de Tamerlan, sont en majorité sunnites. Peuple tribal, ils ont fait main basse sur la Transoxiane, le Khorezm et une partie du Khorassan. Leur khan, Mohammad Chaybani, qui descend en droite ligne de Gengis Khan, lorgne sur le territoire iranien. Ismaïl en est informé par ses espions. S'il désire faire face, le temps presse. Le premier prétexte sera donc, pour lui, le bon. Il se présente en 1506 : le dernier prince d'Hérat, Badi 'oz Zamân, désire faire valoir ses droits au trône de ses ancêtres, alors même que les Ouzbeks viennent d'entrer triomphalement dans sa ville en souverains légitimes. Ismaïl se fait alors champion en apparence des intérêts du prince. Les premiers contacts restent diplomatiques. Ils tournent vite à l'aigre : le khan ouzbek qualifie dans ses lettres Ismaïl de « fils de sheikh » (*cheikh-oglou*) ou de « gouverneur » (*darugheh*) ; Ismaïl lui rétorque que son ancêtre, Gengis Khan, n'était qu'un usurpateur.

Des mots, on passe aux actes : Ismaïl lance ses troupes contre Chaybani. Bien que supérieur en nombre – dix-sept mille Kizil Bach contre vingt-huit mille Ouzbeks –, ce dernier, pris de court, est rapidement vaincu lors de la bataille de Merv en 1510 et mis à mort. Sentant que les Ottomans s'intéressent aussi de trop près à l'Iran, Ismaïl envoie en guise d'avertissement à Bayezid II le crâne du vaincu qu'il a fait transformer en une coupe à boire, ornée de bijoux. Quant au prince Badi 'oz Zamân, loin de lui offrir le trône auquel il prétend, il annexe son royaume et l'exile à Tabriz. Il est vrai que la position d'Hérat est stratégique pour le Safavide : elle décourage de nouvelles incursions des Ouzbeks.

Le danger ouzbek ainsi réglé – au moins pour un temps –, reste le guêpier bien plus dangereux dans lequel les Ottomans voudraient faire tomber les Safavides. Sélim I^{er}, qui entre-temps a éliminé Bayezid II et a mis à mort la plupart de ses frères et neveux selon la « coutume » ottomane d'accession au pouvoir, n'a guère été impressionné par les intimidations d'Ismaïl. Il est même irrité de ses refus de lui livrer le prince Murad. Souverain paranoïaque, il se pose en unificateur du monde musulman sous la bannière sunnite, et considère que le choix religieux de l'Iranien, outil politique autant qu'idéologique, insulte la puissance souveraine de la Porte. En outre, il voit d'un mauvais œil l'agitation que les Kizil Bach entretiennent en Anatolie et pense qu'il est temps d'arrêter leur contre-pouvoir naissant, entrave à ses propres projets expansionnistes. Il lui échappe sans doute que la tournure géopolitique que prend le Moyen-Orient n'est que le reflet récent d'une lutte mythologique qui opposa, depuis des millénaires, Iraniens et Touraniens¹⁴.

L'affrontement entre les deux empires devient inévitable. Sélim I^{er} prend les devants en faisant massacrer quatre cent mille chi'ites qui peuplent ses Etats. Une provocation qui n'est qu'un avant-goût de la guerre sanglante qu'il prépare. En cette année 1514, l'échange de lettres entre les deux souverains est éloquent, mêlant les formules de politesse coutumières à une hostilité idéologique et religieuse ouverte¹⁵. Ainsi, dans certaines missives, Ismaïl I^{er} n'est plus « Shah Ismaïl, souverain des provinces de Perse et seigneur des terres turques et daylamites¹⁶ en vertu de l'autorité que confère Dieu », titre que lui donnait le père de Sélim, Bayezid II, mais « Emir Ismaïl, seigneur de la terre d'injustice, joie des coquins et chef des gredins ».

Le 1^{er} juillet 1514, l'armée de Sélim se masse sur les frontières iraniennes : quatre cent mille hommes selon les chroniqueurs iraniens, cent mille selon les Ottomans. Face à ce déluge armé, les forces iraniennes font piètre figure : quarante mille selon les Ottomans, trente mille selon les Iraniens, avec des variantes selon les textes. A cette supériorité numérique, les Ottomans ajoutent

une artillerie considérable : trois cents canons et une concentration d'armes à feu en un même point. La stratégie de Sélim est novatrice. En effet, au lieu de réserver sa force de feu aux seuls sièges de places fortes, il la met à disposition de ses armées sur tous les champs de bataille, ce qui lui assurera jusqu'à la prise de Budapest en 1541 une hégémonie irréprouvable sur une partie de l'Europe. Les Iraniens ne font guère le poids : leurs quelques canons et armes à feu ne leur servent que dans des cas extrêmes et de façon traditionnelle. Ils jugent en effet déshonorant de les utiliser, valorisant la bravoure humaine plutôt que les prouesses techniques. Ainsi, face à la modernité affichée de Sélim, Ismaïl part avec un désavantage certain.

Il divise son armée en deux corps, ce qui génère entre ses deux commandants un affrontement sur la tactique à retenir. L'un est partisan de ne pas attendre que l'ennemi s'installe dans la large plaine de Tchaldiran, l'actuel Çaldıran, près du lac de Van en Turquie, sur le haut plateau arménien, à une centaine de kilomètres de Tabriz ; l'autre préconise d'attendre que l'ennemi soit en ordre de bataille. Cette seconde conception « élégante », fort « humaniste » et chevaleresque, mais peu réaliste en temps de guerre, prévaut. « Dieu décidera », proclame l'idéaliste Ismaïl.

Le 22 août, par une chaleur accablante, des milliers d'Iraniens, archers, fantassins et cavaliers, tombent sous les boulets ottomans. Ismaïl intervient alors pour redonner du courage à ses troupes hagardes : « Nous vaincrons ou nous mourrons tous sur place », aurait-il dit avant de s'élancer en première ligne. Vient la nuit... et la trêve. On compte ses blessés, on relève ses morts.

Dès le lendemain matin, le shah se lance à l'assaut des canons ennemis, qui, reliés entre eux par de lourdes chaînes, forment une barrière de feu quasi infranchissable. Sabre au clair, à la tête d'une petite troupe, il veut tuer les artilleurs. Geste héroïque qui enflamme les survivants... mais vain. Il est blessé grièvement et évacué par ses fidèles.

Au soir funeste de ce 23 août 1514, la défaite iranienne est consommée. Les soldats, faits prisonniers par les Ottomans, sont exécutés sur-le-champ. Plus tard, les chroniqueurs iraniens avanceront le chiffre de vingt-sept mille six cent cinquante-quatre morts. Parmi eux, des hommes, certes, mais aussi des femmes venues prêter leur concours à leur « Maître » contre l'ennemi ancestral. Du côté des Ottomans, malgré leur puissance de feu, plus de trente mille morts. Boucherie ? Sacrifice ? Les mots manquent pour qualifier le désastre humain de Tchaldiran. Les Iraniens ont voulu mener une guerre aux traditions chevaleresques. Face à eux, les Ottomans ont préféré inaugurer un art nouveau de la guerre et jouir des dernières avancées technologiques en termes de polémologie et de balistique. Le vaincu voit ses élites anéanties. Shah Abbas I^{er}, quelques dizaines d'années plus tard, saura en tirer les conséquences.

Pour l'heure, Ismaïl I^{er}, moribond, est transporté au Kurdistan en toute hâte. Il reste prostré. Sélim I^{er}, de son côté, fête une victoire totale. Le 5 septembre, il entre triomphalement dans Tabriz, la capitale safavide. C'est la débâcle. Les habitants qui ne fuient pas sont massacrés. Une semaine entière, les janissaires ottomans font la chasse aux chi'ites, incendient maisons, palais et commerces. Ils n'ont qu'un seul mot d'ordre : épargner les artisans de renom car le sultan de la Porte désire les emmener dans sa propre capitale pour que renaisse l'art ottoman. Le harem impérial n'est plus qu'un monceau de ruines. Malgré les prières d'Ismaïl et toutes les ambassades persanes, Sélim marie la favorite du shah à un de ses généraux, Dja'far Tchallabi.

Le sultan, bien que vainqueur, n'est cependant pas rassuré. Des rumeurs de reconstitution d'une armée safavide circulent. En outre, craignant pour sa propre sécurité – son entourage n'est

pas fiable – et voyant l’hiver poindre avec une guérilla qui s’installe, il ordonne le repli.

Les mois passent. Ismaïl rentre enfin dans sa capitale ravagée : « Il me faudra trente ans pour la reconstruire », déclare-t-il sombrement.

Tchaldiran marque un arrêt dans la politique iranienne, sinon un traumatisme, et les Iraniens n’oseront plus affronter le grand voisin en bataille rangée pendant plus de cinquante ans. Ils perdent leur influence sur une grande partie du Kurdistan et de la Mésopotamie où Sélim installe cinquante mille hommes. Par miracle, l’Iran conserve cependant son indépendance et son identité, échappant de justesse à une intégration dans l’Empire ottoman.

L’année suivante, en septembre 1515, autre revers pour Ismaïl I^{er} : le Portugais Alphonse d’Albuquerque (1453-1515), duc de Goa où il a établi des comptoirs pour Manuel I^{er}, prend possession de l’île d’Ormuz dans le golfe Persique et installe en toute illégalité quelques comptoirs portugais en territoire iranien. Il n’en profitera guère car il y tombera malade et mourra en arrivant à Goa le 8 novembre de la même année. Sur ce front aussi, il faudra attendre Shah Abbas I^{er} pour rétablir la souveraineté de l’Iran dans cette région.

Devant de tels revers, le brillant Ismaïl s’assombrit, oublie son enthousiasme ancien et son élan conquérant. Un sentiment d’échec le hante désormais, assorti d’une culpabilité qu’il ne peut refréner. Dieu l’aurait-il abandonné ? Il laisse les grands du royaume gouverner à sa place et s’enferme dans le silence, pansant ses blessures et ses illusions.

Le « shah aux yeux bleus » ne résiste pas aux épreuves et aux désenchantements. Sombrant toujours davantage dans un mysticisme voisin d’une certaine folie, il s’éteint le 23 mai 1524. On l’enterre dans le mausolée dynastique d’Ardébil. Héros mystique au bilan controversé, il est pleuré par tout l’Iran qui admire son courage et sa ténacité dans l’adversité. Comme l’écrit Jean-Paul Roux, « par son charisme, l’éclat et la brièveté de sa carrière, son déséquilibre mental, ses cruautés, il n’est pas sans faire penser à un Alexandre que la chance n’aurait pas autant favorisé¹⁷ ».

Et si Tchaldiran n’avait pas été une défaite ? C’est une hypothèse que l’ambassadeur de Venise, Caterino Zeno, évoque : « Si les Ottomans avaient été battus lors de la bataille de Tchaldiran, le pouvoir d’Ismaïl serait devenu plus grand que celui de Tamerlan. Par la seule renommée d’une telle victoire, il serait devenu le maître absolu de tout l’Est¹⁸. »

Le temps fera, malgré tout, son œuvre, la défaite de Tchaldiran revêtant bientôt une signification nationale, l’apothéose du sacrifice suprême pour son pays¹⁹. Ainsi se transformera-t-elle – mais à quel prix ? – en acte fondateur d’une nation qui résiste aux pressions étrangères. Elle renforcera l’identité safavide et sa différence infrangible, accréditant la mission nationale de la dynastie.

Parallèlement, le mythe d’Ismaïl I^{er} se met en place, celui du héros à la jeunesse brisée, martyr sacrifié à la cause nationale et mort à trente-sept ans, conciliateur et rédempteur, porteur de l’identité, de la souveraineté et du renouveau iraniens. L’œuvre du « shah aux yeux bleus », loin d’être négligeable, le soutient. Les institutions qu’il a mises en place – religion d’Etat, armée puissante, Etat centralisé – assureront plus de deux siècles de stabilité à un pays jusque-là bousculé par l’histoire et, surtout, une place sur l’échiquier musulman qui ne sera plus contestée. Son action ouvrira de vastes champs d’action à ses successeurs.

Il laisse un empire centralisé de trois millions de kilomètres carrés, une monarchie de droit divin où, *Morched Kamel*, Maître parfait, le shah est considéré comme « l'ombre de Dieu sur terre », et une force fondée sur la discipline de l'ordre soufi. Les futurs shah-in-shah safavides pourront ainsi compter sur le sacrifice total de leurs disciples et leur dévouement absolu à leur puissance.

INTERLUDE

D'Ismail I^{er} à Shah Abbas

Le 23 mai 1524, Ismaïl I^{er}, le « shah aux yeux bleus », s'éteint, âgé de trente-sept ans. La monarchie de droit divin qu'il a créée échoit à son fils Tahmasp. Né le 22 février 1514 – l'année de la cuisante défaite de Tchaldiran –, le nouveau souverain a dix ans. Les Kizil Bach, noyau dur de l'armée, organisent une régence, fertile en intrigues et luttes de clans.

En 1533, Shah Tahmasp prend le pouvoir effectif. A moins de vingt ans, il engage un règne de quarante-deux ans, l'un des plus longs de l'histoire iranienne. On garde de lui l'image d'un souverain excessif, à la recherche de plaisirs épicuriens, porté sur le vin et entouré d'un harem important. Avec l'âge, de libertin il devient dévot voire bigot... et se laisse pousser une barbe abondante. Son règne, que les Iraniens ont quelque peu tendance à négliger, est cependant fondateur dans l'histoire du pays, ses effets se prolongeant jusqu'à nos jours.

Comme ses prédécesseurs, il se bat sur deux fronts. Celui de l'Est où il réussit assez rapidement à repousser les Ouzbeks et, surtout, celui de l'Ouest où les Ottomans, sous le règne de Soliman le Magnifique (1520-1566), connaissent l'apogée de leur puissance avec la première armée du monde à l'artillerie sans égale. Après la conquête des Balkans, l'Ottoman s'est emparé de Belgrade en 1521, de Rhodes en 1522, de Buda en 1526, sans toutefois entrer dans Vienne. L'Iran sera-t-il sa prochaine conquête ?

Soliman rêve en tout cas de l'empire des Indes, de dominer les circuits commerciaux orientaux aux profits juteux. Seule fait obstacle à son projet ambitieux « la Perse hérétique », cette « puce » qu'il lui faut écraser au plus vite.

En 1534, sans plus attendre, il lance contre Tahmasp une armée de deux cent mille hommes avec trois cents pièces d'artillerie. Le shah-in-shah fait piètre figure avec les sept mille hommes qu'il aligne contre lui. Aussi Soliman s'empare-t-il de Tabriz, capitale du Safavide, traverse le

Kurdistan, prend Bagdad. Sous les coups de boutoir successifs, Tahmasp recule, refusant un combat qu'il sait perdu d'avance. Il ne renonce cependant pas et décide de harceler l'ennemi par une guérilla incessante et la pratique de la terre brûlée. Sa tactique paie. Sans rencontrer ses ennemis, Soliman perd, dans les montagnes du Zagros, trois mille soldats, deux mille chevaux et chameaux, ainsi que de nombreux canons que les Iraniens récupèrent. Épuisé, il rentre à Istanbul, abandonnant une partie des terres conquises au Safavide mais sans signer de traité de paix. L'Ottoman échafaude un autre plan : un frère jaloux de Tahmasp, Elkas, vient de se réfugier chez lui. Il l'accueille avec magnificence, l'arme, le finance et le lance contre le shah-in-shah dans le projet qu'il le remplace sur le trône safavide. Elkas cependant ne dépasse pas Ispahan. Encerclé par les troupes loyalistes, il est fait prisonnier, enfermé dans le fort d'Alamut, puis exécuté.

Soliman décide alors d'une nouvelle campagne contre Tahmasp. Se heurtant aux mêmes difficultés qu'auparavant, il finit par signer, en 1555, un traité de paix avec l'Iran, qui conserve l'Azerbaïdjan mais perd la Mésopotamie.

A cette même époque, se situe l'épisode de Bajazet, troisième fils de Roxelane, l'épouse favorite de Soliman. A la suite d'un conflit avec son père et ses frères²⁰, il s'est réfugié avec sa famille à la cour de Tahmasp, ce qui provoque des protestations de Soliman contre l'accueil fait à un « fils renégat ». Tahmasp, qui a juré de ne pas se souiller du sang de Bajazet, a cependant toute latitude pour négocier. Ce qu'il fait. Il propose d'échanger Bajazet contre la ville de Bagdad. Refus de l'Ottoman. Un accord secret est néanmoins conclu : contre quelques territoires secondaires et quatre cent mille pièces d'or, Tahmasp laisse assassiner le « fils renégat » par des envoyés du sultan de la Porte. Les fils de Bajazet, dont le dernier n'a que cinq ans, subissent le même sort. Une histoire sordide qui entache le règne de Tahmasp et sur laquelle les historiens iraniens n'insistent guère.

D'autres faits et gestes du Safavide sont fort heureusement plus glorieux et témoignent de son grand sens politique. La querelle de succession aux Indes en est un exemple. Les Grands Moghols, descendants de Tamerlan, musulmans sunnites, y règnent. Le 30 décembre 1530, Humayun, prince héritier, succède à son père Babur. Ce prince, cultivé, polyglotte, féru d'histoire, est plus dilettante qu'intéressé par la politique. Certains y voient un talon d'Achille propice à leurs ambitions. Ainsi des rébellions s'élèvent-elles ici et là contre le pouvoir nouveau. Humayun prend ces agitations à la légère. Il a tort car un certain Cher Khan, turco-afghan, se soulève, écrase l'armée impériale indienne par deux fois, dont la dernière à Agra en mai 1540... et s'autoproclame empereur. Le Moghol n'a pas d'autre choix que de se réfugier à la cour de Tahmasp, à Qazvin²¹, après avoir traversé une grande partie de l'Iran. Tahmasp, qui lui fait très bon accueil, comprend sur-le-champ l'intérêt stratégique d'une alliance indienne face aux visées expansionnistes de la Porte. En conséquence, il arme un corps expéditionnaire de quatorze mille hommes contre Cher Khan, qu'il écrase le 25 juillet 1555, et rétablit le Moghol sur son trône. En contrepartie, s'il n'obtient pas la conversion promise par Humayun au chi'isme, il gagne la province de Kandahar et tout l'est de l'Afghanistan actuel.

Bien que satisfait par l'extension de l'influence iranienne dans le sous-continent, il veut aller plus loin. Il cherche en effet à se rapprocher de l'Occident, malgré les réticences de son entourage pour des alliances avec des royaumes chrétiens, et à développer des « alliances de revers » avec les Espagnols et les Vénitiens contre la Porte. De son époque date le début des relations Iran-Occident et d'une vision diplomatique qui sera désormais celle des Safavides et de Nader Shah.

Une autre ligne importante de sa politique est l'institutionnalisation du chi'isme, proclamé religion d'Etat sous Shah Ismaïl. A cet effet, il invite de nombreux théologiens et mollahs chi'ites du Liban et de Bahreïn notamment, fait ouvrir des écoles de théologie. Ce qu'il n'a pas prévu, c'est que la hiérarchie chi'ite deviendra, à terme, un puissant contre-pouvoir et que l'Iran en paiera le prix des siècles plus tard²².

A côté de ces choix stratégiques et politiques, on ne saurait passer sous silence l'important apport de Shah Tahmasp dans le domaine des arts. Il finance ainsi, durant vingt ans, la constitution d'un exemplaire du *Shahnameh* de Ferdowsi dont les deux cent cinquante-huit miniatures atteignent des sommets dans l'art de l'enluminure. Ce n'est pas tout. Il favorise l'essor de la musique, organise des fêtes en l'honneur de ses hôtes étrangers, prétextes à leur montrer toutes les ressources de son pays, encourage les poètes, surtout pour glorifier l'islam. Le tout sans jamais perdre la mesure. Son caractère économe fait qu'il laisse à sa mort, en 1576, un immense trésor à ses successeurs.

Son fils Ismaïl II hérite d'un empire apaisé mais dépourvu d'une armée puissante. Fou et sanguinaire, il est assassiné après un an de règne. Vient le tour de Mohammad Khodabandeh, mal voyant, roi mystique et paisible, qui régnera de 1577 à 1587. Il devra s'effacer devant son fils, le grand Shah Abbas I^{er}, qui ouvrira une période des plus brillantes dans l'histoire de l'Iran.

10

Shah Abbas (1571-1629), le dernier grand roi

Il y avait des siècles que l'Iran n'avait connu à sa tête une personnalité aussi forte que celle de Shah Abbas. Sa renommée dépassera les frontières de ses Etats qui seront modifiés par son œuvre. Evoquer ce très grand roi, c'est voir surgir dans l'imaginaire collectif les images resplendissantes de sa capitale, Ispahan, « la moitié du monde » ; c'est traiter d'un Iran au sommet de sa puissance et de l'innovation tant juridique et militaire qu'artistique et idéologique. C'est aussi saluer un des modèles de nos philosophes européens du XVIII^e siècle, Montesquieu surtout qui s'inspirera de ses choix organisationnels pour son *Esprit des lois*. C'est enfin lire avec passion les récits des voyageurs occidentaux, l'Italien Pietro Della Valle (1586-1652), les Anglais Anthony Shirley (1565-1635) et Robert Shirley (1581-1628), les Français Jean-Baptiste Tavernier (1605-1689) et Jean Chardin (1643-1713), entre autres.

Véritables grands reporters, ils habitueront les Européens à une pensée différente et créeront, chez eux, une appétence certaine pour ces contrées lointaines, tenues pour mystérieuses. Certains contes merveilleux européens n'en auraient-ils pas aussi été influencés : ainsi le marquis de Carabas, un des personnages clés du conte du *Chat botté* de Charles Perrault, paru en 1697, ne serait-il pas un avatar du richissime Shah Abbas¹ ?

Autant de questions qui incitent à vouloir mieux connaître ce shah-in-shah safavide, contemporain des rois français Henri IV et Louis XIII mais dont la lumière, l'aura mais aussi les ombres de la fin rappellent Louis XIV, le Roi-Soleil.

A vrai dire, le jeune homme de dix-sept ans aux traits fins, à la silhouette longiligne, qui monte, le 1^{er} octobre 1587, sur le trône des shahs à Qazvin, la capitale de l'Iran, n'aurait pas dû régner. Il doit son trône à un homme de l'ombre, Morched Gholi Khan, le « faiseur de rois », chef d'une tribu illustre Kizil Bach, les Stadjlou². Ce dernier espère en fait, par ses manœuvres, diriger en sous-main le pays, le nouveau shah ne devant être qu'un prête-nom. En personne, il est allé le chercher, encore inconnu, dans une contrée éloignée du Mazandaran, région farouche entre toutes du nord de l'Iran.

Abbas n'a pour lui qu'une légitimité de second plan au trône safavide. Né le 27 janvier 1571 à Hérat, dans le Khorassan, aux marches nord-est de l'empire, il est le deuxième fils de Shah Mohammad Khodabandeh (1578-1587), lui-même fils du deuxième shah de la dynastie safavide, Shah Tahmasp (1524-1576). Sa mère, l'impératrice Kheyrol Nessa Bégum, dite Mahdê Olya (le « Berceau sublime ») est la fille d'un puissant khan du Mazandaran dont la légende rapporte

qu'il serait un des descendants des compagnons d'Ali ayant trouvé asile au VII^e siècle dans la région, pourchassés pour le pouvoir omeyyade³.

La généalogie du jeune Abbas est donc prestigieuse : du sang safavide, kurde et mahométan irrigue ses veines. Par son arrière-grand-père, Shah Ismaïl, il descend aussi d'un terrible chef des Moutons blancs et des empereurs Comnène de Trébizonde.

Dès sa naissance cependant, et sans doute par une reconstitution postérieure de propagande, quelques indices lui auraient présagé un destin hors du commun. Shah Tahmasp, la veille de l'arrivée du courrier d'Hérat annonçant l'heureux événement, aurait beaucoup parlé de la gloire d'un des fils d'Ali, martyr à Kerbala, Abbas, que les chi'ites vénèrent en le qualifiant de « Lion guerrier ». Il aurait aussi rêvé qu'une grande nouvelle lui viendrait bientôt de l'Est. Aussi, troublé par ces coïncidences, lorsque le courrier se serait effectivement présenté, il aurait demandé qu'on appelle l'enfant Abbas. Montrant également une générosité peu habituelle pour lui, si économe, il aurait offert à l'enfant son propre berceau qu'il aurait décoré richement. Il y aurait ajouté un petit tapis qu'il utilisait lui-même sur le balcon de ses appartements. A ceux qui lui auraient demandé les raisons de ces gestes insolites, il aurait répondu : « C'est un secret. L'avenir en percera le sens. » Trois ans plus tard, s'étant préoccupé de la santé du petit Abbas auprès d'un coursier sans en obtenir de réponse, il se serait mis dans une colère noire et, devant toute la cour, aurait lancé ces paroles prophétiques : « Va, tu n'y comprends rien. Il sera la lumière de notre dynastie. » A ces anecdotes, s'ajoutent les prédictions des astronomes dont l'un, Mevlânâ 'Abdol Samad Héravî, aurait révélé que le prince était placé sous le signe de Mercure, symbole du pouvoir suprême.

Vraies ou fausses, ces histoires montrent l'intérêt de faire d'Abbas un élu. Une prédestination, somme toute discutable, si on la confronte à l'histoire réelle. En effet, le prince est élevé loin de Qazvin, le centre du pouvoir. Il passe sa jeunesse à Hérat, aujourd'hui en Afghanistan, chez le gouverneur dont la mère, Khani-Khan-Khanum, devient sa nourrice.

Lorsqu'il a quatre ans, grand changement. Shah Tahmasp décide d'envoyer Mohammad, le père d'Abbas, avec toute sa famille, comme gouverneur à Shiraz, dans le Fars. Seule exception à cet ordre : le jeune prince à qui une autre destinée est réservée. Il est en effet de coutume qu'un membre de la famille royale réside dans le Khorassan, la contrée constituant un verrou contre les menées ouzbeks. Cette mesure vise aussi à protéger la ville sainte de Mashhad, haut lieu de religiosité et sanctuaire où le huitième imam, Réza, « l'imam aux gazelles », aurait été assassiné en 817. Shah Tahmasp choisit donc le petit Abbas pour représenter le pouvoir royal dans cette région stratégique dont il le nomme gouverneur. De ce fait, l'enfant est désormais coupé de tout repère familial et éloigné de ses frères, Hamzeh Mirza et Abou Taleb Mirza surtout. Morched Gholi Khan, chef Kizil Bach fort ambitieux, entre alors en scène. Comprenant immédiatement que la présence de l'enfant constitue pour lui un tremplin rêvé, il le prend sous sa coupe, entrant, contre toute attente, dans l'arène politique.

Dix ans passent. Le jeune Abbas se montre quelque peu rétif. S'il aime les exercices d'équitation, de plein air et la chasse, il n'apprécie guère en revanche les études et fait souvent l'école buissonnière. L'âge venant, il s'assagira et acceptera d'étudier. Selon plusieurs témoignages, devenu roi, il parlera le turc, comme on le pratique dans les tribus turkmènes, le persan, langue officielle de l'administration et de la diplomatie, le géorgien, utilisé dans l'armée

et dans le harem tant les Géorgiennes sont réputées pour leur beauté, l'hindi et le russe. Mais il n'en est pas encore là.

Entre-temps, l'Iran chancelle. En 1576 en effet, alors qu'Abbas n'a que cinq ans, Shah Tahmasp s'éteint. Durant les deux années suivantes, les batailles sanglantes pour sa succession font rage. La plupart des prétendants et les grands du royaume les plus influents sont massacrés. Abbas, loin de tout, presque inconnu, est oublié. Sa tante, Parikhan Khanum s'agite dans l'ombre pour confisquer le pouvoir. Elle commence par faire empoisonner en 1577 Ismaïl II, qui a succédé en tant que « prince héritier » à Shah Tahmasp. Puis, rappelant du lointain Fars son deuxième frère, Mohammad, le père d'Abbas, elle organise son accession au trône, le 13 février 1578.

Le nouveau shah est presque aveugle : il sait à peine distinguer le jour de la nuit, ce qui aurait dû être un obstacle insurmontable pour son couronnement. En fait, Parikhan Khanum compte bien profiter de son handicap pour gouverner à sa place. C'est oublier l'ambitieuse épouse de Mohammad, la reine Kheyrol Nessa Béghum, Mahdé Olya, qui arrache de son époux la décision d'assassiner sa sœur.

Débarrassée de son encombrante et sanguinaire rivale, la mère d'Abbas continue à faire le vide autour d'elle et prend les rênes de l'empire au nom de son époux. Elle fait en outre proclamer son fils aîné, le bel et fougueux Hamzeh Mirza, « prince héritier ». Son énergie sans bornes lui vaut alors le surnom de « Lionne du Mazandaran », sa région d'origine. Mohammad, le nouveau shah, s'en satisfait : à la direction du royaume, il préfère les conversations mystiques, attiré qu'il est, comme ses prestigieux ancêtres, par le soufisme. Il léguera d'ailleurs ce goût à son fils Abbas qui chérira la solitude, la réflexion et le dialogue philosophique ou moral et dont la vie sera l'illustration d'une dialectique incessante entre le dur et réaliste exercice du pouvoir absolu et l'introspection philosophique.

Malgré toute la détermination qu'elle déploie, Mahdé Olya ne peut empêcher l'empire de vaciller et le pouvoir de sombrer lamentablement. L'ennemi héréditaire, l'Ottoman, n'attend que sa chute. Son projet, déjà ancien, vise l'annexion de l'Iran, pan par pan, et son retour absolu dans le camp prosunnite. Au mépris des traités signés, Murad III (1574-1595) lance soudain l'offensive. Saisissant le prétexte de venger Ismaïl II – on ne sait trop pourquoi –, il dresse contre Shah Mohammad une armée de trois cent mille hommes, forte de six cents canons. Du côté iranien, on parle plutôt d'une force turque de soixante mille hommes et de trois cents canons, ce qui est déjà considérable. Les forces de la Porte pénètrent ainsi en Arménie et au Caucase, reprennent le contrôle de la Géorgie et poussent jusqu'à Tabriz, puis Qazvin.

Mahdé Olya, contre toute préséance et coutume iraniennes – depuis l'islamisation, les femmes n'apparaissent pas officiellement sur le devant de la scène politique –, prend le commandement de l'armée, secondée par son fils Hamzeh, et se porte au-devant des Ottomans. Malheureusement, son courage patriotique étant très mal perçu par les officiers Kizil Bach qui, se sentant désavoués, refusent d'obéir à une femme, l'opération échoue. Furieuse, la « Lionne du Mazandaran » décide de punir les mutins. Les chefs Kizil Bach portent l'affaire devant le shah qui, sans vraiment lutter, leur donne raison et accepte d'éloigner la reine, offrant de surcroît sa propre abdication.

Mahdé Olya refuse toute médiation. Les Kizil Bach, enragés, se précipitent dans le harem, arrachent la reine au lit même de son époux et la tuent devant lui.

L'anarchie gagne tout le royaume et fait le jeu des Ottomans. Hamzeh Mirza, l'héritier, se

trouve à présent, malgré ses dix-neuf ans, sur le devant de la scène. Il n'y est guère préparé mais, n'ayant plus le choix, il réunit une modeste armée et tente de faire barrage aux ennemis. Quelques succès d'abord ponctuent ses initiatives. La tragédie le guette cependant. Il se répand en effet partout, et un peu trop, sur son désir de venger sa mère. Grave erreur car les Kizil Bach, se sentant menacés, le font assassiner, le 6 décembre 1586.

Le shah est effondré. Il n'a plus de soutien. Son épouse et son héritier assassinés, son deuxième fils, Abbas, oublié quelque part dans le nord, il ne voit aucune issue. Après avoir tenté d'assumer le pouvoir personnellement sans nommer d'héritier, il finit, devant les protestations, par désigner son troisième fils, Abou Taleb Mirza, héritier de la couronne.

Ce choix injuste, dérogeant aux règles logiques de succession dynastique des Safavides, lèse en premier lieu Abbas, le deuxième fils. Le jeune homme, qui a durement ressenti le double meurtre de ses proches, est, depuis trois ans, sous le contrôle exclusif du puissant chef Kizil Bach, Morched Gholi Khan, devenu gouverneur de Mashhad. A l'annonce de l'intronisation d'Abou Taleb Mirza, ce dernier sent son heure venue et prend ouvertement le parti légitimiste, en proclamant Abbas « sultan du Khorassan ».

Déjà inquiété par les menaces ouzbeks sur les frontières et les avancées ottomanes, le pays en pleine effervescence est divisé sur les problèmes de succession. A vrai dire, une partie considère déjà Abou Taleb Mirza comme un usurpateur, si bien que de nombreuses grandes villes, dont Ispahan, se rebellent. Devant cette situation insurrectionnelle, les grands serrent les rangs autour du shah aveugle et le poussent à se porter contre Ispahan avec une armée de trente mille hommes pour en maîtriser le soulèvement. Un échec de plus.

Morched Gholi Khan en profite pour armer deux mille hommes. Encadrant Abbas, il se porte vers la capitale de l'empire, Qazvin, désertée par le roi. Sur son passage, il fait acclamer le prince. L'arrivée à Qazvin est un triomphe : Abbas, devenu au fil du voyage le sauveur de l'Iran, se voit remettre les clés de la ville par le gouverneur en personne. Le « faiseur de roi » propose alors un marché aux autres chefs militaires, encore fidèles au shah : la vie pour leur ralliement à Abbas... ou la mort. Le choix n'est guère facile, surtout pour ceux qui ont trempé dans les assassinats royaux et qui craignent la vengeance d'Abbas.

Entre-temps, comptant sur la suprématie numérique de ses troupes, Shah Mohammad décide d'écraser les renégats en se dirigeant vers Qazvin. Il en oublie la guerre psychologique à laquelle se livre Morched Gholi Khan et qui produit déjà ses effets dévastateurs : au fil des parasanges⁴, les troupes royales s'effritent ; le shah est bientôt abandonné sous sa tente par son dernier bastion de fidèles, tous passant au service d'Abbas.

La bataille n'a pas lieu. Abbas – ou plutôt Morched Gholi Khan – n'a plus d'obstacle pour prendre le pouvoir et déposer le shah. Le jeune prince fait alors son premier geste public. Par calcul politique ou magnanimité, il va chercher lui-même son père, lui rend hommage et l'installe dans un palais. Le sang n'a pas coulé.

Ainsi, à presque dix-sept ans, le 1^{er} octobre 1587, le prince oublié du Khorassan devient Shah Abbas I^{er} sous l'œil vigilant et dominateur de son nouveau lieutenant général. Reste à savoir s'il régnera vraiment car, pour l'heure, il ne possède aucun levier du pouvoir.

Morched Gholi Khan compte sur ses audaces et sa réussite pour dominer durablement l'Iran. Son premier geste est d'éloigner la famille royale à Alamut, non loin de Qazvin, dans un château forteresse où, malgré les égards qu'on lui témoigne, on la surveille très étroitement. Son second

train de mesures pour endormir une éventuelle méfiance d'Abbas concerne les assassins de sa mère et de son frère, qu'il traîne devant un juge religieux : sur les sept accusés, trois ont la tête tranchée, quatre sont bannis à vie et privés de leurs biens. Il impose enfin un double mariage à Abbas avec des princesses safavides.

Le jeune homme obéit sans mot dire : masquerait-il déjà le fond de sa pensée comme il saura si habilement le faire dans l'avenir ? Il observe Morched qui distribue postes et prébendes à ses alliés, s'installe sans vergogne dans le palais de l'ancien prince héritier et se comporte en monarque, décidant d'apposer son propre sceau sur les ordonnances, à côté de celui du shah. Abbas se sent de plus en plus surveillé, même à la chasse, mais, à l'affût, il attend les premiers faux pas de son lieutenant général. Ils ne tarderont guère. Trop confiant devant le manque de réactions du shah, Morched croit la partie gagnée et parle trop, avançant même que, des Safavides, il y en aurait d'autres à la place d'Abbas au cas où... Ses imprudences sont rapportées au silencieux Abbas. L'affaire s'envenime soudain lorsque les Ouzbeks ravagent le Khorassan, encerclant la forteresse d'Hérat dont Ali-Gholi Khan Chamlou, l'ami de toujours d'Abbas, est encore gouverneur. Sa famille de cœur étant en danger, le jeune shah presse Morched d'intervenir. Ce dernier, craignant de secourir un rival potentiel, traîne à réunir une armée.

Le fort d'Hérat tombe soudain sous les assauts répétés des Ouzbeks, malgré une résistance acharnée. Les habitants y sont massacrés, la famille du gouverneur comprise. La douleur d'Abbas, immense, scelle le sort de Morched Gholi Khan. Le lieutenant général, soudain pressé, réunit une armée sous le double commandement de lui-même et du shah. A Bastam, sur la route du Khorassan, Abbas confie à quatre chefs Kizil Bach la mission d'abattre Morched contre de fortes récompenses. L'affaire ne traîne pas. Le 23 juillet 1589, le lieutenant général tombe. A dix-huit ans, Shah Abbas I^{er} s'empare définitivement du pouvoir par ce coup d'Etat audacieux⁵.

La situation qu'il trouve n'est guère brillante. Profitant des trahisons des seigneurs locaux, habitués à se ranger du côté du plus fort puis à monnayer leur ralliement au besoin, les Ouzbeks accentuent leur pression, rendant les affrontements inéluctables. Il y a plus grave encore : les Ottomans, profitant de la faiblesse évidente du pouvoir iranien, ont poussé leurs armées dans le Caucase, puis plus au sud dans les régions kurdes, menaçant Qazvin, la capitale. Sur le plan intérieur, les gouverneurs de province qui devaient leur carrière au lieutenant général font sécession, surtout dans le Kerman et le Fars.

Devant ces situations explosives, Abbas rentre immédiatement à Qazvin et, à la surprise de son entourage, accepte de signer un traité de paix avec l'Ottoman Murad III, l'ennemi héréditaire. Il dépêche une délégation somptueuse à Constantinople. L'accueil y est solennel et les tractations vont bon train. Aux termes du traité signé en 1590, les Turcs obtiennent l'ouest de l'Azerbaïdjan, l'Arménie, la Géorgie, une partie du Kurdistan et du Luristan. Le traité est une défaite pour les Iraniens et les gouverneurs concernés peinent à obéir et à abandonner leur province. Abbas déclare alors : « Nous sommes contraints aujourd'hui de reculer mais ces provinces ne sont pas perdues pour toujours. » Paroles prophétiques auxquelles personne n'ose croire à ce moment tant l'Etat est en miettes. Le jeune shah n'en a cure car il a désormais les mains libres pour agir ailleurs et consolider son pouvoir.

Abbas paraît bien téméraire alors car personne ne le connaît véritablement. Onzième « Maître parfait » d'un ordre soufi tricentenaire au projet politique et religieux fortement messianique, il se révélera bientôt homme d'action, grand stratège, maître de ses émotions, mais aussi fin connaisseur des religions de son pays – l'islam, certes, mais aussi le zoroastrisme – ainsi que du christianisme et du judaïsme, fait rare pour son temps. Il est en outre poète, conjuguant un goût pour le mysticisme, comme son aïeul Ismaïl I^{er}, à un intérêt pour la poésie élégiaque. Ces singularités réunies le distinguent des autres shahs et feront de lui un réformateur de fond, un chantre de la tolérance, un novateur courageux dans sa politique étrangère et un grand bâtisseur.

Quelques signes – anecdotiques – attestent, dès la deuxième année de son règne, sa différence. Abbas se rase la barbe pour ne garder qu'une moustache, un choix qui provoque, à Qazvin, une vraie révolution de palais tant la barbe fait partie de la panoplie de l'homme iranien. Irritant aussi les religieux chi'ites, les « mollahs » barbus par tradition ancestrale, et s'en démarquant, il fixe pour longtemps son image officielle, se rendant, du premier coup d'œil, reconnaissable entre tous. La mode le rattrape rapidement : les seigneurs se rasent la barbe et arborent une moustache à la Abbas ! Le poil devient d'ailleurs tellement à la mode à cette époque que pour conclure un marché, on offre un poil de sa moustache... La barbe disparaissant, l'intérêt se porte bientôt aussi sur les sourcils du shah : le poète Mowlana Sa'ni, pour en avoir vanté la virilité, se trouve bientôt gratifié par le souverain⁶ !

En dehors de ces détails pittoresques, on connaît peu le vrai visage de Shah Abbas I^{er}, les artistes du temps se contentant de reproduire des stéréotypes. On sait seulement qu'il a le visage fin et bronzé, de petits yeux bleus, un nez aquilin, un front étroit, un corps sec, de petites mains potelées teintées au henné. Avec le temps passé sur les champs de bataille et les excès du vin, le « mal safavide », son visage se creusera, précocement vieilli.

Quoi qu'il en soit, le shah tient à soigner son image dans sa jeunesse. Majestueux, il s'appuie sur son épée en guise de canne, apprécie les vêtements somptueux de soie mêlés d'or et d'argent, n'hésitant pas à se coiffer d'un très lourd turban, orné d'une large broche d'émeraudes, de rubis et de diamants en forme de branche. Les bijoux le séduisent en effet, comme en témoigne aussi le riche poignard Kizil Bach orné de bijoux qu'il glisse sous sa ceinture, sorte de châle enroulé par trois fois autour de sa taille.

Il se détournera cependant de cette première image avec le temps, appréciant de moins en moins l'ostentation et se contentant de chemises de lin ou de coton, de larges pantalons confortables qui lui descendront jusqu'aux genoux, de gilets et de vestes rembourrées. La simplicité finira par être son guide, ce qui ne manquera pas d'étonner les ambassadeurs étrangers, attirés par le mythe qui se développe autour de ses richesses, mais qui plaira au peuple sensible à la proximité accrue de son souverain.

Le projet d'Abbas est double : faire briller son pays en dehors de ses frontières tout en se rapprochant de ses administrés dans un souci de justice. Il a d'ailleurs coutume, empruntant un déguisement d'homme du peuple, de sortir de son palais et de se mêler à la foule, écoutant *incognito* dans les tavernes ce qu'on dit de lui, certes, mais aussi comment son gouvernement est perçu. Il se méfie en effet de ce qu'on lui rapporte officiellement, tel le Louis XI français. Il souhaite aussi une justice directe aux valeurs morales reconnues de tous, comme Louis IX.

Sur le plan privé, sa vie est peu connue. On sait qu'il aura quatre épouses royales, les *bégums*, à côté de nombreuses concubines, les *khanums*, qui donneront naissance à de nombreux enfants. Toutes – au nombre de cinq cents – vivent dans le harem qui est un lieu fermé, gardé par des eunuques noirs « coupés à net », où règnent le silence et la discipline. Seules les *khanums* sont autorisées à sortir sous un voile percé de deux trous pour les yeux et sous la surveillance de gardes. Le mercredi, elles peuvent se promener sans voile (*hidjab*) dans certaines rues d'Ispahan fermées aux hommes, ainsi que toutes les femmes de la ville, ce qui est une mesure rarissime dans le monde musulman⁷.

A l'inverse du harem des sultans ottomans, sorte de cimetière vivant où les femmes entrent à vie sans espoir d'en sortir jamais, chez les Persans, le harem n'est pas un lieu fermé à perpétuité pour celles qui y entrent. Le shah marie et dote celles qui ont cessé de l'attirer, ce qui leur permet de retrouver une vie « normale ». Les *bégums* sont pour leur part cloîtrées : comme les reines occidentales, elles sont amenées à donner les héritiers au trône et aucun manquement à la fidélité qu'elles doivent à leur maître ne peut être toléré. Cela ne les empêche pas d'avoir une action dans la cité. Le voyageur Jean Chardin rapporte que la principale épouse d'Abbas, Zeinab Bégum, a dépensé cent mille tomans sur sa propre cassette pour des œuvres pies, ce qui laisse supposer qu'elle jouit d'une fortune personnelle. On n'en sait guère plus.

Des passions d'Abbas, on connaît peu de choses, sauf qu'il voue un amour aux chevaux jusqu'à en posséder une trentaine de milliers, répartis dans les provinces de son empire. Une légende rapporte qu'il aurait même engagé un larron pour voler un superbe étalon dans les écuries ottomanes : Ghazal !

Rares sont cependant les cas où le shah cède à ses envies. Il est en effet de nature suspicieuse : dans les dernières années de sa vie, soupçonnant partout des complots contre lui, il se fera préparer une dizaine de lits chaque jour dans des lieux différents, pour en choisir un au dernier moment de peur d'un assassinat. La mort héroïque ne l'effraie cependant pas, seule l'inquiète la mort par trahison. Preuve en est son habitude de chevaucher dans les grandes opérations militaires à la tête de ses troupes alors qu'il constitue, il le sait bien, la cible idéale pour les ennemis de l'empire.

Cet homme, à la personnalité complexe, dominera l'Iran durant plus de quarante ans et le transformera radicalement. Sa première idée est que les peuples, pour être conduits, ont besoin de symboles forts. Se souvenant que les tribus mèdes et perses se sont volontiers reconnues dans deux images, le soleil et le lion – la première renvoyant aux forces créatrices, à l'alliance du divin et de l'humain ; la seconde à la force renaissante, à la victoire du printemps sur l'hiver –, il les choisit comme emblèmes de son pouvoir et en orne le drapeau national. Cette décision lui aurait permis de rendre hommage, comme on l'a souvent dit, au *Livre des Rois* de Ferdowsi où les héros symbolisent leur puissance par le soleil et le lion portant l'épée. Sans doute Abbas a-t-il été clairvoyant : ces symboles perdureront sur le drapeau national iranien jusqu'à la chute de la monarchie en 1978-1979.

Il est temps à présent pour lui de se lancer dans une réforme plus pragmatique, celle de l'appareil étatique et de l'armée. Pour y parvenir, le préalable est d'ébranler à tout prix le pouvoir tribal des Kizil Bach. Aussi ses premières déclarations publiques constituent-elles une déclaration de guerre contre ces potentats qui, bien qu'ils lui paient tribut, restent les véritables maîtres du pays et bloquent toute réforme structurelle : « Dès cet instant, dit-il, il nous faut

oublier les règles anciennes. Dorénavant, le roi est maître de l'essentiel des affaires de l'Etat. » Ce faisant, il prend un risque considérable : est-ce bien le moment de s'aliéner les Kizil Bach alors que les Ottomans rêvent d'absorber l'Iran dans leurs rêves panislamiques, que les Ouzbeks, à l'est, voudraient bien grignoter le territoire de l'hérétique chi'ite, que les Moghols indiens – de drôles d'alliés – lorgnent sur son territoire et que les Portugais ont déjà montré leurs ambitions dans le golfe Persique en colonisant Ormuz ?

Conscient de ces dangers, Shah Abbas persévère néanmoins dans son projet de monarchie absolue, seule capable à ses yeux de restaurer un ordre compromis par les appétits divers, comme il s'en confie à son ami italien Pietro Della Valle. « Prêt à faire le sacrifice de (s)a vie et de (s)a personne », il désire néanmoins hiérarchiser ses priorités : « Pour pouvoir se lancer dans des aventures de politique extérieure, le shah doit d'abord faire régner la sécurité et la justice dans son royaume. » Sa vision est claire mais pourra-t-il la concrétiser et éviter une guerre civile ?

Voulant agir vite, lorsque les pourparlers sont vains, il envoie son armée pour réduire les récalcitrants. Les effets ne tardent pas. Les grands féodaux comprennent que leur temps est passé et se transforment pour la plupart en courtisans dociles. Abbas nomme immédiatement à leur place, avec rang de ministres provinciaux, des gouverneurs non turkmènes choisis pour leur « mérite », ce qui permet une représentation des différentes ethnies de l'empire au sommet du pouvoir. Il instaure, pour ces fonctionnaires d'un nouveau type, le principe de révocabilité, s'assurant ainsi de leur fidélité. Le pouvoir s'en trouve centralisé et l'Etat unifié. Le risque que certains historiens⁸ pointeront est que cette centralisation affaiblisse, à terme, l'Etat par son manque de proximité avec le peuple.

Parmi les nouveaux promus, l'un d'eux connaîtra une très brillante carrière : Allah Verdi Khan. Géorgien, il appartient au tout nouveau corps des *gholams*, constitué de soldats principalement chrétiens, et est le premier à bénéficier d'un statut égal à celui des Kizil Bach en étant nommé, en 1595-1596, gouverneur du Fars et vice-roi de plusieurs provinces qui bordent le golfe Persique. En 1598, il devient le *Sepahsalar*, le commandant en chef des armées. Disparu en 1613, son fils Emam Gholi Khan le remplace dans ses fonctions avant d'être lui-même remplacé par Ghara-Tchéghay Khan. Tous trois permettront à l'Iran de retrouver ses frontières d'avant 1602⁹. Abbas réussit par ses nominations « au mérite » à substituer au système féodal ancien une structure étatique pyramidale. Au sommet de cet édifice, le shah lui-même, qui ne rend compte qu'à sa conscience, ombre de Dieu sur terre, responsable de la « grandeur de son empire », est le garant du bon fonctionnement de son système. Il constitue en outre le dernier recours pour tous ceux qui souhaitent son arbitrage direct. Sous sa tutelle, l'aristocratie, avec l'ancienne et la nouvelle élite de hauts fonctionnaires, a pour mission de lutter contre l'injustice qui peut toucher le peuple. La base de l'édifice social est dédiée aux fonctions de production : artisans, paysans, petits commerçants. Cette architecture tripartite est une nouvelle donne pour le pays. Cependant, si les différentes parties prenantes peuvent s'exprimer, le shah lui-même se réserve le dernier mot.

Pour mettre en place ce projet, Abbas nomme un grand vizir, appelé traditionnellement chez les Safavides « Confiance de l'Etat » (*Etemad-ol-Dowleh*). Dépendant directement du shah et assisté d'un grand intendant des finances, il supervise l'administration, collecte les impôts, veille au règlement des dépenses et prépare les audiences royales des ambassadeurs étrangers. Abbas reproduit cette structure dans la plupart des provinces, instaurant auprès de chaque gouverneur un vizir provincial, sorte d'intendant des finances en charge du contrôle de la gouvernance. A

l'échelon municipal, chaque ville est administrée par un *kalantar* (maire) désigné par la Couronne, assisté d'un *daroughé* (lieutenant de police) responsable de la sécurité des biens et des personnes. Au niveau des quartiers et des villages, les chefs de famille élisent des *kadkhodâs* qui relaient le pouvoir central, cependant que les corporations de métiers, choisissant leur propre chef, sont responsables de la bonne marche de leur secteur d'activité.

Dans la construction administrative d'Abbas, la pyramide l'emporte partout, rendant les éléments qui la composent solidaires et permettant qu'ils se contrôlent les uns les autres. Le shah n'est cependant pas idéaliste. Méfiant, il tisse un gigantesque réseau d'informateurs qui lui font rapport sur ce qui se passe dans sa capitale – Qazvin d'abord, Ispahan dès 1598¹⁰ – ainsi que dans ses provinces et bien au-delà, lui permettant de croiser ses sources. Denguiz Beg Roumlou, ambassadeur auprès du roi Philippe III d'Espagne (1598-1621) durant trois ans, l'apprendra à ses dépens. Se croyant intouchable loin de son pays, il commettra de graves fautes : décachetage d'une lettre qu'Abbas adresse directement à Philippe III, vente d'une autre lettre royale destinée au souverain pontife, don au souverain espagnol de soieries volées à un marchand arménien... Dès son retour à Ispahan, le roi, averti depuis le début de ses turpitudes par le secrétaire d'ambassade, le fera décapiter.

Cette fermeté correspond à une vision du roi qui pense que la structuration politique et sociale de son pays passe par l'instauration d'un système judiciaire équilibré, ce que Montesquieu admirera cent ans plus tard. Jusqu'à présent, son fonctionnement complexe, hérité des temps anciens, était fondé sur le pouvoir des seigneurs et des gouverneurs locaux ou, si l'affaire était de nature religieuse, sur l'appréciation du *Sadr*, premier personnage de la hiérarchie chi'ite, épaulé au niveau des régions par le *Sheikh-ol-eslam*, en charge de la juridiction des tribunaux et de la gestion des biens religieux et scolaires. Un système présentant de grandes disparités sur tout le territoire. Fort de ce constat, Shah Abbas projette de garantir à ses sujets une justice égalitaire, sur tout son territoire. Désirant également, en creux, affaiblir la puissance tentaculaire du clergé, il crée les *divané édalate*, les cours de justice, destinées à siéger quatre fois par semaine, ce qui constitue une véritable révolution dans le monde du droit. A leur tête, il nomme le *Divan Beygui*, véritable contrôleur général de la justice, qui participe aux séances des tribunaux et vérifie la bonne exécution des sentences. En outre, deux fois par semaine, ce haut dignitaire rend, seul, la justice. Cependant, pour éviter un affrontement avec la hiérarchie chi'ite, Shah Abbas demande au *Sadr* de le conseiller sur les questions religieuses.

Il n'en reste pas moins que, sur les affaires de nature pénale, criminelle ou religieuse, le nouveau contrôleur garde le dernier mot, même lorsque des arrêts sont rendus par des autorités religieuses en application de la *charia*. Le roi y veille tout particulièrement, s'invitant parfois aux séances de la cour. Le pouvoir central reste ainsi au cœur du juridique et limite – voire muselle – les pouvoirs religieux. Ce choix est la première tentative en Iran de « sécularisation » des institutions. Shah Abbas en est la caution, lui le « Maître parfait », le soufi gardien de la foi, dans la pensée que le sceptre doit dominer le turban. Malgré les failles qui lui seront reprochées – son caractère expéditif et parfois cruel –, la justice iranienne devient, sur de nombreux plans, un modèle pour les ambassadeurs, voyageurs et penseurs étrangers.

La sécurité des transports et des personnes est aussi une des préoccupations d'Abbas. Pour l'améliorer à une époque où le brigandage est très répandu et où la force le dispute à la loi dans tout le monde connu, le roi nomme, dans chaque région, un responsable qui en est en charge et met sur pied un réseau d'informateurs : les *rahdars*. Postés sur les chemins, ces derniers vérifient

les mouvements des voyageurs et tentent de prévenir les vols. Comme le remarque, quelques années plus tard, le voyageur français Tavernier : « Ces *rahdars* sont tellement postés dans toute la Perse [...] qu'il est comme impossible de se sauver, tous les passages étant bien gardés ; et si quelqu'un tâchait de s'écarter par des montagnes ou autres lieux non hantés, ces *rahdars* qui courent partout s'en saisiraient par soupçon comme d'une personne qui ne va pas son droit chemin. » Ainsi, peu à peu, les voyageurs se sentent en meilleure sécurité en Iran et le font savoir.

Cette nouvelle situation est propice au développement du commerce. Sur ce point aussi, le shah a son idée : il nomme, dans chaque ville, une sorte de juge de police, le *Mohtaseb*, qui établit, chaque semaine, le prix des produits les plus courants. Les tarifs retenus sont ensuite annoncés dans toutes les rues par des crieurs publics, instaurant de fait un contrôle du coût de la vie. Et gare à qui désirerait spéculer... Les mesures royales sont assorties de sanctions pour qui ne les respecterait pas !

La sanction n'est cependant pour le roi qu'un moyen pour ordonner son Etat ; elle n'a jamais été un but. Abbas met en effet au cœur de sa pensée politique la tolérance, et particulièrement la tolérance religieuse, ce que les Ottomans et les Ouzbeks lui reprocheront beaucoup. Pratiquant mais non fanatique, s'il s'inscrit dans la tradition affichée par Cyrus le Grand dans le fameux cylindre¹¹, il est et reste un musulman chi'ite convaincu, lien vivant entre le divin et l'humain. Soufi, il se met continuellement sous la protection du Prophète et prie des heures durant. Outre sa vénération pour Ali, le gendre et cousin de Mahomet, il honore tout particulièrement Hussein, son fils, troisième imam chi'ite martyrisé à Kerbala, dont il commémorera avec pompe le supplice, et le huitième imam, Réza, dont le mausolée est à Mashhad, la ville sainte du Khorassan. Shah Abbas y effectuera en 1601, à pied, un pèlerinage, suivi par un fleuve humain en prières.

L'exemple de piété et de renoncement qu'il montre partout à son peuple ne l'empêche pas de faire passer la raison d'Etat avant toute autre considération. Pour lui, la religion doit servir le pouvoir et non l'inverse. Son attitude envers les autres communautés religieuses en est la preuve. L'Iran est en effet par ses traditions et son histoire un Etat multiconfessionnel. S'y côtoient zoroastriens, juifs, chrétiens et musulmans.

Les Arméniens, par exemple, sont pour lui des alliés de choix car ils constituent un pont vers les royaumes occidentaux, tous chrétiens. Lors de leur transfert massif et tragique en Iran à la suite des sanglants affrontements entre Iraniens et Ottomans¹² en 1604, le shah décidera la fondation d'une ville dans un nouveau faubourg d'Ispahan. Ainsi naîtra la « nouvelle Djolfa » du nom d'une cité qui, en Arménie, avait soutenu héroïquement les assauts ottomans. Loin de rester un camp de réfugiés, la ville prospérera sous l'impulsion des Arméniens, très entreprenants et excellents commerçants, et deviendra un des phares de l'Iran où règne la liberté religieuse. Abbas l'encouragera dans cette voie, acceptant par une ordonnance de 1614 la construction d'une cathédrale, destinée à rappeler celle d'Erevan : « Nous voulons que, pour les chrétiens, existe dans notre capitale une superbe église, au plus haut de la grandeur et de la beauté, que nous construirons et organiserons, que tous les chrétiens puissent y prier selon leurs rites. » Il honorera la communauté arménienne par deux fois, en 1606 et 1620, en assistant aux fêtes du nouvel an chrétien. Djolfa comptera, à la fin de son règne, dix églises.

La tolérance du shah n'est pas désintéressée. En agissant ainsi, il désire initier avec l'Occident une alliance de revers contre les Ottomans. Pour y parvenir, il accepte que des missionnaires chrétiens s'installent en Iran et y propagent leur foi, à la condition toutefois qu'ils n'obligent personne à se convertir. En contrepartie de cette autorisation, il attend de Philippe II d'Espagne son aide dans sa lutte contre la Porte. Même attitude envers les émissaires du pape Clément VIII (1592-1605) dont il fait l'un des envoyés, le père Thaddée, son confident et ami. Pour couronner l'ensemble, il va jusqu'à combattre les tabous de sa propre religion, autorisant à Ispahan et Farad-Abad la construction de deux porcheries pour que ses hôtes chrétiens ne manquent de rien. Les réponses du monde sunnite – ottoman et ouzbek surtout – ne tardent pas à condamner de telles ouvertures. Shah Abbas passe outre, dans la pensée que ses ennemis sont plutôt des musulmans que des chrétiens. D'ailleurs, les sunnites de ses propres provinces du Sud l'inquiètent : ne risqueraient-ils pas d'être des agents à la solde de ses ennemis héréditaires ? Sa tolérance n'est alors plus de mise envers eux et il applique la loi du talion, le sang appelant le sang.

Original dans sa façon de penser, de repousser les règles et de briser les tabous, Shah Abbas reste toujours conscient du danger que constituent ses choix religieux et, surtout, les pensées panislamiques des sunnites. Sur fond de diplomatie, sa stratégie recherche donc des alliés de contournement, par-delà l'Asie. Tel est son trait de génie qui, pour longtemps, rapprochera l'Iran de l'Occident chrétien. Avant tout le monde, il a compris en effet que l'Occident tremblait aussi devant les puissances ottomanes, et que, malgré ses différences, il serait tôt ou tard condamné à s'entendre avec l'Iran.

Les délégations étrangères affluent bientôt à la cour d'Ispahan. Le shah pose d'emblée que tout ambassadeur est son hôte personnel, un principe qui a son revers : tout étranger se trouve de fait sous haute surveillance. Dès la frontière, un dignitaire, le *Méhmandar*, l'accueille et l'accompagne à travers villes et villages jusqu'à la capitale où, selon son rang, une belle demeure ou un palais lui a été préparé, le Trésor prenant en charge tous ses frais. L'étranger est tenu d'y rester jusqu'à ce que le jour et l'heure de son audience soient fixés. C'est enfin le ballet des réceptions, chacun étant reçu avec un faste proportionnel à sa mission. Une étiquette et une politesse qui, aux yeux de certains Occidentaux, passent parfois pour un contrôle excessif des libertés individuelles.

Dès 1599, Shah Abbas a lancé sa grande offensive de séduction vers l'Europe, plus précisément vers l'Espagne. Trois ans ont été nécessaires à son ambassadeur Hossein Ali Beg et à sa suite pour gagner la cour de Philippe III¹³. L'ambassade cependant ne connaîtra pas le succès escompté. En effet, outre que trois Iraniens décident de se convertir au christianisme et de ne pas rentrer en Iran, la présence de chi'ites sur la terre de l'Inquisition soulève les protestations des intégristes espagnols. Un émissaire iranien est assassiné. Philippe III tente d'étouffer l'affaire et de se rattraper en donnant congé fastueusement à l'ambassade. Il lui offre même le passage jusqu'en Iran sur un de ses navires... lequel fait naufrage en voulant doubler le cap de Bonne-Espérance. Aucun survivant. Malgré le désastre humain et le peu d'avancée diplomatique, l'affaire ne reste pas stérile : outre le fait que l'Iran – qu'on appelle la Perse en Occident – devient à la mode, les souverains européens prennent conscience de l'existence d'une puissance orientale forte et de l'intérêt, à terme, d'une coopération contre l'ennemi ottoman.

Philippe III, de son côté, a envoyé une ambassade au shah alors qu'Hossein Ali Beg faisait route vers lui. Et lorsque, en 1602, l'ambassade conduite par Antonio de Gouvea et un ecclésiastique au service du pape arrive à Ispahan, Abbas répète qu'il garantit la libre circulation de commerce des Espagnols, mais aussi celle des prêtres chrétiens dans son pays, en échange d'une lutte commune contre les Ottomans. Les promesses cependant resteront lettre morte. En effet, Abbas aurait voulu que l'Espagnol lui restitue Ormuz, occupé par les Portugais depuis le règne d'Ismaïl I^{er}, le Portugal étant sous tutelle espagnole depuis 1580. De son côté, Philippe III aurait souhaité comme préalable que l'Iranien expulse la Compagnie anglaise des Indes, récemment agréée, de son pays. Un dialogue de sourds s'installe. Abbas finit par reprocher à l'Espagne son inaction contre les Ottomans. Même constat d'échec avec le pape qui, malgré l'échange de cadeaux somptueux, reste inactif.

Les relations entre l'Iran et le Saint Empire romain germanique ne sont guère plus fructueuses. Des intentions mais rien de concret, sinon une demande occidentale de rappeler à l'ordre du pape l'église « dissidente » arménienne ! En coulisses, Rodolphe II signe un traité de paix avec la Sublime Porte sans avoir consulté Shah Abbas. Les relations de confiance sont brisées. On en restera là.

Avec les Hollandais, les affaires sont plus simples car d'ordre exclusivement marchand. Le shah les autorise à créer un pôle commercial à Ispahan et garantit en 1623, par traité, la protection de leurs biens, la liberté de culte et la libre circulation. Enfin, avec les autres pays européens, dont la France, si les relations s'engagent, le shah n'en recueille pas les fruits, décédant en 1629. Il a juste le temps, en octobre 1628, d'adresser au roi Louis XIII une missive par laquelle il demande la mise en place de rapports suivis. Louis XIV, et surtout Colbert, sauront bientôt profiter de cette ouverture.

Malgré ces échecs, ses tentatives permettront à terme un désenclavement de l'Iran, une entrée dans la diplomatie mondiale et l'instauration de rapports autant politiques que commerciaux.

Pour l'heure, Shah Abbas décide d'agir seul contre ses ennemis pour reconquérir un empire perdu auquel il estime avoir droit. Le traité qu'il a signé en 1590 avec les Ottomans ne peut être que provisoire : l'Iran en est ressorti lésé et brisé. Mais comment faire face à la « première armée du monde » ? Une seule solution : réformer sa propre armée pour en faire un atout stratégique. Or, au début de son règne, l'armée dépend des seigneurs Kizil Bach et échappe à l'autorité du shah, à l'exception de sa garde personnelle (les *Ghavarols*) qu'il choisit et rétribue directement. Abbas, dans son choix absolutiste, ne peut s'en contenter. Il s'empresse de créer une armée permanente de quinze mille cavaliers, douze mille soldats, trois mille gardes impériaux, dotée de cinq cents canons à l'origine, ce qui lui permet de jouer d'emblée à égalité avec les Ottomans. Fait nouveau aussi, chaque corps d'armée suit une instruction et un entraînement militaire rigoureux, obéit à une discipline de fer, tout manquement étant puni de sérieuses bastonnades, voire de la peine capitale. Shah Abbas disposera bientôt de plus de quarante mille hommes auxquels s'ajouteront les troupes réquisitionnées au besoin par les seigneurs locaux. Pour parvenir à un résultat aussi éclatant, il s'est entouré de conseillers de premier ordre, les frères Anthony et Robert Shirley en l'occurrence, qui draineront avec eux une cinquantaine d'Anglais. Ce sont eux qui organisent l'instruction des troupes « à l'européenne ». Robert Shirley mettra également en place des fonderies de canons à Ispahan, Qazvin, Mashhad et Shiraz.

Avant que ces mutations militaires ne soient effectives, le shah a commencé la reconquête de son royaume en s'attaquant aux Ouzbeks qui, occupant Mashhad et Hérat, visent une expansion vers le sud. Cependant, il n'a pu reprendre Mashhad et a préféré rentrer à Qazvin. Se croyant vainqueur, le khan ouzbek, Abdul Momen, lui a adressé une lettre insultante où il l'a traité de « Mirza Abbas », autant dire de simple « lettré¹⁴ », et l'a menacé de représailles. Le shah lui a répondu en citant Ferdowsi et Saadi et lui a promis, s'il persévérait, « défaite et chaînes ». Le ton était donné. Le khan a alors dévasté les plaines du Khorassan et, devant les ripostes du shah, s'est replié dans Mashhad, la ville sainte.

Et les années passent que Shah Abbas utilise pour réformer son armée. En 1598, il est prêt enfin à affronter l'Ouzbek. Le 9 avril, au sortir de l'hiver, avec ses nouvelles troupes, il assiège Mashhad qui tombe le 29 juillet, dévastée mais en liesse car libérée de l'occupant ouzbek. Reste à Abbas la dure mission d'abattre définitivement Abdul Momen qui s'est réfugié à Hérat, sa seconde capitale. Ses dix mille soldats sont épuisés lorsqu'ils arrivent en face des douze mille guerriers du khan. Nul ne peut plus reculer cependant. Abbas, comme l'avait fait Ismaïl I^{er} à Tchaldiran, exhorte ses troupes à dépasser leurs limites. Leur foi en leur roi de vingt-huit ans les galvanise : quatre mille Ouzbeks sont défaits ; le khan fuit, blessé ou mort, on ne sait pas. Les vaincus acceptent toutes les conditions du vainqueur : les frontières safavides sont stabilisées pour longtemps et les Etats vassaux de l'Asie centrale acceptent le joug d'une puissance iranienne renaissante.

Shah Abbas a beaucoup appris à cette occasion : il sait que la formation de son armée et la préparation stratégique d'une guerre sont sources de victoires. Il comprend aussi que l'ombre de Tchaldiran pourra se dissiper enfin... s'il ne tarde plus à affronter l'ennemi suprême et vaincu : la Sublime Porte. La vassalité de fait qu'il a acceptée par le traité de 1590, assortie des humiliations multiples qu'il reçoit du sultan Mehmed III (1595-1603), si elle l'a contraint à un silence vénéneux le renvoyant aux temps de sa jeunesse où il rongait son frein dans l'oubli du Khorassan, ne peut perdurer.

En 1602, Méhémet Agha, ambassadeur de la Porte, lui fournit l'occasion rêvée de se rebeller lorsqu'il réclame une confirmation des traités anciens par lesquels l'Iran perdait une partie de son empire. Il exige également le retour des deux mille familles kurdes qui avaient fui en Iran la domination turque et l'envoi de l'héritier du shah comme otage à Constantinople.

C'en est trop pour Abbas... qui ordonne qu'on se saisisse de l'ambassadeur, qu'on lui coupe la barbe et qu'on adresse ce trophée au sultan. La guerre est déclarée.

Outsider devant le géant ottoman, le shah décide d'attaquer sur plusieurs fronts simultanément. Il commence par reconquérir Nahavand, au Luristan, dont il détruit la forteresse. En septembre 1603, il se porte devant Tabriz dont il s'empare par la ruse... et grâce à ses canons. La ville, ruinée après dix-huit ans d'occupation, éclate bientôt de joie à la nouvelle de la mort de Mehmed III. Abbas profite alors de ce moment de fragilité où les Turcs pensent surtout à la passation du pouvoir suprême – moment délicat, le futur sultan, Ahmet I^{er}, ayant quatorze ans – pour pousser vers le nord, et camper devant la forteresse réputée inexpugnable d'Erevan, en Arménie. La cité tombe en juin 1604. L'impact de la victoire iranienne est considérable : les seigneurs arméniens se rallient au shah, suivis des Géorgiens et des Caucasiens.

Anticipant une riposte turque, Shah Abbas décide du déplacement des populations arméniennes vers l'intérieur de l'Iran afin de constituer une zone tampon entre les deux empires. L'épisode est tragique : villages incendiés, brutalités de tous ordres. Cinquante mille Arméniens

prennent le chemin d'Ispahan dans un froid glacial : trente mille arriveront au terme, dans le faubourg que le shah leur réserve, la Nouvelle Djolfa¹⁵. Aux frontières cependant, la situation s'enlise de part et d'autre : les deux empires s'observent. Shah Abbas rentre dans sa capitale.

Un an se passe dans cet entre-deux. Le shah décide à nouveau de prendre l'offensive dont il charge le commandant en chef des armées, Allah Verdi Khan. L'affrontement a lieu près du lac de Van. Après quelques résistances, la confiance ottomane s'effrite et les Iraniens – plus de dix mille – se lancent à l'assaut de la forteresse, avant-poste de la défense du territoire turc. C'est une boucherie. Cinq mille Turcs prennent la fuite ou sont tués. Le vizir qui les commande déserte : il tentera bientôt de reprendre l'avantage avec des troupes ottomanes fraîches mais sera à nouveau défait à Sofian, petite ville entre Tabriz et l'Araxe, et se suicidera.

Pour fêter la victoire, Shah Abbas réunit tous ses soldats victorieux à Tchaldiran, lieu symbolique. Plusieurs milliers de crânes de soldats turcs – triste rappel des sombres conquêtes de Gengis Khan et de Tamerlan – sont érigés en une immonde pyramide cependant que les prisonniers forment une chaîne immense. « Voilà, déclare le roi, la vengeance des Iraniens tués dans ces mêmes lieux, lors de la bataille où mon ancêtre fut défait. »

L'armistice entre les deux empires rivaux est conclu. Shah Abbas a récupéré tous les territoires perdus depuis un siècle et a fait plier l'Ottoman. La situation reste cependant fragile, les sultans successifs ourdissant des manœuvres en vue d'une nouvelle offensive contre l'Iran. Informé par ses espions, Abbas a l'idée de dresser une souricière. Dès l'hiver 1618, il envoie l'essentiel de ses troupes entre Tabriz et Qazvin, demandant aux habitants de Tabriz de se tenir prêts à évacuer leur ville. Bien lui en prend : au début de l'été 1618, cent mille soldats sous commandement ottoman franchissent la frontière iranienne, ravagent une Tabriz désertée, et croient la victoire acquise. Un émissaire du sultan propose au shah qui réside à ce moment à Ardébil la paix contre la restitution des territoires reconquis. Le Safavide, sûr de sa stratégie, lui répond : « Je ne ferai la paix avec le sultan que lorsque je lui aurai pris Bagdad et Alep. » Les mois passent.

Début septembre, persuadés que les Iraniens sont à bout de ressources et de forces, cinquante mille soldats ottomans quittent de nuit Tabriz en direction d'Ardébil. Le 9 septembre, Ghara-Tchégay Khan, qui commande les troupes iraniennes, entraîne les Ottomans au cœur de la plaine de Polé-Chékasté où quarante mille Iraniens les attendent. La souricière se referme lorsque mille cinq cents Kizil Bach, sabre au clair, fondent sur eux, leur bloquant tout repli. L'armée turque est écrasée : sept mille hommes gisent sur le champ de bataille. La victoire iranienne est consommée. Ardébil, qui apprend la nouvelle le 11 septembre, est en liesse. Les Ottomans signent la paix et rentrent chez eux. Une paix qui s'installe... jusqu'en 1623.

Cette fois, Abbas prend l'initiative de l'offensive. Profitant des appels indirects de Bagdad qui se plaint du joug ottoman et des incertitudes qui entourent l'accession au sultanat de Murad IV (1623-1640), il entre en Mésopotamie et poste ses soldats devant Bagdad dont il demande la reddition. Le 14 janvier 1624, il entre triomphalement dans la ville, quatre-vingt-dix ans après la défaite de son grand-père Tahmasp. Il y laisse ses garnisons pour courir en Géorgie où éclatent des troubles. Profitant de son départ, les Ottomans assiègent à nouveau la ville dès la fin de l'année 1625. Retour du shah à Bagdad. Nouveau contrôle des Iraniens sur la région. Le 4 juillet 1626, lors d'une audience solennelle, Abbas prend acte de la renonciation définitive de la Porte à la Mésopotamie. Le drapeau iranien flotte désormais sur Bagdad, certes, mais aussi sur les villes saintes chi'ites de Kerbala et Nadjaf.

Quelque temps auparavant, le shah a dû aussi régler un vieux conflit ouvert avec les Portugais, puis les Espagnols à Ormuz. Avec l'appui des Anglais et en contrepartie de l'octroi d'un droit d'établissement de quelques comptoirs pour la Compagnie des Indes, il a ainsi pu reprendre au roi d'Espagne ce lieu stratégique, verrou du golfe Persique, le 3 mai 1622.

A la suite de ces différentes victoires, il a ainsi rendu à l'Iran sa puissance territoriale et sa place sur l'échiquier international. Le pays compte à présent quatre millions de kilomètres carrés au lieu des trois légués par Ismaïl I^{er}. Abbas a, de surcroît, redonné confiance aux Iraniens. Serait-il un nouveau Cyrus ?

Le bilan du règne du shah serait incomplet si l'on oubliait son mécénat et la place qu'il a réservée aux arts. Certes, dans les premiers temps, ce n'est pas sa priorité. Cependant, avec le déplacement de sa capitale dans les années 1597-1598 de Qazvin à Ispahan, le sujet s'est imposé car lié à l'image d'un empire à la puissance renaissante.

Comme la calligraphie intéresse particulièrement le shah qui la pratique lui-même, décision est prise d'en stimuler l'activité. L'institution, sorte d'atelier-bibliothèque (*ketâbkhâneh*) fondé au XIII^e siècle à Qazvin, qui lui est dédiée s'est quelque peu endormie. En charge du rassemblement et de la fabrique de copies du Coran, de chroniques, de traités savants et de recueils d'images, elle occupe calligraphes, relieurs, peintres, enlumineurs ou doreurs, papetiers et préparateurs de couleurs, bref, toute la chaîne éditoriale. Abbas nomme à sa tête le peintre Sâdeq Bêg Afshar ou Sâdeqi (1533-1610), référent de l'époque pour la miniature persane, à qui il commande plusieurs ouvrages dont un *Shahnameh* (*Livre des Rois*). Le *ketâbkhâneh* devient, sous son impulsion, un lieu propice à l'éclosion de grands talents. Aqa Réza, que l'on appellera bientôt Réza Abbassi, y fera ses premières armes avant d'en être nommé directeur en 1597 et de devenir le miniaturiste préféré du shah.

A côté de ce prestigieux *ketâbkhâneh*, naissent les ateliers royaux de tapis à Ispahan, Kachan, Shiraz, Tabriz... dont Colbert importera le modèle pour constituer la manufacture royale des Gobelins ou celle de la Savonnerie. Mettant à l'honneur le « nœud persan » et les motifs floraux symétriques, Abbas veut promouvoir l'industrie du luxe et engager l'Iran dans une politique artisanale de premier choix. Il ne lésinera pas sur les moyens, le Trésor royal payant, nourrissant et fournissant en matériaux des centaines de liciers. Comme Louis XIV plus tard à Versailles, il fera en sorte que les lieux de résidence et de visites des étrangers reflètent l'excellence iranienne, ce en quoi il réussira, les tapis persans étant restés au travers du temps une référence en la matière.

Il n'en oublie pas les revêtements muraux, miroirs des tapis, développant l'industrie des *kashis*, grands carreaux de faïence polychromes destinés à orner plus rapidement qu'avec des supports monochromes les coupoles et iwans des mosquées.

L'artisanat ne rend cependant compte que d'une partie de l'engagement du roi. Abbas encourage aussi les sciences, la philosophie et la théologie, protégeant les chercheurs. Ainsi aide-t-il et admire-t-il Sheikh Bahâï (1546-1622), véritable Léonard de Vinci d'origine libanaise. Ce dernier est non seulement un grand mathématicien, mais aussi un philosophe, un soufi, un théologien, un poète (médiocre certes) et un grand architecte qui formera plus de quarante savants. On lui doit les plans et les calculs statiques de la mosquée royale d'Ispahan et d'autres édifices remarquables de la capitale comme les *minarets tremblants*. Parmi ses élèves, le plus éminent est Molla Sadra Shirazi (1572-1640), considéré comme l'égal d'Avicenne.

Métaphysicien et mystique, à l'origine d'une école philosophique dans la tradition néoplatonicienne de la Perse islamique, il est l'auteur d'une œuvre essentielle – quarante-deux titres – qui bousculera la hiérarchie religieuse traditionnelle. Sa liberté de parole, à une époque où Galilée (1564-1642) est muselé en Europe, est un gage de l'ouverture d'esprit du shah mécène qui créera pour lui une université à Shiraz.

S'il y avait une œuvre à retenir du mécénat d'Abbas, ce serait, sans nul doute, le joyau de l'architecture iranienne, Ispahan, « la moitié du monde » (*Nesf-é-djahan*). Son aventure architecturale commence en 1598 lorsque la ville oasis devient capitale, Qazvin étant jugée trop exposée aux invasions étrangères. Au cœur de l'empire, passage obligé des caravanes en transit vers les Indes, elle offre un climat contrasté. Après les ravages que lui a infligés en 1393 Tamerlan et dont elle a encore du mal à se relever, ses habitants se sont regroupés autour de la vieille mosquée du Vendredi (*Masjed-è-Jāme*), laissant l'espace vide jusqu'au fleuve, le Zayandeh-Roud. Abbas et ses architectes en profitent pour reprendre le concept traditionnel iranien d'une ville organisée autour d'une grand-place, y installer au nord les activités commerciales dans un bazar, et bâtir tout autour palais, mosquées et galeries. En outre, reliant au sud la place au fleuve, ils lancent le projet d'une longue avenue rectiligne, la Tchahar Bag, l'avenue des « quatre jardins », s'achevant par un pont qui donne accès aux espaces royaux des « mille arpents » (*Hezar Djarib*) et aux quartiers accordés aux Arméniens, la Nouvelle Djolfa. La puissance du projet, qui doit hisser Ispahan bien au-delà de Constantinople, emporte l'adhésion.

Reste à faire sortir de terre la sœur du paradis, la « moitié du monde ». La vie d'Abbas n'y suffira pas mais, à sa mort, en 1629, il pourra cependant contempler la plupart des monuments. Son palais, bâti sur un espace vert de huit kilomètres carrés, s'ouvre par l'orgueilleuse porte Ali Qapu, donnant sur le *Meidan-è-shah*, la place royale, le « miroir du monde », décrite par tous les voyageurs. Shah Abbas, du haut de sa terrasse, peut y contempler la vie de sa cité, sans être vu. Le Meidan lui-même a la taille d'un terrain de polo avec ses bornes pour les compétitions. Tout autour, des arches pures autorisent les activités commerciales en tout genre, cafés et maisons de plaisirs.

Face au palais, se dresse la mosquée privée de Sheikh Lotfollah, merveille d'architecture et de décorations dues en partie à Réza Abbassi, où le roi, sa suite et son harem peuvent se rendre sans être inquiétés.

Le joyau le plus monumental reste cependant la mosquée royale (*Masjed-è-shah*), dédiée au douzième imam, le Mahdi, l'imam caché. Tout l'art iranien y est représenté : portail d'entrée recouvert d'or et d'argent, de mosaïques turquoises, noires, bleu intense, ouvert sur le paradis symbolique auquel il donne accès, iwans ornés de *kashis*, salles de prière, cour centrale dont la fontaine reflète le ciel, double coupole monumentale turquoise et jaune pour l'extérieur, arabesques et entrelacs de fleurs pour l'intérieur, tout enchante et élève le regard et l'âme dans un souffle soufi.

Autour de ces pièces exceptionnelles, s'agencent les ponts, les palais privés ou publics à la gloire du shah... La ville passe alors pour la plus belle du monde¹⁶.

Le rêve de Shah Abbas est exaucé : l'Iran brille à nouveau et Ispahan guide les voyageurs à travers le désert grâce aux foyers des deux minarets de sa sublime mosquée.

Le shah aurait dû finir sa vie dans le bonheur réservé aux soufis, son œuvre accomplie et les dangers extérieurs muselés. Il n'en sera rien tant ses dernières années seront tourmentées.

Quarante années de règne l'ont épuisé au même titre que ses excès de bouche et de vin. Lui qui recherchait la rencontre de son peuple se terre à présent dans ses demeures.

Pourtant l'avenir de sa dynastie semble assuré. Trois de ses enfants mâles peuvent prétendre à sa succession. Son aîné, Mohammad Bagher Mirza, plus connu en Occident sous le nom de Safi Mirza, né de sa première épouse tcherkesse, a été nommé sultan du Khorassan en 1588, à l'âge d'un an. Le shah, très attentif à son éducation, l'entoure de toute son affection selon les chroniqueurs de l'époque. Tout se passe bien jusqu'en 1614, date à laquelle un soupçon de complot régicide arrive à ses oreilles. Son héritier y serait mêlé avec quelques éléments tcherkesses de la cour, le maître de chasse entre autres. Lors d'une battue au sanglier, Abbas saisit le premier prétexte pour condamner à mort les prétendus complices et, cruellement, demande perfidement à son fils d'exécuter la sentence.

De ce jour, son univers s'assombrit. Une paranoïa grandissante, mêlée à une cruauté certaine, ne quitte plus le roi qui craint de perdre son trône. La cour tremble devant ses accès de violence imprévisibles. Un nouveau complot est ourdi, impliquant Tcherkesses et Kizil Bach. Lors d'un voyage sur la Caspienne, Abbas en est informé. Il prend peur, surtout lorsqu'il apprend que Safi Mirza, lors d'une soirée de débauche, a prétendu que le temps de son règne était venu. Ses plus proches fidèles lui conseillent de l'aveugler, de l'exiler ou de le mettre à mort. Le roi retient cette mesure extrême. L'héritier est assassiné au sortir d'un hammam de Resht. Il sera enterré dans le mausolée royal d'Ardébil, en l'absence de son père qui refusera toujours de faire la lumière sur l'assassinat.

Il se sent en effet coupable d'un geste ignoble, fondé sur des dénonciations non prouvées. Son premier fils était-il vraiment responsable du rôle qu'on voulait lui voir jouer ? « Ce qui est fait est fait », conclut Shah Abbas qui entre dans un état de profonde prostration. Il pleure, prie et jeûne durant dix jours, puis observe le deuil le plus strict pendant un an. En signe de repentance, il fera ériger la plus grande mosquée de Resht, la mosquée Safi. Solitaire et malade, il s'isole. On attend sa mort. L'avenir de la dynastie est cependant assuré car il lui reste deux héritiers mâles.

En 1621, il tombe gravement malade. Son nouvel héritier, Mohammad Khodabandeh, connu pour son orgueil, ne cache pas sa joie et, entouré de quelques Kizil Bach, annonce lui aussi son avènement imminent. Malheureusement pour lui, son père se rétablit et apprend son crime de lèse-majesté. Traumatisé par l'assassinat de Safi, il ne sait quelle conduite tenir. Après bien des tergiversations, il décide de le faire aveugler, ce qui lui interdit de régner. En fait, le prince ne sera aveuglé qu'à demi et voudra s'enfuir, avec des Kizil Bach, auprès du Grand Moghol. Son projet découvert, le prince sera jeté dans la forteresse d'Alamut où le futur Shah Safi l'exécutera en 1632.

Abbas n'a plus le choix : il ne lui reste qu'un héritier direct, Eman Gholi Mirza. Ce dernier a appris du sort de ses aînés et témoigne pour son père d'une grande tendresse filiale. Tout est pour le mieux... jusqu'en 1627. Sans raison apparente, Abbas décide de le faire aveugler et de le déporter, comme son aîné, à Alamut où il subira le même sort que son prédécesseur.

Rongé par le remords¹⁷, Shah Abbas désigne alors comme héritier et maître de l'ordre son pire ennemi : Sam Mirza, le fils cadet de son fils aîné, Mohammad Bagher Mirza. Chacun sait qu'il déteste son grand-père, le meurtrier de son père, mais on se tait devant la volonté royale. Et lorsque, le 21 janvier 1629, Shah Abbas s'éteint à Farad-Abad¹⁸, dans le Mazandaran, ce prince haineux, fruit caché du harem, accédera à sa succession sous le nom de Shah Safi. Sanguinaire, inconsistant, il détruira une partie de l'œuvre de son grand-père. Comme l'a écrit Taghi Nasr :

« Shah Abbas le Grand, le plus performant et le plus illustre des Safavides, est un des plus grands rois de l'histoire de l'Iran. Sa méfiance et sa cruauté constituent à terme une des causes du déclin de la dynastie¹⁹. »

A la fin des cérémonies funèbres auxquelles participent toutes les communautés religieuses, musulmane, chrétienne ou juive, la dépouille du grand roi est placée dans un cercueil. Fait incroyable, une chaîne humaine se forme pour que, d'épaules en épaules, « afin qu'il ne touche jamais la terre », le cercueil royal traverse villes et villages, monts de l'Elbourz, forêts sombres du Mazandaran jusqu'à ce que, après cinq cents kilomètres, il parvienne à Kachan où vingt mille Géorgiens, entre autres, se sont massés et se frappent la poitrine. C'est là que le grand roi repose, dans une aile du mausolée de l'*imamzadeh* Habib Ibn Moussa, considéré comme descendant du Prophète par la lignée des imams. Sur sa pierre tombale de marbre noir, d'une sobriété extrême, quelques prières ont été gravées.

Ainsi s'achèvent dans le sang les années d'or de Shah Abbas. Son règne ne saurait se limiter à sa fin de vie et à l'échec de sa succession, même si le ver est dans le fruit safavide dès cet instant. Shah Abbas restera, dans la mémoire collective des Iraniens, celui qui a redonné ses lettres de noblesse à l'Iran, grand ordonnateur et grand bâtisseur ayant permis de structurer les diamants bruts qu'il contient. Le pays a changé de visage en quarante ans, se réinstallant pour longtemps dans ses frontières ancestrales.

Acte remarquable entre tous, le shah a su dialoguer avec les différentes composantes ethniques, religieuses, politiques de son empire, marquant la suprématie du pouvoir royal sur tout autre pouvoir. Il a su en outre donner des cadres durables à son pays, au point que les Européens, si éduqués et si critiques, resteront admiratifs de tant de mutations et apprendront du grand Safavide. Même si une gêne certaine reste quant à un shah qui a tué ses héritiers, on ne peut mépriser un esprit visionnaire, moderne avant la lettre, englouti par son propre génie. Chardin aurait-il eu raison lorsqu'il écrivit dans un de ses récits de voyage : « Lorsque ce grand prince cessa de vivre, la Perse cessa d'exister » ? Sans doute est-ce excessif, mais il est sûr, en tout cas, que Shah Abbas a donné au monde le modèle du monarque, voire du despote éclairé, et à l'Iran, dès le XVII^e siècle, une identité novatrice et audacieuse en termes de séparation des pouvoirs et de tolérance religieuse. D'où le silence prudent dont il a été la victime après la révolution islamique de 1979.

INTERLUDE

De Shah Abbas à Nader Shah

Si Shah Abbas I^{er} a fait de l'Iran un royaume prospère et stable, par la fin de sa vie, il a également jeté une ombre sur son œuvre en rendant sa succession hasardeuse, ses héritiers de premier rang ayant tous été éliminés. Pour respecter cependant la règle dynastique, le trône échoit, le 28 janvier 1629, à un jeune homme déséquilibré de dix-huit ans, élevé dans le harem, son petit-fils, Safi I^{er}. Le nouveau shah ne rehausse pas le prestige des Safavides. Peu cultivé mais jaloux de son pouvoir, il commence par éliminer tous ceux qui pourraient lui faire de l'ombre, en premier lieu les autres princes safavides. Dès 1634, il confie les affaires de l'Etat à son grand vizir, Saru Taqi, lequel, fin politique, évitera que l'Iran ne sombre. Les préférences du shah vont en effet à l'alcool et aux vapeurs d'opium. Durant son règne, l'Iran doit à nouveau faire face aux Ottomans qui, en 1638, reprennent Bagdad et quelques territoires mésopotamiens, après avoir occupé Erevan et Tabriz en 1634. En 1639, le traité de Qasr-e Shirin entre les deux puissances met fin à cent cinquante ans de conflits et détermine leurs frontières respectives, lesquelles perdureront presque à l'identique jusqu'au début du xx^e siècle. Sur les fronts de l'Est, les Ouzbeks s'agitent ainsi que les Moghols qui, pour peu de temps il est vrai, occupent Kandahar. Lorsque Safi I^{er} meurt en 1642, son fils Abbas II lui succède. Il n'a que dix ans.

Durant cinq années, sa mère, Anna Khanum, une Circassienne, s'appuyant sur Saru Taqi, assure avec sagesse et fermeté la régence, abattant aussi bien les rivaux de son fils que les révoltes des tribus bakhtiaries du Sud. Saru Taqi, qui a osé s'attaquer à la corruption, est assassiné en 1645. Bien que ne régnant toujours pas effectivement, Abbas II prend peu à peu – dès quinze ans – une part active au gouvernement et aux campagnes militaires. C'est ainsi que, le 22 février 1649, il reprend Kandahar au Grand Moghol. Désireux, en outre, de contrecarrer, dès 1651, l'emprise grandissante des Russes dans le Nord-Caucase et de pousser jusqu'à la ville d'Astrakhan, il accepte un compromis de paix avec le tsar Alexis I^{er} au terme duquel l'influence

iranienne se renforce dans la région. Malgré quelques rébellions ici et là, le règne d'Abbas II est relativement calme, libéré qu'il est du souci ottoman. Il est marqué par de belles constructions à Ispahan, entre autres le somptueux *Chehel Sotoun* (Palais aux quarante colonnes), édifié en 1647-1648, lieu de réception majeur pour les ambassadeurs étrangers et bientôt pour les couronnements. Abbas II décède en octobre 1666, laissant les rênes du pouvoir à son fils aîné Soleyman I^{er}, âgé de dix-neuf ans.

Le huitième shah safavide a moins d'énergie et de clairvoyance que son père. Développant une addiction à l'alcool, il connaît peu de chose du monde extérieur, s'y intéresse peu, préférant se retirer dans le harem où il a été élevé. Il laisse les décisions politiques importantes à ses grands vizirs et aux eunuques du harem, dont l'influence grandit durant tout son règne. S'ensuit une corruption galopante dans l'ensemble de l'empire, en même temps que la discipline de l'armée se relâche dangereusement. L'augmentation des taxes affecte l'économie du pays où la pauvreté devient plus marquée. Cette décadence générale attise les mouvements internes de révolte ainsi que les appétits des Ouzbeks sur les frontières de l'Est. L'époque aurait été cependant propice pour abattre l'ennemi ancestral, l'Ottoman, qui ne se remet pas de sa défaite, lors de la bataille de Vienne, en 1683. Soleyman ne tente rien contre lui, malgré les demandes des Occidentaux d'une coalition contre l'adversaire commun. Pour toute justification de ses renoncements, il prononce ces paroles, restées célèbres : « Ispahan me suffit ! » Sur son lit de mort, en 1694, il demande à ses eunuques de choisir son successeur entre ses deux fils. Leur choix se porte sur l'aîné, Soltan Hossein.

Dernier souverain safavide à détenir le pouvoir réel, Shah Soltan Hossein est né en 1668. Durant ses vingt-huit ans de pouvoir, l'empire continue à se désagréger. Musulman chi'ite convaincu, il commence par accorder une plus large place aux religieux, en l'occurrence à Allamah al-Majlissi. Sous le contrôle de ce dernier, les confréries soufies sont attaquées, une législation interdisant la consommation d'alcool et d'opium est promulguée pendant que la conduite des femmes est réglementée sur la voie publique, les gouverneurs de province étant incités à faire appliquer la *charia*.

Le shah lui-même, peu intéressé comme son père par les affaires publiques, se confine dans son harem où l'alcool finit par l'anéantir. Par son inactivité, il laisse l'Etat opprimer les communautés religieuses non chi'ites. Les rébellions se succèdent, certaines appelant même à l'aide les sunnites ottomans. Sunnites, les Afghans de Kandahar se révoltent en 1709, suivis par ceux d'Hérat en 1716, pendant que les pirates arabes s'emparent de seize îles du golfe Persique. La cour safavide ne réagit toujours pas.

En 1719, le sunnite Mahmoud Khan, chef des Afghans, rallume les hostilités. Il quitte Kandahar pour assiéger Kerman, qu'il occupe en octobre 1720. En 1721, il marche sur Ispahan. Le voilà en mars 1722 à Goldabad, à vingt kilomètres de son objectif. Le shah y a envoyé son armée pour arrêter sa progression. L'affrontement a lieu le 8 mars. Bien que ne comptant que le quart des forces iraniennes, à savoir onze mille soldats, les Afghans ont le dessus, profitant du manque d'unité de commandement iranien et de l'introduction d'une arme nouvelle, « les *zamburak*, des canons légers montés sur des chameaux²⁰ ». L'armée impériale est vaincue à l'intérieur de son propre territoire et non plus sur ses marges.

Quelques jours plus tard, Mahmoud Khan assiège Ispahan. Les défenses de la capitale sont en piteux état, ses remparts non entretenus étant abîmés depuis longtemps. En outre le clergé, on ne sait pourquoi, s'oppose à ce que l'on utilise l'artillerie. Alors que le faubourg de Djolfa est

saccagé, la capitale safavide résiste durant sept mois. Les 7 et 8 juin, le fils du shah, Tahmasp, réussit à quitter la ville avec mille cavaliers et tente de rallier les gouverneurs de province... en vain. La ville impériale est coupée du monde : on mange de l'herbe, on tue les chiens et les chats... les prêtres se frappent la tête avec de la paille pour conjurer le sort... Près de quatre-vingt mille habitants meurent au cours du siège, des centaines de milliers ont fui. Elle qui comptait cinq cent mille habitants avant le siège n'en a plus que cent mille. Le 22 octobre 1722, le shah Soltan Hossein capitule. Se rendant au camp afghan de Farad-Abad, il abdique et accroche au turban de Mahmoud Khan l'aigrette en plumes de héron, symbole du pouvoir impérial.

Une gestion politique et administrative de l'Etat défailante, voire calamiteuse, la faiblesse d'une armée mal dirigée et les persécutions religieuses ont eu raison d'un empire qui a régné sur l'Iran durant plus de deux cents ans. L'unité territoriale de l'Iran a volé en éclats. Alors que les Afghans dominant Ispahan et sa région, une partie du nord iranien tombe aux mains des Romanov²¹. Tahmasp, quant à lui, s'est réfugié dans le Mazandaran où il reçoit l'appui d'un certain Nader, un « brigand » afshâr aux grandes ambitions. L'Iran sera-t-il rayé de la carte géopolitique ?

11

Nader Shah Afshâr (1688-1742), le mythe du sauveur

Le « grand guerrier » : c'est ainsi que Napoléon I^{er} qualifie Nader Shah dans une lettre datée de mars 1805 qu'il écrit à Fath Ali Shah Qâdjâr. Le Persan serait-il un modèle pour l'empereur français qui le célèbre en des termes sans équivoque ? « Il sut conquérir, dit-il, un grand pouvoir ; il se rendit terrible au séditieux et redoutable à ses voisins ; il triompha de ses ennemis et régna avec gloire¹. » Certes, le personnage, qui est aussi surnommé le « dixième Alexandre² » tant sa renommée est grande en Iran, a de quoi déconcerter : aventurier, stratège, politique, visionnaire... mais aussi paranoïaque et cruel sur la fin de sa vie. Une telle palette offre aux historiens un champ d'analyse infini et à leurs discours critiques de larges variations. Peut-être même saurait-il intéresser les écrivains et les cinéastes tant sa vie, pleine de surprises, dessine la fresque épique d'un Iran de retour sur la scène internationale. Ne déclarait-il pas : « Qui ne sait que les grands hommes sortent de l'intérieur des palais en ruines pour se venger, se venger de la destruction. Une voix à l'intérieur de moi me disait : “Lève-toi, l'Iran t'appelle !” Et je me suis levé » ?

Nader est né le 22 octobre 1688³ dans une famille pauvre de Dastguerd, petite ville du Khorassan. Son père, Emam-Quli Beg Afshâr, qui cumule les activités de berger et de tailleur en mouton retourné, meurt alors qu'il est tout jeune. Ce n'est pas la seule épreuve que connaît l'enfant ; la région est la cible des razzias ouzbeks en ces années-là. Durant l'une d'elles, il est capturé et emmené esclave avec sa mère, laquelle meurt bientôt. Orphelin, il échappe à ses geôliers et rejoint sa région natale. Il n'a que dix-sept ans : le début d'une grande légende.

Sitôt libre, il se met au service du gouverneur d'Abivard, Bâbâ Ali Beyg, puis rejoint un groupe d'*ayyar*, sorte de « brigands d'honneur », de Robins des bois à la mode persane. Chef né, il réorganise ses brigands en leur imposant une discipline de fer, qu'il s'applique à lui-même. Ses objectifs sont multiples : garantir sa région des incursions étrangères bien sûr, mais aussi attaquer les caravanes et distribuer la majeure partie de son butin aux habitants. Se rallient à lui près de trois cents hommes, jeunes et aguerris. La forteresse de Kâlât, bâtie sur un plateau isolé, entourée des montagnes abruptes aux reflets roses du Khorassan, aux limites du Turkménistan actuel, devient l'épicentre de son pouvoir, son point de ralliement, son rempart, son refuge. En peu de temps, l'aventurier et ses partisans gagnent en célébrité : le nombre des brigands ne cesse d'augmenter et ils finissent par contrôler une partie de la région.

A la charnière du ^{xvii}e et du ^{xviii}e siècle, si l'Iran est dominé sinon occupé partiellement par les Afghans au pouvoir à Ispahan, le potentat du Khorassan, dont la capitale est Mashhad, à quelque cent cinquante kilomètres au sud de Kâlat, c'est Malek Mahmoud Sistani. Ce dernier fait remonter sa généalogie aux Safavides, frappe monnaie à son nom et à son effigie, et porte une couronne royale lors des cérémonies, notamment pour *Nowrouz*, le nouvel an iranien. Son territoire étant lui aussi constamment menacé par les Afghans et les Ouzbeks, il appelle à sa rescousse Nader et ses troupes. Grâce à eux, il obtient quelques premiers succès. Pour prix de ses services, il confère à Nader le titre de haut commandant, officialisant ainsi son rôle et sa puissance, ne soupçonnant pas encore qu'il vient de faire entrer le loup dans la bergerie du pouvoir. Malek Mahmoud ne voit alors que son intérêt à moyen terme, rêvant, avec un tel appui, d'étendre son territoire au Khorassan, puis à l'Iran tout entier en chassant les Afghans. C'est trop compter sur la fidélité de Nader qui, peu à peu, se détache de sa tutelle et mène ses compagnons pour son propre bénéfice.

Face aux ambitions de Malek Mahmoud, Tahmasp II, le dernier des Safavides, qui, repoussé par les Afghans, s'est réfugié à Faradhabad, dans le Mazandaran tout proche, oppose sa légitimité. Il n'a qu'un seul allié – plutôt un protecteur –, le chef des Qâdjârs, Fath Ali Khan⁴. De ce fait, il tente, avec un sens politique certain, de s'attirer lui aussi l'appui de Nader, qui l'éblouit et auquel il envoie des émissaires. Ce dernier ne tarde pas à rallier sa cause : entre un shah légitime et un roitelet local, il ne tergiverse pas longtemps. Par un étrange concours de circonstances, sinon un forfait concerté⁵, son ralliement coïncide avec le meurtre de Fath Ali Khan. Sur-le-champ, Nader se voit propulsé à la première place, au côté de Tahmasp II, et devient l'ultime soutien du souverain en semi-exil. En 1726, il attaque Malek Mahmoud dont il prend facilement la capitale, Mashhad. Il y installe sa famille et, en hommage à l'imam Réza, fait redorer la coupole de son sanctuaire. Pour le récompenser, Tahmasp lui confie officiellement, début 1727, « la charge des problèmes de gouvernement et des affaires de la province du Khorassan », reproduisant sans le savoir la même erreur politique que son récent ennemi.

L'ascension fulgurante d'un « ayyar » devenu grand seigneur pousse Malek Mahmoud à fuir. Nader le poursuit, et l'anéantit avec toute sa famille et ses alliés. Tahmasp II lui octroie alors le titre de *Tahmâsp Gholi Khân* (serviteur ou esclave de Tahmasp) ainsi que le gouvernorat du Mazandaran, de Kerman et du Séistan, en sus de celui du Khorassan. Le conquérant se rapproche en outre de la famille du shah, c'est-à-dire de la plus prestigieuse dynastie postislamique de l'Iran, en ce que ce dernier donne en mariage sa propre sœur au fils aîné de Nader, Réza Gholi Mirza. Nader a alors trente-neuf ans.

Mais qui est donc cet homme si intrépide ? Du brigand devenu haut dignitaire, on dispose de nombreuses informations sur la vie tant privée que publique tellement il a fasciné par son parcours hors normes⁶. De haute taille pour l'époque, plus de six pieds, c'est-à-dire un mètre quatre-vingts, il impose par l'impression de vigueur qui se dégage de lui, bien qu'il ne soit ni lourd ni corpulent. Sur son visage hâlé et buriné par le soleil de ses multiples campagnes, il porte, selon la mode de l'époque, une barbe noire, toujours bien taillée, qu'il teinte au henné avec l'âge qui vient. Son éducation, quant à elle, a été négligée. Lorsque les regards se tournent vers lui alors qu'il n'est qu'un brigand, il est illettré. Il ne le restera pas et devra sa maîtrise de l'écriture et de la lecture à celui qui deviendra son secrétaire et le chroniqueur de son règne, Mirza Medhi Khan Monchi, « maître incontesté dans l'art d'instruire⁷ ». On saluera alors la

qualité de Nader dans l'art si prisé de la calligraphie. Cependant, différent des Safavides de la fin de la dynastie dont il n'a pas la culture, il ne sera attaché ni au luxe ni aux raffinements de cour. C'est avant tout un meneur d'hommes, un chef dont la voix porte loin – à plus de cent mètres, paraît-il. Constamment en mouvement, selon tous les chroniqueurs, hyperactif dirait-on aujourd'hui, c'est un homme dont l'agilité et l'endurance sont restées légendaires.

Sa vie est austère, semblable à celle du soldat qu'il n'a jamais cessé d'être. Son harem ne dépasse pas quarante femmes alors même que, dans les grandes cours orientales, leur nombre se compte plutôt par centaines. En campagne ou en déplacement, seules deux d'entre elles l'accompagnent. A minuit, lorsqu'il regagne son *andéroun*, souvent une tente à l'écart, bien protégée, elles le rejoignent.

A la fin d'une longue journée, il partage avec quelques-uns de ses généraux un repas frugal – du riz, une viande rouge ou blanche –, et s'il boit du vin, ce ne sont jamais que trois coupes au plus. Personne ne l'a jamais vu ivre. La détente est pour lui un moment privilégié : il n'y est plus question alors de parler politique ou affaires militaires, mais de plaisanter, de rire et de conter quelque anecdote divertissante. C'est une règle que nul ne peut transgresser. Ces moments sont alors propices aux rapprochements voire aux familiarités, mais dès le lendemain chacun est tenu de retrouver sa place selon la hiérarchie.

La discipline est au cœur de l'organisation militaire de Nader. Elle n'empêche cependant pas le soin que l'homme apporte au bien-être de ses soldats, à la qualité de leur habillement, à leur nourriture lors des campagnes si nombreuses qui ont émaillé son commandement. Il sanctionne sévèrement toute exaction envers eux, toute ponction que leurs supérieurs opéreraient sur leur solde. De même, à moins qu'il ne l'ordonne comme ce sera le cas à Delhi et dans quelques cités à la fin de son règne, il punit avec une égale dureté tout mauvais traitement infligé par ses troupes aux peuples vaincus.

Lors de ses campagnes, et à l'inverse des souverains de son temps, il se porte toujours à la tête de ses troupes, partage leur ordinaire, les entraîne, et, comme Napoléon I^{er} auquel il est souvent comparé, aime leur parler directement et leur expliquer ses visées. Lorsqu'il sera empereur, il ne changera pas ses habitudes et il lui arrivera de dormir sur la terre battue, avec une seule couverture, même durant les rigueurs de l'hiver. Son attitude modeste et juste lui vaut l'adoration de ses soldats, prêts à le suivre aveuglément dans toutes ses expéditions, ce qui constituera sa force. Cela dit, il n'est guère naïf et infiltre ses espions partout. Prêt à défendre l'humble contre le puissant, il désigne un *hamkâlam* (officier) dans chaque gouvernorat avec pour mission de surveiller l'administration et la gestion des affaires publiques, et le consulte sur toute décision ressortissant à sa compétence.

C'est donc cet homme qui, paré des titres prestigieux que lui a accordés Tahmasp II, entame avec ses troupes, en août 1727, la campagne contre les Afghans, pour la libération du sol iranien. La bataille est âpre : Ashraf l'Afghan, qui règne à Ispahan après la mort de Mahmoud devenu fou, inquiet de la renommée grandissante de Nader, envoie une troupe nombreuse vers le Khorassan pour arrêter son avancée. Mal lui en prend : le 29 septembre 1729, sur les bords de la rivière Méhmandoust, ses rangs sont fauchés puis décimés par l'artillerie de Nader qui obtient ainsi sa première victoire contre l'« envahisseur » à Dâmghân, une cité installée à plus de mille cent mètres d'altitude dans la province nord de Semnan. Les survivants fuient vers Téhéran et Ispahan. Nader les prend en chasse après avoir installé Tahmasp II à Dâmghân. Entre-temps,

Ashraf a cédé une grande partie de l'ouest de l'Iran aux Ottomans et les provinces situées au-delà de l'Araxe aux Russes, dans l'espoir d'obtenir de ces deux puissances leur soutien efficace. A cette nouvelle, Nader riposte et commence par sommer les Ottomans de quitter les territoires concédés sans légalité. Il défait ensuite une partie des Afghans à Téhéran, puis se dirige à marche forcée vers Ispahan.

Ashraf y est déjà parvenu et donne libre cours à sa cruauté. Il commence par faire massacrer le shah détrôné, Soltan Hossein, ainsi que trois mille notables, pille ce qui reste encore de précieux dans la capitale de Shah Abbas le Grand et tente de résister. Rien n'y fait. A Mourch-e Khort, près d'Ispahan, le 12 novembre 1729, Nader écrase les Afghans, laissant quatre mille morts sur le champ de bataille. Ashraf, devant le désastre, évacue en toute hâte Ispahan avec ce qui lui reste de troupes, son harem et ses trésors volés. Il fuit vers Shiraz.

L'entrée de Nader dans la capitale safavide se transforme en liesse générale. Nader gagne à ce moment l'image du « héros libérateur », du « sauveur » qui fixera sa légende. Il aurait pu faire un « coup d'Etat ». Il préfère, pour l'heure, agir loyalement et invite Tahmasp II à rejoindre sa capitale. Lorsque le shah s'y présente au milieu d'une foule joyeuse, il n'est cependant pas là pour l'accueillir. Il a préféré partir à la poursuite d'Ashraf. Le 30 décembre 1729, à Zarghan, à une trentaine de kilomètres de Shiraz, un dernier affrontement a lieu. Les Afghans ne sont plus que vingt mille, femmes et enfants compris. C'est la débandade ; certains tuent femmes et enfants pour leur éviter de tomber entre les mains des troupes de Nader. Tous tentent de regagner Kandahar. Beaucoup sont attaqués par les tribus locales, à Lār, Kerman et dans le Béloutchistan. Ashraf est assassiné et sa tête envoyée au shah par les tribus béloutches.

Tel est l'épilogue du *Fetnéyé Afghan*, une des grandes tragédies de l'histoire de l'Iran après l'invasion d'Alexandre, des Arabes et des Mongols. Cette fois, la « tragédie » n'a duré que huit ans... et son épilogue a fait naître un symbole fort, celui de Nader, l'homme providentiel. Le shah ne tarde pas à lui marquer sa gratitude par l'envoi d'une couronne sertie de pierres précieuses. Un firman⁸ l'élève au rang de gouverneur des provinces qui s'étendent jusqu'aux frontières de l'Empire ottoman. Enfin, Nader obtient la main d'une des sœurs du shah, Raziéh-Khanoum. Le voilà à présent doublement lié à la prestigieuse dynastie safavide. Son ambition s'en contentera-t-elle ?

Nader est l'homme des grands desseins. Par-delà la liquidation de la rébellion afghane, il forme un projet ambitieux pour l'Iran : le reconstituer dans ses frontières du temps de Shah Abbas, voire plus encore. Il agit dès lors en conséquence... et en maître. Sans rien demander au shah et contre tout usage, il écrit lui-même au Grand Moghol pour le dissuader de toute aide ou facilité qu'il pourrait accorder aux Afghans, réfugiés à présent dans la région de Kandahar qu'il considère comme faisant partie intégrante de l'Empire iranien. Son regard ne porte-t-il pas déjà vers l'immensité des territoires indiens et leurs richesses ?

En outre, il déloge du nord de l'Iran les Russes qui l'ont subrepticement envahi, en profitant du chaos généré par l'invasion afghane. Il se retourne ensuite contre les Ottomans à qui il réitère l'ordre d'évacuer les régions que le même usurpateur afghan leur a concédées sans la moindre légitimité.

La réponse de la Porte tardant, il se met en marche vers les frontières ouest, occupe sans difficulté la forteresse de Nahavand et écrase un peu plus loin, à Malāyer, l'armée turque. Après avoir réoccupé les provinces kurdes, il se dirige vers l'Azerbaïdjan. Le 12 août, le voilà à Tabriz,

qui l'accueille en liesse, puis pousse au-delà de l'Araxe pour reprendre les provinces caucasiennes. Il n'ira pas plus loin pour l'heure. De sombres nouvelles lui parviennent en effet du Khorassan, cette province qui lui est si chère : les tribus qui la composent⁹ s'y agitent. Il abandonne donc sa campagne de l'ouest et, avec une rapidité stupéfiante, réoccupe Hérat. Malgré ce coup d'éclat, la pacification de la région prend un an, ce qui pousse quelques chefs tribaux et afghans de la rébellion à trouver refuge en Inde, sans que le Grand Moghol s'y oppose comme Nader le lui redemande, alimentant un ressentiment qui ne s'éteindra plus.

Concomitamment et sans doute bien imprudemment, profitant de l'éloignement de Nader, tout occupé dans le Khorassan, et quelque peu soucieux de la prise de pouvoir de son « gouverneur », Tahmasp II décide de reprendre la main par un triomphe militaire qu'il ne devrait qu'à lui-même. Fin décembre 1730, quittant Ispahan, il part en campagne contre les Ottomans afin d'achever sans doute ce que Nader n'a pas pris le temps d'accomplir. Arrivé à Tabriz *via* Hamadān, il y inspecte ses dix-huit mille hommes et destitue en même temps le gouverneur nommé par Nader sous prétexte que cette nomination était illicite.

Sûr de son bon droit, il marche sur l'Arménie, avec quelques succès. Bientôt cependant, ses provisions s'épuisant, il repasse le fleuve Araxe et gagne la plaine de Soltanyeh à l'intérieur de l'Azerbaïdjan. Il y essuie une défaite cuisante, quasi honteuse, face aux Ottomans, perdant quatre mille à cinq mille hommes lors d'une contre-offensive désastreuse. Les Ottomans reprennent ainsi Erevan, Tabriz et Maragha. Seuls les Afshârs leur résistent héroïquement près d'Ourmia. Tahmasp II, montrant les limites de son courage, se réfugie à Ispahan, abandonnant ses armées à leur sort.

Forte de sa suprématie mais craignant le retour de Nader, la Porte se presse de conclure un traité de paix avec le shah en 1732. Ce dernier lui cède le nord de l'Araxe, c'est-à-dire le Caucase iranien, et une partie de l'Azerbaïdjan. Il y ajoute en cadeau personnel neuf pièces d'artillerie pour le commandant ottoman Ahmad Pacha ! Ses erreurs politiques ne s'arrêtent pas là. Face aux Russes, le 7 février 1732, à Resht, il conclut un autre traité leur cédant une partie de son territoire en bordure de la Caspienne, officialisant de fait l'occupation russe de Pierre le Grand, dans la pensée de consolider sa position face à Nader et de s'assurer l'appui de ses puissants voisins. Une stratégie de débâcle !

Les textes des deux traités parviennent à Nader alors qu'il se trouve toujours à Hérat. Hors de lui, il manifeste sa colère publiquement, critiquant ouvertement le shah en ce qu'il n'a même pas obtenu de contreparties, à savoir la libération des prisonniers iraniens, y compris des milliers de femmes et d'enfants destinés à être vendus ou offerts comme esclaves comme c'est l'usage en ces temps de guerre. Il envoie sur-le-champ une ambassade à Constantinople pour dénoncer les traités et réclamer le retour aux anciennes frontières des Safavides. Prévoyant qu'il ne sera pas entendu, il rentre à Mashhad le 11 avril 1732 et ordonne la préparation d'une campagne contre les Ottomans. Dans le même temps, il envoie des émissaires à Tahmasp II pour le prier de venir à Qom ou à Téhéran, donc à mi-chemin entre le Khorassan et Ispahan. Devant son refus, il se rend lui-même à Ispahan. Excluant l'idée de résider dans un palais, il reste sous sa tente, au milieu de ses soldats et, lors d'un banquet, tente d'endormir le shah sur ses intentions. Son plan est cependant bien arrêté : profitant de l'organisation par Tahmasp d'une soirée orgiaque, il s'arrange pour que les grands de l'empire l'apprennent. « C'est vraiment un tel homme que vous souhaitez pour souverain ? » leur dit-il. Devant leur indignation, il réunit un Conseil (*Kangach*), lequel est d'avis de déposer le shah. Tahmasp II n'est-il pas déconsidéré ? Ses traités « honteux »

avec la Porte n'ont-ils pas provoqué indignation et soulèvement dans tout le pays ? Ne suffit-il pas de son père qui avait lâchement cédé l'empire aux rebelles afghans ? Faut-il à présent accepter du fils la perte d'une partie de l'Iran en sus de la défaite ? Tahmasp est indigne du nom des Safavides, indigne de régner !

Fort de ces positions, Nader procède à une sorte de coup d'Etat sans que le sang soit versé. Tahmasp est déposé et transféré avec quelques personnes de son entourage au Khorassan dans la ville de Sabzevar, située à deux cent cinquante kilomètres de Mashhad. Son fils, Abbas, âgé de huit mois, est proclamé roi sous le nom d'Abbas III et installé à Qazvin, l'ancienne capitale des Safavides. Le 4 novembre, Nader est nommé régent de l'empire. Plus qu'une marche pour le pouvoir suprême, ou du moins pour le titre.

Le pouvoir, en effet, Nader l'a déjà. Chacun sait qu'Abbas III n'est qu'un prête-nom. Nader, qui a dépassé la simple image du conquérant et du libérateur, doit d'urgence restaurer un pays déchiré. On le presse en ce sens en tout cas : qu'il fasse une pause et organise le territoire iranien ! L'intéressé a une tout autre idée, une idée fixe : reconstituer l'Empire safavide. Aussi à toute demande de délai, il répond imperturbable : « J'aime la guerre ! »

Et il repart en campagne. Son objectif est de reprendre le contrôle de la Mésopotamie et de la région kurde, territoires au pouvoir d'Ahmad Pacha, gouverneur ottoman de Bagdad, qui n'a pas répondu à ses ultimatums. Le 8 décembre 1732, il occupe Kirkouk, principale ville kurde. Entre-temps, Ahmad Pacha s'est retranché dans Bagdad, qu'il refuse de quitter pour affronter Nader, lequel n'est plus qu'à quelques encablures de lui, à Kazmein, le 17 janvier 1733. Le cœur de Bagdad est coupé de tous côtés. L'Ottoman tergiverse pour se rendre : il attend des renforts... qui ne tardent pas à arriver, une grande armée commandée par Topal Osman Pacha, lequel passe pour le plus talentueux général de la Porte. A cette nouvelle, Nader laisse douze mille soldats devant Bagdad et se porte à sa rencontre avec le reste de ses troupes. La rencontre a lieu près de Samarra : Nader en sort défait, et se replie rapidement sur Hamadān.

Cet épisode aurait pu sonner le glas de son appétit de conquête. Il n'en est rien. Nader est un stratège hors pair qui sait organiser une armée, même défaite. Après avoir réparti une somme considérable entre ses soldats, il fait venir de nouveaux contingents du Khorassan et donne des instructions aux gouverneurs de province afin qu'ils puissent prévenir tout trouble susceptible de déstabiliser l'intérieur du pays. Certes, le Béloutchistan s'agite, mais il ne compte pas parmi ses priorités : l'envoi d'un lieutenant suffira pour le pacifier. Ce qui est urgent en revanche, c'est de vaincre l'Ottoman. Soixante jours plus tard, Nader est déjà prêt à repartir en campagne. Contre toute attente cependant, il s'accorde un répit : avec la fin du mois de mars, ne sont-ce pas les fêtes de *Nowrouz* ? Il les passe à Shiraz, puis à Ispahan.

Vient enfin le temps d'un nouvel affrontement avec Osman Pacha. La mort de ce dernier, tué par un Iranien resté célèbre, Allah-Yar Khan Garayéli, accélère la victoire totale de Nader qui obtient la libération de tous les prisonniers et reprend, théoriquement, le contrôle des provinces perdues. Les négociations préliminaires pour un traité de paix actant sa victoire sont enfin entamées avec le plénipotentiaire de la Porte. Nader rend alors la tête et le corps d'Osman Pacha aux Ottomans, priant pour qu'il soit enterré dignement par sa famille. La guerre ne cesse pas pour autant. Nader doit confirmer sa suzeraineté sur les provinces de Transoxiane, de Géorgie, d'Arménie, ce qu'il obtient par la force. Les feux ne sont donc pas près de s'éteindre sur ce front.

Sur les autres fronts, les transactions semblent plus abouties. Les différends avec les Russes trouvent leur épilogue à la faveur d'un traité que l'Iran conclut à son bénéfice avec le prince

Golitsyne, ambassadeur du tsar, à Ispahan. Les Russes vont jusqu'à aider Nader dans sa campagne contre la Porte en empêchant le khan de Crimée de passer par leur territoire pour envoyer des secours demandés par les Ottomans. Enfin, du côté du Daghestan et de l'extrémité des provinces nord des possessions iraniennes, la pacification est presque acquise.

Au début de l'année 1736, le bilan pour Nader est donc très positif : toutes les villes saintes de l'Irak sont iraniennes et l'Iran a retrouvé, à l'ouest et au nord-ouest, ses frontières du temps de l'apogée safavide. En outre, avec l'aide de ses vassaux dans la région du golfe Persique, le régent a rétabli son autorité sur l'archipel de Bahreïn, contrôle Mascate et Oman. Lui qui est tellement attentif à sa grandeur, il n'a plus rien à envier aux plus grands rois.

Mars, avec ses récentes victoires, promet une célébration de *Nowrouz* brillante. S'installant dans la plaine de Moghan, au sud de l'Araxe, Nader convoque gouverneurs et notables de toutes les provinces, chefs de tribu et nombreux dignitaires religieux. On rapporte, sans doute avec quelque exagération, que l'assistance aurait compté cent mille personnes. A ce moment de sa vie et de sa carrière, l'enjeu comme la mise en scène sont importants pour le régent.

Il lui faut cependant jouer prudemment pour éviter une éventuelle guerre tribale. Aussi, dans le silence d'une assemblée suspendue à ses lèvres, il commence par faire état de sa fatigue puis annonce que sa tâche s'achève, maintenant qu'il a rendu l'Iran à sa gloire et à ses frontières d'antan. A présent, que chacun se remette à cultiver la terre et relève les ruines accumulées par tant d'années de guerre ! L'heure est venue pour lui de se retirer dans le Khorassan, à Kalât, et de couler des jours plus paisibles. Tahmasp II ne vit-il pas à Sabzevar et Abbas III, le petit monarque en titre, ne demeure-t-il pas à Qazvin ? L'assemblée est libre à présent de désigner qui elle souhaite comme shah-in-shah, roi des rois ! Ainsi leur parle-t-il.

La réaction de l'assistance est immédiate : qu'il porte lui-même la couronne impériale ! Nader refuse. On insiste. Un jeu de rôles s'engage : durant plusieurs jours, délégations et personnalités se succèdent auprès du régent pour le faire fléchir. Enfin, il accepte ou plutôt cède aux pressions. Ainsi est fondée la dynastie afshârîde, qui ne gouvernera l'Iran que jusqu'en 1749. Dès ce moment, ce ne sont plus que fêtes, banquets et réjouissances de tous ordres. Certes, Nader ne prise guère ce genre d'ambiance, mais il joue à s'en satisfaire.

Les astrologues, consultés, choisissent le jour du couronnement : ce sera trois jours avant *Nowrouz*, à savoir dimanche 18 mars 1736. Des émissaires sont dépêchés auprès du sultan de la Porte et du tsar de Russie pour leur annoncer la nouvelle. C'est aussi le moment propice pour offrir des promotions aux personnalités de l'entourage du nouveau shah et nommer son fils aîné, Réza Gholi Mirza, « prince héritier ». Nader a enfin atteint le sommet qu'il désirait tant.

C'est le moment qu'il choisit pour présenter à tous les assistants un projet qui lui tient à cœur et qu'il a sans nul doute longuement mûri. Il leur demande de l'approuver par leur signature, une initiative montrant qu'il a prémédité tout l'épisode. Ce projet n'est rien d'autre que l'unification de l'islam ! Malgré son ambition, sa démesure ou son irréalisme, personne ne se dérobe et l'acte, signé par tous et scellé, rejoint le Trésor.

Nader est profondément religieux. Bien que sunnite, il respecte scrupuleusement le chi'isme qui, depuis 1502, est religion d'Etat en Iran, fait des pèlerinages dans tous les lieux saints tant en Iran qu'en Mésopotamie, ordonne leur embellissement à Shiraz, Mashhad, Kerbala... Son dessein est ambitieux : il appelle à l'abandon officiel de la pratique du chi'isme duodécimain au profit d'un cinquième rite (*mazhab*) qui viendrait compléter les quatre autres rites sunnites, un

rite placé sous l'autorité spirituelle de l'imam Djafar Sadek, fils de l'imam Mohamad Bagher. C'est en fait à l'abandon du chi'isme safavide qu'il appelle, tout en en préservant le fondement.

Cette « unité de l'islam », Nader la conçoit moyennant cinq conditions qu'il édite et propose dans une longue lettre au sultan (et calife) de Constantinople. Tout d'abord, dans la mesure où les Iraniens renonceraient au chi'isme duodécimain, les Ottomans devraient reconnaître le nouveau rite. Ensuite, les adeptes de ce rite devraient se voir concéder un lieu spécifique de prière à La Mecque. Chaque année, l'Iran y enverrait un *amir-ol-hadj* avec les pèlerins iraniens à travers la Mésopotamie et la Syrie, assortis de la garantie qu'ils ne soient pas inquiétés. Comme quatrième condition, Nader désire que tous les prisonniers soient libérés et échangés. Enfin, dernière demande : que des ambassadeurs des deux parties soient nommés, agréés et installés dans les deux capitales.

Dans le même temps, il fait confisquer au profit de ses armées les « biens de mainmorte » (*moghoufat*) sous administration du clergé chi'ite¹⁰, ce qui porte un coup fatal à sa puissance et à son influence. Les intentions du nouveau shah-in-shah sont désormais claires : exercer un pouvoir sans partage et sans obstacle sur son pays. Le maître de l'Iran, c'est lui, et même le clergé doit lui obéir.

Sa manœuvre en faveur de l'« unité de l'islam » est en réalité essentiellement politique. Sa demande auprès du sultan de la Porte est vouée à l'échec, il le sait bien avant de l'avoir formulée. Et il ne se trompe pas : le sultan, après quelques tergiversations orientales, la repousse. Ce faisant, Nader, en quittant la plaine de Moghan pour régler définitivement le sort de Kandahar toujours contrôlé par ses adversaires, n'aurait-il pas en pensée de se retourner bientôt vers l'ouest, jusqu'à Constantinople, afin de dominer le monde musulman et de réaliser ainsi au profit de l'Iran le rêve panislamique que les Ottomans ont toujours caressé ? Il ne l'a jamais affirmé mais la démarche audacieuse de celui que l'on a parfois nommé « le dernier conquérant asiatique » pourrait le laisser supposer.

C'est à ce moment que l'on annonce le décès du jeune Abbas III. Certains ont voulu y voir un acte des agents de Nader. Cela semble faux dans la mesure où le petit roi ne représentait pas une menace pour lui, à la différence de son père, toujours vivant à Sabzevar. D'ailleurs, Nader, superstitieux, croit que porter la main sur un descendant du prophète Mahomet apporterait un malheur certain¹¹. En outre, il a toujours condamné le fait que l'on puisse attenter à la vie d'un prince de sang royal. Quoi qu'il en soit, la voie est de plus en plus libre pour l'affirmation de son pouvoir personnel.

« Maintenant un seul point noir restait à l'horizon de la Perse, la principauté de Kandahar¹². » Pour le résorber, à peine son couronnement terminé, soit le 1^{er} avril 1736, Nader s'ébranle avec son armée vers la ville afghane. En chemin, passant par Qazvin et Ispahan, les deux anciennes capitales safavides, il réduit les agitations d'une partie du Kurdistan puis des tribus bakhtiaries par quelques expéditions punitives rapidement menées. En février 1737, il est au Séistan, territoire de son empire, et s'approche de son objectif par la province du Helmand qui le borde à l'est. Après cette longue marche, le voilà devant les murailles de Kandahar. Le 13 mars 1738, c'est l'assaut général. Les princes de Kandahar résistent : les dix jours que durent les batailles sont sanglants, féroces. La grande cité, d'où était parti le « fléau afghan », capitule enfin. Sa citadelle est démantelée ; Hossein Khan et Zolfaghan Khan, qui gouvernaient la ville, ne sont pas mis à mort mais déportés avec leurs proches dans le Mazandaran.

Tous les officiers et soldats qui ont participé à la conquête sont récompensés. L'un d'eux, Molla Adiné Mostofi Bakhtiari qui, le premier, a réussi à monter sur l'échelle adossée au rempart et à poser le pied sur le chemin de ronde, reçoit un sac rempli de pièces d'or, une fortune pour l'époque.

On apprend alors que des rebelles se sont réfugiés auprès du Grand Moghol, Muhammad Shah. Pour qu'il cesse de leur accorder sa protection, Nader envoie au souverain trois émissaires, lesquels auraient été soit emprisonnés soit exécutés. A cette nouvelle, Nader convoque les chefs de ses armées et, à la stupeur générale, leur dévoile son prochain objectif : « Nous partons vers l'Indus. Nous allons conquérir l'Inde. Préparez-vous. » Nul répit pour une armée, victorieuse certes, mais épuisée.

Fin mars, l'armée est déjà prête et attend l'ordre du départ, lequel ne tarde qu'un mois, le temps nécessaire au shah pour recevoir tous les renseignements utiles sur Muhammad Shah¹³ et son Empire moghol en déliquescence.

Le 19 mai 1738, il réunit l'ensemble de ses troupes et, à son habitude, les harangue. Les difficultés seront grandes, dit-il, mais trente années de dommages subis par l'Iran du fait des Moghols, cela suffit, d'autant plus qu'il faut à présent venger nos ambassadeurs envoyés à la cour de Delhi... « Notre victoire, poursuit-il, sera l'honneur et la gloire de tous les Iraniens et votre défaite entraînera honte et misère. Gloire et fortune vous attendent. Je serai en première ligne et m'appliquerai à vous guider. Dieu est avec nous. » Plus tard, il déclarera : « La conquête de l'Inde n'a pas été pour moi un honneur ; ce qui m'importait c'était d'arrêter les agresseurs qui avaient ruiné mon pays pendant vingt ans, qui l'avaient pillé et avaient fait subir à mon peuple toutes sortes de crimes et de violences. Si j'avais été à la recherche de l'honneur et de la fierté, j'aurais enchaîné comme esclaves les souverains de l'Europe. Cependant, un tel acte est loin de mon enseignement chevaleresque iranien. »

Ces déclarations laissent perplexe. En effet, il ressort clairement que les traitements infligés aux ambassadeurs iraniens et l'aide que les Moghols avaient apportée aux Afghans n'étaient que des prétextes pour engager le conflit. Nader, guerrier né, cherchait la gloire par cette offensive qu'aucun conquérant avant lui, pas même Alexandre, n'avait réussie. Peut-être aussi cherchait-il à ressusciter l'image du « sauveur » qui avait embelli ses premières réussites. Or l'Iran de 1738 était épuisé par des années de guerre, miséreux et exsangue dans les villes presque autant que dans les campagnes dévastées. L'immense fortune des Moghols tombait à point : elle constituait une tentation à laquelle Nader ne pouvait résister. Il connaissait la faiblesse de Muhammad Shah, rongé par le faste de sa cour et la corruption de son entourage. Tous ces facteurs rendaient la conquête alléchante, ouvraient pour l'Iran, en cas de victoire, une période d'un renouveau prospère, et, par-delà, lui donnaient les moyens financiers nécessaires pour s'attaquer enfin à... Constantinople.

C'est sous ces ambitieux augures que s'engage l'épopée de Delhi. L'armée piaffe de s'élancer vers de nouvelles aventures potentiellement si lucratives. Elle s'ébranle enfin.

Le shah aurait pu choisir de gagner Peshawar à travers le Séistan, puis le Béloutchistan. Contre toute attente, souhaitant échapper au manque d'eau qu'il pourrait connaître dans les déserts arides ainsi qu'aux attaques des nomades, il préfère prendre le chemin des montagnes. Le voilà dès le 3 juin à Ghazni, la capitale légendaire des Ghaznévides¹⁴, dont le plus important des

souverains, Mahmoud, avait tenté en vain une invasion de l'Inde. Le 30 juin, il est à Kaboul et le 18 septembre à Djalalabad. Pour gagner l'intérieur de l'Inde, il lui faut trouver la passe de Khyber. Col constituant la clé de Peshawar, c'est un passage qui sinue à une altitude d'environ mille sept cents mètres sur une distance de cinquante-huit kilomètres entre les monts Safeh Koh et Kachmund. Or Nasâr Khan, le gouverneur de Peshawar, présupposant les intentions persanes et ayant demandé de l'aide à Muhammad Shah... qui a fait la sourde oreille, y a posté deux mille de ses hommes et quelques pièces d'artillerie. A cette nouvelle, les Iraniens sont effondrés. Nader, loin de partager l'abattement général, décide d'un mouvement extraordinaire que personne d'autre que lui n'aurait pu imaginer : contourner la passe de Khyber par le sentier escarpé de Sartchoba qui, dans ses parties les plus étroites, ne laisse passer qu'un seul homme à la fois. L'exploit est aussi fou que total : on pense au général carthaginois Hannibal qui, en 218 av. J.-C., avait fait traverser les Alpes enneigées à ses éléphants pour attaquer les Romains... Par ce stratagème audacieux, Nader encercle Nasâr Khan et ses troupes qu'il fait prisonniers. En fin stratège, il traite le gouverneur vaincu avec égard et, peu après, le confirme dans sa fonction, s'en faisant un obligé.

Peshawar tombe, puis Lahore. Après qu'il a aussi confirmé dans ses fonctions le gouverneur Zakaria Khan – originaire du Khorassan –, la route de Delhi s'ouvre à lui le 6 février 1739. Muhammad Shah, qui commence à s'en inquiéter, demande à Nizâm-ul-Mulk d'Hyderabad de conduire les forces mogholes contre le Persan. Devant son refus, il se résout à mener en personne ses troupes. A vrai dire, il ne pense pas que la victoire puisse lui échapper : il dispose de trois cent mille hommes, de deux mille canons et de deux mille éléphants¹⁵, alors que l'Iranien peut seulement aligner quatre-vingt-neuf mille soldats dont vingt mille fantassins, cinquante mille cavaliers, deux mille hommes montés sur des chameaux, cinq mille artilleurs pour cent canons et une garde impériale de cinq mille hommes.

Malgré ce fort déséquilibre que lui rapportent ses espions, Nader ne perd pas espoir de vaincre lui aussi, même lorsqu'il apprend que le Moghol attend une armée de renfort venant d'Oudh. Il est vrai que la vie guerrière et l'organisation de son armée jouent en sa faveur. Alors que l'Indien vit dans le faste d'une tente-palais itinérante aux vaisselles d'or et aux décorations fastueuses, au milieu d'une armée à la discipline relâchée, la tente de l'Iranien est simple et discrète, son ordinaire semblable à celui de ses soldats qui, aguerris, confient leur vie à la force et à l'ingéniosité de leur chef.

L'affrontement peut commencer. Le 22 février, Nader engage l'offensive contre l'armée de renfort qu'il disperse, forçant son commandant, Sa'âdat Khan¹⁶, à fuir avec quelques fidèles, lesquels réussissent à rejoindre Muhammad Shah. Le lendemain, il coupe l'armée du Moghol de sa capitale Delhi, démoralisant de ce fait ses troupes.

La bataille décisive a lieu le 24 février, près de Karnāl, à cent dix kilomètres au nord de Delhi. L'infériorité numérique de Nader aurait dû peser lourd dans l'affaire si son génie militaire n'avait fait la différence. En effet, lorsqu'à une heure de l'après-midi l'artillerie moghole commence à canonner, Nader fait reculer ses troupes. Il n'en faut pas plus pour que les Indiens exultent, croyant la victoire acquise, et fassent avancer en première ligne leurs éléphants qui, jusque-là, avaient toujours terrifié leurs ennemis par leurs piétinements meurtriers et leur force implacable.

C'est le moment choisi par Nader pour dévoiler son plan machiavélique. Derrière ses lignes, ses chameaux ont été réunis par paires, reliés par une plate-forme sur laquelle d'énormes ballots

de paille et du combustible ont été déposés. La bataille « chameaux contre éléphants¹⁷ » s'engage. Au signal, la paille est enflammée ; avec des hurlements terribles, les chameaux affolés, véritables torches vivantes, se ruent contre les éléphants dont les rangs serrés sur plus de trois kilomètres se rompent. Les bêtes terrorisées écrasent tout sur leur passage. Les éléphants en furie se retournent contre les Indiens. Pagaille, cris, monstruosité, une véritable apocalypse de sang. Vient ensuite une seconde vague de chameaux sur lesquels Nader a fait placer des bouches à feu légères (*zamburak*). Les soldats chameliers tirent alors sur les Moghols qui ne savent plus où se réfugier. S'ensuit un terrible carnage durant lequel le généralissime Khan-e-Dauran est mortellement blessé, cependant que Sa'adat Khan est fait prisonnier. Durant les trois heures qu'a duré la bataille, entre dix mille et soixante-dix mille Indiens, selon les sources, sont tombés ; sept mille du côté iranien.

C'est fini : l'armée du Grand Moghol, hagarde, vient d'essuyer une défaite historique. Reste pour chaque camp à relever ses morts, à les enterrer au plus vite et à soigner les milliers de blessés. Comme à son habitude, Nader est parmi les premiers à s'occuper en personne des victimes, cependant que Muhammad Shah préfère donner des ordres. Les chroniqueurs iraniens rapportent, à cette occasion, un dialogue que Nader aurait eu avec un vétéran légèrement touché :

- Qui es-tu et d'où viens-tu ? lui demande le shah.
- Je suis d'Abarghou (près d'Ispahan) et je te suis depuis plus de seize ans.
- Etais-tu aussi brave au début ?
- Oui, Nader, j'étais même plus fort et je me battais encore mieux.
- Assurément, lui rétorque le shah, mais où étais-tu lorsque les Afghans ont pris Ispahan ?
- J'étais bien présent, mais toi, tu n'y étais pas !

Dialogue réel ou imaginaire pour la propagande du shah ? Qui sait. En tout cas, il renforce le mythe du sauveur invincible proche de ses troupes, marque ou symbole que Nader veut laisser dans l'histoire.

Au soir de cette journée décisive, l'armée indienne est bouleversée malgré la bravoure dont elle a fait preuve et le sacrifice de nombreux officiers, dont Khan-e-Dauran. Il ne lui reste plus que deux jours de provisions. Certains soldats, abandonnant leurs armes, désertent et les camps se vident progressivement. Seules résistent au milieu de ce chaos les majestueuses tentes du Grand Moghol et de ses proches. On presse Nader de porter le coup final et de faire prisonnier l'empereur. Le shah s'y refuse. En revanche, il encercle le dernier carré moghol, le coupe de l'extérieur et attend.

Il sait qu'avec ses seules forces il ne peut gouverner l'immensité du territoire indien, qui échappe d'ailleurs à l'autorité du Moghol lui-même. Son intérêt est plutôt de parvenir à une paix avantageuse pour son pays. Il attend donc le moment propice pour négocier.

Trois jours passent. Enfin, le Grand Moghol consent à envoyer le Nizâm d'Hyderabad avec une proposition : vingt millions de roupies (certains chroniqueurs avancent cinq) au titre des indemnités pour qu'il reparte en Iran. Furieux de se voir préférer le Nizâm comme médiateur, Sa'adat Khan approche Nader et lui conseille de refuser l'offre qu'un simple gouverneur de province pourrait lui faire : il y aurait mieux à trouver à Delhi. Les yeux du conquérant s'allument : c'est le discours qu'il attend. Il repousse la médiation.

Encore un peu d'attente et Muhammad Shah cède : il demande audience à Nader, acceptant solennellement sa défaite.

L'arrivée du Grand Moghol près du camp persan est fastueuse. Installé dans un palanquin protégé par un dais alourdi de pierreries et porté par des officiers richement vêtus, entouré d'une garde de soldats et d'esclaves, il est d'abord accueilli par un haut personnage de la cour, Tahmasp Gholi-Khan Djalayer, qui lui jure sur le Coran que rien de fâcheux ne lui arrivera. Puis, c'est le fils cadet de Nader, le jeune prince Nasrollah Mirza, qui l'introduit dans le camp où son père attend son hôte à l'extérieur de sa tente. Le prenant par le bras, Nader l'entraîne ensuite à l'intérieur de sa tente où un café est servi. L'entrevue des deux empereurs se passe en turc, comme l'a exigé le Persan. Nader se lance alors dans une longue diatribe : il reproche au Grand Moghol son manque d'égards, l'irrespect manifesté envers ses ambassadeurs, ses courriers restés sans réponse, l'accueil et l'asile qu'il a réservés à ses adversaires. « C'est pour ces raisons que je suis venu régler en personne ces questions. » Il se lance alors dans des considérations historiques plus ou moins fondées, rappelant les rois les plus généreux, les souverains assassins. « Mais, conclut-il, si vous agissez avec sincérité, nous serons magnanimes. »

Un premier accord est conclu aux termes duquel l'Indien remet à l'armée iranienne les pièces d'artillerie lourde et des éléphants de guerre. Nader, pour sa part, couve déjà le projet de se rendre à Delhi. Pour l'instant, les deux souverains prennent un repas en tête à tête ; comme Muhammad Shah craint de se faire empoisonner à chaque bouchée, l'Iranien échange avec lui verre et plats. Bien que rassuré en partie, le Grand Moghol tente de dissuader Nader de faire son entrée dans sa capitale. Peine perdue : après de nombreuses interventions du plénipotentiaire indien, l'entrée conjointe des deux rois à Delhi est décidée. Nader, qui ne perd jamais le sens des réalités, envoie des messagers en avant pour que des scellés soient posés sur le trésor et le parc d'artillerie qui, selon les lois de la guerre, doivent lui revenir.

Le 20 mars 1739, les cortèges impériaux s'ébranlent vers la capitale indienne. Quelques kilomètres avant les portes de la ville, dans une résidence impériale, Muhammad remet sa couronne à Nader qui, de fait, est le nouveau maître de l'Inde. La capitale moghole se dessine bientôt dans un proche horizon. L'aventure, qui a commencé à Ispahan pour Nader et son armée, trouve enfin un épilogue provisoire après trois mille quatre cent quarante et un kilomètres d'efforts et de hasards¹⁸.

Pour ne pas rompre avec ses habitudes, Nader annonce son intention de traverser les rues de Delhi à cheval. Il propose néanmoins à Muhammad d'utiliser son palanquin habituel ou un éléphant de parade. Par respect pour son vainqueur, ce dernier opte aussi pour le cheval. Etaient-ils côte à côte ? Certains auteurs iraniens prétendent que le Moghol s'avancait quelques pas derrière le Conquérant. Rien ne l'atteste cependant.

Soucieux de sa popularité, Nader puise à pleines mains, dans une sacoche accrochée à sa selle, des pièces de monnaie, quelques-unes en or ou en argent, qu'il jette à la foule immense venue accueillir le cortège, provoquant quelques bagarres parmi les curieux. Des soldats lui distribuent en outre des friandises. Derrière les deux souverains, l'armée iranienne avance en colonnes ordonnées, ce qui impressionne fort les Indiens, peu disciplinés d'ordinaire. Nader veut donner une allure de fête à ce qui est en fait une âpre conquête. Y réussit-il ? Les tapis qui jonchent son parcours suffiront-ils à lui concilier les faveurs des grands et du peuple ? Rien n'est moins sûr.

En effet, chacun craint la colère de la population, même si les apparences tendent à minimiser la défaite de l'Inde. Plusieurs dignitaires indiens, prudents, ont d'ailleurs conseillé aux Iraniens de poster des soldats devant leurs résidences. Nader suit leurs conseils et assigne deux

mille hommes à cette garde préventive. Une mesure qui paraît de bon sens mais qui se révélera funeste.

En apparence toujours, l'ambiance est à la fête. En effet, le lendemain, 21 mars, c'est *Nowrouz*, une occasion pour Nader de récompenser ses meilleurs éléments en leur octroyant de généreuses étrennes. Tout le camp iranien festoie. Muhammad Shah vient présenter ses vœux à son vainqueur dès le matin. L'après-midi, Nader lui rend sa visite. On le reçoit dans la salle d'apparat du palais où de nombreuses tables ont été dressées, surchargées d'une débauche d'objets précieux, de bijoux et d'étoffes rares. S'ensuit un jeu de rôle bien oriental : Muhammad déclare à Nader que tout ce qu'il voit, il le lui offre en cadeau pour *Nowrouz*. Nader feint la surprise et refuse. « Les provinces et terres au-delà de l'Indus me suffisent », dit-il, réaffirmant ainsi ses prétentions territoriales. Le Moghol opine du chef mais insiste. Quelques minutes de palabres s'ensuivent. Nader finit par accepter, « contraint » par l'obligeance de Muhammad. Ordre est immédiatement donné de recenser tous les trésors et de les mettre en caisse sitôt la cérémonie terminée.

La nouvelle de ce vol déguisé se répand dans la ville comme une traînée de poudre. On nous a dépouillés de tous nos trésors, chuchote-t-on avant de le crier. Certains habitants commencent par s'en prendre aux soldats iraniens. Deux notables indiens, Sayed Niaz Khan et Shahsavar Khan, prennent la tête d'un soulèvement spontané, non sans en avoir averti discrètement la cour, sinon le Grand Moghol. Les soldats en faction devant les résidences iraniennes en sont les premières victimes. Une rumeur vient accroître le désordre : Nader aurait été assassiné ! Le camp iranien est destabilisé ; Delhi est prête à se soulever.

Vient la nuit. Nader – bien vivant – reçoit un rapport complet sur la situation préinsurrectionnelle et un décompte des victimes iraniennes. Il n'y a pas de temps à perdre. Sa résidence étant protégée par ses soldats, il apparaît sur un balcon à la lumière de nombreuses torches. La rumeur démentie, ses troupes l'applaudissent en même temps qu'elles retrouvent leur confiance.

La nuit se passe dans l'incertitude : les Indiens continuent leurs attaques contre les soldats. Sayed Niaz Khan et Shahsavar Khan pensent leur triomphe proche. Au palais aussi, on se réjouit discrètement, avec le secret espoir que Nader, effrayé devant l'ampleur de la résistance, plie bagage au plus vite.

C'est méconnaître le Conquérant. Tôt le matin, entouré de sa garde personnelle, il se rend au centre de Delhi afin que chacun le voie de ses yeux. Parvenu à la grande mosquée, alors qu'il en monte les marches monumentales, à huit heures précises, on lui lance des pierres et on tire sur lui. Légèrement blessé, il donne ordre au commandant de l'artillerie, Yar Ali Soltan, et à un officier supérieur indien, Sa'ad-el-din Khan, de riposter. C'est alors l'escalade de la violence.

La licence donnée à l'armée est terrible : partout où un soldat iranien a été tué, l'armée est habilitée à couper des têtes et à mettre le feu aux habitations. Un carnage effroyable s'ensuit auquel participent près de trois mille Iraniens. Le Grand Moghol, vite au courant, tergiverse, espérant sans doute une volte-face de la population... en vain. Il finit par se rendre auprès du Conquérant pour demander l'*aman*, l'arrêt des hostilités. Nader la lui accorde immédiatement. Une demi-heure plus tard, la ville s'apaise. Les soldats iraniens sont enjoins d'aider les populations à éteindre les incendies. A quatorze heures, le calme revient avec les derniers incendies maîtrisés. Les deux meneurs de la révolte sont amenés à la cour où on leur tranche la tête.

L'épisode a été meurtrier : quatre mille à sept mille Iraniens sont tombés au début de la sédition ; environ trente mille Indiens¹⁹ ensuite.

Si le calme est revenu sur la ville, le spectacle est désolant et l'âcreté des cendres mêlée au sang qui sèche imprègne tout. Nader s'attarde cependant, au grand dam de Muhammad, condamné à se taire. Pour le rassurer, le Conquérant lui envoie son sceau afin qu'il puisse encore donner des ordres... mais sous le couvert iranien.

Nader veut montrer à tous qu'il reste le maître incontesté : les prières du vendredi sont célébrées en son nom et des pièces de monnaie sont frappées dans l'urgence à son effigie. Alors que ses agents perçoivent l'impôt indien, tout ce qu'il y a de très précieux à Delhi est répertorié, emballé, protégé dans des coffres scellés, au titre des dommages de guerre. C'est ainsi que grossira le trésor des shahs d'Iran. Quiconque va aujourd'hui dans les sous-sols – véritables coffres-forts – de la banque Melli à Téhéran peut en constater la variété : outre une quantité incroyable d'émeraudes, de perles, de rubis et de diamants, il y admirera les gemmes anciennement iraniennes que Nader ramènera d'Inde en Iran. Comme l'écrit Afsaneh Pourmazaheri, ce dont il fut « le plus satisfait était sans doute d'y avoir rapporté les diamants Kouh-e-Nour et Daryâ-ye-Nour (signifiant respectivement “montagne de lumière” et “mer de lumière” en persan), ainsi que le trône de Paon, symbole du pouvoir impérial de la Perse²⁰ ». Le Daryâ-ye-Nour, par exemple, d'une couleur rose pâle d'une rareté extrême, aurait décoré la couronne de Cyrus le Grand bien avant d'entrer en possession du Grand Moghol. Au total, le Conquérant aurait emporté des bijoux d'une valeur de six cents millions de roupies, de l'or et des pièces pour seize millions de roupies. Ce butin, Nader veut le partager avec son peuple. Aussi signe-t-il une ordonnance exemptant les Iraniens d'impôts durant trois années, et distribue-t-il de nouvelles récompenses à ses officiers et soldats.

Enfin, malgré tous les obstacles et pour sceller l'union entre les deux empires et dynasties, Nader demande, pour le prince Nasrollah Mirza, son cadet, la main d'une princesse de sang indien – Muhammad n'ayant pas de descendance féminine –, ce qui est accepté immédiatement. Le jour de la célébration, un incident aurait pu se produire. En effet, l'officiant indien, de confession musulmane, demande que soient consignés dans l'acte de mariage les ascendants des jeunes mariés jusqu'à sept générations. Pour la princesse indienne, la formalité est simple : elle descend de Tamerlan. Or Nader ne peut opposer une ascendance aussi prestigieuse. Aussi, à la question du religieux : « Qu'inscrivons-nous pour Sa Majesté ? », rétorque-t-il avec un brin de provocation : « Mettez : prince Nasrollah Mirza, fils de Nader Shah, lui-même fils de l'épée, et ainsi jusqu'à la septième génération ! » La répartie fait mouche : « Nader, fils de l'épée » sera désormais et pour toujours le surnom du Conquérant.

Il lui reste cependant à tenter d'effacer le souvenir de l'effroyable massacre des Indiens. Dans cette optique, il ordonne sept jours de fêtes ouvertes à toute la population et fait organiser des banquets gigantesques : on raconte qu'un soir, cinquante mille convives auraient été traités. Durant ces festivités, des montagnes de cadeaux et de pièces de monnaie sont distribuées. Nader peut se montrer magnanime : en fin de compte, n'est-ce pas les Indiens qui paient ? Malgré leurs souffrances, ces derniers sont au rendez-vous d'un événement et d'un partage que le Grand Moghol ne leur a jamais offerts. On festoie donc, on danse et on chante en l'honneur des mariés. On pourrait même croire que le deuil est oublié.

Vient enfin le jour tant espéré par les Indiens du départ de Nader. Le 12 mai 1739, lors d'une grande cérémonie, le shah-in-shah remet la couronne impériale indienne, qu'il porte, à Muhammad : « Je salue votre trône et votre empire. Cependant, bien que j'en sois à présent le maître, je vous le rends à la condition que vous accédiez à mes demandes²¹. » Et il ajoute : « Echangeons nos couvre-chefs. » Le Moghol blêmit, malgré l'honneur apparent que lui fait Nader. En fait de couvre-chef, il porte un turban dans lequel il a caché un très gros diamant. Le « fils de l'épée » le sait par ses espions. Sans rien montrer du plaisir que lui procure sa feinte, il se coiffe du *modeste* turban. Il s'adresse ensuite à l'assistance en persan, langue de cour pratiquée aussi à Delhi : « Si je suis à l'autre bout du monde et qu'on me rapporte que l'un de vous a manqué de respect à son empereur, sachez bien que je reviendrai en toute hâte et infligerai au fautif la punition qu'il mérite. » Il conseille ensuite Muhammad dans un aparté : qu'il soit ferme dans sa gouvernance, qu'il se dote d'une vraie armée permanente pour que cesse sa dépendance envers les potentats locaux. Autant de conseils qui ne furent pas suivis d'effets, pour le plus grand malheur de l'Inde ou de ce qui en restait.

Des serviteurs apportent alors plusieurs plateaux remplis de pièces d'or à l'effigie du *nouvel* empereur que Nader s'empresse de distribuer à l'assistance pour bien marquer la passation du pouvoir. La cérémonie terminée, les deux empereurs se donnent l'accolade.

Le 17 mai, le Conquérant quitte Delhi en grande pompe, applaudi par une population soulagée de le voir partir. Ainsi s'achèvent cinquante-sept jours d'occupation iranienne.

Le retour en Iran n'est guère aisé. En effet, l'armée doit écraser les révoltes qui se lèvent dans les territoires indiens devenus iraniens, l'Indus étant à présent la nouvelle frontière entre les deux empires.

C'est à Kaboul que le *Nowrouz* de 1740 est fêté. Nader y divise ses nouvelles possessions en trois grands gouvernorats et enrôle quarante mille Afghans dans son armée. Le 5 mai, il se trouve à Hérat, une des deux capitales du Khorassan. Il y célèbre ses victoires par de nombreux festins et y expose aux yeux d'un peuple ébloui son prestigieux butin. Voilà deux ans et sept jours qu'il est parti à la conquête de l'Inde, et sa réussite est totale.

Une aventure s'achève, une autre commence. Son nouveau défi est de pacifier l'Asie centrale. Il y parvient en partie : à Khorezm, en Ouzbékistan, il libère douze mille prisonniers persans, enrôle quatre mille Ouzbeks dans ses troupes et libère de nombreux otages russes dont il organise le rapatriement chez eux. Il retourne ensuite au Khorassan, passe par Kalât où il charge des artisans indiens qu'il a amenés avec lui de bâtir un fort afin d'y abriter son trésor. Son désir est en effet de terminer ses jours dans cette forteresse. Le voici bientôt à Mashhad où il ordonne les travaux d'embellissement du mausolée de l'imam Réza et de la grande mosquée.

A partir de 1740, on signale autour de lui des Européens, sans doute attirés par la renommée de ses conquêtes et de ses aventures, plus sûrement intéressés par le gain qu'ils pourraient tirer d'un empereur aussi fortuné. Chacun y trouvant son compte, Nader charge un Anglais, le capitaine John Elton – qui a fondé à Resht une maison de commerce spécialisée dans la soie²² –, de superviser à Langarūd la construction de deux navires de guerre et de transport sur la Caspienne. Ainsi, à la suite d'Abbas II le Safavide²³ qui avait eu l'intention de créer une marine de guerre pour l'Iran, Nader caresse le même rêve, lequel ne manque pas d'inquiéter les Russes, assurés jusque-là de la suprématie sur un espace maritime, commun cependant. Des ordres sont

envoyés conjointement au gouverneur du Fars pour qu'il fasse de même dans le golfe Persique, axe commercial déjà très convoité.

Les Anglais ne sont pas les seuls autour de Nader. Outre des membres de la Compagnie des Indes orientales, des jésuites français commencent aussi à évoluer dans son entourage, notamment le père Pierre Louis Bazin qui se présente comme maître en médecine et qui, malgré les intrigues dirigées contre lui, devient le médecin personnel du souverain²⁴. Il est vrai que Nader en a bien besoin. La rudesse de sa vie militaire nomade, son alimentation à base de fruits secs et de noix salées, qu'il contrebalance par une ingestion constante d'eau, ont attaqué sa santé. Les premiers symptômes du mal dont il souffrira apparaissent alors. Les chroniqueurs iraniens le nomment *estesgha* : il s'agirait d'une sorte d'hydropisie ou d'une anasarque – syndrome œdémateux généralisé –, accompagnée d'une insuffisance rénale ou cardiaque. Bazin lui prescrit donc trois mois de repos absolu au moins et un régime alimentaire équilibré que Nader ignorera totalement. Sa maladie connaîtra des pics et des chutes. Aussi c'est désormais un souverain affaibli qui gouverne un empire bouillonnant.

La pacification partielle de l'Ouzbékistan et ses périples à travers le Khorassan ne marquent pas la fin de ses aventures. Nader s'inquiète de l'agitation qui règne au Daghestan. Cette région lointaine se situe au nord de l'Azerbaïdjan, le long de la Caspienne. Pour y parvenir, il lui faut traverser d'immenses territoires boisés. C'est dans une forêt dense que, le 15 mai 1741, il est victime d'un attentat dont il se tire, encore une fois, avec de légères blessures. Après quelques soins reçus sur place, sans plus de précautions, il reprend sa marche vers le nord. Bien qu'on ne sache pas vraiment qui est l'instigateur de l'attentat, les soupçons se portent sur le prince héritier, Réza Gholi Mirza, qui fait partie de l'expédition. Des griefs contre lui s'étaient accumulés depuis l'affaire de Delhi. En effet, lorsque le bruit de la mort de son père avait circulé jusqu'en Iran, sans en attendre confirmation, il avait fait frapper monnaie à son nom. Bien pis encore, contrairement aux recommandations de son père, il avait ordonné la mise à mort de Tahmasp II et de sa famille, en résidence surveillée à Sabzevar, incluant dans ce carnage sa propre épouse, sœur de Tahmasp. La limite de tolérance est franchie pour Nader : il réunit un semblant de tribunal d'une quarantaine de personnes de son entourage, et, étouffant de colère, accuse son fils de la mort des Safavides. Les explications de ce dernier sont loin d'être convaincantes. Parmi les « juges », certains suggèrent la mise à mort du prince pour haute trahison, d'autres l'exil, mais la majorité préconise l'aveuglement. Nader se range à ce dernier verdict. Les yeux du prince sont brûlés sur-le-champ.

Le shah regrette très vite la sentence. Dès le lendemain, il se rend auprès de son fils, dont le visage ensanglanté et meurtri le révolte. Il le prend dans ses bras, pleure à chaudes larmes et lui demande son pardon. « Père, répond le prince, ce n'est pas moi que tu as privé de vue, mais toi-même. »

De cet épisode datent son changement d'attitude, la multiplication de ses actes de barbarie, de cruauté, de brutalité. Certains avancent même sa folie²⁵. Le Conquérant se venge alors sur les juges. Les uns ont la tête tranchée, d'autres sont privés de la vue. Ceux qui ont suggéré l'exil sont expropriés de tous leurs biens et chassés de la cour. « Vous auriez dû m'empêcher de faire un tel acte ! » les accuse-t-il. Le seul responsable n'était-il pas lui-même ?

Réza Gholi Mirza écarté par son infirmité, le second fils de Nader, Nasrollah Mirza, est nommé prince héritier. Cela ne lui réussira guère : il sera assassiné, comme son frère aîné, après

l'assassinat de son père.

Il en faut plus à Nader Shah pour mettre un terme à ses campagnes. La situation a cependant évolué : alors que le Daghestan est loin d'être pacifié après un an de conflit, ses troupes sont usées par tant d'années de guerre, sans parler des provisions qui manquent. Nader lui-même n'est plus le même : le mal le ronge au point que, parfois, on est obligé de le porter sur une civière. Sa hantise est d'abandonner ses soldats, c'est-à-dire sa raison de vivre. Certes, il commence à évoquer sa résignation de la couronne. Il parle même de se retirer à Kalât. Mais ses actes et décisions démentent ses paroles. Il lorgne en effet sur une partie de l'Empire russe, dit vouloir demander, pour son héritier, la main de la princesse Elisabeth²⁶ – la future impératrice, fille de Pierre I^{er} et de Catherine I^{re}. Afin de multiplier ses chances de réussite, il se renseigne, donne des ordres pour renforcer la présence maritime iranienne sur la Caspienne, évoque à nouveau son projet de conquête de Constantinople.

Il est encore au Daghestan lorsque les pourparlers qu'il a engagés naguère avec le sultan de la Porte, Mahmud I^{er}, sur l'« unité de l'islam » débouchent sur une fin de non-recevoir. Comme à son habitude, le shah riposte sans attendre. Il laisse les opérations du Daghestan à la main d'un de ses généraux et repart vers la Mésopotamie où les troupes ottomanes ont gagné du terrain. Sa riposte est foudroyante. Sa nouvelle flottille lui permet de reprendre Bassora sans grande difficulté. De là, il porte le siège devant Bagdad, prend la forteresse de Kirkouk après une semaine d'affrontements, ainsi que la ville d'Erbil au Kurdistan.

Il en profite pour effectuer quelques pèlerinages sur les lieux saints, tant chi'ites que sunnites, et s'attarde, entre autres, sur le mausolée d'Abou Hanifa, fondateur d'une des quatre grandes écoles juridiques du monde musulman²⁷. Il n'en oublie pas les affaires en cours et tente une dernière fois de convaincre le sultan de rejoindre ses vues par l'envoi de divers messagers à Constantinople, dont son propre historiographe et instructeur, Mirza Medhi Khan. En vain.

Ses difficultés ne sont pas liées qu'à ses conquêtes. Elles viennent aussi de l'intérieur de l'empire où le peuple a oublié, depuis fort longtemps, les largesses consécutives à la conquête de l'Inde, lesquelles ont d'ailleurs été partiellement supprimées. A présent, les récoltes sont mauvaises et les impôts toujours plus écrasants ; les campagnes et les villes sont en deuil, tant de familles ayant perdu leur père ou leurs enfants à la guerre. Le « sauveur » ne serait-il pas ressenti désormais comme un « dictateur » militaire, avide de conquêtes dont plus personne ne reconnaît l'utilité ?

Et puis Nader, après l'aveuglement de son premier fils, est devenu irritable, suspicieux et impitoyable, soulevant des foyers de révolte ici et là. A l'est, dans le Khorezm en ébullition, le prince Nasrollah Mirza intervient d'urgence, usant autant de force que de diplomatie. A Balkh, au nord de l'Afghanistan, un derviche, par de longues diatribes, pousse la population à massacrer les habitants du Khorassan et les Kizil Bach²⁸ : il est vite fait prisonnier, ce qui éteint la fronde. Au Shirvan, dans l'Azerbaïdjan actuel, un certain Sâm, qui se prétend descendant du shah Soltan Hossein, le Safavide assassiné par les Afghans, lève lui aussi l'étendard de la révolte. A nouveau, Nasrollah Mirza, dépêché sur les lieux, éteint la sédition, sans pouvoir cependant prévenir la fuite de Sâm. Dans le Sud, le Fars s'enflamme à son tour, mené par Taghi Khan, un fidèle parmi les fidèles qui a créé la flotte de guerre et vient de conquérir Oman sur la rive sud du golfe Persique. Dès son retour à Shiraz, sa capitale, il est arrêté et exécuté sur ordre exprès de Nader.

Les Qâdjârs, d'origine turkmène, ne sont pas mieux traités. Le gouverneur de la région les réduit à la suite de graves exactions, ce qui ne fait qu'attiser leur haine.

Profitant de ces mécontentements, les Ottomans tentent d'entrer à nouveau dans le jeu. Ils suscitent un faux prince safavide, Safi Mirza, de son vrai nom Mohamad Ali Rafsandjani, vite fait prisonnier lui aussi, privé d'un œil et renvoyé enchaîné chez ses protecteurs ottomans, en guise de « cadeau ». A cette nouvelle confrontation indirecte avec les Ottomans s'en ajoute une autre, plus frontale. En effet, ces derniers lui envoient une grande armée commandée par un ex-vizir. Nasrollah Mirza l'écrase sur les rives du Tigre, près de Mossoul, en Haute-Mésopotamie, tuant douze mille Ottomans, en faisant prisonniers cinq mille et prenant possession de toute l'artillerie lourde.

Apparemment, Nader triomphe encore. Il veut alors asseoir ses droits de vainqueur en proposant une « paix » aux Ottomans à son unique avantage. Il réclame ainsi la reconnaissance officielle par le sultan de la cession de Van en Arménie, de tout le Kurdistan, de Bagdad, de Bassora et des villes saintes chi'ites, Nadjaf et Kerbala.

Il se calme enfin, part pour Ispahan, où il séjourne quelques semaines. Sa cruauté et son intolérance sont telles que chacun respire lorsqu'il décide de repartir vers le Khorassan pour y inspecter les travaux qu'il a ordonnés à Kalât. Là comme ailleurs, il fait couler le sang, non plus de ses ennemis mais de son propre peuple. Tous les prétextes sont bons. Sa barbarie atteint des sommets. C'est dans ce refuge qu'il conclut un traité de paix avec les Ottomans en 1746. En échange de concessions territoriales peu précises, à savoir les frontières définies à l'époque du sultan Murad IV (1612-1640) et de Shah Safi le Safavide (1611-1642), par lesquelles l'Iran récupère le Caucase et la Sublime Porte Mossoul, Kirkouk, Bagdad et Bassora, il renonce à ses exigences sur le plan religieux... ce qui lui aliène les autorités chi'ites, toujours puissantes, lesquelles commencent à intriguer contre lui.

Son divorce avec le pays est si fort à présent, que même le Sistan et le Khorassan, ses provinces les plus fidèles, s'agitent, sous la pression des gouverneurs qui exigent des impôts nouveaux. Il ne peut même pas trouver de repos auprès de sa famille, dont l'hostilité grandit : aussi bien son neveu que ses proches commencent à contester son pouvoir sanglant. Ses conquêtes ont appauvri le pays, ses guerres ont fait passer au second plan le commerce intérieur et extérieur, la misère, avec la stagnation de la production, s'est installée durablement dans de nombreuses régions...

Nader, bien que très souffrant, passe outre son impopularité et décide de réduire la révolte du Khorassan en personne. C'est à Ghouchan qu'il établit son camp, veillant à ce que des mesures exceptionnelles de protection soient prises. Des factions – surtout des recrues étrangères – campent devant sa tente, renouvelées chaque nuit. La peur s'est emparée du Conquérant : tant de haine accumulée, tant de répressions contre des innocents poussent aux attentats contre sa personne. Il le sait, il le sent.

Dans la nuit du 19 au 20 juin 1747, c'est un officier afghan de vingt-cinq ans, Ahmad Khan Dorani, qui est chargé de sa protection. Ce sera la première victime du complot décisif qu'ont ourdi soixante-quinze officiers. La voie étant libre, quelques-uns pénètrent sous la tente de Nader. Le shah se réveille, tente de se défendre, appelle à l'aide. Seule la nuit noire lui répond. L'un de ses proches, Saleh Khan, lui tranche la main droite ; un général qâdjâr la tête. Nader Shah Afshâr meurt comme il a vécu : dans le sang.

Son empire, fondé surtout sur une dictature militaire, cruelle vers la fin, s'effondre comme

un château de cartes. Au Khorassan, l'un de ses neveux, Ali Gholi Khan, est proclamé roi sous le nom d'Adel Shah (Adel voulant dire « juste »), lequel poursuit la série des horreurs, exterminant tous ses descendants pour éviter une querelle dynastique, ce qui ne le sauvera d'ailleurs pas²⁹. La majeure partie du butin rapporté de Delhi est pillée ou dispersée. Un cinquième selon les estimations sera « sauvé » par Agha Mohammad Shah Qâdjâr après des péripéties pour le moins singulières³⁰.

Etrange destin que celui de Nader, brigand d'honneur devenu empereur, sauveur de son pays après une des pires catastrophes de son histoire, organisateur d'un Etat militarisé qui en vida les caisses. Ne rappelle-t-il pas sur ce point Napoléon I^{er} ? Le shah-in-shah avait de grandes ambitions : unifier l'islam, conquérir Constantinople, reconstituer l'Empire safavide en le libérant de ses prédateurs, ce en quoi il réussit. Ses rêves rappellent aussi ceux des Achéménides et des Sassanides puisqu'il voulait occuper l'Asie Mineure et la Crimée. Ne caressait-il pas aussi un autre rêve, vers l'Occident, celui de l'Europe ?

Quelles qu'aient pu être ses fautes, celui qui fut tant aimé puis tant haï de son vivant laissera aux Iraniens l'image du « sauveur » et entrera dans le mythe. Dans les pires moments de leur histoire, nombreux sont les Iraniens qui ont rêvé et parlé, ou rêvent et parlent toujours, d'un Nader qu'ils attendent. Malgré ses cruautés vers la fin de sa vie, son mausolée surmonté de sa statue équestre, sur la colline aux cerfs-volants de Mashhad, reste toujours un endroit vénéré. Sans doute parce qu'il avait une haute idée de sa mission.

Ne déclarait-il pas : « Ma ceinture de souverain est le symbole de ma servitude envers mon pays. Beaucoup de Nader sont venus et tant d'autres viendront, mais l'Iran et les Iraniens doivent toujours vivre dans la grandeur et la supériorité » ?

INTERLUDE

De Nader Shah à Agha Mohammad Shah Qâdjâr

Une nouvelle dynastie succédera à celle des Afshârs : les Qâdjârs. Peuple nomade à l'origine, apparentés aux Turcomans ou Turkmènes, se déplaçant dans les steppes qui bordent l'est de la mer Caspienne, les Qâdjârs vivent essentiellement, mais chichement, d'élevage. Au ^{xiii}^e siècle, le Mongol Gengis Khan, qui ravage tout sur son passage, les pousse à l'exode. Les voilà avec tentes et troupeaux sur les chemins de l'Ouest, de l'Iran jusqu'à Alep. Deux siècles plus tard, dans le sillage d'un autre grand guerrier, Timour Lang – Tamerlan –, ils retrouvent les bords de la Caspienne, le Mazandaran, si abondant en gibiers et végétaux qu'ils s'y installent. Montagneuse, particulièrement inhospitalière, la région, l'ancienne Hyrcanie d'Hérodote, est un passage obligé pour tous les conquérants, un des verrous de l'Iran, bientôt un haut lieu des résistances iraniennes. Aussi les tribus qâdjâres y trouvent-elles un asile stratégique qui, année après année, leur assurera une puissance politique, assortie d'une indépendance certaine.

A la mort de Tamerlan, le pays, maltraité, se désagrège jusqu'à ce qu'une famille d'Azerbaïdjan relève le défi de l'unification, les Safavides. Les Qâdjârs se posent d'emblée en alliés dans leur ascension, si bien que, lorsque Ismaïl I^{er} est couronné, il n'oublie pas ses fidèles du premier jour et les intègre dans ses fameuses troupes d'élite : les Kizil Bach ou « Têtes rouges ». Bien vite, ces derniers, indispensables aux shahs successifs, sont nommés gouverneurs du Karabakh³¹, d'Erevan et d'Astarabad, la « ville de l'Etoile » à l'est de la capitale, qui, dans le Mazandaran, devient leur ville principale³². Cette ville, avec sa forteresse de Mobarekabad près du fleuve, constitue en quelque sorte, au fil du temps, le fief des Qâdjârs.

Y vivent deux clans opposés, bien que frères : les Bergers (les *Ghoyounlou*) et les Chameliers (les *Davallou*), les premiers occupant le haut de la forteresse, les seconds le bas. Fiers guerriers à la morale sûre, les shahs successifs, peut-être pour en canaliser la puissance, les envoient dans tout l'empire pour en défendre les frontières attaquées autant par les Ouzbeks que

les Ottomans ou les Tatars. Les khans qâdjârs deviennent ainsi des potentats incontournables dont les belles demeures ne passent pas inaperçues à Ispahan, la capitale impériale.

Avec la fin du XVII^e siècle, le déclin des Safavides est proche. Les Ouzbeks et les Afshârs guettent la moindre faiblesse du shah pour fondre sur l'Iran. Le dernier souverain de la dynastie, Soltan Hossein (1668-1726), alangui par les plaisirs d'Ispahan, ne semble se soucier de rien, même lorsque le Qâdjâr Fath Ali Khan, qui vient de repousser des avancées afghanes sur le territoire persan, lui en fait des rapports alarmants. Ce Fath Ali Khan est le chef des Bergers, installés à Astarabad. Lorsque ce dernier se présente devant lui, le shah lui offre, pour récompense de ses services, une des femmes de son harem, Emineh.

C'est ici que commencent la grande aventure et la future ascension des Qâdjârs. Il se trouve en effet qu'Emineh est alors déjà enceinte, sans le savoir, des œuvres du shah. Ainsi, lorsque naît Mohammad Hassan Khan, le premier fils du couple, aucun doute n'est permis : le sang du Safavide, prestigieuse ascendance, coule dans ses veines plutôt que celui du Qâdjâr. Fath Ali Khan en fait son affaire et, sans en rien ébruiter, considérera toujours ce fils providentiel comme son héritier légitime, même lorsque deux autres enfants naîtront par la suite de son union.

Les événements se précipitent alors pour le shah. Les Afghans, de langue persane mais de religion sunnite et, à ce titre, longtemps écartés sinon combattus par les Safavides, deviennent si menaçants que, sous le commandement de Mahmoud l'Afghan, ils finissent par envahir l'Iran et attaquent Ispahan. Seul de tous les princes safavides, le jeune Tahmasp, caché dans l'*andéroun*³³ royal, échappe au massacre et parvient à se réfugier à Astarabad, auprès de Fath Ali Khan, son plus fidèle recours. Héritier du trône sous le nom de Tahmasp II, il le nomme régent d'un royaume certes bien menacé.

Dans les faits, le nouveau régent – que certains appellent déjà roi – pourrait supplanter l'héritier safavide. C'est compter sans Nader l'Afshâr qui va ruiner ses projets si jamais il les a caressés. En effet, cet aventurier sorti du rang, parti de rien, fait assassiner Fath Ali Khan le 11 octobre 1726 avec le concours du clan des Chameliers et, probablement, de Tahmasp II lui-même. Ce dernier déposé peu après, Nader se fait proclamer roi et nomme le khan des Chameliers, son allié mais aussi l'exécuteur de ses basses œuvres, gouverneur d'Astarabad³⁴, rejetant dans l'ombre le clan des Bergers.

Emineh n'a que le temps de fuir, avec ses enfants, la forteresse perdue et demande l'hospitalité aux Turcomans Yamouts, des nomades chez qui elle vit quelques années en attendant des jours meilleurs. Mohammad Hassan Khan, son fils, se trouve bientôt en première ligne pour relever le rêve de son père assassiné... et de sa mère Emineh. Cette dernière le marie en 1739 avec une de ses nièces, Fatemeh, du clan des Bergers. De leur union naissent, trois ans plus tard, le 14 février 1742, Agha Mohammad Qâdjâr, dans la maison du Seyed Mofid-e Astarabadi, puis, l'année suivante, son frère, Djahan Souz.

12

Agha Mohammad Qâdjâr (1742-1797), le shah châtré ou la réunification par la cruauté

S'il est une figure particulièrement déroutante dans la longue liste des souverains iraniens, c'est bien celle d'Agha Mohammad Qâdjâr¹. Son destin, hors du commun, tient autant de la lutte pour le pouvoir que d'une revanche sur une vie qui ne l'a pas épargné. Son enfance, clé de sa personnalité, est en effet une tragédie d'où Eschyle, Euripide ou Racine auraient pu tirer leur inspiration s'ils étaient nés plus tard. Raconter son histoire est une gageure tant elle met à nu les méandres les plus obscurs et les moins avouables de l'homme de pouvoir.

Le sang et la violence – associés à la dévotion – en sont les marques indélébiles. Au service d'un grand dessein cependant, la reconquête d'une Perse atomisée, elles irriguent les racines de sa vie qui débute le 14 février 1742 à Astarabad, où son palais, belle et imposante bâtisse, se trouve toujours.

Toute la ville célèbre, ce jour-là, la naissance du fils de Fatemeh et de Mohammad Hassan Khan Qâdjâr, du clan des Bergers, l'un des plus éminents chefs de guerre qui, depuis plusieurs siècles, notamment dans les rangs des Kizil Bach, servent l'Iran, en défendant ses marches, tout en convoitant le pouvoir suprême.

Mohammad Hassan Khan ne se laisse pas endormir dans les délices familiaux, d'autant plus que le clan des Chameliers, ses rivaux, domine Astarabad. Pour réaliser le destin vers lequel toute sa fratrie et ses alliés le poussent, il part en campagne dès 1744 et reprend Astarabad. Le khan des Chameliers vaincu, mais non sans ressources, lui offre alors perfidement, en présent de victoire, la plus belle de ses sœurs, la jeune et belle Zahra. Oubliant quelque peu Fatemeh, sa première épouse, il en tombe amoureux sans se douter que Zahra l'espionne – dans un premier temps au moins – pour le compte de son frère. Deux fils naissent de cette seconde union : Morteza, qui sera bientôt un farouche ennemi de son demi-frère Agha Mohammad Khan, et Mostafa.

Zahra est sans scrupule. Elle prévient son frère des mouvements de son époux, lequel en informe immédiatement Nader Shah. Ainsi, lors d'une battue au sanglier à laquelle participe le Qâdjâr, le shah envoie ses troupes qui mettent en déroute le khan, lequel engage alors une guérilla contre l'« usurpateur afshâr », comme il se plaît à le nommer. Le khan des Chameliers en profite pour se réinstaller à Astarabad, en maître.

Nader Shah ne mourra pas de la main de Mohammad Hassan Khan mais lors d'une conspiration à laquelle le Qâdjâr a pris part, le 19 juin 1747. Sa mort marque le début d'une guerre de succession sanglante chez les Afshârs qui durera treize ans. Le premier à prendre la

couronne, son neveu Adel Shah Afshâr, fait assassiner ses cousins, ne laissant en vie, dans le palais de Mashhad, qu'un petit-fils de Nader, le prince Shahrokh², âgé de quatorze ans : il compte en faire éventuellement son héritier et le tient au secret loin des autres enfants.

La mort de Nader est une excellente nouvelle pour Mohammad Hassan Khan qui se précipite pour reprendre Astarabad au clan des Chameliers. Lorsqu'il s'empare aussi du Mazandaran, le pouvoir suprême est au bout de ses mains. Le sort n'en décidera pas ainsi. Durant une expédition au Khorassan, fief des Afshârs, en soutien aux Yamouts et malgré un songe prémonitoire d'Emineh, son épouse, il emmène avec lui Agha Mohammad Khan, son fils, qui n'a que sept ans. Les hommes d'Adel Shah attaquant son bivouac, il les met en fuite mais, hélas, les fuyards réussissent à s'emparer de l'enfant qu'ils se hâtent d'enfermer comme otage dans le palais de Mashhad, là même où sont retenus Shahrokh et quelques autres enfants dont la présence est censée garantir la sûreté du shah. C'est dans ce lieu lugubre que commence le calvaire du petit Turcoman, et sa légende noire.

Dans le palais-forteresse, l'éducation des otages est sévèrement encadrée par un gouverneur. Alors qu'un jour les enfants jouent aux osselets, voilà qu'il survient. Panique générale : tous s'enfuient sauf Agha Mohammad Khan qui n'interrompt pas son jeu. Le gouverneur s'en étonne, habitué qu'il est à inspirer la terreur. A la question qu'il lui pose sur sa conduite inédite, il s'entend répondre avec aplomb : « Les fils de rois ne connaissent pas la peur. » L'enfant, bien que chétif, campé sur ses deux pieds bottés, a l'air décidé. « Qui es-tu donc ? – Le fils de Mohammad Hassan Khan, chef des Qâdjârs. » L'œil du gouverneur est soudain attiré par son poing fermé : qu'y tient-il ? Il lui ordonne de l'ouvrir. Au creux de sa paume, un osselet, mais pas n'importe lequel : celui qu'on appelle dans le jeu le « roi ». Devant ce présage funeste, le maître de la prison est ébranlé. Il en réfère au sanguinaire Adel Shah. Ce dernier aurait pu tuer l'enfant pour tant d'insolence. Mais au fond, puisque ce petit Qâdjâr si orgueilleux veut déjà le supplanter, autant lui réserver le châtiment qui l'empêchera de régner. Qu'il soit châtré sur-le-champ ! Il cumulera ainsi deux obstacles : son infirmité, qui l'écartera par tradition du pouvoir suprême, et sa castration qui l'empêchera d'avoir une descendance.

On le saisit de nuit et, étouffant ses résistances, on le mène au bourreau et on l'attache sur une table avec des sangles qui lui meurtrissent poignets et chevilles. L'enfant de sept ans garde un silence impressionnant. Son seul recours reste son regard, noir, fixant ses tortionnaires, gravant dans sa mémoire le sacrilège de leurs mains sur son corps malingre et sans défense. L'horrible opération commence. On endort son bas-ventre avec de la jusquiame. L'officiant serre les parties génitales. Une lame aiguisée s'en approche. Encore quelques secondes et, d'un coup sec, il tranche scrotum et testicules. Par une grâce effroyable du bourreau, l'enfant gardera son pénis : il pourra donc connaître la sexualité, mais ne pourra pas procréer, rejoignant la tribu des eunuques³.

Durant toute l'opération, il n'a ni crié ni pleuré mais il a vu, serré les dents, refoulé tout au fond de son âme des larmes de sang. Jamais plus il n'oubliera ces visages cruels penchés sur lui, cette douleur terrible qui, malgré les analgésiques, a incrusté en lui le goût de la souffrance. En quelques instants, l'enfant mort a donné naissance à un adulte avide de vengeance.

Pour l'heure cependant, il respire faiblement, les yeux ouverts. « L'exécuteur enfonce une tige de paille dans l'urètre et effectue une ligature pour éviter l'oblitération et la rétractation des cordons dans le ventre. Puis il cautérise la plaie avec un fer rougi au feu⁴. »

Enfin, on le délie et, loin de la salle de torture, on l'ensevelit dans du sable chaud pour éviter une hémorragie. Cinq jours durant, entre la vie et la mort, dans cette prison stérile, il est nourri d'eau et de lait. La fièvre tombe enfin mais sans éteindre le mal. Des semaines de soins – huiles aromatiques, linge imprégné de blanc d'œuf. La blessure se referme.

Agha Mohammad Khan est sorti d'affaire, du moins sur le plan médical. A vrai dire, tel une ombre, muet, il erre comme s'il avait perdu la raison. En fait, il rumine une vengeance qu'il veut à la mesure de la déchirure et de l'outrage. Comment pourra-t-il jamais l'assouvir à présent qu'il n'est plus rien ?

Les événements ne se sont pas arrêtés pour autant à Astarabad, après l'enlèvement et la mutilation d'Agha Mohammad Khan dont on ne sait plus rien. Zahra, bien que seconde épouse, veut profiter de la situation pour imposer son fils Morteza dans la lutte à la succession. Pour rival, le garçon n'a guère à présent que Djahan Souz, les autres enfants que son père a eus avec d'autres concubines – Djafar, Medhi et Abbas d'une Kurde, Réza et Ali d'une Esfahanie – étant disqualifiés par l'humble origine de leurs mères respectives. Mohammad Hassan Khan a cependant un doute quant à l'intelligence de Morteza et espère toujours le retour de son fils préféré, Agha Mohammad.

Les choses en sont là lorsque, soudain, un an après son avènement, en 1748, Adel Shah est trahi par ses propres soldats, à la suite de leur ralliement à son frère Ibrahim. Pour l'anéantir, Ibrahim lui fait crever les yeux – ce qui annule toute possibilité pour lui aussi de reprendre le pouvoir –, et le traîne de ville en ville comme un animal⁵. Ne voyant plus d'obstacles à la libération des otages de Mashhad – sauf de Shahrokh, qu'il préfère retenir dans le palais –, il libère Agha Mohammad Khan, qui rejoint les siens pour le plus grand bonheur de son père et la plus grande tristesse de Zahra. L'enfant a huit ans à présent : il porte sur son visage les stigmates de la souffrance ; il est maigre et vieilli avant l'âge. Sa propre image l'horrifie. Son retour est néanmoins le prétexte à de grandes réjouissances où la digne Fatemeh retrouve la place d'honneur au côté de son époux.

Cependant, à Mashhad, la révolte gronde à nouveau. Le sanguinaire Ibrahim voit alors en Shahrokh, qu'il a épargné, un atout majeur. Il imagine en effet que, sous le couvert de cet adolescent à l'ascendance prestigieuse, il pourrait exercer une régence « quasi absolue » et se concilier tous les chefs de tribu. Mauvais calcul. Yusuf Ali, un ex-général safavide, pense pour sa part que pas plus Ibrahim qu'Adel n'est nécessaire au pays et que le mieux est de faire couronner Shahrokh dont la légitimité est manifeste. Ralliant à sa cause les chefs les plus éminents, il fait assassiner Ibrahim. En 1749, Shahrokh monte alors sur un trône très disputé depuis quinze mois puisque trois Afshârs successifs y ont laissé la vie pour s'en assurer la conquête. Il a seize ans⁶. Malgré ses réticences, Mohammad Hassan Khan se rallie à lui sur le conseil de sa mère Emineh. En récompense, il reçoit le titre de gouverneur d'Astarabad et assoit plus solidement son pouvoir sur la région.

L'accalmie dans la guerre de succession ne dure pas. La gouvernance de Shahrokh suscite des remous, dus en partie à des affaires privées qui scandalisent Mashhad⁷. Aussi, profitant de l'absence de Yusuf Ali parti guerroyer à Hérat, un groupe de religieux fomenta un coup d'Etat, propulsant sur le trône le 31 décembre 1749 Mir Sayed Mohammad Marashi, appelé parfois aussi Mirza Mohammad, fils de Mirza Davoud, un mollah de Mashhad. Sa mère étant une fille

du shah safavide Soleyman I^{er}, il prend le nom de Soleyman II. Le pauvre Shahrokh en fait les frais : on lui crève les yeux. L'usurpateur qui fait de Mashhad sa capitale ne se réjouit pas bien longtemps. Le général Yusuf Ali, de retour d'Hérat quelques semaines plus tard, rétablit Shahrokh sur le trône, passant outre la coutume qui interdit à un infirme de régner, et... aveugle Soleyman II.

Malgré la brièveté du règne de Soleyman II, Mohammad Hassan Khan a su tirer son épingle du jeu. Pour se le concilier, l'éphémère roi l'a en effet nommé grand khan de tous les Qâdjârs. Aussi, à la déposition du roi, Mohammad Hassan Khan, constatant le délabrement des pouvoirs et des autorités, se fait reconnaître comme roi d'Astarabad et de Gorgân. L'autorité sur le Mazandaran et le Guilan n'est plus un mirage.

Il est temps pour lui de nommer son héritier. Agha Mohammad Khan, le fils de Fatemeh du clan des Bergers, et Morteza, le fils de Zahra du clan des Chameliers, sont en lice. Le premier, au visage émacié et ridé, au menton sans poil, part avec un handicap certain. Son émasculatation est connue par les indiscretions qui ont filtré de l'*andéroun* malgré les précautions infinies prises par Emineh. Quant au second, il ne se prive pas de vanter sa virilité à mots peu couverts et à traiter son rival de « demi-frère », ce qui irrite fortement Mohammad Hassan Khan. Ce dernier, passant outre, officialise le statut de son premier fils : Agha Mohammad Khan est promis au trône... Encore faudrait-il qu'il y en ait un de libre car, pour lors, le pouvoir suprême n'est pas entre les mains du Qâdjâr, bien qu'il soit un prétendant sérieux.

Loin s'en faut. Soleyman II écarté, Shahrokh aveuglé et réduit à l'état de fantôme, deux autres prétendants tentent leur chance. L'un, Azad Khan l'Afghan, fils d'un khan de Tabriz, qui avait rejoint l'armée de Nader Shah vers 1738, se retrouve, à la mort de ce dernier, commandant en second du gouverneur d'Azerbaïdjan⁸. Ses tentatives nombreuses pour asseoir son pouvoir sur tout l'Iran avorteront ; il se contentera donc de l'Azerbaïdjan. Il n'est en effet pas de taille face à un nouveau foudre de guerre, le général bakhtiari Ali Mardan Khan. Ce général brigue le trône pour son protégé, un rejeton safavide inconnu jusque-là, avec des méthodes si violentes qu'elles provoquent des conflits parmi ses chefs militaires. Un de ses lieutenants, Karim Khan Zend⁹, ancien général de Nader Shah lui aussi, appartenant à la tribu des Lak, originaire du Luristan dit-on¹⁰, en profite pour fomenter une rébellion contre lui. Les principaux chefs le suivent, abandonnant Ali Mardan. La voie est libre pour le nouvel homme fort du pays. Fin stratège, il confirme le rôle du prétendant safavide – ce qui lui assure l'*imprimatur* safavide tant prisée et perpétue la lignée –, et le fait couronner, sous le nom d'Ismaïl III, le 28 juin 1750, à Ispahan. Pour sa part, Karim Khan Zend se fait nommer *Vakil* (régent). Sous ce seul titre, il assurera désormais l'essentiel du pouvoir dans sa nouvelle capitale Shiraz, Ismaïl III lui servant de prête-nom. Quant à Shahrokh, il sera épargné et renvoyé dans son fief du Khorassan qu'il continuera à gouverner jusqu'en 1796.

Les Qâdjârs voient à nouveau le trône leur échapper. Mohammad Hassan Qâdjâr, ulcéré, déclare la guerre à cette nouvelle lignée zend sans légitimité ni aristocratie et s'allie, en 1755, à Ali Mardan, son ancien rival. En chemin, il en apprend la déroute et le meurtre. Il rentre aussitôt dans sa citadelle d'Astarabad où il s'enferme. La forteresse étant réputée quasiment inexpugnable, le Zend, s'étant concilié le clan des Chameliers pour qui l'occasion de récupérer le pouvoir est trop bonne, décide de l'y assiéger et campe bientôt sous ses murailles, attendant que les habitants, mourant de faim, demandent grâce.

C'est alors qu'Agha Mohammad Khan, qui vient d'avoir treize ans, entre en scène. Son père le charge en effet de l'intendance de la forteresse. Lourde tâche pour cet adolescent que de veiller au rationnement de tous et d'épargner le plus possible des provisions déjà bien maigres. Une de ses missions est de prévenir les vols. Or, un jour, « un des hommes d'armes vient se plaindre que, plusieurs fois, un individu masqué est entré sous sa tente pour voler la ration supplémentaire que reçoivent ses deux épouses, enceintes¹¹ ». Agha Mohammad Khan fait donc surveiller les abords de la tente. Le voleur ne tarde pas à revenir. Pris en flagrant délit, il n'est autre que Morteza, le fils de Zahra. L'affaire est délicate. L'adolescent aurait pu châtier sur-le-champ son demi-frère. Pressentant les accusations dont il pourrait faire l'objet de la part du clan des Chameliers, il s'empresse d'en référer à son père... qui décide, malgré les dénégations de Zahra venue, toute parée, tenter de l'attendrir, que le jeune homme soit fouetté en public. Suprême humiliation qui alimente davantage encore la haine de Morteza mais ravit en secret Agha Mohammad Khan qui, autrefois victime des plus affreux sévices, commence à apprécier les jouissances perverses de son nouveau pouvoir.

Malgré les efforts et les privations de chacun, les provisions viennent à manquer. La mort frappe indistinctement femmes, hommes, enfants, jeunes ou vieux. La désolation se lit sur tous les visages en même temps que le désir farouche de résistance. Agha Mohammad Khan a soudain une idée : pourquoi ne pas tenter une sortie hors les murailles par les souterrains qui sillonnent les sous-sols de la forteresse et demander des vivres aux populations nomades alentour, à leurs alliés turcomans par exemple ? Il réunit à cet effet quelques compagnons sûrs, réussit à franchir les lignes ennemies et, sous les acclamations des assiégés, ramène dans l'enceinte d'Astarabad suffisamment de moutons pour nourrir durablement la population. En quelques heures, les foyers sont rallumés et de délicieux fumets se répandent hors de la cité, provoquant la colère des Zends, furieux de constater que leur siège n'a pas abouti. Karim Khan Zend, anxieux de laisser plus longtemps sa place vacante à Shiraz, ne tarde pas à donner l'ordre de la retraite. Du côté des Qâdjârs, si la joie préside à leur festin inattendu, Emineh, amaigrie à l'extrême, ne résiste pas à cet afflux de nourriture et rend l'âme au milieu de siens. Pour Agha Mohammad Khan, avec elle s'envolent les derniers sentiments d'humanité qu'il ait jamais eus. Son père, fou de douleur, décide, après avoir enterré sa mère, de se lancer à la poursuite des Zends.

La victoire semble d'abord lui sourire. En 1756, il bat, dans le Mazandaran puis à Ispahan, par deux fois, les armées de Karim Khan Zend, qui trouve son salut en se réfugiant à Shiraz. Ses deux fils, Agha Mohammad Khan et Djahan Souz Khan, s'y illustrent par leur bravoure, malgré leur jeune âge. L'année suivante, dans le but d'éliminer définitivement Azad Khan l'Afghan, il monte une expédition sur l'Azerbaïdjan. Azad, devant la déferlante des soldats qâdjârs, abandonnant positions et prétentions, trouve refuge auprès du tsar de Géorgie, Irakli II (1744-1798), son ancien ennemi, après avoir en vain sollicité le pacha de Bagdad.

En 1758, fort de nouvelles victoires en Azerbaïdjan, dont il confie le gouvernorat à Agha Mohammad Khan, ainsi que dans le Karabakh et le Guilan, Mohammad Hassan Qâdjâr met le siège devant Shiraz avec quatre-vingt mille hommes. Karim Khan Zend n'a plus qu'une seule option : corrompre ses ennemis. Son or lui rallie une grande partie des troupes du Qâdjâr et fait se rallumer les rivalités entre Bergers et Chameliers. Ces derniers font sédition et, retournant vers le Mazandaran, s'emparent d'Astarabad, la pomme de discorde éternelle. Comme, par ailleurs, les difficultés de ravitaillement deviennent insolubles, Mohammad Hassan Qâdjâr se replie sur

Ispahan puis, avec les restes de son armée, sur Astarabad qu'il reprend au chef des Chameliers. Profitant de ces dissensions internes, Karim Khan Zend envoie un de ses généraux, Sheikh Ali, à sa poursuite. L'affrontement a lieu près d'Ashraf. Malgré la bravoure des Bergers et de leurs alliés Yamouts et Turcomans, le Zend prend le dessus. Mohammad Hassan Qâdjâr réussit cependant à mettre sa famille à l'abri chez les nomades Yamouts mais, le soir même, il est assassiné par le khan des Chameliers¹².

L'année 1759 marque donc, et pour longtemps, la fin des espoirs pour les Qâdjârs d'accéder aux plus hautes fonctions, auxquelles ils se croient promis de longue date, et le début du pouvoir quasi royal du Zend, qui nomme sans plus attendre gouverneur d'Astarabad le khan des Chameliers pour prix de son concours. Zahra retourne dans sa famille d'origine, les Chameliers, avec ses deux fils Morteza et Mostafa. Alors que tous les Bergers sont assignés à résidence, Agha Mohammad Khan est envoyé, en 1762, à Shiraz comme otage avec, en cadeau d'accompagnement, la tête embaumée de son père, ce que Karim Khan Zend goûtera fort peu.

Commence alors pour l'« héritier » un nouvel emprisonnement, qui, certes doré, durera seize ans. L'accompagnent, outre sa garde personnelle, quelques-uns de ses frères et sa tante, la belle Khadidjeh, à présent veuve d'un Yamout.

Karim Khan Zend, qui à présent a pris le titre de *Vakil ar-ra'aya* (régent des sujets du royaume), leur réserve un accueil inattendu à Shiraz. C'est en effet un prince éclairé et cultivé qui, de l'aveu de ses contemporains, est juste et débonnaire. C'est lui qui a embelli sa capitale de palais richement décorés de stucs et de miroirs étincelants, de mosquées aux coupoles turquoises, qui y a multiplié les jardins et les bassins, reflets du paradis. C'est encore lui, le mécène, qui fait partager aux habitants son amour de la musique et permet que des musiciens s'installent aux carrefours de sa cité pour égayer leurs soirées.

Il loge donc ses hôtes obligés dans une aile du palais où ils sont laissés libres de leurs mouvements, tant qu'ils restent dans l'enceinte. Khadidjeh, qui avait dû repousser déjà les avances du khan des Chameliers, émeut Karim Khan qui, devant sa beauté, un jour qu'elle puise de l'eau à la fontaine – comme les femmes turcomanes, elle n'est pas voilée –, en tombe amoureux. Pensée politique de réconciliation entre Zends et Qâdjârs ? Véritable sentiment ? Ce qui est sûr, c'est que, désirant l'épouser, il en demande la main à Agha Mohammad. Comment refuser au régent tout-puissant ? Khadidjeh, de ce jour, devient Khadidjeh Bégum. Au fond de son cœur cependant, elle reste qâdjâre et accepte son sort avec philosophie, pensant que sa nouvelle position pourrait profiter à son camp et à son neveu, le moment venu. De nature enjouée et volontaire, n'hésitant pas à contribuer aux tâches de l'intendance, elle se fait aimer de toutes les servantes du palais. Ces activités lui assurent un pouvoir implicite que les femmes de la haute société zend, jalouses cependant de la position de l'étrangère auprès du *Vakil*, ne soupçonnent pas, plus occupées qu'elles sont à se moquer d'elle, de ses manières frustes, de l'odeur qu'elle porte sur sa peau lorsqu'elle entre au hammam. Une fille de Berger reste une fille de Berger ! Leur attitude est aussi infâme envers Bibi, une sœur d'Agha Mohammad Khan. Le régent, qui la destine à son fils Rahim, y renonce devant la cabale menée par Zeinab, sa fille aînée, qui argue d'une mésalliance insupportable. De guerre lasse, il finit par la donner en 1764 à un de ses lieutenants, Ali Morad¹³, que l'on retrouvera bientôt sur le devant de la scène.

Ainsi va la vie des otages entre liberté et frustrations voire humiliations. Ces dernières ne sont pas le fait du régent qui apprécie l'intelligence de ces Qâdjârs qui l'ont tant combattu. Il leur

laisse ainsi de plus en plus de liberté : ils peuvent à présent s'entretenir avec d'autres Qâdjârs, le plus souvent des commerçants installés en ville. Il autorise même Agha Mohammad à partir à la chasse avec ses compagnons hors de Shiraz, plusieurs jours durant. Il a confiance en eux, malgré le contexte contraint dans lequel ils se trouvent, ce qui peut constituer un mystère de sa personnalité.

Agha Mohammad Khan pour sa part n'en oublie pas sa liberté perdue, les espoirs de son clan de dominer, un jour, le pays. Certes, le régent règne sur l'Iran méridional, mais lui, c'est l'Iran tout entier qu'il rêve d'unifier, cet Iran morcelé, massacré, atomisé depuis la chute des Safavides, les exactions afghanes et l'intermède Nader. Pour l'heure, s'il est libre de se divertir avec la pension trop maigre qu'il reçoit, il n'en reste pas moins un oiseau en cage sous la garde bienveillante de son maître. Au lieu de l'empire auquel il pense avoir droit, il n'a rien. Et en jouant de la *dotare*¹⁴ – une sorte de cithare – dans un coin du palais, il rumine ses espoirs de vengeance inassouvie contre ceux qui ont tué son père, qui ont affamé sa grand-mère, qui ont meurtri son corps, qui l'ont enfermé et ont étouffé sa vie. Certes Karim Khan Zend lui demande conseil, l'a admis aux délibérations politiques dans la salle du Divan. Il le surnomme même *Piran Veyssé*¹⁵. Cependant, Agha Mohammad ne joue pas à jeu égal avec les autres Zends, ministres ou courtisans, qui ne manquent pas implicitement de marquer leur différence. Alors, signe de sa rébellion, il se venge sur les tapis de la salle du Conseil en les tailladant. Le régent s'en rend compte mais, passant outre, il ordonne que les tapis soient changés... chaque jour. Plus tard, lorsque le Qâdjâr aura terrassé les Zends, il confiera à propos de ces tapis : « C'est tout ce que je pouvais faire à ce moment contre mes ennemis. Retrouvant les traces de ma colère, j'ai amèrement regretté mon peu de prévoyance. » Sa réflexion ne sera certes pas alors un trait d'humour, mais plutôt une marque flagrante et nouvelle de son avarice.

Il hait au fond de lui le *Vakil* qui lui inflige une vie insipide et répétitive et dont il juge « la bienveillance facile, et toujours teintée d'une pointe d'ironie ». Mais, pour l'heure, il garde le silence, tissant des relations secrètes avec les Bergers laissés libres au Mazandaran, averti des actions de son impétueux frère Djahan Souz, son soutien le plus fidèle mais aussi le plus téméraire. Ce dernier cumule sur sa personne tout ce qu'Agha Mohammad Khan n'a pas. La beauté d'abord, en contraste total avec le physique ingrat du khan, une force de persuasion qui lui permet de rallier quiconque à sa cause et une intrépidité qui en fait une légende vivante. Bien qu'il ne cesse de harceler Chameliers et Zends, Karim Khan Zend l'a nommé en 1769 gouverneur de Dâmghân, ville de la province de Semnan, perchée à plus de mille cent mètres d'altitude. C'est dans cette ville qu'en 1772, naîtra son premier fils, Baba Khan, qu'on appellera un jour Fath Ali Shah.

Agha Mohammad Khan aurait aimé que son frère se calme, qu'il lui prépare le terrain en multipliant les alliances pour le jour où le *Vakil* vieillissant viendrait à mourir et où la guerre de succession se rallumerait. Alors, les Qâdjârs pourraient frapper un grand coup, aucun Zend, de l'aveu même de Karim Khan, n'ayant les capacités intellectuelles pour assurer la succession. Patience donc. Un mot que Djahan Souz ne peut entendre. Mal lui en prend car, lors d'une escarmouche, il est frappé à mort, en 1777. Sa dépouille ensanglantée, ramenée à Dâmghân, si elle touche au plus profond Agha Mohammad Khan, marque aussi la perte de ses espoirs, pour longtemps.

Deux ans plus tard, le régent est à l'agonie. Khadidjeh Bégum en prévient immédiatement son neveu. En effet, dès que la mort sera officialisée, les otages qâdjârs auront tout à craindre des Zends : vivant, Agha Mohammad Khan représente une menace pour eux car chacun connaît son intelligence, son ambition, et personne n'a oublié Mohammad Hassan Qâdjâr. Quant à Khadidjeh elle-même, les femmes ne lui feront aucun cadeau, muselées qu'elles étaient jusque-là par son statut de *bégum*. Depuis quelques mois d'ailleurs, cette dernière rapporte à son neveu, grâce à un petit page du nom de Soleyman, les ragots et intrigues du harem, car elle sait tout, heure après heure, des évolutions de la santé du régent. Vu le danger, elle lui fait dire de quitter chaque matin Shiraz avec ses compagnons, sous prétexte d'aller chasser, et de ne rentrer au soir que si aucune lumière n'éclaire la fenêtre de sa chambre. Dans le cas contraire, cela voudra dire que le régent vient de mourir et que son salut dépendra de sa fuite.

Le 1^{er} mars 1779, après trois jours de chasse, Agha Mohammad Khan, arrivant près des portes de Shiraz avec deux veneurs, aperçoit une lumière à la fenêtre de sa tante : le régent est mort. Il s'en fait confirmer la nouvelle par des passants, puis, lançant son faucon dans les airs : « Je ne puis laisser perdre ce faucon si précieux ! » Entraînant toute sa troupe, il part à bride abattue à sa poursuite, vers le nord. Ses dix-sept compagnons, quelques frères et des Turcomans stationnant eux aussi depuis quelques jours hors les murs, n'attendent que ce signal pour le rejoindre. Les marchands les voient disparaître dans le crépuscule sans se douter de rien, tant la ville est déjà dans le deuil du grand Zend.

Khadidjeh, de son côté, devance aussi les manœuvres des princesses zends du harem qui, dès le lendemain, ne manqueront pas de faire le rapprochement entre la disparition des otages et une possible trahison de sa part. Elle court chez Ali Morad, le lieutenant à qui le régent avait donné quinze ans plus tôt sa nièce Bibi en mariage. Elle sait qu'à l'époque, il aurait préféré l'épouser elle plutôt que Bibi, si effacée. Certes, l'homme n'est pas très attirant : il est borgne et hydropisque¹⁶. Qu'à cela ne tienne ! Leurs intérêts sont convergents. Si, pour lui, elle est une femme d'exception aux conseils toujours avisés, pour elle, il constitue une protection inespérée en cette période troublée. Khadidjeh lui demande donc de l'épouser en secret, ce qu'il accepte sur-le-champ. Quelques jours plus tard, les Zends le nomment gouverneur d'Ispahan. A l'instant, il entraîne toute sa suite, Khadidjeh comprise, vers l'ancienne capitale safavide, loin des tumultes des guerres de succession et d'une instabilité politique qui durera dix-sept ans.

De son côté, Agha Mohammad Khan fait route vers Astarabad. La situation n'y est guère brillante pour le clan des Bergers. Depuis leur déroute, ceux qui n'ont pas été déportés à Shiraz ont dû se résigner à rejoindre les Chameliers. Depuis que leur terrible khan, si hostile aux Bergers, est mort en 1763 et qu'un autre khan, moins ambitieux, lui a succédé, Zahra, la deuxième femme de Mohammad Hassan Khan, y règne en maîtresse. Elle a donc réservé un accueil plutôt glacial à Fatemeh, sa rivale de toujours, mais aussi à la veuve de Djahan Souz et à ses enfants, les abritant sous de précaires tentes de feutre. Un jour que Baba Khan, âgé de dix ans, lui demande de lui offrir un fusil pour aller venger son père, elle lui rappelle sa pauvre condition de Berger, son manque d'avenir et le renvoie chez sa mère... laquelle vend son dernier châle de valeur pour lui offrir l'arme convoitée.

Toute fortune a son revers. Zahra ne tarde pas à en faire l'expérience. Agha Mohammad Khan, en effet, reprend la forteresse d'Astarabad, y ayant gardé de solides soutiens et bénéficiant de l'image héroïque de son frère Djahan Souz. Son premier acte est de proposer le mariage à la

veuve de son frère. Son souhait est de fonder une dynastie et de faire du petit Baba Khan son héritier. Il est qâdjâr de la même lignée que lui. Sa mère prendrait de ce fait le titre de Mahdé Olya, reine mère. Certes, la comparaison avec le beau et fougueux Djahan Souz, qu'elle a aimé, n'est guère soutenable, mais son désir de revanche l'emporte sur toute autre considération. En acceptant de se marier, elle sait qu'Agha Mohammad Khan a passé plus de la moitié de sa vie en captivité, que sa mutilation sexuelle le rend instable voire violent. Jamais du vivant de son mari, elle ne se plaindra ni ne laissera filtrer quoi que ce soit de leur vie sexuelle. Cependant, « après la mort du souverain, les secrets de son intimité transpireront¹⁷ ».

Le khan, s'il peut assouvir certains de ses désirs sexuels, n'est jamais sûr d'aller jusqu'à la jouissance. Aussi lorsque sa virilité l'abandonne en plein milieu de l'acte, une rage terrible le saisit. Une violence sadique l'envahit : il griffe, mord, meurtrit jusqu'au sang Mahdé Olya qui, au matin, cache, comme elle le peut, les séquelles des étreintes de son seigneur. Bientôt, il pourra exprimer, autrement que dans la couche matrimoniale, sa cruauté. Rien n'y fera plus obstacle : la politique justifiera ses actes les plus barbares.

La vie quotidienne reflète aussi ses choix personnels, auxquels Mahdé Olya se pliera. Tout y est austère : la nourriture sans abondance, les vêtements sans recherche, les logis sans superflu. Seuls luxes permis : les chevaux et les armes. Fatemeh et Mahdé Olya ne souffrent cependant guère de ces renoncements : elles gardent dans leurs souvenirs la misère dans laquelle Zahra les obligeait à vivre, une misère à laquelle s'ajoutaient les humiliations. A présent, ce sont elles qui dominent. Justement, Agha Mohammad Khan vient d'ordonner aux Chameliers de quitter la ville au plus tôt. Zahra est fort embarrassée. Comment emporter les richesses qu'elle n'a cessé d'entasser durant toutes ces années ? Comme la coutume l'y invite, la mort dans l'âme, elle demande aux deux femmes des bêtes pour les transporter. Fatemeh et Mahdé Olya tiennent là leur vengeance. Elles ne lui accordent que deux mulets, rien de plus, sachant qu'elles touchent ainsi la quémandeuse là où elle est sensible. Elles ajoutent que tout ce qu'elle ne pourra pas emporter sera donné au peuple. Zahra charge les pauvres bêtes jusqu'à ce qu'elles soient sur le point de s'écrouler. La mort dans l'âme, la reine d'hier disparaît pour un temps de l'univers des Bergers.

Rien n'est encore joué pour Agha Mohammad Khan. Alors qu'à Shiraz et dans le sud du pays, les guerres entre Zends sont rallumées, que la région de Mashhad est toujours tenue par les Afghans, dans le Mazandaran aussi, durant trois années, les clans s'affrontent : Bergers contre Chameliers, luttes fratricides...

Pour le Qâdjâr, l'essentiel est de conquérir d'abord les villes iraniennes du Nord... Le Sud avec les fastueuses Ispahan et Shiraz viendra après. En effet, si le Fars, berceau de Cyrus et de Darius, est longtemps resté le pôle stratégique de l'Iran, le Nord est devenu un enjeu géopolitique bien plus important, à présent qu'il est plus directement menacé par les appétits des Ottomans, les visées frontalières des Russes et les ambitions des pragmatiques Britanniques qui y voient un passage économique vers les riches Indes. Le 21 mars 1782, jour de *Nowrouz*, nouvel an iranien, Agha Mohammad Khan se choisit donc pour capitale Sari, dans le Mazandaran, près de la Caspienne. Sans délaisser Astarabad, son fief historique, il lui semble que, de cette ville, il pourra mieux réaliser ses projets. Sur sa route, il retrouve ses ennemis de toujours, son demi-frère qâdjâr Morteza, le fils de Zahra, et bien sûr les Zends.

Les tribus qâdjâres sont en effet loin de s'accorder sur le chef qu'elles veulent se donner. Agha Mohammad Khan sait que le peuple, ayant appris sa frugalité et son apparent désintéret des richesses, le préfère à tous les autres prétendants. Reste à convaincre ses dirigeants. Il entreprend donc de les rencontrer afin de les persuader des bénéfices d'une gouvernance cohérente. Il se met en route, une fois de plus, avec ses troupes à travers rizières et forêts, modifiant au dernier moment son itinéraire. Malgré ses précautions, Morteza, qui a entraîné avec lui son frère Mostafa et un de ses demi-frères, Réza, l'attaque alors qu'il se dirige vers Barforouch, une ville du Mazandaran qui s'appelle aujourd'hui Babol. Bien que Morteza soit vaincu, non seulement Agha Mohammad Khan lui pardonne – sans doute dans une visée politique de conciliation –, mais, plus, il lui offre de gouverner le Guilan. Par ailleurs, il envoie Réza en mission à Téhéran, une cité déjà importante militairement qui, à cette époque, est encore au pouvoir d'un Zend, Qafur Khan.

Ce n'est cependant pas Réza qui lui en fera le cadeau. En effet, à peine libre, il tente de renverser Agha Mohammad en l'encerclant alors qu'il se trouve encore à Barforouch. Sentant sa défaite proche, ce dernier se cache avec Mahdé Olya et ses enfants dans une des cheminées de la forteresse. Trahi par un domestique qui y allume un feu, il est découvert et amené, enchaîné, à Bender Pey, une ville voisine. Réza a le dessein de lui crever les yeux et de prendre sa place. L'apprenant, Morteza n'entend pas laisser son frère prendre le pouvoir qui lui revient de droit, pense-t-il. Il se positionne sous les murailles de la ville dont il fait égorger le seigneur. Sans appui, Réza se résout à fuir, ce qui permet à Agha Mohammad Khan de reprendre l'avantage et de poursuivre Morteza jusqu'à Sari, où ce dernier s'est enfermé et où, vaincu par la faim, il finit par se rendre. Une reddition que le prétendant reçoit sans en être dupe. Pour l'instant, en tout cas, il peut se tourner vers d'autres horizons.

En effet, les Zends menacent à nouveau. La mort de Karim Khan Zend avait ouvert la voie à une tuerie sans précédent. Zaki Khan, Mohammad Ali Khan, Abol Fath Khan et Mohammad Sadegh Khan s'étaient succédé de 1779 à 1782 jusqu'à ce qu'Ali Morad Khan – qu'avait épousé Khadidjeh – prenne le pouvoir et se fasse couronner à Shiraz. Commence alors entre le Qâdjâr et le Zend une guerre sans merci. Ali Morad qui, seul des Zends, a l'étoffe d'un roi envoie son propre fils Cheik Veïs au Mazandaran. L'affrontement tourne en sa faveur. Au lieu d'asseoir son pouvoir, ce dernier se met en devoir de poursuivre le prétendant qâdjâr jusque dans les forêts. Mauvaise initiative : dans ces espaces secrets pour tous, sauf pour les Qâdjârs, son armée est prise à revers et mise en pièces.

Ali Morad vole alors au secours de son fils, assiège Astarabad où son rival s'est réfugié. Une fois de plus, la famine guette les Qâdjârs. Fatemeh meurt de la peste. De l'extérieur, les assiégeants, les Zends, certes, mais aussi Morteza qui s'y est allié observent l'agonie de leurs ennemis, attendant que le fruit soit mûr pour donner le dernier assaut. Cependant les moiteurs caspiennes et une sortie de l'armée d'Agha Mohammad Khan finissent par les décourager : l'armée zend déserte en masse. Voyant cela, son commandant décide de battre en retraite. Les Qâdjârs n'attendent que ce moment pour les poursuivre. Ils rattrapent les Zends et les massacrent.

A cette nouvelle, Cheik Veïs, resté à Sari, court retrouver son père à Téhéran. Ce dernier apprend soudainement qu'un de ses demi-frères, Jafar Khan, marche sur Ispahan. Vieilli, très malade, il rend l'âme sous les remparts de la ville.

Jafar Khan devient alors le maître de l'Iran du Sud... pour quatre années. Bien qu'il soit plus

attiré par les voluptés que par la violence, son premier acte, une fois installé dans les splendeurs d'Ispahan, est de faire crever les yeux de Cheik Veïs, son nouveau rival.

Agha Mohammad Khan profite de l'intérêt du Zend à jouir de ses nouvelles richesses pour faire main basse sur Téhéran. Un acte lourd de conséquences : l'année suivante, le 12 mars 1786, il y transfère définitivement sa capitale, la jugeant plus à l'abri que Sari des menaces étrangères. Alors que Jafar Khan ne se méfie pas de lui, il quitte Téhéran et, avec une petite armée qui grossit au fil de sa progression, il attaque Ispahan. Pris de court, le Zend évacue la ville avec une caravane impressionnante : chameaux et mulets croulant sous le poids des litières, des vaisselles de prix, des enfants... Il se hâte vers Shiraz. Les habitants cependant, las des luttes incessantes des Zends, lui en interdisent l'entrée dans un premier temps. Il faudra l'intervention d'un *kalantar*¹⁸, Hadji Ebrahim¹⁹, maire d'origine juive du quartier le plus important de la ville, pour qu'ils acceptent de lui ouvrir leurs portes. Jafar Khan, rassuré, peut jouer au roi, et reconstituer son armée pour une future marche sur Ispahan.

Certes, Agha Mohammad Khan aurait pu le poursuivre et tenter le siège de Shiraz. Il préfère attendre et concentrer à nouveau ses actions sur les régions du Nord, d'autant plus que son demi-frère, Morteza, tente un coup de force au Guilan... en vain.

Le Zend en profite pour attaquer Yezd, sur le plateau central iranien. Il en est repoussé par l'autorité locale et bat en retraite. Le Qâdjâr le poursuit alors jusqu'à Ispahan où il entre facilement. Jafar Khan en est déjà parti et s'est réfugié à nouveau à Shiraz. Agha Mohammad Khan décide d'en faire le siège et positionne ses armées – trente mille hommes à présent – sous les remparts de la ville. Les mois passent, le conflit s'enlise, la mauvaise saison, si froide en Iran, arrive. Il lève le camp sans bénéfice notable, et rentre au Mazandaran.

En fait, l'asphyxie de Shiraz a produit des effets qu'il ignore. Reclus dans son palais, le shah a dû affronter les récriminations incessantes de sa femme Firouzeh et de sa tante Zeinab, surtout contre le *kalantar*. Certes, ce dernier essaie d'obtenir quelques avantages pour des membres de sa famille, mais quoi de plus compréhensible dans la mesure où il a, jusque-là, favorisé la protection des Zends dans la ville. Loin de lui reconnaître quelque crédit, les deux femmes font échouer toutes ses demandes, jugeant même insultant qu'un « négociant juif converti²⁰ » ose les formuler. Elles ignorent que le *kalantar* a monté à Shiraz une milice bourgeoise grâce à laquelle son influence dans la ville et sa puissance sont déterminantes pour la survie de la dynastie. Il n'est d'ailleurs pas le seul à avoir subi l'arrogance de Firouzeh et Zeinab. Un scribe, fidèle entre tous aux Zends, avait désiré marier sa fille à un officier. Les deux femmes s'y étaient opposées, arguant qu'une fille de domestique ne saurait se marier à un Zend. Peu à peu donc, un désir de revanche s'était installé chez les Shirazis, fatigués d'être relégués à des places qu'ils ne méritaient guère.

Aussi lorsqu'un complot contre Jafar Khan est ourdi par Saïd Morad, un parent d'Ali Morad, personne ne bouge. Et lorsque la tête du prince roule dans la poussière, on raconte que le malheureux scribe, présent lors de l'assassinat, la prend et lui coupe les oreilles, désireux de les offrir en trophée à sa fille !

Personne ne regrettera le prince zend. Le *kalantar*, Hadji Ibrahim, encore moins que les autres. Il a son idée quant à sa succession. Loin de vouloir adouber Saïd Morad, il pense à un jeune et beau prince de dix-huit ans, poète à ses heures et féru d'astronomie, un fils de Jafar

Khan qui réunit sur sa personne toutes les qualités de bravoure que l'on peut attendre d'un roi : Lotf Ali Khan. Les récits qui en sont faits alimentent déjà sa légende : on célèbre ses chevauchées avec son épouse et cousine Mariam, la beauté de Ghorran, son cheval quasi mythique à la robe noir de jais et au front étoilé de blanc, plus rapide que le vent. L'écrivain anglais sir Harford Jones Brydges qui le rencontrera en 1789 parlera de lui comme du « plus chevaleresque des rois de Perse²¹ ». Oui mais voilà, le jeune homme assiège alors Kerman, la fastueuse, « le cœur du monde », comme la qualifie le poète soufi du ^{xiv}^e siècle Shah Nematollah Vali²². Au sud-est de l'Iran, l'ancienne Behdesir, fondée par le roi sassanide Ardeshir I^{er} au ⁱⁱⁱ^e siècle, se dresse, riche, attirante et libre, aux portes du désert, et lui résiste.

A l'annonce de la mort de Jafar Khan, les troupes de Lotf Ali Khan désertent en masse, si bien que le jeune prince n'a d'autre ressource que de se replier sur les bords du golfe Persique, à Bouchir. De là, grâce à la complaisance du cheik qui y domine, il reforme une petite troupe de trois cents cavaliers et se présente devant Shiraz. Le *kalantar* lui en ouvre les portes, dans la pensée qu'il pourra diriger la ville sous son couvert. Les habitants l'accueillent avec espoir, espérant qu'il ne refera pas les erreurs de ses prédécesseurs.

Malgré son aura, il commence cependant par décevoir, dès l'hiver 1789. En effet, un de ses premiers actes est, comme tant d'autres avant lui, d'éliminer ses rivaux ; il fait étrangler Saïd Morad et aveugler ses complices. Il est vrai qu'il y est poussé par sa mère Firouzeh, pressée de venger son époux, et sa tante Zeinab, désireuse d'avoir le dernier mot sur toutes les affaires. Ainsi chaperonnée, sa liberté de décision est déjà bien encadrée. Un peu plus tard, alors que le *kalantar* lui demande une promotion pour un scribe – celui-là même qui avait coupé les oreilles de Jafar Zend –, il attire le malheureux au palais et le fait assassiner. Manœuvre peu diplomate qui lui aliène à jamais la confiance du *kalantar*, lequel comprend vite que la famille zend resserre les rangs et ne lui laissera aucun pouvoir réel. Quelque temps plus tard d'ailleurs, il en a la confirmation lorsqu'il demande, pour son frère, le commandement militaire de la ville, faveur qui lui est refusée. Il commence alors à regarder vers le prétendant qâdjâr à qui une grande partie de l'Iran est déjà soumise.

Ce dernier ne décolère pas. Encore une fois, il voit le Sud lui échapper. C'est d'autant plus insultant pour lui que son rival est à présent aussi son opposé : aussi beau qu'il est laid, aussi aimé qu'il est détesté et craint. Le printemps revenu, il décide de se porter vers Shiraz. Divers espions l'ont renseigné sur la position du *kalantar* et ses frustrations cachées. Aussi ne fait-il que camper un mois sous les remparts de la ville, histoire de montrer qu'il est toujours un danger pour le Zend, et rentre-t-il à Téhéran pour conforter son pouvoir sur la ville bien sûr, mais aussi sur le Guilan et le Khorassan. Sa montée en puissance s'accompagne d'une cruauté toujours accrue : il incendie, aveugle, assassine... avec d'autant plus de hargne qu'il se croit à présent intouchable, le vieil enfant châtré s'agitant toujours en lui. Avec le temps, ses manies se multiplient. Il déteste être regardé en face et trop attentivement : il sait son physique bizarre, son visage raviné, lui qui déjà à quatorze ans avait le visage d'une vieille femme de « cent ans ». Quiconque brave cet interdit génère en lui une angoisse incontrôlable. En outre, ses crises de rage sont de plus en plus fréquentes. Il se roule par terre, déchire tout ce qu'il trouve, hurle au point qu'on doit lui enfoncer un linge dans la bouche pour qu'il n'avale pas sa langue. Sans doute des crises d'épilepsie, comme en a connu Jules César. Il règne par la cruauté car, depuis

quatre ans, il est le shah sans titre d'une partie importante de l'Iran. Sans doute en tire-t-il une jouissance sadique. Victime et bourreau à jamais.

Alors que Lotf Ali Khan l'attend dès les premiers jours du printemps 1790 avec vingt mille hommes, il décide de porter plutôt l'offensive en Azerbaïdjan, qu'il soumet, incendiant au passage une ville qui lui résiste trop, Tabriz, l'élégante cité des anciens princes héritiers safavides. C'est au printemps suivant, en 1791, qu'il décide d'affronter le Zend²³.

A cette nouvelle, ce dernier rassemble à nouveau vingt mille guerriers et quitte Shiraz pour Ispahan, demandant à la princesse Mariam de le rejoindre. Il commet alors trois erreurs. La première est de laisser le gouvernement militaire de sa capitale à deux de ses parents, des généraux connus pour leur incompétence. La deuxième d'emmener avec lui en otage le fils du *kalantar*, dont il se méfie car sa milice bourgeoise n'a cessé de grossir. La troisième de donner une partie du commandement de l'armée à un frère du *kalantar*, Abdolrahim.

Aussi, dès qu'il quitte la ville, la colère et les ressentiments du *kalantar* s'expriment-ils enfin librement. Ils se transforment en véritable coup d'Etat : non seulement Hadji Ibrahim dépose les deux généraux zends et met à leur place des hommes à lui, mais encore il trahit, envoyant à Agha Mohammad Khan les détails des projets du grand Zend – composition de son armée, plan de bataille, etc. Par ailleurs, son frère travaille insidieusement les chefs de tribu réunis autour du Zend, en leur vantant les mérites du Qâdjâr. Ces derniers désertent à la première occasion, si bien que Lotf Ali Khan n'a d'autre ressource que de se replier sur Shiraz, avec une troupe modeste cette fois, et non plus une armée. Arrivé aux portes de la ville, il s'en voit refuser l'entrée, en même temps qu'il apprend le coup d'Etat et la trahison du *kalantar*, qui a déclaré la ville libre et ouverte au Qâdjâr. Il n'a plus qu'une solution, dans son état de faiblesse : chercher refuge chez ses derniers alliés. Malgré la défection des héritiers du cheik de Bouchir chez qui il avait déjà trouvé refuge, un nouvel allié, dans le seigneur du port de Bandar Rig, lui recrute deux cents cavaliers. Avec cette modeste troupe, le Zend riposte à une attaque venue de Bouchir et de Kâzerûn, dont il capture le gouverneur. Il l'aveugle, acte cruel et inutile qui entame la sympathie que sa légende avait construite patiemment²⁴. Plus sûr de lui cependant, il se sent prêt pour affronter le Qâdjâr, seigneur incontesté à présent de tout l'Iran du Nord, d'autant plus qu'il vient d'éliminer l'Afshâr qui dominait les régions autour de Mashhad.

Agha Mohammad Khan préfère rester, pour l'instant, à Téhéran, malgré les demandes pressantes du *kalantar* pour venir prendre livraison de Shiraz. Il délègue un de ses frères, Mostafa Qoli Khan Qâdjâr, pour mener les opérations de terrain. En juillet 1792, il projette cependant de transférer la famille et le harem de Lotf Ali Khan ainsi que des nobles zends à Téhéran. Autant d'otages pour le cas où... La suite des événements ne lui en laissera pas le temps.

La lutte s'annonce sévère. En 1793, le Zend commence par prendre l'avantage, malgré la faiblesse de ses moyens. A Zarghan, près de Shiraz, il attaque la caravane qui transporte les bijoux de la Couronne en route pour Téhéran, ce qui oblige le convoi à rebrousser chemin. Il peut néanmoins faire prisonnier un membre de la famille du Qâdjâr. Sa légende s'amplifie, d'autant plus qu'on le voit, lui le prince à la cause perdue, monté sur le noir Ghorran et accompagné de l'intrépide Mariam, défier la puissance montante à la cruauté elle aussi légendaire.

Agha Mohammad Khan ne comprend pas son obstination. Il en devient quasi fou. Six jours durant, une crise le prive de la parole et de la vue. On le croit presque mort. « Les médecines

qu'on lui inflige sont à la mesure de l'époque : on lui larde le cou avec un couteau, on le brûle au fer rouge, on lui arrache les cheveux avec des pinces²⁵... » Sa guérison *miraculeuse* s'accompagne d'une donation pour Kerbala, le lieu saint des chi'ites, ce qui lui vaut une ambassade de remerciement du *Vali* (gouverneur) de Bagdad, l'admettant officiellement par ce geste dans la cour des grands. Cet hommage déclenche chez lui un désir de revanche éclatante contre ce Zend qui le nargue non seulement par ses actions mais aussi par son panache, sa beauté, sa légende dorée. Il faut en finir absolument avec lui, et y mettre les moyens.

Il décide d'agir directement et, réunissant une nouvelle armée de trente mille à quarante mille hommes, il pose son camp près de Persépolis. Goliath contre David ! De nuit, le Zend l'attaque par surprise et de tous côtés. Les Qâdjârs, qui croient à une nuée de cavaliers hostiles en apercevant le destrier noir mythique, s'enfuient dans les collines toutes proches, dans l'attente de connaître l'issue de l'assaut. Curieusement, Lotf Ali Khan ne donne pas l'ordre de piller leur camp. Aurait-il des doutes sur le succès de son raid²⁶ ? Agha Mohammad Khan, pour sa part, reste calme, caché près du pavillon royal : il a compris, par le retour régulier des chevaux, que les ennemis ne sont guère nombreux. Aussi, dès potron-minet, ordonne-t-il que retentisse l'appel à la prière, l'*azan*. Lotf Ali est mystifié : il constate que le camp qâdjâr reprend le cours normal de sa vie. Ayant conclu que l'armée qâdjâre s'est regroupée et qu'il a échoué, il donne le signal du repli à ses trois cents cavaliers.

Pour le Qâdjâr, c'est un triomphe. Les chefs de tribu, encore hésitants, courent au-devant du vainqueur. Hadji Ibrahim, le *kalantar*, vient l'escorter jusqu'à Shiraz. Comme il a bien compris qu'il ne pourra se servir du nouveau potentat, il le servira donc. Quant au Qâdjâr, s'il ne peut avoir une totale confiance en un homme qui a trahi son maître précédent, il comprend que, sous surveillance, ce serviteur lui sera fort utile. Tous deux allient donc leurs intérêts.

Pour l'heure, Shiraz s'ouvre aux combattants, qui font main basse sur les richesses des Zends. Les princes zends sont envoyés sur-le-champ à Astarabad. Quant à Zeinab, elle est mariée à un muletier, rappel du dédain dont elle a fait preuve envers Bibi, la sœur d'Agha Mohammad. Pour ce dernier, l'heure est émouvante lorsqu'il pénètre dans le palais de Karim Khan Zend. Vingt ans auparavant, il y était otage. Et lorsqu'il s'assied sur le trône royal, il savoure sa revanche. Avec quelque amertume cependant : Lotf Ali Khan est toujours libre, quelque part embusqué et prêt à reprendre son trône.

Il s'est réfugié à Tabbas. Avec quelques centaines d'hommes, recrutés à grand-peine, il s'est emparé de quelques villes du Fars, contenu cependant dans ses avancées par Mostafa Khan, du clan des Chameliers, cousin et allié d'Agha Mohammad. Il pense un temps se réfugier à Kandahar et y demander l'assistance de Timour Shah. Mais celui-ci vient de mourir. Ebranlé par tant d'adversité²⁷, il se tourne à nouveau vers l'invincible Kerman. Contre toute attente, il vient de recevoir le secours des tribus de Bam et de Narmashir qui lui apportent mille cavaliers supplémentaires. En tête de ses troupes revigorées, il part à l'assaut des murs de Kerman, qu'il investit en 1794. Il en est le nouveau roi et, durant quatre mois, mène grand train, tenant Conseil des ministres et battant monnaie d'or et d'argent.

Le jour où on lui présente une de ces monnaies orgueilleuses, Agha Mohammad Khan explose de colère. Un Zend de vingt-cinq ans ose lui tenir tête ! Vingt années de patience ont renforcé chez le Qâdjâr l'ivresse du pouvoir. Et sa folie meurtrière. Lotf Ali Khan doit être

détruit à tout prix, lui et sa descendance. S'ouvre alors dans l'histoire iranienne une page des plus sombres.

Dans un premier élan de rage, il donne un ordre terrible tant par sa cruauté que par la référence à sa propre enfance : que Fatollah Khan, le tout jeune fils et héritier de Lotf Ali, « retenu » à Téhéran, soit castré !

L'horreur dépasse les bornes humaines lorsque, avec une armée immense, il part en campagne vers Kerman. En chemin, il massacre tous ceux qui ne lui ont pas prêté allégeance. La ville de Babak, où il établit un quartier général de quelques jours, en fait les premiers frais. Il tue tout le monde, enterrant vifs quarante notables dans un puits. Histoire de montrer aux rebelles ce qui les attend.

Toute la région tremble à l'évocation de ses atrocités. Serait-il un nouveau Gengis Khan ? Consacrerait-il la victoire d'Ahriman, la force du mal chez les zoroastriens, sur Ahura Mazda, le dieu de lumière ? Ce n'est qu'un prélude. A présent, les armées qâdjâres campent devant les murs de Kerman. Elles ont construit une enceinte qui double celle de la ville afin d'empêcher tout ravitaillement pour les assiégés. Des souterrains ont été creusés qui aboutissent jusque dans les caves des particuliers. Des cours d'eau ont été détournés. Les créneaux des murailles sont bombardés sans répit. Aussi la bataille fait-elle rage autant sur terre, sous terre que dans les airs.

Des deux côtés, on résiste. Les Kermanis cependant commencent à manquer de vivres et d'eau. Le Qâdjâr, sentant son heure venue, lance l'assaut final. Des transfuges kermanis lui ouvrent les portes de la cité dont il investit les rues. Trois heures de combat... ou de boucherie s'ensuivent. Les misérables, épuisés, finissent par se rendre.

Devant les suppliques de son épouse Mariam, Lotf Ali Khan s'enfuit par une brèche du rempart, avec quelques soldats, emporté par le galop de son cheval Ghorran. Le seigneur de Bam le reçoit et lui permet de camper hors la ville. Malheureusement pour le Zend, le frère du seigneur a été capturé lors de l'assaut de Kerman. Aussi un échange est-il proposé au Qâdjâr... A cette nouvelle, Lotf Ali tente de s'échapper sur son cheval noir. La suite est prévisible : la population hostile lui barre le passage, tranchant les jarrets du bel étalon. Le prince zend, encerclé par ses agresseurs, tue de sa main Ghorran. Il n'a pas le temps de retourner le poignard contre lui... qu'il est pris, enchaîné et livré au sanguinaire Agha Mohammad Khan. Selon la légende, il aurait tenu tête, durant deux heures, à quatorze hommes.

Tous les acteurs pour le spectacle d'horreur sont à présent rassemblés dans et devant le palais de Kerman. Le Qâdjâr exulte. L'heure d'une vengeance mûrie depuis vingt ans a sonné. Elle sera terrible, au point même que d'en écrire certains détails reste pénible.

Les soldats sont les premiers servis. Agha Mohammad Khan leur offre la ville : qu'ils pillent, violent, massacrent ! Trois jours durant, ses ordres sont exécutés scrupuleusement.

Paraît alors le prince zend enchaîné. Après lui avoir arraché le Tadj-Mah et le Daryâ-ye-Nour, bijoux issus de la conquête de Delhi par Nader Shah, qu'il porte sur le corps, le Qâdjâr le traîne sur la terrasse du palais pour qu'il assiste au spectacle de choix qu'il lui a concocté. Comme l'a écrit John Malcolm, « la page de l'histoire serait souillée par le récit des indignités offertes au captif royal²⁸... ».

A leurs pieds, sur la place royale, on distingue la princesse Mariam et ses petites filles. Au signal, les soldats se jettent sur elles, les dénudent. Une orgie terrifiante commence, au mépris de toute humanité. Le Zend ne les voit plus dans la mêlée ; seuls des cris déchirants lui parviennent. « Si elles survivent, conclut le Qâdjâr, je les marierai à des valets²⁹. »

Après ce premier spectacle, un autre se prépare. Des milliers d'hommes attendent aussi sur la place qu'on cèle leur destin. Au nouveau signal, c'est la curée. Les bourreaux qâdjârs, munis de dagues, se jettent sur eux. Les uns après les autres, ils sont énucléés sans ménagement. Les yeux s'empilent peu à peu³⁰. Vingt mille forment au milieu de la place une pyramide immonde, rappel sans doute des pyramides de crânes de ses illustres prédécesseurs³¹. Lotf Ali n'en peut plus et ferme les yeux. Ce que voyant, Agha Mohammad Khan ordonne qu'on lui crève aussi les yeux. Et ce ne sera pas tout. Même les yeux crevés, le prince est une injure vivante à sa laideur. Qu'on lui coupe les bras et les jambes. Enfin, en place publique, suprême humiliation, le vainqueur aurait demandé – selon certaines sources – à une brute épaisse de sodomiser le tas de chair qui était un beau prince.

Qu'ajouter de plus à cette barbarie immonde que rien ne justifie sinon le dérangement d'un homme, lui-même humilié dans sa chair. Quatre-vingt-dix jours durant, les carnages se poursuivront. Mariam, violée sans discontinuer, perdra l'héritier mâle qu'elle attendait et deviendra folle ; ses petites filles, déshonorées, seront mariées à des serviteurs. La lignée Zend s'éteindra ainsi. Quant à Kerman, mise à sac, elle mettra des années à se remettre des horreurs subies. Agha Mohammad Khan ne saurait cependant quitter la ville sans lui laisser un ultime souvenir. Il réunit cent chefs zends et leur demande de se rallier à lui. Devant leurs regards méprisants, il les oblige à se battre les uns contre les autres et les arme en conséquence. Les combats de gladiateurs n'auront pas lieu : les fiers guerriers retournent leurs armes contre eux, au grand dam du tortionnaire.

La mort aurait été un soulagement pour Lotf Ali Khan. Son nouveau maître n'en décide pas ainsi. Ramené à Téhéran, il l'exhibe en exemple à tous ceux qui auraient eu le projet, même l'idée, de le trahir. Enfin, après l'avoir humilié de toutes les manières, fatigué d'entretenir sa légende malgré tous ses sévices, il le fait étrangler dans sa cellule. Ses restes seront ensevelis sous son trône : il veut pouvoir le piétiner, même mort.

C'en est presque fini des Zends. De retour à Téhéran, le Qâdjâr envoie des émissaires à Shiraz chargés de lui ramener les restes de Karim Khan Zend. Malgré la douceur relative de sa captivité à sa cour, il veut l'humilier par-delà la mort. Aussi ordonne-t-il que le *Vakil* soit à nouveau enterré dans une petite cour du palais, au pied d'un escalier qu'il foule chaque jour. Il peut ainsi renouveler sans cesse son plaisir de fouler aux pieds les deux plus brillants rois d'une dynastie haïe. Cependant, ce qu'il ne réussira jamais à anéantir, ce sont les légendes héroïques et tenaces qui s'attacheront pour toujours à la mémoire des deux grands rois zends. Aujourd'hui encore, dans le Fars et ailleurs, les récits glorieux de leurs vies continuent à alimenter les veillées. Réza Shah Pahlavi fera transférer leurs restes dans une sépulture shirazie, leur rendant leur dignité.

A présent, Agha Mohammad Khan n'est plus le prétendant. Cependant, presque seul en piste dans le jeu des pouvoirs, il ne désire toujours pas se faire couronner. Et pourtant, depuis 1785, il domine une grande partie de l'Iran. Ses urgences sont d'asseoir le pays sur des bases solides, de surmonter ses divisions anciennes, de le reconstruire et d'exister face à ses voisins les plus turbulents, les Ottomans, les Russes et les Ouzbeks. Un autre souci occupe ses pensées : comment lui, l'eunuque, peut-il fonder durablement une nouvelle dynastie ? A ces questions, il apportera des réponses bien personnelles.

Sur le premier point, la situation reste préoccupante. S'il a en effet réussi à unifier de nombreux territoires anciennement réunis sous la bannière safavide, cent ans de guerre ont eu raison des villages que les agriculteurs terrorisés ont fuis, de l'organisation administrative qui a fait place à des pouvoirs locaux d'inégale valeur, des routes et des *qanâts*³², porteurs d'eau. L'insécurité a en outre entraîné une baisse des échanges commerciaux et des relations diplomatiques. Quant à la culture, privée du mécénat des princes, elle a reculé elle aussi pour n'être plus qu'un fantôme.

De retour dans l'Ark de Téhéran, au confort sommaire, où la magnificence se résume à quelques colonnes décorées arrachées aux palais de Shiraz, Agha Mohammad Khan, conscient de la pauvreté de son presque « empire », a interdit toute réjouissance. Pour restaurer la sécurité à l'intérieur de ses terres, clé selon lui du retour de la richesse, il instaure une discipline de fer, assise sur des châtiments dont personne ne doute qu'il saurait en inventer de nouveaux, au besoin. Avec le calme revenu, la nouvelle capitale commence cependant à attirer commerçants et immigrants ; une timide prospérité s'y installe. Certes, elle n'est plus la petite ville que Karim Khan Zend avait commencé à orner, en 1755, par un délicat pavillon de chasse et des jardins ; elle s'est agrandie par des bazars bordant, au sud, la cité royale, et des caravansérails. Une urbanisation anarchique s'y développe avec de fragiles maisons de glaise qui, bientôt, offriront leurs ruines à de nouvelles constructions tout aussi éphémères. Les villages alentour se relèvent aussi de leur déliquescence, faisant reculer les déserts. L'œil du Qâdjâr est partout, veillant à ce qu'aucune exaction ne soit impunie. On raconte qu'un jour, un paysan d'une bourgade voisine, Doulab, était venu se plaindre auprès de lui qu'un fils de Mahdê Olya, toujours son épouse, lui avait dérobé des poules pour nourrir ses faucons, lors d'une partie de chasse. En conséquence, il aurait fait bastonner très durement le coupable, sans tenir compte de son rang, si bien que le malheureux aurait été transporté quasi mourant chez sa mère... qui, bien sûr, n'aurait pas bronché, de peur d'encourir les foudres du maître³³. Car tout le monde tremble devant lui. Il est vrai qu'il se méfie de tout le monde, de la fidélité de ses frères en premier lieu.

En cette fin du XVIII^e siècle, la tristesse a envahi la ville terrestre, grise, sans lumière superflue, sans cérémonies fastueuses, à l'image de son morne prince aux écarts insensés et imprévisibles, conjugués à des éclairs de sagesse.

L'*andéroun* est lui aussi un lieu sans joie, baigné dans une religiosité quotidienne. Il est loin le temps où les princesses zends prenaient des libertés et s'autorisaient tous les raffinements d'une vie citadine. Chez le Qâdjâr, le lieu est à présent verrouillé. Les eunuques n'y pénètrent plus, consignés à la garde des portes. Des femmes esclaves en assurent le service interne. Nulle de ses pensionnaires ne proteste. Autour d'une Mahdê Olya vieillissante, la famille s'est resserrée. Même Khadidjeh Bégum, l'épouse forcée de Karim Khan du temps de sa splendeur, puis cachée d'Ali Morad, l'ennemi du Qâdjâr, fait profil bas depuis qu'elle a retrouvé ses attaches. Elle tremble pourtant pour le fils qu'elle a eu d'Ali Morad et qui, à présent, est retenu à Kerman. Quant aux filles du frère félon, Morteza – réfugié auprès de l'infidèle, Catherine II de Russie –, personne ne songe à les inquiéter. L'une d'elles d'ailleurs, Kheir-ol-Nasah Khanoum, est une dévote furieuse. Quand l'inspiration lui vient, particulièrement à l'Achoura³⁴, tout de noir vêtue, elle déroule le récit pathétique du martyr des imams, et se frappe la poitrine, au rythme des lamentations de ses consœurs. Agha Mohammad Khan partage, lui aussi, cette dévotion et se lève dès minuit pour faire ses ablutions et ses prières.

La piété de la cour qâdjâre s'accorde bien avec sa frugalité. Elle sied d'autant plus au Qâdjâr qu'avec le temps son avarice s'est accentuée. Seule l'intéresse la possession des bijoux de la Couronne, de ces bijoux que Nader Shah a rapportés de Delhi. Les nourritures terrestres se résument pour lui et ses proches à du lait caillé, du fromage de chèvre, du riz, des fruits, remplacés en hiver par du sirop, du *halva* et du pain noir. Et quand des boulettes de hachis paraissent, c'est un jour exceptionnel. L'intendante, une certaine Khanoum Koutchik, petite-fille du régent, veille sur cette radinerie culinaire. Parfois cependant, le contrôle lui en échappe. Ainsi un jour, alors qu'on a disposé deux coupelles remplies de *halva* sur le plateau de table, Agha Mohammad Khan prend celle qui est devant lui et s'en régale tant qu'il invite ses commensales à en manger : « Ce *halva* est fait au sucre, c'est une friandise délicate. » Malheureusement pour l'ambiance de ce moment rare, comme Mahdé Olya fait remarquer que les deux coupelles contiennent le même *halva*, il s'écrie : « Pourquoi emploie-t-on du sucre et non du *chiré*³⁵ ? –

C'est, répond la reine, parce que Baba Khan³⁶ souffre de la gorge et que le *chiré* est échauffant. » Le prince, ivre de colère, renverse les deux bols : « Pensez-vous que le pays soit assez riche pour que je favorise cette gourmandise ? »

Son avarice malade est restée légendaire dans les foyers, et lorsqu'elle se conjugue à la cruauté, elle peut parfois prêter à sourire... Ainsi, il a coutume de punir son souffre-douleur préféré, homme à tout faire, lorsque ce dernier ne le satisfait pas, en demandant au bourreau de lui couper un petit morceau d'oreille. Or, un jour de grande bonté, il lui donne un de ses bonnets de nuit... dont la saleté est telle que le pauvre homme, revenu dans son réduit, le jette dans les lieux d'aisance. Mal lui en prend car, dénoncé, il est appelé par le Qâdjâr. Tout tremblant, il a déjà enlevé son couvre-chef : ses moignons d'oreilles attendent le châtiment habituel. Mais ce jour est béni, comme le pauvre homme ose lancer : « Voyez s'il reste quelque chose à couper », le prince s'en amuse, et au lieu de le punir, lui donne une petite somme d'argent. Sans doute est-il lassé des bassesses des courtisans qui souffrent sans mot dire tous ses caprices, et la remarque insolente du serviteur le rappelle-t-elle à quelque humanité moins servile ?

Les exemples de ses attendrissements sont cependant très rares. Ainsi, lorsque, les années passant, on lui amène des jeunes filles pour ses besoins privés, les femmes de l'*andéroun* étant devenues trop âgées à son goût, personne n'ose parler de son vivant des cris qui sortent de ses appartements. Sans doute son sadisme sexuel ne s'est-il pas calmé avec l'âge.

Fort heureusement pour ses victimes, Agha Mohammad Khan n'est pas très souvent à Téhéran. C'est avant tout un guerrier qui n'oublie pas son grand dessein : réunifier l'Iran. Souvent d'ailleurs, il quitte l'*Ark* pour rassembler ses esprits dans la solitude d'un belvédère, loin de là. Et il pense à cette Catherine II de Russie qui soutient un de ses ennemis, le roi Héraclius II de Géorgie (1721-1798), alors âgé de soixante-quatorze ans. Ce dernier a conclu, le 24 juillet 1783, le traité de Georgievsk établissant sur son pays un protectorat russe censé le garantir des agressions ottomanes et iraniennes. Or il se trouve que, historiquement, la Géorgie, bien que royaume, a été vassale des Iraniens depuis le Safavide Ismaïl I^{er} jusqu'à la mort de Nader Shah, en 1747. Le Qâdjâr, dans son dessein de reconquérir le Caucase, se croit donc légitime, en 1795, à demander au Géorgien de dénoncer le traité de protectorat et de retrouver sa situation antérieure, lui promettant protection et sécurité. Héraclius II tergiverse, espérant une aide de Catherine II, laquelle ne donne pas suite³⁷. Agha Mohammad, prévoyant le refus, a déjà anticipé

en réunissant à Ardébil près de soixante mille hommes. Aussi ne perd-il pas de temps en négociations diplomatiques. A son habitude, il attaque.

Une division se déploie dans la plaine de Moghan, une autre se dirige vers Erevan et la troisième, dont il prend personnellement le commandement, marche sur la ville fortifiée de Choucha. Laissant une partie de ses hommes devant Erevan et Choucha, inexpugnables, il décide alors de se diriger vers Tiflis (Tbilissi). Le vieux roi géorgien choisit de l'affronter en rase campagne, mésestimant sans doute l'ennemi auquel il se heurte. Il ne dispose que de deux mille soldats, beaucoup des nobles l'ayant abandonné. Les 9, 10 et 11 septembre, la bataille fait rage à Krtsanissi. Agha Mohammad Khan manque d'être tué. Finalement les forces qâdjâres enfoncent les lignes géorgiennes. Le roi, débordé, s'enfuit avec cent cinquante hommes dans les montagnes, abandonnant au vainqueur la ville. Cette fois encore, nulle pitié n'effleure le Qâdjâr. Il livre la ville à ses soldats et le carnage commence. Chose rare chez les Iraniens depuis Shah Abbas, les fanatismes se rallument. Les églises chrétiennes sont incendiées, leurs prêtres massacrés. Quinze mille prisonniers³⁸, hommes comme femmes, sont emmenés en captivité pour être réduits en esclavage ou donnés en récompense aux plus grands serviteurs ; beaucoup tomberont sous les coups du bourreau³⁹.

Aux yeux de tous, Agha Mohammad Khan est à présent invincible. Il est temps pour lui, d'après tous les grands du royaume, de se faire couronner à Téhéran. Il n'en a guère d'appétence. Il réunit cependant son conseil et les chefs des tribus à qui il redemande s'ils sont bien sûrs de leur choix. Devant leur nouvelle approbation, il déclare : « Dieu m'est témoin que ce n'est pas moi qui ai cherché cette couronne qui n'a orné aucune tête depuis tant d'années. Mais, sachez, dès à présent, que, devenu roi, je courberai toute révolte et châtierai sans pitié la moindre atteinte à la royauté ; jamais roi d'Iran n'aura régné d'un pouvoir aussi absolu. » Le ton est donné. Nul n'en est étonné. Rien ne change.

Les astrologues ayant fixé le jour et l'heure du couronnement, on convoque les dignitaires et chefs spirituels du royaume. La cérémonie se déroule dans une grande salle ouverte sur la ville afin que tout le monde puisse assister à l'événement. En ce jour historique, Agha Mohammad Khan a coiffé une petite tiare en or, rehaussée de perles, plus modeste que la grande tiare à plumes portée par Nader Shah. Il est vrai que son visage rabougri aurait disparu sous une coiffe trop imposante et aurait accentué la petitesse de son corps. Il porte des habits de brocart et de soie, et surtout les deux diamants Tadj-Mah et Daryâ-ye-Nour, arrachés à la poitrine de Lotf Ali Khan. Il se couronne lui-même et ceint le cimeterre d'Ismail, le premier des shahs safavides. Agha Mohammad Shah est enfin né, et avec lui, une nouvelle dynastie.

La question de la succession le hante alors plus âprement. Baba Khan (le futur Fath Ali Shah), l'héritier qu'il s'est choisi, doit lui ressembler. Or, attiré plus par les plaisirs, il en est loin, n'ayant pas comme lui le goût du sang et de la revanche. Le nouveau shah décide donc de lui montrer, par quelques exemples, la conduite qu'il devra suivre bientôt. La première occasion se présente lors d'une cérémonie soudain interrompue par un messenger qui, se penchant à son oreille, lui annonce qu'un de ses officiers a le projet de l'assassiner. Ayant congédié tous les assistants, le shah enquête. Ses longues auditions terminées, il rappelle Baba Khan et lui donne ses conclusions : il semblerait que le dénonciateur « était un ennemi personnel de l'officier dénoncé, et son accusation forgée de toutes pièces ». Il lui demande alors ce qu'il ferait en tant que roi. Le prince répond qu'« il faut punir le calomniateur qui est un méchant homme et donner

une compensation à celui qui a été injustement soupçonné ». Mauvaise réponse, réplique le shah, qui ajoute : « Tu donnerais ainsi un ordre raisonnable selon la justice humaine, mais non l'ordre qui convient à un roi. » Et il fait égorger sur-le-champ le calomniateur et le calomnié, sous le prétexte que la simple idée qu'un régicide puisse être évoqué mérite une condamnation exemplaire. Cette première leçon glace d'horreur l'héritier, qui n'est cependant pas au bout de ses dégoûts.

Quelque temps plus tard, il recevra une deuxième leçon. L'acteur principal en sera le trop fidèle Djafar Gholi Khan, un des frères du shah, son bras droit depuis l'emprisonnement de Shiraz jusqu'à l'accession au trône. Jamais cet homme n'a trahi. Jamais il n'a demandé pour lui-même quelque avantage jusqu'à ce jour funeste où il réclame le gouvernorat d'Ispahan. Agha Mohammad le laisse dans l'incertitude d'une réponse, qui aurait dû être positive. Djafar Gholi Khan en conçoit quelque amertume dont il s'ouvre, un jour où le vin avait un peu trop coulé, à l'ancien bouffon des Zends, Louti Saleh. Ce curieux personnage était devenu, au fil des intrigues, une source de renseignements pour Agha Mohammad, si bien que, la victoire venue, il l'avait reçu à Téhéran, s'amusant de son esprit. Il rapporte donc tout au shah, qui ne dit rien sur le coup. Le soir venu, avant de s'endormir, il convoque son lecteur habituel qui lui lit quelques strophes du *Shahnameh* (*Le Livre des Rois*) de Ferdowsi. Deux vers retiennent son attention, malgré le sommeil qui le gagne :

Tu répareras les brèches des murailles
Avec les têtes coupées de fauteurs de désordre.

Au matin, sa décision est prise. Son frère bien-aimé mourra. Sans en rien montrer à Baba Khan, il demande à Djafar de passer le voir quelques minutes pour qu'il lui explique la stratégie qu'il a imaginée pour gouverner Ispahan, maintenant qu'il a décidé de souscrire à sa requête. Sans méfiance, Djafar se rend au rendez-vous. Lors d'une promenade dans le palais avec Baba Khan, qui, au détour d'un couloir, se trouve quelque peu en retrait, des coups mortels lui sont portés. L'héritier n'ose croire à tant de cruauté. Devant le corps de son frère, Agha Mohammad Shah ne peut cependant retenir son émotion, reste de son peu d'humanité. « C'est pour toi que j'ai sacrifié ce juste, le plus droit et le meilleur des hommes. Pour que tu règues en paix, pour que ne soit pas troublé l'ordre de succession que j'ai prévu, je me suis chargé devant les hommes et devant Dieu d'un crime affreux. Que de sang j'ai versé pour que tu règues un jour ! », rapportent les chroniques de l'époque.

Agha Mohammad Shah ne croit pas en la bonté humaine. Son désir de pouvoir est aussi insatiable que son avarice. Depuis tant d'années, une idée le taraude : récupérer les bijoux de Nader Shah, dont le fameux rubis de la couronne d'Aureng-Zeb, symbole de la royauté suprême à ses yeux. Sans doute aussi donne-t-il aux pierreries un pouvoir occulte qui dépasse les hommes et qui s'accorde avec sa folie. Il sait que, là-bas au Khorassan, Shahrokh l'aveugle, perdu dans les brumes opiacées de son silence, détient ce qu'il désire. Depuis tant d'années, son fief, dont de puissants seigneurs ont accaparé le pouvoir sous son couvert, s'est constitué en un véritable royaume alors qu'il lui doit allégeance, et risque de basculer du côté des Ouzbeks. Ces mêmes Ouzbeks qui, en la personne de l'Amir Ma'soum, se moquent de lui en l'appelant *Khan Akhté*, le Khan châtré.

Agha Mohammad prend donc le prétexte des rapines de ces seigneurs sur les paysans et de l'insécurité ambiante pour intervenir et reprendre la main sur un territoire qui lui est dû. Un territoire, certes, mais aussi des bijoux qui appartiennent non à un quelconque potentat mais à l'Iran réunifié, selon lui. Il prend donc la route du Khorassan, ralliant par la peur ou par la force, parfois en les anéantissant, les tribus et les pouvoirs qui lui résistent encore⁴⁰.

Le voici à présent à Mashhad. Cette ville, qu'il a soigneusement évitée depuis des années, reste pour lui liée à l'enfer. Le palais royal, où il a subi, enfant, son horrible castration, n'est plus que l'ombre de la somptueuse résidence de Nader Shah. Le roi aveugle a tout laissé se délabrer, perdu qu'il est dans son univers intérieur.

Le premier geste du nouveau maître de la ville est de se rendre au sanctuaire de l'imam Réza. S'il en mesure les nécessaires réparations, il tient à montrer à tous la foi qui le soutient. Aussi s'y recueille-t-il de longs moments, en baisant le seuil et les grilles.

Le plus important pour lui n'est cependant pas là. Il est venu dans le creux de ses souvenirs pour autre chose que Shahrokh possède : les bijoux de la Couronne. Enfin, ce qu'il en reste. En effet, ces bijoux, transportés au fil du temps et des règnes, ont été en partie dispersés, parfois volés. Le bruit court cependant que le roi aveugle en conserve, cachée, une part encore importante. Il le convoque donc et lui demande de lui restituer les pièces qui sont encore en sa possession. Shahrokh proteste, offre les quelques bijoux de moindre valeur que tout le monde sait qu'il possède. Rien n'y fait. Agha Mohammad fait fouiller ses appartements. Rien. Reste la torture, dans laquelle il est expert. Le bourreau place donc sur la tête de Shahrokh une couronne de pâte qu'il remplit de plomb chaud. Malgré la douleur, le pauvre aveugle proteste toujours. Les jours passent, la couronne de plomb se fait plus petite, les cris plus atroces.

Deux personnes tentent d'intercéder en faveur du pauvre roi. Le premier, Mirza Medhi, chef religieux influent, se présente devant Agha Mohammad qui, justement, a aligné sur un tapis ses pierreries et les expertise. Alors qu'il commence sa plaidoirie, le Qâdjâr remarque à son doigt une bague sertie d'un prodigieux rubis. Il lui demande de le voir. Mirza Medhi le lui tend. L'affaire est entendue, il ne reverra jamais son rubis. Le shah dessertit la pierre qui va rejoindre sa collection et rend la monture vide à son propriétaire. L'entrevue est terminée.

La seconde personne qui tente d'adoucir le shah est la princesse Golrokh, une des filles de Shahrokh, terrifiée par les plaintes de son père. Lorsqu'il voit paraître devant lui cette beauté suppliante, descendante des Safavides et des Afshârs, il croit avoir trouvé l'incarnation des pierres précieuses qui sont toute sa vie. On dit même qu'un temps il pensa en faire son épouse et, qui sait, à l'aide de potions, donner un héritier direct à l'Iran. Le fantasme passé, il écoute la jeune fille, lui confie que sa seule présence peut adoucir les malheurs d'un père, ne lui promet rien mais lui demande de demeurer souvent auprès de lui. On imagine sans effort les sévices qu'il lui fait subir, comme aux autres, sans qu'elle puisse protester.

Son calvaire s'achève avec les aveux de son père, incapable de supporter plus longtemps le cercle de plomb. Bien qu'aveugle, il indique précisément toutes les caches où trouver les pierres précieuses. Une à une, elles sont apportées à Agha Mohammad Shah. Il attend avec impatience la magnifique pierre d'Aureng-Zeb. A sa vue, il comprend que le vieux roi n'a pas menti. Il le libère donc, ainsi que sa famille, de sa furieuse étreinte et donne l'ordre qu'ils soient tous transférés à Astarabad. En chemin, Shahrokh, qui a soixante-trois ans en 1796, rendra l'âme, épuisé par les mauvais traitements.

Peu importe pour Agha Mohammad. Il possède, à présent, ce qu'il a toujours désiré : le pouvoir et ses symboles les plus rares. Le cercle de sa vie est quasiment bouclé avec son retour victorieux à Mashhad, la ville de l'humiliation qui brille à présent des mille feux des joyaux de Delhi. L'important est que ces bijoux brillent pour lui. Lorsque tous sont enfin collectés, il demande à ce qu'on les étale sur une grande nappe étendue sur le sol et qu'on le laisse seul. Or un roi n'est jamais seul, ses gestes étant continuellement épiés par les fentes des portes et des murs. Et ce soir-là, quelques intrépides osent braver l'interdiction royale. Le spectacle qui les attend est hallucinant. Agha Mohammad Shah s'étend sur les pierres, son corps en intègre tous les contours, comme s'il s'agissait d'une partie de lui-même. Sa jouissance est extrême, il les goûte par le visage et tous les pores de sa peau. Les reflets maléfiques des pierres l'ont presque rendu fou.

Les jours suivants ne le laissent pas en repos à savourer son nouveau jeu. Des bruits inquiétants lui viennent de Géorgie. L'impératrice de Russie, la redoutable Catherine II, ne lui pardonne pas le saccage de Tiflis. Elle lui déclare la guerre et envoie, en guise de représailles, une armée contre lui, conduite par le général Zoubov. Il rentre donc en urgence à Téhéran mais, vu l'hiver glacial, préfère attendre quelques mois pour constituer une nouvelle armée. Il patiente donc, en pestant contre les avancées russes qui investissent des pans entiers du Caucase sans trouver de résistance.

Le sort lui sourit dès les premiers jours de janvier 1797 : la nouvelle de la mort de Catherine II, décédée le 17 novembre 1796, lui parvient enfin. Son successeur, Paul I^{er}, guère enthousiaste à l'idée de poursuivre la guerre engagée, rappelle ses troupes. Il a cependant un plan, déjà amorcé par la Grande Catherine : il fait approcher un des chefs de l'état-major du shah, Sadegh Khan Chagaghi, et lui promet le soutien de la Russie dans son accession au trône, en échange de la cession des provinces caspiennes⁴¹.

Le Shah, qui ne sait rien de ces arrangements malgré ses propres espions, pense avoir à nouveau les mains libres pour rassembler son pouvoir sur la Géorgie et poursuivre ainsi son rêve d'un empire toujours plus vaste. Il rappelle donc son armée et repart en conquête dès après *Nowrouz*. Les conditions semblent bonnes : on lui rapporte qu'une partie des Géorgiens lui est favorable et que la forteresse de Choucha est prête à lui ouvrir ses portes. Le seul problème réside dans les conditions climatiques, qui ont tant fait grossir les eaux de l'Araxe qu'il est impossible de le franchir aisément à gué avec chameaux et bagages. Qu'à cela ne tienne ! Avec l'élite de ses soldats et peu de bagages, il passe l'Araxe : lui et ses chefs en barque, les simples soldats à la nage, avec leurs chevaux. Les pertes humaines sont importantes, mais la Géorgie est à portée de sa main.

Le voici enfin à Choucha qui lui ouvre comme prévu ses portes, mais sans montrer la moindre allégresse. Le second jour de son arrivée, le shah convoque le chef de l'office. Comme l'armée du shah avait recueilli, sur son passage, des cadeaux de la population, en l'occurrence des melons soigneusement préservés des rigueurs de l'hiver, et que la veille au soir, on en a servi à la table royale, le shah, dont la parcimonie n'est pas un secret, lui demande d'en faire le compte. Visiblement troublé autant que les deux domestiques dédiés au service de la table, l'homme s'exécute sous la surveillance d'un officier. On s'aperçoit vite que le compte n'y est pas, que des melons ont été dérobés.

Traduits devant le shah et pressés de questions, les domestiques ne tardent pas à avouer leur larcin et à désigner, comme complice, le chef de l'office. En d'autres temps, Agha Mohammad aurait peut-être pardonné, moyennant une punition minime. Mais ce jour-là, il est d'une humeur exécrationnelle, accablé de pressentiments morbides. Le soir venu, sa colère rentrée grossit lorsqu'il entend les valets se quereller, se rejetant la faute. Il décide de les mettre à mort.

C'est alors qu'intervient Sadegh Khan Chagaghi. Il représente au shah que l'on est jeudi, que le lendemain est le jour des prières du vendredi et que la sentence peut bien attendre jusqu'à samedi matin. Il se fait fort, dit-il, de surveiller les domestiques fautifs. Agha Mohammad en convient et, chose inexplicable pour quelqu'un dont la méfiance est proverbiale, il accepte que les deux valets – le chef de l'office ayant été mis hors de cause – continuent leur service auprès de lui, comme si de rien n'était. Une journée se passe sans événement majeur. Le vendredi soir, le shah appelle les deux coupables : « Voyez ces étoiles, leur dit-il, regardez-les bien de vos yeux mortels, car, lorsque la même heure viendra demain, vous ne serez plus là pour les voir ! » Ces paroles sadiques laissent les deux hommes dans un abîme de douleur, alors qu'ils avaient espéré une grâce royale ultime pour un acte aussi insignifiant.

Sadegh Khan Chagaghi en profite pour les soudoyer et leur proposer le marché de leur vie contre celle du shah. Tapis dans l'ombre, ils attendent le moment propice. Un moment qui tarde à venir. Agha Mohammad a en effet demandé à son fidèle lecteur, Ismaïl Mostofi, qui en fera plus tard le récit, de lui lire quelques versets de Ferdowsi, comme à son habitude. Mais ce soir-là, le roi traîne à s'endormir. Son lecteur, épuisé par les journées de marche, commet des erreurs qu'il se plaît à lui reprocher vertement, le traitant de « fils d'un père damné ». Et lorsqu'il repose enfin le livre sur la cheminée, le shah, à nouveau, se plaint de son manque de soins. Mostofi ne peut plus contenir son irritation devant une attitude aussi blessante et injurieuse son maître. A l'instant, tout se fige. Le lecteur se jette aux pieds du shah, implorant son pardon. Ce dernier, dans un geste de clémence qu'on lui connaît peu, admet que lui-même a manqué à la justice et pardonne à condition que personne ne rapporte jamais la scène. Les deux hommes se séparent. Tout est silence dans le palais. Les trois complices attendent ce moment idéal entre la nuit qui s'achève et le jour qui se lève. Le 17 juin 1797, le shah est assassiné dans le silence le plus profond. Ses meurtriers s'enfuient, emportant avec eux la cassette qu'Agha Mohammad Shah ne quittait jamais et qui contenait les bijoux si convoités de Nader Shah.

Ainsi s'éteignit dans la violence un shah dont le modèle était Gengis Khan. Il n'innova en rien, ne cherchant qu'à rétablir ce qui existait du temps des Safavides. Comme l'exprime justement Emineh Pakravan, « la circonstance atténuante de sa cruauté, c'est d'avoir, à défaut de réformer, rétabli et protégé le vieux droit coutumier qui permettait à la vie de reprendre et d'avoir refait un pays avec des débris épars ».

Etrange personnage que ce fondateur de dynastie, à la religiosité aussi incompréhensible que la soif de sang. On raconte qu'une nuit, se croyant seul dans un des refuges qu'il s'était fait construire hors de Téhéran, il entra dans un bassin à l'eau croupie. Il en puisa la vase noire et gluante à pleines mains et s'en recouvrit la tête et le visage. Les serviteurs qui le surprirent à la clarté lunaire n'en crurent pas leurs yeux : le petit être décharné qu'ils avaient devant eux, au visage de momie, la terreur des peuples, le tortionnaire, psalmodiait « Seigneur ! Pardonne ! ».

INTERLUDE

D'Agha Mohammad Qâdjâr à Amir Kabir

Sans descendance directe, Agha Mohammad Shah Qâdjâr a choisi pour lui succéder son neveu Baba Khan (1772-1834). Au moment de son accession au trône, ce dernier gouverne la province du Fars et la ville de Shiraz. Il prend pour nom Fath Ali Shah lors de son couronnement, le 17 juin 1797. Après les exactions de son oncle, son règne de trente-sept ans marque le début du grand déclin de l'empire⁴². Bien qu'il hérite d'un empire unifié, les ravages d'Agha Mohammad ont laissé des traces profondes dans les provinces de Géorgie, d'Arménie et du Caucase. Les tsars en ont profité pour y tisser leurs réseaux et y intriguer, lorgnant sur les possessions iraniennes. Si les provinces du Guilan et du Mazandaran sont retournées dans le giron de Téhéran, le Caucase et la Transcaucasie, jusqu'aux confins de la Tchétchénie et du Daghestan, s'agitent sous les pressions russes.

Fath Ali, sûr de la puissance de son vaste empire et inconscient de sa stagnation, réagit en souverain d'une grande puissance, ignorant des progrès et mouvements du monde extérieur. Il décide d'intervenir militairement et mobilise une armée de soixante mille hommes à la tête de laquelle il nomme le prince héritier, Abbas Mirza. Ce dernier déclare, en 1804, la guerre à la Russie. Malgré la vaillance des Iraniens et son propre génie militaire, il ne peut résister à une armée russe moderne à la puissante artillerie⁴³. La « guerre de Dix Ans », comme la nomment les historiens iraniens, s'achève par la perte pour Fath Ali des provinces de Géorgie, d'Arménie et de plusieurs cités du Caucase musulman, actée par le traité du Golestân (24 octobre 1813).

Abbas Mirza et son entourage tirent alors les leçons de la défaite. Il faut d'urgence moderniser le pays, le doter d'une armée centralisée et non plus tribale, ainsi que d'une artillerie moderne. Il faut également former des officiers qui ne brillent pas seulement par leur bravoure et leur patriotisme, mais aussi par leur professionnalisme. De ce fait, des dizaines de jeunes Iraniens sont envoyés en Europe, en Autriche et en Angleterre surtout. C'est le début d'un mouvement de

modernisation qui sera interrompu, reprendra un peu plus tard, échouera avant d'être à nouveau, au goût du jour, sous Réza Shah. Un des effets inattendus de ce mouvement est que la majeure partie des jeunes envoyés en Angleterre en reviendront initiés à la franc-maçonnerie, ce qui aura des conséquences profondes pour le pays et ce, jusqu'à la révolution islamique.

Les Russes comprennent vite le danger d'un Iran fort pour leurs ambitions et leurs visées sur les « mers chaudes » et l'Asie centrale. Un grand mollah de Téhéran, Sayed Mohammad, proclame alors le *djihad* (la guerre sainte) contre les Russes pour reprendre les terres perdues⁴⁴. Malgré les mises en garde d'Abbas Mirza contre les pressions des religieux, Fath Ali Shah, trop faible pour résister, reprend en 1826 la guerre, dont il charge à nouveau du commandement son héritier. Deux années plus tard, l'Iran, à nouveau vaincu, est contraint de signer un traité, qualifié de « honteux », le traité de Turkmanchai (1828), aux termes duquel il perd toutes ses provinces caucasiennes et une partie de l'Azerbaïdjan, dont Bakou. Pour imposer leurs volontés, les Russes marchent sur Téhéran que Fath Ali ne peut plus défendre. Ce dernier accepte tout et ordonne à Abbas Mirza de régler sur ses propres deniers les dommages de guerre. Les Russes en profitent pour s'emparer des précieux objets contenus dans le mausolée de Sheikh Safi, fondateur de la dynastie safavide, à Ardébil, lesquels se trouvent aujourd'hui exposés au musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg.

Abbas Mirza, épuisé et ruiné, décède cinq ans plus tard, en 1833. Rongé par le remords, Fath Ali désigne son petit-fils, Mohammad, comme héritier du trône. Ce dernier, né en 1808, régnera sur l'Iran de 1834 à 1848. Sans éclat.

Ainsi leurs deux règnes – plus de cinquante ans – constitueront-ils une longue période de déclin pour l'Iran.

C'est dans ce contexte morose qu'un homme, Amir Kabir, tentera, par ses projets de réforme, de relever les défis de l'Iran.

13

Amir Kabir (vers 1802/1804-1852), « un rêve brisé »

Septembre 1848 : Mohammad Shah Qâdjâr vient de mourir. Nasser-ed-Dine Mirza¹, son fils qui, en 1835, alors qu'il avait quatre ans, avait été choisi comme son « successeur », reçoit à présent, à moins de dix-huit ans, un royaume où règne l'anarchie. Ses chances de monter sur le trône sont faibles, malgré le droit qu'il a reçu. Elles sont d'autant plus faibles qu'il vit en Azerbaïdjan dont il est gouverneur et qu'il n'a même pas de quoi regagner la capitale dignement, les caisses de l'Etat étant vides, comme celles de la province d'Azerbaïdjan, le chef-lieu de sa province. Sa mère, Mahdé Olya, restée à Téhéran, tente, tant bien que mal, d'exercer une régence aléatoire et de sauvegarder les droits de son fils.

Une question cruciale se pose alors : comment rassembler une escorte armée capable de faire impression sur les autres prétendants au trône et de se battre pour faire valoir les droits d'un jeune prince pas encore couronné ?

Un pari risqué qu'un homme d'exception tentera. Il s'agira de Mirza Taghi Khan Farahani, vice-gouverneur d'Azerbaïdjan. Une étoile filante dans le ciel iranien qui en gardera, à travers l'histoire, une brillante empreinte, et que l'on nommera bientôt *Amir Kabir*.

Rien ne prédisposait cet homme à un destin exceptionnel. Sa date de naissance est incertaine. Selon des témoignages posthumes, il aurait vu le jour entre 1802 et 1804, à Hazâveh, un petit village dans la région de Farâhân, près d'Arak, au centre de l'Iran. Aujourd'hui encore, il y existe un quartier, en bas de la colline Yaz Ghazi, qui porte son nom.

A cette époque, il n'existait pas d'état civil en Iran et sa famille était trop modeste pour en consigner la date dans un quelconque document. Son père, Karbalâï Ghorban², est cuisinier de Ghaem Magham I^{er}, le puissant chancelier d'Abbas Mirza qui gouverne alors l'Azerbaïdjan en tant que fils et prince héritier de Fath Ali Shah³. C'est dans cette province que vit à présent la famille.

Il est alors d'usage dans quelques maisons aristocratiques que les enfants des domestiques dont on a repéré la précocité étudient avec les enfants du « maître » et profitent des enseignements des mêmes précepteurs. Ce sera la chance de Mirza Taghi Khan Farahani. A l'âge de quinze ou seize ans, il sait non seulement lire et écrire, mais a acquis des notions de droit islamique, d'histoire et de géographie en même temps qu'il possède une bonne calligraphie – un art célébré en Iran – et maîtrise les subtilités du persan. Sa prose est sûre, avec une pointe

d'arrogance, comme en témoignent les lettres qui sont restées de lui. Il n'a cependant pas le talent littéraire de l'aîné des fils de Ghaem Magham I^{er}, Mirza Abolghassem Khan (Ghaem Magham II), futur chancelier martyr de son réformisme, qui sera un maître en littérature, ses lettres constituant des chefs-d'œuvre dans l'art épistolaire. Déjà à cette époque, Ghaem Magham I^{er} prophétise : « Je jalouse Karbalaï Ghorban et j'ai peur pour son fils. Ce garçon fera d'immenses progrès. Il laissera des traces ineffaçables dans l'histoire. » Son instinct ne le trompe pas : son fils comme celui de son cuisinier connaîtront le même sort funeste au service de leur pays !

Taghi que l'on appelle désormais « Mirza » Taghi, c'est-à-dire « lettré », entre au service de l'Etat, en fait des Ghaem Magham père et fils, respectivement ministres d'Abbas Mirza et de Mohammad Shah. Sa force de travail, son honnêteté et sa fidélité le hissent peu à peu vers des sommets que sa condition sociale aurait dû lui interdire. Un fils de cuisinier sort rarement du rang à cette époque !

Durant plus de vingt ans, Mirza Taghi bâtit patiemment ses réseaux et apprendra l'art de gouverner. Les premières fonctions qu'il occupe restent cependant fort modestes. L'une d'elles, « comptable de l'armée », lui permet d'acquérir de solides connaissances militaires, lesquelles lui serviront bientôt. Trois missions contribueront cependant, plus que les autres, à peaufiner sa formation : deux en Russie, la troisième à Erzeroum, en Cappadoce.

La première se déroule donc sur les terres des tsars et durera onze mois. A la suite du traité de Turkmanchai (1828)⁴ où la Perse cède à la Russie le nord de l'Azerbaïdjan, la dernière partie de l'Arménie qui était encore sous sa suzeraineté, et ses places fortes au nord de l'Araxe⁵, le tsar Nicolas I^{er} impose l'installation d'une légation russe à Téhéran pour consacrer sa victoire. Il choisit pour la diriger un grand ami de Pouchkine, le poète et dramaturge Alexandre Sergueïevitch Griboïedov (1795-1829)⁶. Ce dernier, qui appartient à la petite noblesse russe, est aussi diplomate. Parlant le persan, il fut l'éminence grise du commandement militaire russe au Caucase durant la guerre de deux années (1826-1828) qui aboutit au traité. Il arrive à Téhéran avec une imposante suite et une compagnie de Cosaques destinée à assurer sa protection. Sa nouvelle position d'« ambassadeur extraordinaire et de ministre plénipotentiaire » russe auprès de Fath Ali Shah, un sommet dans sa carrière publique, l'emplit d'une suffisance qui lui fait traiter le shah « comme s'il était un khan du Turkestan⁷ », selon les chroniqueurs iraniens de l'époque. De ce fait, l'ambiance entre le pouvoir iranien et la légation se tend. Un incident met le feu aux poudres lorsque deux Arméniennes, converties de gré ou de force à l'islam, demandent refuge et protection à la légation. Il se trouve qu'elles appartiennent au harem d'un puissant courtisan, Assef-ol-Dowleh, lequel s'adresse à la cour de Fath Ali pour demander leur retour. Devant l'inertie du shah, Assef-ol-Dowleh ameute les mollahs et le bazar. Avec leur appui, une émeute éclate. Les Cosaques tirent sur la foule, qui se déchaîne et envahit la légation. Les violences durent trois jours. Le 30 janvier 1829, on ne compte plus les victimes des deux côtés. Griboïedov a été massacré avec la quasi-totalité de son personnel. Son corps serait resté méconnaissable s'il n'avait pu être identifié par une cicatrice sur l'une de ses mains. Tout aurait porté à accuser les Iraniens du massacre si, par « chance », le numéro deux de la légation, Mazlov, n'avait survécu. Il attestera que les Cosaques avaient ouvert le feu et que la foule qui manifestait n'était pas agressive. Selon une autre source, il semblerait que le meurtre de Griboïedov serait dû au docteur McNeill, diplomate de la cour britannique en Perse, qui,

craignant une influence prépondérante des Russes au détriment de son propre pays, aurait attisé les feux contre la légation et manipulé la foule⁸. Ce que l'on appellera plus tard le *Grand Jeu* entre les puissances russe et britannique⁹ était en semence. Quoi qu'il en soit, quelque temps plus tard, un envoyé du tsar, le prince Dolgoroukov, confirmera la version de Mazlov, mais demandera des excuses et des compensations aux Iraniens.

Pour Fath Ali, il n'est pas question de risquer une nouvelle guerre irano-russe. De son côté, Nicolas I^{er} est très occupé par les crises successives européennes. Les deux parties s'en tiennent donc au minimum protocolaire : des excuses solennelles seront présentées par l'Iran à Saint-Pétersbourg, cependant qu'il est question de châtier les protagonistes¹⁰. C'est ainsi qu'une imposante délégation présidée par le jeune prince Khosrow Mirza, fils d'Abbas Mirza, est dépêchée à Moscou. Mirza Taghi en est le secrétaire. Il n'a alors que vingt et un ou vingt-deux ans. Durant les onze mois que dure la mission, il rédige régulièrement des rapports pour Tabriz, dont le prince Abbas Mirza est régent. Il en profite pour observer tout ce qui l'entoure et apprendre de nouveaux usages.

La délégation est reçue partout avec égard et courtoisie. De Tiflis (Tbilissi) à Moscou et Saint-Pétersbourg, les portes s'ouvrent toutes grandes : musées, casernes, palais, écoles (même de filles), théâtre... Le programme est très chargé. La Russie est alors en pleine mutation sous le gouvernement d'acier de Nicolas I^{er}, et malgré ses guerres extérieures. Elle épouse le siècle ; c'est une puissance majeure.

Le jeune secrétaire ouvre grands ses yeux. S'il n'a pas de rôle politique, il participe à tout. Il revient de ses onze mois si denses très impressionné par tout ce qu'il a vu et entendu.

1836 : sept ans ont passé durant lesquels Mirza Taghi est devenu, à moins de trente ans, « ministre des Armées » d'Azerbaïdjan et Abbas Mirza est mort avant le départ d'une expédition contre Hérat en 1833. C'est à présent Mohammad Shah Qâdjâr qui gouverne, le petit-fils de Fath Ali Shah, décédé en 1834. Nicolas I^{er}, qui s'est rendu dans le Caucase, lui propose une rencontre. Téhéran préfère y surseoir : la crise afghane qui agite tous les esprits rend indispensable la présence du shah dans sa capitale. Mohammad Shah décide alors d'envoyer à la rencontre du tsar le très jeune prince héritier, Nasser-ed-Dine, qui est déjà gouverneur en titre d'Azerbaïdjan. Son ministre principal, le Kurde Amir Nézam Zanganeh, et Mirza Taghi Khan l'accompagnent. L'entrevue avec le tsar se déroule aux environs d'Erevan. Tout se passe sans un nuage durant les quatre mois que durera ce déplacement purement protocolaire, où le prince héritier, très digne malgré son âge, s'acquittera fort bien de sa tâche : on y parlera de tout et on n'y décidera rien. Les chroniqueurs de l'époque notent cependant que, lors des présentations des accompagnateurs persans, Nicolas I^{er} se rappellera avoir rencontré Mirza Taghi à Saint-Pétersbourg et que les deux hommes s'entretiendront en russe, ce qui sous-entend que le jeune ministre des Armées avait appris le russe après sa première mission. Encore un atout pour lui.

La troisième mission à laquelle il participe est d'une autre importance. Elle concerne la conférence organisée en 1843 à Erzeroum¹¹, où est discutée l'épineuse question du tracé des frontières entre l'Iran et l'Empire ottoman. La pomme de discorde entre les deux puissances montantes – l'une sous l'impulsion des premiers Safavides, l'autre presque à son apogée – date du xvi^e siècle, avec les prises de pouvoir alternatives des deux belligérants sur des parties de l'Irak actuel, entre autres¹². Si, en 1639, le traité de Zuhâb fut signé à la suite de la défaite de

l'Iran et proclama une paix « jusqu'au jour du jugement », il apporta une référence temporelle à tous les traités suivants plutôt qu'il ne résolut le litige. L'Irak actuel renferme en effet trop de lieux saints chi'ites, dont Kerbala, et de populations d'origine iranienne pour que l'Iran y renonce totalement. Enfin, un traité consécutif à une défaite iranienne et imposé par les Ottomans, même si ces derniers y mettent les formes, ne peut à moyen terme qu'être contesté. S'ajoute enfin à cela le flou de ses termes relatifs à une frontière de près de deux mille kilomètres : seuls y sont énumérés des noms de localités ou de régions, sans que soit précisé le contour de leurs frontières.

Telle est donc la situation à laquelle doivent répondre les légations à Erzeroum. S'y ajoute le fait qu'en ce milieu du XIX^e siècle, les deux empires sont épuisés et sur le déclin, face à d'autres menaces et d'autres puissances. Même si, lors des derniers affrontements, les Iraniens ont repris quelques places fortes en Anatolie orientale, y installant de petites garnisons d'occupation, ils n'ont guère la force et les moyens de s'y maintenir longtemps et de les annexer, d'autant qu'ils ont vu ailleurs leur domaine s'amenuiser¹³ en même temps que leur puissance. Une paix négociée s'impose donc. Les Empires russe et britannique, déjà omniprésents dans la région, y encouragent, opposés qu'ils sont à quelque tension que ce soit.

Dès les premiers jours de février 1843, la conférence d'Erzeroum s'ouvre donc. Londres et Moscou y sont « partenaires », représentés par des « commissaires » de haut niveau, des « facilitateurs » en somme. La France en est absente bien qu'entretenant un consulat à Erzeroum et étant directement concernée par l'évolution de la situation dans l'Empire ottoman.

La base des pourparlers prend appui sur la convention de Kurdan (1746), qui est une réactualisation du traité de Zuhab. Bien que l'on finisse par vouloir entériner un *statu quo*, l'affaire reste complexe car les documents iraniens et ottomans originaux font défaut. Comme l'écrit Richard Schofield, « aucune des deux puissances musulmanes ne possède de documents authentiques en faveur de ses réclamations, aucune d'elles n'a pu retrouver dans ses archives l'instrument du traité conclu en 1639 entre Shah Safi et Murad IV sur lequel reposent les conventions subséquentes de 1746 et 1822, et cependant, toutes les deux invoquent à la fois le même traité à l'appui de leurs prétentions territoriales, mais d'une manière toute contradictoire et dans un sens diamétralement opposé¹⁴ ». Les Iraniens prétendent se fonder sur la version reproduite dans un ouvrage de géographie du XVIII^e siècle et un atlas de 1808, cependant que la Porte invoque une version trouvée dans ses archives, version qu'elle ne produira jamais. Quatre années sont nécessaires – avec une courte interruption – pour parvenir à un accord. Il est vrai que, chacun parlant dans sa langue, les traductions allongent le processus. Durant la première phase (jusqu'au 2 mai 1844), les délégations se réunissent dix-huit fois en séance plénière. Mirza Taghi Khan s'y montre un des acteurs les plus actifs et les plus diplomates. Et lorsque à la fin du printemps 1846, la deuxième session s'achève, le projet de traité est prêt à être ratifié. Le 18 juin, un événement vient cependant compromettre tout le processus. Une émeute éclate en ville sous le prétexte du viol d'un jeune garçon par un soldat de la garde de Mirza Taghi Khan, dont la résidence est attaquée et qui est lui-même blessé. S'ensuit le pillage quasi général des biens des résidents et des commerces iraniens. Les Ottomans tardent à rétablir l'ordre. Une fois le calme revenu, les Iraniens sont blanchis de toute accusation et reçoivent des indemnités pour les dégâts causés... Le travail reprend. Le traité de deux cents pages, en neuf titres ou articles, est enfin signé, établissant des frontières qui, aujourd'hui encore, séparent les deux pays.

Mirza Taghi Khan sort plus fort de ces épreuves. Il les a mis à profit pour rencontrer les personnalités dominantes. Ayant dîné à plusieurs reprises avec le consul de France, il a chargé son interprète – un Français nommé Mirza Davoud – de commander en France plus d’une centaine de « livres de base » dont il organisera la traduction. Il se rapproche aussi des Ottomans dont les réformes en cours (les *Tanzimat*¹⁵) l’intéressent beaucoup.

Il ressort ainsi de la conférence d’Erzeroum avec plus qu’un traité de paix : des idées réformatrices en grand nombre, qu’il compte bien mettre en pratique un jour.

La conférence en elle-même lui vaut un triomphe, autant en Iran qu’à l’étranger. Robert Curzon, qui y représentait la Grande-Bretagne, écrira plus tard : « Au-delà de tout, Mirza Taghi Khan était le délégué le plus remarquable des quatre puissances participantes¹⁶. »

Deux ans ont passé. Mohammad Shah s’éteint le 5 septembre 1848. Le prince héritier, qui a dix-sept ans à présent, n’a ni le pouvoir ni les moyens de se faire couronner. Et pourtant, il lui faut aller vite s’il veut saisir sa chance de régner sur l’Iran, tant l’appétit des prétendants au trône est important.

C’est alors que Mirza Taghi Khan, l’*Amir Nézam* d’Azerbaïdjan, entre de plain-pied dans le jeu politique, au niveau national. Ce que les prêteurs et hommes d’affaires de Tabriz refusent au jeune Nasser-ed-Dine pour qu’il puisse revendiquer sa couronne à Téhéran, Mirza Taghi Khan se le fait prêter en engageant sa propre signature, et équipe une escorte pour accompagner dignement le futur shah dans sa capitale. Dès qu’il est sûr de son affaire, il prévient les légations anglaises et russes de Téhéran, qui, reconnaissant le futur homme de poids du régime naissant, se rendent à Tabriz pour grossir son escorte. Une telle caution internationale vaut de l’or pour la réussite d’un projet si risqué.

Le 13 septembre, Nasser-ed-Dine devient ainsi, et avec faste, le quatrième shah de la dynastie qâdjâre. Dans les jours qui suivent, Mirza Taghi est élevé au rang d’*Amir Nézam* de tout le pays puis d’*Amir Kabir*, grand chancelier. C’est sous ce dernier nom que le peuple et l’histoire le connaîtront désormais. Les clés du pouvoir sont à présent entre les mains d’un homme intègre et volontaire, lointain précurseur du mouvement constitutionnel pour les uns, autocrate pour les autres, qui tentera de fonder un Iran moderne. Il gouvernera le pays de septembre 1848 à décembre 1851, trois courtes années au bilan considérable.

Ses premières mesures visent à rétablir l’ordre dans de nombreuses provinces, dont il écrase les rébellions avec une petite armée. Avec le « désordre babi », l’affaire sera plus délicate à régler et lui attirera des critiques de fond. Sayed Ali Mohammad est, en effet, à l’origine, ce que l’on appellerait aujourd’hui un religieux réformateur et, semble-t-il, charismatique. Dès 1844, il annonce l’arrivée imminente de l’« imam caché », du « maître du temps », ce fameux douzième imam que les chi’ites sont supposés attendre et qui viendra rétablir la paix et la justice sur terre. On l’appelle le *Bab*, ce qui signifie « la Porte ». Par la suite, Sayed Ali Mohammad se dit « imam » lui-même, fédérant autour de lui, même parmi les classes dirigeantes, de nombreux disciples séduits par ses discours de révolte contre le lourd contrôle des mollahs sur la vie sociale et leur corruption. A-t-il été aidé, voire financé, par des agents anglais préoccupés d’affaiblir l’unité du pays ? Ses détracteurs¹⁷ le diront plus tard, cependant que ses partisans le nieront. Polémique plutôt politique.

Sous la pression des religieux au pouvoir, entre autres, le Bab ne tarde pas à être arrêté, battu puis déporté et exécuté à Tabriz le 9 juillet 1850. Ses disciples ripostent par des désordres dans le

Mazandaran, province de la mer Caspienne, dans la région de Zandjan... Le clergé pousse à la répression, craignant un contre-pouvoir, rend des *fatwas* pleines de haine. Un attentat contre le shah aboutit à une véritable chasse à l'homme dans la capitale. Les responsables seront atrocement suppliciés puis exécutés. La répression sera très sévère : vingt mille fidèles du Bab seront massacrés dans tout l'Iran, mais pas uniquement sous Amir Kabir.

L'agitation babiste écrasée, le mouvement ne mourra pas pour autant. Il donnera naissance à une nouvelle religion, le bahaïsme¹⁸, toujours influente aujourd'hui... hors d'Iran.

La grande œuvre d'Amir Kabir reste cependant les réformes auxquelles il s'attelle avant même que l'ordre public ne soit rétabli dans le pays.

Son premier souci est de réorganiser l'armée, ou plus exactement, d'en créer une, digne de ce nom. Il a en effet étudié les causes des défaites iraniennes contre l'armée tsariste et en a tiré des diagnostics sans complaisance. L'urgence est de former, à l'occidentale, une nouvelle armée et de l'organiser. Il engage à cet effet des instructeurs autrichiens et italiens, et ce, malgré l'opposition ouverte des Britanniques et des Russes. Il crée de surcroît des ateliers d'armement et réglemente l'organisation des forces armées. Un an après son arrivée au pouvoir, il aurait ainsi disposé, selon un rapport britannique, d'une armée permanente de cent trente-deux mille hommes, intendance comprise. Officiers, sous-officiers et soldats reçoivent leur solde régulièrement, chose inouïe à cette époque. Amir Kabir crée également une garde royale de quatre cents hommes, renaissance des Immortels de l'époque achéménide, en charge de la protection du shah. L'Iran dispose alors d'une armée régulière, non tribale, ce qui ne laisse d'inquiéter les Britanniques.

Amir Kabir veut cependant aller plus loin et se doter d'une marine de guerre dans le golfe Persique. Le ministre plénipotentiaire de Grande-Bretagne est appelé : son pays serait-il prêt à vendre à l'Iran quatre bâtiments, dont deux équipés de vingt-cinq bouches à feu ? Ce dernier tergiverse, jugeant nécessaire de mettre en garde son Premier ministre, lord Palmerston¹⁹, contre les ambitions iraniennes : « Il n'est pas dans notre intérêt que nous laissions les Iraniens se doter de forces armées puissantes [...]. Cela nous obligerait à installer des forces considérables dans la région pour pouvoir faire face aux velléités éventuelles de ce pays. » La réaction de lord Palmerston ne se fait pas attendre : « Je vous donne l'ordre de faire savoir à Amir Kabir que le gouvernement de Sa Majesté ne peut accepter sa proposition d'acquérir ces bâtiments de guerre. » Le chancelier de fer se tournera alors vers la France, puis les Etats-Unis pour acquérir ces bâtiments de guerre. Le temps lui manquera pour achever les négociations.

Son action ne se limite cependant pas à la question militaire. Il lui faut aussi trouver de l'argent pour financer ses réformes. Or les caisses de l'Etat sont vides. Dès son accession au pouvoir, il charge donc une commission d'experts, les *mostofis*, de réorganiser les finances publiques et de tailler dans les dépenses. Pour y parvenir, et à titre d'exemple, il s'attaque à la liste civile du roi et de la reine mère²⁰, ainsi qu'aux dépenses de la cour, des initiatives dangereuses qui avaient naguère coûté la vie à son maître, Ghaem Magham. Malgré les oppositions de tous ordres, il sera ainsi mis fin à de nombreux abus : les régiments fictifs dont on tire des revenus, les émoluments destinés à des fonctionnaires qui disparaissaient dans les transferts... Cette politique de clarification porte ses fruits : les impôts et taxes commençant à rentrer, les dépenses étant réduites, l'Etat a bientôt les moyens de faire face à ses engagements et de financer les réformes.

Elles sont nombreuses : vaccination obligatoire contre la variole²¹, création de la Poste et, à Téhéran, du premier hôpital moderne. Amir Kabir soutient aussi, en 1847, le lancement du premier journal du pays, *Vaghaye-e etefaghiyeh* (« les événements »). Nasser-ed-Dine Shah publie d'ailleurs un décret à cette occasion qui en précise l'objectif royal :

Qu'il ne reste point inconnu aux habitants de notre empire que la volonté royale a décrété son souhait d'éduquer ses sujets, et comme l'éducation comprend notamment la connaissance des choses de ce monde, il a été décidé par Sa Majesté que sera désormais imprimé un papier d'informations comprenant les nouvelles de l'Orient et de l'Occident. Ce journal sera envoyé dans toutes les provinces de l'Empire. Les nouvelles de l'Orient comprendront celles de l'Arabie, de l'Anatolie, de l'Arménie, de la Transoxiane, de la Sibérie, du Tibet, de la Chine, de l'Indochine, du Japon, de l'Inde, du Bengale, de Kaboul et de Gandhara, et les nouvelles de l'Occident seront celles de l'Europe, de l'Afrique et de l'Amérique ainsi que des îles du monde. Ainsi augmenteront les connaissances des sujets. Ce journal sera mensuel...

Ce texte, quasi fondateur, manifeste le désir gouvernemental d'ouvrir la voie vers l'alphabétisation généralisée du peuple et la connaissance des autres cultures. Parallèlement, Amir Kabir met sur pied un établissement public de traduction, initiative déjà engagée sous Ghaem Magham, puis abandonnée à sa mort. Les livres commandés en France et en Autriche durant la conférence d'Erzeroum sont parmi les premiers traduits : un ouvrage de droit international, deux volumes sur Napoléon I^{er}, une histoire de France... Un « fond de référence » se constitue ainsi du vivant d'Amir Kabir.

Et ce ne sont pas les seules initiatives. L'une d'elles aura des conséquences dramatiques pour le grand chancelier, à moyen terme : la création des tribunaux civils. Cette quasi-révolution ameute le clergé qui, perdant une grande partie de ses privilèges, vient allonger la liste de ses ennemis, déjà bien fournie avec les courtisans et les corrompus dépourvus de leurs prébendes. Les mollahs redoublent d'amertume lorsque sont redéfinis leurs rapports avec les minorités religieuses officielles, juive, chrétienne et zoroastrienne, les Babis mis à part. Les litiges les concernant sont retirés de la compétence des tribunaux religieux et confiés aux tout nouveaux tribunaux civils. Bien plus, l'impôt spécial qui frappait ces communautés – dit de « dhimmitude²² » – est supprimé et le crime d'apostasie aboli, cependant que l'on protège leurs écoles. Les Iraniens assistent ainsi à une véritable mutation morale et religieuse, et sont conviés à entrer dans un autre monde, la modernité. Amir Kabir en paiera le prix fort, comme d'autres plus tard.

Sur le plan de la politique économique nationale, les bouleversements sont aussi notables. L'instauration de nouveaux droits de douane vise à protéger la production intérieure iranienne, cependant que sont lancés d'ambitieux projets de construction de lignes de chemin de fer.

Russes et Britanniques s'allient alors pour protester et condamnent la réorganisation des douanes et les restrictions mises à l'importation de certains produits. Amir passe outre et, pour contrebalancer l'omniprésence britannique et russe, relance la politique de « tierce alliance » – qui avait échoué sous Fath Ali Shah – en se rapprochant avec succès de l'Autriche, de la Prusse, de la France et même des lointains Etats-Unis, avec lesquels il signe deux traités d'amitié et de commerce.

Amir Kabir est bien conscient que ces changements structurels profonds nécessitent un accompagnement éducatif de première qualité. C'est pourquoi il lance une des réformes les plus

importantes de son trop court mandat : la création de la première université iranienne de type occidental, le *Dar-ol-fonûn*. Cette institution phare, sorte d'Ecole royale et militaire, devra être, à ses yeux, la colonne vertébrale du tout nouveau système étatique, ainsi que le moteur du progrès et de la réussite de la nation²³.

Pour y réussir, cependant qu'il engage pour le concevoir Mirza Réza Mohandes, qui a étudié en Angleterre, et pour le réaliser Muhammad Taqi-Khan Memar-Bashi, il dépêche une mission en Autriche pour recruter le corps professoral, dont le premier objectif serait de former, pour l'armée, les cadres spécialisés. A Vienne, le tout jeune empereur François-Joseph (1830-1916) la reçoit longuement et veille à son succès. Sept Autrichiens, deux Italiens, un Français et un Hollandais sont ainsi engagés et gagnent Téhéran.

Le *Dar-ol-fonûn*²⁴, qui sort de terre avec ses classes, sa bibliothèque, son théâtre et sa cafétéria, possède sept sections dont le génie civil, les sciences, la médecine, les langues étrangères et bien sûr les « arts militaires » et les « techniques de fortification ». Les cours y seront donnés en français. A chaque enseignant est adjoint au début un interprète, lequel sera bientôt inutile tant les Iraniens feront des progrès rapides dans cette langue. Cinq cents étudiants, tous boursiers, portant uniforme, forment la première promotion. L'université est inaugurée le 30 décembre 1851 par le shah en personne.

Amir Kabir n'est pas présent ce jour-là. On l'a exilé !

A vrai dire, le grand chancelier engage ses réformes bien avant que le Japon de l'ère Meiji (1867-1912) n'introduise celles qui l'ont hissé au rang de grande puissance mondiale. Elles auraient pu réussir en Iran si les pouvoirs traditionnels et les ambitions personnelles ne s'étaient ligüés contre Amir Kabir pour le faire chuter.

Certes, le chancelier compte sur le shah dont il a assuré le couronnement, d'autant plus qu'il a épousé son unique et très jeune sœur, la princesse Ezat-ol-Dowleh, avec qui il forme un couple solide et aimant. Se croyant intouchable, il sous-estime la puissance de ses ennemis qui complotent dans l'ombre autour des religieux dépossédés, de la reine mère et d'un intrigant, Mirza Agha Khan Nouri. Ce dernier, qui rêve de le remplacer, est ouvertement soutenu par l'ambassade britannique, laquelle, avec les Russes, souhaite que l'Iran ne soit qu'un Etat tampon, pauvre et arriéré, sans influence politique. Et puis, il y a ces services secrets iraniens, créés par le chancelier et préposés à la surveillance des ambassades et des princes, mais aussi de la famille royale, qui alertent sur tout débordement et qui indisposent les comploteurs.

Tous, malgré leurs intérêts divergents, se liguent donc et font pression sur le jeune et faible shah pour obtenir la destitution d'Amir Kabir, dont l'autoritarisme, le « puritanisme » et surtout l'honnêteté sont autant de freins à leurs gourmandises. Qui gouverne le pays, lui demande-on ? Comment cet Amir Kabir a-t-il osé – dans une note confidentielle au shah, il est vrai – traiter la reine mère de « dévergondée » ? Et s'il prenait le pouvoir, qu'advierait-il ? Est-il sage d'indisposer les puissances étrangères ? Que restera-t-il du pouvoir absolu du shah si les réformes aboutissent ?

Pour le malheur de l'Iran, Nasser-ed-Dine Shah finit par prêter une oreille complaisante aux calomniateurs et démet Mirza Taghi Khan de sa fonction d'Amir Kabir. Soudain indésirable, assigné à résidence, démis aussi de son poste d'*Amir Nézam*, l'ex-grand-chancelier est exilé à Kachan, au centre du pays, où il est pratiquement retenu prisonnier dans le modeste pavillon central de Bagh-é-Fine, entouré il est vrai d'un des plus beaux jardins persans²⁵.

La princesse Ezat-ol-Dowleh, que la cour tente d'empêcher d'accompagner son époux, soupçonne un danger imminent et refuse de le quitter. Qui oserait attenter aux jours d'Amir Kabir en sa présence ? Elle va jusqu'à goûter les repas servis à son mari de peur qu'on l'empoisonne. Tous deux, pour tromper l'ennui, marchent ensemble dans l'immense jardin, bien que cela soit jugé peu convenable.

Le 10 janvier 1852, Amir Kabir est autorisé à prendre un bain, ce qu'il n'a pas pu faire depuis dix jours, une privation terrible pour un Iranien. La princesse veut rester devant la porte du hammam mais Amir l'en dissuade, pensant qu'il ne court aucun danger. Il se fonde en cela sur les nombreuses lettres que le jeune shah lui envoie dans son exil pour l'assurer de sa protection tant qu'il vivra. C'est compter sans la détermination des conjurés qui craignent son retour aux affaires et sa vengeance. C'est oublier aussi les ambitions des Britanniques qui suivent l'affaire de très près.

Un jour où le shah, dit-on, est pris de boisson, on finit par lui arracher un billet ordonnant la « délivrance » d'Amir Kabir. Des bourreaux partent sur-le-champ de Téhéran pour Kachan afin d'exécuter la sentence.

Dès qu'Amir est seul dans son bain, leur chef, un courtisan nommé Hajibu'd-Dowleh, se précipite vers lui et, prenant un air funeste, lui apprend qu'il porte un message royal de la plus haute importance : « La volonté du roi est que vous mouriez ; cependant, dans sa grande mansuétude, il vous laisse le choix du supplice. » Il lui montre ensuite le « billet de délivrance » et ajoute : « Quelle mort choisissez-vous ? Nous n'y passerons pas la nuit. Tout doit être accompli dans une heure. – Très bien, répond l'ex-grand chancelier, qu'on m'ouvre les veines ! »

Sur un geste de l'émissaire royal, deux bourreaux entrent. Amir s'en offusque : « Je ne veux pas mourir par la main de ces valets. Apportez-moi mon poignard. » On lui obéit : l'important n'est-il pas qu'il meure ? Un coup sec : il s'est tranché lui-même les veines. Avant de perdre connaissance, il trempe sa main dans son sang, dont il enduit le mur de marbre du hammam.

L'Iran perdait là un de ses plus éminents serviteurs, un homme de novation. Les réformes d'Amir Kabir auraient pu faire de l'Iran, dès le XIX^e siècle, une puissance moderne et influente. Hélas, elles mécontentaient trop de monde : la cour, le clergé, les Empires britannique et russe.

Sir Percy Sykes écrira plus tard, en 1915, dans son *History of Persia* :

On dit que les peuples ont les dirigeants qu'ils méritent. Si c'est le cas, il faut avoir pitié de l'Iran car il est gouverné, comme l'Europe médiévale, par des gens dont le principal désir est d'amasser des richesses. Pourtant, les regrets que ressent le voyageur lorsqu'il visite le palais et ses charmants jardins de Fin [Fin, dans les environs de Kachan, où fut assassiné Mirza Taghi Khan] sont encore plus poignants lorsqu'il réfléchit que, si ce ministre avait pu gouverner pendant vingt ans, il aurait pu former quelques hommes capables et honnêtes pour lui succéder. L'exécution de l'*Amir-i-Nizam* fut une vraie calamité pour la Perse. Elle arrêta net les progrès si difficilement accomplis.

Juste éloge et terrible analyse.

Si Amir Kabir a été éliminé et ses réformes reportées à bien plus tard – sous les Pahlavi –, l'homme est resté un martyr, un mythe, une référence pour les Iraniens, transcendant le temps et les modes qui passent. Il est l'exemple de l'assassinat d'un penseur visionnaire et laïque, ainsi que du refus d'une minorité puissante d'entrer dans une époque moderne afin de préserver ses piétières privilèges.

INTERLUDE

D'Amir Kabir à Réza Shah

L'assassinat d'Amir Kabir, le 10 janvier 1852, marque d'une pierre noire l'histoire de l'Iran et constitue une tache indélébile pour la dynastie qâdjâre.

Nasser-ed-Dine Shah n'en continue pas moins de régner jusqu'en 1896. Son manque d'autorité et de vision transforme l'Iran en une sorte d'Etat tampon, rassurant pour les Empires russe et britannique qui ne le tolèrent qu'ainsi. Aussi les Iraniens vivent-ils, dans cette deuxième partie du XIX^e siècle, une longue période de régression et d'épreuves.

Le jeune souverain a délégué son pouvoir à son chancelier Mirza Agha Khan Nouri et à sa mère, qui sont manipulés par la légation britannique. Le 29 août 1858 cependant, décidé à gouverner seul, il renvoie le chancelier. S'ensuivent la création de ministères aux périmètres imprécis et la mise en place, sans objectifs précis, d'un conseil consultatif de vingt-cinq membres, choisis parmi son entourage et gratifiés de titres additionnels ronflants²⁶. L'ensemble ne fonctionnant pas, Nasser-ed-Dine revient au système précédent. Parmi ses nouveaux chanceliers, l'un d'eux, Mirza Hossein Khan Sépahsalar Azam, tente de reprendre avec prudence certaines des réformes d'Amir Kabir. Mal lui en prend : il est destitué et assigné à résidence à Qazvin, où il meurt soudainement, certains avançant qu'il a été assassiné sur ordre ou avec le consentement du shah²⁷.

Ce dernier est le premier shah d'Iran à visiter l'Occident. Il y organise trois voyages dispendieux en 1873, 1878 et 1889 pour « trouver des idées de réforme » qui ne lui viendront d'ailleurs guère. En fait, il n'a que deux passions : la chasse et, surtout, les femmes. Il aurait disposé de quatre cents femmes dans son harem – le *Haramsara-yé-nasseri* (Maison des femmes) –, toutes restant le soir devant la porte de leurs chambres, maquillées et parées, en attente d'un signe du roi, qui en choisit d'ordinaire deux ou trois. Parfois, il préfère envoyer un

serviteur avec consigne de lui ramener une prostituée parmi la foule des femmes qui, rôdant dans les rues alentour, espèrent elles aussi être appelées. Dans un tel contexte, la corruption est générale à l'intérieur et à l'extérieur du harem²⁸.

Malgré tout, quelques nouveautés émaillent son règne. Il accorde la concession des chemins de fer à une compagnie anglaise, provoquant l'ire d'une partie du clergé qui, manipulé par les Russes, invoque une mesure contraire à l'islam ! Recul du shah, qui annule la concession. Une ligne de chemin de fer d'une dizaine de kilomètres reliant Téhéran à Rey, où se trouve le mausolée d'un supposé descendant de Mahomet, est cependant construite avec une société belge. Le clergé ne dit plus mot ; le shah inaugure la ligne en grande pompe.

Afin de « rétablir l'équilibre » entre Anglais et Russes, on donne aux premiers l'autorisation d'installer une banque, à qui l'on concède l'émission des billets, et aux seconds l'autorisation d'ouvrir une « banque de prêt ». Les deux institutions prêtent aux plus influents, s'en faisant des obligés et des défenseurs de l'une ou l'autre puissance dans le marchandage iranien, où tout finit par être à vendre. Les grands vainqueurs en sont les seuls Empires russe et britannique qui ancrent durablement leur pouvoir économique, financier et politique sur le pays²⁹.

Sur le plan extérieur, le déclin iranien continue. En janvier 1853, Téhéran renonce dans un traité avec Londres à ses droits sur Hérat et abandonne sa prétention de suzeraineté sur l'Afghanistan. Peu après, en 1856, le shah se ravise et envoie un corps expéditionnaire en Afghanistan et met le siège devant Hérat, qui capitule le 25 octobre. Londres voulant étouffer dans l'œuf ce « réveil persan », le gouverneur général de l'Inde déclare la guerre à l'Iran le 1^{er} novembre. Le 4 décembre, la flotte britannique débarque sur l'île de Kharg, enlève le fort de Bouchehr, puis, reprenant la mer vers le fond du golfe Persique, remonte le fleuve Karun. Le shah, sans marine et ses troupes étant toujours à Hérat, cède et évacue l'est de l'Afghanistan. Sur médiation de Napoléon III, aux termes d'un traité signé à Paris en 1857, l'Iran renonce définitivement cette fois à ses droits sur le pays. Ce n'est que le premier de ses nombreux renoncements.

En 1881, il perd le Tadjikistan, la plus grande partie de ses territoires turkmènes, berceau des Qâdjârs, et ses possessions en Asie centrale, espaces qui sont annexés à l'empire des Tsars. Entre-temps, Londres impose sa domination sur une grande partie du Béloutchistan, annexée à l'empire des Indes, et sur les îles Bahreïn. L'Iran s'en trouve ainsi réduit aux frontières qu'on lui connaît aujourd'hui.

Après ses quelques tentatives infructueuses, le shah n'a d'autre issue que l'immobilisme et le refus de tout changement. Le bilan de son règne est donc mince : outre dix kilomètres de voies ferrées et l'autorisation donnée à des missionnaires étrangers d'ouvrir deux établissements d'enseignement, théoriquement réservés aux non-musulmans, et une petite clinique, peu de réalisations sont à mettre au crédit d'un demi-siècle de ligne dictatoriale, voire tyrannique, dans un monde en pleine mutation.

Dans ce contexte, les esprits commencent à évoluer. Des publications persanes, des livres et surtout trois périodiques, imprimés à l'étranger, entrent dans le pays malgré la surveillance – inefficace – des autorités. Surtout, une petite élite iranienne est gagnée par les idéaux maçonniques. Les autorités auraient bien voulu sévir mais la présence de nombreux fils de « bonne famille » et de quelques aristocrates dans les loges nouvellement créées les empêchent d'aller bien loin. On retrouvera ces francs-maçons bientôt.

Comme le shah refuse tout progrès et qu'aucun homme providentiel ne surgit, certains songent à des voies radicalement différentes, en usage ailleurs dans un monde qu'ils commencent à connaître : la démocratie à l'occidentale. Des courants souterrains agitent donc le monde iranien apparemment endormi.

En mai 1896, les dés sont à nouveau jetés : Nasser-ed-Dine Shah est assassiné³⁰. Le chancelier Atabak-Azam prend les choses en main, en retardant l'annonce de son décès afin de prévenir tout mouvement insurrectionnel dans la capitale. Il informe le prince héritier, Mozaffar-ol-Dine, gouverneur d'Azerbaïdjan résidant à Tabriz, de la dignité qui l'attend. Parallèlement, il en réfère aux délégations britannique et russe tout en leur annonçant que le Trésor iranien est vide. Les Anglais mettent alors à disposition du Trésor royal les sommes nécessaires aux funérailles du shah et à la passation de pouvoir. Un paradoxe de plus que le shah soit enseveli grâce aux subsides britanniques !

Le nouveau shah est déjà fort âgé ; il est en outre souffrant et désabusé. Homme de compromis et de nature paisible, il permet cependant au pays de respirer. Il organise, comme son père, trois voyages en Europe. Pour les financer, son gouvernement emprunte à nouveau des sommes considérables aux banques britannique et russe en hypothéquant les douanes, les pêcheries, la poste, le service télégraphique, les ports. Le pays est mis à l'encan. La banqueroute n'est pas loin. Ces voyages permettent néanmoins aux nouvelles idées occidentales de circuler dans le pays.

Pour les Iraniens, la vie devient encore plus dure : les produits de première nécessité connaissent une hausse des prix vertigineuse. En outre, les mécontentements s'élèvent de toutes parts devant l'arbitraire des puissants, l'ingérence étrangère de plus en plus prégnante dans les affaires publiques et surtout les concessions accordées aux Européens, Russes et Britanniques surtout. Les mouvements sont encadrés par le clergé et les loges maçonniques, qui osent à présent faire surface sous diverses appellations. Tous réclament la fin des privilèges et des ingérences étrangères, une justice équitable et l'encadrement des pouvoirs.

Mozaffar-ol-Dine, sentant sa fin prochaine et ne souhaitant pas laisser de lui une image de dictateur, sensible aussi à ce qu'il a vu en Europe, promulgue, le 5 août 1906, une Constitution largement inspirée du modèle belge. Ses principaux auteurs en sont les frères Pirnia – Hassan (Mochir-ol-Dowleh) et Hossein (Motamen-ol-Molk) –, fils d'un chancelier plutôt libéral et conciliant du shah, ainsi qu'un jeune érudit, Mohammad Ali Foroughi (Zoka-ol-Molk), tous trois francs-maçons et à l'origine d'une école des sciences politiques, inspirée de celle de Paris, qui formera durant des années de nombreux cadres de la diplomatie et de la politique iranienne. C'est Ahmad Ghavam (Ghavam-ol-Saltaneh) qui met en forme et calligraphie l'ordonnance « accordant au peuple » une Constitution et abolissant la monarchie absolue de droit divin. Ces quatre personnalités joueront un rôle important dans l'Iran des décennies suivantes. Surtout Ghavam.

L'Iran se trouve ainsi doté d'une monarchie constitutionnelle libérale, la première de la région et du monde musulman. « La souveraineté nationale » appartient désormais au « peuple iranien » qui l'exerce par l'intermédiaire de ses « représentants élus ». Le peuple seul confie le trône au shah, et peut donc le lui retirer.

Cette Constitution est un aboutissement, un moment clé de l'histoire de l'Iran, l'expression d'un rêve de justice, de modernisation, de sécularisation des institutions. C'est une victoire des

intellectuels qui répondent aux volontés du peuple, appelant à une indépendance nationale, au développement d'une économie et d'une industrialisation en phase avec son temps, à la création d'infrastructures, à la refondation de l'Université. Parmi les projets phares qui devront cependant attendre encore et qui rappellent ceux d'Amir Kabir : la construction de hauts-fourneaux, le développement de l'industrie lourde et d'un réseau de chemin de fer.

Mozaffar-ol-Dine s'éteint quelques jours après la signature de la charte et l'inauguration du premier Parlement élu, véritablement librement, tous les historiens s'accordant sur ce fait, le *Majliss*. Malheureusement, une anarchie révolutionnaire éclate à la suite de l'installation du Parlement, si bien que rien ne se fait.

La crise internationale, due pour partie à la montée en puissance de l'Allemagne et aux ambitions de Guillaume II, pour partie à la rivalité des Empires européens, bloque toute évolution politique en Iran. Bien plus, sous la médiation de la diplomatie française désireuse avant tout de constituer un front commun contre les visées allemandes, Britanniques et Russes signent le 31 août 1907 un traité partageant l'Iran en deux zones d'influence, Téhéran et sa région proche jouant le rôle de zone tampon. Les troupes russes et britanniques s'empressent de contrôler « leurs » zones. Celles du tsar se livrent à des arrestations et des exécutions nombreuses, sans en référer, ne serait-ce que pour la forme, aux autorités locales, lesquelles n'ont d'ailleurs aucune autorité. Téhéran, qui n'a pas été mis au courant préalablement, proteste. Mais qui l'écoute ?

Mohammad Ali Shah, le fils héritier de Mozaffar-ol-Dine, ne désire, pour sa part, qu'une chose : mettre fin à la Constitution et rétablir le pouvoir absolu. Il est déjà connu à Tabriz, chef-lieu de l'Azerbaïdjan dont il était gouverneur, pour sa nature tyrannique et sanguinaire. En juin 1908, s'appuyant sur la Division cosaque, troupe d'élite créée naguère par son grand-père et encadrée par des officiers russes, il fomente un coup d'Etat. S'ensuivent le bombardement du Parlement qu'il dissout immédiatement, des arrestations massives et des exécutions sommaires de plusieurs dirigeants libéraux. Son pouvoir tyrannique ne dure qu'un an. En juillet 1909, les forces constitutionnelles, parties de plusieurs provinces, rétablissent la Constitution. Le shah est destitué ; il se réfugie à l'ambassade de Russie, puis s'exile sous la protection de soldats britanniques et russes. Il meurt en exil à Istanbul, premier des quatre derniers shahs d'Iran à connaître ce sort.

Le Parlement proclame roi son fils, Soltan Ahmad. Ce dernier n'a pas encore douze ans. De ce fait, une régence est instaurée jusqu'à sa majorité. Ces décisions ne permettent pas d'enrayer la chute inexorable de l'Iran. Les cabinets se succèdent, sans pouvoir réel. Dans la capitale, des bandes de pillards font la loi. La misère, le racket, le désordre, l'insécurité et la peur règnent partout. Le pouvoir central n'est plus qu'une fiction : l'Iran se désagrège.

La Première Guerre mondiale ne fait qu'aggraver la situation, malgré la proclamation de la neutralité du pays par le gouvernement qui n'a plus guère les moyens de la faire respecter. Les troupes russes, britanniques et ottomanes occupent plusieurs provinces.

La révolution russe de 1917 rallume des espoirs bien vite déçus. Par suite du traité de Brest-Litovsk (3 mars 1918), Moscou renonce à tous les avantages et concessions obtenus par la Russie tsariste depuis 1813, sans pour autant se séparer des territoires annexés. L'effondrement de l'Empire russe puis la victoire des alliés sur les Empires centraux font à présent de la Grande-Bretagne l'unique puissance étrangère dominante en Iran. Le cabinet de Sa Majesté George V

compte bien y sauvegarder ses intérêts économiques essentiels, d'autant plus que le Royaume-Uni est à présent majoritaire dans l'Anglo-Iranian Oil Company³¹.

Cependant, la quasi-anarchie et l'effondrement du pays inquiètent Londres qui voit d'un mauvais œil s'y développer partout des mouvements anarchistes et anticolonialistes. Le joyau de l'Empire britannique, l'empire des Indes, risquerait lui aussi d'être déstabilisé.

Il faut agir vite. Le général Ironside est dépêché tout d'abord dans les régions caucasiennes pour soutenir les armées blanches et contenir la poussée bolchevique. La déroute des « Blancs » fait de l'Iran l'obstacle majeur de l'expansion des « Rouges » vers le golfe Persique et les Indes. Décision est alors prise à Londres d'imposer un protectorat de fait à l'Iran pour en faire à nouveau une zone tampon face à l'« imprévisible » Russie bolchevique. Un traité irano-britannique auquel se prêtent quelques politiciens iraniens est conclu en 1919. On saura par la suite que Londres n'avait pas lésiné pour rallier à ses intérêts ces politiciens. Par ce traité chèrement payé, la Grande-Bretagne obtient le droit d'encadrer et de gérer les armées, les finances, les douanes et les services publics iraniens. Sa conclusion soulève un tollé unanime dans le pays. Même le frêle Ahmad Shah hésite à prendre parti. Le cabinet Mochir-ol-Dowleh –

Hassan Pirnia, un des auteurs de la Constitution de 1906 – refuse d'entériner le traité et proclame sa nullité.

La confusion est à son comble lorsque, le 20 mai 1920, les troupes bolcheviques débarquent à Anzali, port de la mer Caspienne dans le Guilan, et occupent Resht, la capitale provinciale, où un parti communiste s'est formé. Le danger s'approche des intérêts britanniques et menace les Indes. Londres conçoit dès lors le projet d'un « coup d'Etat », qui garantirait à terme ses intérêts. Son objectif est d'instaurer un pouvoir fort en Iran capable de stabiliser l'ensemble du pays et d'endiguer la poussée bolchevique, ce qui aurait aussi pour conséquence de permettre l'évacuation des troupes du général Ironside de la région.

On pense tout d'abord à deux hommes pour prendre la tête de l'opération : un mollah démagogue proche de la légation britannique et un prince qâdjâr formé à Oxford, ministre du cabinet qui a signé le traité de 1919 et qui a d'ailleurs été « gratifié » à cette occasion. Après réflexion, le premier est jugé imprévisible, d'autant plus qu'un mollah auteur d'un coup d'Etat semble peu crédible. Le second est bloqué par la neige à l'ouest du pays et « on » est pressé. On se tourne alors vers un jeune polémiste de talent, Sayed Zia (ol-Dine Tabatabaï), admirateur de Mussolini, et, pour l'épauler, un officier iranien, commandant de la Division cosaque, le général Réza Khan.

14

Réza Shah (1878-1944), le fils du peuple

Le contexte est explosif en ce mois d'octobre 1920. Bien que Réza Khan soit quasi inconnu de la sphère politique, sa fonction de commandant de la Division cosaque le propulse sur le devant de la scène. Qui peut alors se douter que, six ans plus tard, il prendra les rênes du pouvoir pour quinze années, instaurant une nouvelle dynastie iranienne, les Pahlavi.

Réza a quarante-deux ans. Il est né le 16 mars 1878, à Alâcht, un village important de la région de Savad Kouh, situé à soixante-dix kilomètres au sud de la mer Caspienne, dans la province du Mazandaran. L'endroit, à l'abri des sommets de l'Elbourz, est une sorte de nid d'aigle, perché à quelque mille huit cents mètres d'altitude au milieu de sombres forêts. Personne ne s'y aventure. Peu de routes le sillonnent. C'est un lieu hors du temps.

Un clan y domine, les Pahlavan. Il compte près de trois cents membres et a donné au pays de nombreux militaires. Parmi eux, le grand-père de Réza, Morad Ali Khan, colonel dans l'armée qâdjâre, qui mourut lors de la reconquête d'Hérat en 1856¹.

Le plus jeune de ses sept fils, Abbas Ali Khan, dit Dadash Beik, serait né vers 1815. Il entre dans l'armée iranienne où il obtient le grade de capitaine. Marié plusieurs fois, il épouse à plus de soixante ans une belle « Géorgienne » de vingt et un ans, qui porte le prénom persan de Nouche-Afarine. Cette femme est issue d'une famille qui a fui la Géorgie lorsque l'Iran en a perdu la suzeraineté au profit de la Russie, aux termes du traité de Turkmanchai en 1828².

Dans l'Iran pauvre d'alors, la vie est rude pour le couple, bien que son clan soit socialement reconnu. La situation devient encore plus préoccupante lorsque, le 26 novembre 1878, soit quelques mois après la naissance de Réza, Abbas Ali Khan meurt. Nouche-Afarine se retrouve démunie : jeune veuve avec un enfant en bas âge, elle redevient *l'étrangère* pour son clan, qui la met à l'écart³.

Son ultime espoir pour survivre est de rejoindre, à Téhéran, ses deux frères. Commence alors la légende fondatrice – pathétique sur certains points – des futurs Pahlavi dont de nombreuses informations restent invérifiables. Après avoir emmitouflé Réza dans des couvertures, la mère, pour parvenir à la capitale, suit à pied une caravane de muletiers car la route est incertaine, dangereuse et pénible. Elle parcourt ainsi près de cent kilomètres de chemins cabossés à travers forêts, montagnes et vallées, cols et passages enneigés. Ce périple en plein froid manque avoir raison de la santé de Réza. Toujours selon la légende, Nouche-Afarine aurait fait halte dans un

petit village à trois mille mètres d'altitude et trouvé refuge dans un *emamzadeh*, l'*emanzadeh* Hachem, modeste mausolée de pierre supposé être le tombeau d'un descendant du prophète Mahomet. Réchauffé, nourri et soigné, Réza retrouve les couleurs de la vie. La mort l'ayant épargné de peu, on l'appellera parfois, plus tard, « l'enfant du miracle ». Cette épreuve surmontée, la mère et le fils parviennent enfin à des routes plus praticables qui les mènent à Téhéran, sans plus de soucis.

Nouche-Afarine a du mal à se faire comprendre des Téhéranais car elle ne parle que le dialecte *mazandarani*, dérivé du vieux persan. Elle finit cependant par retrouver ses frères après quelques errances dans la capitale. Tous deux sont militaires. Elle s'installe avec Réza chez l'un d'eux, Hakim Ali Khan, médecin capitaine au service du prince Kamran Mirza, fils du shah Nasser-ed-Dine et gouverneur de la capitale.

Pour éviter d'être à la charge de son frère, elle s'occupe du ménage de la maison, mais reste sans ressource. De ce fait, son fils ne peut fréquenter le *maktabkhaneh* (petite école de quartier), et n'apprend ni à lire ni à écrire. Nouche-Afarine, épuisée, meurt probablement avant d'avoir atteint la trentaine, en 1885. Réza, qui a sept ans, est recueilli par son autre oncle, Abolghassem Khan, qui finira sa carrière comme colonel. En réalité, ce dernier accepte seulement de l'héberger. Réza, orphelin, illettré, vagabond, sans repères, imperméable à la discipline, *grandit dans la rue* comme on dit en persan.

A quatorze ans, c'est un garçon grand et fier – il mesurera bientôt un mètre quatre-vingt-dix –, téméraire et, surtout, susceptible. Comment canaliser sa violence ? Son oncle, usant de ses relations, décide de l'orienter vers l'armée.

Une période de sa vie s'achève ; une autre, bien différente, s'ouvre. A la dure loi de la rue, se substitue celle de la Brigade cosaque où il est enrôlé. C'est à présent un soldat. Devenu empereur, se retournant sur son enfance, il déclarera⁴ en 1936, lors d'un voyage dans le Mazandaran où il se rend deux fois l'an – sans jamais retourner toutefois à Alâcht⁵ –, « J'étais un soldat presque nu. Je n'avais rien, pas même de quoi manger. J'avais faim. Je n'avais jamais ressenti d'affection ni de mon père ni de ma mère. J'étais souffrant, affamé, sans un sou en poche, tout près de la mort. Personne ne me remarquait. Les difficultés de la vie m'ont appris la vie. J'ai décidé de ne plus avoir peur, de briser tous les obstacles et d'avancer avec force vers l'avenir. » Une devise pour l'ensemble de sa vie.

L'armée iranienne de l'époque n'a rien à voir avec les puissantes armées européennes. Elle se réduit à quelques unités peu équipées, commandées par des officiers peu formés, cependant que la corruption la mine. En fait, l'Iran n'a pas les moyens d'entretenir de véritables forces armées.

Seule la Brigade cosaque, qui constitue la garde de la famille royale, échappe à ce constat. Structure atypique, elle est le fruit d'un voyage officiel en Russie que Nasser-ed-Dine Shah a effectué en 1878. L'année suivante, ce dernier a créé la première « Brigade cosaque persane », bientôt appelée « Division cosaque », encadrée par des officiers et des sous-officiers russes. Les ordres y sont donnés en russe, ce qui révoltera bientôt Réza ; une discipline de fer y règne.

Réza entre donc dans cette division à quinze ans. Sous l'autorité des colonels Alexandre Konstantinovitch Schneur puis Vladimir Andreïevitch Kossogovski, il doit changer son mode de vie, le moindre manquement aux ordres étant puni par des châtiments corporels en usage dans les armées tsaristes. Il subit, observe et apprend. A ce prix, il devient vite adulte.

Mais comment sortir du rang alors qu'il n'est qu'un « fils du peuple » et que personne ne l'attend ? Un de ses handicaps est son absence d'instruction. Il apprend donc à lire et à écrire, sans jamais atteindre cependant un très haut niveau dans ce dernier domaine. On possède d'ailleurs de nombreux exemples de son écriture datant de son règne : on y remarque une calligraphie plutôt primaire, assortie de nombreuses fautes d'orthographe⁶. Si Réza n'a jamais été un homme cultivé, il a eu, tout au long de sa vie, soif d'apprendre, un besoin bien connu des autodidactes. Preuve en est le fait que, souvent, dans une réunion, il demande le sens d'un mot qui lui échappe ; et il l'enregistre. Sa mémoire est prodigieuse, une faculté qu'il léguera à son héritier.

Bien plus tard, lors de ses déplacements en province, où des personnalités à la culture sans faille l'accompagneront, s'il aimera à se raconter, sachant qu'il construit ainsi son image, il aimera par-dessus tout poser des questions à ses hôtes, en premier lieu sur l'histoire de l'Iran, qu'il connaît trop peu, et sur les problèmes géopolitiques du monde. Il ne sera jamais gêné d'afficher son ignorance. Un jour, lors d'un déjeuner sur l'herbe à Firouzkouh, localité du Mazandaran située à plus de deux mille mètres d'altitude, il demandera au grand chambellan de la cour, Adib-ol-Saltaneh Samii, célèbre poète⁷ par ailleurs, de lui raconter des épisodes de l'invasion de l'Iran par Alexandre de Macédoine (356-323 av. J.-C.). Le poète le fera avec tant de talent qu'à l'évocation de la mort tragique de Darius III, du mariage forcé de sa fille et de l'incendie de Persépolis, lui, le géant intraitable, il se mettra à pleurer, fait rarissime. Il ne le fera plus jamais en public, sauf le jour de son abdication et de son départ en exil, et encore, seule une demi-douzaine de personnes le verront.

Ses supérieurs le remarquent vite. Sachant lire et écrire, reconnu pour son sens de la discipline et son esprit d'initiative, salué pour le soin qu'il porte à sa tenue et à sa personne, il est promu à vingt et un ans lieutenant (*nayeb*). Durant cette période, au moins à trois reprises, il est chargé, avec une petite équipe, de la protection des légations britannique, hollandaise et allemande. Il en gardera un fort mauvais souvenir car on le traite, lui, un officier iranien dans son propre pays, comme un valet. Par ailleurs, il participe à plusieurs expéditions de pacification contre des rebelles de province. Au cours de l'une d'elles, il reçoit une blessure dont il gardera des séquelles durant toute sa vie.

Son ascension sociale est très rapide. Il est bientôt chargé d'accompagner le prince Abdol Hossein Farmanfarma, nouveau gouverneur de Kermânshâh, province de l'ouest iranien, à quelque cinq cent vingt et un kilomètres de Téhéran. A la différence des situations humiliantes vécues plus tôt, il gardera de cette mission un bon souvenir et ses relations avec le puissant prince resteront toujours cordiales.

On l'appelle alors Réza Khan Savad Kouhi, du nom de sa région d'origine, Savad Kouh. Contre toute attente, en 1914, il est promu colonel. Le fait est rarissime dans la Division cosaque car Réza n'a pas le profil habituel des hauts gradés : il est iranien et de naissance modeste. Il est nommé à nouveau à Kermânshâh, dans l'ancienne Mésopotamie, mais cette fois pour commander la garnison locale. Le poste est stratégique, la frontière de l'Empire ottoman étant toute proche.

Il y fait la rencontre du colonel prince Amanollah Mirza Djahanbani qui accompagne une mission russo-britannique dans la région. Lors d'un dîner où il est présent⁸, Britanniques et Russes s'enivrent, ces derniers ôtant même leur col de chemise et se mettant à chanter. Réza,

irrité, quitte la table, et va prendre l'air à la fenêtre, tournant ostensiblement le dos aux convives. Le colonel prince l'y rejoint, étonné par son attitude. Interrogé, Réza lui confie qu'il trouve ce comportement inacceptable pour des officiers et qu'il ne peut supporter un tel manque de respect. Djahanbani⁹ tente de le calmer : « Mais ce ne sont pas des Iraniens. C'est surtout une habitude des Russes ! » Réza, quelque peu apaisé, retourne à sa table. Une longue conversation s'engage ensuite entre les deux hommes. Réza questionne d'abord le colonel prince sur les problèmes techniques et militaires relatifs à l'artillerie, qu'il connaît mal. La conversation dérive ensuite sur la situation désastreuse de l'Iran. Il expose alors, au grand étonnement de son interlocuteur qui ne l'attend pas sur ce terrain, sa vision claire et argumentée de l'avenir, insiste sur la nécessité de constituer une armée nationale forte et moderne, sorte d'épine dorsale et de garantie dans la nouvelle construction d'un Etat souverain. Tout un programme.

Un peu plus tard, Réza est rappelé à Téhéran, où on le charge d'une unité de mitrailleurs dont les armes sont de marque Maxim. Il en retire immédiatement un surnom : Réza Maxim.

Ces évolutions ne le satisfont qu'à moitié. En réalité, il n'apprécie guère d'être commandé par des étrangers, de recevoir ses ordres en russe et non en persan. Il souffre, en outre, de son impuissance devant l'état de délabrement général de l'armée iranienne dont la seule unité organisée, une « unité d'élite », la sienne, n'échappe plus à la médiocrité. Ses rêves d'un autre Iran prennent sans doute corps à cette époque, en même temps que se développent ses frustrations.

Sur le plan privé, il se marie une première fois en 1894 avec Maryam Khanum, dont on sait seulement qu'elle est de condition modeste. De cette union naît, le 22 février 1903 à Téhéran, une fille, Fatmeh, que l'on appellera par la suite Hamdam-ol-Saltaneh¹⁰, un de ces prénoms pompeux qu'on donnait aux princesses qâdjâres. Son épouse étant décédée quelques mois plus tard, Réza l'élèvera avec le secours d'une aide ménagère.

Avec les années qui passent, Réza Khan voit sa réputation grandir. On le considère comme un homme d'une parfaite probité, doté d'une autorité naturelle, possédant le sens du commandement. Si on l'apprécie, on le craint aussi. Et lorsqu'en 1915 il est nommé colonel de la Division cosaque, à trente-sept ans, il est temps pour lui d'asseoir sa position sociale. Son plus grand handicap est son manque de fortune et de titres, malgré ses années de service. Il est, en outre, père d'une fille de douze ans. Il ne peut cependant s'inscrire durablement dans la bonne société iranienne que par un mariage valorisant. Il mobilise à cette fin ses relations et fait agir ses réseaux, emprunte de l'argent pour faire face aux dépenses du mariage espéré. A force de tractations, il finit par épouser Nimtadj Khanum, fille de Teymour Khan Ayromlou, un *amir touman*, grade équivalent à celui de général, dont la famille descend, comme sa mère, d'Iraniens de Géorgie ayant fui devant les Russes. L'heureuse élue, que l'on appellera bientôt *Tadj-ol-Molouk*, c'est-à-dire « couronne des rois¹¹ », née le 17 mars 1896, a dix-neuf ans. Pour l'époque, c'est déjà « une fille restée à la maison ». Elle n'est pas belle, dit-on. En outre, elle a mauvais caractère. Réza ne peut cependant prétendre à mieux.

Le 18 octobre 1917, naît le premier enfant du couple, Shams. Près de deux ans plus tard, le 26 octobre 1919, des jumeaux viennent au monde, Mohammad Réza – futur shah – et sa sœur Ashraf. Enfin, en 1922, Ali Réza voit le jour : il périra dans un accident d'avion le 26 octobre 1954.

Par son mariage, Réza est à présent reçu, comme prévu, dans la « bonne société » de Téhéran. Il n'en perd pas pour autant le contact avec le terrain, s'illustrant en 1918 dans une campagne qu'il mène avec sa division contre des brigands de la région de Kachan.

Le temps joue pour lui. La révolution bolchevique de 1917 lui offre, en octobre 1920, une opportunité inespérée. Il se trouve que le poste de commandant de la Division cosaque est vacant : le colonel Vsevolod Dmitrievitch Starosselski qui l'occupait et la plupart des officiers russes sont déjà partis rejoindre l'armée blanche en Russie. Pour les Britanniques, c'est le moment d'imposer à ce poste stratégique un homme de paille – un obscur prince qâdjâr – car ils ont le dessein de faire agir en coulisses un de leurs officiers. Ahmad Shah aurait cautionné sans peine l'affaire si les cadres de la Division cosaque ne s'y étaient opposés. Ces derniers proposent soudain Réza Khan et demandent à quelques personnalités politiques, dont le prince Abdol Hossein Farmanfarma, de les appuyer¹². Ce qu'elles font bien volontiers, sentant le vent du renouveau souffler.

Leur protestation porte ses fruits. Ahmad Shah cède. Réza est promu *Mir-pandj*, équivalent de général de brigade, et est nommé à la tête de la Division cosaque qui, avec ses deux mille hommes et ses quelques canons, reste la seule force organisée de l'Iran. Il devient ainsi le premier officier iranien à diriger la Division cosaque. La route du pouvoir n'est plus pour lui un mirage.

La situation du pays n'est cependant pas brillante. Les troupes russes ont débarqué à Anzali en mai 1920 et occupent Resht où un parti communiste s'est formé. De leur côté, les Britanniques, inquiets pour leurs possessions dans l'empire des Indes, ont tenté de contrôler l'Iran en le transformant en un protectorat jouant le rôle de zone tampon. Ce dispositif soulevant de nouvelles hostilités, ils optent pour un coup d'Etat¹³ qui, à terme, leur permettrait d'affermir leurs positions stratégiques. Après de nombreuses tergiversations, ils arrêtent leur choix sur un ambitieux journaliste, Sayed Zia ol-Dine Tabatabaï, excellent polémiste, à qui ils proposent de prendre la tête de l'opération. Pour en assurer le succès, un « bras armé » se révèle nécessaire. Or l'Iran n'en a qu'un : la Division cosaque, commandée depuis peu par Réza Khan. L'ambassade britannique demande donc au général Ironside, commandant en chef du corps expéditionnaire britannique dans la région, de le rencontrer. Malgré la rudesse du premier contact, l'Anglais, pragmatique, sent bien que Réza, sous son aspect brutal et négligé, est l'homme de la situation. En outre, leurs vues communes sur le danger communiste et la dislocation annoncée de l'Iran les rapprochent.

Réza Khan comprend que l'heure de son destin vient de sonner. Il ne tarde pas à rencontrer Sayed Zia, qui ne l'impressionne guère. Pour l'heure, il lui faut s'imposer comme le meilleur recours en utilisant chacun des acteurs à son profit. Quant aux objectifs énoncés, ce n'est pas le moment d'en faire l'analyse et de faire entendre une quelconque dissonance.

Le 23 février 1921, la Division cosaque, sous le commandement du général Réza Khan, qui s'est autoproclamé « commandant en chef des forces armées de Sa Majesté », prend le contrôle de la capitale iranienne et encercle le palais. Conjointement, le représentant de la couronne britannique se rend chez le shah et obtient la nomination, à la tête du gouvernement, de Sayed Zia, lequel exige d'être nommé sur-le-champ « dictateur ». Ahmad Shah se refuse à lui accorder ce dernier titre.

Le lendemain, dès le lever du jour, on peut lire sur les murs de Téhéran, devant les édifices publics, les mosquées ainsi qu'à l'intérieur du Grand Bazar, une proclamation écrite à la hâte la

veille :

Moi, j'ordonne :

Tous les habitants de Téhéran sont tenus de garder le calme et d'obéir aux ordres des militaires.

L'état de siège est décrété. Passé 8 heures du soir, hormis les militaires et les policiers, personne n'est autorisé à sortir de chez soi et à circuler dans les rues.

[...]

La publication de tous les journaux et autres imprimés est suspendue jusqu'à la formation d'un nouveau gouvernement [...]

Tout rassemblement dans les maisons et autres lieux est défendu. Dans les rues et lieux publics, tout rassemblement de plus de trois personnes sera dispersé par la force publique.

[...]

Les débits de boissons alcoolisées, d'eau-de-vie, les théâtres, les cinémas, les lieux de jeux de hasards, seront fermés jusqu'à nouvel ordre. Toute personne prise en état d'ébriété sera traduite devant la justice militaire.

Jusqu'à la formation d'un nouveau gouvernement, les administrations publiques, y compris la poste et le télégraphe, seront fermées. Seule l'administration qui assure la distribution des vivres reste autorisée à fonctionner.

Toute personne contrevenant à ces dispositions sera traduite devant les tribunaux militaires et sévèrement punie.

[...]

Commandant de la Division cosaque de Sa Majesté

et commandant en chef des forces armées,

Réza

Les dés sont jetés et les tractations vont déjà bon train pour obtenir les postes clés de l'Etat. Réza Khan s'attend à recevoir le portefeuille de la Guerre car, pour l'instant, il n'a rien retiré de son engagement. A sa grande surprise, le nouveau Premier ministre, conscient qu'il pourrait lui faire de l'ombre, lui préfère le major Massoud Khan Keyhan. Réza encaisse le camouflet et ne dit mot.

Huit jours passent. Sayed Zia multiplie les déclarations cinglantes sans souci de bonne gouvernance. « Oubliant » d'en référer au shah, il ordonne à Réza Khan de faire arrêter une centaine de personnalités de tout premier ordre, des princes du sang, des hommes politiques, de grands journalistes, des intellectuels. Le général obtempère non sans faire savoir aux personnes interpellées qu'il ne fait qu'exécuter des ordres. Et quand Sayed Zia lui enjoint de les pendre toutes en place publique¹⁴, il l'affronte vivement et n'exécute rien. Il plaît ensuite au Premier ministre de destituer et de rappeler à Téhéran, pour les incarcérer, certains gouverneurs de province dont Ghavam et Mossadegh, deux « futurs monstres sacrés » de la scène politique iranienne. Mossadegh et un prince qâdjâr refusent d'obtempérer. Quant à Ghavam, des gendarmes se saisissent de lui et de son épouse à Mashhad et les transfèrent dans la capitale¹⁵.

Quarante-huit heures ne se sont pas écoulées que, déjà, un chargé d'affaires de Grande-Bretagne se présente chez le Premier ministre, son obligé, pour demander la libération du prince probritannique Firouz Mirza Nosrat-ol-Dowleh, incarcéré par erreur selon lui. Sayed Zia rédige, sur-le-champ, à l'attention de Réza Khan une note qu'il donne au Britannique afin qu'il aille chercher son protégé. Réza reçoit ce dernier, debout comme à son habitude, sans même le prier de s'asseoir, et lui demande le motif de cette libération.

« Le prince a été décoré par Sa Majesté britannique et est donc sous notre protection. Vous ne pouvez le garder prisonnier, répond le Britannique. – Qu'on lui retire donc sa décoration ! » conclut Réza pour qui l'entretien est terminé¹⁶.

Une autre affaire aigrit bientôt davantage encore les relations entre l'Iran et la Grande-Bretagne. Le litige concerne cette fois une résidence d'été de l'ambassadeur britannique, dans le nord de la capitale, à Gholhak. Pour n'être pas troublé par son voisinage, le consul de Sa Majesté britannique a fait placarder des avis précisant que toute transaction immobilière alentour doit recevoir, au préalable, son aval. Réza Khan réagit vivement : il fait enlever les avis, notifiant au consul qu'il n'a aucun droit d'ingérence dans des affaires purement iraniennes.

C'est le moment que choisit Ahmad Shah pour frapper un grand coup contre Sayed Zia. Il nomme Réza officiellement « généralissime » (*Sardar Sepah*) sans en informer son Premier ministre. Ce faisant, il dépouille pratiquement le major Massoud Khan Keyhan¹⁷ de tous ses pouvoirs sur les forces armées. Contre toute attente et croyant jouer finement, le Premier ministre surenchérit en proposant aussi le portefeuille de la Guerre tant disputé à Réza, lequel l'accepte immédiatement. Il demande conjointement au shah de retirer au nouveau ministre de la Guerre son titre de « généralissime », les deux fonctions étant, selon lui, constitutionnellement incompatibles. Il a certes raison sur ce point mais on est en droit de se demander pourquoi il n'a pas respecté lui-même la loi fondamentale à laquelle il semble si attaché ! Le shah refuse. C'est le début de la fin du pouvoir de Sayed Zia qui n'a plus, pour tout soutien, que la légation britannique, ce qui se révélera insuffisant¹⁸.

De ce fait, alors que le coup d'Etat n'a que quelques jours, déjà la confrontation entre Réza Khan et les Britanniques est engagée : elle ne cessera jamais. Ministre de la Guerre, généralissime des forces armées, provisoirement homme de confiance du shah, Réza devient incontournable et, désormais, l'homme fort de l'Iran. Il reste cependant discret dans son style de vie, continuant d'occuper, avec sa famille, une modeste maison de trois pièces au centre de Téhéran, dans le quartier de Sandguéladj.

Tandis que l'imprudent Sayed Zia continue à publier des déclarations incendiaires sur ses intentions, prend parfois des décisions que personne ne suit, par exemple l'interdiction pour toute Iranienne de servir comme femme de ménage chez des étrangers, Réza construit ses réseaux et étend son influence. Quand Sayed Zia parle, il agit.

Justement, en ces temps de mutations profondes, le premier souci des Iraniens est l'insécurité. Des bandes armées règnent sur différents quartiers de la capitale. Personne n'est à l'abri. La ville se désertifie dès la nuit tombée. Quelques rares artères autour du palais royal profitent des pâles lueurs de réverbères. Seule une poignée d'hommes en vue, accompagnés de porte-lanternes et de gardes du corps, bravent les ténèbres. Téhéran reste cependant privilégiée : en province, c'est bien pire. Réza décide de s'attaquer à cette gangrène. Ayant mûri son plan de longue date, il donne l'ordre à quelques gradés de la Division cosaque qui ont sa confiance de manquer à l'appel quotidien. Lorsque ces derniers réapparaissent trois jours plus tard, on retrouve ici et là les corps des principaux brigands qui terrorisent la cité. Officiellement, nul n'y voit de coïncidences... mais chacun sait.

À force de missions plus ou moins assumées, les coupe-gorge reculent dans la capitale. Les habitants respirent, sortent de chez eux, le commerce reprend son cours normal. On en oublie les

proclamations de Sayed Zia. Et les regards se tournent désormais vers le seul recours : Réza Khan, le *Sardar Sepah*.

Ce dernier décide de son propre chef d'unifier les forces armées et intègre à la Division cosaque la petite et impuissante police de Téhéran, ainsi que les débris de la gendarmerie. Ces avancées donnent par contagion des ailes à Ahmad Shah qui, humilié lors du coup d'Etat, n'a de cesse de se débarrasser de son encombrant Premier ministre. Le moment lui est favorable : en l'absence de Parlement et sans déroger à la tradition constitutionnelle, il a le droit de le destituer et de nommer quelqu'un d'autre à son poste. Comme il craint cependant la réaction britannique, il demande à Réza Khan son soutien. Fort de cet appui, il convoque Sayed Zia au palais de Farah-Abad, dans la banlieue de Téhéran, où il réside d'ordinaire de préférence au Golestân et, à sa grande stupéfaction, lui signifie son congé. Sûr de son pouvoir, le ministre limogé réagit avec arrogance. Le shah, se sentant menacé, appelle le généralissime qui, comme convenu, se tient avec quelques officiers, dont le jeune lieutenant Saffari¹⁹, dans une pièce attenante. « Conduisez Monsieur à Khanégheyn²⁰ ! », ordonne Réza Khan à ses hommes. L'arrestation se fait sans la moindre brutalité. L'ex-Premier ministre, cigarette aux lèvres, quitte le shah pour s'engouffrer dans une voiture escortée par deux autres véhicules²¹. C'en est fini du chef du coup d'Etat.

Le Parlement n'étant toujours pas installé, le shah est à présent libre de choisir un nouveau Premier ministre. Son sens politique l'alerte contre la nomination d'une personnalité populaire que l'opinion attend, Réza Khan en l'occurrence. Il préfère, pour équilibrer les pouvoirs au sommet de l'Etat, se tourner vers un homme politique énergique qu'il sait très ambitieux : Ghavam-ol-Saltaneh (Ahmad Ghavam) qui jouera vingt-cinq ans plus tard un rôle majeur dans l'histoire de l'Iran. Après le coup d'Etat de février 1921, ce dernier avait subi de la part de Sayed Zia les pires humiliations, suivies d'une incarcération à Téhéran, dans des conditions déplorables.

Le grand chambellan, le prince Chahab-ol-Dowleh, va le chercher dans sa prison avec la Rolls personnelle du souverain, un très grand honneur. Le 4 juin 1921, c'est donc un homme autoritaire d'une cinquantaine d'années qui remplace Sayed Zia après son cabinet des « cent jours », un premier mandat pour ce personnage exceptionnel à ce poste qu'il exercera cinq fois durant sa carrière politique. Au cours des jours suivants, le Parlement, dont les membres ont déjà été élus, est installé solennellement. Selon la coutume, et bien que les jeux soient faits, il prie le shah de nommer Ghavam Premier ministre. Réza Khan est confirmé dans son portefeuille de la Guerre. Il ne dit toujours rien.

Désormais, une sorte de partage des tâches s'installe au sommet du pouvoir. Six cabinets éphémères se succèdent au gré d'une démocratie parlementaire certes rétablie mais chaotique, présidée alternativement par les trois mêmes hommes – Ghavam, Mochir-ol-Dowleh (Hassan Pirnia), Mostofi-ol-Mamalek (Hassan Mostofi) – et composés d'une poignée de ministres, les mêmes aussi, la plupart du temps. Réza, de son côté, assure un ordre grandissant et pacifie le pays avec une armée qui s'organise rapidement, ce qui le place au centre opérationnel du pouvoir. Les dissidences locales au Kurdistan, en Azerbaïdjan et au Guilan réduites, l'agitation tribale du Sud maîtrisée, le gouvernement aurait pu alors entreprendre les réformes structurelles attendues depuis longtemps.

C'est oublier le désintérêt du shah qui préfère entreprendre des voyages en Europe, la France et la Côte d'Azur étant ses destinations favorites. Ces absences lointaines, si dispendieuses, commencent à indisposer l'opinion, de nombreux Iraniens appelant à une république sur le

modèle de la Turquie. Réza, pour sa part, se montre indifférent à ce mouvement, affichant une totale fidélité – au moins de façade – envers son souverain.

Il ne peut cependant ignorer que la dynastie qâdjâre est épuisée, discréditée. La liste des reproches qui lui sont adressés est longue : le long déclin du pays, les règnes désastreux de Fath Ali et de Nasser-ed-Dine, les défaites militaires du XIX^e siècle, l'amputation d'une très large partie du territoire national, l'assassinat d'Amir Kabir, le coup d'Etat sanglant du père d'Ahmad Shah contre le Parlement, les spéculations supposées du shah sur le blé²² et enfin son goût immodéré pour les femmes, ce qui devrait d'ailleurs être relativisé.

Alors que ces griefs, fondés ou non, s'accumulent et que le shah est au loin, les cabinets, bien qu'éphémères, engagent les premières réformes. Ghavam crée une faculté d'agronomie à l'aide de quelques enseignants français. Une administration centrale de l'enregistrement des transactions immobilières voit le jour, ce qui retire un privilège fort lucratif au clergé et porte un coup fatal à sa puissance. Le cabinet Pirnia (Mochir-ol-Dowleh) fonde le Lion et le Soleil rouge, la Croix-Rouge iranienne, puis l'institut Pasteur, dont la direction est donnée à un Français. La campagne nationale de vaccination contre la variole, que voulait instaurer Amir Kabir et qui, à l'époque, avait été déclarée contraire à l'islam, est lancée avec succès. Quel mollah oserait à présent s'opposer à un gouvernement soutenu par Réza Khan ? Ce dernier est désormais le pivot du pouvoir. Sa popularité ne cesse de grandir : on lui sait gré de la sécurité retrouvée, de l'unité reconstituée du pays, du réveil de l'activité culturelle. On le compare à Nader Shah, à Amir Kabir... déjà.

Réza décide d'affermir son influence dans les plus hautes sphères de l'Etat en contractant un troisième mariage, plus conforme à ses nouvelles ambitions. Il charge un de ses compagnons d'armes, le général Khodayar Khan, bien introduit dans la haute société iranienne, d'en négocier les modalités dès 1922. Ce dernier demande pour lui au riche prince Madjd-ol-Dowleh, oncle maternel de Nasser-ed-Dine Shah et chef d'une importante branche qâdjâre, la main de sa petite-fille, Touran Amir Soleimani, âgée de dix-huit ans. Touran, pas plus que son père d'ailleurs, n'est consultée, si ce n'est pour la forme. La coutume veut cependant qu'elle obtempère. Elle donne bientôt naissance à un fils, Gholam Réza, en 1923. Le mariage dure fort peu. Par suite d'une sombre histoire de collier – elle a voulu vendre sur le marché un bijou que le généralissime lui a offert –, la princesse est répudiée sans ménagement, peu après la naissance de son fils²³.

Quant à Réza, « fils du peuple », par ce court mariage aristocratique, il est dans la place et se rapproche peu à peu du pouvoir suprême par ses alliances avec les Qâdjârs. Aussi, sans attendre, et toujours par l'entremise du général Khodayar Khan, il demande la main de la princesse Esmat Dowlatshahi, fille du prince Mojalal-e-Dowleh Dowlatshahi-Qajar, et l'épouse en 1923. Cette quatrième épouse, sans recevoir de titre officiel, sera appelée *Malakeh Esmat* et parfois *Malakeh Iran* (« reine d'Iran »). On dit que Réza lui sera très attaché jusqu'à sa propre mort en 1944. De cette union, il aura quatre fils et une fille : le premier, Abdol Réza, naîtra le 1^{er} octobre 1924 ; suivront les princes Ahmad Réza et Mahmoud Réza, la princesse Fatmeh et le prince Hamid Réza.

Au total, de ses quatre mariages Réza a eu quatre filles et sept fils. Tadj-ol-Molouk, mère du futur héritier, Mohammad Réza, sera toujours considérée comme la première épouse de Réza, qui, bien que tout-puissant, la redoutera²⁴.

Ces promotions sociales successives ne changent rien à son style de vie, qui reste monacal. Levé très tôt, couché très tôt aussi, Réza mange simplement, boit, comme tout Iranien, du thé bien infusé, et, de temps en temps le soir, un petit verre de vodka ou d'Arak de fabrication locale. Il n'aime ni la chasse ni les distractions d'aucune sorte. En revanche, il marche une ou deux heures par jour, souvent dans les jardins du palais.

Envers ses enfants, il est d'une extrême rigueur. Au prince héritier, Mohammad Réza, il fait prodiguer une éducation princière, tout ce qui lui a manqué dans sa jeunesse : une gouvernante française, les meilleurs enseignants, des cours particuliers de calligraphie persane, de littérature, puis des études secondaires dans un collège huppé de Suisse. Et lorsque le prince se mariera avec la princesse Fawzieh d'Égypte, il veillera lui-même à l'harmonie du couple tant qu'il sera sur le trône. Avec ses autres enfants, même rigueur. A ses deux filles aînées, Shams et Ashraf, il choisira des époux, qu'il jugera convenables, dans la haute société iranienne, époux dont elles s'empresseront de se séparer dès son exil. Quant à ses fils, ils doivent toujours être à la hauteur de leur rang. Pour mettre fin aux débordements du second, Ali Réza, coureur de jupons, il fera intervenir la police militaire. La mésaventure du dernier, Hamid Réza, est restée dans toutes les mémoires. Pris en flagrant délit, alors qu'il fumait dans l'enceinte du collège Firouz-Bahram, il est puni par le censeur de deux coups de fouet, tarif réglementaire à l'époque. Le jeune prince promet de se venger d'une telle humiliation. Alors que le censeur s'attend à la pire des sanctions pour avoir porté la main sur un prince, il a la surprise le lendemain matin de voir arriver un fonctionnaire de la cour avec une enveloppe contenant cinq cents rials, la moitié de son salaire mensuel. Il en reçoit des félicitations et un message du shah lui disant qu'il avait été trop indulgent. Tel est l'homme qui va diriger l'Iran, intransigeant avec la discipline, écartant tout favoritisme, toucherait-il la chair de sa chair !

Le 20 octobre 1923, le Parlement l'appelle enfin à la tête du gouvernement. Réza a désormais les mains libres pour accélérer les réformes. Il formera, jusqu'au 8 août 1925, trois cabinets successifs. Militaire dans l'âme, son premier souci est de fonder une armée moderne. Dans ce but, il fait contracter un emprunt de cinq millions de dollars aux Etats-Unis pour l'achat d'équipements modernes, lesquels ne seront pas américains mais allemands, français, tchèques et italiens. Il nomme ensuite un état-major. Il en confie la responsabilité au général Amanollah Mirza Djahanbani, prince qâdjâr diplômé de l'Académie militaire de la Russie impériale, auquel il délivre une feuille de route inspirée du modèle français. Pour donner une ossature à la nouvelle armée et la doter de structures encore inexistantes en Iran, cent jeunes hommes sont envoyés en France. Rigoureusement sélectionnés, ils poursuivront leur instruction militaire à Saint-Cyr, à Fontainebleau, à Saumur, à Poitiers ou encore à l'école de médecine militaire de Lyon. Parallèlement est créée à Téhéran une académie militaire inspirée de Saint-Cyr pour former les futurs cadres de la nouvelle armée. Ces novations ne sont pas du goût de Londres qui proteste à nouveau : tenu à l'écart, le gouvernement de Sa Majesté sent bien qu'il perd peu à peu son pouvoir d'influence sur l'Iran.

Une affaire, dite « affaire Khaz'âl », extrêmement compliquée, le confirme bientôt dans ses constatations. Au Khouzistan, en effet, règne un allié et un protégé des Britanniques, le cheikh Khaz'âl, potentat peu respectueux du pouvoir central de Téhéran et surtout suspicieux des volontés hégémoniques de Réza Khan. Fortuné, il possède un palais imposant à Fallahiyah, au bord de l'eau. Il s'est en outre allié aux tribus bakhtiaries, dispersées dans une partie du centre et

du sud du pays. Avec elles, il protège, en échange de quelques profits, les champs pétrolifères du Sud qu'exploite la British Petroleum.

Grâce à cette alliance d'intérêts et moyennant quelques concessions de façade à Téhéran, Khaz'âl se sent si maître chez lui qu'il signe un « traité de protectorat » avec Londres sans en référer à Ahmad Shah. Il se prend à rêver d'un « royaume indépendant » sur le modèle des traités passés avec la Grande-Bretagne sur l'Irak et la Transjordanie, respectivement en 1920 et 1923. En conséquence, sûr de ses appuis, il lève l'étendard de la révolte, en 1924, contre Réza Khan. A Téhéran, tout le monde ne voit pas d'un mauvais œil ce soulèvement. Le prince héritier, Mohammad Hassan Mirza, frère cadet du shah, qui se trouve la plupart du temps à l'étranger, et un mollah puissant, Sayed Hassan Modaress, trouvant là un moyen de barrer la route au trop puissant Premier ministre, soutiennent les séparatistes.

Se croyant invincible, Khaz'âl réunit une force de trente mille hommes, dont une puissante cavalerie tribale, ainsi que quelques pièces d'artillerie, et multiplie les provocations. Il va même jusqu'à envoyer des émissaires auprès d'Ahmad Shah, alors à Nice, pour lui demander son soutien. L'affaire le visant directement, Réza Khan décide de la régler en personne et désigne, comme second, le plus jeune général de l'armée, Fazlollah Zahédi, que l'on retrouvera, bien plus tard, à des postes clés de l'empire. Pour la première fois dans l'histoire de l'Iran, il dispose de trois petits aéronaves de fabrication allemande, dont l'un est piloté par un Français. Quittant Téhéran avec son corps expéditionnaire, il déclare : « Je pars liquider le dernier vestige de la féodalité et parfaire l'intégrité territoriale de notre patrie. Si je n'y parviens pas, que l'on m'ensevelisse sous les ruines de Suse²⁵. »

Londres rappelle le « traité de protectorat » conclu avec Khaz'âl, ses intérêts pétroliers dans la région, la sécurité de l'Irak voisin, placé sous son mandat... et adresse un ultimatum à Téhéran. L'ultimatum est remis à Foroughi²⁶, ministre des Affaires étrangères, qui assure dans la capitale l'intérim du chef du gouvernement. Prévenu, Réza Khan lui demande de le renvoyer au ministre britannique pour irrecevabilité. N'est-il pas une preuve supplémentaire de l'ingérence d'une puissance étrangère dans les affaires intérieures iraniennes ? Londres n'a guère l'habitude de recevoir pareille leçon de droit international. Serait-on retourné au temps d'Amir Kabir ? A Ispahan puis à Shiraz, tandis que Réza Khan progresse avec son armée vers le Khouzistan, les consuls britanniques viennent le voir et réaffirment leur point de vue. Rien n'y fait : il reste inflexible.

Le 1^{er} novembre 1924, à Zeydoun, les deux forces s'affrontent. Celle de Khaz'âl, bien qu'écrasante par son nombre, reste tribale, constituée surtout de cavaliers, et l'intervention des trois avions de Réza sème la panique dans ses rangs. Aussi Réza sort-il rapidement victorieux de la confrontation.

Le 19 novembre, Khaz'âl tente une négociation. Dans un message, il dit « regretter le passé » et « demande pardon ». Malgré les pressions des Britanniques qui plaident pour un retour au *statu quo ante*, le généralissime reste inflexible et demande la reddition totale du rebelle. Il est vrai qu'il est déjà maître d'Ahwaz (alors Nasser), chef-lieu de la province du Khouzistan, et s'est installé dans le palais du potentat. Khaz'âl tergiverse encore, envoie en vain son fils, espère une nouvelle intervention britannique... qui ne vient pas. Son dernier espoir est une médiation du shah, toujours à Nice, lequel ne bouge pas car, quels que soient ses défauts, il se sent encore responsable de l'intégrité du territoire iranien. Il se résout enfin à faire allégeance à Réza. Dans le bâtiment qui fut sa résidence, devant toute l'assemblée, il se jette aux pieds de son vainqueur.

Le pardon lui est accordé, avec la vie sauve et l'autorisation d'aller vivre sur son luxueux bateau de plaisance ancrée sur le Chatt-al-Arab, frontière entre l'Iran et la Mésopotamie (l'Irak), eaux internationales en théorie. Si les armes de ses forces militaires et quelques petites canonnières lui sont confisquées, il peut continuer à jouir de son immense fortune – dont il confie la gestion à un mandataire anglais – et mener grand train.

Réza Khan rentre à Téhéran en héros national. Qui aurait pu imaginer une issue aussi rapide, la reddition humiliante de Khaz'âl et, en fait, la défaite diplomatique des Britanniques ? Une des conséquences de la victoire de l'Etat central est la nomination comme commandant des troupes et gouverneur général du Khouzistan du jeune général Zahédi, dont l'ascension commence alors.

L'affaire Khaz'âl connaît cependant encore quelques développements. Soutenu par le prince héritier qui ne désarme pas, l'ex-potentat continue ses intrigues contre le Premier ministre. Excédé, Réza Khan ordonne au général Zahédi de se saisir de lui, mort ou vif. Ce dernier, constituant un véritable commando, enlève Khaz'âl lors d'une nuit d'orgie sur son bateau. Malgré l'or que le rebelle lui offre pour le laisser partir, il l'expédie à Téhéran où on l'installe en résidence surveillée dans une maison confortable, sur les hauteurs de la ville. Khaz'âl, muselé, continuera à jouir de son immense fortune. Il sera même reçu de temps en temps par Réza Khan, devenu Réza Shah²⁷.

Ce succès est pour le Premier ministre un tremplin décisif vers le pouvoir. Le 14 avril 1925, le Parlement lui confère le titre de « chef suprême des armées », un titre réservé d'ordinaire au souverain²⁸ qui est ainsi dépouillé d'une prérogative essentielle. Qui peut à présent faire obstacle à ses ambitions ? Certes pas les Qâdjârs : Ahmad Shah, sans projet fort et sans crédit, est à Nice ; son frère, régent du royaume, reste très impopulaire. Pas non plus les quelques grands hommes d'Etat respectés de tous : les frères Pirnia n'aiment pas la lutte, une qualité cependant essentielle en politique ; Foroughi et Mostofi aspirent seulement à des postes de Premiers ministres... ce qu'ils seront bientôt. Reste l'ex-Premier ministre, Ghavam, qui n'est pas acquis au « héros » national. Pour éliminer le danger potentiel qu'il représente, la police, entièrement dévouée à Réza Khan, monte de toutes pièces une « affaire » où il est accusé d'avoir trempé dans un projet d'attentat contre le généralissime. Ghavam est interrogé, sa maison perquisitionnée, ses archives confisquées. Ahmad Shah se réveille alors de sa torpeur niçoise et intervient pour faire cesser les humiliations. Ghavam, libéré, est contraint à un exil doré en Europe jusqu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Le dernier obstacle vient de tomber : l'ascension du *Sardar Sepah* est à présent inéluctable.

L'exemple de la Turquie kémaliste²⁹, d'une république laïque et modernisatrice, fascine de nombreux Iraniens, entre autres certains intellectuels et ceux que l'on n'appelle pas encore des technocrates. Pour eux, Réza Khan est l'homme que l'Iran attend pour se relever. N'est-il pas celui que les Britanniques détestent, qui a montré les limites de leur influence et de leur pouvoir lors de l'affaire Khaz'âl ? Dès lors, un fort mouvement populaire se développe dans le pays, demandant l'abolition de la monarchie et la proclamation d'une république laïque et démocratique. On brandit l'exemple turc. Partout, jusque dans l'enceinte du Parlement, on se partage entre républicains et monarchistes.

Si les Qâdjârs semblent à présent pratiquement hors jeu, le danger que représenterait une république laïque voire anticléricale de type kémaliste, fait réagir la hiérarchie religieuse, tant à Nadjaf³⁰, cœur du chi'isme où résident les « sources d'imitation » – les grands ayatollahs comme

on dirait aujourd'hui –, qu'à Qom et Mashhad. Aussi le clergé se mobilise-t-il pour faire plier les républicains et pousse-t-il le généralissime à « prendre la couronne ». Sa position semble avoir déterminé le choix de Réza. Une discussion s'engage alors parmi ses partisans. Vaut-il mieux une monarchie élective ou héréditaire ? L'ambition de Réza le pousse plutôt vers la seconde voie. Les dés en seront jetés. Nombreux sont les Iraniens qui déplorent ou regrettent, aujourd'hui, ce choix fondamental.

Le 4 avril 1924, Réza Khan publie une proclamation solennelle, demandant à la population de s'abstenir de tout mouvement en faveur de la République. Il y insiste sur la nécessité de poursuivre les réformes, de sauvegarder l'unité nationale et de « s'unir à lui » pour le salut de la patrie. Intention sibylline que l'avenir proche éclaircira.

Concomitamment à ces péripéties capitales, une loi qu'avait fait voter en juin 1923 le cabinet Mochir-ol-Dowleh (Hassan Pirnia) pour contraindre les Iraniens à se choisir un nom patronymique, loi dite de l'état civil, entre en vigueur malgré les réticences de certains mollahs qui la jugent « contraire à l'islam ». C'est le moment pour la classe dirigeante de montrer l'exemple, en particulier pour Réza Khan. Plusieurs choix s'offrent à lui : *Savadkouhi*, en rappel du nom qu'on lui donnait au début de sa carrière militaire et qui renvoie à sa région d'origine ? *Pahlavan*, du nom de son clan et qui signifie aussi « champion » ? Son entourage, technocrates et intellectuels qui voient déjà en lui celui qui « changera le destin de l'Iran », lui conseille une troisième voie, plus stratégique, *Pahlavi*. Si ce patronyme rappelle à l'évidence celui de *Palhavan*, il est encore plus directement lié à la dénomination de la langue parlée par les Iraniens avant l'invasion arabe du VII^e siècle et l'islamisation forcée du pays, dont le persan actuel est issu. Réza se range à leur avis. Il se nommera désormais pour tous Réza Khan Pahlavi, symbole d'un retour aux sources et du nationalisme, prélude à une ambition dynastique.

Désormais les choses s'accélèrent. Le Premier ministre force à nouveau son destin, le 7 avril 1924, soit trois jours après sa proclamation solennelle. Il adresse une courte missive au président de la Chambre, Hossein Pirnia. Il s'y déclare « fatigué de tous les complots, de toutes les intrigues menées contre (sa) personne, contre les intérêts de la nation par les agents de l'étranger », offre sa démission et annonce son départ imminent de Téhéran pour la propriété qu'il a acquise à Roudéhen, situé à trente kilomètres. Il fait savoir qu'il se rendra ensuite à Kerbala pour un pèlerinage au mausolée de l'imam Hussein, puis qu'il s'installera peut-être à l'étranger. En Turquie, à ce qu'on avance³¹. Avant de partir, il désigne même devant notaire un mandataire pour s'occuper de ses affaires en Iran.

De Nice où il réside toujours, Ahmad Shah, croyant son heure revenue, commet une erreur fatale. Par un télégramme au même président de la Chambre, il dit accepter la démission du Premier ministre – qui ne la lui a pas adressée –, et nomme Hassan Mostofi, un homme d'Etat consensuel, à la tête du gouvernement. Ce faisant, il outrepassa ses droits constitutionnels car le Parlement est en fonction. Il désigne ensuite Hassan Pirnia au ministère de la Guerre, autre abus de pouvoir puisque la proposition du choix revient au nouveau Premier ministre. Il confirme enfin le général prince Djahanbani à la tête de l'état-major général des armées, le nommant en quelque sorte nouveau généralissime, *Sardar Sepah*. Son initiative s'apparentant à un véritable coup de force institutionnel par télégramme et venant d'un souverain loin de toute prise de décision, elle n'aboutit qu'à susciter une vague de manifestations dans tout le pays, encouragées

sans doute par les partisans de Réza Khan Pahlavi et les commandants des garnisons militaires dans quelques villes de province.

Réza n'en demande pas plus. Une délégation de personnalités politiques menée par le Premier ministre et le ministre de la Guerre, nouvellement désignés par Ahmad Shah, se rend à Roudéhen pour le « ramener » à Téhéran. Sitôt de retour, le Parlement le désigne comme nouveau Premier ministre, rétablissant ainsi le principe constitutionnel, brièvement menacé. Ce dernier forme son cabinet et, pour manifester son animosité envers le prince héritier, il prie son ministre des Affaires étrangères, Mohammad Mossadegh, de lui présenter ses ministres³².

Cela étant, il adresse un message très déférent à Ahmad Shah pour s'enquérir de sa santé, de la date de son retour, l'assurant qu'il ira lui-même l'accueillir à la frontière. L'important pour l'heure est de donner l'impression qu'il reste dans le cadre de la Constitution : Machiavel n'aurait pas fait mieux.

Les jeux sont faits. Réza est le maître incontesté du pays. L'opinion le soutient dans sa grande majorité. Quant à Ahmad Shah, s'il semble s'être évanoui dans la nature, il reste cependant roi...

Quelques semaines passent, ce qui permet l'installation du nouveau paysage politique. Le 28 octobre 1925, un collectif de partis, d'associations diverses, des membres du barreau, l'ensemble du clergé de la capitale – qui regrettera bientôt de s'être associé à la démarche –, et des représentants de trois grandes religions minoritaires – juive, chrétienne et zoroastrienne – réclament la déchéance des Qâdjârs.

Le 31 octobre, c'est chose faite : la Chambre, par une écrasante majorité, leur retire tout « privilège » d'occuper le trône. La déchéance proclamée, alors que plusieurs importantes personnalités ayant servi sous les Qâdjârs sont absentes par dignité – Mostofi, Hossein et Hassan Pirnia –, quatre députés expriment à la tribune leur opposition à cette décision. Parmi eux, Mossadegh, qui continuera cependant à entretenir pendant des années des relations amicales avec Réza et se verra proposer la présidence de la Cour suprême, divers ministères et même le poste de chef de gouvernement, toutes fonctions qu'il refusera. Quant aux trois autres, ils feront de brillantes carrières durant le futur règne.

Réza Khan Pahlavi est nommé sans difficulté président du gouvernement provisoire avec le titre d'« altesse sérénissime ». Le 6 décembre 1925, une assemblée constituante se réunit pour décider de l'avenir des institutions. Sadegh-Sadegh (Mostachar-ol-Dowleh), personnalité importante du règne qâdjâr et, par ailleurs, éminence maçonnique, la préside. Les débats se passent dans le calme, leur issue étant connue d'avance. Ils portent sur des détails de rédaction, sur le choix attendu entre une monarchie élective ou héréditaire, Réza affichant à présent nettement sa préférence pour la seconde formule.

Le 12, selon le protocole consacré, « la couronne est remise à Sa Majesté Réza Pahlavi », le nouveau shah-in-shah de l'Iran³³. Dès l'annonce de cette décision, Réza Shah se présente devant le Parlement et prête serment de fidélité à la Constitution. Le 16, il reçoit au palais du Golestân l'ensemble des corps constitués, ainsi que les chefs des missions diplomatiques. Ironie du sort, le doyen du corps diplomatique, cette année-là, est l'envoyé de Sa Gracieuse Majesté britannique, l'ennemi déclaré ; c'est donc sur lui que tombe la présentation des vœux d'usage.

Une page est tournée. Le nouveau règne s'ouvre sur quelques gestes spectaculaires, destinés à marquer la continuité monarchique et le respect des anciens. Le prince régent, Mohammad Hassan Mirza, prenant le chemin de l'exil, ordre est donné de le traiter avec le plus grand respect. De même, Réza interdit qu'on manque de considération en paroles ou en actes à Ahmad Shah. Ainsi, lors d'une audience restée dans les annales avant même qu'il soit couronné, on raconte qu'un quidam, ayant eu des mots irrespectueux envers le souverain déchu, reçut en guise de remerciement une gifle magistrale et que Réza donna ordre à ses gardes de l'expulser séance tenante. On lui fit remarquer immédiatement que ce geste était déplacé pour un chef d'Etat, qu'on n'était pas dans une caserne ! Il répondit alors que nul n'avait le droit d'insulter un roi, fût-il déchu. Il promit cependant de se comporter désormais « convenablement ». Promesse presque tenue.

Le 19 décembre, il appelle Mohammad Ali Foroughi pour constituer le premier gouvernement de son règne³⁴. Le 28 janvier 1926, son fils aîné, Mohammad Réza, est officiellement proclamé héritier de la Couronne. Il n'a pas encore sept ans. Une dynastie voit le jour. Tout est en place pour les cérémonies du couronnement qui ont lieu le 25 avril 1926. Le shah y imprègne sa marque. Il a voulu une cérémonie, typiquement iranienne, inspirée des traditions des rois qâdjârs et safavides. C'est ainsi qu'au cours d'une procession solennelle, on lui apporte quelques couronnes des dynasties précédentes ainsi que les épées du Shah Ismaïl, fondateur, en 1501, de la dynastie safavide, de Shah Abbas le Grand, de Nader Shah le Conquérant³⁵, ainsi que d'autres symboles appartenant aux anciens souverains. La couronne de Pahlavi I^{er}, comme certains appellent déjà Réza Shah, sort des mains d'un maître joaillier iranien, Saradj-ol-Din, qui s'est inspiré des couronnes sassanides. Le prince héritier, très digne malgré son jeune âge, se tient au côté de son père³⁶. Ce dernier est assis sur le trône du Paon, drapé dans un lourd manteau surbrodé, l'étendard national dans la main droite. Sur sa couronne brille un des plus gros diamants du monde, le Daryâ-ye-Nour (mer de lumière), d'une rareté extrême par sa couleur rose pâle et ses cent quatre-vingt-six carats³⁷. A propos de ce diamant, on rapporte que, lors de sa première présentation à Réza, on s'était empressé de lui raconter qu'un de ses prédécesseurs, Fath Ali Shah Qâdjâr, avait fait graver son nom sur la pièce, ce qui avait fait diminuer son poids et sa valeur. Fallait-il être « stupide » pour agir ainsi ! Chacun avait abondé dans ce sens, dénonçant le « mauvais goût » du Qâdjâr. A la grande surprise de l'assistance, Réza Shah s'était tu, laissant les commentaires se tarir. Soudain, il avait lancé : « Non, il a eu tout à fait raison ! » Et il avait ajouté : « S'il ne l'avait pas fait, les Anglais l'auraient volé à coup sûr aussi ! » La réflexion avait fait, en un éclair, le tour de Téhéran et les chroniqueurs l'avaient consignée soigneusement. Ordre fut donné cependant de ne pas la publier. Ce n'était guère le moment de provoquer un nouvel incident diplomatique avec Londres.

L'une des priorités de Réza Shah est de se réconcilier avec ses opposants internes d'hier. Trois des signes forts par lesquels il inaugure son règne sont, à cet effet, remarquables. On se souvient du traitement qu'au XVIII^e siècle, le premier Qâdjâr, Agha Mohammad, le shah châtré, avait fait subir à la dépouille du Zend Lotfali Khan : l'ayant fait enterrer dans un coin du Golestân, il venait piétiner sa sépulture tous les jours³⁸. L'apprenant, Réza Shah donne ordre à l'ingénieur chargé des travaux du palais de déterrer les ossements du Zend et de les disposer sur un plateau d'argent. Prenant la pose avec l'épée de Karim Khan et ses restes, il se fait ensuite photographier pour immortaliser l'hommage et demande à ce que le bon roi et son descendant soient enterrés dignement désormais³⁹. Une deuxième anecdote en dit long sur son projet de

réconciliation nationale. Il se trouve que le prince Chahab-ol-Dowleh, grand chambellan d'Ahmad Shah, était plus ou moins mêlé à toutes les intrigues de la cour contre lui. Depuis le changement dynastique, il se terrait dans sa résidence et ne recevait plus personne. Réza, mis au courant, lui envoie un émissaire pour lui faire dire que « le passé est le passé », qu'il doit continuer à servir son pays. Bien plus, il le nomme gouverneur du Kurdistan⁴⁰. Une troisième anecdote illustre parfaitement le message qu'il veut délivrer à tous les serviteurs de l'ancien régime. Pour la fête de *Nowrouz* et la cérémonie de présentation des vœux au shah, il fait adresser aux princes qâdjârs des cartons d'invitation pour assister au « Salam ». Perplexes sur la conduite à tenir, ces derniers se réunissent chez le plus âgé d'entre eux et partent ensemble pour la cérémonie. Les officiers du protocole, croyant devoir les abaisser ou les humilier, les placent à la queue du cortège des personnalités. Coup de théâtre. Lorsque Réza fait son entrée, il appelle immédiatement leur chef : « Pourquoi les princes ne sont-ils pas à leur place habituelle ? » et, s'adressant à eux, il ajoute : « Par la volonté du peuple et la décision du Parlement, nous devons régner. Cependant tous les princes conserveront rang et patrimoine, et devront servir la patrie⁴¹. » Et il les invite à reprendre leur place au premier rang. Il en sera d'ailleurs ainsi durant tout son règne.

Le début du règne engagé sous ces auspices, la marche forcée vers le développement et la transformation du pays commence.

La première grande réforme, engagée avant son accession au trône, concerne l'armée, domaine privé du roi. Il s'y attelle par la mise en place d'un service militaire obligatoire. L'ensemble des conscrits y passera deux ans, sauf ceux qui possèdent au moins un diplôme d'études secondaires qui ne serviront qu'un an, mais dans leur spécialité. La révolution sociale est totale, d'autant plus que le nouveau système ne souffre ni exception ni passe-droit. Elle vise à ce que les princes et les fils de famille se mêlent aux adolescents de toutes les provinces, illettrés dans leur grande majorité et ne parlant souvent que leur dialecte local. Tous sont soumis à une dure discipline, héritée de la Division cosaque. Le clergé proteste, jugeant les dispositions « contraires à l'islam », et demande que les mollahs en soient dispensés. Ses manifestations culminent entre autres à Qom et à Mashhad. Devant la détermination du shah, les mollahs finissent par se taire.

Suit la décision, périlleuse sur le plan international, de créer une marine de guerre. Un vieux rêve que Nader Shah n'avait pas eu le temps de concrétiser et qui avait été une des principales raisons de l'assassinat d'Amir Kabir. Mussolini est secrètement sondé pour savoir si l'Italie appuierait l'Iran sur son projet. Le Duce, acquis à l'idée de combattre l'influence britannique en Orient, accueille la proposition avec enthousiasme. Il autorise la venue d'Iraniens pour leur formation. Le shah lui commande alors dix navires de guerre, dont deux petits croiseurs. L'Angleterre regarde ces initiatives d'un fort mauvais œil : elle attend une heure propice pour réagir⁴².

Après la marine, l'aviation. L'Iran ne peut plus se contenter des quatre aéronefs achetés à l'Allemagne. Ainsi, dans la banlieue de Téhéran, Réza fait-il installer quelques usines de fabrication d'armes légères et un grand atelier de montage d'avions de chasse. Pour les Iraniens, la fierté n'est pas mince de voir voler des avions *Shahbaz* (Aigle) montés chez eux. Des jeunes gens sont envoyés en URSS – pays dont le shah ne se méfie pas encore – pour se former. L'important est de tenir les Britanniques à l'écart.

Un programme coordonné est ainsi mis en œuvre. Il coïncide avec les premiers retours des jeunes officiers envoyés en France, lesquels prennent la nouvelle armée en main. Les premières promotions de l'Académie militaire sortent également. Reste à créer une école de guerre pour former les officiers généraux. Paris est sollicité et envoie en Iran une équipe de trente officiers⁴³, menée par le général de division Gendre⁴⁴. Le shah leur accorde à tous une promotion dans son armée. Gendre y devient général de corps d'armée, second rang de l'armée impériale. Il le restera jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.

Réza se dote ainsi d'une armée structurée et moderne, formée en Iran. Elle sera suffisante pour constituer l'ossature du régime et assurer la sécurité intérieure en même temps que l'intégrité du territoire national, mais elle ne fera bientôt pas le poids face à deux grandes armées étrangères.

L'armée n'est pas l'unique préoccupation du shah. La mutation du pays concerne tous les domaines. La réforme proprement révolutionnaire et la plus difficile à réaliser a sans aucun doute été l'élaboration, le vote et la mise en application des codes civil, pénal et du commerce, des procédures civile et pénale, la création d'un appareil judiciaire et d'un système notarial, l'ensemble étant inspiré des droits français et suisse. Cette œuvre, menée en moins d'une décennie, aboutira à la sécularisation des institutions et à l'abolition des privilèges du clergé, dont c'était le domaine réservé et une grande source de revenus. Son maître d'œuvre en est le juriste Ali Akbar Davar, de formation suisse, ministre de la Justice pendant une dizaine d'années, un homme que certains comparent à Amir Kabir pour les réformes des institutions.

Parallèlement, les privilèges juridictionnels, dits « capitulations », obtenus au cours du XIX^e siècle par les puissances étrangères, sont abolis, et avec eux disparaissent la « tâche » et la « honte » ressenties par les Iraniens devant l'impuissance de leurs dirigeants, incapables de faire cette réforme depuis la révolution constitutionnelle de 1906⁴⁵.

Dès 1928, l'Iran recouvre, en outre, son indépendance monétaire. Une banque nationale, Melli, ayant été créée, la concession de l'émission des billets de banque, accordée au XIX^e siècle aux Britanniques, est supprimée. La banque nationale devient l'unique émettrice des billets, lesquels sont définis en or et entièrement couverts par les joyaux de la Couronne, conservés en caution. Ces bijoux ne pourront être utilisés, et encore seulement provisoirement, qu'avec l'autorisation expresse du procureur général du pays. Peu après, le 1^{er} mars 1932, l'hôtel des Monnaies voit le jour, ce qui permet à l'Iran de frapper désormais sa propre monnaie métallique.

L'indépendance, les besoins économiques et financiers du pays nécessitent la création de banques dédiées au développement de l'agriculture et du logement, ainsi que d'une institution gérant les fonds de pension de l'armée. Ces initiatives permettront au pays, en vingt ans, de se débarrasser des petites banques anglaises, soviétiques et turques, qui ne subsisteront que pour des activités commerciales spécifiques.

Sur les plans de l'éducation, de la culture et de la protection du patrimoine, l'action de Réza est, elle aussi, colossale, d'autant plus qu'elle est promue par un homme peu cultivé, et son bilan exceptionnel. Dès le début des années 1920, alors qu'il n'est pas encore monté sur le trône, l'Association pour la sauvegarde du patrimoine national, *Andjoman-é-assar-é-melli*, dotée d'un budget indépendant et chargée de promouvoir l'héritage culturel de la nation, est créée. Plus tard, « Son Altesse Sérénissime Réza Khan Pahlavi » accepte d'en être président d'honneur. Il le restera lorsqu'il sera shah-in-shah. L'association s'assigne pour première tâche la célébration du

millénaire de la naissance de Ferdowsi, l'auteur du *Livre des Rois (Shahnameh)*⁴⁶, et la construction de son monumental mausolée, achevé à Touss en 1934. Les mausolées d'autres illustres Iraniens, Saadi⁴⁷, Hafez, Avicenne, Baba Taher, Saèb... suivront.

Dans cette lignée, Réza crée, le 20 mai 1935, l'Académie iranienne, à l'instar de celle dont Richelieu dota la France en 1635, soit trois siècles exactement auparavant. Elle a pour mission de protéger et de promouvoir la langue persane, tout en l'adaptant à la modernité. Bien qu'en froid avec le shah à ce moment, Mohammad Ali Foroughi est porté à sa tête comme premier président⁴⁸.

Un peu avant, en 1930, le Parlement vote une loi réglementant les fouilles archéologiques, instituant un organisme national pour les superviser et fondant le musée Iran-é-bastan, dont la direction est confiée pendant des années à l'architecte et archéologue français André Godard. Ce dernier dessinera et fera exécuter le musée, inspiré, sinon largement copié, du palais des rois sassanides à Ctésiphon. On lui doit aussi le bâtiment de la Bibliothèque nationale et le plan général du principal campus de l'université de Téhéran, dont il sera le premier doyen de la faculté des beaux-arts.

La refondation de l'Université est en effet une autre grande réussite du règne. L'érudit et homme politique Ali Asghar Hekmat en est un des principaux maîtres d'œuvre. On y retrouve l'ombre du grand Amir Kabir⁴⁹. De son *Dar-ol-fonûn*, il ne subsiste alors que quelques étudiants désœuvrés, des enseignants sans statut, mal payés, et des locaux mal entretenus. Quelques noyaux d'un enseignement supérieur hérités des Qâdjârs résistent cependant encore au temps : ainsi l'Ecole supérieure des sciences politiques, fondée par les frères Pirnia et Mohammad Ali Foroughi, mais aussi la faculté d'agronomie et une petite Ecole supérieure de droit créées par Ghavam... Devenu roi, Réza poursuit leurs initiatives. Il encourage la création d'une Ecole normale supérieure, d'une école de commerce, d'une école supérieure pour la formation des ingénieurs. Il fait acquérir par l'Etat, en 1934, un terrain de trois cent mille mètres carrés, destiné à devenir le campus de l'université de Téhéran, qui regroupe toutes ces activités. Cette acquisition, jugée excessive par certains, soulève de vives critiques au Parlement où l'on accuse le ministre de l'Education nationale, Ali Ashgar Hekmat, de dilapider les fonds publics. Lors de la pose de la première pierre de la première faculté de l'université, celle de médecine⁵⁰, alors que le ministre tente de se justifier, Réza met un terme aux discussions en déclarant : « Vous verrez, bientôt vous serez à l'étroit dans ses 300 000 m² ; il vous en faudra des millions pour une université digne de notre capitale. » L'avenir donnera raison à ce visionnaire.

Dès 1926, une centaine de jeunes boursiers iraniens, rigoureusement sélectionnés sans tenir compte de leur origine sociale, sont envoyés en Europe pour étudier dans les meilleures facultés, presque toujours françaises, dans tous les domaines nécessaires au développement national, y compris les sciences sociales, le droit, l'économie. On évite soigneusement de les envoyer en Angleterre. La France est ainsi choisie comme pays de référence pour l'armée, les institutions politiques, la législation de l'enseignement. Le français, en outre, devient la langue étrangère obligatoire au niveau secondaire.

Le renouveau de l'enseignement est accompagné de celui de la culture et des arts traditionnels, que Réza apprécie tout particulièrement. De nombreux instituts et centres y sont dédiés : tapis, calligraphie, enluminure, faïence... Tous les bâtiments officiels et les palais doivent en être ornés. En outre, à l'instar des grandes capitales occidentales, l'orchestre

symphonique de Téhéran est fondé, cependant que se créent deux conservatoires, l'un de musique, l'autre d'art dramatique. Une véritable révolution culturelle est en marche.

Durant toutes ces années, l'Etat s'attelle à encourager et financer la redécouverte et la publication du « patrimoine littéraire millénaire » iranien. Des centaines d'écrivains, philosophes, historiens et surtout poètes des siècles passés, jusque-là inaccessibles au plus grand nombre, voient leurs œuvres publiées et mises à la disposition de tous. Des bibliothèques municipales sont construites dans de nombreuses villes. Parallèlement aux manuels scolaires, des anthologies d'œuvres classiques « destinées à la jeunesse » paraissent dans des éditions que Réza souhaite belles et attrayantes. Les grands poètes et écrivains de l'époque ne sont pas oubliés. Ainsi Ali Dashti, Mohammad Hedjazi, Sadegh Hedayat, Saïd Nafissi, Bahar, Nima, la poétesse Parvin Etessami... voient leurs œuvres rayonner. « Traduisez, traduisez, traduisez », répète sans relâche Réza à tous ses responsables, incitant chacun à faire connaître les œuvres aussi bien iraniennes qu'étrangères, essentielles selon lui pour former un esprit équilibré.

En juin 1934, Réza entreprend un long voyage⁵¹ en Turquie, où Mustafa Kemal le reçoit avec faste. Le shah, qui connaît le fossé qui s'est creusé entre les deux pays, ne cache pas son admiration pour le père d'un Etat moderne si voisin du sien. Le voyage n'en est pas moins émaillé de quelques péripéties plutôt cocasses⁵². Ainsi, lors de son arrivée, la musique militaire turque, peu experte dans les mutations dynastiques, exécute l'hymne royal des Qâdjârs. Le shah, imperturbable, fait le salut militaire, mais une fois la cérémonie terminée, il ne cache pas sa colère envers le protocole iranien de l'ambassade qui a négligé de communiquer le changement d'hymne. Fort heureusement, les jours suivants l'erreur est corrigée. Une autre anecdote touche aux divertissements. Après quelques dîners offerts aux Iraniens, les Turcs ont prévu une soirée de musique et de danse. Voyant les Turcs danser, et même Kemal, le shah est abasourdi, lui si puritain. Se reprenant, il engage ses officiers sortis des écoles militaires françaises à faire de même et à inviter les dames présentes. Ce qu'ils font, à sa grande satisfaction de les voir aussi bons danseurs que les Turcs. Cependant, il se garde bien de les imiter et préfère quitter le bal en laissant ses compatriotes continuer à s'amuser. Lors d'un autre dîner où trois belles blondes ont été placées près du shah qui, à vrai dire, en est enchanté, un traducteur, sur ordre de Kemal, glisse à l'oreille de Réza : « Elles sont là pour l'agrément de Votre Majesté. » Contre toute attente, cette proposition n'est pas du goût du shah qui préfère s'en aller cette fois encore, après avoir cependant offert un plateau de fruits aux tentatrices. Autre pays, autres mœurs. Le voyage turc n'en est pas moins un triomphe et marque le shah à jamais. Sur le plan diplomatique, la Turquie deviendra l'allié privilégié de l'Iran et, sur celui des réformes, Réza décidera de s'inspirer encore davantage d'Atatürk. La modernisation qu'il souhaite pour l'Iran, il est à présent décidé à la mener à son terme, à marche forcée, par un autoritarisme renforcé au besoin.

La première mesure qu'il prend à son retour de Turquie, en 1935, par un geste très courageux qui fait couler beaucoup d'encre aujourd'hui, c'est l'interdiction du port du voile pour les femmes. Une mesure qui constitue un tournant dans l'histoire de l'Iran et un symbole de la libération de la femme iranienne. La famille impériale donne l'exemple : la reine Tadj-ol-Molouk et ses dames d'honneur sortent du palais dévoilées. Immédiatement, quelques mollahs protestent par des manifestations à Qom, Meched et quelques autres villes. Le shah, inflexible, réprime leurs actions sans ménagement. Cet épisode consomme sa rupture avec le clergé et affiche son désir d'un Etat laïque. Il est vrai que Réza, s'il est musulman et croyant, n'est guère

pratiquant. Il montrera désormais une attitude anticléricale probablement excessive, allant jusqu'à interdire que l'on s'inspire de l'« architecture islamique » dans les « bâtiments officiels⁵³ ».

Cette mutation sociale et culturelle s'accompagne d'un gigantesque effort de développement économique. A la veille de la Seconde Guerre mondiale, l'Iran sera doté d'une véritable structure industrielle et sera pratiquement autosuffisant pour ce qui est des principaux biens de consommation courante. Ispahan et Yezd deviennent, grâce à des initiatives privées, des centres textiles. De nombreuses régions construisent des sucreries⁵⁴, quasi-monopole jusque-là des Soviétiques. Le Nord, plus agricole, se consacre plutôt à l'agroalimentaire. Réza commande en Allemagne la première aciérie du pays, grand rêve des révolutionnaires de 1906. Alors que les bâtiments sont presque achevés, les Britanniques en saisissent, sur la mer Rouge, les derniers équipements sous prétexte qu'ils appartiennent à l'Allemagne, pays ennemi. Les Iraniens protestent, en vain. Ils attendront des années pour pouvoir concrétiser ce à quoi ils ont droit.

La création la plus symbolique, et sans doute la plus visible pour l'opinion, a été la construction du chemin de fer transiranien. Le 9 février 1926, le Parlement en vote la loi malgré une vive opposition du futur chef nationaliste Mohammad Mossadegh, qui qualifie le projet de « trahison envers la patrie », et de quelques députés. Le transiranien nord-sud coûtera dix-sept millions et demi de livres sterling, une somme colossale pour l'époque. Par une faible augmentation des taxes sur le sucre et le thé, l'ensemble du peuple iranien en assumera le financement, sans qu'il soit besoin de recourir au moindre crédit extérieur ou emprunt intérieur. Dessiné par les ingénieurs allemands, réalisé par des entreprises danoises, allemandes et iraniennes, le réseau long de mille trois cent quatre-vingt-quatorze kilomètres est inauguré le 26 août 1938. Il relie désormais le golfe Persique à la mer Caspienne. « Un rêve iranien vieux de quatre-vingts ans vient de se réaliser », déclare, ému, le shah lors de l'inauguration. C'est l'œuvre de sa vie, un jour de liesse pour le pays. De nombreux gouvernements étrangers adressent de chaleureux messages à Téhéran pour saluer la performance. Silence de Londres.

Le 30 octobre 1938 commence la construction du second transiranien qui, d'est en ouest, reliera Tabriz, le chef-lieu de l'Azerbaïdjan, à Mashhad. Le 4 décembre s'engage la construction d'une troisième ligne devant relier Téhéran à Ispahan, Yezd, Kerman, pour finir au port de Bandar Abbas. Ces travaux seront interrompus par la guerre mondiale puis la crise du pétrole des années 1950. Ils ne s'achèveront que bien plus tard, sous Mohammad Réza, Pahlavi II.

Outre ces chantiers spectaculaires, la construction de milliers de kilomètres de routes carrossables, reliant pratiquement toutes les villes du pays entre elles et à la capitale, transforme en profondeur l'Iran. A Téhéran, cité ancienne aux rues poussiéreuses et étroites où l'électricité existait seulement dans le périmètre du palais impérial, le Golestân, un vaste plan d'urbanisme est mis en œuvre sous l'impulsion d'un compagnon d'armes du shah, le colonel puis général Karim Bouzardjoméhri, véritable baron Haussmann iranien. Le résultat est impressionnant. En seize ans, la ville passe d'une population de deux cent mille à cinq cent trente mille habitants à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Electrifiée comme pratiquement toutes les villes iraniennes, elle est dotée du téléphone automatique. D'impressionnants bâtiments sortent de terre un peu partout pour héberger les administrations, les ministères, l'armée, les écoles et les centres culturels.

Réza, malgré son manque d'éducation artistique, a un goût architectural sûr et un véritable sens de l'harmonie. Roi bâtisseur comme Shah Abbas, il souhaite que les édifices de son époque s'inspirent des monuments préislamiques. Ainsi est né ce que l'on a appelé, immédiatement, le style *Rezashahi*⁵⁵.

Le shah est un homme simple dont les idées de gestion sont celles « d'un bon père de famille ». Ce qui le met au-dessus des autres, c'est qu'il a une vision précise du devenir de l'Iran. Il sait que ses réformes, aussi essentielles soient-elles, ne réussiront qu'à la condition qu'il remette en ordre les finances publiques. En conséquence, dès son accession à la tête du gouvernement puis au trône, et malgré toutes les difficultés qui font obstacle à son grand projet, il impose le principe de la stricte orthodoxie financière. Il veille à ce que le budget de l'Etat soit équilibré et que les dépenses « ordinaires », celles de fonctionnement, soient distinctes des crédits « extraordinaires », affectés aux investissements et au développement. Ces dispositions ne suffisent cependant pas car l'Iran a besoin de beaucoup d'argent pour mener à terme ses réformes. Or sa principale richesse d'alors – et de toujours –, le pétrole, ne lui rapporte quasiment rien. Une lutte acharnée pour en récupérer la gestion, au moins partielle, s'engage.

Jusque-là, l'exploitation des gisements du Sud était régie par un accord passé en 1901 entre l'Anglais William Knox D'Arcy et Mozzafar al-Din Shah. D'un côté, concession était faite à D'Arcy de pouvoir prospecter sur une très grande partie du territoire iranien – quatre cent quatre-vingt mille kilomètres carrés – et d'en retirer des bénéfices sur une période de soixante ans ; de l'autre, le shah recevait dix mille livres sterling, des actions dans la compagnie de D'Arcy et 16 % des bénéfices escomptés, sur lesquels l'Iran n'avait aucun droit de vérification. L'affaire se révélant bientôt plus onéreuse que lucrative car rien ne sortait du sol iranien, D'Arcy céda une grande partie de ses actions à une compagnie de Glasgow, la *Burmah Oil Company*. Au moment où la nouvelle détentrice des concessions songeait à jeter l'éponge à son tour, elle découvrit, en 1908, d'importants gisements, créa en 1909 l'Anglo-Persian Oil Company (APOC) et construisit la plus grande raffinerie du monde à Abadan, d'où le pétrole commença à jaillir abondamment en 1913. Durant la Première Guerre mondiale, l'Amirauté de Londres, via un certain Winston Churchill, son *First Lord*, poussa le gouvernement britannique à injecter des capitaux et à prendre le contrôle de la compagnie. Aux termes de ces mutations, l'Iran, grand perdant de l'affaire, se retrouva toujours lié par un accord ancien qui le lésait et, pire, face au gouvernement de Sa Majesté britannique, superpuissance de l'époque.

Pour Réza et les Iraniens, la situation est insupportable. Le shah décide d'agir par un geste hautement symbolique : le 28 octobre 1932, à Abadan où les Britanniques se comportent en « maîtres » et où « les autochtones et les chiens » sont interdits d'accès dans certains espaces, il ordonne, à la stupeur générale, l'ouverture des robinets d'un oléoduc destiné à alimenter les pétroliers, ce qui provoque une « marée noire » dans le fleuve Chatt-al-Arab.

Les minutes s'écoulent, une demi-heure, diront certains. Personne n'ose intervenir, ni les Britanniques ni les Iraniens. Soudain, Réza brise le silence et, imperturbable, déclare : « Puisqu'on nous le vole, autant qu'il soit perdu pour tout le monde. » La presse s'empare de l'événement, photos à l'appui, mais en y apportant une nuance subtile : le « puisqu'on nous le vole » est remplacé par un « puisque cela ne nous rapporte rien ». La guerre du pétrole entre l'Iran et la Grande-Bretagne est déclarée.

A Téhéran, le ministre des Finances, Hassan Taghizadeh, notifie au concessionnaire britannique qu'il refusera désormais d'encaisser les royalties versées puisqu'elles sont « disproportionnées » et « insuffisantes » par rapport aux besoins iraniens. Le shah, au cours d'un Conseil des ministres mémorable, jette au feu une copie de l'accord de 1901, ajoutant qu'il interdit désormais à quiconque de prononcer devant lui le terme même d'« accord ».

Le 27 novembre 1932, les « concessions » sont officiellement supprimées. S'ensuit une large campagne de presse contre « l'impérialisme britannique ». Londres proteste : l'accord a été « rédigé dans les règles ». Pour l'intimider, Réza donne ordre à la marine impériale⁵⁶ d'organiser des manœuvres dans le golfe Persique, une démonstration de force quelque peu dérisoire. Après des échanges de notes et de propos vifs mais vains, Londres menace de porter l'affaire devant la Cour internationale de justice de La Haye, reconnue par Téhéran. L'Iran déclare qu'en matière d'affaires intérieures au pays, la Cour est incompétente⁵⁷.

Le 16 décembre, Londres saisit la Société des Nations (SDN). Mohammad Ali Foroughi, ministre des Affaires étrangères, est dépêché à Genève pour y défendre la cause de l'Iran. A la pression diplomatique, les Anglais ajoutent la « politique de la canonnière » par l'envoi de bâtiments de guerre dans les eaux du golfe. En Irak, alors protectorat de fait de Londres, ils mettent leurs troupes de terre en état d'alerte. Téhéran tente cependant de garder la main : outre de nouvelles manœuvres de sa petite marine de guerre, il décrète lui aussi l'état d'alerte maximum le 2 février 1933 pour sa division du Khouzistan, puis, le 12, pour celle de l'Est à la frontière avec le Béloutchistan, encore britannique à l'époque.

La SDN accorde quatre mois aux deux parties pour conclure un accord, désignant comme médiateur Edvard Beneš, ministre tchécoslovaque des Affaires étrangères. Les négociations s'engagent à Genève, à Téhéran et à Londres⁵⁸.

Le 14 mai 1933, un accord en vingt-six points est conclu, approuvé au parlement iranien après un bref débat. La part de l'Iran dans le bénéfice net d'exploitation passe de 16 à 20 %, une garantie minimum de revenus annuels lui étant accordée à hauteur de sept cent cinquante mille livres. En outre, l'Etat iranien obtient un droit de contrôle sur les comptes, cependant que la zone d'exploitation accordée aux Britanniques est réduite de quatre cent quatre-vingt mille à deux cent soixante mille kilomètres carrés, les Anglais gardant le droit de choisir leurs lieux d'exploitation mais perdant le monopole du transport et de la distribution des produits pétroliers à l'intérieur du pays. En contrepartie, la fin de la concession prévue en 1961 est repoussée à 1993, ce que l'on reprochera à Réza Shah et à son ministre des Finances Taghizadeh, signataire de l'accord.

Si les progrès sont importants pour l'Iran, ils restent bien en deçà des espérances : outre l'hypothèque posée jusqu'en 1993 sur les ressources financières issues du pétrole, l'accord abandonne aux Britanniques des avantages vite jugés excessifs, même par le shah qui les a pourtant approuvés. Le ministre des Finances en paiera bientôt le prix et sera déchargé de ses fonctions. Un long contentieux pétrolier irano-britannique va de fait s'ouvrir.

L'occasion de s'affranchir des Britanniques, une fois pour toutes, est manquée. Dans l'immédiat cependant, alors que l'APOC prend en 1935 le nom de AIOC – Anglo-Iranian Oil Company, Téhéran ayant signifié l'obligation d'utiliser son nom historique et officiel et non *Perse* ou *Persia* –, les revenus du pays, en augmentation, sont tous affectés aux dépenses d'investissement et aux crédits de la défense et de l'armée.

Malgré ce demi-succès aux répercussions internationales considérables, un premier bilan peut être posé sur le règne de Réza Shah. En effet, presque un demi-siècle après le début de son « aventure », on reste fasciné par son rôle dans l'histoire de l'Iran. Avant son action, le pays était presque devenu une fiction au bord de l'implosion. Son état de sous-développement était flagrant. A présent, le redressement est spectaculaire. L'Iran est redevenu une nation organisée, en plein développement, dotée de forces armées convenables, d'une base industrielle, d'infrastructures dignes de ce nom, et surtout d'une élite issue de toutes les couches de la société. Le shah a même mis en place un nouveau calendrier purement iranien⁵⁹. Une anecdote sans doute, mais qui en dit long sur son nationalisme. Les structures mises en place à cette époque ont perduré par leur qualité, même après la révolution islamique et sa prétention à tout changer. Réza, ce fils du peuple, venu d'un bourg perdu dans le Mazandaran, ne serait-il pas le véritable fondateur de l'Iran moderne, d'où le mythe qui l'entoure désormais ?

Malgré ses qualités incontestables, son règne n'est cependant pas sans tache. Les multiples réformes, la politique de restauration nationale et de développement économique ont été menées avec une volonté de fer, appuyée sur une rudesse certaine, au mépris parfois d'oppositions argumentées naissant ici et là devant tant de nouveautés en un espace de temps très court. Certes, la démocratie formelle et la séparation stricte des pouvoirs, voulues par la Constitution de 1906, y sont respectées. Cependant, les députés sont élus, tout au moins après la fin des années 1920, avec l'assentiment du pouvoir, ce qui restreint singulièrement leur marge de manœuvre. Parmi eux, on compte de nombreux grands propriétaires fonciers et des notables provinciaux chargés d'assurer le relais entre le pouvoir central et la population, mais pratiquement aucun membre du clergé. De ce fait, la liberté d'expression politique a été limitée même si, au cours des premières années du règne, une certaine liberté d'expression est tolérée⁶⁰. En se militarisant, l'autoritarisme du régime a prévalu et le culte de la personnalité a envahi l'espace.

Sur le plan international, les relations de l'Iran avec l'Union soviétique sont longtemps restées bonnes. Surtout au début de son règne, le shah a reçu régulièrement l'envoyé de Moscou qui apprécie ses positions antibritanniques. Cependant, il finira par interdire le parti communiste, tout en permettant à ses leaders, poursuivis en justice, d'être défendus par des avocats de talent, dont un député du Parlement. Condamnés, ces derniers ne seront pas exécutés. Plus tard, certains rejoindront le nouveau parti communiste iranien, le *Toudeh* ; d'autres, revenus de leurs opinions, occuperont des fonctions parfois éminentes dans la vie politique, économique et sociale de l'Iran. Le gouvernement de Réza Shah – régime dictatorial certes – n'est pas sanguinaire. Mis à part l'élimination physique de quelques chefs rebelles lors des soulèvements violents à la suite du coup d'Etat de 1921 et au tout début du règne où prévalait une situation de quasi-guerre civile, ainsi que quelques cas isolés, exceptions de trop assurément, on ne peut soutenir le contraire.

Parmi les actes que l'on peut cependant reprocher aussi, à juste titre, à Réza Shah au cours de ses dernières années de règne, figurent ses acquisitions – selon des modalités trop souvent injustes – de grands domaines fonciers dans sa province natale du Mazandaran : elles constituent des abus de pouvoir. Pour en contrebalancer l'effet désastreux sur son image, le shah a décidé, dans cette même région, la construction de logements, d'équipements, d'écoles et de dispensaires, lancé des programmes d'assainissement des terres et promu une alphabétisation renforcée. Si les paysans y ont trouvé une nette amélioration de leur vie quotidienne, il n'en a pas été de même pour les propriétaires lésés, qui n'ont pu récupérer leurs terres qu'à la fin de son règne⁶¹. Il n'en demeure pas moins que l'enrichissement personnel de Réza n'est pas justifiable.

Sa liste civile, les revenus traditionnels de la Couronne et les crédits de fonctionnement de la cour auraient dû lui suffire ainsi qu'à sa famille, d'autant plus que son train de vie est toujours resté simple, voire modeste.

Le 1^{er} septembre 1939, avec l'invasion de la Pologne par l'Allemagne, puis l'entrée en guerre de la Grande-Bretagne et de la France, le second conflit mondial qui éclate marque le début de la fin du règne de Réza Shah. La position de ce dernier est en effet ambiguë.

Certes Téhéran proclame, dès le lendemain, sa neutralité, demandant aux ressortissants des pays belligérants de s'abstenir de toute manifestation pouvant contrevenir à cette position, et impose de sévères restrictions à leurs déplacements. Cependant, le sentiment populaire, et ce qui prévaut dans les milieux du palais et du gouvernement, est plutôt proallemand. Cela dit, Réza n'a aucune sympathie pour une idéologie nazie qu'il ne connaît pas, les sentiments antisémites étant totalement absents de la culture traditionnelle iranienne. En outre, les nouvelles se diffusant très lentement dans le monde de cette époque, les crimes hitlériens sont ignorés en Iran encore plus qu'ailleurs. Mais ce qu'admire incontestablement le shah depuis 1933, c'est la puissance et la discipline de l'Allemagne nationale-socialiste.

Si, à cette époque, la France est son principal partenaire en matière d'éducation et de culture, de modernisation de la légistique, si elle forme l'élite du pays et coopère à l'organisation des forces armées, l'Allemagne tient la première place dans le domaine économique et le commerce extérieur. Berlin fournit en effet le pays en matériel ferroviaire et aérien, équipe son armée. Durant la grande dépression des années 1930, les Allemands ont conclu des accords très avantageux sur les exportations non pétrolières du pays qui ne trouvent pas de débouchés ailleurs. Plus de cinq mille ingénieurs, hommes d'affaires et techniciens allemands travaillent alors en Iran. On peut imaginer que beaucoup d'entre eux ne font pas qu'un travail officiel.

Dès la déclaration de guerre, Londres, informée sur ces tendances proallemandes, initie une vaste campagne radiophonique contre l'Iran et son shah, tandis que le vieil antagonisme irano-britannique se réveille. Réza, qui déteste les Anglais – lesquels le lui rendent bien –, partage sans aucun doute cette disposition de l'opinion.

Après le pacte germano-soviétique « Molotov-Ribbentrop » du 23 août 1939, puis l'invasion et l'écrasement de la Pologne, il donne l'impression d'avoir choisi son camp. Le 26 octobre 1939, il remplace au poste de Premier ministre le très prudent Mahmoud Djam par Ahmad Matine-Daftari, réputé proallemand⁶². Ali Asghar Hekmat, homme politique et universitaire, que l'on dit, sans qu'on sache pourquoi, antibritannique, est nommé à l'Intérieur, poste stratégique très sensible. Enfin, Hassan Esfandiari, président du Parlement, vieil homme politique de l'époque qâdjâre connu pour son expérience et son expertise sur les problèmes diplomatiques, est dépêché en « mission spéciale » en Allemagne, où Adolf Hitler le reçoit longuement. Parallèlement, Téhéran améliore ses relations avec Moscou et signe un traité d'amitié et de coopération économique avec le Japon. Autant d'éléments qui inquiètent et irritent Londres, et la font renforcer sa propagande contre l'Iran.

Devant ces pressions constantes, Réza Shah fait des concessions : il remercie, le 26 juin 1940, Matine-Daftari et le fait arrêter arbitrairement. Ali Mansour, réputé probritannique, ministre du Commerce et de l'Industrie du cabinet précédent, est nommé à sa place à la tête du gouvernement.

En outre, Mohammad Mossadegh, tribun antibritannique notoire, est arrêté et expédié loin de Téhéran, avec des égards cependant, puisque dans sa propre voiture et accompagné de son cuisinier-valet de chambre. Il restera en exil quelques mois, avant d'être libéré sur intervention du prince héritier.

L'effondrement militaire de la France en juin 1940 renforce les sentiments proallemands des Iraniens. On croyait, non sans raison, que la France possédait la première armée de terre du monde et la seconde marine de guerre. Mais à présent, la question se pose : l'Allemagne n'est-elle pas devenue invincible ? Réza tergiverse, attend l'issue du conflit que l'on pressent court, tout en espérant peut-être secrètement – mais on ne possède aucun témoignage fiable sur ce point – la défaite de l'Empire britannique.

La rupture du pacte germano-soviétique et l'invasion de l'URSS le 22 juin 1941 changent totalement la donne stratégique. Le shah ne cesse, dès lors, de recevoir de ses ambassades des rapports où est envisagée l'invasion de l'Iran par les deux puissances désormais alliées, la Grande-Bretagne et l'URSS. Il tente une nouvelle fois de rassurer les Alliés, impose quelques restrictions aux déplacements des Allemands, prend des mesures de précaution pour le cas où l'Iran serait envahi. On annule, sans l'annoncer officiellement, toutes les permissions des militaires. Le général Zahédi, inspecteur général des forces armées, est chargé d'une mission spéciale pour organiser la défense du pays, surtout au nord, face aux Soviétiques. Réza ne surestime-t-il pas l'efficacité et la puissance de son armée ? Ce n'est pas exclu. Peu auparavant, il avait demandé au chef de la mission militaire française à Téhéran : « Selon vous, combien de temps tiendrait notre armée en cas d'invasion conjointe soviéto-britannique ? – Deux heures, Sire », avait été la réponse. Fâché, le shah s'était éloigné sans mot dire, le Français avait confié à son interprète : « J'ai été trop optimiste⁶³ ! »

La propagande soviétique contre Réza sur les ondes radiophoniques s'ajoute à présent à celle de Londres et inonde l'Iran. Paradoxalement, la radio iranienne, inaugurée par le prince héritier et la princesse Fawzieh, son épouse, le 24 avril 1940, n'y riposte pas. On ne veut pas inquiéter la population⁶⁴.

Les 26 juin, 19 juillet et 16 août 1941, les plénipotentiaires britannique et soviétique « demandent » puis « exigent » de Téhéran le départ des ressortissants des pays de l'Axe, un droit de passage pour les convois d'armes à destination de l'URSS, en fait l'alignement de l'Iran sur le camp allié. Réza, tout en accentuant la surveillance des Allemands et des Italiens, fait la sourde oreille sur l'essentiel. L'opinion iranienne n'aurait pas compris une pareille allégeance, et puis, en cet été 1941, les Allemands sont à quelques encablures de Moscou, avançant vers le Caucase que l'Iran considère comme une de ses possessions historiques. En outre, les Britanniques connaissent partout des difficultés.

Le shah aurait-il voulu rester dans le camp des *futurs* vainqueurs pour récupérer ensuite les contrées perdues au XIX^e siècle ? Aucun témoignage ne l'atteste. En tout cas, il reste sur des positions qui ne sont pas nettes aux yeux des Alliés. Pour calmer le jeu, l'Iran fait alors officiellement appel aux Etats-Unis. Le secrétaire d'Etat américain Cordell Hull encourage les autorités iraniennes à coopérer avec les Alliés et les met en garde. L'« invasion » de l'Iran devient inévitable.

Elle a lieu le 25 août 1941, aux premières heures de la matinée, au sud et au sud-ouest par les troupes britanniques, au nord par celles de l'Union soviétique. A cinq heures du matin, les

envoyés de Londres et de Moscou en informent le Premier ministre Ali Mansour, dans sa résidence privée, par une note précisant que « les deux Etats [sont] dans l'obligation de prendre des mesures unilatérales et militaires à l'encontre de l'Iran, ne devant porter aucunement atteinte à la souveraineté du pays mais empêcher tous les agissements subversifs des Allemands ». Une demi-heure plus tard, Réza Shah, matinal à son habitude, en est informé. Il convoque les deux plénipotentiaires anglais et russe ainsi que Djavad Ameri, le ministre par intérim des Affaires étrangères qui fait aussi office d'interprète. La conversation, brève, se déroule en français⁶⁵.

« Que cherchez-vous, leur demande le shah ? Si vous voulez la guerre, il n'y a plus lieu de discuter. Si vous voulez le départ des Allemands, je vous avais donné l'assurance qu'ils partiraient.

– Sire, lui répond le plénipotentiaire britannique, le temps de la diplomatie est passé. Les armes vont parler. Ce sont les chefs militaires qui mènent l'affaire à présent. »

Le plénipotentiaire allemand, convoqué un peu plus tard, lit solennellement un texte par lequel l'Allemagne apporte son soutien à la politique de neutralité de l'Iran.

Les jeux sont faits. Le temps s'emballe. Dans la soirée, le Premier ministre fait un rapport très sobre au Parlement, appelé en séance extraordinaire. Aucun débat ne suit. Personne ne sait que dire.

Face à l'invasion conjointe de deux armées qui la prennent en tenaille, que peut la petite armée iranienne, conçue et formée surtout pour maintenir l'ordre intérieur et l'intégrité du territoire ? Rien, comme l'avait prédit le général français. Ici et là, les soldats iraniens résistent, baroud d'honneur. L'aviation russe largue quelques bombes sur Téhéran. Action symbolique avec des dégâts minimes. L'artillerie antiaérienne de la capitale riposte... sans résultat. Dans le Sud, la veille de l'invasion, le chef de la raffinerie d'Abadan, directeur régional de l'AIOC, organise un banquet où sont conviés le commandant en chef de la marine impériale et ses principaux officiers. Le banquet traîne jusqu'à une heure du matin. Le temps que les marins rentrent chez eux, à quatre heures, l'aviation britannique, partie de l'Irak voisin, pilonne les bâtiments de guerre iraniens, basés à Khorramchahr. Tous les officiers et marins tentant de gagner leur navire sont mitraillés et tués, y compris leur commandant en chef, l'amiral Bayandor⁶⁶. Les Anglais triomphent au prix du sang. Apprenant le carnage, Réza Shah pleure amèrement devant tout le monde : « Ils étaient la prune de mes yeux », « une si belle marine », « Mais que vont-ils nous laisser ? »

Les forces iraniennes tentent encore de résister. Ainsi le vieux général de l'époque qâdjâr Zafar-ol-Dowleh Moghadam parvient à arrêter la progression britannique venue d'Irak, dans l'Ouest. A Ahwaz, chef-lieu de la province pétrolière du Khouzistan, dans le Sud, la garnison locale, commandée par le général Mohammad Shahbankti, fait front vaillamment avec son artillerie lourde qui, dotée de canons de 105, tire jusqu'à épuisement de ses munitions. Lorsque de jeunes officiers disent au général que, sans couverture aérienne, le duel est vain, il leur est répondu : « Sa Majesté a acheté ces canons et me les a donnés pour que je me batte et non pour que je me rende⁶⁷. »

Le 27 août, Téhéran demande « la cessation des combats », notifie la fermeture des légations allemande et italienne et, comme les Alliés l'ont demandé, organise le rapatriement de leurs ressortissants par la Turquie, pays resté à l'écart du conflit mondial.

Réza Shah sait désormais qu'une page est tournée : « Ce que je savais être inévitable est arrivé. Les Alliés nous ont envahis. Je crois que cela sera ma fin. Les Anglais s'y emploieront. » Lucide, il est soucieux de préserver avant tout son pays des conséquences d'une chute dont il se propose d'être le bouc émissaire. Si au moins son fils pouvait poursuivre son œuvre et monter sur le trône ! Il sait qu'Ali Mansour, malgré son anglophilie, n'est pas l'homme de la situation et le prie de remettre sa démission. Reste à trouver un chef de gouvernement capable d'affronter les défis du moment.

Réza commence par s'enquérir de la présence à Téhéran de son ennemi de toujours, Ahmad Ghavam, grand patriote qui lui semble de taille à prendre les choses en mains. Ce dernier, réfugié dans ses terres du Nord, n'est malheureusement pas joignable. Ses pensées se tournent alors vers son premier Premier ministre, Mohammad Ali Foroughi (1877-1943), alors âgé de soixante-quatre ans. Les deux hommes sont brouillés depuis cinq ans. Respecté mais secret, Foroughi vit une sorte d'exil intérieur, ne se rendant jamais à la cour : ce n'est pas un courtisan. En outre, sa santé décline. Réza Shah passe outre son propre orgueil pour le rappeler. Son intelligence, sa rare qualité de reconnaître les hommes malgré leurs différences de vues l'incitent à mettre à nouveau sa confiance en un tel homme qui n'a jamais failli lorsque le pays était en danger.

Au soir du 28 août 1941, Nasrollah Entézan⁶⁸, récemment nommé chef du protocole impérial, téléphone à Foroughi. Ce dernier, « honoré de la délicate attention de Sa Majesté », après quelques discussions, arrive au palais à vingt et une heures. Il s'entretient longuement avec Réza Shah. A sa sortie, très calme, il dit simplement au prince héritier qui attend dans l'antichambre : « Par ces temps difficiles, je ne pouvais que reprendre du service. »

Dès le lendemain, sa nomination rendue publique, il se garde de remanier son cabinet. Il faut agir et non plus discuter. Seul Ali Soheili, diplomate expérimenté et russophone, ministre de l'Intérieur, est chargé des Affaires étrangères, cependant que le titulaire de ce poste le remplace à l'Intérieur.

Désormais seul maître à bord, le nouveau Premier ministre se fixe trois objectifs : mettre fin à la crise avec les Alliés, assurer l'intégrité du territoire et rendre à la vie parlementaire ses prérogatives pour placer le pays sur la voie de la démocratie politique, tout en sauvant la monarchie, symbole pour lui de l'unité nationale. Il associe dans ce but le prince héritier à toutes ses décisions. Cela ne fait aucun doute pour lui : le prix à payer pour atteindre ces objectifs sera de sacrifier le père pour sauver le fils. Réza Shah le sait et laisse faire. Sa seule issue est de faire confiance au vieux philosophe.

À peine installé, Foroughi doit affronter une nouvelle crise grave. Le 29 août 1941, le général Ahmad Nakhdjavan, ministre de la Guerre, s'appuyant sur les délibérations informelles d'un conseil composé d'officiers supérieurs⁶⁹, dissout, de son propre chef, l'armée de terre et renvoie tous les soldats du contingent dans leurs foyers ! Réza Shah, Foroughi et le chef de l'état-major général apprennent la nouvelle par la radio. En quelques heures, c'est la confusion générale dans les villes de garnison, et particulièrement dans la capitale où des milliers de jeunes conscrits errent.

Le shah réagit vivement. Au cours d'une réunion houleuse où les chefs de l'armée ont été conviés, il dégrade le ministre et son adjoint (on saura par la suite qu'il n'était au courant de rien), les frappe avec le pommeau de son épée et demande qu'on aille chercher son arme pour abattre les traîtres. Il se calme bientôt mais décide de rayer Ahmad Nakhdjavan des cadres de

l'armée et de le remplacer par le vieux général de division Mohammad Nakhdjavan (une coïncidence homonymique), formé jadis dans les écoles militaires de la Russie impériale.

Malgré cette réaction énergique, le pouvoir n'a plus d'atouts dans son jeu car plus d'armée pour assurer l'ordre public. Le roi est nu. Foroughi encaisse cependant le coup et nomme le général Amir Ahmadi gouverneur militaire de Téhéran. Ce dernier, longtemps placardisé mais connu pour son autorité, saura tenir la capitale grâce à quatre cents sous-officiers dont il rappelle certains de leur retraite. Un autre officier, le général Fazlollah Zahédi, héros de la reconquête du Khouzistan, reçoit, après vingt ans d'attente, sa deuxième étoile et est nommé chef de la gendarmerie nationale, seule force implantée dans tout le pays dont dispose encore le pouvoir. Sa mission : la réorganiser et maintenir l'ordre partout.

La cessation des hostilités prend rapidement effet, malgré quelques incidents. Dès lors, Foroughi et son ministre des Affaires étrangères tentent de régler les problèmes posés par le « stationnement » des troupes alliées dans le pays. Le 30 août, Britanniques, Soviétiques et Iraniens parviennent à un accord aux termes duquel il est convenu que les troupes soviétiques demeureront essentiellement dans le Nord et le Nord-Ouest, que celles de la Grande-Bretagne stationneront dans le Sud et le Sud-Ouest, leur présence dans la capitale devant rester « symbolique ». Les deux puissances étrangères promettent enfin le retrait de leurs troupes dès que la situation militaire le permettra.

Un problème crucial demeure. Les deux grands Alliés exigent le départ de Réza et la fin de la monarchie en Iran, les uns pour la haine que leur voue le shah, les autres pour son anticommunisme. Un régime républicain leur semble plus manipulable. Ils proposent à Foroughi de prendre la présidence, ce que ce dernier refuse catégoriquement. On suggère alors la mise en place d'une sorte de régence, que l'on confierait à Mohammad Sa'ed, alors ambassadeur à Moscou, futur Premier ministre. Même refus. L'un et l'autre sont persuadés que la monarchie est le régime le plus adapté à la situation chaotique que traverse le pays. Le projet de Londres pour mettre un Qâdjâr sur le trône est un nouvel échec : le neveu du dernier shah qâdjâr, prétendant au trône, homme cultivé, élégant et polyglotte, est un officier de la marine britannique ! En outre, il ne sait pas le persan.

Concomitamment, les pressions – britanniques en premier lieu – ne cessent ni sur Réza pour qu'il abdique ni sur Foroughi pour qu'il fasse abolir la monarchie. Une course contre la montre s'engage alors entre Alliés et Iraniens. Réza sait que son abdication est inscrite : les détachements soviétiques qui progressent lentement vers Téhéran, cependant que des avions survolent la capitale et lâchent quelques bombes, le lui rappellent à chaque instant. Foroughi veut pour sa part sauver l'Iran et la monarchie. Mais comment s'y prendre alors que le prince héritier, Mohamad Réza, n'a que vingt ans, qu'il a peu d'ambition, qu'il craint les Russes autant qu'il redoute de futures responsabilités ou une révolution ?

Le 15 septembre 1941, nouvelle escalade : Foroughi, souffrant, est alerté par son ministre des Affaires étrangères, Ali Soheili, que les plénipotentiaires britannique et soviétique exigent l'abdication du shah et son départ de la capitale sous vingt-quatre heures. En cas de non-respect de cet ultimatum, leurs troupes occuperont Téhéran et « régleront » le problème à leur manière. Réza Shah en aurait été informé, disent-ils.

Vers 14 heures, le shah et son Premier ministre se rencontrent. De l'entretien qui dure deux heures, rien ne filtre. Mais le lendemain, 16 septembre, soit vingt-deux jours après l'invasion de l'Iran, les deux hommes se retrouvent au palais. Le shah demande à Foroughi de rédiger son acte

d'abdication. Il quitte ensuite la pièce et s'en va marcher dans le jardin. Le prince Mohammad Réza Pahlavi et quelques personnalités sont là, dans un silence pesant. Réza Shah ordonne que l'on tienne prêt des voitures et quelques valises. Agité, le prince héritier lui demande :

« Et si les Russes entrent dans la capitale, ce sera la révolution ? – Ils voulaient ma peau, rétorque le shah en riant. Ils l'auront. » Foroughi apporte alors le texte qu'il a écrit de sa belle calligraphie de lettré persan. Le shah y appose sa signature : « [...] je me sens las ; le temps est venu pour qu'une force jeune poursuive la tâche qui exige tant de vigueur... ». Son règne vient de prendre fin.

Mohammad Réza s'approche. Son père lui dit : « J'ai pris les arrangements nécessaires avec le Premier ministre », puis se tournant vers Foroughi, il ajoute : « Je vous confie mon fils. Et vous deux, je vous confie au Tout-Puissant. » Il sert son héritier dans ses bras, se détourne pour qu'il ne le voie pas pleurer. Il se dirige vers sa voiture et prend le chemin d'un exil... qui sera sans retour. Réza vient de quitter l'arène politique. Il a profondément marqué le devenir de son pays et entre à présent dans l'histoire.

La suite de sa vie est celle d'un roi en exil qui cherche une terre d'accueil. Réza part pour Ispahan où se trouve déjà la majeure partie de sa famille, à l'exception du prince héritier qui sera roi vingt-quatre heures plus tard et de sa mère, tous deux restés à Téhéran. Sur son chemin, à Varamine, quelques officiers parmi les plus fidèles, menés par les généraux Morteza Yezdanpanah et Fazlollah Zahédi, l'attendent et lui proposent de l'accompagner, au moins jusqu'à la frontière. Réza les remercie mais leur demande de rentrer à Téhéran : « Mon fils aura besoin de vous. »

A présent, ce n'est déjà plus le colosse d'un mètre quatre-vingt-dix qui en imposait à tous. Dans ses souvenirs, la princesse Aschraf, sœur de Mohammad Réza Pahlavi, écrira : « ... comme j'étais assise devant la fenêtre de notre maison à Ispahan, regardant la cour, je vis un très vieil homme qui se promenait avec deux compagnons. Comme il se rapprochait, je fus frappée d'étonnement en m'apercevant que ce "vieil homme" en civil était mon père. En moins d'un mois, il semblait avoir pris vingt ans. Rétrospectivement, je pense qu'il avait peut-être eu une petite attaque immédiatement après son abdication⁷⁰ ».

Ispahan n'est pas l'ultime refuge du roi. Bien que déchu, Britanniques et Soviétiques le craignent toujours. Il doit partir loin, très loin. Foroughi avait suggéré, et Réza l'avait accepté, qu'il aille s'installer en Argentine. Les forces alliées ne s'y étaient pas opposées dans un premier temps. Le voilà donc à Yezd, Kerman, Sirdjan puis à Bandar Abbas, port sur le détroit d'Ormuz. Un voyage dans la chaleur de plus de mille kilomètres qu'il accomplit avec ses enfants. L'heure est venue de quitter pour toujours l'Iran. Il appelle alors les douaniers, à qui il demande de constater, après ouverture de ses bagages, qu'il emporte seulement ses effets personnels. Un procès-verbal est dressé pour éviter toute polémique ultérieure.

Un petit vapeur britannique – très inconfortable –, le *Bandara*, l'attend. Destination Bombay puis, de là, l'Amérique du Sud, en tout cas, il le croit... Une fois loin des côtes, on lui apprend que les Anglais ont changé d'avis et que le gouverneur de l'Inde lui refuse l'entrée dans le pays. On l'envoie en fait sur l'île Maurice, un endroit dont il ignore jusqu'à la localisation. Réza proteste, rédige trois télégrammes qu'on ne l'autorise pas à envoyer⁷¹. Il n'est plus qu'un simple prisonnier. On l'embarque alors sur un autre bateau, le *Burma*.

Le 19 octobre 1941, il arrive à l'île Maurice. Le gouverneur de l'île fait hisser en son honneur le drapeau iranien sur le bâtiment où l'ex-roi est assigné à résidence. Son séjour sur l'île durera six mois. Sur intervention de Téhéran, Réza et son entourage sont autorisés à partir pour l'Afrique du Sud. Le 30 mars 1942, ils débarquent à Durban où ils restent quelques jours. C'est enfin le dernier départ pour Johannesburg, où une grande villa, plutôt vétuste, a été louée pour eux. Réza, qui ne sort pratiquement jamais, s'y consume lentement. Il meurt le 26 juillet 1944, officiellement d'une crise cardiaque.

A Téhéran, la cour déclare un deuil assez discret. Après des tractations, la dépouille du roi est transférée et enterrée provisoirement au Caire, à la mosquée Rifahi. Ses cendres seront de retour en Iran, en grande pompe cette fois, au printemps 1950. Après la révolution, Khomeyni ordonnera la destruction de son mausolée, mais on n'y trouvera rien. Mohammad Réza Pahlavi avait pris la précaution de faire déplacer les restes de son père bien avant, dans un endroit tenu encore secret en Iran.

15

Et s'il fallait conclure...

Notre ouvrage s'achève sur la personnalité de Réza, shah-in-shah d'Iran de 1925 à 1941 qui, par une politique innovante et autoritaire, a fait entrer l'Iran dans la modernité du xx^e siècle. Il nous a semblé être la dernière grande figure de l'histoire iranienne. Les personnalités qui ont suivi appartiennent davantage à l'analyse, et, parfois même, aux polémiques inhérentes à la vie politique lorsque le recul du temps fait défaut.

Il n'empêche que l'Iran de ces dernières décennies a été particulièrement tourmenté : Seconde Guerre mondiale et ses conséquences, tentatives soviétiques pour provoquer l'éclatement du pays, mouvement national pour la nationalisation des ressources pétrolières, révolution blanche, puis noire et islamique. A-t-il manqué de grands hommes, de figures marquantes ? Certes pas.

Mohammad Ali Foroughi (Zoka-ol-Molk), homme d'Etat au sens le plus noble du terme, diplomate et écrivain de renom, réussit à éviter en 1941, au moment de l'invasion de l'Iran, une occupation militaire brutale du pays par les troupes anglo-soviétiques, à en sauver l'unité et l'indépendance en le faisant entrer dans le camp allié, et à en préserver les institutions politiques, notamment la monarchie.

Face aux tentatives de Joseph Staline de créer des républiques séparatistes dans le Nord-Est, un autre homme d'Etat d'envergure, Ahmad Ghavam, sut avec une maîtrise exceptionnelle duper puis vaincre l'implacable dictateur du Kremlin et sauver l'Iran.

Puis vint le temps d'un mouvement nationaliste unanime contre l'influence britannique et pour la nationalisation des ressources pétrolières, exploitées par une compagnie anglaise appartenant pratiquement au gouvernement de Londres. Un véritable mouvement d'exaltation nationale, de rêves infinis d'un peuple, comme il y en a peu dans l'histoire, s'est levé, symbolisé par Mohammad Mossadegh, qui devint bientôt un héros populaire non seulement par ses succès mais bien plus encore par le sort injuste qui lui a été réservé. A l'inverse de son ami Ghavam, aristocrate distant et froid, Mossadegh, autre aristocrate et probablement le plus grand propriétaire foncier iranien, savait flatter les foules par ses discours enflammés et sentimentaux. Il avait une obsession : rendre au peuple iranien la jouissance de ses ressources énergétiques par un combat sans merci contre les Britanniques, en parachevant la tentative que Réza Shah avait engagée. Sa lucidité, mêlée d'une fantaisie inusitée dans le monde politique, le conduisit à conclure le 19 décembre 1953, à l'issue d'un procès retentissant :

Oui, ma faute, ma très grande faute, et même ma plus grande faute est d'avoir nationalisé l'industrie pétrolière de l'Iran et enrayé le système d'exploitation politique et économique du plus grand empire du monde... Ceci au prix de moi-même, de ma famille ; et au risque de perdre ma vie, mon honneur, mes biens. Avec la bénédiction de Dieu et la volonté du peuple, j'ai foulé ce système sauvage et mortel d'espionnage et de colonialisme international [...]. Je suis bien conscient que mon destin doit servir d'exemple dans le futur à travers le Moyen-Orient pour briser les chaînes d'esclavage et de servitude forgées par des intérêts coloniaux.

De ce fait, si de Ghavam on parle dans les livres d'histoire avec respect et, encore, une sorte de crainte, comme de Bismarck, de Mossadegh on garde un souvenir ému, au point de l'appeler encore le « vieux lion ».

La crise provoquée par ce mouvement national d'ampleur aurait pu se terminer par un affrontement, voire un éclatement total du pays. Un général hors norme, Fazlollah Zahédi, compagnon du « vieux lion », sut l'éviter avec l'appui anglo-américain et sans la moindre réaction négative de Moscou, qui ordonna au puissant parti communiste d'alors de ne pas manifester contre lui, mais surtout grâce à l'appui du haut clergé chi'ite qui, conservant une certaine tradition de patriotisme, intervint en sa faveur.

Et Mohammad Réza Pahlavi, le dernier shah, le second Pahlavi ? Son long règne de trente-sept ans pourrait s'articuler en deux séquences. La première se termina par la mise à l'écart du général Zahédi, en avril 1955 : le shah s'y comporta en monarque constitutionnel. Initiant une seconde phase, il décida de « prendre les choses en mains », c'est-à-dire de régner et de gouverner. Son bilan fut alors impressionnant : industrialisation rapide et, somme toute, réussite du pays, réforme agraire, création des armées du savoir, de l'hygiène et du développement par l'orientation des conscrits vers une participation active à la croissance organisée de l'économie... La contrepartie de cette « prise en mains » fut un autoritarisme qui aurait pu être plus modéré. Les technocrates remplacèrent les politiques à la direction des affaires publiques ; la classe moyenne connut un développement prodigieux ; l'analphabétisme fut sur le point d'être vaincu... Autour de la cour cependant, un petit nombre de profiteurs se créa, à vrai dire pas plus voraces que ceux qui entouraient les noyaux du pouvoir des pays donneurs de leçons. Tout à ses rêves de grandeur, le shah ne vit guère monter la vague des mécontentements populaires, adroitement instrumentalisés par les grands intérêts pétroliers lésés par sa politique, qui avait fini par suivre celle du « vieux lion », et l'attitude franchement hostile de ses grands alliés occidentaux qui ne supportaient plus sa diplomatie de type gaullien. Il ne prit pas la juste mesure non plus du bouleversement sociétal qu'il avait provoqué : l'élévation fantastique du niveau de vie des uns creusait un fossé de plus en plus grand avec la masse ; les nouveaux diplômés, ne voyant pas s'ouvrir les carrières valorisantes auxquelles leur culture leur donnait le droit d'accéder, grossissaient les rangs des opposants.

La maladie soigneusement cachée aidant, Mohammad Réza Pahlavi ne réagit pratiquement pas à une agitation qui se transforma, ou que l'on transforma, vite en une « révolution islamique ». Ses deux ou trois dernières années de règne, dont les derniers mois ont été menés par la Shahbanou Farah Diba, ne furent pas à l'image d'un grand souverain, il s'en faut de beaucoup. L'histoire pardonne difficilement aux vaincus. N'a-t-on pas mis des décennies à ne retenir du règne de Napoléon III autre chose que la défaite de Sedan, avant de penser à une réhabilitation, c'est-à-dire à une confrontation de l'idéologie à la réalité des actions ? Les deux empereurs se ressemblent d'ailleurs sur plus d'un point.

Les passions sur son règne s'étant largement apaisées, le temps de l'analyse sereine semble venu. Nous l'avons nous-mêmes tentée dans un précédent ouvrage¹. Il faudra cependant encore des décennies pour qu'il n'y ait ni « pour » ni « contre » politiquement parlant, mais des analystes historiques débarrassés de leurs *a priori*.

Le règne de Mohammad Réza Pahlavi se termina dans le chaos sanglant d'une révolution islamique, appuyée largement de l'étranger, qu'il ne sut ni prévoir ni maîtriser. Un homme, Ruhollah Moussavi Khomeyni, devint l'image emblématique de cette révolution. A ce titre, son nom restera certes dans l'histoire de l'Iran, sans doute davantage du fait que, par cette révolution, la boîte de Pandore de l'islamisme radical, devenu un grand danger pour l'ensemble du monde, a été ouverte.

Il fait peu de doute, cependant, qu'au travers des massacres perpétrés, des mutations castratrices imposées à une société avancée, l'Iran sortira indemne mais sans doute transformé et différent des soubresauts actuels. Rares sont les nations, les pays qui, dans l'histoire, ont pu conserver leur identité et leur unité originelles sur quelque quarante siècles. De Zarathoustra, ou au moins de Cyrus jusqu'à notre époque cependant, le sentiment d'appartenance à une même communauté nationale, portant le même nom, n'a pas varié. En Iran, le passé et le présent s'interpénètrent. Alexandre, s'il est admiré parfois, reste toujours le « maudit » et l'on parle de sa conquête comme si c'était hier. De même si l'invasion arabe a fini par islamiser, de force souvent, un peuple majoritairement zoroastrien mais où le christianisme, le manichéisme et même le bouddhisme étaient très répandus, les Iraniens, convertis, ont transformé – en bien ou mal, ce n'est pas notre propos – l'islam en « fabriquant » le chi'isme et, chose autrement curieuse, continuent à avoir un sentiment de méfiance envers les « Arabes », dont ils se différencient absolument et qu'ils distinguent des Egyptiens et des Maghrébins. On brûle toujours dans les campagnes, et même dans certaines villes, l'effigie d'Omar, le deuxième calife qui a vaincu les Iraniens, et on célèbre toujours son assassinat par un des siens.

Tel est l'Iran. Sa pérennité réside « dans l'aboutissement d'un long passé d'efforts, de sacrifices et de dévouements ». L'institution monarchique, qui la symbolisait en quelque sorte, a disparu. Mais pas le passé. L'identité nationale iranienne, l'iranité, réside d'abord dans sa langue, le persan, fixée par Ferdowsi. Même pour celles et ceux qui ne parlent pas le persan littéraire dans certaines régions où se pratiquent les parlers vernaculaires, Ferdowsi, Khayyam, Molavi, Saadi, Hafez, Khaghani, Saëb, Bahar, Foroughi... et tant d'autres constituent toujours un bien commun et un patrimoine partagé. Rares sont les foyers où un volume du *Shahnameh* de Ferdowsi, du *Masnavi* de Roumi ou un recueil des poèmes d'Hafez n'occupe pas la place d'honneur, et ce, même chez les gens les plus modestes, peu ou pas lettrés. Même si, depuis trente-sept ans, tout a été mis en œuvre pour détruire la primauté et l'attachement à cette langue, jamais le peuple ne l'a autant chérie, y compris chez les millions d'exilés, qu'ils soient ou non nés musulmans. Par cette langue partagée, l'Iranien retrouve vivants ses mythes, ceux de l'empire universel et de la fraternité humaine, de la grandeur, du « sauveur », de l'homme providentiel, ainsi que le sentiment d'avoir été avant celui d'être.

Tant d'épreuves n'ont pu détruire ce peuple étrange, parfois déroutant. L'islamisme, qui fait tellement peur au monde, ne le fera pas non plus disparaître. L'Iranien est et restera iranien, avant d'être zoroastrien, musulman, juif, chrétien, bouddhiste, bahai, agnostique ou libre-penseur. Il pliera devant la tempête et se redressera ensuite, fidèle à la légende de Simorgh que le

poète Attar a si bien illustrée il y a mille ans. Le régime actuel est déjà bien usé, épuisé. Il mutera bien plus tôt qu'on ne le pense, même si une ou deux générations sacrifiées n'en seront pas témoins.

Plusieurs questions reviennent dans les discussions géopolitiques et médiatiques autour de l'Iran. Parmi elles, on se demande fréquemment quel sera l'avenir de ce carrefour des civilisations, centre de gravité dont l'équilibre d'une région dépend. Sorti de l'épreuve islamo-révolutionnaire, l'Iran de demain sera, à notre avis, avant tout une terre de tolérance et de vivre ensemble, ce que même les outrances et le fanatisme du règne de Khomeyni et son discours de haine et d'exclusion n'ont guère pu faire disparaître. La séparation de la religion et de l'Etat en sera la règle de base, l'antithèse de l'islamisme et de l'Etat théocratique. Il est peu probable que la forme occidentale, et surtout américaine de la démocratie, puisse convenir à ce pays. Cependant, l'indispensable Etat de droit, respectueux des libertés fondamentales, pourrait se construire autour d'une large décentralisation, tradition iranienne plurimillénaire, et d'une pyramide de gouvernances électives au niveau des villages, des cités, voire des régions, réservant à l'Etat central les grandes fonctions régaliennes. Le système instauré par Mithridate I^{er} Arsacide pourrait servir de modèle sur ce point.

Une autre question revient souvent : la monarchie a-t-elle une chance d'être restaurée ? Elle a indéniablement symbolisé l'Iran dès la plus haute antiquité, les Elamites et les Mèdes, bien avant Cyrus le Grand. Cependant, et même si certains peuvent le regretter, une page est tournée sur laquelle il semble peu probable que l'on revienne. Les Iraniens se souviendront avec nostalgie de leur passé et de leurs grands rois – comme les Français aujourd'hui de Saint Louis, d'Henri IV, de Louis XIV et parfois de Napoléon – mais préféreront choisir leur dirigeant, en instaurant un rigoureux système de freins et de contre-pouvoirs, indispensable après des années troubles et les déceptions connues. Une de leurs tendances est de respecter le « leader », l'homme puissant, juste et surtout intègre. Le soufisme iranien a fait d'Ali ce symbole mythifié, même s'il ne correspond pas nécessairement à la stricte réalité historique. Et il n'est pas exclu que la sortie de l'étape actuelle ne se fasse autour d'un tel personnage, surgi du sein même de la société iranienne.

Quoi qu'il en soit, le rêve de grandeur et d'un développement économique exemplaire, incarné par le dernier monarque, a été fracassé par la révolution, et celui de liberté que tant d'Iraniens croyaient trouver en elle a été brisé par le régime qui l'a suivi. Le temps de la synthèse, c'est-à-dire du retour à l'iranité, finira par arriver.

Une iranité qui est au cœur de notre ouvrage. Que retenir en effet de ces grandes images. Une constante : celles qui ont résisté au temps ont défendu les valeurs les plus précieuses de l'humanité ou en ont été les contre-exemples. Ainsi la cruauté maladroite d'un Agha Mohammad Shah ou la volonté de conquête de Nader Shah ne trouvent de contrepois relatif que dans leur désir commun de réunification d'un pays éclaté, d'un retour à une géographie ancienne. Fort heureusement, les grands personnages de l'Iran n'ont pas tous – loin s'en faut – fait payer leurs rêves de grandeur et de pouvoir par des massacres et des guerres interminables.

En cela, l'ombre tutélaire de Zarathoustra a rappelé à chacun que l'iranité, c'est avant tout la Bonne Pensée, la Bonne Parole et la Bonne Action. Cyrus, Darius, jusqu'à l'avant-dernier Sassanide en ont fait les fondements de leurs politiques où, sous l'égide d'Ahura Mazda, le Seigneur sage, les religions ont pu coexister dans une paix garantie, en même temps que les

traditions et les langues locales. Le rêve de l'Empire universel n'a pu exister qu'à ce prix de tolérance et de respect mutuel même si, sur tant de siècles, quelques cauchemars de fanatismes religieux ont manqué l'anéantir. La faiblesse et le renversement de l'Empire sont venus, entre autres, d'une intolérance religieuse qui a conduit à la conquête arabe.

Avec l'islamisation forcée des Iraniens, les dés ont été à nouveau lancés. Deux « siècles de silence » ont permis aux forces souterraines iraniennes de se reconstituer et de modifier les plans de l'envahisseur. L'iranité a ressurgi au grand jour avec une force retrouvée : le chi'isme, religion d'Etat certes, a permis de détourner les volontés panislamiques des Ottomans, mais aussi de régir l'Iran selon ses propres lois et sa propre sensibilité. Ainsi le grand Shah Abbas I^{er} a pu développer à nouveau une politique respectueuse des différents courants de pensée qui émaillaient son pays, rendre à l'iranité son sens, une iranité portée par les poètes et les intellectuels qui l'ont précédé, Ferdowsi et Avicenne entre autres. Une iranité portée au-delà des frontières puisque les philosophes européens du XVIII^e siècle, Montesquieu en tête, en ont fait leur miel, et ont souvent pris l'organisation étatique de l'Iran pour modèle.

Avec le XIX^e siècle et le dépeçage territorial de l'Iran, enfermé dans ses traditions sans prêter attention aux mouvements modernistes qui agitaient le monde, quelques grands noms, dont Amir Kabir surtout, ont tenté de réveiller le bel endormi. Faute de tenir compte de leurs avis, l'Iran a vendu son patrimoine aux Britanniques et aux Russes jusqu'au réveil qu'ont constitué la révolution constitutionnelle de 1906, puis les règnes des deux Pahlavi. L'iranité est alors revenue sur le devant de la scène. Le clergé a été remis à sa juste place. Les valeurs préislamiques, à côté des musulmanes, ont été ravivées. De grands érudits étrangers, les Français Henry Corbin et Henri Massé, l'Américain Arthur Pope, l'Allemand Ernst Herzfeld pour ne citer qu'eux, ont apporté leurs contributions essentielles au renouveau intellectuel d'un pays multimillénaire.

Ces mêmes valeurs qu'ont défendues tant de siècles d'histoire seraient-elles à présent perdues ? Les religieux, qui ont provoqué de nombreuses crises et revendiqué souvent, mais en vain, le pouvoir temporel, ont-ils pris, à présent et pour toujours, le pouvoir ?

Rien n'est moins sûr tant les « continuités souterraines » qu'évoquait Henry Corbin jouent leur rôle dans le maintien de la différence iranienne. Le cinéma iranien, sous les contraintes affichées, perce les murs du silence, les artistes à l'intérieur et à l'extérieur de l'Iran s'engagent à nouveau, les analystes croisent leurs données, les voiles des femmes glissent peu à peu, la jeunesse se réveille, les entreprises misent sur l'ouverture... Un vent de renouveau souffle sur l'Iran. Puisse-t-il balayer tout ce qui fait obstacle au bonheur de son peuple et rendre un nouvel hommage au cylindre de Cyrus le Grand !

« Puisse le doux pays d'Iran être prospère » (Ferdowsi).

Notes

Préambule

1. Henry Corbin, article « Perse », *Encyclopaedia Universalis*, 1995.

1

L'Iran avant l'Iran

1. Jean Varenne, *Zarathustra*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 16.
2. Daniel T. Potts, *The Archaeology of Elam : Formation and Transformation of an Ancient Iranian State*, Cambridge, Cambridge University Press, coll. « Cambridge World Archaeology », 1999, p. 1-4.
3. La notion d'« Aryen », individu nordique à peau blanche, développée à partir du XIV^e siècle et surtout par l'idéologie nazie au XX^e siècle, n'a aucun fondement scientifique. Dans les traditions et récits iraniens, elle n'a aucune connotation raciale ou raciste (voir F. Brélian-Djahanshahi, Bibliographie).
4. Jean Varenne, *op. cit.*, p. 19.
5. Ces trois branches indo-européennes gardèrent l'empreinte de leur origine commune en matière d'organisation sociétale et de choix linguistiques (ainsi, par exemple, des notions fondamentales comme les mots *père*, *mère*, *maison*, *deux*, se retrouveront dans toutes les langues nées de l'indo-européen), en même temps qu'une division tripartite de la société entre nobles guerriers, prêtres et producteurs, comme l'a analysé Georges Dumézil (*L'Idéologie tripartite des Indo-Européens*, Bruxelles, éd. Latomus, 1958, et *Les Dieux des Indo-Européens*, Paris, PUF, 1952).
6. Les historiens Abdul Hossein Zarinkoub, Taghi Nasr et le linguiste Ebrahim Pour-Davoud (voir Bibliographie).

2

Zarathoustra, le réformateur monothéiste

1. Nous nous référons tout au long de ce chapitre à la traduction de Khosro Khazai Pardis, *Les Gathas, le livre sublime de Zarathoustra*, Paris, Albin Michel, coll. « Spiritualités vivantes », 2011.
2. Ahura Mazda en est le dieu emblématique, d'où le nom de mazdéisme.
3. On s'étonnera sans doute que l'on n'ait jamais parlé ici de Nietzsche qui a pourtant titré son ouvrage le plus connu : *Ainsi parlait Zarathoustra*, et utilisé une forme lyrique proche des *Gathas*. La raison en est

simple : le nom et le style sont les emprunts majeurs que le philosophe allemand a faits au zoroastrisme, son objet étant tout autre.

[4.](#) Jean Varenne, *op. cit.*

[5.](#) Jacques Duchesne-Guillemin, *Zoroastre*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1948.

[6.](#) Jean-Paul Roux, *Histoire de l'Iran et des Iraniens des origines à nos jours*, Paris, Fayard, 2006.

[7.](#) Terme dû à l'historien iranien A. H. Zarinkoub, voir Bibliographie.

[8.](#) Toujours nombreuse à Bombay.

[9.](#) Khosro Khazai Pardis, *op. cit.*, p. 47.

[10.](#) « Le grand dieu est Ahura Mazda, qui a créé cette terre-ci, qui a créé ce ciel-là, qui a créé la prospérité pour l'homme, qui m'a fait roi, moi Darius, seul roi de beaucoup, seul chef de beaucoup. »

[11.](#) Duchesne-Guillemin, qui le fait remarquer, ajoute plus loin : « Il est certain que la prédication de Zarathoustra s'est faite loin de tout contact avec l'Iran occidental et assez longtemps avant l'avènement des Achéménides. Darius en a connu tout au plus un reflet atténué et déformé. »

[12.](#) Franz Cumont, *Textes et documents figurés relatifs aux mystères de Mithra*, Bruxelles, 1896, 2 vol., cité par Khosro Khazai Pardis, *op. cit.*, p. 107.

[13.](#) Isaïe 44, 28 ; 45, 1-3, traduction L. Segond.

[14.](#) Mary Boyce, *History of zoroastrianism*, Leyde, Cologne, E. J. Brill, 1982, vol. II, p. 94.

[15.](#) Note h, tome second : « Mr Hyde reconnaît que les anciens hérétiques ont allégué faussement sous le nom de Zoroastre quelques prophéties touchant Jésus-Christ : mais il prétend qu'ils n'eurent cette hardiesse que parce qu'ils n'ignoraient pas qu'il y avait de légitimes écrits de Zoroastre qui contenaient de ces prophéties. Il croit que Dieu avait révélé à Zoroastre l'avènement du Messie... »

[16.](#) Jean-Noël Laurenti, *Valeurs morales et religieuses sur la scène de l'académie royale de musique (1669-1737)*, Paris, Droz, 2002.

[17.](#) Dans le livret accompagnant le DVD *Zoroastre*, enregistré au Drottningholms Slottsteater, Suède, 19, 21 et 23 juillet 2006, Ed. Opus Arte, East Sussex, Grande-Bretagne.

[18.](#) En terre d'islam, condition sociale et juridique des non-musulmans appartenant à une des religions de la Bible, du Livre. Pananayotis J. Vatikiotis (*L'Islam et l'Etat au milieu du XIII^e siècle*, Paris, Gallimard, coll. « Le Débat », 1992, p. 138) rappelle qu'au XIII^e siècle, « même si les *dhimmi* pouvaient jouir d'une grande prospérité, ils n'étaient toujours que tolérés, exposés aux caprices des gouvernants et aux passions de la foule ».

3

Cyrus le Grand (vers 559-530 av. J.-C.), le rêve de l'Empire universel

[1.](#) Kouroch chez les Hébreux, Kuros chez les Grecs.

[2.](#) *Sag* en persan actuel.

3. On remarquera le parallélisme entre quelques légendes d'enfance dans la mythologie : Romulus et Remus élevés par une louve, Zeus allaité par la chèvre Amalthée, Cyrus, fils de la chienne...

4. On le pratique aujourd'hui encore lors des longues soirées de Ramadan. Même les personnes d'un âge plus avancé, surtout dans les « maisons de thé », s'y adonnent. Quelques abus dans les punitions infligées par le « roi » donnent parfois lieu à l'intervention de la police pour calmer les gens. Ce jeu s'appelle *tourna bazi*, un terme qui pourrait venir de tournoi, « chacun son tour ».

5. *Mandana* en persan d'aujourd'hui.

6. Le *Denkard*, sorte de bréviaire ou d'encyclopédie pédagogique zoroastrienne en 9 livres, daté du IX^e siècle apr. J.-C.

7. Voir note 36.

8. D'après Hérodote (I, 125).

9. Jean Perrot, « Suse à la période achéménide », in *Paléorient*, 1985, vol. 11, n^o 2, p. 67-69.

10. Connus sous le terme « Arsacides ». Voir notre chapitre sur « Mithridate I^{er} », p. 87.

11. Un satrape est un gouverneur d'une division administrative.

12. Crésus survivra à Cyrus. Il échappera à une tentative d'assassinat, commanditée selon la légende par Cambyse. La date de sa mort est discutée.

13. Marduk, appelé aussi Baal-Marduk, est le dieu suprême du panthéon babylonien. Il siège dans son sanctuaire, l'*Esagil* (« le temple au pinacle surélevé »).

14. Isaïe, 44, 28 ; 45,1 : « ... qu'un homme nommé Cyrus allait conquérir Babylone et libérer les Juifs » ; 44, 27 : « ... que l'Euphrate serait asséché, laissant passer l'armée de Cyrus ». Jérémie, 51, 30 : « que l'armée babylonienne cesserait de combattre ». Voir aussi notre chapitre « Zarathoustra », p. 32.

15. Pour certains, Nabonide se serait installé à Témia car il caresse une alliance avec l'Égypte et les tribus de l'Arabie désertique, craignant à présent la montée en puissance de Cyrus.

16. *Contre Apion*, I, 150-153.

17. Hérodote, I, 191,192. Xénophon (*Cyropédie*, VII, 33) donne à peu près les mêmes éléments qu'Hérodote.

18. Voir le tableau de Rembrandt, *Le Festin de Balthazar*, inspiré du livre biblique de Daniel où le régent Belshatsar (Balthazar) voit, sur un mur, apparaître une inscription mystérieuse et prémonitoire.

19. Les Edomites avaient aidé les Babyloniens dans le saccage de Jérusalem.

20. Traduction Louis Segond.

21. Isaïe, 45, 1-3 : « Ainsi parle l'Éternel à son oint, à Cyrus, qu'il tient par la main, pour terrasser les nations devant lui, et pour relâcher la ceinture des rois, pour lui ouvrir les portes afin qu'elles ne soient plus fermées. »

[22.](#) D. Rochangar, *Cyrus le Grand et Mohammad, fils d'Abdollah* (en persan), San Francisco, Ed. Pars, 1990 ; Gérard Israël, *Cyrus le Grand, fondateur de l'Empire perse*, Paris, Fayard, 1987.

[23.](#) Le temple, étendu sous Hérode I^{er}, subsistera jusqu'aux destructions de l'empereur romain Titus en 70 qui ne laisseront debout qu'un mur, objet aujourd'hui de toutes les dévotions.

[24.](#) John Curtis, *The Cyrus Cylinder and Ancient Persia*, avec une introduction de Neil MacGregor et une traduction du cylindre de Cyrus d'Irving Kinkel, Exposition organisée au Chhatrapati Shivaji Maharaj Vastu Sangrahalaya, Bombay, Inde, 20 décembre 2013-25 février 2014, The trustees of British Museum, 2013 ; W. Eilers, « Le texte cunéiforme du cylindre de Cyrus », *Acta Iranica*, t. II, 1974.

[25.](#) http://www.livius.org/a/1/mesopotamia/cyrus_cylinder_scan.pdf

[26.](#) Traduction du coauteur français à partir du texte anglais paru dans John Curtis, *op. cit.*, p. 42-43.

[27.](#) Gouverneur d'une division administrative.

[28.](#) Selon d'autres sources, il aurait vécu cent ans et serait mort de chagrin.

[29.](#) Edifice comportant entre trois et cinq plates-formes.

[30.](#) Arash Nour-Aghaï, « La différence entre le tombeau de Cyrus le Grand et ceux des autres rois achéménides », *La Revue de Téhéran*, n° 11, octobre 2006.

[31.](#) Voir l'article de Stéphane Foucart, « Cyrus le taiseux », *Le Monde*, 18 août 2007, qui cite Pierre Briant et Francis Joannès.

[32.](#) Voir aussi F. Brélian-Djahanshahi, *Histoire légendaire des rois de Perse*, Paris, Imago (diffusion PUF), 2001.

[33.](#) Thierry Petit, *Satrapes et satrapies dans l'Empire achéménide de Cyrus le Grand à Xerxès I^{er}*, Bibliothèque de la faculté de philosophie et de lettres de l'université de Liège, fascicule CCLVI, 1990, p. 11.

[34.](#) Rochangar, *op. cit.*, p 191. A cette époque, 50 millions de kilomètres carrés d'un ensemble qui comptait près de 149 millions de kilomètres carrés de terres émergées étaient connus et 11 millions de kilomètres carrés en constituaient les « pays civilisés ».

[35.](#) Voir Yves Bomati, Houchang Nahavandi, *Mohammad Réza Pahlavi, le dernier shah*, Perrin, 2013 (un chapitre est consacré à ces fêtes très discutées). Le faste de Persépolis aurait sans doute étonné, sinon déçu aux goûts affichés de simplicité de Cyrus.

[36.](#) Voir l'article du *Monde*, « Le cylindre de Cyrus, enjeu diplomatique », 7 février 2010.

[37.](#) Il est également connu sous les noms grecs de Mergis, Smerdis, Mardos...

[38.](#) L'Égypte restera iranienne jusqu'en 404 av. J.-C., jusqu'au règne du Sassanide Artaxerxès II. Elle le redeviendra très brièvement de 341 à 332 apr. J.-C., vers la fin de l'époque sassanide.

[39.](#) Le calcul du jour du couronnement qui correspond à la fête de Méhrégan ou Mehrgan, fête de l'automne, est dû à l'historien Anouchiravan Keyhanizadeh (« Chronologie de l'histoire de l'Iran », *Iran Times*, Whashington, 4 octobre 2013).

Darius (vers 551-486 av. J.-C.), le mythe de la grandeur

- [1.](#) Extrait de l'inscription de Béhistoun (Bistoun) relatant les origines et conquêtes de Darius I^{er}.
- [2.](#) Christiane et Jean Palou, *La Perse antique*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 3^e édition, 1978, p. 3.
- [3.](#) Calcul d'Anoushiravan Keyhanizadeh dont nous suivrons les dates établies dans sa « Chronologie de l'histoire de l'Iran », art. cit.
- [4.](#) Pierre Briant, *Darius, les Perses et l'Empire*, Paris, Gallimard, 1992.
- [5.](#) Cyrus avait deux filles, Atossa et Roxane. Laquelle en fait Darius a-t-il épousée ? Sur ce point, les historiens hésitent encore.
- [6.](#) Voir l'analyse d'Abdul Hossein Zarinkoub, *Histoire du peuple iranien* (en persan), Téhéran, Amir Kabir, t. I.
- [7.](#) René Maheu et Jean Boissel, *L'Iran, pérennité et renaissance d'un empire*, Paris, Ed. Jeune Afrique, 1976, p. 189.
- [8.](#) Cette précision est due à M. Firouz Bagherzadeh, dernier directeur général de ce musée avant la révolution islamique. Sur la politique égyptienne du grand roi, voir A. H. Zarinkoub, *op. cit.*, t. I, p. 144-149.
- [9.](#) William Matthew Flinders Petrie, *A History of Egypt*, t. III : *From the XIXth to the XXXth Dynasties*, Boston, Adamant Media Corporation, 2001, p. 366 ; Barbara Watterson (1997), *The Egyptians*, Oxford, Blackwell Publishing, 1997, p. 186.
- [10.](#) Pierre Briant, *op. cit.*, et Abdollah Razi, *Histoire complète de l'Iran*, Téhéran, Ed. Egbal, 1982.
- [11.](#) John E. Curtis et Nigel Tallis (dir.), *Forgotten Empire : the World of Ancient Persia*, Londres, British Museum, 2005.
- [12.](#) Voir sur ces points A. H. Zarinkoub, *op. cit.*, t. I, p. 148-156.
- [13.](#) Pierre Briant, *op. cit.*, p. 57.
- [14.](#) Géographe grec né vers 64 av. J.-C. et mort vers 21/25 apr. J.-C., cité par P. Briant.
- [15.](#) Yves Bomati, « Persépolis retrouvée », revue *Grands Reportages*, n° 206, mars 1999, p. 66-71.
- [16.](#) Cette cérémonie de présentation des vœux perdurera, ailleurs qu'à Persépolis, jusqu'à la révolution islamique.
- [17.](#) René Maheu et Jean Boissel, *op. cit.*, p. 237.
- [18.](#) Ces personnages seront traités dans les chapitres suivants de cet ouvrage.
- [19.](#) Voir ci-dessus, p. 71.
- [20.](#) Notamment A. Razi, *op. cit.*

[21.](#) Yves Porter, *Les Iraniens, histoire d'un peuple*, Paris, Armand Colin, 2007 : « Elle y restera deux siècles, jusqu'à ce que Séleucos I^{er} la rende aux Milésiens en 294 av. J.-C. »

[22.](#) Bientôt Xerxès (519-465 av. J.-C.) se vengera du saccage de Sardes en incendiant Athènes.

[23.](#) Il s'est déjà illustré plusieurs fois en dirigeant une flotte de trois cents bâtiments qui s'est emparée des îles des Cyclades en 490, a saccagé Naxos, soumis la Thrace et la Chersonèse et a pris une part active lors de la répression des villes d'Ionie insurgées.

[24.](#) D'après August Böckh qui, en 1855, a déterminé cette date communément reprise, le 12 septembre serait le jour du débarquement iranien, le 17 celui de l'affrontement décisif. Selon d'autres études, les combats auraient eu lieu en août.

[25.](#) Le deuxième épisode ne se déroulera que dix ans plus tard sous Xerxès I^{er}.

[26.](#) Pierre Briant, *op. cit.*

[27.](#) A. H. Zarinkoub, *op. cit.*, t. I, p. 156-161.

[28.](#) A. Razi, *op. cit.*, p. 28.

[29.](#) *Ibid.*

[30.](#) Pierre Briant, *op. cit.* ; A. H. Zarinkoub, *op. cit.*, t. I.

[31.](#) Jacques Lacarrière, *En cheminant avec Hérodote*, Paris, Fayard, coll. « Pluriel », 2011, p. 62.

[32.](#) Malgré ses services mais à cause de son orgueil et de son goût du luxe, il fut frappé d'ostracisme et se réfugia à Suse. Voir A. H. Zarinkoub, *op. cit.*, t. I.

[33.](#) Médecin né à Cnide, il passa dix-sept ans à la cour du grand roi Artaxerxès II. On lui doit une *Histoire de la Perse*.

[34.](#) Disciple de Socrate, Xénophon s'engage en 401 av. J.-C. dans l'armée de mercenaires que Cyrus le Jeune lève en Asie Mineure contre son frère, le grand roi Artaxerxès II. Bien que « ni général, ni officier, ni soldat » (*l'Anabase*), il devient l'un des chefs de la retraite des dix mille mercenaires qui doivent rentrer en Grèce. Il s'en fera le *reporter*.

[35.](#) Amir Medhi Badi, *Les Grecs et les Barbares*, Paris, Ed. Geuthner, 1990.

[36.](#) Le mausolée d'Esther, et de son père, Mordechaï, personnage important de la cour, se trouve à Hamadān (Ecbatane). Après la révolution islamique, le nombre des pèlerins a considérablement diminué à la suite du départ de nombreux Iraniens juifs vers les Etats-Unis, où ils forment une communauté importante en Californie, et le tarissement du flot des Juifs venus d'Israël.

[37.](#) Alexandre les traitera avec égard et respect. La fille du grand roi, Parysatis, aurait refusé de l'épouser, selon certains historiens.

[38.](#) Avec l'invasion arabe, celle des Mongols, de Gengis Khan et la dévastation du pays, surtout à Ispahan, par les insurgés afghans. Toutefois, avec la conversion plutôt forcée des Iraniens à l'islam, l'invasion arabe est perçue comme la pire des tragédies nationales et historiques.

[39.](#) Voir Pierre Briand, A. H. Zarinkoub, Maheu et Boissel, etc.

40. Séleucos était un des trois généraux (diadoques) d'Alexandre le Grand qui se partagèrent ses conquêtes.

5

Mithridate I^{er} (171-135 av. J.-C.), la refondation d'un empire

1. A. Razi, *op. cit.*
2. Un prénom toujours très courant aujourd'hui.
3. A. H. Zarinkoub, *op. cit.*, t. I, p. 330 et 334.
4. Maheu et Boissel, *op. cit.*, p. 202.
5. A. H. Zarinkoub, *op. cit.*, t. I, p. 229.
6. *Ibid.*, p. 266.
7. A. Keyhanizadeh, « Chronologie de l'histoire de l'Iran », art. cit.
8. *Magna Carta*.
9. Elle reste un symbole de la nostalgie du passé, tant célébré par les poètes iraniens.
10. André Verstandig, *Histoire de l'Empire parthe*, Bruxelles, Le Cri édition, coll. « Histoire », 2001, p. 57-79.
11. Maheu et Boissel, *op. cit.*
12. Paul de Breuil, *Le Zoroastrisme*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1989.
13. Pour Maheu et Boissel, *op. cit.*, ils seraient les « ancêtres des chevaliers d'Occident du Moyen Âge ».
14. Fait majeur à l'échelle de l'histoire de l'Antiquité : pendant presque sept siècles, deux empires, romain et iranien – parthe-arsacide d'abord, sassanide ensuite – vont s'affronter sans qu'aucun d'eux n'obtienne une victoire définitive. Voir Gholam Hossein Moghtader, *Les Guerres de sept cents ans entre l'Iran et Rome*, Téhéran, Ed. Chodjaï Golestaneh, 1936.
15. Taghi Nasr, A. H. Zarinkoub, A. Razi ainsi que René Maheu et Jean Boissel. Sans oublier les travaux de Roman Ghirshman, *L'Iran, des origines à l'Islam*, Paris, Payot, 1951.
16. Général Barham Ariana, *Idéologie des hommes libres* (ouvrage en persan), Paris, 1980 ; A. H. Zarinkoub, *op. cit.*, t. I, p. 334.
17. Gholam Hossein Moghtader, *op. cit.* L'ouvrage, très technique, constitue toujours une référence. Son auteur, colonel, sera général de division avant d'être nommé sous-secrétaire d'Etat à la Guerre durant les années 1940-1950.
18. Suréna aurait la moitié de l'âge de Crassus, selon A. H. Zarinkoub, *op. cit.*, t. I, p. 364-365. Voir aussi Plutarque, *Vies des hommes illustres*, t. III : *Vie de Crassus*, trad. D. Richard, Paris, Ed. Didier, Paris, 1944, chap. XXVI : « Suréna n'était pas un homme ordinaire : ses richesses, sa naissance et sa réputation le

plaçaient immédiatement au-dessous du roi ; en valeur et en prudence il était le premier des Parthes, et ne le cédait à personne pour la beauté de la taille et de la figure. Quand il était en voyage, il avait à sa suite mille chameaux qui portaient son bagage, deux cents chariots pour ses concubines, mille cavaliers tout couverts de fer et un plus grand nombre armés à la légère, car ses vassaux et ses esclaves auraient pu lui composer une escorte de dix mille chevaux ; sa naissance lui donnait le droit héréditaire de ceindre le bandeau royal aux rois des Parthes, le jour de leur couronnement. »

[19.](#) P. Groebe, « Der Schlachttag von Karrhae », dans *Hermes*, n° 42, 1907, p. 315-322.

[20.](#) Suétone, *Auguste*, 13, 2 : « Il [Antoine] n’usa pas avec modération de la victoire. Il envoya à Rome la tête de Brutus pour qu’elle fût mise aux pieds de la statue de César. »

[21.](#) Razi, *op. cit.*, p. 46-47 ; Bashiri, *Les Shahs-in-shahs d’Iran*, Levallois-Perret, Parang, p. 23.

[22.](#) L’un d’entre eux régnera avant d’être destitué par le *Méhastan*.

[23.](#) Ou Chosroès I^{er} : 109-129 apr. J.-C.

[24.](#) Dion Cassius, *Histoire romaine*, livre LXVIII, chap. XVII.

[25.](#) *Histoire Auguste*, « Hadrien », chap. XIII. L’*Histoire Auguste* est un recueil de biographies écrites au IV^e siècle dont les contenus sont très discutés.

[26.](#) M. M. Diakonov, *Les Arsacides*, trad. persane K. Kechavarz, Téhéran, 2^e éd., 1970, une analyse marxiste de la société arsacide par un iranologue soviétique de grande qualité.

6

Chapour I^{er} le Sassanide (200-272), la fondation d’un nouvel empire

[1.](#) Abolqasem Ferdowsi, *Shahnameh : The Persian Book of Kings*, Washington, Mage publications, 1997, p. 542. Voir notre chapitre « Ferdowsi ».

[2.](#) Roman Ghirshman, « L’Iran et Rome aux premiers siècles de notre ère », *Syria*, vol. 49, n° 49-1-2, 1972, p. 161-165.

[3.](#) Voir *Karnamak* d’Ardeshir Babakan, traduit en persan moderne par Sadegh Hedayat, en annexe d’autres documents de l’époque, Téhéran, 1963. Traduction complète de *Karnamak* et des *Maximes* d’Ardeshir in Mohamad Djavad Machkour, *Histoire politique des Sassanides*, 2 vol., Téhéran, Donyayé Kétab, 2^e édition, t. I, p. 52-68 pour le *Karnamak* et p. 128-148 pour les *Maximes*.

[4.](#) Tahmineh Sheybani, « Mâni et le manichéisme sous le règne de la dynastie sassanide », *La Revue de Téhéran*, n° 3, février 2006 : « Istakhr, dans le Fârs, région qui vit naître la lignée des Achéménides, fut le berceau des Sassanides. Dans cette ville fortifiée, toute proche de l’antique Persépolis de Darius, le légendaire Sassan veillait sur le sanctuaire d’“Ardvi Sûra Anâhitâ” (*haute, puissante, immaculée*). Le prestige d’Anâhitâ rivalisait avec celui d’Ahura Mazda et de Mithra. » La mère de Sassan était juive (Machkour, 79), les mariages mixtes étant fréquents à cette époque de grande tolérance religieuse.

[5.](#) A. H. Zarinkoub, *op. cit.*, t. I, p. 426. Certains auteurs évoquent d’autres dates à une année près.

6. Roman Ghirshman, art. cit. Les Syriens auraient été pressurés par les impôts excessifs exigés par les Romains. En outre, une importante communauté juive, qui vit à Antioche, est restée fidèle aux Iraniens depuis Cyrus le Grand.

7. Ils occupent les parties méridionale et orientale de la future Géorgie.

8. Les Koushans peuplaient le Tadjikistan jusqu'à la mer Caspienne, l'Afghanistan et la vallée du Gange.

9. Michel Rouche, *Les Empires universels, II^e-IV^e siècle*, Paris, Larousse, 1968, p. 257-258.

10. On le nomme aussi Hormozd ou Artavazde V (252-271).

11. Il semblerait que ces contrées soient restées dans le giron perse jusqu'en 256, d'après Roman Ghirshman (art. cit.).

12. *An Iran*.

13. Il comptera parmi les trente usurpateurs qui revendiqueront la pourpre impériale sous Valérien et Gallien.

14. Ce cérémonial rappellerait les « triomphes » organisés à Rome pour les généraux vainqueurs, lorsqu'ils montaient au Capitole pour y recevoir la couronne de laurier.

15. A. H. Zarinkoub, *op. cit.*, t. I, p. 431.

16. Marzieh Mehrâbi, « La ville ancienne de Bishâpour », *La Revue de Téhéran*, n^o 21, août 2007 : « La ville ancienne de "Bichâpour" – qui signifie "Bonnes affaires de Châpour" – est située au sud de la rivière Châpour, à une vingtaine de kilomètres au nord de la ville de Kâzeroun – ville au sud de Shiraz –, sa contemporaine en âge, toutes deux très vieilles puisqu'elles portent des marques d'occupation élamite et parthe. Etendue sur une plaine enclavée de montagnes, elle se termine aux confins d'un désert régional traversé par la rivière Châpour qui se jette dans le golfe Persique. »

17. Le sort réservé à Valérien alimentera bien des imaginations. Plus récemment, en 1991, Amin Maalouf, l'évoque dans son roman, *Les Jardins de lumière*.

18. *Histoire Auguste*, traduction d'André Chastagnol, Paris, Robert Laffont, 1994.

19. Henri-Charles Puech, *Sur le manichéisme et Autres essais*, Paris, Flammarion, 1992 ; *Le Manichéisme : son fondateur, sa doctrine*, Paris, Publications du musée Guimet, Civilisations du Sud, SAEP, 1949 ; Nasseh Nategh, *Mani et son message*, Téhéran, Ed. Amir Kabir, 1978 ; Hassan Taghi-Zadeh, *Mani et sa religion*, édité et annoté par A. Afshar-shirazi, Téhéran, Iranshénassi, 1656 ; François Decret, *Mani et la tradition manichéenne*, Paris, Le Seuil, coll. « Les Maîtres spirituels », 1974.

20. Date retenue par Nasseh Nategh, *op. cit.* Henri-Charles Puech (*op. cit.*) avance pour sa part la date du 14 avril 216.

21. A. H. Zarinkoub, *op. cit.*, t. I, p. 433-434.

22. A vrai dire, l'influence fut bientôt dans les deux sens. Voir Richard Foltz, *L'Iran, creuset de religions. De la préhistoire à la République islamique*, Québec, Presses de l'université Laval, 2007, p. 90.

23. Evangile de Jean, 14, 16 : « Moi, je prierai le Père, et il vous donnera un autre paraclet qui sera pour toujours avec vous : c'est l'Esprit de vérité. »

24. Ibn-an-Nadim (mort en 995 ou 998) est un savant et biographe chi'ite, cité par Tahmineh Sheybani, art. cit.

25. Voir Mireille Ferreira, « Debout sur la terre. Entretien avec Nahal Tajadod », *La Revue de Téhéran*, n° 57, août 2010.

26. *Mémoires pour servir à l'histoire des égarements de l'esprit humain ou Dictionnaire des hérésies, des erreurs et des schismes*, t. II, Sedan, Charles Morin, 1788.

27. N. Nategh, *op. cit.*, p. 212-214.

28. A. H. Zarinkoub, *op. cit.*, t. I, p. 423.

29. Jaleh Amouzegar, in *Iranshenasi*, vol. XXI, printemps 2009 ; Paul Gignoux, « Les quatre inscriptions du mage Kirdir », *Cahier Studia Iranica*, n° 9, Association pour l'avancement des études iraniennes, 1911.

30. *Chronique de Séert* éditée par Mgr Scher, 1^{re} partie, in *Patrologia Orientalis*, t. IV (1908), fasc. 3, trad. J. Périer, et t. V (1910), fasc. 2, trad. P. Dib ; 2^e partie, in *Patrologia Orientalis*, t. VII (1911), fasc. 2, trad. A. Scher, et t. XIII (1919), fasc. 4, trad. A. Scher. Rééd. complète : Turnhout, Brépols, 1981. Le lieu attirera de nombreux médecins et l'hôpital de Gundishapur sera le plus ancien hôpital d'enseignement connu dans le monde.

31. Hormizd I^{er} (ou Hormozd selon la prononciation moderne persane) ne règne qu'un an et dix jours. Surnommé « le Preux », il met en place l'administration de la ville de Ram-Hormizd près d'Ahwaz et bat les Sogdiens avant de mourir à Istakhr, ville haute du Fars. Lui succède son fils, Bahrâm I^{er}. L'histoire retient surtout de son règne, qui aurait duré trois ans, trois mois et trois jours, la sentence de mort qu'il prononce à l'encontre du prophète Mani sous l'influence des mages zoroastriens. Bahrâm II laisse pour sa part le souvenir d'un roi « fainéant » qui, vaincu par les Romains, leur abandonne une partie de l'empire avant de mourir en 292. Bahrâm III, son fils, ne règne que quatre mois. Vient ensuite Narssi, fils de Chapour I^{er}, qui n'a de cesse de porter la guerre contre les Romains. Mal lui en prend car, après quelques succès, notamment en Arménie, il finit, vaincu, par abdiquer au profit de son fils Hormizd II, qui règne de 301 à 309. Populaire, bâtisseur, réformateur de la justice, ce dernier trouve la mort dans des affrontements contre des tribus arabes révoltées. Son fils Azar Narssi le remplace, mais est rapidement assassiné par son entourage.

32. Le propre frère de Chapour I^{er}, Hormizd, s'est réfugié à Rome, se disqualifiant dans la course au pouvoir.

33. Citée par Marie-Antoinette Kuhn, *La Religion mazdéenne dans l'Iran d'hier et d'aujourd'hui, Ahura Mazda, Mithra et la réforme de Zarathoustra* : (http://documents.irevues.inist.fr/bitstream/handle/2042/33854/ANM_2001_227.pdf?sequence=1).

34. A. Vauchez, J.-M. Mayeur, M. Venard, L. Pietri (dir.), *Naissance d'une chrétienté (250-430). Histoire du christianisme*, Paris, Desclée, 1995, p. 937.

35. Certains auteurs parlent plutôt de « déportation » des chrétiens vers l'intérieur de l'Iran.

36. « Hérésie christologique du ^v^e siècle, de Nestorius, patriarche de Constantinople, concernant le rapport de la divinité et de l'humanité en Jésus-Christ. Nestorius, contrairement à la pensée théologique qui attribuait à l'unique personne du Verbe incarné les deux natures, divine et humaine, enseignait que Jésus-Christ était constitué par une dualité de personnes, la personne divine, le *Logos*, et une personne humaine, Jésus. Marie ne pouvait donc être considérée comme la Mère de Dieu. Le concile d'Ephèse (431) et le concile de Chalcédoine (451) rejetèrent ces doctrines », in *Encyclopédie Larousse* en ligne, « Nestorianisme ».

37. Nahal Tajadod, *Les Porteurs de lumière. Péripiétés de l'Eglise chrétienne de Perse III^e-VII^e siècle*, présentation de Jean-Claude Carrière, Paris, Plon, 1993.

38. Voir Mohammad Ali Taleghani, spécialiste de l'époque sassanide, in *Iranshenasi*, vol. XXVI, n^o 1, printemps 2014.

39. Philippe Ouannès, « Mazdak (mort en 529 env.) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 24 avril 2015 (<http://www.universalis.fr/encyclopedia/mazdak/>).

40. Voir la dernière étude publiée sur Mazdak et son influence sur les mouvements de pensée postislamiques en Iran : Chayan Afshar, in *Iranshenasi*, vol. XXII, hiver 2011 et vol. XXIII, printemps 2012.

41. Philippe Ouannès, art. cit. : « L'enseignement de Mazdak survécut pourtant longtemps et il en existe encore des traces de nos jours dans la région du Mazandaran, sur les bords de la mer Caspienne. »

42. Le prophète Mahomet né en 570 dira plus tard : « Je suis né au temps du Roi Juste » (hadith).

43. A. H. Zarinkoub, *op. cit.*, t. III, p. 500 ; A. Razi, *op. cit.*, p. 74.

44. A. Razi, *op. cit.*, p. 104-136 ; Machkour, *op. cit.*, t. II, p. 771-817.

45. Voir entre autres, Maryam Devolder, « Khosrow et Shirin », *La Revue de Téhéran*, n^o 17, avril 2007.

46. Mohammad Ali Taleghani, « L'impératrice Pourandokht et l'impératrice Azarimidokht », *Iranshenasi*, vol. XXIV, n^o 1, printemps 2012.

47. Elles étaient revêtues de son sceau sur lequel on peut lire : « Mahomet, le messager d'Allah. »

48. Les études sur la guerre irano-arabe et l'invasion de l'Iran sont nombreuses et continuent. La révolution islamique, dont beaucoup voient l'origine dans ces événements, tant les Iraniens ont coutume de mêler l'histoire même lointaine avec l'actualité, a suscité un grand développement de ces recherches, surtout parmi les chercheurs de la diaspora, nombreux dans les universités internationales. Voir, entre autres, M. A. Taleghani, « Rapport sur la bataille de Qadissiyé et l'influence des éléments naturels sur les événements historiques », *Iranshenasi*, vol. XXII, n^o 4, hiver 2011 ; Farokhzad, « Le général qui croyait à l'astrologie », *Iranshenasi*, vol. XXV, n^o 4, hiver 2014. Voir aussi la grande étude d'Ebrahim Pour-Davoud, *Pourquoi les Iraniens furent battus par les Arabes*, Téhéran, Anahita, 1965 (ouvrage exceptionnel aussi dans son analyse de la prose persane de l'époque).

49. La date fait débat parmi les historiens. Pour Tabarî, *La Chronique*, vol. II, « Omar, fils de Khattâb », Arles, Actes-Sud, 2001, p. 153 : « pendant la quatorzième année de l'hégire » donc en 635 ou au

début de 636. Pour J. et D. Sourdel, *Dictionnaire historique de l'islam*, Paris, PUF, 1996, rééd. 2004 : « mars 636 ou 637 ». Enfin, plus récemment l'historienne Parvaneh Pourshariati avance 635.

50. Mostafa el-Abbad et Omnia Mounir Fathallah, *What Happened to the Ancient Library of Alexandria ?*, Leyde, Brill, 2008, p. 214-217. Comme celle d'Alexandrie, la bibliothèque de Ctésiphon contenait l'essentiel du savoir de son temps, des Sassanides en l'occurrence ; elle brûla durant six semaines jour et nuit.

51. La poussée arabe s'explique aussi par le fait que de nombreuses colonies de l'Empire iranien étaient arabes, notamment dans le Khouzistan, proche de la Mésopotamie, mais aussi parce que des populations arabes se sont établies par la suite à Khamandan (région de l'actuel Kerman), Manijan (aujourd'hui Qom au centre du pays) et Kachan. Nous remercions le professeur Hassan Khoub-Nazar qui nous a expliqué en détail l'implantation de ces petites colonies devenues en quelque sorte la cinquième colonne des envahisseurs. Ses documents et son autorité de grand historien sont garants de cette thèse, peu évoquée pour des raisons politiques.

52. N. Tajadod, *op. cit.*, p. 346-347.

53. Parvaneh Pourshariati, *Decline and Fall of the Sasanian Empire*, Londres, I. B. Taurus and Co. Ltd, 2008, p. 469.

54. A. H. Zarinkoub, *op. cit.*, t. II, p. 26.

55. N. Tajadod, *op. cit.*, p. 355-357.

56. Le jour de l'assassinat d'Omar a été et reste une fête populaire en Iran, célébrée surtout à la campagne. Au cours des dernières années de la monarchie iranienne, à la demande de plusieurs pays arabes sunnites, le pouvoir tenta de rendre ces célébrations plus discrètes. Sans grand succès d'ailleurs.

57. E. Pour-Davoud, *op. cit.*, p. 342.

58. Expression de A. H. Zarinkoub.

59. Ce mot signifie en arabe « ceux qui sont sortis », « les sortants ». Les kharidjites s'opposent à l'autorité qui prétend rassembler tous les musulmans et forment des groupes dissidents avec des doctrines diverses.

60. Les Omeyyades qui succèdent au quatrième calife Ali ont pour ancêtre le grand-oncle du prophète Mahomet. Ils prennent Damas pour capitale. Ils seront renversés par les Abbassides.

61. Yves Bomati et Houchang Nahavandi, *Shah Abbas, empereur de Perse*, Perrin, 1998, annexe IV, p. 306. Voir aussi notre chapitre « Ismaïl I^{er}, le shah aux yeux bleus », p. 153.

62. Son mausolée serait celui de Bibi Shahrbanou, tout près de Téhéran.

63. Son mausolée s'y trouve toujours.

64. Sur les détails de ce retournement de situation, voir Ibn Khaldûn, *Le Livre des exemples*, vol. I, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 2002, « Muqaddima, III, XXXII. Rangs et titres royaux », p. 543.

65. Dans sa note à la biographie du fondateur des Saffârides par le professeur Bastani-Parizi.

66. Esmâïl ibn Ahmad (mort en 907) est un émir iranien samanide qui domine la Transoxiane de 892 à sa mort. Les Samanides atteignent leur apogée sous le règne de Nasr (913-943) dont le principal mécène et

grand ministre est manichéen.

67. A. Keyhanizadeh, *op. cit.*

7

Ferdowsi (930-1020), le poète de la mémoire iranienne

1. Jules Mohl, *Le Livre des Rois par Abou'lkassim Firdousi*, Imprimerie nationale, Paris, 1876, t. I, Préface.

2. Pehlewi : appelée aussi pahlavi ou moyen perse, descendant du vieux perse, cette langue était parlée sous les Sassanides.

3. Voir Zabihollah Safa, *Anthologie de la poésie persane (XI^e-XX^e siècle)*, trad. G. Lazard, R. Lescot, H. Massé, Paris, NRF, Gallimard/Unesco, coll. « Connaissance de l'Orient », 1964, p. 20-21.

4. C'est ce lieu où il a passé les dernières années de sa vie qui a été retenu pour l'édification de son monumental mausolée.

5. J. Mohl, *op. cit.* : « Or il arrivait souvent que la digue qui était établie dans la rivière de Thous pour faire affluer l'eau dans le canal, et qui n'était bâtie qu'en fascines et en terre, était emportée par les grandes eaux, de sorte que le canal demeurait à sec. L'enfant se désolait de ces accidents et ne cessait de souhaiter que la digue fût construite en pierre et en mortier : il se doutait peu alors que ce souhait influencerait puissamment sur sa destinée, et serait accompli, mais seulement après sa mort. »

6. Kaïoumors, Kioumars en persan actuel aurait été le premier roi de Perse. Il aurait régné trente ans.

7. Ferdowsi, *Livre des Rois, Sur Daqiqi le poète* : « Il aimait de mauvaises compagnies ; il vivait oisif avec des amis pervers, et la mort l'assaillit subitement et posa sur sa tête un casque noir » (trad. Jules Mohl).

8. Les Ghaznévides, musulmans d'origine turque, ont régné de la fin du X^e à la fin du XII^e siècle sur les régions du Khorassan, du Pendjab et de Ghazni, cette ville étant aussi une province afghane.

9. Le Zaboulistan se trouve dans le sud de l'Afghanistan, dans la province actuelle de Zabol.

10. Commencement du poème de *Yousouf et Zouleïkha*, attribué au poète.

11. Nous suivons ici l'analyse de Mohammad Ali Foroughi, *Introduction à une sélection du Shahnameh*, Téhéran, ministère de l'Education nationale, 1941, p. 4, reprise par Z. Safa (*op. cit.*) et Ali Akbar Saïdi Sirdjani, *Le Roman de Zohak*, Téhéran, Nachr-é-now, 1988, p. 15.

12. Z. Safa, *op. cit.*, p. 121 sq.

13. On trouve quelques exceptions, comme les romans courtois de Gorgani ou de Nézami, ce qui ne fait que confirmer la règle.

14. Joseph Santa-Croce, *Courrier de l'Unesco*, 24^e année, n^o 10, octobre 1971. Il écrit aussi : « Le *Shahnameh* est une œuvre d'une prodigieuse richesse littéraire et d'une exceptionnelle portée morale... L'audience toujours accrue de Ferdowsi ne peut que réjouir. Cet héritage unique de splendeur morale, de sagesse jamais désuète et de perfection littéraire constitue un bien somptueux offert à l'humanité par le génie iranien. »

- [15.](#) Mohammad Ali Foroughi, *op. cit.*, p. 4.
- [16.](#) Z. Safa, *Histoire de la littérature iranienne*, t. I, Téhéran, Ed. Amir Kabir, 1978, p. 118.
- [17.](#) Parviz N. Khanlari, *Introduction à l'histoire de Rostam et de Sohrab*, 14^e édition, Téhéran, Ed. Amir Kabir, coll. « Chefs-d'œuvre de la littérature persane », 1975.
- [18.](#) Ali Akbar Saïdi Sirdjani, *Le Roman de Zohak*, *op. cit.*, p. 15. Ce livre de ce poète et essayiste de renom a valu à son auteur la prison et la mort. Le régime islamique ayant vu dans le « monstre Zohak » tel que présenté dans le livre selon le *Shahnameh*, le portrait de l'ayatollah Khomeyni. L'œuvre a donc été considérée comme blasphématoire.
- [19.](#) Abbas Mansour, « Ferdowsi, le chantre de la victoire du bien sur le mal », en hommage à A. A. Saïdi Sirdjani, *Rahavard*, revue trimestrielle en langue persane publiée aux Etats-Unis (L. A.), n^o 3, été 2013.
- [20.](#) Voir chapitre « Zarathoustra », p. 21.
- [21.](#) Voir l'intéressante étude de Kambiz Djalali, « *Le Livre des Rois* de Ferdowsi et ses traductions dans la philologie et la littérature françaises et allemandes », *Revue germanique internationale*, n^o 7, 2008, p. 125-137 (<http://rgi.revues.org/404>), d'où nous tirons une grande partie de ces informations et où on trouvera toutes les références bibliographiques.
- [22.](#) Heinrich Heine, *Romancero. Romanzero*, introduction et traduction de Louis Sauzin, Paris, Aubier, 1976, p. 112-115.
- [23.](#) Rénové et embelli dans les années 1960 par le même organisme sous la supervision de l'architecte Houchang Seyhoun, alors doyen de la faculté des beaux-arts de l'université de Téhéran, à qui l'on doit également les mausolées d'Omar Khayyam, du poète kurde Baba Taher et d'Avicenne à Hamadân.
- [24.](#) On lira le récit savoureux et détaillé du périple de ces savants en Iran et de l'inauguration du mausolée par le professeur Henri Massé dans *Célébration du millénaire de Ferdowsi. Vers le Khorasan*, Paris, Société d'études iraniennes, 1974.
- [25.](#) Extrait du discours prononcé à l'occasion de la célébration du millénaire de l'achèvement du *Livre des Rois*, 22 décembre 1990.
- [26.](#) M. T. Bahar, *Malek-ol-Shoara*, « prince des poètes », est habituellement considéré comme le plus grand poète classique persan du XX^e siècle. Originaire du Khorassan comme Ferdowsi, il a consacré plusieurs poèmes à la gloire de l'auteur du *Shahnameh*. Voir *Œuvre complète de Bahar, Malek-ol-Shoara*, 4^e édition, 1^{er} vol., Téhéran, Ed. Amir Kabir, 1974, p. 343-346, 624-632, 755-757, etc.
- [27.](#) J. Santa-Croce, *op. cit.*, p. 39.
- [28.](#) On changera alors discrètement la couverture pour y faire apparaître « Œuvres complètes ».
- [29.](#) La presse locale et les télévisions de langue persane émettant à l'étranger ainsi que les réseaux sociaux en rendent largement compte.

1. La dynastie des Samanides domina, de 874 à 999, les régions de la Transoxiane et du Khorassan, dans l'Iran oriental.
2. Eghbâl Farhat, *Zendegi-Nâmeh Abou Ali Sinâ* (biographie d'Avicenne), Téhéran, Ed. Bâstân, 2006.
3. C. E. Bosworth, *Les Dynasties musulmanes*, trad. Y. Thoraval, Arles, Actes Sud, coll. « Sindbad », 1996.
4. Voir Mahnâz Rezaï, « L'histoire de la littérature persane du début du XI^e siècle à la moitié du XII^e siècle (II) », *La Revue de Téhéran*, n^o 42, mai 2009. Ce texte est une adaptation de la deuxième partie (p. 63-158) du premier volume de l'ouvrage *Târikh-e Adabiât dar Irân* (*Histoire de la littérature iranienne*) de Zabihollah Safa.
5. Ce terme était tombé dans l'oubli après l'invasion arabe.
6. Mahmoud conquiert une grande partie de l'Inde et força les populations à se convertir à l'islam.
7. Abu Bakr Mohammad Ibn Zakariya al-Razi (865-925).
8. Saïd Nafissi, *Pour-é-Sin. Sa vie, son œuvre, sa pensée et son temps*, Téhéran, Danéch, 3^e édition 1981.
9. Association pour la protection du patrimoine national, Téhéran, 1954.
10. L'œuvre en persan d'Avicenne a été traduite en arabe entre 1952 et 1983.
11. Cette recension publiée en 1875 est citée par Nafissi, *op. cit.*, p. 41.
12. Voir pour plus de détails, Tâbân Elahi, « Le Canon d'Avicenne, un monument du savoir », *La Revue de Téhéran*, n^o 48, novembre 2009.
13. Anecdote rapportée par Boubaker Ben Yahia, « Avicenne médecin. Sa vie, son œuvre », *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications*, vol. 5, n^o 5-4, 1952, p. 355-356.
14. Anecdote rapportée partout, y compris dans une poésie de Roumi.
15. Phrase d'introduction d'*Orjouza fi al-Tibb. Le Poème de la médecine* ou *Cantica Avicennae*, sorte de résumé en versets du *Canon de la médecine*.
16. August Ferdinand Mehren, *La Philosophie d'Avicenne*, université de Toronto, 1882, p. 507 sq.
17. Henry Corbin, *Avicenne et le récit visionnaire*, Lagrasse, Verdier, coll. « Islam spirituel », 1999 ; Amélie-Marie Goichon, *La Philosophie d'Avicenne et son influence en Europe médiévale*, Paris, Maisonneuve, rééd. Librairie d'Amérique et d'Orient, 1971 ; Shlomo Pinès, « La "philosophie orientale" d'Avicenne et sa polémique contre les Bagdadiens », in *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age*, Paris, Vrin, 1952.
18. Panoussi Estiphan, « La théosophie iranienne, source d'Avicenne ? » in *Revue philosophique de Louvain*, troisième série, t. 66, n^o 90, 1968, p. 239-266.
19. S. Otjroânî, *Ta'rîfât*, Istanbul, éd. anonyme, 1265 H, p. 78 : « *Al-kasf*, c'est le dévoilement de ce qu'il y a de problèmes cachés et de choses invisibles, dévoilement soit par l'existence soit par l'intuition. »

Pour la démonstration par l'existence, voir A.-M. Goichon, « La démonstration de l'existence dans la logique d'Avicenne », in *Mélanges Massé*, Téhéran, université de Téhéran, 1963.

20. Avicenne, *Le Récit de l'oiseau*, trad. Henry Corbin, in Henry Corbin, *Avicenne et le récit visionnaire*, op. cit., p. 208.

21. Avicenne, *Kitâb al-Ishârât wa-l-tanbihât (Livre des directives et des remarques)*, traduction française d'Amélie-Marie Goichon, Paris, Unesco/Vrin, 1951, p. 484-485.

22. Certains ont voulu voir dans l'Ange le personnage de l'imam, guide spirituel du chi'isme, perception peu probable.

23. Amélie Neuve-Eglise, « La théosophie orientale (*al-hikmat al-mashriqiyya*) d'Avicenne. De la métaphysique à la mystique », *La Revue de Téhéran*, n° 48, novembre 2009.

24. Sur d'autres points on pourra aussi se reporter à l'interview de Christian Jamet, in « Avicenne, le savoir comme émancipation », propos recueillis par E. Aeschmann et M. Lemonnier, *Le Nouvel Observateur*, n° 2647 du 30 juillet au 5 août 2015, p. 60-62.

25. Dante, dans sa *Divine Comédie* (1472), le considère déjà comme un des plus grands penseurs et savants du monde chrétien.

26. Minou Foadi, *Influence de la science médicale iranienne dans le monde occidental*, Londres, Khoosh-HA, Society of Persian arts and letters, 2014, p. 194-221.

27. *Ibid.*, p. 213.

28. *Ibid.*, p. 212. Selon la même source, entre 1899 et 1900, quatre thèses de doctorat ont été consacrées à la médecine d'Avicenne à l'université de Berlin. Enfin, le *Canon* a été traduit en anglais en 1930.

29. Saïd Nafissi, op. cit., p. 6.

30. Henry Corbin, *Avicenne et le récit visionnaire*, op. cit., p. 43-44 : « Le symbole n'est pas un signe artificiellement construit ; il éclôt spontanément dans l'âme pour annoncer quelque chose qui ne peut pas être exprimé autrement ; il est l'unique expression du symbolisé comme d'une réalité qui devient ainsi transparente à l'âme, mais qui en elle-même transcende toute expression. L'allégorie est une figuration plus ou moins artificielle de généralités ou d'abstractions qui sont parfaitement connaissables ou exprimables par d'autres voies. Pénétrer le sens d'un symbole n'équivaut nullement à le rendre superflu ni à l'abolir, car il reste toujours la seule expression du signifié avec laquelle il symbolise. On ne peut jamais prétendre l'avoir dépassé une fois pour toutes, à moins précisément de le dégrader en allégorie, d'en fournir des équivalences rationnelles, générales et abstraites. »

31. Au cours du XX^e siècle, l'Iran a rendu des hommages exceptionnels à trois grands hommes : Cyrus, Ferdowsi et Avicenne.

32. Francesco Gabrieli, conférence prononcée en hommage à Avicenne lors des séances de la 5^e conférence générale de l'Unesco, Florence, juin 1950, traduction persane d'Abbâs Eghbâl-Ashtiâni, Téhéran, Ed. Pharos, p. 14-16.

33. Traduction du baron Carra de Vaux, extrait du *Journal asiatique*, juillet-décembre 1899. La Bibliothèque nationale de France en possède cinq manuscrits, portant les n°s 1620, 2322, 2502, 2541, 3171.

Une *Kaçîdah* est un poème bref.

[34.](#) Pour certains, « Assassins » pourrait être la transformation de *Assassioun*, « fondamentalistes ».

[35.](#) De Teymour (Timur) Lang, Teymour le boiteux.

9

Ismâïl I^{er}, le shah aux yeux bleus (1487-1524), la renaissance de l'Empire perse

[1.](#) Elle rappellera, sur certains points, pour les Français, la bataille de Roncevaux où, en 778, le preux neveu de Charlemagne, Roland, pris au piège dans un défilé montagneux, sonna en vain du cor pour qu'on lui porte secours.

[2.](#) Nous reprendrons ici une partie des éléments contenus dans les annexes 1 et 2 de notre ouvrage commun, *Shah Abbas, empereur de Perse*, Paris, Perrin, 1998.

[3.](#) On rappelle aussi le mot *safa*, pureté, comme étymologie.

[4.](#) Saïd Nafissi, introduction à l'œuvre complète du poète soufi Fakhroldine Hamadani, dit Araghi, nouvelle édition, Téhéran, Djajvidan 1987.

[5.](#) Yves Bomati et Houchang Nahavandi, *Shah Abbas, empereur de Perse*, *op. cit.*, p. 267.

[6.](#) Il est peu probable que Safi al-Din se soit jamais converti au chi'isme. On ne possède, en tout cas, aucun document pouvant en attester. L'historien Ahmad Kasravi reste à ce jour la principale référence sur ce point : voir A. Kasravi, *L'Origine de Sheikh Safi*, Téhéran, 1928.

[7.](#) Sept générations avant Safi al-Din, soit au XI^e siècle, un certain Firouz Chah Shahine Colah a fait l'objet d'études qui établissent ainsi la filiation safavide.

[8.](#) Les Moutons noirs qui se sont installés dans les régions autour du lac de Van depuis le XIV^e siècle dominant l'Anatolie orientale, l'Azerbaïdjan, la Mésopotamie et le nord-ouest de l'Iran actuel. Ils se sont choisis pour capitale Tabriz qu'ils ont ornée de la fameuse Mosquée bleue. Les Moutons blancs, moins puissants au début, sont apparus au XIV^e siècle dans la région de Diyarbakir, une ville kurde de Mésopotamie.

[9.](#) Cette dynastie byzantine a régné sur Byzance de 1057 à 1059 et de 1081 à 1185. Après la prise de Constantinople par les croisés en 1204, elle fonda l'empire de Trébizonde, où elle régna jusqu'à la conquête turque de 1461.

[10.](#) Stanford J. Shaw, *History of the Ottoman Empire and Modern Turkey*, vol. 1, *Empire of the Gazis : The Rise and Decline of the Ottoman Empire 1280-1808*, Cambridge, Cambridge University Press, 1976.

[11.](#) Ce choix du début du XVI^e siècle a des répercussions aujourd'hui encore dans la configuration géopolitique du monde musulman, et la gouvernance de l'Iran depuis la révolution islamique.

[12.](#) Voir Joseph von Hammer-Purgstall *Histoire de l'Empire ottoman : depuis son origine jusqu'à nos jours*, vol. 1 (trad. de l'allemand Louis Dochez), Paris, Parent-Desbarres, 1840, p. 410.

[13.](#) C'est le père de Soliman le Magnifique.

14. Selon Jean-Paul Roux (*Babur. Histoire des Grands Moghols*, Paris, Fayard, 1986), les guerres safavides contre le monde turc (Ottomans, Ouzbeks) – Touran – serait une résurrection du thème développé dans la mythologie puis dans l'épopée iranienne de Ferdowsi.

15. Voir les publications en ligne autour du 500^e anniversaire de la bataille de Tchaldiran où ces lettres sont traduites (<http://ballandalus.wordpress.com/2014/08/23/500th-anniversary-of-the-battle-of-chaldiran-aug-1514-letter-exchange-between-sultan-selim-i-d-1520-and-shah-Ismail-d-1524/>).

16. Ces terres montagneuses sont situées dans le nord de l'Iran, le long des rivages de la mer Caspienne.

17. Jean-Paul Roux, *Babur. Histoire des Grands Moghols*, *op. cit.*, p. 249.

18. Caterino Zeno, *A narrative of Italian travels in Persia in the 15th and 16th centuries*, édition et traduction Charles Grey, Londres, 1873, p. 5 sq.

19. On pourrait la rapprocher de la bataille de Camerone qui opposa soixante-deux soldats français de la Légion étrangère à deux mille soldats mexicains, le 30 avril 1863, dans le village de Camarón de Tejeda. Au soir venu, seuls six légionnaires étaient encore debout, sans munitions. Ils se rendirent à condition de pouvoir secourir les blessés. Ce haut fait d'armes est toujours célébré, chaque 30 avril, par la Légion étrangère française.

20. Voir Yves Bomati et Houchang Nahavandi, *Shah Abbas, empereur de Perse*.

21. Tahmasp a en effet transféré sa capitale de Tabriz à Qazvin, plus éloignée des frontières ottomanes donc moins exposée.

22. Entre autres, aux XX^e et XXI^e siècles.

10

Shah Abbas (1571-1629), le dernier grand roi

1. Le prince Ali Qâdjâr en faisait la remarque au coauteur français de cet ouvrage.

2. Sur l'origine des Kizil Bach, voir *supra*, p. 158 et 160.

3. Dynastie des califes arabes qui régna sur l'Empire musulman de 661 à 750 avec Damas pour capitale.

4. Un parasange correspond environ à 5 250 mètres.

5. On pourrait le comparer au roi français Louis XIII qui abat l'entourage de sa mère pour asseoir définitivement son pouvoir.

6. Eskandar Beg Monshi, *The History of Shah 'Abbas the Great : Tārīk-e 'ālamārā-ye 'Abbāsī*, trad. Roger M. Savory, 1986, cité par Caroline Mawer (<http://www.carolinemawer.com/whats-new/shah-abbas-old/shah-abbas-eyebrows/>).

7. Yves Bomati, « Sous Abbas, le mercredi, c'est la journée des femmes dévoilées d'Ispahan », *Historia*, n° 625 (janvier 1999), Paris ; « Au cœur du harem, sexe, intrigues et complots », *Historia*, n° 631 (juillet 1999), Paris, p. 14-20.

8. Laurence Lockhart, *The Fall of the Safavid Dynasty and the Afghan Occupation of Persia*, Cambridge, Cambridge University Press, 1958.

9. Voir plus loin, p. 192-195.

10. Shah Abbas avait commencé à créer une autre capitale au nord, Farad-Abad.

11. Voir le chapitre « Cyrus le Grand », p. 40.

12. Voir *infra*, p. 193.

13. Philippe III, roi d'Espagne, de Sicile et de Naples, a succédé à son père Philippe II le 13 septembre 1598. Il régnera jusqu'en 1621.

14. Placé devant le nom, *mirza* signifie « lettré » ; placé après, il signifie « prince ».

15. Sur l'histoire du déplacement des Arméniens en Iran, voir Y. Bomati, H. Nahavandi, *Shah Abbas, empereur de Perse*, *op. cit.*, p. 101-106.

16. Pour André Malraux, Pékin, Venise et Ispahan sont les trois plus belles villes du monde.

17. L'attitude de Shah Abbas rappelle celle de Pierre le Grand de Russie envers son héritier.

18. Il projetait d'en faire sa seconde capitale.

19. *La Pérennité de l'Iran*, Téhéran.

20. Thierry Sarmant, 1715. *La France et le monde*, chap. « La chute d'Ispahan », Paris, Perrin, 2014.

21. Pierre le Grand, tsar de Russie, désireux de retrouver son influence sur la Caspienne et le Caucase, a déclaré la guerre aux Safavides en 1722. Au terme du traité de Saint-Pétersbourg en 1723, l'Iran lui cédera des territoires dans le nord et le sud du Caucase, ainsi qu'une partie de l'Iran du Nord, incluant Bakou et les provinces du Guilan, du Shirvan, du Mazandaran et d'Astarabad.

Nader Shah Afshâr (1688-1742), le mythe du sauveur

1. Lettre citée par Iradj Amini, *Napoléon et la Perse*, préface de Jean Tulard, Paris, Ed. du Félin, 2013, p. 73.
2. Ali Mokhtâri, « Portrait de Nâder Shâh », *La Revue de Téhéran*, n° 107, octobre 2014.
3. Anouchiravan Keyhanizadeh, « Chronologie... », art. cit. ; également Vladimir Minorsky, *Esquisse d'une histoire de Nader-Chah*, Paris, Société des études iraniennes et d'art persan, 1934 (trad. persane Rachid Yassemi, Téhéran, Ed. Amir Kabir, 1972).
4. Le grand-père du fondateur de la dynastie des Qâdjârs qui régnera sur l'Iran de 1786 à 1925.
5. Voir chapitre suivant : « Agha Mohammad Qâdjâr. »
6. Les chroniqueurs se contentent souvent de ne rapporter que les faits politiques des souverains dans un but plutôt hagiographique. Pour Nader, nous possédons un ensemble de lettres d'un jésuite français, le père Bazin, qui fut son médecin personnel : *Lettres édifiantes et curieuses du père Bazin*, Association pour la protection du patrimoine, Téhéran, 1950.
7. Bahram Afrassiabii, *L'Aigle de Kalât*, Téhéran, Ed. Sokhan, 6^e édition, 2003, p. 747. Dans cet ouvrage, source intéressante quoique parfois confuse sur Nader, on trouve un récit souvent romancé, des textes de première source, des traductions complètes, des témoignages de non-Iraniens, l'essentiel de la chronique de Mirza Mehdi Khan Monchi sur le personnage ainsi qu'une large bibliographie. L'ensemble des photos publiées est fort riche.
8. Un firman est un décret royal.
9. Le Khorassan englobait à l'époque l'Afghanistan actuel, la partie sud de l'Ouzbékistan, du Turkménistan, du Tadjikistan et le nord-est de l'Iran.
10. Juridiquement, les biens de mainmorte sont des « biens possédés par des congrégations, des hôpitaux, etc., et qui, leur possesseur ayant une existence indéfinie, échappent aux règles des mutations par décès » (*Dictionnaire Quillet de la langue française*, en 3 vol.).
11. On croyait alors que les Safavides en descendaient, ce qui est faux comme on le sait aujourd'hui et résultait de la propagande de la dynastie.
12. Minorsky, *op. cit.*
13. Empereur de l'Inde de 1719 à 1748, soit durant vingt-neuf ans, il laissa les pouvoirs locaux prendre leur distance avec le pouvoir central, ce qui l'affaiblit considérablement, avant de diviser son empire. Comme l'écrit Percival Spear, *A history of India*, vol. II, New Delhi, Penguin Books, India, 1990, p. 70 : « *Under him the empire did not founder but drifted ever nearer the rocks. With him it was truly a case of après moi le déluge.* »
14. Cette dynastie régna de la fin du X^e siècle à la fin du XII^e siècle sur les régions du Khorassan, de Ghazni et du Pendjab.

15. Les chiffres avancés pour Mohammad Shah sont donnés par Minorsky (*op. cit.*). Pour Mirza Medhi Khan, dans sa chronique officielle de la bataille, il y aurait eu trois cent mille guerriers, trois mille canons et deux mille éléphants. Il semblerait qu'avec les serviteurs et l'intendance, ce furent près d'un million de personnes qui furent mobilisées du côté indien. Du côté iranien, il faut ajouter aux estimations cinq mille hommes pour l'intendance et deux mille hommes chargés de la police militaire à l'intérieur du camp.

16. Sa'âdat Khan est le Nawab (gouverneur) d'Awab, région du nord-ouest de l'Inde.

17. Afrassiabii, *op. cit.*, p. 487.

18. Calcul fait étape par étape par Afrassiabii, *ibid.*, p. 491.

19. Vladimir Minorsky, *op. cit.*, p. 22. On notera que certains auteurs britanniques ont exagéré les chiffres à la suite des exactions commises par les forces coloniales lors de la révolte des Cipayes (1857), sans doute dans le but de minorer les forfaitures de l'armée de « Sa Majesté britannique » Victoria.

20. Afsaneh Pourmazaheri, « Le musée des Joyaux nationaux d'Iran. Témoins historiques et artistiques inestimables », *La Revue de Téhéran*, n° 69, août 2011 (<http://www.teheran.ir/spip.php?article1434>).

21. Michael Axworthy, *The Sword of Persia : Nader Shah, from Tribal Warrior to Conquering Tyrant*, Londres, Ed. Tauris, 2006, p. 206.

22. Hamideh Haghighatmanesh, « La politique extérieure des Afshârides », *La Revue de Téhéran*, n° 107, octobre 2014. L'Iran est un des points de passage les plus importants sur la route de la soie.

23. Voir notre chapitre « Shah Abbas », p. 173.

24. Ses rapports et ses notes sont des sources précieuses sur les dernières années du shah. Il en existe plusieurs traductions en persan.

25. Foad Sabéran, *Nader Chah ou la Folie au pouvoir dans l'Iran du XVIII^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 2013.

26. Elisabeth I^{re}, dite la Clémentine, de la maison des Romanov, née en 1709, succéda au court règne d'Ivan VI (1740-1741) et régna de 1741 à 1762. Voir V. Minorsky, *op. cit.*, p. 27, qui cite une lettre de la régente Anna Léopoldovna de Russie à l'ambassadeur de France, le comte de Linart.

27. Mohammad Aboû Zahra, *L'Imam Aboû Hanîfa. Sa vie et son époque, ses opinions et son fiqh*, Paris, Ed. Al Qalam, 2010. Les quatre grandes écoles juridiques sont : l'école Hanafite, fondée par Aboû Hanîfa Annu'mân ; l'école Malékite, fondée par Mâlik Ibn Anas ; l'école Shâfi'ite, fondée par Muhammad Ibn Idriss Ash-shâfi'î ; l'école Hanbalite, fondée par Ahmad Ibn Hanbal.

28. Voir p. 158-160.

29. On connaît cependant l'étrange destin d'un jeune fils de Nader, Ali Mirza Khan, âgé de onze ans lors de l'assassinat du shah. Il est sauvé du massacre par un carré de fidèles et amené à Constantinople où il vit dans la misère. On le retrouve en Slovaquie, alors possession autrichienne. On le présente au gouverneur qui fait vérifier son identité. Un rapport est transmis à l'impératrice Marie-Thérèse qui, à son tour, ordonne une enquête. A l'âge de dix-neuf ans, son identité est enfin établie et, sur ordre de l'impératrice, il est transféré à Graz avec une pension confortable. Deux ans plus tard, il est intégré à l'académie militaire de Vienne, au château de Wiener Neustadt. Diplômé, il obtient le grade de lieutenant de l'armée impériale. Il participe à quelques batailles contre les Prussiens, perd une jambe, obtient le titre de baron von Zemlin

(Reich Freider Baron). En mai 1762, il est nommé adjoint du commandant militaire de la garnison de Graz puis chef de la garnison de Kufstein en Tyrol. Le 28 juin 1791, il est nommé commandant, puis s'installe à Vienne. Il est décédé le 13 février 1824. Le baron de Zemlin a toujours signé ses correspondances sous le nom « Ali Mirza Khan ». Nous remercions l'ambassadeur Amir Aslan Afshar, l'aîné des Afshârs, de nous avoir transmis un dossier complet sur le sujet. Voir aussi ses *Mémoires*, Montréal, Farhang, 2012.

[30.](#) Voir le chapitre suivant, « Agha Mohammad Qâdjâr ».

[31.](#) Région de la Transcaucasie : ouest de l'Azerbaïdjan, sud de l'Arménie, Petit Caucase jusqu'à l'Araxe.

[32.](#) Cette ville, située à quatre cents kilomètres au nord-est de l'actuelle Téhéran, est appelée aujourd'hui Gorgân et dépend de la province du Golestân depuis 1997.

[33.](#) Espace réservé aux femmes dans le harem.

[34.](#) Pour les détails du règne de Nader Shah, voir notre chapitre « Nader Shah », p. 204.

12

Agha Mohammad Qâdjâr (1742-1797), le shah châtré ou la réunification par la cruauté

[1.](#) Outre tous les documents qui étoffent la bibliographie relative au fondateur de la dynastie qâdjâre, nous nous appuyons plus particulièrement sur les ouvrages d'Emineh Pakravan, *Agha Mohammad Ghadjâr. Essai biographique*, Téhéran, Institut franco-iranien, 1953 (Paris, Nouvelles Editions Debresse, 1963) et du prince Ali Kadjar, *Les Rois oubliés. L'épopée de la dynastie kadjare*, Paris, Editions n° 1, 1992. Ces sources se sont enrichies par le récit direct que le prince Soltan Ali Kadjar (1929-2011) a bien voulu faire, lors d'un long entretien avant son décès, à l'auteur français de cet ouvrage sur l'histoire de sa famille et de la dynastie qui a régné presque un siècle et demi sur l'Iran.

[2.](#) Né en 1730, mort en 1796.

[3.](#) Les pratiques en la matière sont variées. Ainsi en Perse, comme l'a observé le voyageur français Tavernier, le harem est gardé par deux types d'eunuques, les blancs et les noirs. Les premiers « ne s'approchent guère des femmes, mais sont commis à la garde des premières portes du harem ». Quant aux seconds, « affreux de visage et coupés à net », ils en surveillent l'intérieur. Ces pratiques persanes du XVII^e siècle diffèrent de celles constatées chez les Ottomans (cf. Philip Mansel, *Constantinople*, p. 19 : « En général, on leur avait coupé les testicules, pas le pénis »). Ici, Agha Mohammad Khan, contrairement aux mœurs antérieures de son pays, pourra donc avoir des relations avec les femmes, mais sans espoir de descendance.

[4.](#) Prince Ali Kadjar, *op. cit.*, p. 28.

[5.](#) Adel Shah sera assassiné le 20 mai 1749.

[6.](#) Mireille Ferreira, « La dynastie afshârde de Nâder Shâh », *La Revue de Téhéran*, n° 107, octobre 2014.

[7.](#) David Marshall Lang (*The Last Years of the Georgian Monarchy, 1658-1832*, New York, Columbia University Press, 1957, p. 148) évoque la conduite de son favori Rasul Beg d'origine géorgienne.

8. Ses victoires dans le nord de l'Iran lui permettront de contrôler bientôt le territoire entre Ardébil et Ourmia en 1752.

9. Sur les Zends, voir Hadi Hédayati, *Histoire de la dynastie zend*, Téhéran, université de Téhéran, 1953.

10. William Marsden, Stephen Album, *Marsden's Numismata orientalia illustrata*, New York, Attic Books, 1977, p. 158.

11. Prince Ali Kadjjar, *op. cit.*, p. 35.

12. Richard Tapper, *Frontier Nomads of Iran : A Political and Social History of the Shahsevan*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997, p. 112.

13. Il est le neveu de Sadek, l'un des frères du régent.

14. Emineh Pakravan, *op. cit.*, p. 33.

15. C'était le conseiller d'un roi légendaire, Afrasiab (cf. Emineh Pakravan, *op. cit.*, p. 35). Ce roi, qui régnait sur les Tourans, apparaît dans le poème épique de Ferdowsi, le *Shahnameh* (*Livre des Rois*).

16. Détails donnés par le prince Ali Kadjjar, *op. cit.*, p. 49.

17. Prince Ali Kadjjar, *op. cit.*, p. 52.

18. Le *kalantar* est le chef administratif d'un quartier ou d'une ville, depuis la fin du XV^e siècle.

19. Tristan Chalon, *L'Eunuque. Récit de la Perse ancienne au XVIII^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 2008. Hadji Ebrahim est le descendant d'une des familles juives converties à l'islam sous Abbas I^{er}. Sa famille jouera un rôle politique important durant deux siècles.

20. Prince Ali Kadjjar, *op. cit.*, p. 63.

21. Harford Jones Brydges, *An Account of the Transactions of His Majesty's Mission to the Court of Persia in the Years 1807-11*, Londres, Ed. James Bohn, 1834.

22. Shah Nematollah Vali (1330-1421) est un poète, un grand maître soufi, fondateur d'une importante confrérie en Iran, le *Nematollahiyeh*. Son mausolée se trouve à quelques kilomètres de Kerman, dans le sud-est du pays, et est considéré comme un des plus beaux monuments de l'art postislamique iranien.

23. Comme il ne peut atteindre le Qâdjâr, Lotf Ali Khan assiège sans succès Kerman qui refuse de reconnaître sa suzeraineté. Il doit battre en retraite, dès le rude hiver venu, avec une armée décimée.

24. John Malcolm, *The History of Persia from the Most Early Period to the Present Time*, Londres, John Murray, 1829, vol. II, partie 1.

25. Prince Ali Kadjjar, *op. cit.*, p. 70.

26. Une autre version suggère que Lotf Ali aurait attendu la fin du jour suivant sur le rapport fallacieux d'un espion qâdjâr, Mirza Fatollah-e Ardelani. Voir Herbert Busse, *History of Persia under Qajar Rule* (traduction de *Farsnama-ye Naseri* par Hasan-e Fasat), New York, Columbia University Press, 1972, p. 33-58.

- [27.](#) Herbert Busse, *op. cit.*, p. 33-58 et Harford Jones Brydges, *op. cit.*
- [28.](#) John Malcolm, *op. cit.*, vol. II, partie 1.
- [29.](#) Prince Ali Kadjar, *op. cit.*, p. 78.
- [30.](#) Hasan Pirnia, A. Eghbal Ashtiani, *History of Persia (Tarikh-i Iran)*, Téhéran, 2003, p. 655.
- [31.](#) Gengis Khan et Tamerlan.
- [32.](#) Ouvrage destiné à capter les eaux d'une nappe souterraine et à les conduire vers l'extérieur pour irriguer des territoires arides.
- [33.](#) Emineh Pakravan, *op. cit.*, p. 162.
- [34.](#) Anniversaire du martyr de l'imam Hossein.
- [35.](#) Sorte de mélasse, aliment du peuple. Ces anecdotes sont rapportées par Emineh Pakravan, *op. cit.*, p. 170 sq.
- [36.](#) On l'appellera Fath Ali Shah lorsqu'il sera couronné.
- [37.](#) David Marshall Lang, *A Modern History of Georgia*, Londres, Weidenfeld & Nicolson, 1962, p. 38.
- [38.](#) A. A. Chamim (*L'Iran à l'époque Qâdjâre*, 2^e éd. Téhéran, Elmi, 1991, p. 111) cite le chiffre de 25 000.
- [39.](#) John Malcolm, *op. cit.*, t. II, p. 285. Héraclius rentrera à Tbilissi pour reconstruire la ville épuisée.
- [40.](#) Il réussit même à convaincre l'Ouzbek haï de rendre les captifs qâdjârs qu'il maintient en esclavage sur son territoire, dans l'idée que bientôt il lui réglerait aussi son compte.
- [41.](#) Emineh Pakravan, *op. cit.*, p. 225 ; prince Ali Kadjar, *op. cit.*, p. 110 sq.
- [42.](#) Hassan Khoub-Nazar, *Histoire de Shiraz*, Téhéran, Sokhan, 1991.
- [43.](#) Fath Ali tente de conclure une alliance de revers avec Napoléon I^{er} dont le prestige est immense dans le pays. Malgré l'intérêt que l'empereur français peut voir dans un arrangement qui peut menacer l'Inde devenue alors pratiquement britannique, il abandonne le projet après l'accord de Tilsit (juillet 1807) conclu avec le tsar Alexandre I^{er}. Voir Iradj Amini, *Napoléon et la Perse*, préface de Jean Tulard, Paris, Ed. du Félin, 2013.
- [44.](#) On retrouvera ce mollah et sa famille à Moscou, après la défaite de l'Iran et le « traité honteux » signé par les Iraniens. Le tsar, pour prix de sa trahison, lui accordera une pension généreuse, laquelle sera versée à ses descendants jusqu'à la révolution de 1917.

13

Amir Kabir (vers 1802/1804-1852), « un rêve brisé »

- [1.](#) Né en 1831, Nasser-ed-Dine Mirza régnera sur l'Iran de 1848 à 1896.

2. A l'énoncé de son nom, on savait qu'il avait fait le pèlerinage de Kerbala où se trouve le mausolée de l'imam Hussein, troisième imam chi'ite, très vénéré en Iran.

3. Fath Ali Shah Qâdjâr régna sur l'Iran de 1797 à 1834. Son fils, et héritier, Abbas Mirza, régent d'Azerbaïdjan, mourut en 1833. Le fils d'Abbas Mirza, Mohammad, régna de 1834 à 1848.

4. Ce traité fait suite au traité russo-persan du Golestân (1813), où la Perse avait déjà perdu toutes les villes au nord de l'Araxe et le droit de naviguer sur la mer Caspienne.

5. Rivière qui constitue toujours la frontière du pays avec les républiques caucasiennes issues de l'Empire russe puis de l'Union soviétique.

6. Il est entre autres l'auteur d'une comédie à succès : *Le Malheur d'avoir trop d'esprit*.

7. « Khan » est le titre utilisé par les sultans ottomans pour désigner un chef de clan ou de tribu. Le Turkestan est une région d'Asie centrale entre les steppes du Kazakhstan, la Mongolie, la Chine, l'Inde, le Pakistan, l'Afghanistan et l'Iran. Ici, l'expression montre le peu de cas que l'ambassadeur fait du shah.

8. Laurence Kelly, *Diplomacy and Murder in Tehran : Alexander Griboyedov and Imperial Russia's Mission to the Shah of Persia*, Londres, Tauris Parke Paperbacks, 2006.

9. Le *Grand Jeu* entre 1813 et 1907 renvoie à la rivalité expansionniste et coloniale des Empires russe et britannique en Asie au XIX^e siècle. En a résulté entre autres la création d'un Etat tampon : l'actuel Afghanistan.

10. En fait, le grand mollah de la capitale fut épargné. Un seul meneur fut condamné et exécuté.

11. Hassan Thuillard, « Entre l'Empire ottoman et la Perse, de la zone-frontière vers la ligne frontière », in *La Naissance du territoire de l'Irak* (eCahiers, n° 12), en ligne depuis le 24 avril 2012, (<http://iheid.revues.org/449?lang=en>).

12. Voir le chapitre « Ismaïl I^{er}, le shah aux yeux bleus », p. 153. Bagdad même changea trois fois de mains entre 1508 et 1638 avant de rejoindre définitivement l'Empire ottoman.

13. Firoozeh Kachani-Sabet, « Fragile Frontiers : The Diminishing Domains of Qajar Iran », *International Journal of Middle East Studies*, vol. 29, n° 2 (mai 1997), p. 221 sq.

14. Richard Schofield, « Observations sur le mémorandum de sir Stratford Canning, concernant les bases d'une solution arbitrale du litige turco-persan », *The Iran-Iraq Border, 1840-1958*, vol. 1, Slough, Archives Ed., 1989, p. 391.

15. Les *Tanzimat* (« réorganisation » en turc osmanli) renvoient à une ère de réformes dans l'Empire ottoman entre 1839 et 1876. Ces réformes ne donneront cependant de résultats tangibles qu'après l'arrivée au pouvoir de Kemal Pacha (Atatürk), l'abolition de l'empire et du califat au cours des années 1920.

16. Robert Curzon, *Armenia : A Year in Erzeroum*, Londres, John Murray, 1854, p. 55.

17. C'est la thèse d'Ali Asghar Chamini (*L'Iran à l'époque qâdjâre*, Téhéran, Elim, 1991) et de Fereydoun Adamiyat (*Amir Kabir*, Téhéran, Karazmi, 1975), et Bahaïgari, Ahmad Kasravi.

18. Religion de Baha-Allah (Téhéran 1817-Saint-Jean-d'Acre 1892). Le bahaïsme, aujourd'hui répandu dans de nombreux pays, revendique environ huit cent mille adeptes iraniens et entre quatre et huit millions d'adeptes dans le monde. Il ne connaît ni culte public ni sacrement, tente une synthèse des autres religions

et tient un discours plutôt mondialiste. Cette religion d'origine iranienne est très imprégnée de la pensée des philosophes et des poètes persans comme Molavi et Saadi. Les autorités religieuses musulmanes, toutes tendances confondues, l'ont toujours considérée comme une « secte maudite », une forme d'apostasie. Sous la révolution islamique d'Iran les Bahaïs ont été privés de leurs droits civiques et politiques.

[19.](#) Henry Temple, vicomte de Palmerston (1784-1865), inspirateur de la pensée politique britannique de 1830 à 1865. On lui doit la subtile pensée : « L'Angleterre n'a pas d'amis ou d'ennemis permanents, elle n'a que des intérêts permanents. »

[20.](#) Une somme d'argent était accordée au souverain pour ses besoins personnels et ceux de sa maison.

[21.](#) Cette mesure sera abandonnée après l'assassinat d'Amir Kabir, les mollahs trouvant cette obligation contraire à l'islam.

[22.](#) Condition sociale et juridique des *dhimmi* en terre d'islam, c'est-à-dire des non-musulmans appartenant cependant à une des religions de la Bible : « Même si les *dhimmi* pouvaient jouir d'une grande prospérité, ils n'étaient toujours que tolérés, exposés aux caprices des gouvernants et aux passions de la foule » (Pananayotis J. Vatikiotis, *L'Islam et l'Etat, au milieu du XIII^e siècle*, Paris, Gallimard, coll. « Le Débat », 1992, p. 138).

[23.](#) Afsaneh Pourmazaheri, Esfandiar Esfandi, « Les Qâdjârs et l'Europe, quelle interaction ? La société iranienne et la lorgnette européenne », *La Revue de Téhéran*, n^o 79, juin 2012.

[24.](#) Cette université est devenue l'université de Téhéran. Le bâtiment initial intact, avenue Nasser-Khosrow, a été transformé en grand lycée. Ces dernières années, laissé à l'abandon, il risquait la ruine malgré les protestations de personnalités et d'associations attachées à sa protection et à son architecture d'époque qâdjâre.

[25.](#) Les Russes lui auraient offert un refuge chez eux, ce qu'il aurait refusé.

[26.](#) Sur cette période, les notes confidentielles et particulièrement éclairantes d'une de ces personnalités ont été publiées récemment avec un appareil critique fouillé par un de ses descendants, l'ambassadeur Iradj Amini : Hadj Mirza Mohamad Khan Madjd-ol-Molk Sinaki, *Kachf-ol-Gharaéh ya Reisaleh-é-Madjdieh (Clarification des mystères ou le Livre de Madjd-ol-Molk)*, Téhéran, Abi, 2013.

[27.](#) De Sépahsalar Azam, sont restés le palais Baharestan, siège du parlement iranien (Majliss) jusqu'à la révolution islamique, la grande mosquée Sépahsalar, un joyau de l'architecture qâdjâre aujourd'hui débaptisée et portant le nom d'un proche de Khomeyni.

[28.](#) Le *Haramsara-yé-nasseri*, accolé au Golestân et symbole de la corruption, a été rasé malgré sa beauté et remplacé par le bâtiment du Lion et du Soleil (correspondant à la Croix-Rouge dans d'autres pays).

[29.](#) Hassanali Mehran, *Objectifs et politiques de la Banque centrale d'Iran* (ouvrage en persan), Bethesda (Maryland, Etats-Unis), Ibex publishers Inc., 2013. La partie historique est particulièrement riche.

[30.](#) Sur les détails de son assassinat et de son enterrement, voir Yves Bomati et Houchang Nahavandi, *Mohammad Réza Pahlavi, le dernier shah (1919-1980)*, op. cit., p. 28-34 (trad. persane, Los Angeles, Ketab, 2014 ; trad. anglaise à paraître en 2016).

[31.](#) Entre autres sources sur la situation économique, politique et sociale de cette époque avant le coup d'Etat de 1920, voir N. M. Asgari, *Déracinements* (en persan), Stockholm, Arach, 2013, p. 344-403 et notre propre ouvrage, *Mohammad Réza Pahlavi*, op. cit., p. 24-38.

Réza Shah (1878-1944), le fils du peuple

1. Voir p. 292.
2. Cette situation peut être rapprochée de celle des Alsaciens et des Lorrains après l'annexion de leurs provinces lors de la défaite française face à la Prusse en 1870.
3. Etrange coïncidence, lorsqu'il deviendra général, bien des années plus tard, Réza épousera comme son père une Géorgienne, la future reine Tadj-ol-Molouk, mère du dernier shah d'Iran, Mohammad Réza Pahlavi.
4. Plusieurs citations de ce chapitre sont empruntées à l'ouvrage de Soleyman Béhboudi (*Mémoires [Khaterate]*, Téhéran, Tarhé Now, 1992) qui fut homme de confiance et intendant de Réza Shah de 1921 à sa mort.
5. La modeste maison où il est né sera classée et restaurée au cours des dernières années du règne de son fils. Elle a subi des dommages après la révolution islamique.
6. Le coauteur iranien de cet ouvrage, ancien recteur de l'université de Téhéran, en a vu plusieurs exemples dans les livres d'or de l'université, lorsque le souverain s'y rendait en visite. Durant les années du règne autoritaire de son fils, on tentait au mieux d'occulter cet aspect du passé de Réza Shah, qui pourtant ne le déshonore pas.
7. S. Béhboudi, *op. cit.*
8. Les notes, documents personnels et témoignages d'Amanollah Mirza Djahanbani – futur général de corps d'armée, ministre et sénateur, décédé dans les années 1970, ont été réunis et dactylographiés par un de ses derniers fils, Madjid Mirza. Nous le remercions vivement de les avoir mis à notre disposition. Plusieurs faits et anecdotes de ce chapitre en sont issus.
9. Amanollah Mirza Djahanbani connaissait bien les Russes, ayant fait ses études secondaires en Russie avant d'intégrer l'Académie militaire impériale.
10. Elle s'éteindra en 1992 à Téhéran.
11. Plus tard en effet, après le coup d'Etat de février 1921, Ahmad Shah honorera Nimtadj Khanum du titre de *Tadj-ol-Molouk*, c'est-à-dire « couronne des rois », nom que l'histoire retiendra.
12. Nader Peymaï, *Réza Shah, d'Alâcht à Johannesburg*, Los Angeles, Etats-Unis, 1990.
13. Pour quelques détails supplémentaires, voir l'interchapitre « D'Amir Kabir à Réza Shah », p. 291.
14. Documents du général Djahanbani, *op. cit.*
15. Trois mois plus tard, Ghavam remplacera Sayed Zia à la tête du gouvernement.
16. Le prince en question sera libéré dès la chute de Sayed Zia, deviendra ministre sous Réza Shah et mourra dans des « circonstances obscures ».
17. Le major Massoud Khan Keyhan, véritable militaire et intellectuel, deviendra, à la refondation de l'université de Téhéran, un des professeurs, fondera le département de géographie de la faculté des lettres et des sciences humaines, écrira d'importants ouvrages et deviendra même, sous Mohammad Réza Pahlavi, ministre de l'Education nationale.

[18.](#) Le personnage est sans doute un des mal-aimés de l'histoire iranienne, estampillé irrévocablement par l'opinion comme un homme de Londres, l'ennemi historique. Il ne manquait cependant pas de talents. Après la guerre, il confiera à un journaliste de confiance son point de vue sur les événements. On pourra le lire dans une biographie qui lui est consacrée : Elahi Sadr al-Dine, *Sayed Zia*, Los Angeles, Ketab, 2011.

[19.](#) Les circonstances de ce limogeage, célèbre dans l'histoire de l'Iran, divergent sur certains points dans les récits qui en ont été publiés, notamment dans la biographie consacrée à Sayed Zia (*op. cit.*). Nous nous en sommes tenus à la version donnée par le général Mohammad-Ali Saffari (alors jeune lieutenant) au coauteur iranien de cet ouvrage. Le général Saffari y a assisté. Préfet de police de Téhéran et chef de la police nationale au cours de la Seconde Guerre mondiale, plusieurs fois gouverneur de province, maire de Téhéran et sénateur élu de sa province natale du Guilan, c'était un homme intègre et fiable qui a conservé d'ailleurs des relations amicales avec Sayed Zia après son retour en Iran en 1942.

[20.](#) Ville située sur la frontière de l'Iran et de l'Irak qu'on appelait encore Mésopotamie.

[21.](#) De la frontière, il partira vers l'Europe où il résidera à Montreux, en Suisse, puis s'installera – ou on l'installera – en Palestine, alors sous protectorat britannique. Il attendra 1942 pour rentrer en Iran où il sera élu député de la ville de Yezd. Au cours des dernières années qui précéderont son décès (1969), il sera reçu une fois par mois par le shah désireux de « savoir ce que pensent les Anglais ».

[22.](#) On sait aujourd'hui qu'elles étaient dérisoires et ne pouvaient en aucune façon être responsables de la pénurie passagère de pain dans la capitale.

[23.](#) Elle ne pourra se remarier qu'après la chute de Réza en 1941. Néanmoins, même après cette « autre affaire du collier de la reine » et cette séparation, on continuera à l'appeler *Malakeh Touran* (la reine Touran) en privé. Touran gagna Paris peu avant la révolution islamique, en compagnie de son fils, le prince Gholam Réza ; elle y décéda en 1995.

[24.](#) Seule, Tadj-ol-Molouk reçoit le titre de reine après le couronnement de son mari en 1925. On l'appellera dès lors *Malakeh Pahlavi*, puis *Malakeh madar* (la reine mère) après l'avènement de son fils sur le trône. Après la mort de son mari, elle se remariera une et même deux fois, dit-on. Très respectée, voire redoutée par son mari puis son fils, elle entretiendra, jusqu'à la fin de sa vie, une petite cour de princes qâdjârs, de notables d'âge respectable, de poètes et d'artistes souvent démodés, recevra à dîner son fils et ses épouses successives une fois par semaine, donnera deux réceptions par an : l'une pour le jour anniversaire de la naissance de son petit-fils, l'autre à l'occasion du retour sur le trône de son fils après la chute de Mossadegh.

[25.](#) Capitale du royaume d'Elam. Voir le chapitre « L'Iran avant l'Iran ».

[26.](#) Mohammad Ali Foroughi, que l'on retrouvera tout au long du règne de Réza, est une gloire nationale. D'abord directeur de l'Ecole des sciences politiques d'Iran en 1907, il a été dès 1909 député, représentant de Téhéran, et a présidé un moment le Parlement. Plusieurs fois ministre – des Affaires étrangères, des Finances et même de la Guerre –, il n'est d'aucun clan – même si on le dit franc-maçon. Il est surtout reconnu par les Iraniens comme savant, érudit et philosophe. Premier président de l'Académie iranienne, fondateur et premier président de l'Association de sauvegarde du patrimoine national, éditeur de textes classiques persans, c'est aussi un auteur reconnu : son histoire de la philosophie occidentale fait toujours autorité. Il a également traduit en persan des œuvres de Montaigne et de Descartes.

[27.](#) Des diplomates anglais lui rendront aussi des visites régulières. Il mourra, octogénaire, peu avant la Seconde Guerre mondiale.

[28.](#) Cette loi sera abrogée après la Seconde Guerre mondiale. Elle n'était d'ailleurs pas conforme à la Constitution de 1906.

[29.](#) Kemal Atatürk (1881-1938) est le fondateur et le premier président de la République turque, née en 1923.

[30.](#) Ville située aujourd'hui en Irak où se trouve le mausolée de l'imam Ali, le premier imam chi'ite, cousin et gendre du prophète Mahomet.

[31.](#) Soleyman Béhboudi, *op. cit.*

[32.](#) Mossadegh s'exécutera mais s'excusera bientôt d'avoir accepté le portefeuille que Réza Pahlavi lui avait proposé.

[33.](#) Ce titre a été utilisé par les souverains iraniens depuis Cyrus le Grand jusqu'à l'invasion arabe au VII^e siècle, porté épisodiquement par quelques autres après cette invasion, puis remis en usage officiellement par la dynastie des Safavides dès 1501.

[34.](#) Seize ans plus tard, ce sera son dernier chef de gouvernement, puis le premier de son fils à qui, en fait, Foroughi donnera la couronne en 1941.

[35.](#) Voir les chapitres qui leur sont consacrés dans cet ouvrage.

[36.](#) Lorsque, des années plus tard, ce sera à son tour d'être couronné, il choisira un mode très « occidental », ce que beaucoup regretteront.

[37.](#) Ce poids est une évaluation car il serait périlleux pour ce diamant de l'extraire du cadre somptueux – sorte de broche – dans lequel il est enchâssé : surmonté de l'emblème impérial iranien du Lion et du Soleil, il est entouré de cent cinquante-sept diamants et de quatre rubis. Si l'on en croit de récentes études, il semblerait que le Daryâ-ye-Nour ait fait partie d'un diamant rose pâle bien plus important encore, monté sur le fameux trône du Paon. Ce diamant colossal, que le joaillier et aventurier français Jean-Baptiste Tavernier nomma en 1642 *Diamanta Grande Table*, aurait été taillé pour donner naissance au Daryâ-ye-Nour et au Noor-ol-Ein (de soixante carats), installé aujourd'hui sur un diadème du Trésor impérial.

[38.](#) Voir le chapitre « Agha Mohammad Qâdjâr », p. 237.

[39.](#) Soleyman Béhboudi, *op. cit.* ; *Iranshenasi*, vol. XXV, n^o 4, printemps 2014.

[40.](#) Il finira sa carrière comme sénateur sous le règne de Mohammad Réza Pahlavi.

[41.](#) Archives du général prince Amanollah Mirza Djahanbani, *op. cit.*

[42.](#) Dès l'invasion de l'Iran par les Alliés en 1941, elle fera couler sous ses bombes presque tous les bâtiments de la jeune marine de guerre iranienne avec son commandant en chef, l'amiral Bayandor.

[43.](#) Djahanbani, *op. cit.*

[44.](#) Nos remerciements vont au général Siavach Béhzadi qui a bien voulu nous envoyer une photo de ce général en uniforme de l'armée impériale. Voir aussi *Sources de l'histoire de l'Asie et de l'Océanie dans les archives et bibliothèques françaises*, Commission française du Guide des sources de l'histoire des nations, Munich, Saur, 1981, p. 344.

[45.](#) Comme l'écrit Hélène Carrère d'Encausse : « Réza Shah a apporté à son pays une idéologie, celle d'une nation forte, surtout indépendante, qui renouait avec la tradition de grandeur des siècles passés. »

[46.](#) Voir le chapitre « Ferdowsi », p. 121.

47. Le mausolée actuel de Saadi, construit lui aussi à Shiraz, date de 1952 ; il remplace une structure plus ancienne et plus modeste.

48. D'autres célébrités de la littérature persane lui succéderont : Hossein Sami'i, Adibol-ol-Saltaneh, Hassan Vossough Vossough-ol-Dowleh...

49. Voir le chapitre « Amir Kabir », p. 276.

50. Un autre Français, le professeur Charles Oberling, cancérologue strasbourgeois, sera nommé à la tête de la faculté de médecine.

51. Ce sera son unique visite à l'étranger si l'on excepte un court pèlerinage plutôt politique à Kerbala lorsqu'il n'était que le chef du gouvernement.

52. Aucun récit officiel ne les reprend. Nous les tenons aujourd'hui des notes et documents du général prince Djahanbani, premier aide de camp et interprète du shah (*op. cit.*).

53. Djahanbani, *op. cit.*

54. La première sucrerie iranienne fut construite à la fin du XIX^e siècle par le chancelier de l'époque, Amin-ol-Dowleh (grand-père du futur Premier ministre Ali Amini), à Kahrizak, non loin de Téhéran. Cette petite unité fut incendiée par les Russes, principaux exportateurs de sucre en Iran, puis reconstruite sous Réza Shah.

55. Le régime issu de la révolution islamique qui a mis fin au règne de la dynastie Pahlavi a classé au titre des monuments historiques la plupart des bâtiments importants de cette époque, les inscrivant durablement dans le « patrimoine national ».

56. Neuf navires de guerre commandés à l'Italie viennent d'être livrés dans deux nouveaux ports surgis du désert, Khorramchahr et Shapur.

57. Un débat que l'on retrouvera vingt ans plus tard sous Mossadegh.

58. Du côté iranien, elles sont menées par Mohammad Ali Foroughi, Hassan Taghizadeh et Ali Akbar Davar, ministre de la Justice, appuyés par une trentaine d'experts.

59. Y. Bomati et H. Nahavandi, *Mohammad Réza Pahlavi, op. cit.*, p. 55-56 : « Ainsi en est-il de la modernisation du calendrier persan, décidée par décret en 1925. Héritage des calendriers zoroastriens préislamiques, il a progressivement vu les noms persans de ses douze mois tomber en désuétude pour être remplacés par des appellations arabes ou turques. Et pourtant on en devait le système au grand poète mathématicien Omar Khayyam qui, au XI^e siècle, avait fixé la durée de l'année à 365,2421 jours, ce qui le rendait beaucoup plus précis que le calendrier grégorien. Réza décide alors de restaurer les appellations anciennes. »

60. Ainsi, au Parlement, une minorité d'opposants, conduite par Mohammad Mossadegh, pouvaient s'exprimer.

61. Lors de son départ en exil, Réza a fait don de tous ses biens à son fils Mohammad Réza et les biens spoliés ont été rendus à leurs propriétaires. Mohammad Réza Shah a, de son côté, distribué tous les comptes bancaires hérités à des œuvres sociales. Ainsi Réza a quitté l'Iran sans fortune.

62. Les Britanniques l'arrêteront après l'invasion de l'Iran et il restera emprisonné pendant la guerre.

[63.](#) Djahanbani, *op. cit.* Le général servait d'interprète.

[64.](#) Sur cet épisode majeur du règne, voir Ahmad Motamedi (un des fondateurs de cette radio), *Mémoires*, Los Angeles, Kolbeh Ketab, 2009.

[65.](#) Sur le déroulement de ces heures décisives, on dispose des *Mémoires* d'Entézam (*Mémoires politiques*, Téhéran, Archives nationales iraniennes, 1993) et de Béhboudi (*op. cit.*).

[66.](#) Mohammad Réza Pahlavi reconstituera cette marine en la rendant capable d'assurer la sécurité du golfe Persique et d'intervenir dans l'océan Indien. Les noms des officiers morts ce jour seront donnés à plusieurs bâtiments de la nouvelle marine impériale. La République islamique continuera la politique du dernier shah et renforcera encore cette marine.

[67.](#) Témoignage de son oncle, alors jeune capitaine d'artillerie à Ahwaz, au coauteur iranien de cet ouvrage.

[68.](#) On se référera sur ces moments cruciaux à ses *Mémoires politiques* (*op. cit.*). Voir également S. Béhboudi, *op. cit.*, et les notes de Djahanbani, *op. cit.*

[69.](#) On saura rapidement qu'une moitié des présents s'est opposée à la proposition du ministre cependant qu'une autre a demandé un ordre express du shah lui-même.

[70.](#) Princesse Ashraf Pahlavi, *Visages dans un miroir*, Paris, Robert Laffont, 1980, p. 56.

[71.](#) Sur le périple de Réza, voir les *Mémoires* de la princesse Shams, sa fille aînée, et d'Ali Izadi, son chambellan et intendant, qui étaient du voyage. Ces *Mémoires* ont été publiés à Téhéran, quinze ans après la révolution. M. Méhrdad Pahlbod – l'époux de la princesse Shams – qui les avait lus auparavant, nous a certifié qu'ils n'avaient été ni censurés ni modifiés.

15

Et s'il fallait conclure...

[1.](#) Yves Bomati et Houchang Nahavandi, *Mohammad Réza Pahlavi, le dernier shah*, *op. cit.*

Bibliographie

NB : Ne figure ici qu'une sélection des ouvrages les plus importants qui nous ont aidés tout au long de notre écriture. Les titres des livres en persan ont été traduits en français. Les articles dont nous nous sommes servis apparaissent dans les notes.

- Fereydoun Adamiyat, *Amir Kabir et l'Iran*, Karazmi, 3^e éd., Téhéran, 1975 (en persan).
- Bahram Afrassiabii, *L'Aigle de Kalât*, Sokhan, 6^e éd., Téhéran, 2003.
- Amir Aslan Afshar, *Mémoires*, Farhang, Montréal, 2012.
- Cyrus Alai, *Maps of Persia, 1477-1925*, Brill, Leyde-Boston, 2010.
- Iradj Amini, *Napoléon et la Perse*, préface de Jean Tulard, Ed. du Félin, Paris, 2013.
- Anquetil-Duperron, *Zend-Avesta, ouvrage de Zoroastre*, Ed. Tilliard, Paris, 1771.
- Bahram Aryana, *Pour une éthique iranienne*, Conti-Fayolle, Paris, 1980.
- Nour Mohamad Asgari, *Déracinements*, Arach, Stockholm, 2013 (en persan).
- , *Mille ans de hauts et de bas*, Los Angeles, Ketab, 2014 (en persan).
- Michael Axworthy, *The Sword of Persia : Nader Shah, from Tribal Warrior to Conquering Tyrant*, Ed. Tauris, Londres, 2006.
- S. Bachiri, *Portrait d'un chef* (biographie de Réza Shah), Parang, Levallois, 1988 (en persan).
- Amir Medhi Badi, *Les Grecs et les Barbares*, Ed. Geuthner, Paris, 1990.
- Bastani-Parizi, *Yaghoub Leïss*, Tchakameh, 4^e éd., Téhéran (en persan).
- Père Bazin, *Lettres édifiantes et curieuses du père Bazin*, Association pour la protection du patrimoine, Téhéran, 1950.
- Soleyman Béhboudi, *Mémoires (Khaterate)*, Tarhé Now, Téhéran, 1992 (en persan).
- Siavach Béhzadi, *Les Shahs-in-shahs d'Iran*, Parang, Levallois, 1988.
- Roloff Beny, *La Perse, pont de Turquoise*, Fonds Mercator/Hatier, Anvers, 1975.
- Yves Bomati, Houchang Nahavandi, *Mohammad Réza Pahlavi, le dernier shah*, Perrin, Paris, 2013.
- , *Shah Abbas, empereur de Perse*, Perrin, Paris, 1998.

- C. E. Bosworth, *Les Dynasties musulmanes*, trad. Y. Thoraval, Actes Sud, Arles, coll. « Sindbad », 1996.
- Frouzandéh Brélian-Djahansahi, *Histoire légendaire des rois de Perse*, Imago, Paris (diffusion PUF), 2001.
- Pierre Briant, *Darius, les Perses et l'Empire*, Gallimard, Paris, 1992.
- Harford Jones Brydges, *An Account of the Transactions of His Majesty's Mission to the Court of Persia in the Years 1807-11*, Ed. James Bohn, Londres, 1834.
- Herbert Busse, *History of Persia under Qajar Rule* (traduction de *Farsnama-ye Naseri* par Hasan-e Fasat), Columbia University Press, New York, 1972.
- Reza Chabani, *Le Récit de Nader*, Bessat, 2^e éd., Téhéran (en persan).
- A. A. Chamimi, *L'Iran à l'époque qâdjâre*, Elim, 2^e éd., Téhéran, 1991 (en persan).
- Albert Champdor, *Cyrus*, Albin Michel, Paris, 1951 (traduit en persan par Hadi Hedayati).
- Henry Corbin, article « Perse », *Encyclopaedia Universalis*, 1995.
- , *Avicenne et le récit visionnaire*, Verdier, Lagrasse, coll. « Islam spirituel », 1999.
- John E. Curtis et Nigel Tallis (dir.), *Forgotten Empire : the World of Ancient Persia*, British Museum, Londres, 2005.
- John Curtis, *The Cyrus Cylinder and Ancient Persia*, avec une introduction de Neil MacGregor et une traduction du cylindre de Cyrus d'Irving Kinkel, Exposition organisée au Chhatrapati Shivaji Maharaj Vastu Sangrahalaya, Bombay, Inde, 20 décembre 2013-25 février 2014, The trustees of British Museum, 2013.
- François Decret, *Mani et la tradition manichéenne*, Seuil, Paris, coll. « Les maîtres spirituels », 1974.
- M.M. Diakonov, *Les Arsacides*, trad. persane K. Kechavarz, 2^e éd., Téhéran, 1970.
- Farzine Doustdar, *Lueurs d'espoir au début du XXI^e siècle*, Payam, Luxembourg, 2000 (en persan).
- Paul Du Breuil, *Le Zoroastrisme*, PUF, Paris, coll. « Que sais-je ? », 1982.
- Jacques Duchesne-Guillemin, *Zoroastre*, Maisonneuve et Larose, Paris, 1948.
- W. Eilers, « Le texte cunéiforme du cylindre de Cyrus », t. II, *Acta Iranica*, 1974.
- Abolghassem Endjavi-Shirazi, *Ferdowsi*, Elmi, 2^e éd., Téhéran (en persan), 3 vol.
- Eghbâl Farhat, *Zendegi-Nâmeh Abou Ali Sinâ* (Biographie d'Avicenne), Ed. Bâstân, Téhéran, 2006 (en persan).
- Abolqasem Ferdowsi, *Shahnameh : The Persian Book of Kings*, Mage publications, Washington, 1997.
- Minou Foadi, *Influence de la science médicale iranienne dans le monde occidental*, Khoosh, Society of Persian arts and letters, Londres, 2014.
- Richard Foltz, *L'Iran, creuset de religions : de la préhistoire à la République islamique*, Presse de l'université de Laval, Québec, 2007.
- Marius Fontane, *Les Iraniens, Zoroastre*, Ed. Alphonse Lemerre, Paris, 1881.

- Mohammad Ali Foroughi, *Introduction à une sélection du Shahnameh*, ministère de l'Education nationale, Téhéran, 1941 (en persan).
- Roman Ghirshman, « L'Iran et Rome aux premiers siècles de notre ère », *Syria*, 1972, vol. 49.
- Amélie-Marie Goichon, *La Philosophie d'Avicenne et son influence en Europe médiévale*, Maisonneuve, Paris, rééd. Librairie d'Amérique et d'Orient, 1971.
- Jean Grosjean, *Darius*, Gallimard, Paris, 1987.
- Charles de Harlez, *Des origines du zoroastrisme*, Imprimerie nationale, Paris, 1879.
- Hadi Hédayati, *Histoire de la dynastie zend*, université de Téhéran, Téhéran, 1953 (en persan).
- Hérodote, *Histoires*, 440 av. J.-C., traduction en persan Hadi Hédayati.
- Histoire Auguste*, traduction d'André Chastagnol, Robert Laffont, Paris, 1994.
- Gérard Israël, *Cyrus le Grand, fondateur de l'Empire perse*, Fayard, Paris, 1987.
- Prince Ali Kadjar, *Les Rois oubliés. L'épopée de la dynastie kadjare*, Editions n° 1, Paris, 1992.
- Firoozeh Kachani-Sabet, « Fragile Frontiers : The Diminishing Domains of Qajar Iran », *International Journal of Middle East Studies*, vol. 29, n° 2 (mai 1997).
- Laurence Kelly, *Diplomacy and Murder in Tehran : Alexander Griboyedov and Imperial Russia's Mission to the Shah of Persia*, Tauris Parke Paperbacks, Londres, 2006.
- Claude Kévers-Pascalis, *Crésus* (préface Edgar Faure), Buchet-Chastel, Paris, 1986.
- Anouchiravan Keyhanizadeh, « Chronologie de l'histoire de l'Iran », *Iran Times*, 4 octobre 2013.
- Parviz N. Khanlari, *Introduction à l'histoire de Rostam et de Sohrab*, 14^e éd., Amir Kabir, Téhéran, coll. « Chefs-d'œuvre de la littérature persane », 1975 (en persan).
- Khosro Khazai Pardis, *Les Gathas, le livre sublime de Zarathoustra*, Albin Michel, Paris, coll. « Spiritualités vivantes », 2011.
- Hassan Koub-Nazar, *Histoire de Shiraz*, Sokhan, Téhéran, 1991.
- Jacques Lacarrière, *En cheminant avec Hérodote*, Fayard/Pluriel, Paris, 2011.
- Laurence Lockhart, *The Fall of the Safavid Dynasty and the Afghan Occupation of Persia*, Cambridge University Press, Cambridge, 1958.
- René Maheu et Jean Boissel, *L'Iran, pérennité et renaissance d'un empire*, Jeune Afrique, Paris, 1976.
- John Malcolm (sir), *The History of Persia from the Most Early Period to the Present Time*, Londres, John Murray, 1829.
- David Marshall Lang, *The Last Years of the Georgian Monarchy, 1658-1832*, Columbia University Press, New York, 1957.
- Henri Massé, *Célébration du millénaire de Ferdowsi. Vers le Khorassan*, Sociétés d'études iraniennes, Paris, 1974.
- Hassanali Mehran, *Objectifs et politiques de la Banque centrale d'Iran*, Ibex, Washington, 2013 (en persan).
- August Ferdinand Mehren, *La Philosophie d'Avicenne*, Université de Toronto, 1882.

- Vladimir Minorsky, *Esquisse d'une histoire de Nader-Chah*, Société des études iraniennes et d'Art persan, Paris, 1934 (trad. persane Rachid Yassemi, Ed. Amir Kabir, Téhéran, 1972).
- Ali Mir-Fatross, *Histoire dans la littérature*, Farhang, Montréal, 2006 (en persan).
- Gholam Hossein Moghtader, *Les Guerres de sept cents ans entre l'Iran et Rome*, Chodjaï Golestaneh, Téhéran, 1936.
- Jules Mohl, *Le Livre des Rois par Abou'lkasim Firdousi*, Imprimerie nationale, Paris, 1876.
- Medhi Momtahan-ol-Dowleh, *Souvenirs*, 2^e éd., Téhéran (en persan).
- Eskandar Beg Monshi, *The History of Shah 'Abbas the Great : Tārīk-e 'ālamārā-ye 'Abbāsī*, trad. Roger M. Savory, 1986.
- Ahmad Motamedi, *Mémoires*, Kolbeh Ketab, Los Angeles, 2009 (en persan).
- Nader Shah, sélection de deux livres de l'époque sur lui, traduction de l'étude du docteur Lockhart, introduction d'Ahmad Kasravi, Bonyad, Téhéran (en persan)
- Saïd Nafissi, *Pour-é-Sin. Sa vie, son œuvre, sa pensée et son temps*, Danéch, 3^e éd., Téhéran, 1981 (en persan).
- Houchang Nahavandi, *Iran, le choc des ambitions*, Aquilion, Londres, Paris, 2006.
- , *Trois Événements et trois hommes d'Etat*, Ketab, Los Angeles, 2009.
- Taghi Nasr, *Pérennité de l'Iran*, Keyhan, Téhéran, 1971 (en persan).
- Nasseh Nategh, *Mani et son message*, Amir Kabir, Téhéran, 1978 (en persan).
- Princesse Ashraf Pahlavi, *Visages dans un miroir*, Robert Laffont, Paris, 1980.
- Emineh Pakravan, *Agha Mohammad Ghadjar. Essai biographique*, Institut Franco-Iranien, Téhéran, 1953 (Nouvelles éditions Debresse, Paris, 1963).
- Nader Peymaï, *Réza Shah, d'Alâcht à Johannesburg*, Los Angeles, Etats-Unis, 1990 (en persan).
- Shlomo Pinès, « La "philosophie orientale" d'Avicenne et sa polémique contre les Bagdadiens », in *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age*, Vrin, Paris, 1952.
- Hassan Pirnia, A. Eghbal Ashtiani, *History of Persia (Tarikh-i Iran)*, Téhéran, 2003 (en persan).
- Plutarque, *Vies des hommes illustres*, t. III, *Vie de Crassus*, trad. D. Richard, Ed. Didier, Paris, 1944.
- Yves Porter, *Les Iraniens, histoire d'un peuple*, Armand Colin, Paris, 2007.
- Ebrahim Pour-Davoud, *Pourquoi les Iraniens furent battus par les Arabes*, Anahita, Téhéran, 1965 (en persan).
- Parvaneh Pourshariati, *Decline and Fall of the Sasanian Empire*, I. B. Taurus and Co Ltd, Londres, 2008.
- Henri-Charles Puech, *Sur le manichéisme et Autres essais*, Ed. Flammarion, Paris, 1992.
- Abdollah Razi, *Histoire complète de l'Iran*, Ed. Eghbal, Téhéran, 1982 (en persan).
- D. Rochangar, *Cyrus le Grand et Mohammad, fils d'Abdollah* (en persan), Pars, San Francisco, 1990 (en persan).
- Michel Rouche, *Les Empires universels, II^e-IV^e siècle*, Larousse, Paris, 1968.
- Jean-Paul Roux, *Babur. Histoire des Grands Mogols*, Fayard, Paris, 1986.

- , *Histoire de l'Iran et des Iraniens des origines à nos jours*, Fayard, Paris, 2006.
- Foad Sabéran, *Nader Chah ou la folie au pouvoir dans l'Iran du XVIII^e siècle*, L'Harmattan, Paris, 2013.
- Elahi Sadr al-Dine, *Sayed Zia*, Ketab, Los Angeles, 2011 (en persan).
- Zabihollah Safa, *Anthologie de la poésie persane (XI^e-XX^e siècle)*, trad. G. Lazard, R. Lescot, H. Massé, NRF, Gallimard/Unesco, coll. « Connaissance de l'Orient », Paris, 1964.
- , *Rostam et Esfandiar*, Amir Kabir, Téhéran coll. « Chefs-d'œuvre de la littérature persane » (en persan).
- Thierry Sarmant, « La chute d'Ispahan » dans 1715. *La France et le monde*, Perrin, Paris, 2014.
- Stanford J. Shaw, *History of the Ottoman Empire and Modern Turkey*, volume I, *Empire of the Gazis : The Rise and Decline of the Ottoman Empire 1280-1808*, Cambridge University Press, Cambridge, 1976.
- Hadj Mirza Mohamad Khan Madjd-ol-Molk Sinaki, *Kachf-ol-Gharaéh ya Reisaleh-é-Madjdieh (Clarification des mystères ou le Livre de Madjd-ol-Molk)*, Abi, Téhéran, 2013.
- Sinaki, Madjd-ol-Molk. *Découverte de la bizarrerie*, introduction et édition critique d'Iradj Amini et Nasser Moghtader, Abi, Téhéran (en persan).
- Gilbert Sinoué, *Les douzes femmes d'Orient qui ont changé l'histoire*, Flammarion, Paris, 2011.
- Ali Akbar Saïdi Sirdjani, *Le Roman de Zohak*, Nachr-é-now, Téhéran, 1988 (en persan).
- Suétone, *Auguste*, 13, 2.
- Djavad Tabatabaï, *La Chute d'Ispahan*, Negah Moasser, Téhéran (en persan).
- Hassan Taghi-Zadeh, *Mani et sa religion*, édité et annoté par A. Afshar-shirazi, Iranshénassi, Téhéran, 1956.
- Nahal Tajadod, *Les Porteurs de lumière, péripéties de l'Eglise chrétienne de Perse III^e-VII^e siècle*, présentation de Jean-Claude Carrière, Plon, Paris, 1993.
- , *Mani, Le Bouddah de lumière*, Cerf, Paris, 1991.
- Richard Tapper, *Frontier Nomads of Iran : A Political and Social History of the Shahsevan*, Cambridge University Press, Cambridge, 1997.
- Hassan Thuillard, « Entre l'Empire ottoman et la Perse, de la zone-frontière vers la ligne frontière », dans *La Naissance du territoire de l'Irak (eCahiers, n° 12)*.
- Fereydoun Vahman, *Cent soixante ans de lutte contre le bahaïsme en Iran*. Contribution à l'étude de l'histoire socioreligieuse en Iran, Baran, Stockholm, 2010 (en persan).
- Jean Varenne, *Zarathushtra et la tradition mazdéenne*, Seuil, Paris, 1966.
- , *Zarathushtra*, Seuil, Paris, 1966.
- A. Vauchez, J.-M. Mayeur, M. Venard, L. Pietri (dir.), *Naissance d'une chrétienté (250-430) : Histoire du christianisme*, Desclée, Paris, 1995.
- André Verstandig, *Histoire de l'Empire parthe*, Le Cri Histoire éditions, Bruxelles, 2001.
- Matt Waters, *Ancient Persia, a Concise History of the Achaemenid Empire, 550-330 BCE*, Cambridge University Press, Cambridge, 2014.

Abdul Hossein Zarinkoub, *Histoire du peuple iranien*, t. 1, Amir Kabir, Téhéran, 1364 (en persan).

Suivez toute l'actualité des Éditions Perrin sur
www.editions-perrin.fr

PERRIN

Nous suivre sur

